

LA RELIGIEUSE DANS LE ROMAN CANADIEN-FRANCAIS

DE 1837 A 1979

par Bertille Beaulieu

Thèse présentée à l'Ecole des études supérieures
de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention
du Ph. D. en lettres françaises

Ottawa, 1983



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-612-15696-6

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

CURRICULUM VITAE

Bertille Beaulieu est née à Drummond, comté de Victoria, Nouveau-Brunswick, le 13 décembre 1939.

Elle a obtenu les diplômes suivants:

en 1959, un baccalauréat ès arts du Collège Maillet,
affilié à l'Université Saint-Louis d'Edmundston,
Nouveau-Brunswick;

en 1963, un baccalauréat en pédagogie de l'Université
de Montréal;

en 1973, une maîtrise ès arts en littérature française
de l'Université d'Ottawa.

LA RELIGIEUSE DANS LE ROMAN CANADIEN-FRANCAIS

DE 1837 A 1979

(Résumé)

Depuis les débuts du pays, la religion a joué un rôle prépondérant dans la vie du Canada français, et l'étude de la religieuse dans le roman permet d'en dégager l'influence sur l'imaginaire collectif. La moitié des quelque 1 600 romans publiés entre 1837 et 1979 contiennent des éléments relatifs à la vie religieuse: parfois, la présence d'un couvent dans le décor est signalée, et une future religieuse figure dans l'intrigue principale du roman; très souvent, des personnages épisodiques, religieuses hospitalières ou éducatrices, paraissent auprès de protagonistes; récemment, quelques religieuses sécularisées prennent place au centre de l'oeuvre.

Afin de retracer une évolution dans la façon de percevoir et de représenter la religieuse, cette étude tient compte du contexte idéologique et narratif, des préoccupations d'ordre esthétique ou utilitaire des romanciers ainsi que des diverses tendances qui marquent le roman. La chronologie du roman qui a servi de guide pour la lecture a permis de déceler des courants et des modes, puis de répartir les romans étudiés selon quatre tendances consécutives, dont les titres des chapitres de la thèse rendent compte de façon globale et succincte: I Création d'une religieuse exemplaire, II Idéalisation de la religieuse, III Démystification de la religieuse, IV Métamorphose de la religieuse.

Le prototype du personnage qui prend forme dans le roman au XIX^e siècle est une religieuse romantique et exemplaire, personnage hautement idéalisé qui, durant les quatre premières décennies du XX^e siècle, continue de paraître dans le "roman de la fidélité". Cependant, dès les débuts des années trente se manifeste un souci d'analyse psychologique et sociologique qui contribuera à la démystification de la religieuse. A partir de 1960 environ, l'on assiste à une transformation assez radicale du personnage: durant les années précédentes, les romanciers avaient délaissé les thèses nationalistes au profit de visées sociales et existentielles; voici maintenant que, préoccupés presque exclusivement d'esthétique littéraire, ils inventent en toute liberté des religieuses de rêve et de cauchemar, créatures fantasmatiques, dont les univers tiennent tantôt du comique, tantôt du fantastique ou du merveilleux.

A la fois thématique et formelle, la méthode d'analyse utilisée pour l'étude d'un ensemble de romans parus durant une période de cent cinquante ans tient compte du contexte historico-littéraire et se réajuste continuellement en fonction du contenu des oeuvres et des techniques d'écriture de leurs auteurs. La combinaison d'une approche traditionnelle, celle qui étudie "l'être" du personnage, et d'une méthode "fonctionnelle", celle qui sert à l'examen du "faire" et considère le personnage en tant que "signe", méthodes auxquelles s'ajoute une investigation par le biais de la symbolique et de la psychanalyse, comprend la plupart des aspects de la religieuse dans le roman canadien-français.

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction du professeur René Dionne; nous le remercions pour son appui et ses conseils judicieux.

Notre recherche n'aurait pas été possible sans la disponibilité des préposés au service de prêts entre bibliothèques de diverses institutions; nous avons bénéficié, entre autres, des services de la Bibliothèque nationale du Canada (Ottawa) et de ceux de la Bibliothèque du Centre universitaire Saint-Louis-Maillet (Edmundston, Nouveau-Brunswick). L'aide et les conseils techniques de Jeannine Michaud, bibliothécaire, ont également facilité notre recherche. A toutes ces personnes, nous disons notre reconnaissance.

INTRODUCTION

La religion et la présence du prêtre dans le roman ont à quelques reprises servi d'objets à la recherche littéraire. Cependant il n'existe, à notre connaissance, aucune étude entièrement consacrée à la religieuse¹ dans le roman canadien-français. Un survol même rapide de la production romanesque permet de constater que la religieuse est présente dans le roman; si parfois elle passe inaperçue, c'est qu'elle joue le plus souvent un rôle mineur. Les religieuses hospitalières ou enseignantes que l'on trouve dans le roman du XIX^e siècle et dans les oeuvres traditionnelles parues avant 1950 sont des personnages idéalisés et stéréotypés. Dans l'ensemble du roman, de nombreuses jeunes filles entrent au couvent pour des motifs variés qui vont de la perte d'un fiancé au désir d'accomplir des oeuvres charitables. Fort souvent, ces vocations religieuses répondent aux besoins de l'intrigue romanesque et offrent peu de prise à une analyse approfondie. Au début du XX^e siècle, la vie de quelques jeunes filles attirées par la vocation religieuse forme la

1 Dans sa thèse "le Personnage féminin dans le roman canadien-français de 1940 à 1967" (Université de Toronto, 1971), Jeannette Urbas arrive à des conclusions intéressantes sur le rôle de la femme dans le roman. La troisième partie de cette thèse traite de la femme célibataire, de la veuve et de la religieuse.

trame de romans édifiants; après 1965, les histoires de religieuses sécularisées renouvellent le personnage, qui devient plus complexe, plus riche parce qu'il est présenté de l'intérieur. Le mouvement contestataire des années soixante transforme radicalement l'image de la religieuse fictive, en particulier celle de l'éducatrice.

Les liens entre la religieuse et les thèses nationalistes qui sous-tendent bon nombre de romans, l'apport des communautés à la société fictive ainsi que les diverses conceptions de la vocation religieuse féminine qui se manifestent dans le roman en général se prêteraient à des considérations variées. Néanmoins, cette étude laisse délibérément de côté toute approche transcendante et considère la religieuse dans le roman comme un "être de papier" dont l'existence n'a de sens qu'en fonction de l'univers fictif. Quoique les aspects historique, sociologique et religieux de l'objet de notre étude soient d'un grand intérêt, nous avons plutôt choisi d'explorer sa dimension littéraire. Nous nous proposons de retracer les changements que subissent le thème et le personnage de la religieuse dans le roman de 1837 à 1979 inclusivement.

En presque cent cinquante ans, il y a eu évolution dans la façon de voir et de représenter la religieuse. Des silhouettes variées, petites ou grandes, belles ou laides, aimées ou détestées ont pris place dans la galerie de la

religieuse fictive. L'image de celle-ci s'est transformée graduellement depuis la première religieuse du roman, l'infortunée Rose Latulipe dans l'Influence d'un livre que Philippe Aubert de Gaspé fils publie en 1837. Aux antipodes de cette figure de légende à peine esquissée apparaît la belle grande soeur Anna, personnage fort bien réussi que Gabrielle Poulin place au centre de Cogne la caboche, l'un des meilleurs romans parus en 1979.

Dans le cadre de cette recherche, l'expression "religieuses" ne se limite pas aux religieuses cloîtrées, mais englobe aussi les "soeurs"². Ces femmes se consacrent à Dieu par la profession religieuse³, observent une règle ascétique et mystique et vivent en communauté. Leur maison est habituellement identifiée comme couvent, monastère ou parfois cloître, car dans quelques romans la clôture est de rigueur. Bien que la postulante et la novice ne soient pas

2 L'appellation de "soeurs" était jadis réservée aux femmes consacrées qui s'adonnaient à diverses oeuvres charitables et sociales. L'expression "religieuses" servait à désigner les moniales, qui étaient soumises à la clôture. Les Soeurs de la Charité ou Soeurs Grises ainsi que les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame n'ont jamais été cloîtrées, et pourtant elles sont considérées comme "religieuses", puisque le sens de ce mot s'est élargi. Quant au terme "nonne", qui n'est presque jamais utilisé dans le roman canadien-français, il paraît surtout dans des propos humoristiques.

3. Il s'agit presque toujours de la profession des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Il n'y a pas très longtemps, les expressions "prise de voile ou d'habit", "entrée en religion" ou "nom de religion" étaient courantes dans les communautés. Au Canada français, l'on disait communément "entrer au couvent" pour devenir religieuse. Bien que le mot "couvent" soit généralement réservé à une maison de religieuses, il a aussi servi pour désigner tout pensionnat de filles dirigé par des religieuses.

officiellement reconnues comme religieuses, puisqu'elles n'ont pas encore prononcé de voeux, nous les incluons dans notre étude, car, dans le roman, elles sont communément considérées comme "mises à part", au même titre que les professes.

Tout ce qui a trait à la religieuse dans l'ensemble du roman canadien-français⁴ a été soigneusement relevé et analysé en tenant compte des buts des auteurs, du contexte idéologique et narratif. Beaucoup de romans qui ont une valeur esthétique contiennent des éléments significatifs sur la religieuse et des personnages qui se prêtent facilement à une analyse poussée. Nous avons retenu aussi des oeuvres

4 Même si certaines oeuvres mi-fictives (mémoires, biographies romancées, etc.) et des romans d'auteurs nés à l'extérieur du Canada figurent parfois sur une liste bibliographique, nous n'en tenons pas compte dans cette étude de la religieuse. Une bibliographie exhaustive du roman canadien-français a été dressée à partir des listes de John E. Hare: "La Chronologie du roman canadien-français" de 1837 à 1962 et le "Supplément bibliographique" de 1963 à 1969, listes publiées dans Paul Wyczynski et autres, Le Roman canadien, coll. "Archives des lettres", III, Montréal, Fides, 1971, p. 415-511. La bibliographie des romans du XIX^e siècle a été complétée à l'aide de la "Liste chronologique (1837-1900)" que René Dionne a fait paraître dans Histoire littéraire du Québec, I (1979), p. 38-45. Tous les titres indiqués comme romans dans les trois premiers volumes du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec de Maurice Lemire ont été retenus. La Bibliographie du roman canadien-français de 1900 à 1950 d'Antonio Drolet a servi pour compléter notre liste. Nous avons aussi utilisé les publications gouvernementales Canadiana de 1950 à 1979 et Bibliographie du Québec pour la décennie 1970, ainsi que les listes établies par Livres et auteurs canadiens et Livres et auteurs québécois de 1961 à 1979.

moins connues et de moindre valeur littéraire, parce que s'y trouvaient des éléments nouveaux, tout au moins intéressants ou enrichissants pour notre propos. Puisque la lecture des romans a été faite en suivant l'ordre chronologique des publications, nous avons pu saisir sur le vif, et à mesure qu'elles se manifestaient, les orientations et tendances variées ainsi que les techniques qui transformaient graduellement l'image de la religieuse.

Les grandes divisions que nous avons choisies pour notre étude ont donc surgi des éléments recueillis. Nous les groupons en quatre périodes, qui ne sont pas rigoureusement successives. Les diverses époques de l'histoire littéraire sont marquées par des goûts et des préférences quant aux procédés de composition et aux modes de représentation du personnage. Les auteurs peu soucieux d'esthétique romanesque sont portés à reprendre les procédés courants et les sortes de romans qui ont connu un certain succès, même lorsque des techniques plus efficaces ont été mises au point et que de nouvelles formes de romans sont apparues.

La première période de ce travail comprend tous les romans du XIX^e siècle. Il s'agit de déceler, malgré la diversité, quelles sont les caractéristiques des premières religieuses fictives. La deuxième période, qui s'étend de 1900 jusqu'aux environs de 1940, s'inscrit dans la continuité des thèmes de fidélité au passé, à la religion et à la race établis au XIX^e siècle. Les religieuses sont alors des êtres

exemplaires. Parallèlement, un courant qui commence dans les années trente marque le début d'une troisième période, où sont étudiées des oeuvres basées sur l'observation du réel social et psychologique. Nous constatons alors que les religieuses des romans de la ville ou de moeurs paysannes sont moins idéalisées que durant la période antérieure. Les romans à thèse individuelle ou sociale des décennies 1950 et 1960 prolongent cette tendance réaliste. Durant la quatrième période, la religieuse est associée à des phénomènes qui relèvent de l'imaginaire et de l'irrationnel. Les quatre chapitres de notre travail correspondent à chacune de ces périodes.

Le premier chapitre rend compte du XIX^e siècle avec ses hésitations et ses recherches sur la matière à exploiter et sur la façon de composer un roman. Il y a suffisamment de religieuses pour que déjà soit décelée une orientation vers l'idéalisation des personnages. Durant la période suivante, qui s'étend, grosso modo, de 1900 à 1945, nous avons surtout retenu et analysé les romans à thèses agricuturistes, nationalistes et religieuses, où les religieuses servent de modèles. Parallèlement, quelques essais romanesques, situés dans le sillage d'Angéline de Montbrun, racontent la vie de jeunes filles destinées à la vie religieuse. Même s'ils ont paru un peu plus tard, les romans historiques de Pierre Benoît appartiennent à cette seconde

période de notre histoire littéraire. Les techniques de composition des personnages y sont considérablement renouvelées, mais des thèmes analogues à ceux qui se trouvent dans le roman traditionnel sont exploités dans ces récits qui exaltent le passé.

Le troisième chapitre, qui tient compte des aspects sociaux et psychologiques de notre sujet d'étude, commence avec les "romans sociaux" de la décennie 1930, qui se proposent de décrire de façon réaliste les problèmes de l'époque. Les religieuses, qui y sont d'abord des êtres embellis, se transforment graduellement en personnages humains et vulnérables, sous la plume d'auteurs préoccupés de problèmes sociaux concrets, individuels et collectifs. Le roman psychologique tel que le conçoit Robert Charbonneau et le roman de la ville qui débute avec Roger Lemelin et Gabrielle Roy innovent sur le plan de la technique. Le souci de représenter fidèlement le réel concret ou psychologique marque la religieuse fictive. Durant la décennie 1950, les protagonistes du roman sont pour la plupart des êtres inquiets, à la recherche d'une identité; ils jettent un regard critique sur leur entourage. Associées à la religion et aux valeurs traditionnelles, les religieuses subissent alors le contrecoup d'une insatisfaction qui, au cours des années soixante, deviendra révolte ouverte. Les histoires de petits garçons placés à l'orphelinat et les nombreux

romans-confidences écrits surtout par des femmes font revivre les religieuses éducatrices de l'enfance et de l'adolescence. Puis en 1967, un petit roman qui passe à peu près inaperçu, le Portique de Michèle Mailhot, adopte la forme très ancienne du journal intime, pour créer un personnage nouveau, une postulante angoissée, qui s'analyse et évalue la vie conventuelle.

La dernière tranche de ce travail étudie la religieuse dans des romans publiés entre 1960 et 1979. Les romanciers délaissent les thèses sociales ou existentielles et se soucient davantage d'esthétique romanesque. L'humour, le point de vue placé chez un enfant, tout comme le rêve et l'irrationnel deviennent alors des techniques ou des moyens privilégiés pour montrer la religieuse. Un imaginaire fantastique et merveilleux, dégagé des tabous anciens et de toute censure, libère les personnages et contribue à la création d'une religieuse méconnaissable, tout à fait à l'opposé de celle des débuts du roman canadien-français. En un siècle et demi, l'art romanesque a traversé des courants variés et a été marqué par des goûts et des tendances parfois divergent. En examinant tout ce qui touche la religieuse, nous allons tenter de découvrir comment se produit la métamorphose d'un personnage.

La méthode d'analyse que nous adoptons s'inspire avant tout des aspects internes du récit. Afin de saisir le

personnage dans sa totalité, nous avons choisi de combiner une approche traditionnelle, qui tient compte des procédés de caractérisation, et une conception nouvelle, qui interprète surtout la présence du personnage en tant que signe ou fonction. Nous considérons comme "personnage", toute religieuse qui paraît dans le roman, même si son rôle se réduit à celui de figurante anonyme ou de personnage épisodique. Beaucoup de religieuses sont des personnages secondaires qui occupent une place importante. Une dernière catégorie de religieuses, plus complexes et plus approfondies que les précédentes, correspond approximativement à la définition de Nelly Cormeau, qui tient compte de la relation entre personnes et personnages. Ces derniers sont

[des] êtres singuliers, concrets, précis, qui s'imposent tout de suite à nous avec leur caractère propre et leur allure originale, qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes, aussi nettement individualisés que l'est chacun d'entre nous par sa différence avec tous les autres⁵.

Il n'est pas nécessaire que tous les personnages de romans soient "nettement individualisés". Pour qu'un être fictif soit réussi, il suffit habituellement qu'il remplisse bien le rôle qui lui est attribué. C'est pourquoi nous tenons strictement compte de la place que le romancier a attribuée à la religieuse dans son oeuvre.

5 Nelly Cormeau, Physiologie du roman, Paris, Nizet, 1966, p. 147.

La description qualificative du personnage retient d'abord notre attention. Les techniques de composition et les modes de caractérisation varient d'une époque à une autre. Des procédés nouveaux remplacent d'anciens moyens mécaniques, et un personnage prend vie de façon différente selon que les portraits sont statiques ou dynamiques. L'on peut s'attendre à ce que certaines conventions romanesques soient abandonnées; par exemple, cette habitude fréquente dans le roman traditionnel d'offrir au lecteur un portrait statique du personnage en guise de présentation disparaît peu à peu. Les traits physiques et psychologiques de la religieuse, son apparence physique, ses gestes et ses paroles sont révélateurs. C'est pourquoi nous les signalons.

La description fonctionnelle du personnage explicite ses rapports avec l'action romanesque. Le récit littéraire comporte généralement une intrigue principale et quelques intrigues secondaires. Puisque la présence de bon nombre de religieuses dans le roman s'explique en fonction du dénouement de l'action, nous avons choisi d'appliquer au roman les idées d'Etienne Souriau sur les situations dramatiques et les personnages considérés comme fonctions. La situation dramatique, telle que la perçoit Souriau, coïncide avec ce que l'on appelle généralement l'intrigue ou l'action romanesque.

Une situation dramatique, c'est la figure structurale dessinée, dans un moment donné de l'action, par un système de forces; - par le système des forces présentes au microcosme, centre stellaire de l'univers théâtral; et incarnées, subies ou animées par les principaux personnages de ce moment de l'action. Système d'opposition ou d'attractions, de convergences en choc moral ou d'explosion destructive, d'alliances ou de divisions hostiles, c'est ce que nous aurons à voir, en cherchant à les bien déterminer. Mais en tous cas ces forces sont des fonctions dramatiques; c'est-à-dire que chacune d'entre elles d'une part existe en fonction du système d'ensemble ainsi constitué et d'autre part y travaille fonctionnellement selon sa nature, telle que ce système la définit. Et elles sont aussi fonction de tout l'univers de l'oeuvre, du macrocosme dont le microcosme des personnes est le coeur et le moyen de présence⁶.

En plus d'étudier les aspects qualificatif et fonctionnel de la religieuse, nous prêtons attention à la technique du point de vue, qui relève du niveau discursif du récit littéraire. Le regard posé sur la religieuse, que ce soit celui du narrateur ou d'un autre personnage, révèle généralement l'extérieur de la religieuse et en offre donc une "vision" limitée. Par contre, il arrive que le narrateur qui parle à la troisième personne adopte un angle de vision élargi qui lui permet non seulement d'observer le personnage de l'extérieur, mais aussi de pénétrer sa pensée. Le point de vue qui se manifeste dans le monologue intérieur permet

6 Etienne Souriau, Les Deux Cent Mille Situations dramatiques, coll. "Bibliothèques d'esthétique", Paris, Flammarion, c 1950 (réédition de 1970), p. 55.

d'avoir directement accès à la conscience du personnage. Lorsque la religieuse se révèle directement soit dans le dialogue ou dans la forme narrative au "je", aucun écran ne voile sa pensée et ses mouvements intérieurs.

Cette forme d'écriture ouvre la porte à une approche psychanalytique du personnage, surtout si la religieuse qui se raconte laisse remonter à la surface les images qui surgissent de profondeurs plus ou moins inconscientes. L'analyse du personnage par le biais de la symbolique rejoint la composante mystérieuse de la religieuse. Le rêve, le symbolisme, les mythes et les archétypes servent de mode d'expression dans certaines oeuvres littéraires, dont la richesse et la profondeur offrent un défi à la critique. Les études de Gilbert Durand, de Mircea Eliade et de Gaston Bachelard, ainsi que les théories de Carl Gustav Jung, jettent des éclairages variés et significatifs sur ces aspects fascinants du personnage, qui résultent d'associations avec l'irrationnel, le sacré, l'imaginaire et l'inconscient. Nous avons aussi consulté le Dictionnaire des symboles de Jean Chevalier et d'Alain Gheerbrant; il offre des explications appropriées à bon nombre d'images et d'archétypes qui surgissent dans le roman en relation avec la religieuse.

CHAPITRE PREMIER

CREATION D'UNE RELIGIEUSE EXEMPLAIRE

Premières religieuses dans le roman. -
Exaltation de la religieuse dans le roman
historique. - Eloge de la religieuse
active. - La religieuse dans les premiers
romans de Laure Conan.

Dans ses débuts, le roman canadien-français n'a pas à se plier à beaucoup de normes techniques préétablies, et le romancier jouit d'une certaine liberté quant au choix des procédés d'écriture. Cependant, une orientation générale est donnée à la littérature d'imagination, et quelques grandes lignes sont fixées pour guider l'apprenti-romancier dans la composition de ses personnages. Une critique moralisatrice propose des modèles et suggère l'exploitation de certains sujets. Les opinions contenues dans les préfaces de romans¹ et la critique littéraire offrent au romancier le choix entre deux tendances: d'un côté, une propension à l'idéalisation du personnage qui s'affirmera dans le roman de moeurs et dans le roman historique; de l'autre, un certain

1 Il est possible de faire un relevé des considérations d'auteurs sur le personnage de roman à partir du livre de Guildo Rousseau, Préfaces des romans québécois du XIX^e siècle, Sherbrooke, Éditions Cosmos, 1970.

réalisme² qui s'inspire surtout de ce qui se publie alors en France. Le besoin d'embellir les personnages, d'en faire des êtres exemplaires se retrouve dans presque tous les romans de l'époque. Même si ces romanciers se veulent plus "réalistes", la tendance à l'idéalisation du personnage prédomine.

La lecture exhaustive des romans du XIX^e siècle confirme que, quelles que soient les intentions des auteurs, la plupart des êtres fictifs sont idéalisés. Ils sont des modèles proposés à l'imitation, des parangons de vertus à admirer. Ces attributions s'appliquent surtout au héros canadien-français, qui doit faire preuve, entre autres, de courage et d'honnêteté. La plupart des mauvais rôles sont réservés à des étrangers. Quant aux femmes du roman, sauf quelques cas, elles sont belles, vertueuses et soumises à leur père, puis à leur mari. Qu'en sera-t-il de la religieuse dans l'ensemble du roman au XIX^e siècle? Possédera-t-elle les caractéristiques générales du héros ou sera-t-elle une femme soumise et effacée³? L'idéalisation du personnage si répandue au XIX^e siècle s'étendra-t-elle au portrait de la religieuse?

2 Pour affirmer qu'une tendance réaliste était préconisée par la critique, nous nous appuyons en particulier sur les articles suivants: Hector Fabre, "On Canadian Literature", dans Transactions of the Literary and Historical Society of Québec, Session of 1865-1866, New Series, Part 4, Québec, Middleton & Dawson, 1888, p. 93; Samarys, "Causerie littéraire", dans l'Opinion publique, vol. X, n° 26, 26 juin 1879, p. 1.

3 Dans son étude sur les personnages du roman, Jeanne La France remarque que les femmes ont un rôle effacé, qu'elles sont des "créatures faibles, soumises et insignifiantes". (Les Personnages dans le roman canadien-français (1837-1862), thèse de doctorat, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1977, p. 50.)

Dans l'ensemble des romans canadiens-français publiés au XIX^e siècle, treize des dix-huit jeunes filles qui ont songé à la vie religieuse entrent au couvent, mais quatre quittent avant de prononcer des vœux. Presque toutes ces filles ont été malheureuses en amour. Six religieuses professes ont un rôle d'éducatrice, de supérieure, de confidente ou de conseillère. En groupant les religieuses qui ont des points communs, et en tenant compte de la chronologie du roman, peut-être pourrions-nous dégager des constantes dans la façon de représenter ces personnages. Sans doute y eut-il une évolution dans la perception et la composition de la religieuse dans les romans publiés entre 1837 et 1899.

Après un bref examen des aspects physiques et psychologiques de ce personnage, nous nous attarderons aux fonctions qui lui sont confiées dans le récit. En nous inspirant des idées d'Etienne Souriau sur les fonctions dramaturgiques, nous verrons quel est le rôle de la religieuse dans les principales situations du roman et quels sont ses rapports avec les autres personnages. Nous examinerons aussi le cadre de l'action afin de déceler comment la société décrite dans le roman perçoit et intègre cette cellule ou petite société qu'est le couvent. Finalement, nous prêterons attention à la dualité que semblent constituer l'espace religieux et l'espace romanesque. L'on peut, en effet, se poser la question suivante: la religieuse évolue-t-elle dans le même espace fictif que les autres personnages ou bien appartient-elle à un autre niveau de l'imaginaire? En d'autres termes, la

religieuse représentée vit-elle dans un ailleurs mystérieux, encore plus éloigné de la réalité quotidienne du lecteur et du romancier que ne l'est le premier niveau d'imaginaire où vivent et meurent les autres personnages du roman?

PREMIERES RELIGIEUSES DANS LE ROMAN

Tout comme le roman canadien-français est issu du conte et de la légende, de même la première religieuse fictive⁴ naît du folklore. Rose Latulipe, qui n'est pas à proprement parler un personnage du roman, est apparue dans "l'Etranger", récit moral intercalé dans l'Influence d'un livre⁵ de Philippe Aubert de Gaspé fils. En entrant au

4 Publié dix ans avant l'Influence d'un livre, le conte "l'Iroquoise", premier récit canadien-français, inclus dans la Bibliothèque canadienne-française (1827) de Michel Bibaud et repris dans le premier tome du Répertoire national de James Huston, contenait lui aussi des futures religieuses. Les deux jeunes Iroquoises de cette légende, protégées d'un missionnaire jésuite, avaient été destinées à la vie religieuse. L'une d'elles entrera à l'Hôtel-Dieu de Montréal, mais la seconde mourra martyre, ce qui, selon l'auteur de la légende, équivaut à la vocation religieuse. Le thème de la religieuse dans le roman est donc aussi ancien que celui de l'Indienne: deux thèmes repris fort souvent dans le roman canadien-français.

5 En s'appuyant sur le témoignage de Casgrain, David Hayne démontre dans "les Origines du roman canadien-français" (voir le Roman canadien-français, coll. "Archives des lettres canadiennes", III, Montréal, Fides, 1971, p. 48), que le cinquième chapitre de l'Influence d'un livre fut écrit par Philippe Aubert de Gaspé père. Tout en sachant que "l'Etranger" est une légende, nous l'avons retenue parce qu'elle est intégrée au roman, quoique de façon évidente. Son unique lien avec l'histoire d'Amand est de prouver l'existence du diable, que le héros invoque au cours de ses expériences en alchimie.

couvent, l'infortunée Rose Latulipe échappe à l'emprise du diable qui s'est montré à elle, déguisé en élégant visiteur, lors d'une soirée de mardi gras. Tout en considérant le cas de cette première religieuse, nous élargirons notre enquête à deux autres futures religieuses qui paraissent dans le roman entre 1837 et 1865: Clorinde Wagnaër, le premier amour de Charles dans Charles Guérin de P.-J.-O. Chauveau, et Sara Thornbull, personnage d'une intrigue secondaire dans le roman-feuilleton Une de perdue, deux de trouvées de Georges Boucher de Boucherville. Comme Rose Latulipe, Clorinde Wagnaër est forcée par les circonstances de renoncer à son amour pour devenir religieuse. Elle est liée par la promesse faite à sa mère mourante d'épouser le parti que choisirait son père. Quant à Sara Thornbull, qui passe deux ans au noviciat, son père et son amant la délivreront d'un couvent tyrolien, à la veille de la profession religieuse.

Description qualificative du personnage

Puisque ce n'est pas la jeune fille, mais la religieuse qui est l'objet de notre étude, nous passerons rapidement sur la description que fait l'auteur de ce personnage avant son entrée au couvent. Rose Latulipe, Clorinde Wagnaër et Sara Thornbull sont toutes trois jolies, vertueuses, quelque peu coquettes et "mondaines". Le portrait de la première est esquissé rapidement, mais il ne manque pas de naturel. Les deux autres jeunes filles sont

décrites à maintes reprises. Aucune d'entre elles ne paraîtra vêtue en habits de religieuse, même si par des descriptions de cérémonies religieuses, Aubert de Gaspé et Chauveau convient leurs lecteurs à l'intérieur du couvent.

C'est en termes concis que le vieux conteur de "l'Etranger" résume l'existence de Rose Latulipe; elle part rejoindre son "époux céleste" après cinq années de vie religieuse. Le curé, le vieux père et l'ancien fiancé de la jeune religieuse assistent à une "lugubre" cérémonie de funérailles. Chauveau décrit longuement une cérémonie de profession religieuse et de prise d'habit. Sans savoir que Clorinde Wagnaër fait partie du groupe des novices, Charles Guérin a pris place dans la chapelle du couvent des Ursulines à Québec. Chauveau signale la présence de l'évêque et de son clergé devant la grande grille. Le "spectacle religieux", où le chant "tout séraphique" est accompagné de la harpe, se déroule dans le chœur des religieuses. Charles Guérin est ému lorsqu'il entend "les lugubres prières que l'on chante tandis que la nouvelle religieuse est étendue sous le drap mortuaire et fait son apprentissage de la mort⁶". A la sortie, un intrus apprend au héros que Clorinde Wagnaër vient de prendre le voile⁷ et se nommera désormais soeur

6 Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Charles Guérin, roman de moeurs canadiennes, Montréal. John Lovell, 1853, p. 319.

7 Jean Chevalier associe la mise d'un voile à une "connaissance cachée": "Ainsi dans la tradition chrétienne monastique, prendre le voile signifie se séparer du monde, mais aussi séparer le monde de l'intimité, dans laquelle on entre d'une vie avec Dieu." (Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, coll. "Bouquins", Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 1025.)

Saint-Charles. Il ne sera plus question de Clorinde dans la suite du roman. Son entrée au couvent équivaut à une mort précoce.

La novice Sara Thornbull occupe tout l'épilogue du roman Une de perdue, deux de trouvées. La psychologie de ce personnage est un peu plus développée que celle de Rose Latulipe et de Clorinde Wagnaër: la première avait paru dominée par la peur et le besoin de réparer sa faute, alors que la seconde avait eu du chagrin de renoncer à son amour. A la fin du récit, Rose Latulipe est morte. Quant à Clorinde Wagnaër, l'auteur laisse entendre que son choix est définitif et qu'elle va persévérer dans la vie religieuse. Le cas de Sara Thornbull est différent. Boucher de Boucherville la montre vêtue en habits de fête et non en costume de novice. A la veille de sa profession religieuse, Sara se promène dans un magnifique jardin réservé aux novices. Elle n'a pas l'air d'une religieuse, mais bien plutôt d'une amoureuse déçue.

Les longues descriptions du jardin où Sara Thornbull réfléchit et rêve créent une atmosphère de mélancolie romantique. Il n'est pas dit pourquoi ni comment cette fille d'un consul anglais en Louisiane avait choisi d'entrer dans un couvent du Tyrol. Soucieux de préparer un dénouement heureux à cette intrigue sentimentale, l'auteur prend soin d'expliquer que Dieu permet que Sara Thornbull continue

d'aimer son ami Cambrera, malgré le temps, les larmes, la prière et le jeûne. L'unique motif expliquant la présence de Sara au couvent est son désir de prier pour le salut éternel de l'être aimé. La pensée de la mort assaille la novice à la fin de cette journée de rêve. Aubert de Gaspé fils et Chauveau associaient discrètement mort et vie religieuse; Boucher de Boucherville a recours à des termes plus explicites. Tout en avançant vers le couvent, Sara pense:

Quelques pas encore et j'entrerais dans ma tombe;
quelques instants de plus et je serai morte,⁸
morte pour lui, pour vous, pour tout le monde⁸.

Le jardin du monastère, que l'auteur compare à un "paradis terrestre", représente le monde avec ses beautés et ses attraits. Ce lieu secret s'oppose à l'aspect sévère du couvent qui, vu de loin, est une longue masse grise et solitaire sur un haut sommet. L'âpreté des lieux s'allie à l'austérité de l'ordre cloîtré des Soeurs de la Rédemption de Skama, dont la réputation de sainteté est répandue dans le pays. Aucune description détaillée n'est faite de l'intérieur du couvent. Une scène se situe au parloir où, en présence de la prieure, Sara peut parler au comte de Miolis, alias Cambrera, à travers un guichet grillagé, au centre d'une porte en chêne noire, solide et épaisse. Le son de la cloche et les coups de l'horloge indiquent que le temps est

⁸ Georges Boucher de Boucherville, Une de perdue, deux de trouvées, t. II, Montréal, Eusèbe Senécal, 1874, p. 351.

rigoureusement mesuré, et qu'une règle dite "inexorable" régit les moindres occupations des religieuses. Aux objets symboliques que sont la grille et la cloche vient s'ajouter le bruit du tonnerre, interprété comme une manifestation de la volonté divine.

Si l'auteur fait ressortir la rigueur du cloître, c'est qu'il prépare la sortie de la novice. Tant qu'elle n'a pas prononcé de vœux, Sara Thornbull est libre de partir. Elle ne semble pas avoir les aptitudes ni le désir sincère de vivre dans la réclusion. Toutefois ce personnage manque d'autonomie et de profondeur psychologique. La novice n'agit pas en conformité avec ses propres énergies ou ressources intérieures; au contraire, elle subit les événements. Victime des circonstances, ce personnage est visiblement manipulé par un narrateur omniprésent, sorte de démiurge qui se conforme aux conventions romanesques et aux procédés du roman d'aventures. Le destin des personnages est fixé d'après les besoins de l'intrigue.

Description fonctionnelle du personnage

Puisque l'action du roman comporte généralement un schéma dramatique (exposition, noeud, dénouement) analogue à celui du théâtre, nous n'hésitons pas à appliquer les

théories d'Etienne Souriau⁹ à l'analyse des fonctions du personnage de roman. Souriau démontre que toute situation dramatique est constituée d'un "système de forces" en interaction. Ces forces s'incarnent généralement dans des personnages et constituent une structure significative. Souriau reconnaît les six fonctions dramatiques suivantes: la force thématique¹⁰, le représentant de la valeur ou du

9 Comme point de départ à l'analyse du statut du personnage en relation à l'intrigue romanesque, nous appuyons notre étude sur deux livres de théorie du roman qui font état des "fonctions" telles que définies par Etienne Souriau. Dans Pour lire le roman: Initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative, (Paris-Gembloux, Editions Duculot, 1980), l'auteur J.-P. Goldenstein présente un aperçu des six fonctions dramatiques, définies par Souriau, et les applique au roman. Aussi, le cinquième chapitre de L'Univers du roman de K. Bourneuf et R. Ouellet contient des éléments fort utiles à l'analyse des personnages selon l'approche de Souriau. Sans suivre rigoureusement les changements dans les appellations des fonctions que Bourneuf et Ouellet se sont permis, nous avons cependant préféré, nous aussi, ne pas tenir compte des signes du zodiaque. (L'Univers du roman, coll. "Littératures modernes", Paris, P.U.F., 1972, p. 154-156.)

10 Dans toute situation dramatique, la force thématique est la tendance-clef, la fonction génératrice qui réside dans l'un des personnages. Cette fonction qualifiée de force "vectorielle" (par Souriau) ou de force "orientée" (par Bourneuf et Ouellet) actualise un besoin. A la limite, cette force est soit le désir ou la crainte. Les besoins humains profonds sont des puissances actives qui engendrent des situations où forces adverses et auxiliaires forment un réseau relationnel significatif. Le point de vue ou l'angle de vision choisi par le narrateur permet de préciser dans une situation donnée, quelle est la force thématique et quel personnage en est le siège. Un certain équilibre de la situation dramatique est atteint lorsque le désir est satisfait ou que la peur s'apaise, bref, lorsque la tension engendrée par cette force thématique s'est calmée. La liste de forces thématiques que Souriau a dressé (Les Deux Cent Mille Situations dramatiques, p. 258) inclut les diverses formes que prennent le désir, le besoin et la crainte.

bien souhaité, l'obtenteur de la valeur ou du bien souhaité, l'opposant, l'arbitre de la situation et l'adjuvant. Les représentants de ces forces varient selon les situations et les déplacements de l'angle de vision; un roman comporte plusieurs situations dramatiques.

Cette structure du système de forces élaboré par Souriau s'applique à la situation sentimentale des trois premières religieuses du roman. Dans le roman du XIX^e siècle, le triangle amoureux revient souvent comme structure relationnelle. Le désir amoureux est alors la force thématique, car dans une telle situation, la tendance-clef est l'amour. Le représentant de la force thématique est le personnage que le regard du narrateur privilégie et chez qui l'évolution du sentiment amoureux est davantage développée. Le représentant de la valeur ou de l'objet désiré est la future religieuse. L'amoureux, qui a la sympathie du lecteur, joue habituellement le rôle de destinataire ou d'obtenteur éventuel de la valeur ou de l'objet convoité. La force adverse, l'opposant qui tente d'empêcher cette réalisation, est représentée par le rival, amoureux lui aussi de la jeune fille. L'arbitre qui intervient dans la situation est habituellement un personnage, soit la jeune fille qui fait un choix, soit, comme cela se fait dans le roman traditionnel, le père qui décide du sort de sa fille. Quant à la fonction d'adjuvant, appelée aussi "rescousse", elle s'ajoute à l'une ou l'autre des autres fonctions pour les renforcer. Il

arrive parfois qu'un frère sympathique ou qu'un ami fidèle assiste le héros dans sa quête amoureuse. Cette force dramatique, bien que secondaire, est comparée à un satellite du personnage qui joue un rôle de confident ou de conseiller. Les fonctions d'adjuvant et d'arbitre qui interviennent dans cette situation dramatique ne sont pas nécessairement incarnées dans un personnage; en effet le choix de la vie religieuse qui s'affirme au dénouement s'explique parfois par l'intervention de puissances surhumaines.

L'application des fonctions de Souriau à l'intrigue sentimentale dans laquelle sont impliquées Rose Latulipe, Clorinde Wagnaër et Sara Thornbull fait ressortir quelques variantes, mais aussi des constantes. Rose Latulipe est promise à Gabriel Lepard, mais le charme de l'Etranger l'attire. Le fiancé a la fonction d'obtenteur virtuel du bien désiré, et le beau danseur, celle d'opposant. D'une part, bien qu'évoquées rapidement, les forces du devoir et de la fidélité à une parole donnée agissent comme adjuvants de la cause du fiancé. D'autre part, les attrait du diable déguisé et la transgression d'interdits religieux appuient l'opposant et mettent la jeune fille en situation de péril. Les puissances du bien et du devoir, les croyances religieuses représentées par la vieille tante qui récite son chapelet, de même que le père Latulipe, constituent des forces dramatiques qui ont la fonction d'adjuvant du fiancé. Par contre, les forces mystérieuses du mal, la richesse, le fantastique et l'exceptionnel sont des fonctions alliées à l'Etranger.

La fonction d'arbitre de la situation est attribuée au curé qui intervient, armé de rites et de signes religieux. Cependant il ne règle pas la situation en faveur du fiancé: la gravité de la faute exige un expédient supérieur, une compensation d'un autre ordre. L'infraction de Rose Latulipe implique un autre niveau de réalités que le quotidien des personnages. Les forces "fantastiques" du mal ne peuvent être vaincues que par les forces "merveilleuses" du bien. Pour contrecarrer la promesse faite à la légère d'appartenir au diable, Rose Latulipe devra se consacrer à Dieu. Dénuée de toute complexité, comme tout récit populaire, cette légende de "l'Etranger" place l'âme entre le diable-opposant et le bon Dieu-destinataire. C'est dans cette optique qu'il faut expliquer la vocation religieuse d'une fille désespérée qui demande un couvent où se réfugier. Le curé-arbitre confirme cette solution propitiatoire extrême et prend Rose sous sa protection, en attendant qu'elle renonce à ce "monde" qui lui fut "si funeste". Cette légende racontée par un vieillard, personnage épisodique de l'Influence d'un livre, a très peu à voir avec la vie religieuse en soi. La leçon morale qui se dégage du récit a pour but de rappeler l'obligation d'être fidèle aux lois de l'Eglise et la possibilité, sinon la nécessité, de réparer toute faute dès cette vie afin de s'assurer le salut éternel.

Moins "extraordinaires", les personnages de Charles Guérin évoluent dans un espace fictif ressemblant à celui

des contemporains de Chauveau. La relation entre les forces aux prises dans le triangle formé de Clorinde Wagnaër, de Charles Guérin et du rival Henri Voisin constitue l'intrigue sentimentale qui sous-tend l'action principale du roman. Charles Guérin représente la force thématique, qui prend la forme du désir amoureux. Il espère obtenir la main de la riche Clorinde Wagnaër. Le représentant de la valeur ou de l'objet désiré est alors l'être aimé, c'est-à-dire Clorinde. Puisque l'amoureux, qui est le siège de la force thématique, désire ce bien pour lui-même, il s'investit alors d'un second rôle, celui d'obtenteur éventuel de la valeur ou du bien souhaité. Henri Voisin, rival amoureux qui convoite davantage la fortune des Wagnaër que la fille, s'introduit dans la situation pour compléter le classique triangle en incarnant la fonction d'opposant. Le mariage de Clorinde et de Charles n'aura pas lieu, car des personnes et des événements en empêchent la réalisation. Le changement d'intentions chez le narrateur et les hésitations du jeune héros Charles Guérin expliquent la composition d'un second triangle amoureux.

Cette seconde structure d'intrigue, aussi importante que la première, est formée de Charles Guérin, de Clorinde Wagnaër et de Marie Lebrun. Le point de vue s'est déplacé, et Clorinde Wagnaër occupe le centre de la situation dramatique. L'on peut alors analyser le conflit intérieur qui se

joue chez ce personnage tiraillé entre son amour pour Charles Guérin et son désir de fidélité à une promesse qui exige la soumission à l'autorité paternelle. La force thématique à l'origine de la situation conflictuelle est alors plus difficile à cerner. Il s'agit bien de l'amour qu'éprouve Clorinde Wagnaër. Charles Guérin devient représentant de "l'objet désiré", et Marie Lebrun est la force antagoniste. Dans cette optique, la force thématique réside dans le personnage de Clorinde, qui tient le rôle de destinataire du bien désiré. Cette seconde situation qui semble annuler la première contient l'explication de la décision d'entrer au couvent.

En décidant de donner une compatriote comme épouse à Charles Guérin, l'auteur a dû recourir à un expédient assez puissant pour éloigner la jolie Clorinde Wagnaër, qui semblait d'abord destinée au héros. Une solution courante dans le roman s'est sans doute imposée spontanément: que Clorinde se fasse religieuse. Ce n'est pas le premier choix de Clorinde. Son entrée au couvent découle donc en partie d'une convention littéraire, qui exige de fixer le destin des personnages avant de mettre le point final au roman. Chauveau prend soin toutefois d'inventer des motifs pour expliquer la vocation religieuse de son héroïne. Clorinde refuse de s'enfuir avec Charles par fidélité à une promesse sacrée qui compromet son bonheur. Le choix que Clorinde

fait de la vie religieuse peut être interprété comme une réaction de dépit qui déjoue les plans de son père et de l'avocat Henri Voisin. Considérés comme supérieurs à l'autorité du père, les vœux de religion dégagent aussi la religieuse de toute promesse antérieure. Bien que cette promesse faite par une fillette de sept ans ait une importance indue, selon les conventions acceptées à l'époque¹¹ où Chauveau écrit, elle est valable dans l'économie de l'intrigue. Le choix de la vie religieuse en tant que solution de fuite devant un prétendant indésirable est aussi un stratagème usuel dans le roman.

En devenant religieuse, Clorinde reste fidèle, tout au moins spirituellement, au seul homme qu'elle ait aimé. De plus, en tant que catholique et encore davantage comme membre d'une communauté religieuse bien canadienne-française, soeur Saint-Charles appuie le système de valeurs du peuple, tout au moins des valeurs religieuses, qui s'opposent à la menace grandissante du matérialisme anglo-saxon, représentée

¹¹ Quelques autres romans du XIX^e siècle contiennent une promesse d'entrer au couvent. Dans l'Héritière d'un millionnaire [sic] (Montréal, J.-A. David, 1867) de Charles Marcil, Blanche Lacroix promet "de s'enfermer le reste de ses jours dans un couvent pour remercier le ciel" (p. 71), si son ami et elle reviennent vivants d'une tempête sur un lac. Il y a un mélange de superstition et de naïveté dans cette promesse excessive, aussitôt rétractée. Cette conviction qu'une faveur céleste peut être obtenue par une sorte de "marchandage" religieux faisait partie des croyances populaires. De même, dans Gustave (1882) d'Alphonse Thomas, Emily est prisonnière des Indiens et promet d'entrer au couvent si elle réussit à s'échapper. Elle sera fidèle à cette promesse pourtant faite sous l'effet de contraintes physiques et psychologiques.

par le marchand jersiais. L'idéologie prônée dans le roman de Chauveau entraîne indirectement des conséquences sur le sort final des personnages. Si l'on se place du point de vue d'un auteur désireux de faire de son héros un modèle pour ses compatriotes, les origines ethniques de Clorinde sont un obstacle à l'union du couple. Sur le plan sentimental, Clorinde représente l'inaccessible, le mirage qui fascine temporairement le jeune Guérin, mais auquel il est forcé de renoncer. La vraie vie du Canadien est ailleurs que dans le rêve: elle se doit de s'épanouir dans l'engagement concret, dans le défrichement et la culture du sol. Fille de cultivateur instruite, Marie Lebrun est toute désignée pour seconder le héros de Chauveau, qui devient exemplaire dans les derniers chapitres du roman.

En résumé, la vocation religieuse de Clorinde Wagnaër ne découle pas de la psychologie du personnage, mais est plutôt une conséquence du dénouement de l'action romanesque et des idées sociales de l'auteur. Cette vocation procède de conventions littéraires fréquemment en usage dans le roman d'aventures. Le destin sert à la fois de porte-parole à l'auteur et de fonction dramatique qui agit comme "arbitre" de la situation. Deuxième religieuse à paraître dans le roman canadien-français au XIX^e siècle, soeur Saint-Charles servira-t-elle de prototype, de modèle pour la création d'un personnage de religieuse? Des trois futures religieuses qui paraissent dans le roman entre 1837 et 1865, Rose Latulipe

est la seule Canadienne. Clorinde Wagnaër peut être considérée comme une "étrangère", puisqu'elle est Jersiaise. Quant à l'Anglaise Sara Thornbull, marquée par ses origines ethniques et sa pseudo-vocation religieuse dans un couvent qui n'a rien de canadien, elle ne risque pas de servir de modèle aux jeunes religieuses des romans ultérieurs.

Tout à fait secondaire à l'action d'Une de perdue, deux de trouvées, l'histoire d'amour de Sara Thornbull et du comte de Miolis comporte cependant les fonctions essentielles à toute structure dramatique. La jeune novice remplit la double fonction de représentante de la force thématique et d'obtenteur éventuel du bien souhaité. Le comte de Miolis représente ce "bien" que Sara recherche. La force qui s'oppose à la réalisation du bonheur souhaité n'est pas un rival amoureux, comme ce fut le cas pour Rose Latulipe et Clorinde Wagnaër, mais plutôt le destin qui a conduit Sara Thornbull au couvent. Les règlements d'une vie religieuse faite d'austérité et de sacrifices s'opposent temporairement à la rencontre et à l'union définitive des amants. Ces quelques forces dramatiques suffisent à soutenir l'intérêt du lecteur et à créer une intrigue. Comme adjuvant à la fonction d'opposant, la présence d'une prieure grave et autoritaire corrobore une conception intransigeante de l'existence. Cette religieuse âgée n'a pas d'autre fonction que de personifier la force qui s'oppose à l'amour et d'interpréter la règle conventuelle. Toutefois, elle s'incline devant l'évidence et se soumet au destin qui réunit les amants. En

approuvant la sortie de sa fille, le père de Sara Thornbull agit comme adjuvant des amoureux. Le procédé tout romanesque de poursuite et de conquête de l'amour triomphe finalement et se concrétise en retrouvailles qui se scelleront par un mariage.

La vie religieuse n'a de valeur et de signification dans ce roman que comme obstacle à la conjonction des deux forces personnifiées par des êtres destinés à se rejoindre. La conception de l'amour comme force thématique dans cette intrigue pose quelques problèmes toutefois: le désir amoureux, seule raison d'être de Sara Thornbull, semble conciliable avec la vie religieuse, et pourtant le couvent est le rival qui la prive de son ami. Quoique séparée concrètement du comte de Miolis, la novice lui demeure fidèle et continue de l'aimer spirituellement. La vie religieuse participe donc d'un niveau d'existence "surnaturelle" où les sentiments sont sublimés. Selon une tradition littéraire en train de s'établir, cet espace compensatoire est un refuge¹² temporaire pour Sara Thornbull, mais une demeure permanente pour Rose Latulipe et Clorinde Wagnaër.

12 Il y a similitude entre la vocation de Clorinde Wagnaër et celle d'une étrangère dans le Rebelle que le Français Régis de Trobriand publiait en 1841, donc cinq ans avant que Charles Guérin ne paraisse en feuilleton. Cette jeune fille mystérieuse qui entre chez les Ursulines de Montréal [sic] est sans doute l'amie d'un Français énigmatique tué lors des troubles de 1837-1838. L'auteur tente d'expliquer son "douloureux secret" en décrivant le cloître comme une sorte de "tombeau prématuré où vont s'ensevelir vivants encore tant de coeurs brisés, tant d'illusions déçues, tant d'espérances éteintes pour jamais". (Le Rebelle, Montréal, Réédition-Québec, 1968, p. 36.)

Le couvent comme refuge d'amoureuses déçues

L'étude des trois premières religieuses dans le roman permet déjà de dégager une certaine conception de la vie religieuse et du cadre conventuel. Le couvent et les réalités qui lui sont associées appartiennent à un ordre d'existence qui se distingue du premier niveau d'imaginaire romanesque formé de réalités sociales et quotidiennes où évoluent concrètement les personnages. Avec le couvent, pointe dans le roman un second degré d'imaginaire mystérieux, moins accessible, plus abstrait. Pour Rose Latulipe, le couvent est un lieu de propitiation privilégié où le diable n'a pas de prises. Sans être ainsi liée au fantastique, la description du couvent des Ursulines dans le roman de Chauveau marque bien la séparation entre le milieu monastique et la société fictive. L'auteur de Charles Guérin, qui offre des tableaux de mœurs assez bien observés, disserte sur la vie monastique, au moment où une épidémie de choléra sévit à Québec:

Un couvent est une petite ville au milieu d'une grande. Une société particulière qui fait abstraction de la société générale, et malgré toutes les secousses que peut éprouver le monde extérieur, continue à fonctionner avec la précision d'un chronomètre. Tandis que dans toute la ville on avait cessé de vendre et d'acheter, de plaider et de se marier, les bonnes religieuses continuaient toujours à recevoir des compagnes pour elles-mêmes et des dots pour leur monastère: leurs rangs se recrutaient, tandis que tout se dépeuplait autour d'elles avec une si effrayante rapidité¹³.

13 Charles Guérin, p. 317.

De prime abord, le couvent est perçu comme un lieu neutre où se renferme parfois une amoureuse déçue. Ces vocations religieuses sont empreintes de romantisme. La cérémonie de prise de voile décrite dans Charles Guérin rejoint le domaine du rêve, de l'idéal et du romanesque, alors que le ton emprunté pour reproduire la scène est réaliste.

Tout à fait exotique et unique en son genre dans le roman canadien-français, le couvent romantique de Sara Thornbull est une forteresse isolée dans les hauteurs du Tyrol. Le symbolisme de la montagne comme lieu sacré propice à la rencontre avec Dieu et les réalités de l'au-delà en fait un archétype associé aux symboles ascensionnels¹⁴. Selon Gilbert Durand, ces symboles verticaux qui engagent le psychisme tout entier entraînent et produisent la valorisation. Il y aurait donc dans le choix du couvent, un désir de valorisation permettant à l'amoureuse déçue de se hisser à la hauteur du fiancé ou de l'ami perdu. Quelques objets ou phénomènes d'ordre physique ou psychique éloignent la religieuse des autres personnages. Par exemple, l'enceinte du cloître signifie l'enfermement, mais aussi le

14 Gilbert Durand, Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, coll. "Études supérieures", Paris, Bordas, 1969, p. 141-143.

refuge. Les murs séparent, mais protègent de l'extérieur¹⁵.

Il se produit donc un phénomène de distanciation entre la religieuse et le monde.

Il importe surtout de voir que, en entrant au couvent, la jeune fille se dissocie physiquement, mais non spirituellement de l'espace romanesque où vivent ses amis et sa famille. Le couvent est le lieu de l'imaginaire à l'intérieur de l'imaginaire, du "merveilleux" quasi surhumain qui se distingue du quotidien dans le roman. A cet autre niveau de l'imaginaire, les êtres sont plus éthérés, plus évanescents: les autres personnages les considèrent comme des êtres à part, différents, et, très souvent, ils les déshumanisent en les idéalisant. De la glorification du personnage de soeur Saint-Charles à la mort glorifiante de Rose Latulipe, la distance est étroite. Cette dernière religieuse fait désormais partie des élus qui peuplent l'au-delà imaginaire du roman, alors que Clorinde Wagnaër, qui disparaît dans un univers idéal, vivra indéfiniment dans

15 L'enceinte est un enclos, un lieu fermé soit circulaire ou rectangulaire. "L'enceinte est le symbole de la réserve sacrée, du lieu infranchissable, sauf à l'initié." (Jean Chevalier, Dictionnaire des symboles, p. 402.) Par ses attributions, l'image du cercle ou de l'espace clos peut être associée à la mère, lieu de sécurité et de protection originel. L'imaginaire associe ici la religieuse à un espace privilégié, mais aussi, par ricochet, à la mère. Y aurait-il un lien "inconscient" donc imaginaire entre le choix du couvent comme compensation ou substitut rêvé des attributions entourant la mère et le fait que les futures religieuses sont presque toujours des orphelines? Clorinde Wagnaër et Sara Thornbull n'ont plus de mère, et il en sera ainsi des futures religieuses dans le roman historique.

cet ailleurs clos dont les voix angéliques¹⁶ et la musique céleste parviennent aux membres de la société du roman, dont elles sont séparées pour toujours. Sara Thornbull, première religieuse du roman à quitter son couvent, connaîtra le bonheur avec le comte de Miolis. Lorsque le sort des personnages est réglé, toute situation dramatique est abolie et les forces qui, auparavant s'agitaient et s'affrontaient, se figent dans un équilibre ultime, définitif et irréversible.

16 Ces voix de religieuses qui chantent lors des offices religieux et qui reviennent souvent dans le roman symbolisent la désincarnation du personnage cloîtré au profit d'une seule fonction qui est amplifiée. La voix qui chante est, selon le Dictionnaire des symboles de Chevalier, "reconnaissance d'une créature vis-à-vis un créateur". (Voir "Chant", p. 206.) Puisque la musique est considérée comme "l'art d'atteindre la perfection", (voir "Musique", p. 655), l'on peut penser qu'il existe une relation entre le chant des religieuses dans le roman et "l'état de perfection" associé très souvent à la vie monastique.

EXALTATION DE LA RELIGIEUSE DANS LE ROMAN HISTORIQUE

Un très grand besoin d'embellir les personnages et les faits s'affirme dans le roman historique¹⁷ comme conséquence de l'impulsion que le mouvement littéraire de Québec de 1860 donne à la littérature. Cette tendance à l'idéalisation s'explique par des objectifs précis: éveiller et soutenir le sentiment de fierté nationale en créant des héros fictifs ou en faisant revivre des personnages historiques

17 Bien que nous ayons lu tous les romans historiques que Henri-Emile Chevalier a situés en Amérique du Nord, c'est à dessein que nous les avons omis, puisque cet auteur n'est pas un Canadien. Nous reconnaissons l'influence de ce romancier prolifique qui fut mêlé de près à la vie littéraire au Canada français. Il est question de vocation religieuse dans quatre de ses romans. Victorine de Nelsac de la Huronne (dans la Ruche littéraire, en 1854) avait été forcée par son père d'entrer dans un couvent à Vancouver. H.-E. Chevalier, qui reconnaît cependant la liberté comme condition essentielle à la profession religieuse, caractérise ainsi cette vocation: "Cloîtrée ou morte, n'est-ce pas la même chose pour ceux qui l'aiment?" (La Huronne, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1889, p. 91.) Une phrase identique règle le sort de Marie Berthelot du feuilleton la Batelière du St. Laurent [sic], (dans la Patrie, Montréal, n^{os} 9-14, 24 octobre - 14 novembre 1854). Cette autre héroïne de Chevalier cause la mort de son bien-aimé en vengeance le meurtre de ses parents. L'auteur écrit simplement: "Le cloître est le refuge des âmes affligées!" (N^o 14.) L'Indienne Menah-Ouiakon du roman Peaux-Rouges et Peaux-Blanches (Paris, Calmann-Lévy, 1864) aime en vain un blanc; après avoir été défigurée, elle entre chez des "robes noires" à Montréal. Une quatrième héroïne de Chevalier à devenir religieuse est amoureuse d'un Iroquois dont le nom chrétien est Paul. A la fin du roman les Derniers Iroquois, la jeune fille est témoin de la mort de son ami. Chevalier reprend une finale semblable à celle du Rebelle de Trobriand, mais avec correction quant au lieu: "Un an après, aux Ursulines de Québec entraient mademoiselle Léonie de Repentigny, en religion soeur Paul." (Les Derniers Iroquois, Paris, Calmann-Lévy, 1876, p. 306.)

"glorieux" malgré la défaite militaire. La religieuse qui côtoie ces preux et ces vaillants de l'histoire canadienne sera-t-elle marquée par l'exaltation du personnage qui s'implante dans le roman du passé? La première religieuse dans une oeuvre historique à retenir notre attention est la soeur du seigneur d'Haberville dans les Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé. Trois futures religieuses, héroïnes de romans historiques publiés après 1880, seront l'objet d'une étude approfondie.

Une supérieure magnanime

Fort nombreux dans les romans qui racontent les batailles de la conquête, les blessés de guerre sont transportés chez les religieuses. Quelques romans font revivre ces événements historiques et soulignent le zèle et le dévouement des communautés d'hospitalières. Les Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé reprennent ces événements tragiques et rappellent que le chevalier de Lévis avait fait transporter des blessés des deux nations chez les Hospitalières:

L'hospice et ses dépendances furent encombrés de malades. Tout le linge de la maison fut déchiré pour les pansements; il ne resta aux bonnes religieuses que les habits qu'elles portaient sur elles le jour de la bataille¹⁸.

Aubert de Gaspé signale que les religieuses eurent ainsi l'occasion de se livrer aux devoirs pénibles qu'impose la

18 Philippe Aubert de Gaspé, Les Anciens Canadiens, (conforme à l'édition de 1864), Montréal, Fides, 1967, p. 192.

charité à celles "qui en prononçant leurs vœux, en ont fait un culte et une profession¹⁹". Dans le Château de Beaumanoir, Edmond Rousseau cite une lettre de l'évêque qui décrit les désastres et la situation pénible de la ville de Québec:

Cette communauté [les Ursulines] et celle des Hospitalières ont été aussi fort endommagées; elles n'ont point de vivres, toutes leurs terres ayant été ravagées. Cependant les religieuses ont trouvé le moyen de s'y loger tant bien que mal, après avoir passé tout le temps du siège à l'Hôpital Général. L'Hôtel-Dieu est infiniment resserré parce que les malades anglais y sont. Il y a quatre ans²⁰ que cette communauté avait brûlé entièrement .

Pour l'auteur des Anciens Canadiens, les termes couvent, hôpital²¹ ou hospice sont synonymes. Aubert de Gaspé confie un rôle d'intercesseur à la supérieure de l'Hôpital général qui porte le titre de "Madame" la supérieure. Issue de la famille d'Haberville, elle possède beaucoup de fierté et le sens du devoir chrétien. D'une grande bonté pour tous, elle se montre toutefois distante au début de l'entretien où Arché de Locheill lui demande de plaider sa cause auprès de la famille d'Haberville. Puisqu'il représente l'ennemi, Arché n'a plus droit à l'accueil chaleureux

19 Ibid.

20 Edmond Rousseau, Le Château de Beaumanoir, Lévis, Mercier et Cie, 1886, p. 260.

21 L'Hôpital général de Québec recevait des rentes de l'Etat. Cependant, l'on peut supposer qu'il ne s'agissait pas d'une institution policière et pénitentiaire comme ce fut le cas pour l'Hôpital général de Paris sous Louis XIV. (Cf. Georges Mongrédien, La Vie quotidienne sous Louis XIV, Paris, Hachette, 1948.) Le roman canadien décrit l'Hôpital général comme un asile, un refuge pour les miséreux, les infirmes ou les orphelins que les religieuses accueillent charitablement.

que la bonne religieuse réservait autrefois à son neveu et à son compagnon de collège. Cette fois, la grille du parloir met des distances entre les interlocuteurs. Graduellement, la sainte femme se laisse toucher par les confidences et pleure abondamment au récit de l'emprisonnement et des malheurs du jeune Ecossais. Elle promet de prier pour Arché et accepte d'intervenir. Puis elle le bénit, geste significatif à cause du sens et de l'importance qui lui étaient alors accordés par la tradition. La fierté toute canadienne de cette "noble dame" s'incline devant le sens chrétien qui l'oblige à pardonner:

Un rayon de joie illumina le visage de la supérieure; née vindicative comme son frère le capitaine d'Haberville, une religion toute d'amour et de charité en domptant chez elle la nature, n'avait laissé dans son cœur qu'amour et charité envers tous les hommes²².

L'auteur se plaît à opposer les caractères du frère et de la soeur dont les idées diffèrent quelque peu. Bien qu'il soit excessif, le seigneur d'Haberville comprend pourquoi la supérieure a accueilli Arché:

Une sainte fille obligée par état à pardonner à ses plus cruels ennemis, à ceux mêmes qui se sont souillés de la plus noire ingratitude²³.

La générosité de cette supérieure est presque légendaire dans la famille d'Haberville. Blanche raconte à Arché

22 Les Anciens Canadiens, p. 197.

23 Ibid., p. 211.

comment, avant d'entrer au couvent, deux de ses tantes avaient renoncé à leurs biens en faveur de leur frère pour qu'il puisse dignement soutenir l'honneur de sa maison. De tempérament fougueux comme son père, Blanche refusera la demande en mariage d'Arché à cause de ce qu'il représente. Elle aurait pu choisir le couvent comme ses tantes, mais Aubert de Gaspé évite cette solution romanesque de facilité, sans doute parce que le modèle de ce personnage a déjà existé. Blanche restera célibataire comme plusieurs héroïnes de Laure Conan.

Trois futures religieuses

Trois jeunes filles, héroïnes d'un roman historique, entrent au couvent. Une première, Marie-Louise d'Orsy du roman François de Bienville de Joseph Marmette, est amoureuse du héros qui donne son nom au roman. Cette jeune fille promet d'entrer à l'Hôtel-Dieu de Québec si son frère Louis est guéri d'une blessure reçue durant le second siège de Québec par Phipps. Une nécessité historique explique cette vocation: François de Bienville meurt en héros, et Marie-Louise d'Orsy sera digne de lui et de son pays en se consacrant à Dieu. Une deuxième héroïne à devenir religieuse, Claire de Godefroy du roman d'Edmond Rousseau le Château de Beaumanoir, entre au monastère des Ursulines deux ans après la mort de son ami Louis Gravel, officier et secrétaire du gouverneur de Vaudreuil. Quant à Géraldine Auricourt du

petit roman "rose" et sentimental Trois Ans en Canada d'Adèle Bibaud, elle sera réunie à son fiancé Robert de Marville, au moment où elle allait prononcer des voeux chez les Ursulines de Québec.

Description qualitative de la future religieuse

Ces trois futures religieuses ont beaucoup de traits communs: elles sont nées en France, sont orphelines de mère et leur famille a subi des revers de fortune. Toutes trois perdent leur père au cours du récit. Sauf Marie-Louise d'Orsy qui a un frère, elles sont seules dans la vie. Ce sont des personnages fictifs dont l'ami ou le fiancé participe à des combats historiques: le fiancé de Marie-Louise d'Orsy meurt à Repentigny aux mains des Iroquois; l'ami de Claire de Godefroy, à la bataille de Sainte-Foy; mais l'ami de Géraldine Auricourt survit à ce même combat.

Physiquement, ces filles sont belles, brunes ou blondes et également éprouvées dans leur amour. Appartenant à la classe sociale des petits aristocrates, elles sont délicates, cultivées et surtout très romantiques. Ces héroïnes de roman historique paraissent à peine ou pas du tout en religieuses. L'unique mention que Joseph Marmette fait de Marie-Louise d'Orsy en vêtements de religieuse est un élément du rêve prémonitoire de François de Bienville. Le héros, qui se promène dans les environs du couvent, entend une voix de femme et aperçoit sa fiancée vêtue en novice au

deuxième étage. Aucun détail n'est donné, comme si l'auteur prenait pour acquis que son lecteur sait de quoi il s'agit. Et pourtant les descriptions qu'il a faites auparavant de son héroïne sont très soignées. Dans ce roman, les voix des religieuses exercent une forte impression sur l'auditeur. Aux funérailles de son frère Sainte-Hélène, Bienville reconnaît, non sans émotion, la voix de Marie-Louise d'Orsy qui chante dans le chœur des religieuses. Marmette montre souvent la jeune fille²⁴ telle que Bienville la voit. Par exemple, le fiancé suit du regard et à distance le petit groupe d'amis qui conduit sa bien-aimée à l'Hôtel-Dieu. Le bruit de la porte du cloître qui se referme produit sur lui l'effet d'un "glas funèbre". Le point de vue adopté est alors celui de Bienville.

24 Marie-Louise d'Orsy est à peu près la seule religieuse fictive dont nous puissions affirmer avec précision qu'elle fut inspirée d'une femme qui joua un rôle dans la vie de l'auteur. Roger Le Moine écrit: "Marie-Louise d'Orsy porte le prénom de la fille de Marmette. Toutes deux virent le jour la même année. L'une était la fille de son esprit, l'autre, celle de sa chair, se plut-il naïvement à écrire. En fait, Marmette a voulu peindre en Marie-Louise celle qui, après sa mère, occupait la première place dans son cœur, Emma Nault. De même il a voulu relater leurs rencontres et surtout la scène de leur séparation." (Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre, coll. "Vie des lettres canadiennes", 5, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1968, p. 98.) En guise d'explication à un poème inédit de Marmette, Roger Le Moine raconte que l'amoureux abandonné se rendait "de temps à autre aux offices à la chapelle des Ursulines dans l'espoir d'entendre chanter son Emma devenue en religion soeur Saint-Joseph". (Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre, p. 25.)

Marmette décrit longuement Marie-Louise d'Orsy au moment où elle prend la décision d'entrer au couvent. Les mains jointes et les "yeux baignés de larmes", elle ressemble à une mystique. La force de caractère, l'esprit de détermination, voire un peu d'entêtement caractérisent l'héroïne de Marmette. Aucun revirement psychologique chez elle: sa promesse est le fruit de la prière. Le sacrifice qu'elle fait de sa vie situe désormais Marie-Louise dans ce monde à part, fait de grandeur d'âme et d'extrême générosité, l'univers du couvent fictif où se déploient des réalités spirituelles et "surhumaines".

Les circonstances qui entourent l'entrée au couvent de Claire de Godefroy sont aussi tragiques, mais cette héroïne ne possède pas la forte personnalité de Marie-Louise d'Orsy. Bien qu'elle se soit montrée courageuse auparavant, Claire de Godefroy est ébranlée et anéantie à la mort de son ami. Inconsolable, elle passe deux ans "dans un état voisin de la folie". Puis, à la mort de son père, elle entre au monastère. Des amis l'accompagnent et laissent une "pauvre désespérée" qui disparaît lentement "derrière la grille en baissant son voile²⁵".

Géraldine Auricourt du roman d'Adèle Bibaud jouira d'un sort plus heureux. Se croyant abandonnée de son fiancé, elle se laisse consoler à l'idée que la vie religieuse le

25 Le Château de Beaumanoir, p. 272.

lui ferait oublier. D'abord apathique, elle ne manifeste plus qu'un désir: entrer au couvent. L'auteur prend à témoin l'autorité du médecin qui ordonne que l'on ne contrarie pas la malade. Elle sera donc "transportée" au couvent des Ursulines²⁶. Ce choix de la vie religieuse est forcé par des circonstances malheureuses et un équilibre émotif légèrement ébranlé. Les descriptions de la cérémonie de profession sont mélodramatiques: pâle, vêtue de blanc, Géraldine Auricourt avance lentement vers l'autel, alors qu'un frisson et un sentiment de tristesse parcourent l'assemblée. Quelques détails produisent ces effets: la couronne de fleurs que deux religieuses enlèvent à la jeune religieuse, la mèche de cheveux qui tombe sous les ciseaux. Tout prépare et favorise un coup de théâtre: l'arrivée du fiancé et un dénouement heureux.

Description fonctionnelle de la future religieuse

Etudiées du point de vue de la situation dramatique, les trois futures religieuses du roman historique représentent le bien désiré que poursuivent les amants François de Bienville, Louis Gravel et Robert de Marville, obtenteurs virtuels de ce bien. L'amour, force thématique qui régit les rapports entre ces personnages, est mis en péril par

26 Adèle Bibaud (pseudonyme: Eléda Gonnevillle), Trois Ans en Canada, Montréal, O. Bibaud, 1887, p. 33.

les opposants que sont Harthing, Bigot et Gontran de Kergy. Les deux premiers rivaux sont amoureux de la jeune fille, mais le dernier est surtout jaloux du succès militaire de Robert de Marville.

Plutôt complexe et assez bien approfondie, la vocation religieuse de Marie-Louise d'Orsy est l'aboutissement logique d'au moins deux facteurs: d'abord la vérité historique impose des conséquences, car le destin de son ami François de Bienville est fixé à l'avance; ensuite, la vocation s'explique par le recours à une promesse, vieux ressort du roman d'aventures que Marmette utilise avec habileté. En échange de la guérison de son frère, qu'une flèche lancée par Harthing a mis en danger de mort, Marie-Louise se fera religieuse.

Il se dessine aussi autour de ces trois personnages un second réseau de fonctions où jouent rivalités et intérêts. Dans cette situation, la force thématique est le désir de la guérison de Louis, qui réside à l'intérieur de Marie-Louise. Louis est le destinataire ou bénéficiaire de l'action et Harthing est l'opposant, l'ennemi qui a infligé la blessure empoisonnée. Le rôle de Marie-Louise peut sembler ambigu: elle n'est pas l'arbitre de la situation, mais sa prière et sa promesse en font une auxiliaire de cette fonction. Dans cette intrigue, une force supérieure qui conduit les événements et les personnes est l'arbitre qui

règle les destinées. La promesse de la jeune fille est le poids qui fait pencher la balance du destin. Dans le contexte, cette force est identifiée comme le Dieu des Canadiens français. Consciente qu'elle est le lieu où se jouent des énergies et des réalités qui la dépassent, Marie-Louise se sent "forcée par des circonstances extraordinaires"²⁷.

Le personnage de Marie-Louise est conséquent, inflexible dans sa fidélité à une décision prise sous le coup d'émotions fortes. Tout en étant puissant, son amour pour Bienville n'est pas assez aveugle pour la faire revenir sur une promesse que l'évêque n'approuve pas. Ces adjuvants de Bienville que sont Louis d'Orsy et Mgr de Saint-Vallier dans cette autre situation dramatique n'auront pas gain de cause. Marmette organise avec soin cette principale intrigue amoureuse et tient compte de la psychologie de son héroïne. La mort de Bienville ne survenant qu'à la fin du roman, ce fait historique risque moins d'être vu comme la raison initiale pour laquelle le romancier place Marie-Louise d'Orsy au couvent. L'auteur a voulu lui donner ainsi autant de valeur qu'à son héros.

Il se dégage de ce roman de Marmette, une haute conception de la vie religieuse. Une intrusion d'auteur fort éloquente et pathétique se glisse en guise d'explication à la peine de Bienville lors de l'enterrement de son frère Saint-Hélène à l'Hôtel-Dieu:

27 Joseph Marmette, François de Bienville, scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle, Québec, Léger Brousseau, 1870, p. 261.

Si Dieu pourtant vous a doué d'un coeur aimant à l'excès, d'un coeur que font battre les désirs aussi grands que le monde, vous pouvez²⁸ choisir encore entre la religion et la gloire²⁸.

La religion et la gloire sont des valeurs surhumaines, et la vie religieuse confère de la sublimité à la jeune fille.

Malgré la souffrance qu'elle s'impose en se créant un devoir et en sacrifiant son amour, Marie-Louise d'Orsy fait preuve d'un courage cornélien. Bienville opte forcément pour la gloire; Marie-Louise, qui n'a pourtant pas une "vocation irrésistible pour le cloître"²⁹, choisit de devenir hospitalière. Les deux amants prennent désormais figure de héros légendaires. Ayant emprunté le protagoniste de son roman à l'histoire, Marmette ne pouvait pas changer un destin pré-établi, mais il a su ménager à l'action un dénouement logique et créer, pour seconder le héros, une héroïne digne de lui.

L'histoire de la vocation de Claire de Godefroy est fort simple: au début, cette fille possède presque autant de volonté et de courage que Marie-Louise d'Orsy. Victime des événements, elle emprunte les traits et les faiblesses de l'héroïne du roman d'aventures. Enlevée et séquestrée par un "méchant" prétendant, elle sera ensuite libérée par son vaillant amoureux. Etant un protégé de Bigot, le père de Claire en est par le fait un adjuvant. L'un des objectifs principaux de Rousseau dans ce roman étant de faire ressortir

28 Ibid., p. 279.

29 Ibid., p. 283.

la bravoure et la vaillance du soldat canadien³⁰, il semble acceptable que Louis Gravel meure en héros. La thèse nationaliste évidente dans le Château de Beaumanoir enlève cependant de la vraisemblance aux personnages. Même s'il y a dans le choix que Claire fait de la vie religieuse un désir de prier pour son père et son ami, cette vocation est surtout dictée par les événements. Le désespoir de la jeune fille, et peut-être aussi l'obligation qui incombe à l'auteur de fixer le sort de tous ses personnages, voilà les véritables raisons qui feront de Claire une religieuse ursuline. N'ayant plus ni père, ni mère, ni amant, Claire

30 Au chapitre XXXVIII, intitulé "Bon sang ne ment pas", Rousseau expose ses buts patriotiques. Il entend répondre aux journaux anglo-canadiens qui flétrissent la réputation des Canadiens français peu portés à aller se battre contre les Métis du Manitoba. (Voir Maurice Lemire, Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, coll. "Vie des lettres canadiennes", 8, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1970, p. 126.) Rousseau veut illustrer le courage et la valeur des Canadiens français qui, lors de la conquête, ont dû se battre "contre des forces supérieures en nombre, le plus souvent cinq, dix contre un, ils ne succombèrent que le jour où la mère-patrie les abandonna" (p. 258). Rousseau affirme que son héroïne Claire est "une vaillante fille, digne de sa mère, parente par le courage de ces femmes héroïques qui ont leur page dans notre histoire et qui firent le coup de feu contre l'anglais" (p. 235).

retourne chez les religieuses qui l'ont élevée³¹ et trouve au couvent un refuge et une protection contre la vie et ses vicissitudes.

Tout comme François de Bienville, le Château de Beaumanoir est l'un des premiers romans où un personnage de l'intrigue principale entre au couvent, à la mort du héros. Il semble bien que c'est par souci de fidélité à son ami, que la malheureuse jeune fille renonce à tout amour humain et s'enferme dans un cloître. Dans le roman historique, le sacrifice religieux équivaut au sacrifice militaire; ces deux gloires sont dignes l'une de l'autre. Louis Gravel meurt au combat en héros: Claire de Godefroy meurt au monde, mais c'est de désespoir. Il est peut-être audacieux de prétendre qu'une thèse nationaliste se dissimule sous le geste de l'héroïne. En effet, l'auteur se sert tout simplement d'un procédé conventionnel, lorsqu'il place au couvent une héroïne dont l'amant est mort.

31 Il est fréquent dans le roman qu'une jeune fille désire entrer au couvent où elle a été élevée ou recueillie. Jeanne de Richecourt du roman de Marmette le Chevalier de Mornac était pensionnaire chez les Ursulines lorsque son père mourut. Elle songea à y rester, mais ses véritables inclinations, son "imagination romanesque" et son "esprit chevaleresque" la poussèrent vers une vie plus brillante. Marmette remarque que le caractère de Jeanne de Richecourt est trop ardent pour être contenu dans un horizon "borné par les murs du cloître". (Le Chevalier de Mornac, coll. "Les Cahiers du Québec: textes et documents littéraires", 3, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, p. 66.)

Une autre héroïne de Marmette, Eva Moririer reçoit l'hospitalité des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame qui voudraient la garder pour toujours. Le narrateur, qui la destine à Charles, explique: "Celle-ci ne se sentait aucune disposition à s'ensevelir vivante dans le tombeau du cloître, où l'on va prier, pleurer et mourir." (Charles et Eva, Montréal, Lumen, [1945], p. 177.)

Dans le cas de Géraldine Auricourt, le choix de la vie religieuse découle d'un malentendu et des intrigues de Gontran de Kergy qui séparent temporairement les amoureux. Avant de mourir, le docteur Auricourt tenait le rôle d'adjuvant auprès de l'amant, mais la perte de sa fortune sert d'argument à l'opposant qui convainc facilement Géraldine que Robert de Marville ne veut plus d'une fille sans dot. L'absence de liberté chez Géraldine, les complots ourdis par le perfide Gontran et sans doute aussi le manque d'attraits pour la vie religieuse sont autant de raisons qui expliquent pourquoi Géraldine ne fera pas sa profession religieuse. Tout porte à croire que l'entrée au couvent de cette fille désespérée n'est pas essentielle à l'action, puisque dans la seconde version remaniée de ce roman intitulée Avant la conquête³², Adèle Bibaud laisse tomber ces quelques épisodes mélodramatiques situés au monastère des Ursulines.

32 Publié en 1904, Avant la conquête reprend l'essentiel de Trois Ans en Canada, mais, dans cette seconde version, Géraldine Auricourt ne sera pas religieuse. Alice de Marville, soeur de Robert, a été forcée par son père d'entrer au couvent. Dans la première version du roman, elle paraissait au cours de scènes situées chez les Ursulines; dans le roman remanié, elle reste en France. Ces sortes de vocations forcées, fréquentes dans le roman français, sont à peu près inexistantes dans le roman canadien. Dans Trois Ans en Canada, Adèle Bibaud trouve une explication à la persévérance d'Alice: après quelque temps, elle se serait découvert un appel à la vie religieuse et se serait engagée librement. La situation semble forcée à son tour, et la romancière choisit d'omettre ces épisodes dans Avant la conquête.

Le couvent dans le roman historique

Le décor permet habituellement de mieux comprendre les personnages qui y évoluent. Un examen minutieux du milieu conventuel révèle la conception que les auteurs du roman historique se font de la vie consacrée. La réalité sociale et l'histoire fournissent aux romanciers des modèles qui servent à la description des couvents et des institutions de santé et d'éducation. Le Château de Beaumanoir, Trois Ans en Canada et François de Bienville sont situés à Québec et dans les environs, soit au temps des guerres de la conquête, pour les deux premiers romans, et vers 1690 pour le dernier. En temps de guerre, les hôpitaux prennent une importance prépondérante dans le roman à cause du nombre de blessés qui y sont transportés. Louis Gravel, fiancé de Claire de Godefroy, est soigné à l'Hôpital général.

L'histoire de Claire de Godefroy est intimement liée au monastère des Ursulines: elle y a fait des études, et elle s'y réfugie pour échapper à Bigot, qui veut l'épouser. Le chapitre XX, intitulé "Aux Ursulines", décrit à peine le parloir où Claire reçoit son fiancé derrière la grille, en présence d'une religieuse. Une tourière, la supérieure et quelques autres religieuses paraissent rapidement, comme éléments du milieu monastique qui ajoutent à la couleur locale. L'autorité de la règle et celle de la supérieure sont assez souples vis-à-vis de Claire. Rien de répréhensible, ni de trop austère dans le couvent que Rousseau imagine pour son roman.

Une conception différente paraît dans Trois Ans en Canada, et pourtant c'est le même couvent qui sert de modèle. Adèle Bibaud n'ignore pas que, lors des guerres de la conquête, les officiers blessés étaient transportés chez les Ursulines. Lorsque les restes de Montcalm³³ sont enterrés dans les murs du couvent, le fiancé de Géraldine Auricourt pleure dans cette même chapelle où il viendra quelques mois plus tard libérer sa fiancée. L'auteur ne décrit pas le parloir où une bonne partie de l'action se déroule. Ce n'est qu'un cadre permettant la rencontre et le dialogue entre personnages. Géraldine Auricourt viendra chercher asile au couvent comme l'avait prévu son cousin Gontran de Kergy. Se croyant abandonnée, la jeune fille avait d'abord songé à la mort. Puis elle avait trouvé du réconfort dans la prière et avait senti un appel à la vie consacrée, en contemplant un tableau du Christ au jardin des Oliviers. La romancière prête des élans mystiques à son personnage, qui oublie la terre et "s'envole" par la pensée vers "cette patrie inconnue, mais promise"³⁴. La béatitude qui attend

33 L'événement historique lié à la conquête le plus souvent relaté dans le roman est sans contredit l'enterrement de Montcalm. La scène que décrit Adèle Bibaud rappelle celle où le héros de Chauveau, Charles Guérin, est assis dans l'église des Ursulines près de la plaque commémorative placée par Lord Aylmer en l'honneur de Montcalm. L'Héritière d'un millionnaire [sic] de Charles Marcil et L'Intendant Bigot de Joseph Marmette font état eux aussi des funérailles de Montcalm.

34 Trois Ans en Canada, p. 33.

ceux qui pleurent l'attire. Aux yeux de Géraldine, le couvent est la "maison de Dieu". Refuge préféré des amoureuses déçues, le monastère romanesque offre un asile sûr où l'héroïne prolonge quelque temps une existence malheureuse. En ce qui a trait à la vie religieuse, Adèle Bibaud verse plutôt facilement dans un sentimentalisme mièvre. Cette tendance est exclue des romans de Marmette, alors que ceux de Rousseau s'y prêtent peu.

Dans François de Bienville, Marmette crée un couvent qui appartient à deux niveaux de l'imaginaire. Le premier niveau de réalités fictives imité du réel extérieur au roman, semble plus concret, plus véridique. Les hôpitaux et d'autres maisons religieuses appartiennent ordinairement au premier plan imaginaire. Par contre, le rêve prémonitoire de François de Bienville contient une image de couvent qui relève de l'imaginaire au second degré. En tant que future hospitalière, Marie-Louise d'Orsy participe donc également de ces deux niveaux de l'univers romanesque.

Quelques faits repris par Marmette sont liés à l'histoire de l'Hôtel-Dieu et aux soins qu'y reçoivent les blessés de guerre. Les sources signalées en notes infra-paginales dans le roman sont, entre autres, les Annales des Ursulines et l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de soeur Juchereau de Saint-Ignace. Dans ses descriptions de la haute ville de Québec, Marmette accorde une large place aux établissements des religieuses:

On venait de rebâtir le Monastère des Ursulines détruit par un incendie en 1686. En 1689, M. de Frontenac avait fait élever, dans le jardin de cette communauté, une palissade fortifiée, avec un corps de garde, pour défendre la ville du côté des plaines et des champs³⁵.

Marmette emprunte ensuite aux Annales des Ursulines le récit des attaques de Québec par Phipps. Il raconte que les gens du bas de la ville mettent leurs précieux objets à l'abri dans les murs épais du couvent et que des boulets de canons tombent sur le terrain des "révérendes mères" de l'Hôtel-Dieu, dans les jardins et jusque dans les dortoirs du couvent des Ursulines. Ces boulets sont ramassés et remis aux canonnières qui les renvoient aux Anglais. Associé à de tels faits et événements, le couvent paraît solidaire du peuple. Ces temps héroïques que Marmette reconstitue avec précision confèrent de la valeur à tous les personnages du roman, même à ceux qui sont tout à fait fictifs, comme c'est le cas de Marie-Louise et Louis d'Orsy.

Plus romantique et énigmatique, le second niveau d'imaginaire est créé par le rêve de Bienville. Cette vision onirique contribue à la création d'un climat particulier, marqué par la peur qu'inspire la guerre. Le vaste cimetière d'ossements desséchés que le rêveur aperçoit s'étend à perte de vue autour de l'Hôtel-Dieu et préfigure la perte des vies humaines que la guerre entraîne. Le symbolisme est clair: les ossements représentent la mort et la guerre qui vont

35 François de Bienville, p. 32.

séparer les amants. Bienville essaie en vain d'escalader le mur pour rejoindre sa fiancée qui lui tend les mains du deuxième étage. Le symbolisme du mur signifie que des obstacles invincibles se dressent entre les amants. Le "craquement funèbre" des ossements sur lesquels Bienville retombe préfigure une double mort: la fin réelle de Bienville qui approche et cette autre mort, apparente, que sera l'entrée au couvent de Marie-Louise d'Orsy.

Les paragraphes qui suivent le récit du cauchemar confirment cette interprétation: le lendemain matin, Bienville assiste de loin à l'entrée de Marie-Louise à l'Hôtel-Dieu. L'image de la mort associée à ce geste de l'héroïne intensifie la douleur de la séparation. Les "éternelles fiançailles avec Dieu" que Marie-Louise célèbre par son entrée au couvent reprennent une image chère aux mystiques et fréquemment utilisée par les romanciers. Cette conception du couvent assimilé à l'au-delà aboutit, comme chez Boucherville, à la création d'un "ailleurs", d'un espace fictif surajouté qui se superpose au cadre de l'action et se distingue du niveau narratif où se déroule l'existence de papier des personnages. L'entrée au couvent est donc une évasion, une fuite vers un lieu associé à la mort, où la nouvelle religieuse est glorifiée dès son vivant. Cette exaltation du personnage l'élève au niveau idéal de son amant, qui est devenu un héros national.

ELOGE DE LA RELIGIEUSE ACTIVE

Les héroïnes qui deviennent religieuses dans les romans de mœurs et d'aventures de la dernière partie du XIX^e siècle sont moins nombreuses que dans le roman historique. A la fin de Jean Rivard, les deux frères du héros sont prêtres et une des filles de la famille prend le voile. Fiction ou coutume? Appel divin, nécessité matérielle ou convention littéraire? Gérin-Lajoie ne cherche pas de motivation³⁶ et signale cette vocation comme un fait ordinaire, tout à fait normal. Quelques auteurs qui s'essaient à la description de mœurs de la société canadienne-française y incluent des esquisses de religieuses actives. Les allusions aux oeuvres charitables et sociales accomplies par les communautés religieuses féminines sont assez fréquentes.

Les religieuses dans l'oeuvre de Pamphile Lemay

Dans ses deux derniers romans, Pamphile Lemay crée des personnages de religieuses qui sont liées à la vie d'un

36 La famille canadienne-française d'autrefois considérait comme un honneur qu'un des enfants se consacre à Dieu. Des raisons d'ordre social jouent sans doute de façon subtile. Everett Hughes rapporte un témoignage corroborant cette idée lorsqu'il traite de la terre comme entreprise familiale: "Un prêtre a même laissé entendre à l'auteur que l'attrait vers le couvent n'est peut-être pas étranger au fait qu'une jeune fille de la campagne québécoise se voit destinée à une vie de dur labeur dans une famille à l'intérieur de laquelle, une fois adulte, elle n'aura plus sa place." (Rencontre de deux mondes: la crise d'industrialisation du Canada français, traduction par Jean-Charles Falardeau de French Canada in Transition, Montréal, Parizeau, 1945, p. 32.)

héros ou d'une héroïne. Soeur Saint-Joseph, née Marie-Louise Letellier et soeur du trappeur Joseph dans Picounoc le maudit, entre en scène au cours d'un épisode situé dans l'Ouest canadien. L'Affaire Sougraine compte deux aspirantes à la vie religieuse: une jeune fille nommée Léontine d'Aucheron, qui sera postulante chez les Soeurs de la Charité à Québec, et sa mère adoptive, qui entre chez les Pénitentes du Bon-Pasteur³⁷ à Québec. Quelques autres religieuses de décor paraissent dans les romans de Lemay: des missionnaires dans l'Ouest, une tourière et une supérieure d'hospice de charité.

Soeur Saint-Joseph a un passé, une enfance que l'on peut retracer dans le Pèlerin de Sainte-Anne. Orpheline, elle avait été confiée aux religieuses de l'Hôtel-Dieu afin d'être protégée des brigands. Le XVIII^e chapitre de Picounoc le maudit intitulé "la Soeur Saint-Joseph" se situe au fort Providence où quelques soeurs de la Charité

37 Certaines femmes rejetées par la société à cause d'un passé peu édifiant demandaient parfois à demeurer à l'asile où elles avaient été soignées. La plupart des communautés nommées dans le roman ont existé. Il s'agit ici d'une institution réelle, l'Asile du Bon-Pasteur de Québec, fondé en 1850 par Marie Fitzbach, veuve de F.-X. Roy. (Cf. Marguerite Jean, Evolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours, coll. "Histoire religieuse du Canada", Montréal, Fides, 1977, p. 99-102.)

secondent le missionnaire³⁸. L'auteur fait l'éloge de quelques religieuses missionnaires du fort et de trois soeurs de la Charité qui voyagent en canots d'écorce avec des guides indiens qui les ont surnommées "femmes de la prière". Soeur Saint-Joseph, qui enseigne la religion aux femmes et aux enfants qui viennent au fort, est une amie, une confidente et une soeur pour la jeune convertie Iréma.

Lemay ne décrit pas l'apparence physique de soeur Saint-Joseph. Le commentaire général, "une belle femme d'un peu plus de trente ans", suffit. Cependant pour la caractériser, l'auteur lui prête des émotions vives et une sensibilité excessive, tout comme aux autres femmes de ses romans. Lorsqu'elle reconnaît son frère, soeur Saint-Joseph s'adresse à lui avec une voix "douce et frémissante". Devant un ennemi, elle devient "livide de surprise et de peur" et s'évanouit. Il y a de la fragilité chez ce personnage qui pratique les vertus de charité, de bonté et de dévouement.

La portée morale des romans de Lemay étant prioritaire, il arrive fréquemment que des criminels s'amendent; par sa

38 L'auteur n'a pas recours à l'affabulation quand il place des religieuses dans l'Ouest. Le voyage des premières Soeurs de la Charité parties de Montréal en 1844 pour la rivière Rouge est un fait réel, connu à l'époque. Elles voyagèrent en canots d'écorce avec un convoi des compagnies de fourrures du Nord-Ouest. (Voir Duchaussois, Les Soeurs Grises dans l'Extrême-Nord, Saint-Boniface, Les Soeurs Grises, 1917, p. 23-36.)

bonne conduite, Joseph Letellier a réparé son crime d'homicide involontaire. Le fait qu'il ait une soeur religieuse, qui de plus est missionnaire, favorise sa réhabilitation dans l'estime du public. Certains autres passages du roman qui traitent de la malédiction démontrent qu'à l'époque les gens croyaient beaucoup à l'atavisme, c'est-à-dire à l'hérédité de bonnes ou de mauvaises tendances³⁹. La parenté avec la religieuse considérée comme une sainte rehausse le criminel et contribue à l'exonération de sa faute. Cette religieuse que Lemay idéalise est un personnage exemplaire, un modèle de dévouement maternel et de compréhension. C'est le type de la religieuse parfaite, de la "bonne soeur", qui, dans le roman, reconforte un personnage malheureux, soigne un malade ou un enfant trouvé.

L'Affaire Sougraine, troisième roman de Lemay, contient beaucoup d'aventures, des situations complexes et des personnages parfois très ordinaires, mais à l'existence mouvementée. C'est ainsi que, à la suite d'intrigues et de projets matrimoniaux qui ne lui conviennent pas, Léontine

39 Picounoc, qui fut lui-même maudit par son père, se croit destiné au malheur. Il menace de maudire sa fille Marguerite si elle n'accepte pas le riche bossu qu'il lui impose comme mari. Convaincue que "les enfants portent la peine des fautes de leurs parents" (Picounoc le Maudit, coll. "Cahiers du Québec, textes et documents littéraires", Montréal, Hurtubise HMH, 1972, p. 241), Marguerite n'épousera pas celui qu'elle aime, mais se dévouera au fort Providence comme missionnaire laïque. Il semble bien, dans les romans de Lemay, que les personnages aient une "destinée" fixée à l'avance et qu'ils doivent s'y soumettre, quitte à trouver le bonheur après quelques années d'expiation, s'ils sont des coupables.

d'Aucheron entre au couvent. Au procès de Sougraine, elle témoignera en habits de postulante, capeline blanche et robe de bure. Une série d'intrigues entre personnages explique son entrée au couvent, décision qui est en partie subterfuge, stratagème d'auteur⁴⁰ pour soustraire temporairement cette fille à une autorité paternelle abusive et favoriser finalement le couple d'amoureux. En effet, l'amour est cette force thématique à l'oeuvre qui cherche à unir les amants Léontine d'Aucheron et Rodolphe Houde, jeune médecin méritant. L'opposant, le prétendant que choisit le père, est tour à tour un ministre du gouvernement et un notaire. Dans cette situation dramatique, digne du meilleur Molière, la sympathie du lecteur adhère spontanément à la cause des jeunes gens.

Le véritable père de Léontine, dont l'identité n'est révélée qu'au dénouement, est l'Indien la Longue Chevelure, qui avait jadis confié son enfant aux religieuses de "l'hospice de charité". Convoquée au parloir, la supérieure

40 Le recours à une vocation pour échapper à un prétendant indésirable est classique dans le roman. Quelques cas semblables surgissent dans le roman au XIX^e siècle. Pendant que son fiancé est en exil, Jeanne Duval, dans les Mystères de Montréal (1893) d'Auguste Fortier, est harcelée par le traître Charles Gagnon. Elle menace à deux reprises d'entrer au couvent. Quant à Pauline Perault dans Une apparition (1860) d'Eraste d'Orsonnens, elle rejette d'abord l'idée de simuler une vocation temporaire pour confondre le riche O'Brien que son père lui propose comme mari. Par la suite, elle décide, de bonne foi, d'entrer au couvent, mais son père s'oppose. Pour beaucoup de filles dans le roman, l'autorité paternelle est un absolu en ce qui a trait au choix d'un état de vie, sauf peut-être pour la vie religieuse considérée comme instance supérieure à l'autorité du chef de famille.

effectue les recherches dans les registres et confirme ces faits⁴¹. Dans cette intrigue, la Longue Chevelure est plus qu'un adjuvant des amoureux: il est l'arbitre, le juge tout paternel qui accorde la main de sa fille retrouvée à Rodolphe Houde. Cette scène finale dans un parloir de couvent laisse prévoir la sortie prochaine de la postulante.

Mais alors, qu'en est-il de la vocation religieuse de Léontine d'Aucheron? Ce ne fut pour l'héroïne qu'une solution provisoire, car son premier choix est l'amour de Rodolphe Houde. Pourtant l'auteur lui prête une conception romantique de la vie religieuse. Lorsque sa mère adoptive est conduite à l'asile d'aliénés tenu par les Soeurs de la Charité, Léontine est désespérée et songe simultanément à

41 Le thème de l'enfant trouvé, fréquent dans le roman, a son pendant dans la réalité sociale. En 1849, les Soeurs Grises de Montréal acceptaient d'envoyer des religieuses à Québec pour s'occuper d'orphelins et d'enfants pauvres. Le mot "asile" utilisé auparavant fut délaissé pour "hospice". (Mère Mallet et l'Institut des Soeurs de la Charité de Québec, Québec, Maison mère des Soeurs de la Charité, 1939, p. 97.) Dans une étude sur l'assistance publique, Gonzalve Poulin raconte que à Québec, on "pratiquait le système inauguré par saint Vincent de Paul à Paris, à savoir que les enfants étaient déposés dans un tour muni d'une cloche destinée à avertir la femme de garde et on ne faisait pas généralement la recherche des parents". (L'Assistance sociale dans la province de Québec, 1608-1951, Annexe 2, Commission Royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, Québec, 1955, p. 56.)

Gonzalve Poulin signale aussi que, entre 1801 et 1823, 1569 enfants furent placés à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital général de Montréal. Selon Léon Ledieu, vers 1889, les Soeurs Grises de Montréal recevaient annuellement près de 800 enfants. ("Les Enfants trouvés", dans Entre nous, Causeries du samedi, Québec, Elz. Vincent, 1889, p. 173-181.)

la mort et au couvent, rapprochement déjà établi maintes fois dans le roman. Désireuse de s'enterrer sous les "voûtes saintes", elle se représente des images doucereuses du couvent et se laisse aller à un sentiment religieux exalté:

[Elle] tournait souvent les yeux vers la retraite de l'amour pur et des âmes chastes. Le couvent lui envoyait des rayonnements mystiques qui l'éblouissaient, des bouffées de parfums célestes qui l'enivraient. Elle y devinait une paix complète inaltérable. C'était le port calme et sûr après la tempête. Elle y verserait des larmes silencieuses en songeant à celui qu'elle aime... qu'elle aimera toujours... Dieu le permettrait, car il a aimé lui-même jusqu'à la mort. Bien des âmes vont à Dieu par la voie douloureuse; c'est la plus sûre. Elle irait à lui par cette voie.

42 Pamphile Lemay, L'Affaire Sougraine, Québec, C. Darveau, 1884, p. 429. Dans le roman canadien, la jeune religieuse conserve de l'amour pour son ami, mais la bienséance exige que cet ami s'astreigne aux règlements sur les visites au parloir. C'est ce que démontre Pamphile Lemay dans les commentaires ajoutés en note à la traduction du Chien d'or de William Kirby. La note suivante révèle un souci de vraisemblance. "Même avec la modification que l'on y a apportée, nous nous faisons un devoir de déclarer que ce serait méconnaître les saintes rigueurs de la règle qui régit nos communautés religieuses et même dénaturer les sentiments qui doivent animer une novice instruite dans la foi catholique, que de lui faire faire une aussi large part à l'amour humain en face de la mort. Une catholique, après avoir renoncé au monde et s'être enfermée dans un cloître, serait-elle animée de sentiments aussi purs que ceux d'Amélie, et aurait-elle quitté son fiancé dans les circonstances extraordinaires racontées plus haut, ne songerait pas à se faire porter au parloir pour l'y rencontrer. Encore moins, les Supérieures d'un couvent permettraient-elles une semblable rencontre." (William Kirby, Le Chien d'or, traduit par Pamphile Lemay, 3e édition, t. 2, Québec, Éditions Garneau, 1926, p. 382.)

L'emploi du style indirect libre permet d'entrer dans la pensée de Léontine et de surprendre quelques motifs de sa décision. Docile aux conseils d'un vieil instituteur et de son épouse, elle était venue chercher refuge contre "le naufrage" et les tempêtes de l'existence. C'est en termes semblables que Lemay expliquera la vocation de pénitente du Bon-Pasteur qu'il attribuera à madame d'Aucheron. Le sort de cette femme repentie montre que Lemay préfère laisser évoluer ses personnages et leur donner la chance de s'amender.

Dans ce roman, un contraste s'établit entre la postulante malheureuse et la supérieure souriante, qui reçoit les visiteurs avec amabilité. Ces deux attitudes opposées s'expliquent par des fonctions dramatiques différentes. Léontine n'est pas destinée à la vie religieuse, mais elle représente dans l'économie de l'intrigue, le bien désiré que l'amant obtiendra éventuellement, alors que la supérieure est un personnage épisodique qui remplit la fonction d'adjuvant de la Longue Chevelure.

Rêve et réalité s'opposent dans ce roman: l'illusion associée au couvent tombe à la fin, et la vie concrète l'emporte. Un roman traditionnel se doit de récompenser les êtres innocents, par le bonheur, préoccupation morale qui n'est pas exclusive à Lemay puisqu'elle est vérifiable dans la plupart des romans canadiens du XIX^e siècle et des débuts du XX^e siècle. Quant à la supérieure du roman de Lemay, elle

est une soeur de Charité, le type de la religieuse bonne et aimable. C'est un personnage figé, ce que Edward Morgan Forster⁴³ appellerait "flat character" (personnage sans épaisseur). Sa présence dans l'oeuvre peut se résumer à cette phrase caricaturale: "Je suis la bonne sainte soeur, modèle de douceur et de bonté avec tous." Dans le roman du XIX^e siècle, l'expression "bonne soeur" n'est pas encore péjorative.

Esquisses de religieuses maternelles et angéliques

Il serait vain de chercher d'autres personnages de religieuses dans les romans qui s'attardent à des descriptions de moeurs d'époque. Tout au plus pouvons-nous signaler quelques figurantes dans le décor ou encore relever des religieuses tenant un petit rôle épisodique. Toutefois, des opinions d'auteurs sont parfois exprimées par l'intermédiaire d'un personnage tel le héros du roman polémique Gustave d'Alphonse Thomas. L'auteur tente, entre autres, de détruire certains préjugés contre les communautés religieuses et propose une représentation très embellie, pour ne pas dire édulcorée, des religieuses actives.

43 Edward Morgan Forster distingue deux catégories de personnages: "flat" et "round". Il définit ainsi ceux qui sont "plats", c'est-à-dire sans profondeur: "Flat characters were called humours in the seventeenth century, and are sometimes called types, and sometimes caricatures. In their purest form, they are constructed round a single idea or quality: when there is more than one factor in them, we get the beginning of the curve towards the round." (Aspects of the Novel, coll. "A Pelican Book", Middlesex, England, Penguin Books, 1971, p. 75.)

Pour réfuter les accusations portées contre les religieuses⁴⁴, le jeune Gustave imagine la visite complète d'un établissement de religieuses aux oeuvres variées. Puisque ce récit imaginaire a pour but de convaincre monsieur Dumont, le père du narrateur, ainsi que ses invités, Gustave peint un tableau très favorable aux religieuses, ce qui a comme conséquence d'en faire des êtres tellement impeccables qu'ils semblent désincarnés. Pour ne donner que quelques exemples: c'est une supérieure digne et très affable qui salue les visiteurs au début et à la fin de la visite; la jeune et jolie religieuse qui sert de guide ne cesse pas de sourire. De même, partout, aux cuisines, dans les salles de malades, d'infirmités et d'orphelins, dans les classes des petits et des grandes et dans les bureaux, les religieuses sont admirées pour leur simplicité et leur dévouement.

Gustave parle un peu de l'origine sociale des religieuses: la plupart sont instruites et issues de familles à l'aise. Quel que soit leur emploi, toutes les religieuses

44 La troisième édition revue et corrigée de Gustave publiée en 1897 omet les allusions à l'affaire Charleston et à l'histoire fantastique de Maria Monk qui portaient atteinte à la réputation des Ursulines et à celle des Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal. La visite que Gustave invente se rapproche d'une authentique visite effectuée à l'Hôpital général et à l'Hôtel-Dieu de Montréal par un groupe de protestants. William Stone rétablit les faits dans un premier rapport qui paraît en 1836. Une réimpression augmentée de documents juridiques, parue environ soixante ans plus tard, démontre la fausseté des dires de Maria Monk. (The True History of Maria Monk: A Reprint of the Famous Report on Her Charges, New York, Paulist Press, [s.d.], 45 p.)

sont admirables à tout point de vue: compétence, dévouement, charité et piété sont poussés au degré d'excellence. Puisque les religieuses sont vêtues de la même façon, elles semblent identiques. Lorsqu'elles se rassemblent pour la prière, Gustave note "qu'elles ont toutes le même regard chaste et humble; un pieux sourire, qui dénote la paix intérieure de l'âme, effleure leurs lèvres⁴⁵". Une "odeur de sainteté" se répand dans la chapelle où des religieuses en contemplation "semblent ne point toucher la terre", tellement "leurs figures sont rayonnantes de bonheur et de joie". Les visiteurs sont émus devant ce "céleste spectacle" qu'ils associent à un paradis sur terre.

Bien que pauvre en véritables personnages de roman, cette communauté imaginaire ne manque pas d'intérêt, car la visite permet de découvrir quelles sont les diverses tâches accomplies par les religieuses. La visite réelle que les amis protestants de la famille Dumont feront par la suite chez les Soeurs de la Charité à Saint-Louis confirme l'exposé de Gustave. Ces gens placeront leur fille au couvent avec la soeur du héros. Quelques autres religieuses paraissent brièvement dans Gustave. Une soeur sollicitieuse attire l'estime de madame Dumont et la critique de son mari. Le très grand souci apologétique de l'auteur marque les

45 Alphonse Thomas, Gustave ou Un héros canadien, roman historique et polémique, Montréal, Librairie Notre-Dame de Lourdes, Gernaey et Hamelin, 1882, p. 115.

religieuses de ce roman. Les êtres fictifs qui servent un but polémique ont moins de chance d'être perçus comme vraisemblables. L'illusion nécessaire à la fiction a moins de prise dans un récit utilitaire qui crée des religieuses modèles⁴⁶.

La représentation des religieuses dans Pour la patrie de Jules-Paul Tardivel semble contaminée, elle aussi, par un souci didactique et un très grand désir de valoriser la religion catholique. Personnage central du roman et instigateur d'un séparatisme basé sur la foi et la langue, le docteur Lamirande, qui vient de perdre sa femme, place sa fille Marie au couvent de Beauvoir⁴⁷. Les religieuses sont présentées du point de vue de l'enfant qui écrit de longues lettres à son père et fait spontanément l'éloge de son éducatrice, soeur Thérèse, et de la supérieure, soeur Antonin. Le roman tient du mélodrame: par exemple, une scène touchante montre des religieuses autour du lit de la fillette mourante. L'exceptionnel se produit: le voyageur qui accompagnait le

46 Les idées que le pasteur protestant Joseph Provost soutient dans sa nouvelle la Maison du coteau (1881) sont diamétralement opposées aux énoncés de Gustave. Selon Provost, le couvent serait l'équivalent de la mort, un lieu de mutilation et de sacrifices odieux. Le mariage mixte est la cause des malheurs d'Adéline Meunier, que ses parents et le curé veulent forcer à entrer chez les Recluses. La teneur du livre de Provost et sa conception défavorable de la vie religieuse sont uniques au XIX^e siècle, car presque tous les romans sont d'auteurs catholiques ou indifférents à la question religieuse.

47 Selon Pierre Savard, il s'agit du couvent des Soeurs de Jésus-Marie de Sillery (Cf. DOLQ I:606). Cette communauté fondée à Lyon en 1816 par Claudine Thévenet vint d'abord à Saint-Joseph de Lévis à la demande du curé J.-H. Routhier. (Mère Mallet et l'Institut des Soeurs de la Charité de Québec, p. 309.)

docteur Lamirande se convertit et est aussitôt baptisé dans la chapelle du couvent. Des rangées de religieuses en prière, immobiles dans leurs stalles "sous leurs grands voiles blancs"⁴⁸ composent un décor approprié et ajoutent du sublime et de la grandeur à la scène.

Comme la plupart des romanciers de son temps, Tardivel ne crée pas de véritables personnages de religieuses. Il offre au lecteur une représentation figée, un tableau flou de religieuses entourées de rayons lumineux. La vision des personnages et celle du narrateur semblent obnubilées par l'image sainte d'une femme idéale qui est à la fois ange, soeur et mère. La difficulté de créer un personnage féminin, que ce soit la jeune fille aimée ou la femme d'âge mûr, explique en partie l'absence de religieuses ayant une véritable existence romanesque, une certaine autonomie et suffisamment de liberté pour évoluer et se transformer en conformité avec des besoins psychologiques et des aspirations intérieures, plutôt qu'en accord avec les impératifs d'une intrigue et les exigences d'un décor.

Très souvent, le roman créera des religieuses parce qu'elles sont nécessaires pour éduquer des enfants et des grandes filles ou pour soigner des malades. Le très grand

48 Jules-Paul Tardivel, Pour la patrie, roman du XX^e siècle, Montréal, Cadieux et Derome, 1895, p. 403.

nombre d'orphelins dans le roman explique la présence d'institutions⁴⁹ de charité. Lorsque le romancier décrit une jeune fille, il lui reconnaît généralement de belles manières et une bonne formation, invariablement acquises au couvent. Entre autres, la fillette qui meurt dans les Epreuves de l'orphelin de Charles-Arthur Gauvreau a étudié chez les Ursulines, mais elle préfère les Soeurs Grises. Le narrateur disserte sur la valeur des religieuses à l'arrivée des soeurs Sainte-Cécile et Sainte-Candide qui soigneront l'enfant à domicile:

La "Soeur de Charité!" comprenez-vous tout le charme divin que renferme ce mot sublime? Ah! je ne sais pas pourquoi ce nom là me rend joyeux. Devant la soeur de charité qui passe je puis tomber à genoux et adorer, si l'adoration n'est pas réservée à Dieu. Vous riez peut-être, vous qui me lisez, de cette manière d'agir que vous nommerez excentricité, sensiblerie, et que sais-je encore? [...] Pour moi, la soeur de Charité c'est la mère se penchant sur un

49 Au XIX^e siècle, des organismes bénévoles, des sociétés de bienfaisance et des institutions religieuses s'occupaient des problèmes sociaux. Dans leur étude historique sur la femme au Québec, Marie Lavigne et Yolande Pinard énumèrent les oeuvres des religieuses au XIX^e siècle: "Il se trouve que les communautés religieuses prirent en charge les orphelins, les vieillards et les indigents, les malades mentaux et physiques, les aveugles, sourds et muets, les mères célibataires et les prisonnières, tandis que les laïques se virent graduellement retirer toute responsabilité, pour ne garder qu'un rôle de soutien." (Les Femmes dans la société québécoise, coll. "Etudes d'histoire du Québec", 8, Montréal, Le Boréal Express, 1977, p. 53.)

Gonzalve Poulin confirme ces faits dans la partie historique de l'Assistance sociale dans la province de Québec, 1608-1951. Au XIX^e siècle, l'assistance est basée sur l'initiative et la charité; le bénévolat laïc joue souvent un rôle important dans les débuts d'une oeuvre, et, afin d'assurer plus de stabilité, il cède la place à une communauté religieuse lorsque l'oeuvre prend trop d'ampleur.

berceau [...] c'est l'Espérance, souriant au voyageur qui entreprend le voyage de l'Eternité; c'est l'ange merveilleux inclinant son front pâli à l'ombre du cloître prêt [sic] du chevet du moribond et murmurant à l'oreille d'un frère mourant des paroles de vie, des accents dignes du ciel⁵⁰ qui semble être le lieu d'où il est tombé.

Ce long panégyrique démontre bien que le romancier du XIX^e siècle est parfois plus habile à prononcer des discours sur la religieuse qu'à inventer des véritables personnages.

Une postulante qui fait exception à la règle

Il faudrait peut-être faire exception pour Laure Conan et pour Joseph Marmette, dont le "grand roman de moeurs" inachevé A travers la vie⁵¹ comprend une religieuse différente des autres. L'épilogue du roman, colligé par Louis Fréchette d'après les notes de l'auteur, contient un chapitre racontant sous forme de journal intime les quelques mois que la postulante Alexandrine Duverdier passe chez les Ursulines de Québec. Le point de vue intimiste adopté dans ce texte à la première personne permet au lecteur de saisir de l'intérieur les aspirations et les hésitations de la postulante. Les détails sur la vie conventuelle, l'horaire et une atmosphère de grisaille contribuent à la création d'une religieuse qui s'incarne et évolue dans ce milieu fermé.

50 Charles-Arthur Gauvreau, "Les Epreuves de l'orphelin", tiré à part d'un feuilleton de la Gazette des campagnes, Sainte-Anne de la Pocatière, 1881, p. 38.

51 Ce roman de Marmette est inclus dans Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre de Roger Le Moine, p. 135-227.

L'enthousiasme des débuts cède rapidement la place à des doutes et à des déceptions. Les conseillers d'Alexandrine Duverdier lui suggèrent de quitter le postulat. Ce départ s'explique surtout par un manque de motivation sérieuse. La jeune fille était entrée au couvent pour oublier Lucien Rambaud, qui ne pouvait lui rendre que de l'amitié en échange de son amour⁵².

La tendance à l'idéalisation de la religieuse qui transparaît dans l'ensemble du roman au XIX^e siècle serait absolue et constante, s'il n'y avait ce bref épisode d'A travers la vie, qui traite de façon réaliste d'une petite religieuse dont la vie intérieure et la vérité psychologique surprennent. Plus vraie, plus réelle que les jeunes religieuses dans les romans historiques du même auteur, Alexandrine Duverdier est aussi plus nuancée, plus humaine. Les affirmations de Marmette sont moins catégoriques. Il

52 D'après Roger Le Moine, Lucien Rambaud représente Marmette, et Alexandrine Duverdier personnifie Emma Nault, qui fera profession chez les Ursulines en 1868. Elle est vraisemblablement la fille du docteur Jean-Zéphyrin Nault, professeur à l'université Laval, dont deux des filles devinrent religieuses chez les Ursulines: mère Sainte-Monique et mère Saint-Joseph (Emma). (Cf. note dans Mère Mallet et l'Institut des Soeurs de la Charité de Québec, p. 196.) Dans le roman, la postulante quitte la communauté. Ce que la réalité lui interdisait, Marmette aurait-il eu l'intention de l'accomplir dans son roman en réunissant Alexandrine et Lucien? Il semble que non, si l'on s'en tient aux notes réunies après le décès de l'auteur par Fréchette et publiées dans la Revue nationale, vol. 2, 1895, p. 25-37.

y a donc chez cet auteur une évolution dans sa conception du personnage de la religieuse et dans sa façon de le faire vivre dans le roman.

Nous pouvons en déduire que, chez un même auteur, la représentation de la religieuse peut changer d'un roman à l'autre et être plus ou moins bien réussie, ou tout au moins différente, - selon qu'il s'agit d'un roman historique ou psychologique. Le contexte et la fonction du personnage dans l'intrigue sont des facteurs déterminants. Le procédé d'écriture à la première personne présente une vision plus convaincante du personnage. Est-ce par hasard ou à dessein que Laure Conan a choisi la forme des lettres et du journal intime pour son premier roman? Quoi qu'il en soit de ses intentions, la première femme écrivain à percer dans le roman canadien-français offre à la littérature un roman d'analyse qui n'aura guère d'égal ni de concurrent valable avant le milieu du XX^e siècle.

LA RELIGIEUSE DANS LES PREMIERS ROMANS DE LAURE CONAN

Un net progrès vers la vraisemblance et la vie du personnage s'affirme dans les premiers romans de Laure Conan. Deux futures religieuses ursulines, Emma S. et Mina Darville, sont les amies du personnage principal dans le roman-confidences Angéline de Montbrun, Dans son roman historique

A l'oeuvre et à l'épreuve Laure Conan se préoccupe autant, sinon davantage, de l'étude psychologique de son personnage que de l'histoire. Gisèle Méliand, qui sera carmélite à Paris, occupe plus d'espace dans le roman que le héros Charles Garnier. Dans ces premiers romans de Laure Conan, la présence de deux religieuses est significative. Angélique Arnould, abbesse de Port-Royal-des-Champs, a droit à un portrait détaillé, et son rôle auprès de Gisèle Méliand est souligné. Une religieuse contemplative, confidente d'Angéline de Montbrun, joue un rôle dans l'apaisement final de la jeune fille.

Point de vue et fonctions des personnages

Roman constitué de lettres et d'extraits de journal intime, Angéline de Montbrun ne contient que quelques pages écrites à la troisième personne, résumant quelques événements marquants: la mort de M. de Montbrun, l'accident d'Angéline et l'entrée de Mina Darville au couvent. Par la suite, tout ce qui a trait au couvent et à Mina Darville est reconstitué par la mémoire et l'imagination d'Angéline, qui invente certaines scènes à la chapelle et au réfectoire des religieuses. Ce point de vue très subjectif et limitatif embellit la représentation de la nouvelle ursuline. La vie religieuse apparaît telle qu'Angéline de Montbrun l'imagine, et non telle que Mina Darville la perçoit. Les quelques religieuses de ce roman sont donc constamment vues par une

narratrice qui écrit à la première personne, sauf pour quelques passages de la première partie du livre où il est question d'Emma S. et de son entrée au couvent. Il s'agit alors d'extraits de lettres que Mina envoie à Angéline, avant son entrée au couvent.

Excepté quelques lettres incluses dans le roman, A l'oeuvre et à l'épreuve est entièrement écrit à la troisième personne. Le point de vue choisi pour raconter la vie de Charles Garnier se situe généralement très près de Gisèle Méliand. Cette vision "par derrière"⁵³ que le narrateur adopte permet de pénétrer dans la pensée de la jeune fille et d'observer ses moindres réactions et frémissements psychologiques. Il se dégage donc de cette façon de voir et de présenter le personnage une impression de vérité et de vraisemblance, même si Laure Conan exige de ses futures religieuses un dépassement quasi "surhumain". Cette contrainte exalte la valeur d'héroïnes pour qui la vie consacrée est le sacrifice suprême, le sommet de la résignation et de la soumission à la volonté divine.

53 Le narrateur du roman A l'oeuvre et à l'épreuve est extérieur à l'histoire. Le mode utilisé pour la présentation des personnages est la vision "par-dérrière", expression empruntée à Jean Pouillon. (Voir Temps et roman, coll. "La Jeune Philosophie", Paris, Gallimard, 1946, p. 85-102.) Bourneuf et Ouellet expliquent ainsi ce point de vue particulier: "En adoptant la vision par-dérrière, l'auteur, 'au lieu de se placer à l'intérieur d'un personnage', essaie 'de se décaler de lui, non pas pour voir du dehors, [...] mais pour considérer de façon objective et directe sa vie psychique.'" (L'Univers du roman, p. 83.)

Ce serait faire fausse route que de se limiter à l'étude des fonctions dramatiques que tiennent les personnages du roman d'analyse Angéline de Montbrun, puisque le véritable intérêt de ce roman, surtout de la dernière partie, se situe dans l'évolution intérieure de la narratrice Angéline. Cependant, en ce qui concerne les sentiments de Mina Darville, un schéma de fonctions relationnelles se dessine: l'amour est la force thématique, et Mina est l'obteneur éventuel d'un bien désiré, car elle est amoureuse de Charles de Montbrun. L'amour de Mina est contrecarré par la mort de ce dernier, mais l'attachement sentimental de cette future religieuse se prolonge, tout au moins sur le plan spirituel, par la pensée fidèle et la prière. L'opposant dans cette situation dramatique n'est pas un personnage, mais plutôt un événement, la mort de l'être aimé, qui rompt toute espérance d'obtenir le bien souhaité.

L'amour d'Angéline pour son père est primordial dans ce roman, et pourtant, aucune rivalité ne paraît entre les deux amoureuses. Une hypothèse est plausible: étant amie d'Angéline, Mina en est aussi un double, un miroir dans lequel l'auteur projette ce même attachement à Alexis Tremblay⁵⁴ qui revit de façon plus intense chez la narratrice.

54 Pour plus de précisions sur la projection du sentiment amoureux dans l'oeuvre de Laure Conan, voir les études de Roger Le Moine qui scrutent la vie de Laure Conan. Il est bien établi et accepté que le grand amour de Laure Conan pour Alexis Tremblay revit dans la plupart de ses romans. Ces faits permettent de saisir quelques nuances dans le caractère des personnages. (Cf. "Introduction", Oeuvres romanesques de Laure Conan, t. I, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1974.)

S'il est vrai que les personnages se construisent à partir des possibles de la vie d'un auteur, alors Mina Darville, qui sert de confidente à Angéline, représente plus que la cousine Adine Angers⁵⁵. Son entrée au couvent est l'actualisation du désir, bien rapidement éteint, que Laure Conan avait eu d'entrer au couvent, elle aussi⁵⁶.

Quant à Gisèle Méliand, son rôle d'amoureuse déçue la place dans une situation semblable à celle de Mina: la force qui s'oppose à la réalisation de son amour, n'est pas non plus un protagoniste, mais plutôt le fait que Charles Garnier devienne religieux. La famille Garnier joue d'abord le rôle d'adjuvant auprès de Gisèle, mais lorsque cette dernière plaide la cause de Charles auprès de son père à la demande du père Henri, elle s'oppose à son propre bonheur. L'action concrète est tout à fait secondaire dans ce deuxième roman de Laure Conan. En effet, l'auteur veut surtout illustrer, tout au moins dans la première partie du roman, les rebondissements profonds et les effets psychologiques que produisent sur Gisèle Méliand personnes et événements.

55 Soeur Jean de l'Immaculée (Suzanne Blais) s'est intéressée à l'aspect biographique du roman Angéline de Montbrun et livre une partie de ses découvertes dans le Roman canadien-français. Mina Darville représente une cousine de Félicité Angers, qui fréquenta le pensionnat des Ursulines et y fit son entrée en 1867. Elle choisit Sainte-Madeleine comme nom de religion. ("Angéline de Montbrun", dans le Roman canadien-français, p. 109.)

56 Félicité Angers avait eu le désir de devenir religieuse. Soeur Jean de l'Immaculée cite un extrait de lettre à mère Catherine-Aurélie, le 6 octobre 1878: "Qu'il est triste pour moi de n'avoir pas profité de la permission d'entrer chez vous." ("Angéline de Montbrun", dans le Roman canadien-français, p. 108.)

Analyse de la vocation religieuse d'Emma S. et de Mina
Darville

Dans Angéline de Montbrun, deux anciennes élèves, Emma S. et Mina Darville, entrent au couvent où elles ont fait des études. Le roman contient peu de choses sur Emma S., si ce n'est qu'elle ressent son entrée comme une rupture:

Voici mon dernier automne dans le monde et vous ne sauriez croire quel charme touchant cette pensée répand sur tout de⁵⁷ ce que je vois. C'est comme si j'allais mourir⁵⁷.

Selon Charles de Montbrun, Emma prend le "chemin le plus court pour aller au ciel"⁵⁸. Le désir d'assurer son salut éternel est implicite. Même si elle ne se dit pas prête à imiter ce "désintéressement absolu", Mina Darville entrevoit, elle aussi, un idéal quasi irréalisable. D'un tempérament excessif, elle aspire déjà à un "amour pur", à une "mort mystique". Emma S. et Mina ont en commun la hantise d'un état presque divin, d'une union à Dieu où s'entremêlent des idées de bonheur et d'austérité. Cette conception de tendance janséniste, comme l'est aussi celle de Gisèle Méliand, se concrétise dans le choix de la vie monastique.

57 Cet extrait d'une lettre adressée à Mina révèle sans doute les véritables sentiments d'Emma Nault, amie et compagne de Laure Conan, qui entre au couvent un an avant Adine Angers. Cette Emma Nault, que Joseph Marmette avait aimée, sert de modèle à trois religieuses de roman: Marie-Louise d'Orsy dans François de Bienville, Alexandrine Duverdier dans A travers la vie et Emma S. dans Angéline de Montbrun.

58 Laure Conan (pseudonyme de Félicité Angers), Angéline de Montbrun, coll. "Bibliothèque canadienne-française", Montréal, Fides, 1967, p. 73.

De toutes les futures religieuses dans le roman du XIX^e siècle canadien, Mina Darville est la mieux étudiée, la plus nuancée comme personnage. Décrite par une narratrice complexe elle-même, Mina Darville semble posséder de la profondeur psychologique. Elle est faite de contradictions qui ne sont qu'apparentes. Elle paraît légère et mondaine. Son entrée au couvent étonne ses amis, en particulier le vieux Marc à Valriant, qui s'imagine que les religieuses ont toujours les yeux baissés et s'entourent de châles en toute saison. De plus, Mina éprouve une vague répugnance pour "l'inflexible uniformité et l'austère détachement".

Quelques incidents dans la vie de Mina et des objets significatifs sont interprétés comme des signes d'appel à la vie consacrée: un rêve, une cloche et un tableau prennent une valeur symbolique pour la jeune fille. D'abord, Mina voit en rêve Madeleine de Repentigny⁵⁹, qui, vêtue en religieuse, lui indique la porte du cloître. Que le rêve ait une signification prophétique, le phénomène n'est pas nouveau en littérature. Dans ce roman, il explique partiellement

59 La vocation de Mina Darville est marquée par celle de Madeleine de Repentigny. Descendante de la famille du seigneur Pierre Le Gardeur de Repentigny, elle eut une mère remarquable, Agathe de St-Père, véritable femme d'affaires. Après dix années au pensionnat des Ursulines, Madeleine avait songé à se faire religieuse. La mort de son fiancé la rendit encore plus frivole. Après avoir confié sa cause à Notre-Dame du Grand-Pouvoir, elle obtint le signe demandé et entra au couvent où elle prit le nom de Marie-Jeanne de Sainte-Agathe. La lampe votive qui brûle dans la chapelle des Saints et dont Laure Conan parle quelques fois est un témoignage de reconnaissance. (Cf. Blanche Gagnon, Grains de sable, Québec, L'Action sociale, 1921, p. 101.)

la décision de Mina. Les objets jouent aussi un rôle dans l'éclosion de sa vocation. Au retour d'un bal à quatre heures du matin, elle entend sonner la cloche des Ursulines qui annonce le lever des religieuses. Aux oreilles de cette belle mondaine, le son de la cloche prêche bien la "vanité du monde et des parures"⁶⁰. Il est aussi question d'un tableau de saint Louis de Gonzague dans la salle du noviciat, qui avait laissé une impression étrange et indéfinissable à la sensible jeune fille. La perception que Mina a des choses même banales et de phénomènes ordinaires produit un effet psychologique profond et durable. Les associations et les interprétations spontanées qui surgissent dans sa pensée sont le produit de sa vive sensibilité et peut-être aussi d'un état d'esprit légèrement superstitieux.

Quelques images fortes surgissent dans le roman pour illustrer la conception que Mina se fait de la vie religieuse. Dans une lettre à Emma, elle compare la vie consacrée à une rivière paisible et profonde coulant entre deux murailles de granit. "C'est grand, mais c'est triste"⁶¹, dit-elle. Plus tard, rappelant une visite à la basilique de Québec le jour de l'entrée de son amie, Angéline écrit:

Je sentis que l'entrée en religion est comme la mort des petits enfants; déchirante à la nature mais aux yeux de la foi, pleine d'ineffables consolations et de saintes allégresses⁶².

60 Angéline de Montbrun, p. 64.

61 Ibid., p. 52.

62 Ibid., p. 146.

La métaphore suggère que des émotions profondes agitent Mina, Maurice et Angéline. De même, à cause de leur état d'âme, ils donnent des interprétations subjectives aux objets et aux gestes. Le bruit de clef dans la serrure et le grincement de la porte à deux battants semblent "sinistres". L'attitude de Mina, qui franchit le seuil du cloître "sans détourner la tête", révèle ses dispositions intérieures. Les grilles du parloir, qui séparent physiquement la postulante, "charmante malgré la coiffe blanche et la queue de poêlon⁶³", symbolisent une distanciation psychologique. Mina est mise à part. Angéline de Montbrun relate aussi la prise d'habit de Mina. Habillée en mariée, toute resplendissante, la jeune religieuse passe un long moment au parloir avec Angéline et Maurice. Par le biais d'une mémoire déformante, Angéline embellit cet épisode et prête à Mina une "tendresse céleste".

Conception de la vie consacrée dans "Angéline de Montbrun"

Angéline n'assiste pas à la profession religieuse de Mina. Les détails précis se limitent donc au voile noir et à la guimpe blanche de la religieuse professe. Angéline imagine l'existence de son amie et l'envie d'avoir eu le courage de se séparer d'un monde qu'elle dit trompeur. Déçue par la vie, Angéline admire le suprême détachement des religieuses qui prononcent des vœux pour s'attacher au "divin

63 Ibid., p. 148.

Crucifié", "l'éternel, l'incompréhensible amour". La narratrice fait un rapprochement entre son propre désespoir et les certitudes de la vie religieuse. "Avec quelle joie, je donnerais ce que je possède pour sentir ces vérités⁶⁴", écrit-elle.

Ce sont bien les idées d'Angéline qui dominent dans la présentation de la vocation religieuse. Ce personnage de Laure Conan perçoit dans le don de soi une dimension surnaturelle compensatoire qui aide à supporter les difficultés psychologiques et spirituelles. A ses yeux, la vie religieuse comporte un "mystère d'élévation", de transfiguration:

Ce n'est pas l'image de Mina d'autrefois qui domine dans mes pensées; c'est celle de la vierge qui dort là-bas sous la garde des anges⁶⁵ en attendant l'heure de sa consécration au Seigneur.

Les associations entre cette "vierge qui dort" et la Sainte Vierge, entre Mina et les anges, font de la jeune professe un être à part, qui participe déjà d'un ordre d'existence différent de celui de la narratrice. Angéline ne dit-elle pas à son amie que les communications entre elles ne seront plus jamais comme avant? Elle grandit la séparation et en fait un phénomène de distanciation entre l'amoureuse désespérée qu'elle est toujours et l'épouse mystique, calme et

64 Ibid., p. 101.

65 Ibid., p. 102.

comblée qu'elle voit en Mina. "Vous voilà consacrée à Dieu, obligée d'aimer Notre-Seigneur d'un amour de vierge et d'épouse⁶⁶." Ailleurs, Angéline parle de "noces sacrées".

L'idée de permanence, d'irrévocabilité des vœux correspond à la conception qu'Angéline s'était faite de l'amour humain. Cet état de très grand bonheur rêvé lui est désormais impossible, et Angéline projette cette aspiration de son être profond sur une vie religieuse déshumanisée, quasi angélique. Elle croit que les religieuses ont une vie calme et heureuse, qu'elles vivent "l'âme au ciel et le corps dans la tombe⁶⁷". Le témoignage direct de Mina manque pour rétablir l'équilibre de cette optique qui enjolive la vie religieuse. L'état psychologique d'Angéline a été sérieusement affecté à la mort de son père, mort qui symbolise surtout la fin de son unique amour. Cette réalité se dissimule sous l'expression "événement tragique", preuve pour Angéline que "le bonheur est une plante d'ailleurs qui ne s'acclimate jamais sur terre⁶⁸". Dans le texte, cette remarque précède l'annonce des funérailles de M. de Montbrun au monastère des Ursulines. Le couvent est donc solidaire de cet "ailleurs" où l'être est comblé. Puisque les restes de M. de Montbrun reposent sous le plancher de la chapelle, Mina, ce double idéal d'Angéline, peut les vénérer tous les jours.

66 Ibid., p. 115.

67 Ibid., p. 146.

68 Ibid., p. 82.

La narratrice associe également la pensée de l'éternité à la prière des religieuses qu'elle imagine dans leurs stalles, têtes inclinées et recueillies. Symbole d'une vie à venir, le couvent est lieu de prière, de communion à des réalités mystiques, mais c'est surtout pour Angéline le lieu par excellence où la religieuse rejoint l'âme toujours vivante des êtres aimés. Paradoxalement, Mina continue d'aimer Charles de Montbrun au monastère, mais Angéline s'interdit de recevoir Maurice chez elle. C'est un trompe-l'oeil puisque le véritable amour d'Angéline repose sous le pavé de l'église des Ursulines. Cependant, l'on peut se demander pourquoi Angéline ne devient pas religieuse comme ses amies Emma S. et Mina Darville.

L'exaltation, l'enthousiasme d'Angéline atteint son paroxysme dans la description qu'elle fait d'une moniale qui est la confidente de ses peines⁶⁹. Angéline en fait une "sainte", un "ange d'indulgence et de compassion". Cette religieuse, qui excuse les faiblesses d'Angéline et pleure d'une "pitié céleste", demeure sereine. La "paix divine" qui émane d'elle se communique à la visiteuse. Il s'agit bien sûr d'un moment d'une densité, d'une charge émotive très forte, susceptible de produire une transformation quasi

69 Roger Le Moine et soeur Jean de l'Immaculée font état de l'affection qui liait Laure Conan à mère Catherine-Aurélie (née Aurélie Caouette), qui fonda à Saint-Hyacinthe le premier institut contemplatif canadien, les Soeurs Adoratrices du Précieux-Sang. (Pour un résumé, voir Marguerite Jean, Evolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours, p. 105-107 et 272-274.)

radicale chez la jeune femme désespérée. Dans le monde religieux de la narratrice, ce changement se nomme grâce et est considéré comme un bienfait de Dieu. Angéline n'a plus besoin désormais d'envisager la vie religieuse comme compensation à son désarroi psychologique: elle a atteint son propre équilibre d'une façon mystérieuse. Elle n'a pas la vocation religieuse. C'est en célibataire qu'elle vivra désormais rassérénée dans un ailleurs romanesque, en attendant de revivre dans les romans subséquents de Laure Conan. En fait, la prochaine héroïne qui ressemblera à Angéline, la belle Gisèle Méliand, sera plus calme, mais non moins souffrante. Elle pourra choisir la vie religieuse sans avoir à traverser les labyrinthes psychologiques où la jeune femme de Valriant a failli se perdre.

Analyse de la vocation de Gisèle Méliand et influence de l'abbesse Angélique Arnauld

Selon les classifications de E. M. Forster, Gisèle Méliand est un être fictif doué d'épaisseur psychologique puisqu'il évolue. La vocation religieuse de Gisèle n'est pas une solution de dernière heure, comme c'est le cas pour les amoureuses déçues qui entraient au couvent à la fin des romans historiques de Marmette et de Rousseau. L'exemple et l'influence de Charles Garnier, la formation reçue à Port-Royal, les exhortations de l'abbesse Angélique Arnauld,

et finalement, l'influence de père Henri de Saint-Joseph, frère de Charles et provincial des carmes: voilà autant de raisons qui expliquent que Gisèle Méliand entre au carmel à la mort de ses tuteurs.

Dans ce premier roman historique, Laure Conan invente une intrigue sentimentale impliquant un personnage historique et une jeune fille fictive⁷⁰, situation semblable à celle de Marie-Louise d'Orsy dans François de Bienville de Joseph Marmette. Le fait que Charles Garnier devienne jésuite et missionnaire équivaut à une mort pour la jeune fille qui l'aime. Gisèle Méliand tentera de s'élever au niveau du missionnaire, en choisissant une vie d'austérité et de sacrifices, aspects que Laure Conan fait ressortir dans ses descriptions de la vie religieuse. L'émulation est un facteur déterminant dans le cas de Gisèle. Le sublime entoure ce couple formé d'une future carmélite et d'un missionnaire qui meurt martyr. Une très grande idéalisation des personnages s'imposait à Laure Conan par le choix qu'elle avait fait de raconter l'histoire d'un martyr canadien. Mais le tempérament entier de la romancière et celui qu'elle inventait ou plutôt communiquait à ses personnages était porté à l'admiration et à la surestimation des êtres excessivement généreux. La pensée janséniste qui a marqué Gisèle Méliand durant les neuf années passées à Port-Royal, produit ses fruits d'exigence extrême et de rigueur malgré le naturel gai de l'héroïne.

70 Roger Le Moine n'a trouvé aucune trace prouvant que Gisèle Méliand aurait déjà existé. Voir "le Roman historique au Canada français", dans le Roman canadien-français, p. 83.

Laure Conan aurait pu verser dans le mélodrame en faisant l'analyse de la souffrance; elle évite ce piège et maintient ses personnages à un niveau surélevé, fait de grandeur et d'exaltation, d'où est exclue toute description mièvre de désespoir ou d'hésitation. Ce climat d'élévation, cette atmosphère de sublime qui entoure les futures moniales atteint son plus haut point lorsque la narratrice imagine la vie religieuse. Pour illustrer ceci, qu'il suffise de rappeler le contenu des cinq premiers chapitres consacrés à la formation de Gisèle Méliand à la célèbre abbaye de Port-Royal.

Dès les premières pages du roman, un portrait soigné de l'abbesse Angélique Arnauld communique au lecteur une forte impression d'austérité et de grandeur. Pour représenter mère Angélique, Laure Conan a recours à plus d'un procédé: d'abord, comme moyen indirect, elle rapporte un dialogue des tuteurs de Gisèle Méliand:

Etrange destinée que la sienne! fit le magistrat: abbessede Port-Royal à onze ans, et réformatrice de son ordre à dix-huit! [...] Tout le monde l'admire... Malgré sa vocation si peu régulière, elle a merveilleusement bien tourné⁷¹.

La visite que Gisèle rend à l'abbesse avant de quitter définitivement l'abbaye sert de prétexte à l'auteur pour tracer le portrait physique de l'illustre personnage.

71: Laure Conan, A l'oeuvre et à l'épreuve, Québec, C. Darveau, 1891, p. 6.

L'abbesse de Port-Royal avait alors trente-cinq ans. Sa taille moyenne était imposante, ses manières très nobles. Son visage, flétri par les austérités, marqué en outre, par la petite vérole, n'avait rien de remarquable, quand elle tenait les yeux baissés. Mais la flamme intérieure se reflétait dans le regard, et les yeux azurés, ombragés de cils roux, avaient une beauté étrange, inoubliable. Par-dessus sa robe de grossière laine noire, elle portait le long scapulaire de son ordre, retenu à la taille par une ceinture de cuir. Le rosaire qui pendait à son côté était de bois et d'acier; mais une bague magnifique - marque de sa dignité - brillait à sa main droite⁷².

A ce tableau bien réussi, Laure Conan ajoute une description psychologique. Les qualités de l'abbesse sont nombreuses: bienveillance, douceur et fermeté caractérisent sa voix et son regard. L'austère et imposante religieuse sait cependant sourire et s'émouvoir. Attristée à l'idée du départ de Gisèle, elle lui trace le signe de la croix sur le front, geste considéré comme son unique "grande caresse, la seule qu'elle se permît jamais⁷³".

Angélique Arnauld est une figure historique, mais le personnage qui vit dans le roman est largement inspiré de deux religieuses canadiennes qui ont marqué Laure Conan:

72 Ibid., p. 16.

73 Ce petit détail rappelle l'austérité de Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, qui n'embrassa jamais son fils, détail que Laure Conan signale dans Angéline de Montbrun. Le témoignage du père de Brébeuf, que l'on trouve dans A l'oeuvre et à l'épreuve, a un son d'authenticité: "Il faut que je vous dise un mot de la grande merveille de Québec; je veux parler des Ursulines et des Hospitalières. Non, si menacée qu'elle soit, la colonie ne saurait périr... Dieu enverrait plutôt ses anges pour défendre des femmes si généreuses... si charitables." Parlant de Marie de l'Incarnation, il ajoute: "Je voudrais que vous la vissiez à sa grille de bois blanc instruisant les sauvages." (P. 246.)

Et, sous les traits de la grande Angélique Arnauld, préoccupée de l'avenir de sa maison et du destin de ses protégées, se cache - en plus de soeur Catherine-Aurélie Caouette, la confidente de la maturité - une Ursuline qui aurait voulu attirer Félicité Angers vers le cloître en la ⁷⁴mettant en garde contre les périls du monde.

Malgré l'invitation de l'abbesse, qui désire la garder au couvent, Gisèle Méliand ne se sent pas attirée par la vie religieuse.

Laure Conan a pu recourir à ses propres souvenirs de pensionnat pour créer l'atmosphère et le décor abbatial. Les allusions à l'abbaye de Port-Royal sont livresques: l'appellation "chères délices" est empruntée à saint François de Sales, et l'expression "divine solitude de cette Thébaïde" est de Madame de Sévigné. En décrivant la chambre de l'abbesse, Laure Conan révèle le caractère de son personnage, à qui elle associe de petits détails, des objets tels que la tête de mort sculptée en ivoire aux pieds du crucifix, ainsi que la crosse d'or posée sur la chaise abbatiale scellée au mur. D'autres réalités matérielles ont pu être empruntées au couvent des Ursulines de Québec où Laure Conan a passé quatre ans. En voici quelques exemples typiques: les longs corridors et escaliers sombres, les parloirs avec leur grille, l'étroite cour de l'abbaye, les grands dortoirs et surtout "la froide austérité et la solennelle tristesse" des murs épais et noircis par le temps.

74 Roger Le Moine, "Préface" des Oeuvres romanesques de Laure Conan, t. I, p. 14.

A Port-Royal, la vie était dure pour les élèves qui se levaient à quatre heures, hiver comme été, et qui accomplissaient des travaux manuels. Le costume de la pensionnaire formé d'une robe grise à colerette blanche est un détail caractéristique. Alors, il n'y avait pas de vacances. Si tout est froid et sévère au couvent, c'est peut-être pour mieux faire ressortir, par contraste, le caractère joyeux et heureux de Gisèle Méliand. La pensionnaire possède une voix exceptionnelle et son chant plaît à l'abbesse. Dans le roman, il semble qu'une belle voix soit une prédisposition à la vie religieuse. Les gestes qui précèdent le départ de Gisèle ne manquent pas de naturel : elle fait ses adieux aux compagnes et aux religieuses et entre à la chapelle pour une dernière fois. Puis, elle se rend à la sortie accompagnée de deux portières qui ouvrent la porte avec leur énorme clef.

C'est avec un mélange de joie et de peine que la jeune fille quitte ce couvent qui fut son unique univers pendant près de neuf ans. A l'époque, le couvent était l'endroit tout désigné pour assurer aux filles une bonne formation. Laure Conan précise que toutes les filles des plus grandes familles de France étaient élevées à

Port-Royal⁷⁵. Ce roman historique dont le cadre est emprunté au XVII^e siècle français nous en apprend beaucoup sur la mentalité du couvent, au temps où Laure Conan était pensionnaire.

Mieux que tout autre romancier du XIX^e siècle, Laure Conan a compris l'intérêt et l'avantage qu'il y avait à présenter les personnages romanesques de l'intérieur. Sous cet angle, elle crée des religieuses complexes qui évoluent vers une certaine stabilité. Ces religieuses ont une vie intérieure très intense, faite de certitudes et d'hésitations, de joies et de peines. Leurs émotions se communiquent aux objets et aux lieux qui les entourent, formant ainsi un réseau de relations aussi parlant que les rapports entretenus avec les autres personnages. L'attention que la romancière accorde aux petits phénomènes du quotidien et aux choses communique au lecteur une impression de vie et de vérité.

75 Presque toutes les filles de famille bourgeoise dans le roman ont fait des études au couvent, quelle que soit l'époque historique reconstituée. C'est une coutume aussi vieille que la colonie de confier l'éducation des filles aux religieuses. Dès la fondation de Québec, les Ursulines vinrent prendre charge de l'enseignement aux filles des Français et aux Indiennes. Marguerite Bourgeoys en fera autant dans les débuts de Montréal. Les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame iront ouvrir des écoles dans les campagnes et petites villes. Vers 1700, les Ursulines essaient aux Trois-Rivières et ajoutent le soin des malades à l'éducation. Les trois grands centres urbains de la Nouvelle-France possèdent donc des institutions religieuses chargées du soin des malades et de l'enseignement. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, Marguerite d'Youville fonde la communauté des Soeurs de la Charité, mieux connue sous le nom de Soeurs Grises. Puis durant le XIX^e siècle, plusieurs communautés sont fondées et quelques-unes viendront de la France. Voir, à ce sujet, l'étude de Marguerite Jean, Evolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours.

Laure Conan s'intéresse à la psychologie des religieuses qu'elle place dans ses romans, mais ses descriptions relèvent tout autant de l'analyse descriptive ou phénoménologique que de l'analyse psychologique pure et simple. L'étude attentive de quelques religieuses dans l'oeuvre de Laure Conan nous révèle que l'analyse des réactions du personnage face aux personnes et aux choses est la méthode privilégiée. Les objets, les lieux et même les petites choses insignifiantes en apparence sont révélatrices d'une mentalité, d'une sensibilité particulière. Tout en étant relativement bien réussies comme personnages de roman, les religieuses dans les premières oeuvres de Laure Conan ont cependant une faiblesse, un petit défaut littéraire: toutes sont hautement idéalisées. Ces religieuses se distinguent des autres personnages qui les considèrent comme des êtres surhumains, désincarnés et angéliques.

* * *

Le roman du XIX^e siècle offre un nombre assez considérable, toutes proportions gardées, de représentations floues ou en clair-obscur de saintes femmes en habit religieux, à longs voiles, en prière auprès d'un mourant ou s'occupant

d'un enfant. Il faut imaginer aussi dans cette galerie de religieuses romanesques plusieurs figures d'amoureuses déçues. Somme toute, il y a peu de personnages remarquables. De plus, nous avons constaté que le roman du XIX^e siècle ne crée que des religieuses exemplaires. Les romanciers ont voulu peindre des héros "bons", "honnêtes" et "religieux". Il est donc compréhensible que les religieuses participent de ces attributs et les illustrent à un degré d'excellence, puisqu'elles servent d'appuis et parfois de modèles.

Catégories de religieuses

Trois catégories de femmes consacrées paraissent dans l'ensemble des romans du XIX^e siècle: d'abord, des figurantes qui font partie d'un décor et sont des personnages⁷⁶ "plats"; ensuite, des religieuses d'un certain âge qui possèdent un peu plus de profondeur psychologique et jouent un rôle d'appui moral auprès d'un protagoniste; finalement, des jeunes filles impliquées dans l'intrigue principale qui entrent au couvent.

Assez nombreuses mais anonymes pour la plupart, une foule de religieuses sont des éléments pittoresques qui ajoutent à la couleur locale, au même titre que certains objets tels que les cloches, les grilles et les murs gris.

76 Bourneuf et Ouellet font état de l'importance de ces personnages qui forment un élément décoratif dans le roman. (L'Univers du roman, p. 152-153.)

Le romancier identifie habituellement ces religieuses par leurs oeuvres: elles sont des hospitalières, des soeurs de charité ou des éducatrices. Ce sont à peine des personnages que ces religieuses peintes d'après le modèle idéal de la "bonne soeur", dévouée et pieuse. Ces religieuses intensifient par leur présence une atmosphère de calme et de sécurité. Presque toutes les figurantes sont stables et interchangeables, car elles ne possèdent aucune individualité propre. Bien qu'elles soient inutiles à l'action du roman, ces religieuses ont une fonction valable, qui consiste surtout à prendre place dans le tableau d'ensemble de la société.

Quelques autres religieuses sont aussi des personnages secondaires ou épisodiques, mais leurs rapports avec le héros ou l'héroïne prennent du relief. Les rôles de confidentes, d'éducatrices, d'arbitres ou d'hospitalières tenus par ces religieuses exigent d'elles un peu plus de "présence" psychologique, de qualités personnelles et d'aptitudes propres aux tâches accomplies. Bien qu'elles se ressemblent, ces religieuses se distinguent sous certains aspects: une Angélique Arnauld se montre très austère, alors que chez une soeur Saint-Joseph (dans Picounoc le Maudit), les qualités de douceur et de bonté dominant. Ces femmes sont déjà religieuses quand elles paraissent dans le roman, et les

romanciers résument rapidement leur passé, ce qui contribue à les rendre plus vivantes que les religieuses de décor. Tout en étant fort vertueuses et aimables, elles sont cependant perçues comme vraisemblables.

Une troisième catégorie de religieuses nous laisse quelque peu perplexe. Ces héroïnes de roman, qui ont un rôle dans l'intrigue sentimentale et qui entrent au couvent lorsqu'elles perdent un fiancé ou un ami, doivent-elles être considérées comme des religieuses? La plupart du temps, elles n'en revêtent ni l'habit ni la mentalité. Ne sont-elles pas plutôt de perpétuelles jeunes filles, croyantes et pieuses, qui trouvent refuge dans la vie religieuse et continuent de vivre en immortelles amoureuses qui prient, pleurent et chantent dans cet ailleurs romantique qu'est le couvent romanesque?

Dans les romans d'intrigues sentimentales et d'aventures, où les histoires d'amour se nouent et se dénouent, puis finalement se figent, la femme occupe une place d'objet convoité, conquis, puis possédé. La future religieuse qui a perdu son ami échappe à ce schéma traditionnel, et, par son renoncement à tout autre amour, elle confirme la conception d'un amour idéal, unique, absolu et permanent. Le portrait de l'aspirante à la vie religieuse s'inspire en partie de la jeune fille romantique, que le héros aime comme une amie

inaccessible, une soeur douce et tendre. Toutes ces jeunes femmes qui aiment et souffrent dans le roman ne sont pas transformées par leur entrée au couvent. Un amour humain tout platonique et spiritualisé est compatible avec le choix de la vie religieuse, et, bien souvent, la nouvelle religieuse continue de prier pour l'ami perdu. Cette fidélité romanesque compense pour un bonheur humain impossible et confère un sens à l'existence de la jeune religieuse. Dans le roman du XIX^e siècle, la femme est dans l'ombre du héros. Son rôle est presque toujours effacé et secondaire, sauf chez Laure Conan, qui place une femme au centre de ses deux premiers romans. Même la vie religieuse, deuxième possibilité dans le choix d'un état de vie - presque toutes les futures religieuses sont des amoureuses déçues - est réservée à la femme du roman. Aucun jeune homme ne songe à devenir prêtre ou religieux à la mort d'une amie⁷⁷.

En entrant au couvent, les jeunes religieuses prennent place dans un cadre imaginaire mystérieux, plus éloigné du concret que le quotidien dans la fiction. Cette conception du couvent contamine par association l'image de la religieuse déjà engagée dans des oeuvres. Une atmosphère parfois sévère, parfois douceuse imprègne l'espace romanesque où évolue la religieuse. Les descriptions de

77 L'orphelin dans le roman de Charles-Arthur Gauvreau, les Epreuves de l'orphelin, Pierre Guérin dans Charles Guérin et Charles Garnier dans A l'oeuvre et à l'épreuve sont quelques-uns des rares héros de roman qui deviennent prêtres, et leurs motifs n'ont rien à voir avec un amour déçu.

cérémonies dans une chapelle de couvent, les visites dans des parloirs munis de grilles, les tableaux figés de religieuses en prière: ces scènes, par leur trop-plein d'émotions, de perfection et de sublime, établissent une distance physique et psychologique entre les religieuses et les autres personnages. La comparaison de la vie cloîtrée à une mort est un cliché tout aussi commun que l'opposition entre le couvent et le monde. La future religieuse "quitte le monde", "meurt au monde" pour s'enfermer dans un cloître, c'est-à-dire un lieu réservé à des initiées qui s'astreignent à une règle "sévère" et prononcent des vœux "irrévocables"⁷⁸.

Le couvent

Le couvent, qui possède sa propre administration interne, est dirigé par une supérieure, femme d'apparence digne et souriante. L'office de tourière est aussi bien connu des personnages qui ne pénètrent jamais - sauf dans Gustave - plus loin que le parloir ou la chapelle. Les lourdes portes, les pas furtifs, les longs corridors silencieux, le bruit d'une clef dans la serrure et les voix qui chantent l'office religieux sont autant de phénomènes qui,

78 Aucun roman ne précise de quels vœux il s'agit. En plus des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les religieuses prononçaient autrefois des vœux de stabilité, de service des pauvres ou d'indigents de diverses catégories, selon les objectifs propres à chaque communauté.

dans le roman, sont associés au couvent. Le cloître⁷⁹ constitue un monde à part, interdit aux gens de l'extérieur. Faisant le pendant à ces maisons de religieuses cloîtrées, l'image d'un couvent canadien, situé en plein centre de la ville, témoin et participant de la vie du petit peuple et de la classe dirigeante paraît aussi dans le roman. Le mot "couvent" s'applique tout autant à une maison d'éducation qu'à un hospice ou une institution où l'on reçoit des pauvres, des malades et des infirmes⁸⁰.

Les figurantes et les religieuses professes sont très souvent placées dans des couvents de la ville de Québec⁸¹,

79 D'après l'étude de Marguerite Jean, les premières communautés canadiennes de Québec, soit les Ursulines et les Hospitalières de la Miséricorde, n'étaient pas cloîtrées. Les Hospitalières de Saint-Joseph de Montréal le furent quelque temps après leur arrivée. Les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame n'acceptèrent jamais la clôture et les vœux solennels. Etant "filles séculières", il leur était plus facile d'essaimer là où le besoin d'éducatrices se faisait sentir. Les Soeurs de la Charité dites Soeurs Grises, fondées par Marguerite d'Youville au début du XVIII^e siècle, ne seront pas cloîtrées non plus, pas davantage que bon nombre de communautés, telles les Soeurs de la Providence, fondées au XIX^e siècle. Religieuses à vœux simples, ces femmes consacrées observaient toutefois des règles adaptées à leurs oeuvres sans être tenues à la clôture monastique. Le mot "cloître" utilisé dans le roman désigne moins l'aspect juridique de la vie religieuse que le couvent ou les locaux réservés aux religieuses.

80 Le rôle des religieuses dans les domaines de la santé et de l'éducation n'est pas perçu comme subsidiaire; au contraire l'on considère normal que ces oeuvres charitables soient confiées aux religieuses, qui ont l'appui et la bénédiction des autorités civiles et religieuses.

81 Le roman du XIX^e siècle ignore presque totalement les maisons religieuses de Montréal et de Trois-Rivières qui sont pourtant très anciennes elles aussi. Charles Marcil décrit sommairement l'Hôtel-Dieu de Montréal dans l'Héritière d'un millionnaire [sic].

soit le monastère des Ursulines, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital général, l'hospice des Soeurs de la Charité ou l'asile du Bon-Pasteur. Excepté les couvents de Port-Royal-des-Champs dans A l'oeuvre et à l'épreuve et celui des Soeurs de la Rédemption dans Une de perdue, deux de trouvées, tous les couvents importants dans le roman sont dirigés par des religieuses canadiennes-françaises. L'espace géographique est presque toujours canadien: peu d'épisodes de romans sont situés en Europe, mais un petit nombre conduisent le lecteur aux Etats-Unis, où l'on retrouve parfois des religieuses canadiennes⁸². Quelques religieuses paraissent dans l'Ouest canadien, mais il n'y en a aucune dans le roman situé en Acadie⁸³. L'espace physique du roman n'a rien de fantaisiste, et les couvents, tout comme le cadre de l'action romanesque, sont empruntés soit à la réalité sociale pour le roman de moeurs, soit au passé pour le roman historique. Le milieu familial et social est tout imprégné de la foi chrétienne, de croyances populaires et de superstitions. Le contexte historique et géographique ainsi que la mentalité religieuse

82 Le roman Jeanne la fileuse (1888) d'Honoré Beaugrand fait allusion à l'éducation que des religieuses d'origine canadienne donnent aux enfants de familles canadiennes-françaises immigrées aux Etats-Unis.

83 Contrairement à ce qui s'était produit dans les débuts de Québec et de Montréal, il n'y eut pas de religieuses en Acadie avant que des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame viennent à Louisbourg, vers 1733.

propre au Canadien français contribuent à la création d'une religieuse fictive originale, différente de celle qui paraît dans la littérature française⁸⁴.

Il y a toutefois une certaine ressemblance entre les futures religieuses du roman canadien et la jeune fille romantique. Cependant, les religieuses qui ont un rôle de soutien ou de figurante sont des femmes engagées dans des oeuvres, qui ont l'air de s'incarner, de prendre racines dans la réalité représentée. Il est possible d'établir un parallèle entre leurs oeuvres et celles qui ont existé au Canada français. Par leur travail, les religieuses du roman desservent la société canadienne-française dont elles font partie. Leur origine sociale ou familiale n'est pas toujours signalée, mais nous remarquons que beaucoup de futures religieuses sont instruites et issues de familles bourgeoises. Quant à l'origine ethnique des religieuses fictives, il y a quelques Indiennes, des Françaises, une Jersiaise, une Anglaise, mais ce sont surtout des Canadiennes qui paraissent dans le roman.

S'il y a autant de religieuses dans le roman, - plus de la moitié des romans du XIX^e siècle en parlent, - cela

84 Un regard même rapide sur la thèse de Jeanne Ponton permet d'affirmer ces différences entre la religieuse du roman canadien-français et la religieuse du roman français. Il n'existe pas de "pseudo-mystiques", ni "d'égarées", et encore moins de "vocations forcées" dans le roman du XIX^e siècle. Les "amoureuses déçues" que nous avons étudiées n'ont pas les mêmes comportements que leurs consœurs littéraires françaises. (Voir la Religieuse dans la littérature française, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1969.)

est dû en partie au rôle social des communautés religieuses. Elles représentent des valeurs de charité et de don de soi et entrent dans la vision globale que les auteurs offrent de la société et de ses besoins, quelle que soit l'époque reconstituée. En temps de guerre, les hôpitaux débordent et les religieuses sont alors des modèles de dévouement; en temps ordinaire, elles s'occupent d'éducation de jeunes filles, d'orphelins et d'enfants, tout en continuant de soigner les malades. Toutefois, il est difficile de définir la religieuse du roman de façon satisfaisante et définitive. Elle est un personnage complexe, voire contradictoire. Certaines ont les qualités et les traits d'une femme d'âge mûr, engagée concrètement auprès de personnes dans le besoin. D'autres sont des héroïnes malheureuses. La jeune fille qui devient religieuse s'éloigne du "monde", c'est-à-dire de la société. Le couvent est alors synonyme de mort et de séparation définitive. Le roman véhicule donc deux conceptions de la vie religieuse: une première s'applique à la religieuse d'expérience qui vit au couvent depuis quelque temps, et une seconde façon d'imaginer la vie religieuse vaut uniquement pour les futures religieuses. Les religieuses professes se préoccupent du service et du bonheur de leurs semblables, alors que les aspirantes à la vie religieuse cherchent généralement un refuge. Dans l'univers romanesque, l'amour humain est une valeur absolue qui impose aux filles éprouvées une fidélité amoureuse "littéraire", conciliable avec la vie religieuse.

Idéalisation de la vie religieuse

A quelles sources les romanciers ont-ils puisé pour présenter la religieuse de décor sous les divers aspects d'hospitalière, d'éducatrice ou de soeur de charité? Les religieuses professes, toutes bonté et dévouement, ont-elles leurs sosies dans la réalité sociale connue du romancier ou dans l'histoire canadienne? Comme preuve d'une mentalité qui surfait l'image de la religieuse, voici le témoignage d'un jeune romancier. En un style oratoire des plus éloquents, Charles-Arthur Gauvreau interrompt son récit des Epreuves de l'orphelin pour faire l'éloge des premières religieuses canadiennes:

Dès le berceau de la colonie [...] en ces temps périlleux [...] on vit des femmes fortes [...] des héroïnes chrétiennes quitter le sol béni de la France pour venir fonder, sur les bords du Saint-Laurent, ces sanctuaires pieux qui devaient abriter la jeunesse studieuse parmi le sexe féminin [...] Elles vinrent donc à travers l'Océan, étonné de porter sur ses ondes ces anges sublimes de la consolation et même de la civilisation; elles vinrent dresser leur tente sous la protection du Fort de Québec, à l'ombre de la chapelle naissante. C'est de là que, plus tard devait[sic] sortir ces maisons enseignantes et ces hospices religieux qui s'échelonnent maintenant sur les deux rives de notre fleuve géant⁸⁵.

Cette idéalisation de la religieuse historique se communique aux autres religieuses dans le roman. La tendance à l'embellissement du passé qui marque si longtemps le roman traditionnel contribue à la création de personnages survvalorisés. La religieuse est appelée, elle aussi, à un

85 Les Epreuves d'un orphelin, p. 8-9.

dépassement héroïque, à la sainteté. C'est donc dire que le "culte du héros" propre au romantisme français⁸⁶ ainsi que la montée du sentiment national ont contribué à la création d'un héros canadien exemplaire et, par conséquent, d'une religieuse fictive canadienne qui sont supérieurs aux autres personnages. La femme consacrée est un modèle de courage et de vertu à cause du genre romanesque qui grandit et embellit les natures.

Que penser alors des jeunes filles malheureuses que la déception pousse au couvent? Il leur arrive de faire preuve, elles aussi, d'un très grand courage devant l'adversité. La future religieuse, dans le roman historique, seconde le héros canadien qui résiste et relève fièrement la tête. Elle a donc sa place dans le "roman de la fidélité", selon l'expression de Henri Tuchmaier: elle marque à sa façon la fidélité à un passé idéalisé et aux valeurs traditionnelles, religieuses, ethniques et culturelles.

Une influence littéraire a aussi contribué à l'embellissement de la jeune religieuse. En plus de subir les

86 Au XIX^e siècle, les livres et les courants d'idées traversaient l'océan avec assez de facilité pour que nous puissions soupçonner que "le culte du héros" se soit répandu au Canada. Maurice Lemire développe la thèse d'un romantisme nationaliste préoccupé de la mission providentielle d'une race que l'on veut exalter en montrant la grandeur constante du colon canadien sous le régime français ou anglais, et la valeur des "héros de la résistance" au temps de la conquête et des troubles de 1837-1838. Voir surtout l'introduction des Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, p. 5.

opinions de la critique canadienne ou de la censure, qui préconisait le roman moral, utilitaire et édifiant, les jeunes auteurs ont certes cherché dans le roman français qui circulait alors au pays, des modèles littéraires tout faits d'avance et prêts à prendre place dans leur oeuvre. Les romanciers tentent de rendre leurs personnages vivants; mais, pour ce faire, ils sont soumis aux pressions de la critique, à des contraintes littéraires, à des goûts, et à des poncifs de leur époque. Le thème de la religieuse assez répandu dans la littérature française⁸⁷ n'est pas sans avoir marqué la littérature canadienne naissante. Il est compréhensible que l'écrivain qui n'est romancier que de façon occasionnelle ou unique fasse des emprunts au roman à la mode s'il veut que son livre soit lu. Parmi les oeuvres littéraires qui ont influencé la représentation de la religieuse, nous ne signalerons que quelques oeuvres⁸⁸ assez significatives: les romans Atala et René de Chateaubriand ont certes fourni des

87 Voir Jeanne Ponton, La Religieuse dans la littérature française.

88 Une comparaison des caractéristiques de la religieuse de la littérature française et de la religieuse du roman canadien serait possible à partir de l'inventaire qu'Yves Dostaler a fait des livres connus au pays à l'époque. (Les Infortunes du roman dans le Québec du XIX^e siècle, coll. "Cahiers du Québec: littérature", 30, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 11-42.) La vocation d'Amélie dans le René de Chateaubriand a pu inspirer quelques passages du roman canadien, surtout des scènes où un héros désolé assiste à la dramatique prise de voile d'une personne aimée.

modèles de religieuses romantiques. De plus le roman d'aventures et le roman-feuilleton⁸⁹ offraient eux aussi des modèles, peut-être médiocres, mais non moins imités.

Archétype de la religieuse

Comme réponse à l'interrogation "D'où viennent les religieuses du roman?", nous avons signalé quelques sources possibles: la réalité sociale, l'histoire et la littérature. Comment distinguer et mesurer la part d'imaginaire, d'aspirations, d'idéal qui surgit des profondeurs, conscientes ou non, chez un romancier quand il compose son personnage? Le point de vue original d'un auteur, sa façon de percevoir les objets et les êtres marquent aussi son personnage. Le romancier peut créer froidement, objectivement, en faisant surtout appel à ses facultés intellectuelles. Par contre il peut aussi prêter à son personnage beaucoup ou peu de sa propre richesse intérieure et de sa conception de l'existence. Le personnage prend alors plus de consistance, de profondeur et d'autonomie.

89 Nous ne signalerons ici que quelques exemples typiques. La Guerre des femmes (Genève, Crémille, 1969, p. 305), roman d'Alexandre Dumas, contient quelques religieuses et l'image familière du couvent qui devient tombeau pour ensevelir une jeune fille qui perd une beauté que les larmes déforment. Deux femmes sont religieuses dans un couvent où reposent les restes du personnage qu'elles ont toutes deux aimé. Le Maître des forges (Paris, Albin Michel, 1973, p. 125), roman-feuilleton de Georges Ohnet qui fut beaucoup lu, contient l'idée que le couvent est le refuge d'une héroïne déçue en amour.

Nous poursuivons notre examen du côté de l'imagination créatrice en étudiant l'image intérieure qui sert, plus ou moins consciemment, de modèle pour la composition du personnage. Toute religieuse fictive est le résultat d'une image mentale filtrée par les sentiments et les émotions d'un romancier, par le regard qui la crée. L'hypothèse que l'apprenti-romancier a pu s'inspirer de personnes connues pour composer les femmes de son oeuvre est admissible. Le seul exemple de Marmette permet de confirmer que la religieuse peut être tirée d'un modèle existant: Eva Moririer, qui ne sera pas religieuse, serait inspirée de la mère de Marmette, et Marie-Louise d'Orsy et Alexandrine Duverdier, d'Emma Nault⁹⁰. Il est possible que la représentation de la jeune religieuse du roman soit imitée d'une jeune fille aimée, et qu'une figure maternelle serve d'inspiration pour la composition d'une religieuse plus âgée.

De façon générale, les religieuses du roman sont davantage perçues comme des âmes sans corps que comme des répliques d'êtres humains. Ce procédé de grossissement d'un aspect du personnage se produit toujours au détriment de la totalité: la religieuse ressemble alors davantage à

90 Sans nous laisser prendre à une investigation trop serrée qui obligerait à scruter les biographies d'auteurs pour y déceler des influences de personnes, nous nous limitons aux cas de Marmette et de Laure Conan et nous appuyons nos conclusions sur les recherches de Roger Le Moine.

un être désincarné et angélique qu'à une femme de chair et de sang. Ce procédé "d'angélisation" n'est pas réservé à la religieuse, car il arrive qu'une jeune fille aimée soit tellement belle, tellement parfaite, qu'elle devient sylphide, muse, personnage éthéré, un produit de la projection de l'éternel féminin, que Jung appelle le complexe de l'anima⁹¹.

La représentation de la religieuse, tout comme celle de la femme, rejoint alors une conception mythique, une image collective. Il y aurait donc un archétype du personnage de la religieuse qui serait une vierge intouchable, belle et inaccessible, un idéal de beauté et de pureté qui serait l'expression d'un désir profond relié à l'imaginaire, la représentation intérieure d'une "âme soeur" ou l'image mentale d'une "mère" idéale. Cette dernière se concrétiserait en littérature dans l'image d'une religieuse plus âgée, qui est douceur et dévouement maternel, alors que l'image de l'âme soeur ou de la beauté idéale se projetterait, entre autres, sur la future religieuse du roman. L'étude du roman du XX^e siècle nous permettra de vérifier si ces projections se perpétuent dans le roman. Il serait hasardeux, toutefois, de chercher à comprendre le personnage de la religieuse uniquement dans l'examen des sources d'inspiration. Les critères permettant de juger de la valeur littéraire

91 Voir surtout Carl Gustav Jung, Dialectique du moi et de l'inconscient, traduction de Roland Cahen, coll. "Les Essais", Paris, Gallimard, 1964, p. 162-230.

de l'oeuvre sont surtout internes. Cependant, dans l'optique de notre recherche, nous prévoyons que les représentations de la religieuse varieront en fonction de la sensibilité et de l'expérience du romancier.

Procédés de composition du personnage

Le roman confie souvent à la religieuse un rôle superficiel, mais le masque, l'habit et le décor conventuel ne suffisent pas à créer un être vivant. Presque tous les romans sont écrits à la troisième personne, et un auteur omniprésent se permet de tirer les ficelles, parfois à distance, réglant ainsi le destin de marionnettes dociles. Le personnage de la religieuse est alors régi de l'extérieur ou d'en-haut, et sa vocation s'explique par un événement comme la mort d'un héros ou par des circonstances romanesques quelconques.

Le dénouement du roman traditionnel se doit de fixer le sort de tous les personnages; c'est pourquoi quelques amoureuses se marient, alors que d'autres entrent au couvent. Cependant, ces novices, comme ces nouvelles épouses, ne réparaissent plus dans le roman; aucun roman du XIX^e siècle ne raconte la vie heureuse d'une jeune mariée ou l'existence pacifiée d'une nouvelle religieuse. Cette conception élémentaire d'une intrigue dominant et soumettant les personnages se prête à une analyse des forces qui s'affrontent. Puisque

le point de vue privilégié se situe tout près du héros masculin, la jeune fille aimée joue inmanquablement le rôle d'objet convoité, de bien désiré. Lorsque le destinataire éventuel de ce bien meurt, le destin offre à Dieu la jeune fille pure et belle, comme un holocauste, un sacrifice. Dans le roman du XIX^e siècle, il y a peu de personnages assez forts, assez bien composés pour que leur destin découle de leur caractère plutôt que de facteurs externes.

La technique du portrait physique détaillé sert de mode de présentation de la religieuse. Le portrait psychologique qui suit est assez sommaire et superficiel. Il faut faire exception toutefois pour les romans de Laure Conan et A travers la vie de Joseph Marmette. Alexandrine Duverdier et Mina Darville semblent plus vraisemblables que toutes les autres religieuses du roman, sans doute parce qu'elles sont montrées de l'intérieur par le biais du journal intime et de la lettre. Le regard d'Angéline de Montbrun présente Mina Darville, alors que le lecteur voit directement ce qui se passe dans l'esprit et le cœur d'Alexandrine. Ces modes de présentation ne sont pas identiques, bien que Marmette et Laure Conan aient tous deux tenté de créer un personnage humain; le portrait de Mina Darville est idéalisé, tandis que celui d'Alexandrine est réaliste et pessimiste. Des événements extérieurs, comme la mort de Charles de Montbrun ou le refus de Lucien Rambaud, marquent ces deux femmes, qui

réagissent intérieurement et évoluent, soit vers l'acceptation et le refuge au couvent, soit vers le désespoir et l'abandon de la vie religieuse.

La femme et la religieuse

Laure Conan et Adèle Bibaud, seules femmes canadiennes-françaises à avoir publié des romans au XIX^e siècle, ont toutes deux placé des religieuses dans leurs oeuvres⁹². Ces prémices nous permettent de prévoir que, dans l'avenir, les femmes qui écrivent des romans seront portées à parler des religieuses. La présence des femmes marquera la littérature canadienne-française et la religieuse du roman. Dès 1853, la Ruche littéraire, stimulée par l'exemple des Canadiennes anglaises, encourage les Canadiennes à écrire: "Une femme auteur, c'est un trésor pour le public"⁹³. En 1885, un critique littéraire amateur de romans, exprime son opinion dans le Journal du dimanche:

92 Nous ne tenons pas compte de madame Jean-Lucien Leprohon (Rosanna Mullins), dont les romans ont été traduits de l'anglais, ni d'Anna-Maria Duval-Thibault, qui publia les Deux Testaments, esquisses de moeurs canadiennes, à Fall-River, Massachusetts, en 1888.

93 Citation de Yves Dostaler dans les Infortunes du roman dans le Québec du XIX^e siècle, p. 131. Nous n'avons pas cherché à préciser qui étaient ces "charmante Miss ou ravissante Mrs.", qui écrivaient à l'époque, puisque l'objet principal de notre recherche est la religieuse. Cependant, nous signalons que le premier roman à être publié au Canada par un auteur né au pays est l'oeuvre d'une jeune fille née au Nouveau-Brunswick, Julia Beckwith (Hart), dont la mère était canadienne-française, parente de l'historien Ferland. Ce premier roman canadien est l'histoire d'une ursuline fictive située à Québec peu avant la conquête. (St. Ursula's Convent or The Nun of Canada, 2 vol., Kingston, Upper Canada, Printed by Hugh C. Thomson, 1824.)

Parmi les romans que je lis, [...] les romans écrits par les femmes sont ceux que je préfère. La forme en est presque toujours inférieure à celle des livres virils. Mais qu'importe. Les hommes mettent dans leurs romans les observations de leur esprit; les femmes y laissent échapper les secrets plus intéressants de leur coeur. [...] La littérature de nos jours (que ce soit un bien, que ce soit un mal, la chose est délicate à dire) vit presque exclusivement sur l'amour. Le témoignage des femmes devient donc chose d'une importance capitale, et ce témoignage, elles l'apportent dans leurs livres⁹⁴.

Pour ce qui est de la forme du roman écrit par une femme, l'oeuvre de Laure Conan est preuve suffisante que ce critique du Journal manque de nuance. Cependant, là où nous sommes d'accord, - en songeant aux nombreuses amoureuses déçues qui entrent au couvent, - c'est devant le constat d'inaptitude d'auteurs masculins à présenter de façon vraisemblable les sentiments de ces héroïnes. Et pourtant, le roman inachevé de Marmette livre une Alexandrine Duverdier assez bien réussie et vraisemblable. Nous ne voulons pas retenir comme opportune ou essentielle la distinction entre romans dits "féminins" ou "masculins", selon que les auteurs sont des femmes ou des hommes. Le bon romancier, à ce qu'il nous semble, sait joindre "l'observation de son esprit" à l'analyse "des secrets plus intéressants du coeur". L'heureuse harmonie de contraires apparents, réunis dans une oeuvre contribuera sans doute à la création de personnages individualisés et forts.

94 Citation de Yves Dostaler dans les Infortunes du roman dans le Québec du XIX^e siècle, p. 131.

Les religieuses dans les romans du XIX^e siècle sont des êtres simples, des personnages reproduisant un idéal de bonté, de beauté, de dévouement et de douceur. Faut-il en conclure que la religieuse du roman canadien-français manque d'originalité, de force et de vie en tant que personnage? Risque-t-elle de mourir et de disparaître du roman, faute de ressort interne et de dynamisme personnel? Va-t-elle se perpétuer sous des stéréotypes figés? Peut-être faudra-t-il attendre le milieu du siècle suivant pour qu'un personnage de religieuse soit assez bien composé, assez important dans le roman et doué d'assez de profondeur et de complexité pour être perçu comme humain, bien que vivant dans ce monde parallèle de l'imaginaire.

CHAPITRE II

IDEALISATION DE LA RELIGIEUSE

Quelques histoires de vocation religieuse. -
La religieuse dans le roman historique. -
Appartenance à la terre et à la race.

Les religieuses qui ont paru dans le roman du XIX^e siècle sont soit des jeunes filles qui entrent au couvent, soit des femmes d'expérience qui jouent presque toujours le rôle de substituts maternels. Ces deux catégories de religieuses se perpétueront quelque temps, en particulier dans des oeuvres qui reprennent les thèmes de la religion, du pays et de la terre. En effet, la religieuse est associée de très près aux idéologies apostolique, nationaliste et agriculturiste qui alimentent le roman canadien-français durant les premières décennies du XX^e siècle. En continuant d'insister sur la prise de conscience d'une identité canadienne-française et catholique, le roman de cette période, dite de "transition", qui se prolonge pourtant jusque vers la deuxième guerre mondiale, est presque toujours un instrument de propagande apostolique et nationaliste.

Quelques romans racontent la vie d'une jeune fille qui se destine à la vie religieuse. Ces oeuvres, dont quelques-unes sont des romans-confidences écrits par des

femmes, accordent une place importante à la religieuse éducatrice et idéalisent la vocation religieuse et missionnaire. Le prosélytisme de ces romans édifiants les situe un peu en marge du courant patriotique ou agriculturiste. Les auteurs de ces biographies de futures religieuses fictives se préoccupent presque tous de la vie psychologique et spirituelle de leurs personnages. Les romanciers qui se tournent vers le passé du pays peignent surtout des religieuses exemplaires: les unes sont des figures historiques alors que d'autres sont purement imaginaires. Quelques futures religieuses, qui se distinguent par un grand idéal de vie et de forts sentiments patriotiques, prennent place dans le portrait d'ensemble de la religieuse associée au passé du Canada français. De même, les religieuses qui paraissent dans le roman de la terre sont des êtres supérieurs qui exaltent les valeurs traditionnelles et illustrent, à leur façon, la fidélité à la foi, à la langue, à la terre et à la patrie.

QUELQUES HISTOIRES DE VOCATION RELIGIEUSE

Quelques romans canadiens-français de la première moitié du XX^e siècle, racontent la vocation religieuse d'une jeune fille qui consacre sa vie à l'enseignement, au soin des malades et des infirmes, ou à l'apostolat missionnaire.

Ecrits dans le but d'édifier, ces romans s'inscrivent en partie dans le courant propagandiste religieux qui porte le roman jusqu'au temps de la deuxième guerre mondiale.

Vocation religieuse d'anciennes pensionnaires

Moisson de souvenirs d'Andrée Jarret (pseudonyme de Cécile Beauregard) paraît en 1919 et Angéline Guillou de Joseph Lallier, en 1930. Des éléments identiques se retrouvent dans ces romans dont la trame ressemble à celle de A l'oeuvre et à l'épreuve: dans les trois romans, une jeune fille qui a fait des études dans un pensionnat aime un jeune homme destiné au sacerdoce¹. Dans chaque cas, une religieuse éducatrice, amie de la jeune fille, l'incite à entrer

1 Le couple romanesque formé d'un futur prêtre et d'une future religieuse paraît dans quelques autres romans. L'histoire la plus invraisemblable est celle des amoureux dans Soeur ou fiancée (1932) du docteur René de Cotret, qui ignorent qu'ils ont la même mère. Jean Duval sera religieux missionnaire et Berthe, qui est entrée en communauté, suivra son ami en Afrique. Comme les grandes amoureuses romantiques, elle expire en présence de son ami. Longueuil me sourit... (1977) de Pauline Viger-Bélanger crée une situation semblable. Le frère et la soeur sont fiancés lorsqu'ils apprennent leur lien de parenté. Pierre s'enrôle alors dans l'armée et Ginette entre au couvent des Soeurs de Marie-Réparatrice. L'héroïne d'Amour moderne (1939) de Laetitia Filion se fait religieuse alors que son ami entre à la Trappe d'Oka. Vienne la nuit (1957) de Marie de Saint-Félix (pseudonyme de Marie-Anne Coulombe) raconte que, à l'exemple de son ami qui devient prêtre, une fille entre au couvent, mais n'y demeure pas longtemps, puisque ce n'est pas sa vocation ni sa "destinée".

au couvent. L'exaltation des valeurs religieuses, du dévouement et du don de soi favorise le désir de dépassement et conditionne les décisions de l'héroïne romanesque.

Récit linéaire écrit à la première personne, Moisson de souvenirs est l'autobiographie fictive de Marcelle Sablé. Ayant été pensionnaire de huit à seize ans dans quelques couvents dirigés par les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, la narratrice décrit longuement la vie de pensionnat et ses éducatrices. Elle leur reconnaît des caractéristiques communes de bonté et de compétence. Toutefois, chacune se distingue par des traits personnels typiques: mère Saint-Louis, qui s'occupe des petites, est jeune, rieuse et taquine, alors que mère Saint-Robert, qui prépare la fillette de dix ans à sa première communion, possède les qualités d'une mère patiente, douce et pratique. Cette religieuse recommande aux enfants de demander la grâce de connaître et de suivre leur vocation. Beaucoup plus âgée, "usée déjà", l'institutrice suivante, mère Sainte-Sabine, ne ménage pas les compliments. Malgré quelques nuances dans leur caractère, ces religieuses semblent jouir de l'estime de leurs élèves.

Cependant, lorsque, à douze ans, Marcelle Sablé passe dans la division des grandes, elle subit avec peine les remarques humoristiques de sa nouvelle institutrice, mère Saint-Roch. Grande, brune et maigre, cette religieuse aux

manières originales rebute l'adolescente par son ironie et son sarcasme. Par contre, Marcelle admirera mère Sainte-Lucie, maîtresse de la dernière année du cours. Cette religieuse parle parfois à ses grandes élèves de la vocation religieuse et du mariage, seuls états de vie possibles, le célibat étant considéré comme exceptionnel.

La personnalité de mère Saint-Blaise, artiste qui enseigne le dessin et la musique, marque profondément Marcelle Sablé, qui l'idéalise visiblement:

Elle avait un air doux, posé, une distinction attirante dans ses moindres gestes; grande, belle comme une madone, de parfaits beaux yeux bruns, de la même teinte que ses cheveux dont on distinguait une pointe, sous la cornette relevée des Dames de la Congrégation. Désormais, lorsqu'il m'arriva de la rencontrer, au hasard des corridors, elle me salua toujours d'un charmant sourire².

La narratrice reconnaît en elle une "exquise amie" qui, en plus d'éveiller chez l'élève une sensibilité artistique, voit à former son "être moral". Un phénomène d'idéalisation et

2 Andrée Jarret (pseudonyme de Cécile Beauregard), Moisson de souvenirs, Montréal, "Le Devoir", 1919, p. 66.

d'identification propre à l'adolescence³ rapproche la jeune fille de la religieuse. Marcelle Sablé note ses propres exigences de jadis:

Je l'aurais voulue indéfectible puisqu'elle
était religieuse, puisqu'elle était mon aînée⁴
et que j'avais décidé de m'appuyer sur elle⁴.

Quelques insinuations concernant la vocation religieuse impatientent la finissante. Elle refuse une bourse d'étude pour l'école normale que la religieuse lui offre simplement. La mère de Marcelle est d'avis que les diplômes ne sont pas nécessaires, sauf si l'on désire enseigner ou entrer au couvent. Le besoin de prendre des distances avec le couvent et d'affirmer sa personnalité expliquent ce refus de la finissante. Après quelques années d'enseignement, Marcelle décide d'entrer au couvent. L'exemple de son ami

3 Sans pousser l'analyse psychologique de son personnage, l'auteur rend compte d'un phénomène normal à l'adolescence, la fermentation des premières grandes tendresses, qui ont généralement comme objet une personne du même sexe. L'exaltation du sentiment religieux propre à l'adolescence renforce l'attrait pour une vie de don de soi, marquée par un très grand idéal de vie. Le besoin de s'identifier à la personne aimée explique pourquoi, consciemment ou non, en devenant religieuses, plusieurs jeunes filles imitent leur éducatrice préférée. Bon nombre de finissantes des pensionnats subissent facilement l'influence du zèle recruteur de certaines religieuses. Quelques romans écrits pour la jeunesse, tel le Calvaire de Monique (1953), semblent destinés à la promotion des vocations religieuses. Les descriptions précises de cérémonies de prise de voile, de profession et d'envoi missionnaire offrent une vision à la fois réaliste et idéalisatrice de la vie consacrée. Ces oeuvres exploitent le goût du dépassement et l'attrait de l'absolu qui caractérisent la jeunesse.

4 Moisson de souvenirs, p. 102.

Jean Clément, qui se destine au sacerdoce, est présenté comme un stimulant, susceptible de soutenir la future religieuse, qui est quelque peu déçue de la décision de ce cousin qu'elle aime depuis l'enfance. Le renoncement sous-jacent et inavoué à un amour humain désormais irréalisable révèle une conception assez sombre de la vie religieuse: c'est un chemin difficile que Marcelle Sablé avoue n'avoir ni choisi ni désiré.

Le dénouement de cette situation ne découle pas des aspirations profondes du personnage central. Un destin extérieur intervient et fixe le sort de l'amoureuse déçue qui, comme ses semblables dans le roman du XIX^e siècle, cherche dans la vie religieuse une compensation morale. Toutefois, si l'on considère les antécédents de la jeune fille et que l'on tient compte du contexte social et religieux de l'époque, en particulier de l'ambiance des pensionnats, cette vocation est vraisemblable. Nous retenons surtout l'influence déterminante du pensionnat et des religieuses enseignantes qui font du recrutement⁵ auprès de leurs élèves

5 Plusieurs autres romans écrits par des femmes décrivent des religieuses éducatrices et racontent la vie de pensionnat. Publié en 1915, Amour vainqueur de Virginie Dussault a le ton du journal intime. L'héroïne a étudié à Hochelaga chez les Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, qui auraient bien voulu la retenir dans leurs rangs. Roman agriculturiste, Un coeur fidèle (1924) de Blanche Lamontagne-Beauregard décrit les Soeurs Grises de Cacouna et la vie de la pensionnaire Marie Dumont, que l'on voudrait bien garder au couvent. Sa pseudo-vocation est due en partie à l'influence de la supérieure et à celle du curé, qui affirme que presque toutes les filles sont appelées à la vie religieuse.

et attirent dans leurs rangs les filles douées, idéalistes et aptes à devenir d'excellentes éducatrices.

La directrice du couvent de Jésus-Marie dans Angéline Guillou révèle des intentions semblables lorsqu'elle invite franchement Angéline à réintégrer le couvent de Sillery où, dit-elle, "le costume de postulante vous attend toujours⁶". Seule religieuse éducatrice présente dans ce roman, mère Saint-Pierre d'Alcantara possède la sagesse et le zèle traditionnellement attribués aux supérieures de communauté. De plus, ses dons prophétiques lui permettent d'entrevoir qu'Angéline Guillou deviendra soeur de charité et que son ami Jacques Vigneault sera oblat. Ces prédictions se réaliseront, car Jacques étant porté disparu, Angéline Guillou fonde une communauté de religieuses hospitalières. L'auteur rapproche la situation d'Angéline Guillou de celle d'Évangéline, héroïne du long poème de Longfellow. Toutes deux de race acadienne, ces filles perdent leur ami et le retrouvent alors qu'elles sont religieuses. Lorsque Jacques Vigneault reparaît, quelques années plus tard, Angéline se nomme mère Saint-Vincent de Paul et est supérieure d'une maison de sa communauté à Havre-Saint-Pierre.

La scène de retrouvailles des amis est mélodramatique. Angéline Guillou, jeune fille amoureuse et spontanée de jadis, se dissimule sous le masque et l'habit d'une religieuse digne et volontairement distante. Elle maîtrise si habilement

6 Joseph Lallier, Angéline Guillou, Québec, "L'Action sociale", 1930, p. 55.

ses sentiments que Jacques Vigneault ne soupçonne pas qu'elle l'aime encore. Cette fois, c'est au tour du jeune homme d'imiter la générosité et l'exemple de son amie. Il entrera chez les Oblats de Marie Immaculée. Dans le roman de Lallier, le sacrifice de l'amour humain est compensé par le bonheur d'être consacré à Dieu et la joie dans l'accomplissement d'oeuvres sociales indispensables, c'est-à-dire le soin des malades et l'évangélisation des Indiens.

Un jeu de fonctions dramatiques se dessine dans Angéline Guillou et Moisson de souvenirs. L'intrigue sentimentale est presque identique dans ces deux romans. L'amour est la force thématique orientée qui tente de rapprocher Marcelle Sablé de Jean Clément et Angéline Guillou de Jacques Vigneault. Le choix du sacerdoce chez Jean Clément et de la vie religieuse chez Angéline Guillou agit comme force antagoniste qui sépare les amis. Par une sorte d'émulation religieuse, Marcelle Sablé et Jacques Vigneault choisissent eux aussi la vie religieuse. A la fin du roman un nouveau réseau de forces s'est établi. Les couples semblent se dissoudre, mais des sentiments vivaces persistent sous l'apparence grave et sereine de ces religieuses. Le bien recherché par les quatre protagonistes est désormais la poursuite d'un idéal religieux et social. Au moment du dénouement, l'opposant à cette quête est, pour les deux religieuses, le désir, fort affaibli mais non disparu, d'un amour humain unique et exclusif. Les religieuses éducatrices,

la formation reçue et l'encouragement du curé, dans le cas d'Angéline Guillou, sont des forces qui appuient la vocation religieuse.

Marcelle Sablé n'est pas montrée dans son couvent, car son intention n'est révélée que dans l'épilogue du roman. Angéline Guillou paraît quelques fois en religieuse. Les fondatrices ont graduellement adopté un costume distinctif et une règle religieuse pour leur communauté. Joseph Lallier décrit longuement les diverses étapes de probation et d'acceptation de la communauté par l'évêque et le pape. L'expansion de la nouvelle communauté est la réponse aux besoins locaux, et de nombreuses "âmes d'élite" viennent se joindre aux fondatrices.

La tendance à l'embellissement, une intention évidente d'édifier et le goût de raconter rangent les premiers romans d'Andrée Jarret et de Joseph Lallier dans la bibliothèque des "bons livres", qui ont un but moral comme priorité. Les religieuses au centre du récit sont vraisemblables et assez convaincantes en tant que personnages romanesques puisqu'elles évoluent. Il n'en sera pas ainsi des religieuses que l'abbé Arsène Goyette utilise pour faire valoir ses idées sur la vie religieuse missionnaire.

Propagande pour le recrutement missionnaire

La Robe nuptiale d'Arsène Goyette est une oeuvre de propagande religieuse⁷ qui véhicule une conception douteuse de la vocation religieuse. Ce roman farfelu tient du conte fantasmagorique où le diable et le Bon Dieu se disputent les âmes des humains. L'histoire de Stella Dion sert de prétexte pour démontrer la valeur de la vocation missionnaire. Les premiers chapitres du roman montrent des anges et des démons aux noms pittoresques, tels que Frabliel et Hypocrifer, qui se déplacent entre ciel et terre, alors que soeur Stella, missionnaire en Chine, poursuit sa prière:

Qu'elle était belle à contempler dans son oraison, la missionnaire canadienne! Tout son être était irradié de la sainte présence de Jésus au tabernacle. Elle avait joint des mains plus blanches que son voile. De sa poitrine brûlante s'échappaient des soupirs d'amour. Elle ne parlait pas, mais ses yeux bleus, d'un bleu céleste, caressaient l'image du Crucifié dominant l'autel. Elle priait avec les ardeurs d'un séraphin. Avec ses lèvres roses, ses joues empourprées et sa chevelure d'or, soeur Stella apparaissait comme une gracieuse orante⁸, modulant un hymne de tendresse à la divinité.

7 Sans être aussi outrée que les oeuvres propagandistes d'Arsène Goyette, quelques autres romans font l'éloge de la vocation missionnaire. Le Batelier du Gange (1953) de Marie-Antoinette Grégoire-Coupa est à la fois "roman de moeurs du Bengale" (l'auteur affirme ceci dans l'avant-propos de la Charmeuse noire (1955), p. 10), et biographie romancée. Les missions des soeurs de Sainte-Croix y sont décrites et une future religieuse est présentée comme généreuse "âme d'élite".

8 Arsène Goyette, La Robe nuptiale, Sherbrooke, Bibliothèque des Bons Livres, 1928, p. 63.

Soeur Stella est un personnage figé dans une attitude psychologique et spirituelle inflexible. Elle a offert sa vie pour le salut de sa soeur Imelda et de son mari Valère Pothier, qui ont tous deux refusé l'appel à la vie missionnaire. L'abbé Goyette parle alors de "vocations perdues" qui peuvent être rachetées. Corinne et Georges Dion se découvrent donc une vocation "de remplacement", lorsque, avant de mourir, Imelda leur remet les habits religieux prévus pour elle et pour son mari. Le dernier chapitre du roman montre, en un tableau céleste, l'arrivée de soeur Stella auprès du Père éternel, alors que sa soeur et son mari sont relégués au purgatoire.

L'action de la Robe nuptiale alterne entre deux niveaux de réalités dans la fiction. L'espace céleste qui prédomine est décrit avec autant d'emphase que l'espace terrestre. Quelques épisodes plus réalistes racontent en rétrospective les événements qui ont précédé l'entrée de Stella Dion chez les missionnaires de Notre-Dame des Anges à Lennoxville. Le père de famille, qui encourage sa fille à poursuivre son idéal de vie consacrée, agit comme adjuvant de la cause divine, alors que la mère, par son opposition entêtée, est perçue comme un agent de Satan. Madame Dion avait refusé de laisser son aînée Imelda entrer chez les Soeurs Blanches d'Afrique. Comme pour défier sa grand-mère,

la fillette d'Imelda et de Valère Pothier, qui s'amuse avec des poupées vêtues comme les Soeurs Blanches, affirme qu'elle veut devenir religieuse. Il y a de l'insolite dans cette vocation de petite fille qui meurt aussi subitement que ses parents. Le symbolisme évangélique de la "robe nuptiale" contenu dans le titre du roman est interprété dans un sens limitatif. Le salut éternel semble être l'unique préoccupation de tous dans ce roman. Les protagonistes invisibles de cette allégorie fantastique sont les puissances du bien et du mal, personnifiées par des êtres surnaturels. Les déplacements et les gestes de ces êtres célestes et infernaux, qui se mêlent aux humains comme dans les "mystères" au moyen âge, forment des tableaux vivants qui illustrent des vérités éternelles. Au-dessus de cette action fantastique qui se déroule dans des espaces imaginaires et concrets, visibles et invisibles, se situe un narrateur omniscient, sorte de Dieu-le-Père qui coordonne tous les événements et dirige le destin de personnages dociles, forcés de prendre place dans un cadre, un plan préétabli.

Dans ce récit mythique, le narrateur manipule ses personnages et en fait des caricatures en noir ou en blanc incarnant des positions adverses. L'héroïne Stella Dion est un instrument choisi par Dieu pour sauver des âmes. Son attitude, ses gestes et son désir d'absolu en font un être surhumain. Son intransigeance est extrême et ses

jugements catégoriques. Elle affirme même que, si elle ne devient pas religieuse, elle sera damnée. Quant à la malheureuse Imelda, qui n'a pas suivi l'appel à la vie religieuse, son sort confirme certains énoncés fatalistes: "On ne brise pas impunément le plan divin. Hors de sa voie, il faut souffrir et faire souffrir les autres"⁹. Le sens irréversible et inexorable que l'auteur accorde à la prédestination n'est pas étranger à un certain courant religieux rigoriste¹⁰ de l'époque. Les religieuses représentées dans le roman sont soumises à un déterminisme radical. A cause d'un prosélytisme outré et d'une conception fixiste du personnage de roman, les religieuses de la Robe nuptiale sont tout à fait invraisemblables. Ce livre est un conte fantastique et les religieuses, des masques qui conservent la même expression du début à la fin.

9 Ibid., p. 123. Arsène Goyette insiste tellement sur la vocation religieuse qu'il en oublie les prérogatives de la liberté humaine. Les quelques romans de Jean Bousquet, sans être aussi moralisateurs, insistent eux aussi sur la vocation religieuse féminine. Le ton humoristique du roman Le diable apparaît à Saint-Tristan (1952) et de Mon ami Georges (1960) allège le récit et les longs plaidoyers en faveur de la vocation religieuse. Le personnage de soeur Marie-Anita-du-Golgotha est bien campé et ses difficultés en font un être vraisemblable, malgré une tendance à l'idéalisation assez évidente dans ces romans édifiants.

10 Ce courant qui a marqué bon nombre de communautés religieuses est dû à l'enseignement d'un éminent prédicateur, le père Onézime Lacouture, qui s'inspirait d'une spiritualité extrêmement sévère. Quelques-uns de ses disciples ont affirmé des faussetés en matière doctrinale et théologique. Vers 1940, un évêque de l'Ouest fera des mises au point sur cette tendance outrée.

Deux religieuses au centre d'une intrigue sentimentale

Le recours au journal intime sert de procédé romanesque efficace pour la création de vocations religieuses dans l'Amour trompé de René d'Arcy (pseudonyme d'Angéline Roy) et dans Trop tard d'Adrienne Maillet. Ces deux oeuvres sentimentales sont écrites à la première personne par un narrateur-médecin et une narratrice-romancière qui racontent l'histoire d'une amie devenue religieuse. Le docteur Paul Noiseux de l'Amour trompé, roman publié en 1937, est amoureux d'Andrée d'Auteuil, infirmière dans un hôpital de Montréal. Elle entre dans une communauté de religieuses hospitalières¹¹, peu de temps après avoir appris que Paul Noiseux est marié. La situation est différente pour Suzanne Nevers, héroïne de Trop tard, qui, à deux reprises, rompt des fiançailles avec Claude Merlin et entre finalement dans une communauté

11 Le choix de la vie religieuse comme remède à un échec sentimental est fréquent dans le roman. Un cas assez fantastique est raconté par madame Graveline dans le Triomphe de l'amour (1929). Croyant son ami mort, Dolorès Comtois entre chez les Sœurs Blanches d'Afrique à Québec. Les procédés du roman d'aventures, les "fridolinades" de l'amant qui s'introduit dans le couvent et des retrouvailles, qui se terminent par un heureux mariage, placent ce roman parmi les oeuvres mineures. Le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec ignore totalement ce cinquante-huitième roman de la collection "le Roman canadien". Pourtant, selon Jules Larivière, il s'agit d'oeuvres par des "gens de chez-nous, traitant des sujets de chez-nous, nous présentant la vie des nôtres". ("Causons", dans la Vie canadienne, supplément au "Roman canadien", à la suite de Emile Lavoie, Le Grand Sépulcre blanc, Montréal, Edouard Garand, 1925, p. 76.)

religieuse active. René d'Arcy et Adrienne Maillet analysent longuement la vocation religieuse de leur héroïne.

Après vingt ans de vie religieuse, Andrée d'Auteuil, qui a pris le vocable de Madeleine du Calvaire, retrouve Paul Noisieux et songe à quitter son cloître. Cette remise en question de la vocation d'une professe perpétuelle, fait inusité dans le roman canadien-français, s'explique par la décision hâtive prise jadis par la jeune fille trompée.

Elle avait fait le choix de sa destinée après y avoir songé pendant quelques jours et même la nuit. Elle avait décidé de s'en aller loin du monde, dans un cloître, pour vivre dans la solitude, servir un Maître qui est vrai et soigner les pauvres malades¹².

Sans savoir où est Andrée d'Auteuil, le docteur Noisieux fait un rêve étrange dans lequel il assiste à une cérémonie de prise d'habit. Il voit son amie vêtue de blanc, un cierge à la main, qui prononce d'une voix "tremblante mais douce", les formules de demande d'entrée dans la communauté. Durant le chant du "Veni creator", le rêveur devine un reproche dans le regard d'Andrée d'Auteuil, qui se retourne vers lui, les yeux pleins de larmes. L'attention à de petits détails comme la voix et le regard de la religieuse, quoique significatifs et susceptibles de communiquer une émotion, ne suffisent pas pour rendre le personnage vivant. L'atmosphère édulcorée et les vagues sentiments éthérés qui entourent l'image de la nouvelle religieuse l'éloignent sensiblement du lecteur.

12 René d'Arcy (pseudonyme d'Angéline Roy), L'Amour trompé, Drummondville, La Parole, 1937, p. 90.

Dans cette situation mélodramatique, l'amour est la force thématique, et le couple d'amoureux représentent le bien souhaité et l'obtenteur éventuel de ce bien. L'obstacle à la réalisation du bonheur d'Andrée d'Auteuil est un facteur extérieur au personnage, puisqu'il s'agit du mariage de Paul Noiseux. Lorsque les amoureux se retrouvent, la situation est tout à fait inversée: cette fois Paul Noiseux est libre, mais l'engagement religieux de soeur Madeleine du Calvaire est l'obstacle qui empêche la réunion du couple. Malgré les distances que le temps et l'habit religieux ont mises entre ces deux protagonistes, leur dialogue est aussi familier et naturel que jadis. Sans tenir compte de ses vœux, l'hospitalière décide de quitter l'hôpital de façon clandestine.

Au lieu de créer un drame psychologique d'envergure, l'auteur invente un incident extérieur, assez exceptionnel, pour séparer à nouveau le couple d'amoureux. Une ambiance sentimentale marque cette scène où la religieuse à genoux dans la chapelle revoit en imagination le visage du vieillard mourant qui vient de la supplier de ne pas partir. Le sens profond de sa vocation d'hospitalière lui est révélé par cet incident imprévu qui la confirme dans son attachement à Dieu et à son service dans le soin des malades. La religieuse écrit à Paul Noiseux:

Au milieu de ce grand sacrifice, il me semble que je suis religieuse accomplie parce que je me détache volontairement et affectivement de tout ce que j'aimais, de tout ce que je chérissais, de tout ce qui m'appartenait et qui était ma vie. Et je retourne à mes devoirs, accomplir l'oeuvre de la religieuse du Seigneur. Adieux¹³ !

Malgré quelques maladresses, ce roman met en opposition un amour humain fort embelli par l'attrait de l'impossible et des "devoirs" religieux qui l'emportent finalement. Le brusque revirement du dénouement se justifie par l'intervention d'un "deus ex machina" théâtral, arbitre de la situation romanesque, qui prend la voix d'un vieillard mourant. La décision qui s'est imposée à soeur Madeleine ne découle pas d'une lente évolution psychologique, ordinaire et normale. Toutefois le miracle de la conversion intérieure, bien qu'exceptionnel, semble possible et plausible dans un tel contexte religieux et sentimental.

Publié en 1942, Trop tard d'Adrienne Maillet contient l'une des premières tentatives d'analyse psychologique de l'appel à la vie religieuse¹⁴ dans le roman. La vocation

13 Ibid., p. 171-172.

14 Adrienne Maillet décrit la vie au postulat et au noviciat dans la Vie tourmentée de Michelle Rôbal (1947), oeuvre classée comme biographie mais que nous croyons être un roman. Les avant-propos d'auteurs et les prétendues rencontres avec l'héroïne ne servent souvent que de prétextes romanesques. Les faiblesses, les espoirs et les désirs de persévérance dans la vie religieuse forment la trame de ce récit qui a un cachet d'authenticité.

de Suzanne Nevers offre plus de prise à la vraisemblance que celle d'Andrée d'Auteuil, car elle possède une profondeur qui se prête à l'analyse. Une période de maturation psychologique et spirituelle prépare cette jeune femme à la vie religieuse. Ce n'est pas sans hésitations qu'elle renonce à l'amour humain.

Après avoir sondé ses propres aspirations, Suzanne Nevers trouve finalement la sérénité et un sens à son existence dans la vie religieuse. Au début, les raisons qu'elle se donne pour entrer au couvent ne sont pas très claires; d'ailleurs elle n'y a jamais songé auparavant¹⁵. Elle réfléchit sérieusement avant de s'engager, et par crainte de céder à un emballement, elle consulte le père Fulgence, conseiller réputé pour sa sainteté et sa clairvoyance. Confirmée dans son dessein, qui n'a rien de définitif encore, Suzanne Nevers sait que le temps du noviciat lui permettra d'étudier ses dispositions et les obligations de la vie religieuse et que, si elle change d'idée, elle sera libre de sortir. Attirée par l'exemple de sa cousine soeur Carle, elle entre chez les Soeurs de la Miséricorde.

15 Cette vocation qui peut sembler saugrenue est pourtant mieux préparée que la "vocation surprise" de Dolorès dans l'unique roman d'Adéla Tremblay-Sergerie. Musicienne célèbre, Dolorès Muta renonce subitement à l'amour, "résolution terrible" justifiée par l'attrait d'un "refuge assuré", d'une "demeure paisible" où elle se consacrerait au service de Dieu qui, dans sa grande bonté, lui pardonnerait de lui avoir d'abord préféré un humain". (Le Secret de Micheline, Bagotville, L'Auteur, 1936, p. 199.)

Les préjugés et les "qu'en-dira-t-on" n'inquiètent pas Suzanne Nevers. Elles les anticipe et veut ignorer les accusations de stupidité ou de déséquilibre:

Toutefois, personne n'aura le droit de penser que je m'en vais ensevelir un amour déçu, comme il arrive souvent, et que je¹⁶ donne à Dieu un coeur repoussé par un homme.

Personne tout à fait réaliste, Suzanne Nevers prend une décision lucide et raisonnée qui n'exclut pas toutefois une attitude de foi. Désillusionnée, la future religieuse renonce librement à l'amour humain, afin d'accéder à des valeurs sûres et durables.

Dans l'épilogue du roman, la narratrice-romancière, à qui Suzanne a confié son journal intime, intervient pour exposer ses propres conclusions sur la vocation de l'héroïne. Lors de la cérémonie de profession, c'est une Suzanne toujours belle physiquement, mais moralement métamorphosée que la narratrice retrouve. La jeune professe a une expression nouvelle, un regard où rayonne la paix et le bonheur. Elle est tout à fait à l'aise avec son ancien fiancé maintenant marié et heureux. Les réalités spirituelles qui ont transformé la religieuse intriguent la narratrice:

16 Adrienne Maillet, Trop tard, Montréal, Imprimerie populaire, 1942, p. 196. Cette allusion de la narratrice à un "amour déçu" comme motif d'entrée au couvent renvoie-t-elle à des cas réels ou littéraires? C'est un fait courant dans le roman, comme le démontre quelques autres exemples. Michelle dans Mademoiselle Sérénité (1936) de Moïsette Olier (pseudonyme de Corinne Garceau) songe à entrer au couvent, mais son directeur de conscience ne lui reconnaît pas les aptitudes requises. Ce roman écrit à la première personne analyse finement les sentiments de la narratrice, "ancienne élève des Ursulines".

Suzanne me mit au courant de son intimité amoureuse avec l'Epoux de son âme, de son enchantement à vivre une existence toute surnaturelle. Malgré la note de sincérité qui dominait dans ce qu'elle m'exprimait, je demeurais sceptique devant un tel mysticisme: s'attacher à quelqu'un que l'on voit, par exemple, à cette captivante Suzanne ou à ce séduisant Claude, à la bonne heure, mais s'éprendre d'amour intense pour un Etre qui se dérobe à nos¹⁷ sens, cela dépassait ma compréhension¹⁷.

Cette distance que la narratrice prend face au personnage confère à ce dernier une plus grande autonomie.

Suzanne Nevers n'a pourtant pas les caractéristiques d'un être exceptionnel. La spontanéité et la simplicité qui se dégagent de son comportement avec les enfants impressionnent la narratrice, désormais convaincue par les faits que soeur Nevers a trouvé en communauté le complet épanouissement de son être. La trop grande perfection physique de Suzanne en fait un personnage idéalisé. Cependant, les détresses intérieures qu'elle a vécues semblent authentiques et ses motivations sont sincères. Le double point de vue, intérieur dans le journal de Suzanne et extérieur dans les commentaires de la narratrice, font de ce personnage un être fictif vivant, parce que présenté lors de périodes de transformation psychologique et spirituel.

17 Trop tard, p. 201. Dans un roman antérieur, Peuvent-elles garder un secret? (1938), Adrienne Maillet décrit une jeune religieuse, semblable à Suzanne Nevers, qui soigne les infirmes de l'hospice Sainte-Anne à Baie Saint-Paul. Un visiteur, cousin de la religieuse, raconte que "ce n'est pas par déception, ni pour un motif humain" que soeur François-Paul est entrée au couvent à l'âge de vingt ans, après avoir rompu ses fiançailles. Ce roman démontre que la générosité et la soumission à la volonté divine sont des motifs qui s'ajoutent à l'assurance du salut éternel pour expliquer le choix de la vie religieuse.

Le "championnat" de la vie religieuse

La Championne de J.-Wilfrid Pion, roman publié en 1941 et basé sur une observation attentive de la réalité, décrit la vie d'une paroisse agricole. L'auteur raconte en détails l'histoire de la vocation religieuse de Marie-Jeanne Ricard, orpheline recueillie par un cousin de son père et surnommée "la Championne" à cause de son désir d'exceller en tout.

La prière et la demande d'indices sûrs constituent pour Marie-Jeanne, la première étape dans le choix d'un état de vie. Deux religieuses missionnaires rencontrées par hasard la renseignent sur la vie religieuse en général. La Championne apprend que la "vocation" est un "appel de Dieu" qui se manifeste par le désir d'avancer dans les vertus chrétiennes et de pratiquer les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. L'orpheline ressent un attrait pour cet état de vie où elle pourrait "aspirer au championnat" de la perfection pour l'amour de Dieu. Type idéalisé de la bonne orpheline qui possède toutes les qualités et une extrême docilité à la volonté divine, l'héroïne de Pion fait partie de celles que les religieuses visiteuses appellent "âmes d'élite". Le ton prédicant qui domine dans l'ensemble du roman se fait plus pressant quand le narrateur parle de la vocation de Marie-Jeanne Ricard. Certains passages semblent tirés d'un traité de la vie religieuse ou d'une sorte de guide pratique pour jeune fille intéressée à la vie consacrée.

L'appel divin étant vérifié au moyen de signes, Marie-Jeanne continue de prier pour avoir la "grâce de connaître sa destinée" sans équivoque. Ce roman montre que le choix d'un état de vie est lucide, éclairé, paisible et approuvé par la famille et le curé. Cependant, l'allusion à une "destinée" laisse entendre que la liberté est un facteur soumis à des impondérables. Lorsque la Championne était encore petite, son institutrice avait décelé cette vocation religieuse et avait laissé au curé un certificat de bonne conduite pour son élève.

La mentalité de l'époque se reflète dans ce roman où il est question de travaux de la ferme, de coutumes rurales, de relations entre voisins et d'influence du curé sur la vie de ses fidèles. Pour le curé, qui remet à Marie-Jeanne l'adresse d'une communauté religieuse à Montréal et lui promet de demander l'exemption de la dot¹⁸, cette autre "religieuse qui va représenter la paroisse" est un objet d'orgueil et de satisfaction. Son prône du dimanche déborde de zèle pour le recrutement:

18 L'argent est un élément important dans la vie des paysans de ce roman. Un voisin explique pourquoi Juliette Ponsard a été renvoyée du couvent: "Il paraît, dit-il, qu'elles [les religieuses] ont assez de filles riches découragées de leurs aventures amoureuses et qui paient grassement pour cacher leur désespoir. Elles n'acceptent plus celles qui ne peuvent leur apporter du bel argent sonnante." (*La Championne*, Montréal, Editions Modèles, [1941], p. 229-230.) Un autre cas de refus d'une aspirante paraît dans *les Voies de l'amour* (1931) du docteur René de Cotret. Se croyant abandonnée pour toujours, poussée par le découragement, l'héroïne demande son entrée au couvent, mais la supérieure lui conseille de se guérir d'abord. Le bon sens a raison de cette vocation due au désespoir.

Ceux-là surtout sont bienheureux, ajouta-t-il, qui consentent généreusement au sacrifice d'un membre de la famille pour la vigne du Seigneur. Dieu aura pour eux une récompense particulière dans le ciel et souvent même, dès ici-bas, Il les bénira spécialement¹⁹.

Le destin de Marie-Jeanne Ricard est fixé: il ne lui reste qu'à faire une demande d'entrée par écrit, puis à attendre qu'une "enquête" soit faite sur son cas et qu'on lui adresse une lettre d'admission au postulat. Marie-Jeanne se considère alors comme une fiancée et confectionne son trousseau. Les adieux à la famille manquent de naturel; le narrateur n'est jamais très loin de ses personnages à qui il souffle les paroles qui conviennent. La mère adoptive de Marie-Jeanne se dit heureuse d'avoir bercé une future religieuse". Ses propos relèvent du discours d'adieu circonstanciel:

Va, ma chère enfant, vers la destinée qui facilitera ton salut. Nous serons tous heureux d'avoir frôlé une âme assez courageuse pour affronter l'inconnu d'une mission éloignée où tu répandras ton amour du prochain basé sur l'amour de notre Dieu. Va plus près du ciel pour devenir l'étoile que nous suivrons du plus près possible pour y atteindre aussi dans la voie tracée à chacun de nous. Quant à mes larmes maternelles, mets-les sur le compte de ma joie de te voir heureuse et de ma fierté d'avoir élevé une épouse du Seigneur²⁰.

Soutenue par cette effervescence qui s'oppose à certains passages plus réalistes du roman, l'aspirante peut

19 La Championne, p. 224.

20 Ibid., p. 238.

s'identifier à un rôle supérieur, à une image de soi auréolée par une opinion valorisante. Une idéalisation outrée enlève de la crédibilité au personnage trop parfait de la future religieuse. Son refus devant les promesses intéressées du voisin et son renoncement à un héritage considérable ne surprennent pas. La genèse de cette vocation ayant été relatée avec grande précision, l'inflexibilité est une conséquence admissible, étant donné le caractère excessif de la postulante et son goût du dépassement. La "Championne" n'est pas perçue comme un "être humain" fictif. Elle est plutôt un "type" de future religieuse, représentatif de la bonne jeune fille aux grandes ambitions. Une analyse psychologique plus poussée et l'ajout d'hésitations et de faiblesses personnelles auraient sans doute donné plus de profondeur et de vérité à la jeune religieuse qui, malgré les longues descriptions de ses gestes et ambitions, n'en est pas moins perçue comme un personnage "plat" (flat, dirait Forster). Il lui manque un côté d'ombre qui lui aurait prêté un peu d'épaisseur et de vraisemblance. La Championne est un instrument qui sert à mettre en évidence l'un des buts du roman: la promotion de la vie religieuse et le recrutement des filles de la campagne. Peu importe que le milieu familial soit pauvre, pourvu qu'il soit chrétien. La luminosité qui se dégage de la jeune fille modèle, qu'elle soit placée dans un milieu rural ordinaire ou dans un cadre historique de grande envergure, prend des dimensions démesurées qui la déshumanisent et la placent au-dessus des autres personnages.

LA RELIGIEUSE DANS LE ROMAN HISTORIQUE

Plusieurs religieuses figurent dans le roman historique qui prolonge l'idéologie nationaliste du XIX^e siècle: les unes, personnages tout à fait imaginaires, sont soit des futures religieuses, soit des personnages secondaires inventés pour prendre place dans un décor ou servir d'appui moral à une personne dans le besoin; les autres sont des figures historiques, des femmes comme Marguerite Bourgeoys, qui ont joué un rôle prépondérant en leur temps et qui ont marqué l'histoire du Canada français. Ces dernières, dont les traits, les faits et les gestes sont déjà consignés dans l'histoire, entrent plus difficilement dans une intrigue romanesque que les aspirantes à la vie consacrée et les autres religieuses professes qui ont un rôle épisodique dans le roman. Pour créer l'illusion du vrai, le romancier, qui se double habituellement de l'historien, doit non seulement tenir compte des exigences de l'exactitude historique mais aussi faire preuve d'imagination créatrice et recourir aux techniques de composition et de représentation qui feront de son roman un heureux mélange d'histoire et de fiction.

Reprises du portrait de l'amoureuse déçue

Semblables aux amoureuses déçues qui, dans le roman du XIX^e siècle, entraient au couvent, quelques futures

religieuses²¹ paraissent dans des romans historiques publiés avant 1930. L'héroïne d'un petit roman historique de Jean Féron a hérité de la grandeur d'âme et de l'esprit de sacrifice qui ont marqué les grandes amoureuses dans les romans de Marmette et de Rousseau. Cette future religieuse appuie la valeur du rebelle Hindelang, personnage principal du Patriote. Semblable à celle du Rebelle de Régis de Trobriand, l'intrigue sentimentale se termine avec la pendaison du héros sur la place publique. Tout près, dans l'église Notre-Dame, Elisabeth pleure celui qu'elle considère comme un mari:

Seigneur, acceptez la douleur d'une veuve qui,
de ce jour, se voue tout entière à votre service!
Seigneur, je suis votre servante et je vous
supplie de recevoir dans votre royaume celui que²²
je pleure et que je veux retrouver auprès de vous²².

21 Louise de Châtillon, personnage très secondaire dans l'Algonquine (1910) de Rodolphe Girard prend le voile à l'Hôtel-Dieu de Québec un peu par dépit à l'égard de son fiancé qui s'est montré volage. Lilian dans les Fantômes blancs (1923) d'Azilia Rochefort est aussi un personnage secondaire. A la mort de son fiancé, pour accomplir la promesse qu'elle lui avait faite, cette blonde orpheline entre chez les Ursulines de Québec.

22 Jean Féron (pseudonyme de Joseph-Marc Lebel), Le Patriote, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1926, p. 62.

Les romans publiés mensuellement par Edouard Garand dans la collection "le Roman canadien" jouissaient de la faveur populaire. Les auteurs qui publiaient chez Garand ne craignaient pas de prendre la défense de leurs romans qui se vendaient à 10 000 exemplaires et étaient lus par 50 000 Canadiens français, si l'on en croit les chiffres qu'avance Alexandre Huot dans "les Illustres Inconnus", article publié à la suite de la Ceinture fléchée, à la page 47 du numéro 12 de la Vie canadienne.

Compatible avec l'entrée au couvent, l'amour est purifié par l'espérance de retrouver l'être aimé dans une autre vie. Cette vocation "in extremis" de la jeune Canadienne française n'est pas sans noblesse; en effet, elle surgit du désir d'égaler l'ami qui a donné sa vie pour une cause patriotique. Ce schéma bien connu, qui n'ajoute rien d'original au roman de la fidélité, disparaît désormais de la littérature avec ce petit roman de Féron, dont le but évident est de rendre l'histoire accessible à un grand nombre de lecteurs. Féron respecte l'idéologie dominante de son époque et offre une vision de l'histoire canadienne qui valorise le héros "sans peur et sans reproches", aimé d'une brave héroïne, prête à faire, elle aussi, le sacrifice de sa vie.

L'esprit d'aventure et les revirements propres au roman-feuilleton marqueront Marguerite de Loisel, héroïne des cinq romans de la série "Flambard", publiée entre 1925 et 1927, où Jean Féron reconstitue quelques épisodes des guerres de la conquête. Pour réparer une conduite reprehensible et parce qu'elle est seule, Marguerite de Loisel se réfugie à l'Hôpital général de Québec. Vêtue en "soeur hospitalière", elle circule dans la ville et recueille des malades. Son statut religieux est mal défini: le narrateur en fait une tourière, mais la nomme mademoiselle. Dans le troisième roman de la série, le Siège de Québec, elle n'est plus tourière mais garde-malade et fiancée éventuelle de Loys.

Trop occupé à multiplier les aventures et les situations compliquées, Jean Féron ne se préoccupe guère de la vraisemblance de cette vocation temporaire. Le feuilletoniste camoufle un peu la situation et souligne le rôle héroïque de femmes bénévoles, qui, comme Marguerite de Loisel, soignent des blessés dans les hôpitaux et couvents de la ville. Dans le milieu hospitalier, les religieuses infirmières n'ont qu'un rôle de figurantes. Il en est ainsi des huit ursulines qui, cierge à la main, précèdent de nuit le convoi funèbre conduisant les restes de Montcalm. Jean Féron reprend les faits historiques connus: l'enterrement de Montcalm dans la chapelle des Ursulines où religieuses et gens du peuple demeurèrent en prières toute la nuit.

L'image des religieuses mêlées aux petites gens révèle de façon éloquente le rôle des religieuses, anonymes pour la plupart, qui soutiennent à leur façon le combat patriotique. Les auteurs de romans historiques se plaisent à représenter la religieuse en train de réconforter des blessés ou d'accueillir des jeunes filles éprouvées. Ces religieuses compatissantes continueront de paraître dans le roman, alors que l'image familière d'une amoureuse qui "renonce au monde" disparaît définitivement du roman historique avec Marguerite de Loisel. Dans les quelques romans subséquents qui font revivre le passé, la vocation religieuse découle de motifs intérieurs, psychologiques et religieux.

Nouvelles figures d'aspirantes à la vie religieuse

Trois futures religieuses, personnages secondaires dans des oeuvres de Pierre Benoît et dans l'unique roman de Louis-Georges Lapointe, se présentent sous un jour tout à fait nouveau. Leur vocation n'est pas la conséquence inéluctable de la mort ou de la disparition d'un ami: elle correspond à un besoin profond du personnage.

Martine Juillet, fille du roi de Pierre Benoît trace la vie des premiers colons de Montréal et raconte l'histoire de la famille de Nicolas Guillaumin et de Martine Juillet, qui comptera un fils prêtre et une fille religieuse de la Congrégation de Notre-Dame. Marguerite Bourgeoys, qui est mêlée de très près à la vie de cette famille, annonce à Martine les desseins de Marie-Joseph. Préoccupée du recrutement de bons sujets pour ses missions, la célèbre fondatrice se dit "bien aise" de recevoir cette "belle âme" dans sa communauté. Une "mine gracieuse" et un "caractère enjoué et facile" caractérisent Joseph. Contrairement aux futures religieuses des romans antérieurs, cette jeune fille n'a pas d'amoureux.

Je ne connais que deux amours, dit Joseph
doucement. Celui du bon Dieu et celui des
petits enfants. Je ne pourrais que satisfaire
le premier chez les dames de l'Hôtel-Dieu.
C'est pourquoi je veux entrer à la Congrégation²³.

²³ Pierre Benoît, Martine Juillet, fille du roi, Montréal, Fides, 1945, p. 219.

Cette réponse, tout à fait nouvelle dans le roman, révèle les aspirations profondes du personnage. Ce n'est plus une nécessité d'intrigue sentimentale qui pousse la jeune fille au couvent. Plus près de la vérité psychologique du personnage, l'auteur lui prête les qualités et les dispositions requises pour devenir religieuse. Au cours de la cérémonie de prise d'habit, la nouvelle religieuse fait publiquement son "adieu au monde"²⁴. Le réalisme de la scène n'exclut pas le pathétique: la mère de Josephite pleure en songeant à ses deux enfants consacrés à Dieu:

La présence de François-Xavier au chœur
avivait son émotion d'autant et il lui sembla
tout à coup que ce double don fait au Seigneur
la revêtait elle-même d'une sorte de chape de
sainteté inconsciemment acquise²⁵.

Ecrit en un temps où les mentalités favorisent et même exaltent la vie religieuse et le sacerdoce, cette remarque de Pierre Benoît reflète autant, sinon davantage, l'esprit de

24 Il est peut-être exagéré de parler "d'adieu au monde" dans ce roman, alors que les Soeurs de la Congrégation n'ont jamais été cloîtrées. Les allées et venues des religieuses, leur travail à la mission de la montagne, à Ville-Marie ou à l'île d'Orléans les obligent à se mêler à la vie des colons. Il faut plutôt interpréter l'expression "le monde", qui revient constamment dans le roman, comme on l'entendait alors: c'est-à-dire, renoncement à tout ce qui est vanité, recherche de soi, voire égoïsme et surtout ambitions terrestres.

25 Martine Juillet, fille du roi, p. 219.

son époque que celui des débuts de Montréal. Les influences de la famille et des éducatrices religieuses ne sont pas étrangères à certains appels à la vie consacrée.

Le roman historique de Louis-Georges Lapointe, le Moulin du crochet, publié en 1950, corrobore le fait que, dans la famille canadienne-française traditionnelle²⁶, il n'est pas rare qu'une des filles soit attirée par les oeuvres de ses éducatrices et choisisse de devenir religieuse. La troisième fille du seigneur François Bigras de Lairrel et de Charlotte Goyer retourne chez les Ursulines de Québec où elle a étudié. Denise Bigras semble prédestinée à la vie religieuse, car elle n'a aucun goût pour la vie mondaine et préfère la solitude. Les objections et les ambitions de sa mère sont facilement vaincues puisque son père se dit "enchanté" de cette décision où il voit la volonté de Dieu. L'auteur garde le silence sur les motifs qui attirent Denise

26 En donnant une vocation à Denise Bigras, Louis-Georges Lapointe démontre qu'il était normal qu'une fille de famille canadienne-française entre au couvent. Pierre-Georges Roy relate que dans la première partie du XVIII^e siècle, donc à l'époque reconstituée dans le roman de Lapointe, une famille exceptionnelle compta six filles religieuses. Des treize enfants de Gaspard Adhémar de Lantagnac, officier dans les troupes venues au Canada en 1712, et madame de Lino, un fils devint officier, cinq enfants moururent en bas âge et une fille se maria. Les six autres filles entrèrent au couvent: Marie-Charlotte à l'Hôtel-Dieu de Montréal, Marie-Ursule à la Congrégation de Notre-Dame, Marie-Thérèse et Jeanne-Charlotte à l'Hôpital général de Québec, Geneviève-Françoise et Angélique au monastère des Ursulines à Québec. (A travers l'histoire des Ursulines de Québec, Lévis, 1939, p. 119.)

au couvent, mais il signale que ce départ est un lourd sacrifice pour la mère. Vers la fin du roman, le narrateur, qui suit de près l'évolution intérieure de Charlotte Goyer, expose la désillusion de ses rêves de grandeur:

Il lui semblait que Denise ne s'était pas trompée en choisissant l'humilité du cloître. Elle, au moins, ne connaîtrait pas les vicissitudes et les angoisses d'élever et d'établir des enfants selon leur rang²⁷.

Le témoignage de Rachel, soeur aînée de Denise, appuie en termes évangéliques ce choix de "la meilleure part". Le bonheur de Denise, qui n'est pas décrit mais imaginé par sa mère et sa soeur, s'oppose aux malheurs de Rachel qui occupent une place plus importante dans le roman. Le personnage de la jeune religieuse n'est pas étudié en profondeur: sa vocation est présentée comme un fait normal.

Une intrusion d'auteur qui exprime une opinion se glisse dans le roman pour révéler l'estime accordée aux religieuses contemporaines de Lapointe.

Une religieuse les accueille à l'entrée de l'hôpital avec cette bonté douce et généreuse qui devait toujours caractériser les hospitalières de Saint-Joseph de Montréal²⁸.

Pour renforcer l'illusion du vrai, le romancier donne un nom à la religieuse postée au chevet d'un mourant. Ce personnage de décor contribue à la création d'une atmosphère de compassion.

27 Louis-Georges Lapointe, Le Moulin du crochet, Laval-des-Rapides, Éditions Dequen, 1950, p. 428.

28 Ibid., p. 420.

La dernière aspirante à la vie religieuse à paraître dans le roman historique est une arrière-nièce de Josephte Guillaumin, qui devenait religieuse dans Martine Juillet, fille du roi. En effet, le Marchand de la Place Royale qui fait suite à ce roman montre une religieuse de la Congrégation, maintenant nonagénaire, seule survivante de sa génération. Son arrière-nièce Marie, fille de François-Xavier Guillaumin, se joindra à la communauté naissante des Soeurs Grises. Le romancier historien, soucieux de la véracité des faits et de la précision des détails²⁹ concrets, se préoccupe aussi de la vraisemblance psychologique de son personnage. Le grand idéal et la générosité de Marie la distinguent des autres filles. Sa décision d'entrer au couvent n'est pas imprévue. Deux fois la semaine,

29 En intercalant une scène de la vie mondaine, Pierre Benoît donne une explication à l'origine de l'appellation "soeurs grises" donnée aux Soeurs de la Charité. Le frère de Marie Guillaumin s'indigne devant les dires d'une coquette: "Mais oui, clamait-elle, tout le monde sait comment les Soeurs Grises ont trouvé leur nom. Vous vous souvenez de l'incendie de leur maison en 45. Elles avaient tellement d'eau-de-vie dans leur cave que les flammes en devinrent violettes." (Le Marchand de la Place Royale, Montréal, Fides, 1960, p. 139.) La désignation soeur grise, plus ancienne que la communauté de mère d'Youville, servait déjà à nommer les soeurs de Charité françaises qui avaient adopté un habit gris. Toutefois, nous ne prétendons pas donner une explication définitive, car toute appellation de ce genre finit par ressortir à la légende.

elle se rend travailler bénévolement à l'Hôpital général³⁰ que Marguerite d'Youville dirige depuis dix ans. La jeune fille à "l'âme aimante" y ressent une joie mystique:

Là, elle découvrait le témoignage d'un amour supérieur à tout ce qu'elle avait connu auparavant. [...] Cette assiduité des filles de la charité auprès de la détresse humaine s'apparentait à celle du Christ se penchant sur les infirmes et les aveugles³¹.

La mort de la vieille soeur Josephte Guillaumin marque un tournant décisif dans la vie de Marie Guillaumin. Elle se laisse envahir par l'atmosphère mystérieuse qui règne dans le parloir nu et froid du couvent où les restes de sa grand-tante sont exposés. La présence d'une postulante "à mine grave", le silence, les cierges et le froid intensifient le caractère d'austérité associé à la vie religieuse. Les traits anguleux de la morte et la blancheur de la guimpe forment un contraste avec l'impression de "paix céleste"

30 L'Hôpital général des frères Charron, que Marguerite d'Youville relèvera, avait entre autres comme but, ainsi que l'indique les lettres patentes royales, "de retirer les pauvres enfants orphelins, estropiés, vieillards, infirmes et autres nécessiteux mâles, pour y être logés, nourris et secourus dans leurs besoins, les occuper dans les ouvrages qui leur seront convenables, faire apprendre des métiers auxdits enfants et leur donner la meilleure éducation que faire se pourra". Par la suite, les Jésuites se chargeront de l'instruction des garçons et les Soeurs Grises, des nécessiteux. (Cf. Raymond Douville et Jacques-Donat Casanova, La Vie quotidienne en Nouvelle-France, Paris, Hachette, 1964, p. 241.)

31 Le Marchand de la Place Royale, p. 131.

qui se dégage. Les voix des religieuses qui chantent d'anciens cantiques reportent l'imagination de Marie aux temps héroïques de la colonie. Elle se sent appelée à une vie consacrée.

Les oeuvres saintes étaient immortelles en Nouvelle-France, et fortes comme la résurrection promise. Elle sentit surgir en son coeur une vague bonté, un désir puissant de se rallier aux forces traditionnelles en se consacrant à cet amour³² du prochain sur lequel repose toute religion.

Pierre Benoît sait décrire avec sobriété et faire ressortir des détails caractéristiques qui produisent une impression de vérité. François Guillaumin, qui connaît le passé de sa tante et se souvient du temps où la jeune religieuse travaillait aux champs, semble plus près d'elle que sa fille Marie. Cependant, un même esprit d'appartenance à une race privilégiée et un même idéal de don de soi animent la nièce et la grand-tante et les rapprochent tout autant sinon davantage que les liens du sang.

Les quelques futures religieuses dans l'oeuvre de Benoît et de Lapointe sont uniques. En plus de perpétuer la fidélité aux valeurs traditionnelles, ces jeunes religieuses sont des personnages nouveaux. Elles ont acquis plus de vraisemblance, sans doute à cause de l'attention accordée à la psychologie du personnage et à l'aspect mystique de la vocation religieuse. Néanmoins, ces

32 Ibid., p. 129.

candidates continuent d'être des êtres surhumains, trop parfaits. Lorsqu'ils créent des religieuses, les romanciers négligent facilement la composante négative qui constitue tout être humain et qui donne au personnage une apparence de vérité. Le modèle de la jeune fille idéale sert encore de point de départ pour la création de l'aspirante à la vie religieuse chez qui se dessinent les traits d'un être de rêve et de perfection.

Deux Marguerite Bourgeoys de roman

La tendance à l'embellissement de la religieuse s'explique en partie par les intentions didactiques d'un auteur désireux de valoriser le passé d'un peuple où se côtoient des héros et des petites gens parfois pusillanimes. La tendance réaliste qui s'affirme dans les romans de Pierre Benoît s'oppose à l'idéalisation des personnages chez Laure Conan, qui crée pour l'Oublié et la Sève immortelle des religieuses exceptionnelles. Pierre Benoît et Laure Conan ont recours à des procédés distincts pour animer leurs personnages historiques. L'étude des deux Marguerite Bourgeoys qui paraissent dans l'Oublié et dans Martine Juillet distinguera ces différentes façon de représenter un même personnage historique.

Tout est exalté dans l'Oublié, à partir de la valeur proverbiale du gouverneur Maisonneuve jusqu'au courage du

colon-soldat Lambert Closse. Tout en étant fidèle aux personnages tels que décrits dans les sources consultées, soit les Annales de l'Hôtel-Dieu de Marie Morin et l'Histoire de Montréal de Dollier de Casson, Laure Conan tente de leur donner une dimension psychologique. C'est pourquoi elle prête des allures naturelles à leurs gestes et aux dialogues. Soit qu'elle exhorte Lambert Closse à confesser sa foi pour édifier un sauvage mourant, soit qu'elle montre de la compréhension pour les peines de Brigeac, Marguerite Bourgeoys conserve infailliblement un aspect de sainteté inaccessible. La célèbre fondatrice "vêtue en religieuse et de la plus agréable physionomie", semble s'abaisser, descendre d'un piédestal pour jouer un rôle de convention. Malgré les tentatives de l'auteur pour créer l'illusion de la vie, le personnage de Marguerite Bourgeoys demeure figé et sublime. Selon Laure Conan, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys sont les "anges de la colonie". Les qualités de l'institutrice sont amplifiées par des expressions comme "la grande servante de Dieu", "créature céleste" et "quelques traits de ressemblance avec les anges". Le témoignage de Marie de l'Incarnation dans une lettre à son

élève Elisabeth Moyen fait de Ville-Marie une colonie de "saints et de saintes". Laure Conan ne crée que des êtres supérieurs dans ce roman³³.

Dans un tel contexte, Marguerite Bourgeoys n'est plus un personnage de roman, mais une "sainte légendaire", semblable aux êtres d'exception de l'hagiographie chrétienne. Même s'il est effacé et à peu près inutile dans l'intrigue romanesque, le rôle de Marguerite Bourgeoys ne passe pas inaperçu, à cause de cette dimension de sainteté qui la distingue. Cette religieuse célèbre est figée dans une perfection qui détruit l'illusion romanesque.

Bien qu'ils appartiennent à l'époque décrite dans l'Oublié et qu'ils affrontent les mêmes difficultés quotidiennes, les personnages du roman Martine Juillet, fille du roi ne sont pas représentés de la même façon. Tout en faisant oeuvre d'historien, Pierre Benoît s'occupe du naturel chez ses personnages, qu'ils soient des chefs ou des colons. Ces derniers, qui semblent davantage souffrir de la vie rude et des guerres continuelles contre les Iroquois, n'ont pas la grandeur ni le courage des dirigeants.

33 Laure Conan s'appuie sur les Annales de l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph écrites par soeur Marie Morin. L'extrait suivant paraît dans la préface de la deuxième édition de l'Oublié: "Aussi tous les colons vivaient-ils comme des saints, dans une parfaite unité de volonté et de sentiment, une piété, une dévotion et une religion sincères envers Dieu et tels que sont maintenant les bons religieux. On n'entendait pas seulement parler du vice déshonnête, duquel tous avaient horreur, même les hommes les moins dévots: enfin c'est une image de la primitive Eglise que ce cher Montréal dans son commencement et dans son progrès, ce qui a duré environ trente-deux ans." (Cette préface de A. Bourassa est reprise dans la 3^e édition de l'Oublié, Montréal, Beauchemin, 1904, p. XVIII.)

Présente du début à la fin du roman, soit de 1653 à 1700, Marguerite Bourgeoys a les traits d'une femme courageuse. Elle est l'égale du gouverneur et de Jeanne Mance, dont les rôles sont plus faibles dans ce roman que dans celui de Laure Conan: leurs images s'estompent en faveur de l'illustre fondatrice qui agit comme protectrice de Martine Juillet et éducatrice de ses enfants et petits-enfants.

Que les visées d'un roman historique soient réalistes ou idéalistes, le personnage emprunté à l'histoire prend inévitablement de l'ampleur. Sans être démesurément grandi, le portrait de Marguerite Bourgeoys qui paraît au début du roman de Pierre Benoît est embelli: c'est une femme qui a un "beau visage", un "sourire agréable". Les interminables descriptions d'héroïnes qui se multipliaient dans le roman au XIX^e siècle ont disparu du roman historique; désormais, quelques traits typiques et généraux suffisent pour présenter un personnage dont le caractère perce à travers les gestes et les paroles. Beaucoup de faits empruntés à la biographie de Marguerite Bourgeoys sont authentiques. L'auteur parle du voyage qu'elle fit à pied de Montréal à Québec pour rencontrer l'évêque et de la chapelle de Bonsecours qu'elle aida à construire. Dans son école, elle reçoit d'abord les petits garçons, les filles, quelques Indiennes. Ayant fait ériger au sommet de la montagne une croix de bois semblable à celle que Maisonneuve y avait portée, elle s'y

rend souvent avec Martine Juillet et quelques jeunes Huronnes. Le naturel de la conversation et les remarques font ressortir les talents de l'institutrice, attentive à tout ce qui l'entoure.

Pour décrire la classe de Marguerite Bourgeoys, l'auteur intercale des détails anachroniques qui évoquent peut-être davantage la vie des pensionnats au XX^e siècle que l'école des débuts de Montréal. Marie des Bois arrose "les fougères de la soeur" et est demandée au "bureau" de soeur Bourgeoys pour un petit manquement au règlement. Lorsqu'il annonce que Marguerite Bourgeoys consent au mariage de sa protégée avec le fils de Martine, Pierre Benoît laisse passer un jugement d'auteur qui affirme que la fondatrice de la Congrégation, est "figure trop vénérée pour que sa parole ne fasse pas loi"³⁴. S'écartant ensuite de l'orientation réaliste qu'il avait d'abord donnée à la composition de son personnage, Pierre Benoît fait l'éloge de ce "superbe symbole" des débuts de Montréal.

Toujours aussi énergique et pleine d'initiative, on pouvait la voir travailler aux champs comme au couvent avec ses filles, entreprendre de longues expéditions qui eussent fatigué nombre de jeunes femmes, étendre sans relâche son oeuvre d'éducation³⁵.

Se pliant à l'usage de faire le panégyrique d'un personnage à son décès, Pierre Benoît raconte que tout Montréal fut dans le deuil lorsque Marguerite Bourgeoys mourut:

34 Martine Juillet, fille du roi, p. 223.

35 Ibid., p. 261.

La fondatrice de la Congrégation était le dernier symbole de l'effort religieux et colonisateur qui avait transformé le désert d'Hochelaga en un Montréal prospère et vivace. Pour elle aussi, l'oeuvre avait crû au-delà de toute espérance. Des funérailles à nulles autres pareilles lui furent faites en Notre-Dame. Le 13 janvier, tout ce que la ville comptait d'âmes, depuis le gouverneur jusqu'au plus petit engagé, remplissait l'église paroissiale. Monsieur de Casson, lui-même fort âgé et très visiblement ému, prononça une admirable oraison funèbre, arracha des larmes à ses auditeurs³⁶.

Martine affirme prophétiquement: "La bonne soeur était une sainte³⁷." Pierre Benoît rappelle que son coeur fut donné à la ville et que le coffret qui le contenait fut déposé dans l'église de la Congrégation.

Malgré tous les efforts que déploie l'auteur pour rendre son personnage vivant par l'emploi du dialogue, les descriptions ou quelques autres techniques, il réussit difficilement à convaincre le lecteur que mère Bourgeoys est un personnage de roman. Cette difficulté propre au roman historique s'explique par le fait que le personnage historique occupe une place importante dans le roman.

Trois hospitalières admirables et une annaliste célèbre

Trois romans publiés avec un intervalle de dix ans entre chacun offrent des portraits de religieuses hospitalières dans un contexte historique. Dans la Sève immortelle

36 Ibid., p. 309.

37 Ibid.

de Laure Conan, mère Catherine s'occupe d'un Canadien blessé durant la bataille de Sainte-Foy. L'infirmière qui soigne un soldat anglais dans le Notaire Jofriau d'Adrienne Senécal est Marguerite d'Youville. L'une des premières hospitalières de Montréal, soeur de Brésolles, réconforte Martine Juillet dans le roman de Pierre Benoît. Toutes trois personnages secondaires, ces religieuses qui soignent un malade ont néanmoins des fonctions différentes dans le roman.

Mère Catherine, hospitalière à l'Hôpital général de Québec, sert de porte-parole à l'auteur de la Sève immortelle pour illustrer le sentiment d'attachement à la race canadienne française et au pays malgré la défaite militaire. Quelques traits ébauchés rapidement donnent vie à la religieuse: elle n'est pas vieille, mais son visage est "flétri" par les privations et les misères de la guerre, ce qui ne l'empêche pas d'être "rayonnante de joie". Elle devient triste à la pensée que "le pays est à bas", mais elle encourage son malade, Jean de Tilly: "Parce que la France nous abandonne, croyez-vous qu'Il [Dieu] va nous abandonner? Pourquoi désespérer de notre pays³⁸?" La religieuse n'approuve pas les projets de Jean de Tilly, qui est tenté de partir en France avec la famille de sa fiancée. Elle ne profère pas de reproches, mais Jean sent qu'elle le blâme et s' imagine qu'il baisse ainsi dans son estime. Jean de Tilly rapproche intérieurement l'image de sa mère et celle de la religieuse.

38 Laure Conan, La Sève immortelle, Montréal, Beauchemin, 1946, p. 20.

Un sentiment patriotique anime les principaux personnages de ce dernier roman de Laure Conan. L'évocation de mère Sainte-Hélène³⁹, religieuse ursuline célèbre pour ses annales, intensifie la thèse qui sous-tend le roman. Si Jean de Tilly est subtilement marqué par les idées de mère Catherine, parallèlement sa cousine, Guillemette de Muy, qu'il épousera finalement, a subi l'influence de sa parente Charlotte de Muy, mieux connue sous le nom de mère Sainte-Hélène. Le souvenir et le patriotisme de la célèbre ursuline servent d'arguments pour éconduire le prétendant anglais qui poursuit Guillemette de Muy. En plaçant l'accent sur l'attachement au pays et sur la survie de la race, la Sève immortelle s'assimile au roman de la terre qui prône la fidélité aux valeurs traditionnelles.

La fidélité à la race sert aussi de thème général au Notaire Jofriau d'Adrienne Senécal. Cette jeune romancière, qui, en son temps, fit partie de la "jeune génération" soucieuse de renouveler le roman, décrit avec vénération la figure de Marguerite d'Youville. Des expressions comme "l'admirable fondatrice", la "sublime garde-malade" ou "l'angélique soeur grise" grandissent ce personnage. Le rôle d'hospitalière que joue Marguerite d'Youville se double de

39 Mère Sainte-Hélène, née Charlotte de Muy, est une célèbre annaliste du monastère des Ursulines de Québec. Peu avant la chute de Québec, elle notait dans ses chroniques: "Si la chose est certaine, comme il y a lieu de le craindre, le pays est à bas." (Voir "Charlotte Daneau de Muy, dite de Sainte-Hélène", dans Dictionnaire biographique du Canada, vol. III, p. 172.)

celui de confesseur, car non seulement le malade est guéri, mais il se convertit et répare les erreurs de sa vie passée. Madame d'Youville serait un personnage parfait, si l'auteur n'avait pas signalé la lésion inflammatoire qui la faisait souffrir depuis six ans. Ces limites physiques ne diminuent en rien le personnage; elles lui fournissent une occasion de faire valoir son zèle et le rendent plus fragile, plus vraisemblable.

L'hospitalière du roman Martine Juillet, fille du roi aura bien, elle aussi, une faiblesse: la peur des Indiens. Tout comme la fille du roi, soeur de Brésoles craint la vie rude et les dangers constants qui assaillent Ville-Marie. Soucieux d'éviter une stylisation trop rigide de son personnage, Pierre Benoît écrit: "C'était justement parce que la Nouvelle-France l'effrayait elle aussi qu'elle était venue y chercher les peines et les mortifications⁴⁰." L'aveu de défauts ou de faiblesses humaines place la religieuse au même niveau que les autres personnages.

40 Martine Juillet, fille du roi, p. 128. Cette première hospitalière de Montréal, peut-être méconnue, était fort aimée de tous et en particulier des Indiens qui l'appelaient "le soleil qui luit" parce que, étant pharmacienne, elle fabriquait des remèdes. (Marie Morin, Histoire simple et véritable, édition critique par Ghislaine Legendre, coll. "Bibliothèque des lettres québécoises", Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1979, p. 137.) Ces annales de Marie Morin, qui ont valeur de témoignage, racontent la vie des trois premières hospitalières, qui craignaient à raison les Iroquois. L'annaliste rapporte une seule attaque directe contre les religieuses: l'épisode où un sauvage malade essaya d'étouffer soeur de Brésoles en la coinçant entre une porte et une armoire. (Cf. Histoire simple et véritable, p. 136.)

La composition d'un personnage historique présente quelques difficultés dans le roman. La tendance à l'idéalisation, trop évidente chez Laure Conan, est cependant évitée chez Pierre Benoît, qui individualise davantage ses personnages. Le récit fictif, même inspiré du passé, doit se plier aux exigences de l'illusion littéraire, de la vraisemblance des personnages et de l'action romanesque. Les auteurs du roman traditionnel qui négligeaient ces aspects, comme ce fut parfois le cas de Laure Conan, transformaient leurs personnages en héros épiques. La religieuse chez Adrienne Senécal était plutôt romantique; avec Pierre Benoît, le changement de ton et de point de vue crée une hospitalière plus vraisemblable.

Les difficultés et les exigences du genre ardu qu'est le roman historique expliquent son déclin dans la littérature du XX^e siècle. Les quelques auteurs qui s'essaieront au roman historique⁴¹ le feront avec moins de sérieux, et

41 Le roman historique sérieux disparaît totalement de la littérature canadienne avec Pierre Benoît. Peut-être a-t-on associé la littérature inspirée de l'histoire et des exploits des devanciers à des oeuvres pour enfants et adolescents, avides d'aventures et de merveilleux. La littérature de jeunesse a foisonné au Canada français et a longtemps été populaire: les succès de Maxine et d'Eugène Achard en sont des preuves indéniables.

Réagissant de façon contestataire, quelques romanciers du milieu du XX^e siècle qui s'inspirent de l'histoire canadienne font fi des difficultés du genre historique et se proposent de rire et de faire rire à partir d'événements historiques ou de coutumes ancestrales. Ces auteurs, marquent ainsi du mépris pour une histoire trop idéalisée.

les religieuses qui paraîtront, dans des oeuvres comme Multipliez-vous d'Ernest Ouellet, seront des caricatures amusantes.

APPARTENANCE A LA TERRE ET A LA RACE

Le mythe de la vocation agricole du peuple canadien-français bien établi dans la littérature du XIX^e siècle se prolonge jusqu'à la deuxième guerre mondiale, dans des romans à thèse agriculturiste. Il végète ensuite quelque temps sous forme de roman de moeurs campagnardes avant de se transformer totalement ou de disparaître. Tout aussi didactique et moral que le roman situé dans un cadre historique, le roman de la terre sous toutes ses formes continue d'exalter la vocation religieuse féminine et de faire l'éloge inconditionnel des religieuses éducatrices et hospitalières. La cause du français dans les écoles de l'Ontario forme la thèse principale de quelques romans où des religieuses d'expérience appuient l'idéologie que prônent des auteurs imbus d'un puissant sentiment patriotique.

Religieuses de la famille dans le roman de la terre

Beaucoup d'auteurs intéressés aux moeurs de la campagne placent dans leurs romans des filles de familles rurales qui sont destinées à la vie religieuse. Il n'y a habituellement aucune histoire d'amour dans l'existence de ces filles. Les romanciers ne font pas d'analyse poussée des

motivations intérieures de ces vocations, mais ils laissent entendre que des pressions psychologiques, à peine perceptibles, proviennent de la famille et de l'entourage, soit du curé ou des éducatrices⁴². Coutume, tradition ou responsabilité qui incombe aux parents d'établir les enfants: voilà entre autres raisons, pourquoi il est fréquent, dans une famille nombreuse, qu'une des filles devienne religieuse. Nous appellerons "religieuses de la famille", ces personnages parfois épisodiques qui, comme Marguerite Beaudry dans la Terre vivante de Harry Bernard, sont prédestinés à la vie religieuse⁴³. Préoccupé de placer ses filles, le père cultivateur fait son bilan et confirme leur vocation:

42 La plupart des descriptions de filles dans le roman comporte la mention de belles manières acquises au couvent. Souvent une éducatrice et la communauté enseignante sont nommées. Beaucoup de romans de la terre favorisent une bonne formation pour les filles. Quelques romans non signalés ailleurs en parlent: Le Français (1925) de Damase Potvin, Boeufs roux (1929) de Joseph-Marc Lebel, Les Grandes Voix (1935) de Paul Michel, Marie-Louise des champs (1948) de Pierre de Grandpré et Sources (1942) de Léo-Paul Desrosiers. Par contre, d'autres romans contestent une éducation trop poussée pour les filles: La Terre (1916) d'Ernest Choquette, Mirage (1913) d'Alfred Mousseau, Dolorès (1932) de Harry Bernard, Au Cap Blomidon (1932) de Lionel Groulx, et bien d'autres.

43 La liste des "religieuses de la famille" serait assez longue: nous ne donnons ici que les titres des romans de la terre où une ou deux filles entrent au couvent: La Fugue de Jean Larochelle (1928) de H.-B. Nadeau, Fascination d'une ville (1930) et L'Etoile de Lunenburg (1930) de Sabattis (pseudonyme de Thomas M. Gill), La Lignée (1941) de Pays Gléba (pseudonyme d'Arthur Prevost), Monsieur Bigras (1944) de Geneviève de La Tour Fondue, Jean Rhobin (1946) de Julien Lefebvre, La Croche (1953) d'Arthur Saint-Pierre. Quelques arpents de neige (1961) de Paul Michaud prolonge le roman de moeurs terriennes et crée deux vocations de "religieuses de la famille", qui nous reprendrons au troisième chapitre.

Une mariée au notaire, deux qui déménagent à la ville, une autre qu'est après un docteur! Il reste que Marguerite, mais elle a jamais sorti sérieux avec un garçon... Tu sais, on a toujours pensé que Marguerite entrerait en religion... Elle ne parle jamais de rien⁴⁴ mais ça nous a toujours eu l'air comme ça...

Malgré ces attentes, les parents trouveront la séparation pénible. Les hésitations de Marguerite Beaudry prêtent une apparence d'authenticité au choix d'un état de vie.

L'auteur livre directement la pensée de Marguerite:

J'ai pris une décision, dit-elle, j'entre au couvent. Il y a longtemps que je réfléchis, je me sens chaque jour plus déterminée, plus sûre de moi-même. Le monde ne me dit rien. Je ne le méprise pas, mais je n'y trouve point de satisfaction. J'ai enseigné, je crois que je retournerai à l'enseignement. Je demanderai mon entrée dans une communauté de Saint-Hyacinthe, les Soeurs de La Présentation ou de Saint-Joseph, je ne sais encore⁴⁵...

L'oeuvre à accomplir justifie le choix de Marguerite Beaudry, qui ne fait aucune allusion à des motifs psychologiques ou spirituels.

Cette fille de la terre est sérieuse: elle choisit la vie religieuse sans exaltation, lucidement, presque naturellement, après avoir longuement réfléchi. Ses soeurs étant presque toutes "établies", il faut bien que la "religieuse de la famille" quitte elle aussi la maison paternelle. En incitant sa soeur à épouser un "habitant",

44 Harry Bernard, La Terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 136.

45 Ibid., p. 169.

cette future religieuse joue le rôle d'adjuvant de la terre. Elle appuie ainsi la morale du roman puisqu'elle confirme que le bonheur réside dans la fidélité à la terre paternelle, qui revient de droit au fils, ou à son défaut, au gendre.

L'attitude du père de famille face à la vocation religieuse de ses filles est signalée à quelques reprises dans Trente Arpents de Ringuet, roman plus réaliste qui se dégage d'une tradition littéraire idéaliste et didactique. Lorsque Euchariste Moisan nomme intérieurement ses enfants, il commence toujours par les aînés Oguinase et Malvina, "son" prêtre et "sa" religieuse. Il y a aussi d'autres religieuses dans la lignée, car une tante nommée Eva est morte dans la communauté des Soeurs Grises à Montréal.

Les conseils d'Oguinase et un déterminisme venant du milieu familial et de son caractère doux et tranquille avaient conduit Malvina Moisan chez les Soeurs Franciscaines. "Elle réalisait ainsi la certitude qu'on avait toujours eue à son sujet⁴⁶." La vocation de Malvina est évoquée durant l'été de la vie d'Euchariste Moisan. C'est une saison d'abondance: la terre est généreuse et les enfants se placent bien. Bientôt, Eva suivra sa soeur sur "cette route bienheureuse et douce" du couvent. Euchariste est heureux: "Deux religieuses et un prêtre, le Bon Dieu n'aurait pas à se plaindre et saurait en retour se montrer généreux⁴⁷."

46 Ringuet (pseudonyme de Philippe Panneton), Trente Arpents, Paris, Flammarion, 1939, p. 129.

47 Ibid., p. 152.

En plus d'être le principal personnage du roman, la terre est conçue comme un archétype de la Terre-Mère qui nourrit ses enfants mais se montre intransigeante. Les enfants donnés à Dieu s'assimilent facilement aux victimes sacrificielles des temps primitifs dont la fonction première était d'apaiser les dieux et d'attirer des bénédictions. Le fait d'avoir des enfants en religion constitue un honneur et un prestige qui rejaillissent sur la famille. Une sorte de rivalité dans le bien, d'émulation orgueilleuse, stimule la générosité des parents:

Ne connaissait-on pas des familles qui mouraient au monde pour reflleurir tout entières à Dieu? Les Racicot, de Labernadie, avaient de leur sang deux prêtres, dont ⁴⁸un missionnaire en Chine, et quatre religieuses⁴⁹.

Quand vient l'automne dans l'existence d'Euchariste Moisan, sa chance décline: ses enfants religieux ne lui apportent pas les bénédictions escomptées. L'heureuse transaction financière de son voisin l'impatiente:

J'me demande ce que ce baptême de Phydime a pu faire au bon 'Ieu pour avoir une chance de même. I'avait pas de saint danger que ça m'arrive à moé. J'ai pourtant un prêtre dans la famille; pi deux soeurs⁴⁹.

La mort d'Oguinase correspond à une période d'aridité qui marque le début de la déchéance et de l'humiliation finale d'Euchariste Moisan.

48 Ibid., p. 157.

49 Ibid., p. 174.

Cette perte le rejetait parmi la foule banale de tous ceux qui n'ont dans leur famille que quelques religieuses ou quelque frère enseignant⁵⁰.

Les vocations religieuses ont une place d'honneur⁵¹ dans la société traditionnelle du début du siècle. Il faut quelques religieuses dans une "bonne famille", et, à ce qu'il semble, le destin choisit les plus douces, les plus dociles. Ainsi leur avenir est assuré, car, une fois les vœux perpétuels prononcés, la religieuse ne quitte pas la vie religieuse. Considérée comme un choix normal, une éclosion naturelle, la vocation des filles Moisan n'est pas analysée. Plutôt que de chercher des motivations chez les religieuses, l'auteur montre leur entrée comme le résultat d'influences du milieu social et familial. Devrait-on parler alors de vocation sociologique? Cet aspect n'est pas à négliger; c'est justement celui qui domine dans ce roman d'une société rurale en train de se transformer.

Vocation d'hospitalières et infidélité à la terre paternelle

Situés dans le sillage d'oeuvres, telles que Jeanne la fileuse d'Honoré Beaugrand, qui dénoncent l'expatriation aux

50 Ibid., p. 188.

51 Le prestige et la haute considération accordés à la vocation religieuse expliquent le désir religieux d'un personnage de roman bien connu: l'infirme Angéline du Survenant (1945) de Germaine Guèvremont. Elle songe à se faire religieuse, surtout comme sacristine, mais le curé l'en dissuade. Quant à la non moins célèbre Marie Calumet, ménagère du curé qui donne son nom au roman que Rodolphe Girard publie en 1904, son désir d'entrer au couvent était né de la honte et de la gêne ressenties à la suite d'un incident cocasse.

Etats-Unis, Restons chez nous de Damase Potvin et l'Erreur de Pierre Giroir du docteur Joseph Cloutier placent au couvent une jeune fille qui semblait d'abord être destinée au héros associé à l'abandon de la terre paternelle.

Parce que Paul Pelletier du roman de Potvin meurt aux Etats-Unis où il a émigré, Jeanne Morin, fille d'un cultivateur à Bagotville, entre à l'Hôtel-Dieu de Saint-Vallier à Chicoutimi, où elle prend le nom de soeur Saint-Paul de la Croix. C'est maintenant un lieu commun dans le roman que la nouvelle religieuse prenne le nom de l'ami disparu. En guise d'explication de cette vocation, les propos de l'auteur prolongent une opinion qui fait écho à des situations analogues dans des romans antérieurs.

Elle en avait assez de l'amour terrestre qui, pour elle, était allé s'enterrer dans une tombe, bien loin... et elle a regardé plus haut; puis, s'est mise à l'abri, dans un cadre virginal, dans une douce atmosphère où règne la paix, la bonne paix, que rien ne peut troubler.

Oui, Jeanne est maintenant la soeur de ces âmes aux ailes blanches, aux apparitions mystiques, qu'un même élan de foi, d'espérance et d'amour, emporte vers les rivages de l'éternité, qui volent et planent entre le ciel et la terre, dans la lumière sublime, libres, et d'un coup d'aile, s'élèvent au-dessus des misérables désirs de ce monde... qui passent à l'écart, sous le voile virginal, les yeux levés au ciel, chantant les louanges de Dieu et tenant dans leurs mains une croix entourée de lis⁵²...

52 Damase Potvin, Restons chez nous, Québec, J. Alfred Guay, 1908, p. 242.

Jeanne Morin fait désormais partie d'un univers romantique hautement idéalisé, copié d'une imagerie populaire. Peu important la pensée et les sentiments du personnage; l'image stéréotypée qui domine fige la religieuse dans une attitude angélique et sublime. Cette description à "l'eau de rose" de la vocation religieuse s'accorde par le ton avec les longs discours que l'auteur prononce en faveur de l'idéologie agriculturiste.

Dans ce roman, la force thématique orientée, c'est-à-dire l'amour qui tend à unir les amants, se trouve contre-carrée et finalement vaincue par la terre paternelle. Cette dernière, opposante de taille bien qu'inanimée, est une force supérieure qui agit aussi comme arbitre du destin des personnages et se venge de l'abandon. Séduit par l'attrait de l'argent et de l'émigration, Paul Pelletier délaisse la terre. Dans l'optique agriculturiste et romanesque, il ne mérite pas l'objet désiré, représenté par Jeanne Morin. La vie religieuse entre alors en ligne de compte comme compensation susceptible de consoler la jeune fille qui n'est pas complice mais victime de la situation. Elle aurait pu épouser un autre paysan, mais Potvin choisit le sublime comme dénouement. Le sacrifice de Jeanne Morin contribue au progrès d'un hôpital régional⁵³.

53 Jeanne Morin abandonne elle aussi la terre, mais son sacrifice est justifiable: il est un don et une contribution au progrès d'un hôpital qui vient de s'ouvrir et qui recrute des sujets jusque dans les campagnes. L'Hôtel-Dieu de Saint-Vallier de Chicoutimi fut fondé en 1884 par des Hospitalières de la Miséricorde de Jésus venues de l'Hôpital général de Québec.

La religion a les traits d'une mère plus miséricordieuse que la terre: elle ne rejette pas ceux qui ont renié cette dernière. Paul Pelletier meurt à New York dans un hôpital catholique dirigé par des religieuses: la supérieure, soeur Marceline, informe la famille, par l'entremise du curé de Bagotville. L'occasion est propice pour l'auteur de faire l'éloge des hospitalières en termes pittoresques où les clichés abondent:

Elles vont et viennent, les bonnes petites soeurs, d'un air agité, pâles et jaunes sous leur grande cornette, comme des ailes d'ange... Les douces personnes que ces saintes épouses du Christ - les petites soeurs qui servent dans tous les hôpitaux et qu'on appelle les Hospitalières - Comme elles savent pratiquer la charité, la douceur! Comme elles savent bien mettre en pratique les paroles du Maître: "Quiconque s'abaissera sera élevé", lorsqu'elles vont, s'occupant de tous les devoirs, depuis les plus abjects, jusqu'aux plus élevés, jusqu'aux plus délicats. Et toujours le sourire sur les lèvres, toujours consolantes, entrant dans les chambres et les salles des malades comme un rayon de soleil, et leur laissant toujours comme le rayon, le regret d'un départ trop prompt... Puissance étrange que certains êtres dégagent, sympathie mystérieuse et profonde qui apaise toute souffrance, comme une mère endort dans ses bras l'enfant qui pleure et se lamente⁵⁴ l'étoile dans la nuit... le rayon après l'orage!

Cette conception de l'hospitalière correspond à la représentation que les romans traditionnels offrent de la religieuse en général.

La trame de ce roman de Potvin et celle de l'Erreur de Pierre Giroir se ressemblent: dans les deux cas, la

54 Restons chez nous, p. 224-225.

terre abandonnée se venge. Toutefois, l'intrigue sentimentale du second roman diffère quelque peu, et la présence de la religieuse est plus marquée. Fils unique d'un cultivateur qui quitte sa terre pour les Etats-Unis, le docteur Alfred Giroir est amoureux de sa cousine Bella. L'obstacle immédiat à la réunion des amants est une promesse faite en guise de garantie contre la protection céleste lors d'un naufrage imminent. Bella a fait vœu de se consacrer au service des pauvres dans un monastère. Il importe peu que cette promesse soit la conséquence d'émotions fortes et aliénantes, dans l'économie de l'intrigue, elle semble logique. La crainte d'attirer la malédiction ou la colère divine contraint la conscience de Bella à exécuter cette promesse, quitte à revenir vers Alfred Giroir si la communauté ne l'accepte pas.

Sous forme de journal intime, de longue lettre qu'Alfred Giroir adresse à un ami médecin, ce roman de Cloutier se distingue du roman traditionnel, au moins par la forme, sinon par le thème de la terre ancestrale. Le narrateur raconte sa vie, ses déboires et son amour pour Bella. Passant devant le couvent de Québec où Bella vit, Alfred Giroir éprouve les sentiments normaux de l'amoureux laissé pour compte:

Là, dans cette sombre et austère masse de pierre qui me faisait l'effet d'une horrible prison, je la savais emmurée. Et je n'osais

même pas me représenter mon idole sous cette affreuse et grossière défroque de postulante contre laquelle elle avait échangé ces toilettes qui faisaient d'elle un modèle d'élégance⁵⁵.

Le point de vue d'où l'on aperçoit Bella est constamment celui de l'amoureux; de là proviennent l'intensification de l'aspect macabre des lieux conventuels et le manque d'attrait dans la mise de la postulante. Lorsqu'il apprend que Bella va prononcer des vœux, le narrateur parle de "profanation" et de "ciseaux sacrilèges" qui vont couper "l'incomparable chevelure" de son amie. L'auteur laisse entendre que l'abandon de Bella est l'une des causes de la déchéance du docteur Giroir. Déçu et décidé de "se venger du Ciel" qui lui enlève sa cousine, Alfred Giroir s'adonne à la "cannabis indica", à l'alcool et à la débauche. Atteint de phtisie, il sera conduit par un confrère et ami à l'hôpital où Bella, qui se nomme soeur Saint-Arthur, le soignera. Le malade note dans le cahier qu'il destine à son confrère:

Huit ans - car il y a huit ans que je ne l'avais revue - l'ont à peine changée; même démarche souple et distinguée; sous la coiffe blanche et le voile noir, même visage frais d'enfant à la carnation marmoréenne. Et ses yeux sont toujours beaux bien que les feux en soient amoindris par la pratique de la modestie et de l'humilité! Sa voix non plus n'a pas changé⁵⁶.

55 Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, Québec, "Le Soleil", 1925, p. 182.

56 Ibid., p. 233.

Les gestes et les paroles de soeur Saint-Arthur sont simples et naturels: elle tutoie son cousin et l'appelle familièrement Ti-Fred comme jadis. Bien qu'elle soit embellie par le regard émerveillé du narrateur, l'hospitalière ne paraît pas si désincarnée que les religieuses des romans antérieurs. En plus du regard et de la voix, le narrateur remarque le visage et la démarche de la religieuse.

Par son assiduité auprès du malade, par sa prière et surtout par son amour tout charitable, soeur Saint-Arthur ramène Alfred Giroir à la foi et à une certaine sérénité devant la mort. Elle confirme donc les attentes du médecin, ami de son malade:

Je savais que si je réussissais à le faire admettre dans cet hôpital, cet ange qui avait eu autrefois une si grande influence sur lui, ne manquerait pas, par sa douceur, sa bonté et peut-être par cette emprise qu'une femme qui a su, une fois dominer un homme, ne laisse pas de conserver en dépit du temps et des événements, de le ramener dans le chemin du ciel⁵⁷.

Cette citation montre que la religieuse a conservé de l'emprise sur son amoureux: elle est à la fois "ange" et "femme". Ce dernier aspect tout humain du personnage que les romanciers précédents sacrifiaient facilement au profit de "l'angélisation" rapproche la religieuse de son malade. Amour et vie religieuse sont compatibles dans le roman de

57 Ibid., p. 230.

Cloutier, et Bella continue d'aimer Alfred comme un frère. Quant à Alfred, devenu scrupuleux vers la fin de sa vie, il demande naïvement à l'aumônier s'il lui est permis d'aimer la "petite mère Saint-Arthur" plus que son prochain. Le prêtre n'y voit pas d'inconvénients. "Aime-la donc tant que tu voudras, m'a-t-il répondu, un petit brin moins que le bon Dieu, c'est tout ce qui faut, pauvre pas fin⁵⁸."

Le recours à ce personnage de l'hospitalière démontre que nonobstant sa déchéance, un fils de "terrien" peut être rescapé et "sauvé" spirituellement. Malgré un style parfois artificiel, ce roman moral ne manque pas d'intérêt. La conversion du malade est attribuée à la bonne influence de l'hospitalière, qui occupe plusieurs pages dans ce roman de la terre écrit par un médecin préoccupé de la survivance nationale.

Les vocations religieuses des deux jeunes hospitalières que nous venons d'étudier ont des points communs avec celles des "religieuses de la famille", filles sérieuses et équilibrées chez qui l'amour humain exclusif est un facteur secondaire. Les valeurs de dévouement à une cause et à des devoirs charitables ont la préférence de ces filles, qui imitent visiblement les religieuses d'expérience engagées depuis plus longtemps dans l'apostolat hospitalier.

58 Ibid., p. 235.

Cause du français dans les écoles de l'Ontario

Le type de religieuse nationaliste que l'on trouve dans la Sève immortelle de Laure Conan est reproduit dans l'Appel de la race du chanoine Lionel Groulx et dans la Campagne canadienne du jésuite Adélard Dugré. Dans ces romans de la décennie de 1920, pour appuyer leur idéologie, les auteurs inventent des religieuses convaincues des valeurs du peuple canadien-français et engagées dans l'enseignement de la langue française, de l'histoire canadienne et de la religion.

Dans l'Appel de la race, soeur Sainte-Anastasie est identifiée comme soeur grise de la Croix du couvent de la rue Rideau à Ottawa. Le portrait est concis: "C'est plus qu'une bonne religieuse, c'est une femme patriote et qui sait admirablement sa langue⁵⁹." Elle enseigne l'amour du peuple canadien-français à Virginia Lantagnac, qui veut parfaire et rectifier la formation qu'elle a reçue dans une école anglaise. Le père de cette future religieuse est un Canadien français marié à une Anglaise. Il redécouvre les valeurs de sa race. Virginia, qui absorbe les idées nationalistes de son éducatrice et devient un appui pour son père, choisit de devenir une religieuse enseignante.

La vocation apostolique de la jeune fille découle de motivations d'ordre patriotique: l'enseignement s'inscrit

59 Lionel Groulx, L'Appel de la race, 4^e édition, Montréal, Librairie Granger Frères, 1943, p. 55.

dans la lutte pour la sauvegarde des droits linguistiques des Canadiens français. La conviction que la langue française est le rempart de la foi et des traditions, déjà exposée dans Plus qu'elle-même!⁶⁰, revient comme l'une des principales thèses du roman de Groulx. Le romancier utilise ses personnages pour illustrer ses idées et ses préoccupations nationalistes. Pour lui, les mariages entre personnes de races différentes sont voués à l'échec; la vocation de Virginia Lantagnac est perçue comme une "réparation" de l'erreur de son père. C'est en quelque sorte un "sacrifice" au sens religieux que la consécration de cette jeune fille à la cause nationale. Virginia sera ainsi l'égale de son éducatrice, soeur Sainte-Anastasie. Son engagement est une réponse à l'appel des enfants d'Ottawa qui scandaient publiquement vers 1915: "Nous voulons les Frères et les Soeurs"⁶¹.

60 Oeuvre conjointe de Luc Bérard et d'Alfred Foisy, ce roman considéré comme franco-américain fut le premier à faire état du règlement XVII de la loi ontarienne. Les Soeurs de Jésus-Marie qui enseignent à Fall River insistent, auprès de leurs élèves, sur la fierté nationale et la fidélité à la langue et à la religion. Soeur Marie-des-Anges exerce un ascendant sur une jeune fille qui ira enseigner dans un petit village de l'Ontario. Cette religieuse n'approuve pas les fréquentations mixtes de son élève: "Canadienne ardente de naissance et de conviction, elle regardait ces unions avec des Américains, des protestants surtout, comme un amoindrissement national et la perte, à brève échéance, pour la race et souvent pour la religion des familles ainsi formées." (Plus qu'elle-même!, roman canadien, Québec, Imprimerie commerciale, 1921, p. 63.)

61 L'Appel de la race, p. 132.

Reprenant le thème de la revendication de la langue française, Adélard Dugré donne comme modèle de fidélité, une religieuse éducatrice, soeur Marie-des-Anges. La Campagne canadienne comporte bon nombre d'épisodes situés aux Etats-Unis, mais les événements marquants pour le héros⁶² ont lieu au Canada français. En plus de s'élever avec force contre "l'anglomanie" et les mariages mixtes, le roman de Dugré dénonce l'émigration aux Etats-Unis. Afin de neutraliser les effets d'une éducation anglaise et protestante, Gladys Barré, fille du héros de la Campagne canadienne, est placée dans un pensionnat des Soeurs de la Visitation à Saint-Paul. Soeur Marie-des-Anges, Canadienne récemment arrivée d'Ottawa, entreprend de faire de la nouvelle baptisée une véritable catholique et lui donne, en plus, des leçons de français et d'histoire du Canada. Soeur Marie-des-Anges incarne elle aussi le type de la religieuse éducatrice qui s'est engagée au service de la cause catholique et patriotique. Elle est l'égale de soeur Sainte-Anastasie du roman de Groulx. Comme à peu près tous les personnages de romans à thèses, ces grandes religieuses éducatrices sont trop fortement idéalisées pour vivre et évoluer en tant qu'individus dans le roman.

62 Le docteur François Barr est accepté comme chirurgien à l'hôpital de Trois-Rivières que dirigent une supérieure religieuse et un conseil de direction vraisemblablement composé de religieuses hospitalières.

Vocation religieuse et fidélité à la race canadienne

Les deux tomes de L'Emprise de Laurent Barré se proposent comme objectif principal de dénoncer la mainmise de forces étrangères, en l'occurrence des Américains qui font ériger un barrage dont l'une des conséquences est l'inondation des terres de la paroisse Saint-Méthode. L'auteur confère une valeur symbolique à ses personnages. Lucette Neuville, fille de la terre qui meurt de phtisie après avoir suivi un Américain, représente la terre assassinée par "l'emprise étrangère et l'emprise du luxe et du mauvais exemple"⁶³. L'ami de Lucette se fait trappiste et devient un rédempteur: "Comme le Christ son modèle, [Irénée Dugré] prie pour ses bourreaux, pour son peuple, pour ses frères"⁶⁴.

Rosette Sanschagrín entre chez les Madeleines. Pour bien saisir la portée symbolique de son geste, il faut au préalable voir ce que fut sa vie. D'abord, des études au couvent en ont fait une orgueilleuse et une prétentieuse, qui, méprisant les siens, suit à la ville un Américain protestant. Aussitôt abandonnée, elle se livre à la prostitution. Le narrateur résume ainsi sa situation: "Elle oublia tout: sa foi, sa nationalité, les leçons de droiture et d'honneur reçues dans la maison paternelle et au couvent"⁶⁵. Avant de mourir,

63 Laurent Barré, L'Emprise, t. II: Conscience de croyants, Saint-Hyacinthe, [s. é.], 1930, p. 227.

64 Ibid., p. 229.

65 Laurent Barré, L'Emprise, t. I: Bertha et Rosette, Saint-Hyacinthe, [s. é.], 1929, p. 137.

Lucette Neuville obtient de Rosette une promesse de conversion. L'ancienne prostituée trouve abri dans une "maison de repentir", c'est-à-dire dans une communauté religieuse de Madeleines.

Si Lucette Neuville représente la terre qui meurt, par contre Rosette Sanschagrin illustre l'attrait de la vie moderne et des modes américaines associées à la corruption "lucrative". Toutefois, dans l'optique morale de ce roman, cette tendance répréhensible se corrige, puisque Rosette rachète sa vie passée en choisissant de mener une vie vertueuse et d'accomplir des oeuvres charitables dans une institution. La religion vient donc au secours du peuple qui s'est laissé séduire par "l'emprise" étrangère. Ce messianisme spirituel s'incarne dans le roman par la vocation monastique d'Irénée Dugré et la vie exemplaire que mène désormais l'ancienne prostituée. Le nouveau visage de Rosette n'est pas révélé avec précision. L'auteur invente des possibilités: il montre une religieuse jolie et douce auprès d'enfants déshérités et infirmes, et ensuite il l' imagine sous les traits de la religieuse quêtant pour ses pauvres. Rosette Sanschagrin a maintenant le visage de la charité active.

Dans ce roman, la force thématique qui conditionne toutes les autres fonctions de la situation dominante est l'attachement à la terre. Le bien souhaité, convoité est la

terre de Saint-Méthode, qui appartient au Canadien français. L'opposant est l'acquéreur, c'est-à-dire l'Américain. Les adjuvants de ce dernier sont l'argent, le progrès matériel et les chefs du peuple qui vendent les droits. La vie religieuse est donc considérée comme une sorte de salut, d'évasion dans un espace spirituel. Cette finale romanesque est une impasse plutôt qu'une solution aux malaises concrets, même si le dénouement quasi heureux est sauvegardé. Dans ce roman, la fille qui tourne mal est le symbole du peuple qui abandonne sa foi, sa nationalité et son honnêteté première pour acquérir la richesse. Le salut est possible, mais il faut que Rosette Sanschagrin, comme Rose Latulippe, jadis, dans la légende de "l'Etranger", renonce au "monde" afin de réparer son erreur.

Un destin semblable attend une jeune fille dans le roman Vive la Canadienne! de Jacques Morency, dont l'action se situe dans un petit village près de Sorel. Geneviève Grandpré, qui représente le type de la religieuse canadienne issue d'un milieu bourgeois, désire expier une erreur passée, la désertion du toit paternel en compagnie d'un Anglais protestant, hostile à la religion catholique. Son échec l'avait assagié et elle était revenue vivre avec son père, mais aucune analyse n'est faite de la réaction intérieure ni de l'évolution qui amènera la jeune fille à entrer au

carmel⁶⁶. L'occasion sera prétexte à une description hâtive de l'apparence d'ensemble du monastère de Trois-Rivières, "une humble et austère maison de pierresgrises, entourée d'une haute clôture de bois qui cache aux regards la cour intérieure plantée de peupliers⁶⁷".

Auteur de plusieurs pièces de théâtre, Jacques Morency décrit sommairement le décor dans lequel il placera son personnage. Ses descriptions de l'entrée de Geneviève ont un caractère théâtral et pathétique. Tout se déroule selon un rituel prévu: l'arrivée de la candidate souriante, un jeudi de juin, accompagnée de sa famille, le bouton de la sonnette qui appelle la portière et l'attente de la supérieure au parloir. Peu après, la postulante, qui a revêtu la longue robe noire et un "petit bonnet de satine noire", reparaît et s'avance vers la "monumentale" porte de clôture en chêne et à deux battants, qui s'ouvre et laisse apercevoir la supérieure immobile, mains jointes.

66 Sans que l'auteur insiste sur cette possibilité, l'on peut supposer que le désir de réparer une faute personnelle soit à l'origine de la vocation de Geneviève Grandpré. Cet aspect propitiatoire de la vocation religieuse, qui est évident dans le cas de Rosette Sanschagrin, fait écho à la vocation de l'orpheline dans l'Expiatrice (1925) de Cécile Beauregard, qui souhaitait entrer au couvent afin d'expiar les erreurs de son père. Ce petit roman paru dans la collection "le Roman Canadien" contient d'intéressantes considérations sur la vie religieuse. Une bonne vieille religieuse sympathique, visiteuse des pauvres, agit comme protectrice de l'héroïne du roman.

67 Jacques Morency, Vive la Canadienne!, Trois-Rivières, Robert et Robert, 1942, p. 113.

Comme dans une scène de théâtre répétée avec soin, la postulante s'agenouille et demande à être admise, en utilisant la formule de cérémonial prévue pour l'occasion. Témoin oculaire de la scène, le narrateur insiste davantage sur l'extérieur, sur les choses visibles, et néglige l'aspect psychologique de son personnage qu'il décrit sommairement. Geneviève Grandpré n'a tenu qu'un rôle: elle n'est pas un être approfondi, car elle ne sert qu'à concrétiser un choix d'état de vie possible pour la Canadienne française. Son existence de papier se résume en un commentaire concis du parrain révélant une conception de la vie consacrée teintée de nationalisme: "Elle est maintenant de celles qui, aussi, firent notre race belle et forte⁶⁸."

Même enfouies dans un cloître, les religieuses gardent leur sens d'appartenance et la fidélité à leur groupe ethnique. La Conscience de Pierre Laubier d'Oscar Massé permet de constater que certaines moniales demeurent attachées à un héros disparu. En temps de guerre, les hommes du roman jouent plus facilement un rôle héroïque et dangereux. Tel est le cas d'Henri Laubier, jeune aviateur qui s'enrôle volontairement, défiant l'interdiction de son père. Il meurt au combat, et sa fiancée Louise Debray entre au carmel⁶⁹. A peine ébauché, ce personnage secondaire

68 Ibid., p. 116.

69 Une situation semblable se trouve dans la Flamme qui vacille (1930) de Jean Nel. Croyant son fiancé mort, l'infirmière souhaite entrer au couvent mais renonce peu après à cette décision subite.

d'amoureuse d'êue ne manque cependant pas d'originalité, voire de bizarrerie. Un parallèle évident s'établit entre la mort héroïque d'Henri Laubier et la vocation de Louise Debray. Les circonstances qui entourent une telle vocation affectent l'univers mental du personnage éprouvé.

Les thèmes de l'idéalisme et de l'héroïsme associés à la vocation de Louise Debray l'élèvent à un niveau inaccessible, quelque peu étrange. A cause du style grandiloquent utilisé par le narrateur, la description des rues et des environs du Carmel de Montréal ajoutent peu de vraisemblance à la situation, même si cet espace concret est emprunté à la réalité extérieure au roman. Les dernières pages du livre sont empreintes de romantisme et communiquent une impression inusitée. Louise Debray a "cherché refuge" dans un cloître et y a trouvé solitude, paix et recueillement, "seules consolations qu'elle pût espérer ici-bas", au dire du narrateur, qui interdit au lecteur d'interpréter le geste "sacrificiel" de son héroïne comme un effet du désespoir ou du dépit.

Non, c'est une fiancée fidèle au souvenir, morte à jamais à l'amour profane et pour qui le cloître n'est que l'antichambre du "connubium" céleste où l'attend l'époux⁷⁰, prédestiné que la gloire dans la mort a hâté.

Dans ce roman d'Oscar Massé, la vie religieuse exclut tout autre amour humain et consacre la fidélité de la moniale à son fiancé.

70 Oscar Massé, La Conscience de Pierre Laubier, Montréal, Beauchemin, 1943, p. 156.

Louise Debray n'est plus. Seule, dans l'austère, mais sereine, mais reposante solitude du Carmel, Soeur Saint-Henri attend que la mort libératrice vienne rompre ses derniers liens terrestres pour la conjoindre à celui qu'elle aime toujours, mais de cette passion surnaturelle qui unit les coeurs et affrère [sic] les âmes en Celui dont l'amour infini a rédimé l'humanité du servage de la chair⁷¹.

La fidélité de la religieuse s'exprime en particulier dans le nom de Saint-Henri, qui reprend le prénom du fiancé, et aussi dans la place privilégiée accordée à la "Distinguished Flying Cross" du lieutenant Laubier:

Cette croix, symbole doublement sacré d'amour et de sacrifice, jusque-là agrafée à son scapulaire, cette croix est maintenant suspendue à l'intérieur du cercueil de sapin où, chaque nuit, de Nones à Matines, repose la jeune moniale en⁷² attendant d'y dormir de son dernier sommeil.

Tant de détails saugrenus font de la religieuse un personnage fantastique qui vit dans un monde à part, superposé au réel représenté dans la fiction. L'amour humain qui a existé entre Louise Debray et Henri Laubier sera-t-il récupéré et transformé dans l'au-delà romanesque? Selon Oscar Massé, cela est admissible, puisqu'il choisit de terminer son roman loin des préoccupations touchant la guerre et la conscription, en inventant la réunion des amants dans un monde imaginaire où tout est possible.

71 Ibid., p. 160.

72 Ibid., p. 159.

De toutes les religieuses qui ont paru dans le roman à thèse nationaliste ou agriculturiste, soeur Saint-Henri est sans contredit la plus originale. Dans l'ensemble, ces religieuses sont des personnages secondaires, qui appuient les idées du romancier peu préoccupé de techniques romanesques. Il arrive que le domaine des sentiments religieux échappe à certains romanciers-penseurs, qui compensent en reprenant les clichés traditionnels ou en recourant à des réalités ésotériques et mystiques qui voient l'exceptionnel.

* * *

Perçue par un regard admirateur, la religieuse fidèle aux valeurs traditionnelles ne peut être autre qu'une femme idéale, qui contribue à la démonstration de thèses agriculturiste, nationaliste ou religieuse. Ces personnages sont davantage des "idées personnifiées" que des êtres fictifs réussis. Ils ne sont pas complexes: des sentiments forts mais simples les animent, c'est pourquoi leurs décisions sont souvent extrêmes. La force de caractère et le sublime suppléent à la nuance et à la vraisemblance. Le procédé de grossissement propre à l'écriture d'imagination explique l'idéalisation outrée de la religieuse: tout personnage que l'auteur veut sympathique est forcément

embelli, malgré la sobriété dans la description. D'ailleurs, la plupart des auteurs de romans à thèse ont peu de préoccupations proprement littéraires: ils écrivent dans un but précis, pragmatique, et ne s'inquiètent guère d'individualiser ou d'humaniser leurs personnages. Quelques romans écrits par des femmes laissent percer un plus grand souci d'authenticité psychologique: les romancières s'adonnent à la littérature par goût, par dilettantisme. Elles composent un peu de façon instinctive et sont moins obnubilées par une thèse à faire valoir⁷³.

Des religieuses modèles

Les religieuses associées aux thèmes de la religion, du pays et de la terre qui prolongent les idéologies du XIX^e siècle continuent d'être des modèles à plusieurs points de

73 Nous avons remarqué que les historiens de la littérature canadienne-française sont parfois perplexes lorsqu'il s'agit de donner une place aux romans écrits par des femmes. Berthelot Brunet les groupe dans une section à part intitulée "les Femmes". (Cf. Histoire de la littérature canadienne-française, suivie de Portraits d'écrivains, coll. "Reconnaisances", Montréal, HMH, 1970, p. 117-121.) Plus récemment, dans son introduction au deuxième tome du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Maurice Lemire agit de façon semblable. Reconnaisant que les femmes auteurs ne se préoccupent pas de luttes idéologiques, Lemire leur réserve une place à part et groupe sous le titre "la Littérature féminine" les romans de femmes, publiés entre 1900 et 1939. Après avoir précisé que Blanche Lamontagne-Beauregard fait exception, Lemire répète ce que d'autres ont affirmé auparavant: "Les femmes se limitent au seul champ qui leur soit ouvert, l'amour." (Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome II, (1900-1939), Montréal, Fides, 1980, p. XLIII.) Sans discréditer l'apport psychologique de Robert Charbonneau et de ses disciples, nous constatons que les femmes auteurs furent les premières à faire de l'analyse psychologique, tout naturellement, à l'exemple de leur illustre devancière, Laure Conan.

vue. Physiquement, la religieuse se présente comme une belle jeune fille ou une femme d'un âge mûr qui n'a pas perdu ses attraits, mais a acquis une assurance qui la rend digne de confiance. Les auteurs signalent très peu de choses sur l'habit des religieuses ou leurs aspects physiques. De façon générale, le regard et la voix sont privilégiés dans la description, au détriment des autres aspects du corps qui sont davantage tabous qu'inexistants. Si d'un côté, la jeune religieuse est d'apparence agréable et presque parfaite, par contre, les religieuses éducatrices, en particulier celles de Moisson de souvenirs d'Andrée Jarret, ont quelquefois des caractéristiques distinctives qui ne les avantagent pas nécessairement. Il en est de même de quelques religieuses du roman historique, telles la vieille Marie-Josephite Guillaumin, Marguerite d'Youville ou soeur de Brésolles chez qui l'auteur a soin de reconnaître une faiblesse quelconque qui les rend plus humaines. Dans l'ensemble, les romanciers ont tendance à créer des religieuses au physique agréable et parfait, symbole de qualités morales supérieures.

Les traits psychologiques de la future religieuse se résument à un très fort désir de dépassement de soi, de poursuite d'un grand idéal de vie, nécessairement assimilé à la vie religieuse. Certains romans se font l'écho de la préférence que la mentalité de l'époque accorde à la vocation religieuse, et cela même au mépris du mariage et du célibat

considérés comme états de vie de second ordre. Cet idéalisme outrancier marque le portrait des jeunes filles qui s'orientent vers la vie religieuse pour donner un sens sublime, voire grandiose, à leur existence. Unifiées par cet absolu, toutes les autres qualités ou attributions du personnage perdent de leur spécificité. La générosité, le souci des pauvres, le sens des "devoirs" à accomplir, d'une charité à exercer, tout comme le besoin personnel de se réaliser en tant qu'être humain: tous ces dynamismes de la future religieuse sont soumis à la recherche de la perfection.

Bon nombre de religieuses professes qui exercent des fonctions dans le roman suscitent l'admiration et l'estime des personnes qu'elles rencontrent. Elles servent de modèles à des jeunes filles, qui, marquées par un phénomène psychologique d'identification, désirent les imiter. Figées dans un idéal préfabriqué, les religieuses d'un certain âge disparaissent sous le masque de la bienveillance et d'un dévouement infatigable. Les traits stéréotypés de la bonne religieuse éducatrice ou hospitalière s'accroissent dans le roman historique où revit une Marguerite Bourgeoys et dans le roman à thèse nationaliste où paraît une soeur Sainte-Anastasie. En tant que confidentes ou protectrices, elles comblent le besoin d'une figure maternelle forte et rassurante qu'éprouvent certains personnages. Leur présence

dans le roman s'explique aussi en fonction des objectifs d'un auteur qui recourt à l'autorité et au magnétisme de ces religieuses pour enseigner la fidélité à la race, à la langue, à la terre et à la religion catholique. Cet aspect fonctionnel des religieuses les place légèrement au-dessus des autres personnages à qui elles servent de guides. Tous les admirent et reconnaissent les valeurs charitables, religieuses ou nationales qu'elles représentent.

Nouveaux motifs d'entrée au couvent

Influencées par cette conception de la femme consacrée, les candidates à la vie religieuse se distinguent des futures religieuses qui paraissaient dans le roman au XIX^e siècle. Les amoureuses déçues qui venaient chercher une consolation dans la vie religieuse disparaissent graduellement du roman. Mises à part Louise Debray de l'intrigue sentimentale dans la Conscience de Pierre Laubier et Marcelle Sablé de Moisson de souvenirs, les jeunes religieuses que nous avons étudiées dans le présent chapitre ont d'autres raisons que l'amour déçu pour entrer ou demeurer au couvent. Quant à Rose Sanschagrin de l'Emprise et Geneviève Grandpré de Vive la Canadienne!, qui ont aimé des Américains protestants, il y a longtemps qu'elles ont été abandonnées quand elles deviennent religieuses.

Même s'il n'est plus le dieu exigeant auquel l'on sacrifie sa jeunesse et ses énergies, l'amour humain sert

encore de ressort romanesque susceptible de retenir l'intérêt du lecteur. Il n'est plus cette force, cette instance impérative et manipulatrice du destin des personnages. Lorsqu'il entre en ligne de compte dans le choix d'une vocation, ce n'est plus comme désir absolu ou meneur de jeu, mais comme opposant à un besoin psychologique ou spirituel du personnage. Andrée d'Auteuil de l'Amour trompé est le lieu d'affrontements entre un amour encore vivant pour l'ami de jadis et ce qu'elle nomme ses "devoirs". Ces derniers s'interprètent d'abord comme obligations charitables vis-à-vis des malades et ensuite comme fidélité à un engagement religieux. Le débat cornélien se situe entre un amour humain possible et des devoirs relevant d'une "raison" influencée par des motifs surnaturels.

D'autres facteurs entrent dans la liste des motifs qui incitent les candidates à choisir la vie religieuse. N'étant plus imposées par les exigences d'une intrigue sentimentale ou d'une nécessité littéraire, les décisions semblent découler d'un choix personnel, ce qui confère une apparence de liberté aux futures religieuses. Presque toutes les entrées au couvent dans les romans à thèse sont liées à la cause que soutiennent des romanciers, penseurs et polémistes pour la plupart. Le besoin d'éducatrices catholiques et françaises inspire le don de soi à une Virginia Lantagnac dans l'Appel de la race alors que le soin des enfants dans

un orphelinat attire une Suzanne Nevers dans Trop tard. Les services hospitaliers bénéficient eux aussi de la disponibilité "d'âmes d'élite" comme Jeanne Morin dans l'Erreur de Pierre Giroir. Les oeuvres accomplies par ces religieuses répondent à des besoins de la société fictive. Ainsi les déshérités, les "déserteurs du sol" trouvent une consolation à travers ce personnage incarnant les valeurs religieuses. La vocation d'hospitalière d'une Josephte Guillaumin dans le Marchand de la Place Royale est inspirée de la fidélité à une tradition de charité établie depuis les débuts du Canada français. Le ton d'authenticité propre à la biographie romancée qui marque ce roman de Pierre Benoît le rapproche de la réalité historique et crée l'illusion du vrai. La thèse patriotique s'infiltré habilement dans ce roman, et les religieuses, tout comme les autres personnages, prennent vie dans un contexte historique et social copié de la réalité canadienne-française.

Vocations apostoliques et sociologiques

Inscrites dans une continuité historique et culturelle, les religieuses du roman à thèse s'enracinent dans l'univers fictif. Le temps de l'action représentée est d'une importance secondaire en ce qui concerne la valeur morale du personnage. Que les religieuses soient des débuts de Montréal ou encore de la fin du régime français, leur esprit de dévouement charitable et leur sens d'appartenance au groupe ethnique

canadien-français sont aussi forts que chez les religieuses des autres périodes historiques représentées. La religieuse idéalisée transcende ces éléments du cadre romanesque que sont le temps et l'espace concret. Presque aucune description n'est faite du couvent et des lieux réservés aux religieuses, sauf à l'occasion, une vue d'ensemble d'un édifice massif. Concrètement, la religieuse hospitalière est représentée auprès de son malade, mais alors, les commentaires portent surtout sur ses qualités morales. Les éducatrices sont replacées dans le cadre scolaire; le signalement de détails précis suffit à l'imagination pour créer l'illusion du possible.

Un espace social assez soigneusement imaginé, en particulier dans les romans de la terre, permet de saisir avec précision les attentes projetées sur la religieuse. Les oeuvres assignées aux communautés féminines, soit l'enseignement et le soin des malades, des orphelins, des infirmes et des nécessiteux de toute catégorie, comportent des tâches parfois discrètes qui paraissent en filigrane dans le roman. Les oeuvres charitables relèvent presque exclusivement des communautés religieuses, ce qui explique pourquoi certains romans mettent l'accent sur le recrutement de bons sujets pour assurer la relève.

Les quelque vingt histoires de vocations analysées dans ce chapitre se groupent en deux catégories, qui ne sont

pas étanches: les vocations apostoliques et les vocations sociologiques. Dans le premier cas, l'accent est placé sur les oeuvres à accomplir: l'enseignement, le soin des malades et toutes sortes d'oeuvres sociales, sans oublier l'apostolat missionnaire en pays étrangers. Le souci du "salut des âmes" anime les religieuses qui se découvrent une vocation apostolique. Par contre, lorsque les romanciers créent des vocations sociologiques, ils insistent sur les influences sociales et familiales qui contribuent à l'éclosion de la vocation religieuse. Nous plaçons dans cette catégorie, les "religieuses de la famille", les "représentantes de la paroisse" et les vocations d'anciennes élèves de pensionnats tenus par des religieuses. Les éducatrices, tout autant que les directeurs de conscience, les curés et les familles appuient activement les candidates jugées aptes à la vie religieuse. Les milieux conventuel, familial et paroissial favorisent l'éclosion de vocations pour deux raisons évidentes: assurer la continuité d'oeuvres sociales indispensables et aussi voir à ce que toutes les filles soient bien "placées". Ce dernier aspect, évident dans le cas de la "religieuse de la famille", sert aussi la nécessité littéraire de fixer le sort de tous les personnages.

Le roman traditionnel comporte invariablement un dénouement heureux, conforme à une morale manichéenne: les "bons" sont récompensés par le bonheur; les "méchants" sont

punis, et les "faibles", surtout s'ils sont des Canadiens français, seront sauvés par une religion "toute de pardon et de charité", selon l'expression de Philippe Aubert de Gaspé père. Cette conception de la religion, mise en évidence dans le roman au XIX^e siècle, s'est perpétuée dans le roman, où elle est liée à une conception mystique de la vie religieuse.

Phénomène d'idéalisation

Le phénomène de l'idéalisation de la religieuse provient en partie d'associations entre la religion et les oeuvres caritatives et spirituelles prises en charge par les communautés de religieuses actives. La religieuse est perçue comme une représentante, comme un symbole d'une religion omniprésente dans la mentalité et la société canadiennes-françaises. La femme consacrée joue un rôle de médiatrice entre le ciel et la terre, entre les souffrances physiques ou morales et les consolations qu'apporte la religion. Ce rôle tout "angélique", caractéristique souvent attribuée à la religieuse hospitalière ou à l'éducatrice préférée d'une élève, situe le personnage dans un espace survalorisé. De façon subtile, la religieuse du roman est associée à l'hypothèse d'un "messianisme" religieux, consolateur d'un peuple conquis, encore soumis à une autorité civile et religieuse.

En idéalisant démesurément la religieuse, le roman crée une image stylisée, embellie et illusoire. Cette

représentation généralement acceptée et répandue dans les oeuvres d'imagination destinées à faire valoir une thèse nationaliste, agriculturiste ou apostolique contribue à l'implantation du mythe de la "bonne soeur". Cette religieuse aimable et dévouée est une sorte de cliché, de modèle tout fait à l'avance, prêt à prendre place dans le roman, sans plus de caractérisation.

La trop grande idéalisation d'un personnage ne perdure pas dans le roman. Un courant littéraire plus perspicace, davantage préoccupé de scruter les profondeurs psychologiques des êtres fictifs amènera inévitablement des transformations dans la façon de représenter la religieuse. Ayant atteint un paroxysme, le phénomène de l'idéalisation cèdera graduellement la place, d'abord dans le roman d'analyse psychologique puis dans le roman de moeurs urbaines, à une démystification de cet être surhumain et mythique qu'est devenue la religieuse du roman. Parallèlement, l'univers social fictif et tous les personnages exemplaires, que ce soit la jeune fille, le cultivateur ou encore la mère, reprendront eux aussi des dimensions plus restreintes, plus humaines.

CHAPITRE III

DEMYSTIFICATION DE LA RELIGIEUSE

Détérioration du mythe de la "bonne soeur". -
Contestation de la religieuse enseignante. -
Problématique de la vocation religieuse. -
Retour à la vie séculière.

La tendance à l'idéalisation de la religieuse, qui s'est généralisée au XIX^e siècle et perpétuée quelques décennies dans les romans à thèses nationale et agricuturiste, atteint son paroxysme dans la première moitié du XX^e siècle, puis décline assez rapidement. Toutefois, après la première guerre mondiale, bon nombre d'auteurs préoccupés de problèmes sociaux écrivent des romans à thèse où les religieuses engagées auprès des défavorisés possèdent des qualités idéales¹. Quelques-unes sont des travailleuses sociales. La plupart oeuvrent en tant qu'hospitalières dans des institutions: hôpitaux, asiles d'aliénés, crèches, orphelinats, sanatoriums, cliniques ou hospices. Beaucoup

1 Si nous omettons le roman du XIX^e siècle, l'une des premières religieuses à tenir le rôle de protectrice paraît auprès d'un malade mental dans Au village d'Alfred Mousseau, publié en 1915. Soeur Marie-Jeanne obtient la confiance du malade et l'aide à se remettre. La supérieure de l'institution est sympathique, mais digne et ferme. L'auteur signale que la "douce présence" des Soeurs de la Providence apporte réconfort et parfois guérison au malade. Une conception semblable paraît dans le roman psychologique la Chair décevante, que Jovette Bernier publie en 1931.

de supérieures, directrices de ces oeuvres, paraissent alors dans le roman social qui se transforme en roman de moeurs urbaines vers 1945.

La description réaliste des milieux populaires diminue peu à peu l'importance de la thèse sociale. Imités de la réalité, les personnages sont pour la plupart des types représentatifs de certaines catégories de gens: la mère de famille, le père chômeur. Les religieuses ont des caractéristiques nouvelles et ne se confondent plus avec la forte image idéalisée qui paraissait dans le roman traditionnel. Puis, vers les années cinquante, une critique modérée s'attaque d'abord aux religieuses enseignantes.

Presque entièrement dédié à promouvoir la vérité psychologique et l'autonomie du personnage, le roman d'analyse devait lui aussi transformer la religieuse fictive. Personnages secondaires ou épisodiques pour la plupart, les religieuses professes ainsi que les aspirantes à la vie religieuse ont peu d'importance par rapport à l'intrigue. Leur intérêt découle moins des tâches accomplies que de leurs rapports avec les autres personnages. Un très grand nombre de religieuses enseignantes ridiculisées dans les romans-confidences sont associées aux souvenirs du pensionnat. Les points de vue alternent, parfois dans un même roman, entre le mépris et l'estime, entre la caricature et l'embellissement d'une image stylisée.

Afin de faire ressortir l'évolution dans la façon de représenter les religieuses, nous groupons ces personnages

selon des contextes et des situations analogues. Le mode de présentation des religieuses qui s'occupent de mères célibataires varie considérablement de 1930 à 1970. Nous examinerons donc les techniques et les procédés d'écriture utilisés pour caractériser ces religieuses. En démontant les mécanismes de composition des personnages, nous découvrirons peut-être comment un être fictif passe d'une idéalisation excessive à une représentation réaliste.

Puisque, pendant quelque temps, des appels à la vie religieuse continuent de se faire entendre dans le roman, nous étudierons brièvement la conception que les aspirantes se font de leur vocation et comment leurs parents réagissent. Les changements sociaux et le renouvellement du genre romanesque affectent le langage utilisé pour parler de la vie consacrée. Nous prévoyons que les progrès de la psychologie et un courant féministe vont changer la religieuse. Un mouvement d'intériorisation du personnage s'accentue vers les années cinquante, et au moment où beaucoup de personnages féminins font de l'introspection, une postulante fictive s'interroge. C'est l'une des premières fois que le roman canadien-français révèle directement les tribulations d'une jeune religieuse, ses aspirations et ses désillusions. Le style imagé et la densité du Portique de Michèle Mailhot nous ont incitée à considérer attentivement le personnage de Josée, dont le discours est d'une richesse remarquable.

DETERIORATION DU MYTHE DE LA "BONNE SOEUR"

Préoccupés des besoins immédiats de la société, les romans sociaux visent des buts précis, comme l'indique l'éditeur Albert Lévesque à propos de la Blessure de madame Taschereau-Fortier:

La série "Les Romans sociaux" contiendra des ouvrages plutôt destinés à propager des idées, à développer une thèse, à servir une cause, à vulgariser le bien moral qu'à enrichir le patrimoine de la littérature pure, qu'à illustrer le beau artistique².

Le mythe de la "bonne soeur" se perpétue dans le roman. Elle continue d'être le réconfort et l'appui des démunis, rôle éminemment religieux et charitable. Le type de religieuse le plus souvent représenté est une supérieure d'institution. Cette femme qui dirige soit un hôpital, une crèche, un orphelinat ou une prison pour femmes, est digne, affable et compatissante. Le stéréotype de la bonne supérieure se répète dans les premiers romans sociaux avec très peu de variantes.

2 Albert Lévesque, "Avertissement de l'éditeur", dans Mme M.-C.-A. Taschereau-Fortier, La Blessure, coll. "Les Romans sociaux", Montréal, Albert Lévesque, 1932. p. 8. Ce roman tente de réhabiliter les enfants illégitimes dans l'estime publique. Une lettre-préface de l'abbé Victorin Germain loue l'effort de l'auteur et affirme que, parmi les nombreux enfants placés depuis 1901 par la crèche, presque tous ont bien réussi dans la vie. Directeur du placement des enfants à la Crèche de la Miséricorde de Saint-Vincent-de-Paul, l'abbé Germain préconise l'adoption légale.

Supérieures d'institutions pour filles-mères

L'un des plus anciens portraits de supérieure, assez représentatif des autres supérieures fictives, est une création du docteur René de Cotret. Publié en 1932, le roman à thèse Soeur ou fiancée insiste sur la discrétion exigée du médecin et de la supérieure d'une crèche³. Impliqué dans une histoire d'amoureux qu'il soupçonne d'être frère et soeur, le narrateur-médecin décrit une supérieure conforme aux modèles conventionnels de la "bonne soeur":

Elle me reçut avec toute l'affabilité qui distingue toutes ces bonnes religieuses qu'on élève à la dignité de Mère Supérieure dans nos communautés canadiennes. Elle avait une douceur angélique, un regard d'une tendresse infinie, un sourire aimable et tout de bonté. Sa voix lente, toute faible, était sympathique et faisait penser à la beauté des hymnes qu'elle adressait souvent au Seigneur, son Dieu. Oh! la bonne et sainte Mère Supérieure, comme elle m'écoutait avec une attention toute religieuse. Ses mains étaient croisées sur ses genoux, sa tête un peu inclinée, son dos voûté. Elle était l'image vraie, fidèle de la mère qui s'asseyait près du berceau de son enfant, et se penche au-dessus de lui pour lui sourire et lui apprendre à prononcer, en son langage zézayant, les mots qui débordent de son coeur à elle: Jésus, Marie, Joseph.

3 Une quinzaine d'histoires de mères célibataires paraissent dans le roman du XX^e siècle. Puisque les bébés sont confiés à une crèche pour adoption, les religieuses sont présentes dans ces romans qui illustrent un réel problème social. Dans son recueil de contes et nouvelles destiné à promouvoir l'adoption, l'abbé Victorin Germain inclut un relevé par province de naissances illégitimes au Canada de 1926 à 1933. (Récits de la Crèche, Québec, [L'Auteur], 1935.)

4 René de Cotret, Soeur ou fiancée, Montréal, [s.é.], 1932, p. 122.

Le rôle tout fonctionnel de cette supérieure de crèche et la comparaison que le narrateur en fait avec toutes les autres supérieures renforce le caractère stéréotypé du personnage. Cependant, elle se distingue des autres religieuses, par certains aspects. L'auteur a choisi de privilégier le point de vue d'un narrateur témoin de l'action romanesque. Aux yeux du médecin, la religieuse est une femme supérieure, irréprochable en tout. Comme le médecin, elle est liée par le secret professionnel et sait maîtriser ses réactions émotives. Toutefois le narrateur devine dans son regard les signes révélateurs de sentiments que dissimule une physionomie impassible. Dans ce roman, même si le point de vue est celui d'un personnage, le portrait de la supérieure conserve les caractéristiques du type de la "bonne soeur". Le personnage est figé et n'a aucune autonomie. Il en sera ainsi des supérieures de crèches dans les oeuvres d'Adrienne Maillet, d'Adolphe Brassard et de madame Taschereau-Fortier⁵. Toutes ces femmes sont des saintes, douées d'une bonté proverbiale et d'une mémoire prodigieuse. Les autres religieuses qui s'occupent des filles-mères ont des qualités semblables. Par

5 Durant les années trente et quarante, quelques auteurs tentent de détruire les préjugés portant sur l'atavisme et la réputation des filles-mères. Les romans suivants parlent aussi des religieuses: Mme Taschereau-Fortier, La Blessure, 1932; Adolphe Brassard, Péché d'orgueil, 1935; Adrienne Maillet, Peuvent-elles garder un secret?, 1938, et Un enlèvement, 1944; Maurice Sansfaçon, Une méprise inconcevable, 1946; Joseph Pelletier, La Gerbée, 1946.

exemple, soeur Marie-Pierrette, née Marthe Verchère, professe temporaire dans Peuvent-elles garder un secret?, reçoit les confidences d'une fille-mère et promet de s'occuper de son enfant. Adrienne Maillet invente un élément nouveau: un départ de religieuse expliqué par une mauvaise santé et un besoin de l'intrigue.

Jusque vers 1960, les romans sociaux⁶ continuent d'offrir une représentation exemplaire de substituts maternels. Brusquement, le ton change. Les religieuses de la crèche que Jacques Ferron imagine ont conservé les mêmes traits de bonté et de compassion, mais le regard du narrateur se fait moqueur pour décrire leur zèle. La supérieure dans la Chaise du maréchal ferrant tient tête à l'aumônier de la crèche qui soutient que les taux de mortalité infantile sont trop élevés.

[...]épouvantables, si vous voulez, Messire. Eh bien! sachez que sans nous, au lieu de trois, il y en aurait cinq, Monsieur, cinq sur cinq. La charité doit être humble et souffrante, je n'ai pas à vous l'apprendre. Vous devez nous le dire et répéter, oui, Messire, à nous pauvres filles qui restons la poitrine sèche alors que nous devrions avoir des seins gonflés de lait⁷.

6 Durant la décennie de 1960, aucun auteur ne parle de la crèche, mais après 1970, cinq ou six romans y font allusion en rétrospective et parlent de religieuses. Georgie, roman féministe de Jeanne-d'Arc Jutras, publié en 1978, dénonce le sort fait aux filles-mères en général. Les religieuses sont distantes et moralisatrices; la famille rejette sa fille qui est accueillie à la Miséricorde. Par contre le point de vue adopté par Thérèse Sasseville pour décrire les religieuses de la crèche dans Viols, publié en 1979, est positif et élogieux. Soeur Suzanne s'occupe avec bonté et douceur d'une fille-mère que ses parents rejettent.

7 Jacques Ferron, La Chaise du maréchal ferrant, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 70.

La satire de ce roman vise surtout l'aumônier extravagant, dont les religieuses questionnent le bon jugement. Ferron note, amusé, que lorsque la supérieure était une "maîtresse-femme", l'aumônier "frôlait les murs comme un petit garçon"; lorsque la supérieure était "un esprit inquiet", il marchait avec assurance au milieu des corridors et n'aurait pas cédé la place à un évêque.

La supérieure que Ferron invente est un personnage épisodique et caricaturé, mais elle échappe toutefois au cliché de la "bonne soeur supérieure". Ses paroles sont spontanées et directes; aucune supérieure dans le roman traditionnel n'en prononce de semblables. Le recours à l'humour dans le récit et le dialogue produit une distanciation significative entre les personnages et le lecteur. Ferron crée une nouvelle religieuse, unique et fantaisiste. Elle relève plutôt du conte et ne se plie pas aux exigences de la vraisemblance du roman social. Chez Ferron, la véracité n'a pas la priorité. Le roman s'éloigne ainsi des poncifs d'une littérature morale et utilitaire. Libérées de toute idéologie, les religieuses dans l'oeuvre de Ferron vivent en êtres autonomes dans un univers fictif. Le point de vue humoristique adopté par Jacques Ferron est un moyen efficace pour transformer le stéréotype de la "bonne soeur". Toutefois, le personnage caricatural qui la remplace n'acquiert pas davantage de crédibilité, bien qu'il soit pittoresque. Et cela suffit, car le roman atteint alors l'un des buts qui lui est propre: le divertissement du lecteur.

Religieuses dans les orphelinats

Dans quelques romans, la "vision" ou "point de vue" qui conditionne la représentation⁸ des éducatrices d'enfants se rapproche de la perception d'un petit garçon. D'idéalisées dans Un bel amour de Wilfrid Pion, les religieuses de l'orphelinat deviennent des êtres durs et sévères dans Vézine de Marcel Trudel, puis des femmes méchantes et cruelles dans les Corridors de Gilles Desjardins.

Parmi les religieuses de l'orphelinat, outre la supérieure qui est généralement la directrice, il y a des surveillantes de salles et de dortoirs ainsi que des institutrices. Un bel amour de Wilfrid Pion insiste sur l'attention que les religieuses portent à la formation du caractère des enfants. Les religieuses sont bienveillantes avec tous les enfants quelle que soit l'origine sociale de ces derniers. L'auteur fait l'éloge de religieuses qui ont un rôle de suppléance auprès des enfants. A douze ans, Louis Bourgeois quitte l'orphelinat, mais conserve de la reconnaissance pour la supérieure et les autres religieuses "qui'il aimait comme si chacune eût été sa mère"⁹. Le narrateur appuie la représentation favorable que son héros se fait des religieuses.

8 Nous employons de préférence l'expression "point de vue", plutôt que "vision" comme le fait Jean Pouillon, pour désigner l'angle de vision adopté par le narrateur. (Cf. "Le Point de vue", chapitre II de l'Univers du roman de Bourneuf et Quellet, 75-95; Jean Pouillon, Temps et roman, p. 69- 102.)

9 Wilfrid Pion, Un bel amour, Montréal, L'Auteur, 1944, p. 130. Une méprise inconcevable de Maurice Sansfaçon décrit une supérieure bonne et affable avec les enfants qu'un veuf pauvre confie aux Soeurs de la Charité à Québec.

Les religieuses du roman de Marcel Trudel sont présentées du point de vue de Vézine, un simple d'esprit qui est sans malice, mais dont l'oeil est perspicace. Une très grande différence s'établit entre les religieuses de son enfance et celles qu'il rencontre trente ans plus tard. La vue de son orphelinat lui rappelle surtout de mauvais souvenirs: coups de férule, punitions et religieuses sévères. Vézine se souvient aussi de soeur Marie de Nazareth, une jeune religieuse qui avait été bonne pour lui. La portière intimide Vézine, mais la directrice, courte et souriante, le rassure. En visitant l'orphelinat, Vézine s'étonne de rencontrer des religieuses aimables et des enfants qui lui paraissent très petits. Le changement de perspective chez Vézine s'explique par la distance que le temps met entre ses souvenirs et la réalité. Le regard plus objectif de l'adulte ramène à des proportions normales des personnes et des lieux, que la sensibilité de l'enfant avait amplifiés. Présenté aux enfants comme un ancien, "un de nos premiers et plus studieux élèves, [qui] a toujours continué à nous faire honneur dans le monde¹⁰", Vézine se sent valorisé. Timide et hésitant à son arrivée, il avait craint de trouver des religieuses autoritaires comme celles de son enfance.

10 Marcel Trudel, Vézine, coll. "Alouette bleue", Montréal, Fides, 1946, p. 246. Une ironie subtile se dégage de cette situation et rappelle au lecteur la présence d'un auteur, démiurge qui organise tout et mène son personnage à sa guise. Vézine se laisse faire puisque sa naïveté découle de son caractère.

Les religieuses de l'orphelinat que la mémoire fait revivre dans les romans d'André Langevin sont méchantes aux yeux d'un enfant sensible et malheureux. En quelques pages, Evadé de la nuit évoque un mélange de tristesse et de joie, la nuit de Noël à l'orphelinat de Jean Cherteffe. Une atmosphère irréelle entoure les enfants. Les visages des religieuses n'ont pas leur aspect habituel: "Il semble qu'ils aient été vidés de leur opacité et que ne demeure qu'une tendresse vague, anormale¹¹." La plupart des religieuses sont anonymes, distantes et froides; l'une d'elles réprimande l'enfant qui pleure en recevant un cadeau de son père. Ces religieuses, comme tous les détails reliés au pensionnat, contribuent à créer un climat particulièrement pénible pour l'enfant privé d'affection. En ayant recours à un point de vue subjectif mais réaliste¹², Langevin détruit l'image de la "bonne" religieuse réconfortante du roman traditionnel.

Les souvenirs que Gilles Desjardins raconte dans les Corridors sont également malheureux et les religieuses,

11 André Langevin, Evadé de la nuit, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1951, p. 17.

12 Pour montrer les religieuses de l'orphelinat, Langevin parle par le biais de la conscience de l'enfant dont la perspective est limitée par une sensibilité indifférenciée. L'effet de ce procédé crée une impression de vérité qui se rapproche de ce que Sartre appelle le "réalisme brut de la subjectivité". (Cf. citation de Qu'est-ce que la littérature?, dans l'Univers du roman de R. Bourneuf et R. Ouellet, p. 88.)

méchantes. Guylain Lanctôt, petit pensionnaire de la cinquième année, souffre d'être séparé de sa mère et sa sensibilité colore sa perception des personnes.

Le contraste entre sa mère et la religieuse, lui parut extraordinaire. La religieuse, dans sa robe noire, uniforme, incarnait pour lui la rigidité, la monotonie, l'ordre, le règlement déplaisant, la punition, la froideur. Sa mère, dans un costume si différent, incarnait plutôt la douceur de vivre, la joie, les permissions, le sourire¹³.

Cette impression de Guylain Lanctôt se prolonge dans ce roman où est exclu tout bonheur enfantin, normal et naïf. Les religieuses ont à peine un nom propre: elles sont identifiées par une fonction précédée d'un article au sens péjoratif: "la" supérieure, "la" directrice, "la" ou "les" religieuses pour les surveillantes et les titulaires de classes. La caricature sert de procédé littéraire privilégié pour rendre compte du regard que l'enfant porte sur ces religieuses sévères. La directrice, "grande mince à lunettes" et aux "yeux examinateurs", intimide Guylain Lanctôt. Le bruit de la claquette retentit lorsqu'elle "s'enrage" contre les enfants. Sa "face rouge" forme un contraste avec le "blanc de la cornette

13 Gilles Desjardins, Les Corridors, Montréal, Beauchemin, 1962, p. 88. En parlant de la mère de l'enfant, Gilles Desjardins reprend un thème déjà traité par Elie Goulet. Les souvenirs d'enfance associés à un pensionnat de la Beauce sont marqués par une atmosphère de grisaille. "La vie au pensionnat est peu propice à l'épanouissement de la véritable personnalité; il manque le doigté délicat de la mère, l'ambiance chaude et sympathique du cercle familial." (Ombre et lumière des jours, Québec, Les Editions du Forum, 1948, p. 24.)

empesée". La religieuse "colérique" énerve les enfants pour des riens. Guylain est souvent victime de sa mauvaise humeur et de ses sarcasmes. Il retient les détails caractéristiques du personnage tyrannique: "Ses petits yeux rageurs, sa robe noire comme jais, ses lunettes grossissantes, ses mains redoutables, ses lèvres méprisantes, sa croix nerveuse¹⁴."

La titulaire de classe, soeur Jeanne, fait peur à Guylain par une sévérité quasi démentielle. Guère plus aimables, les deux surveillantes du dortoir, soeurs Françoise et Marcelle, rudoient les enfants. Cette dernière à droit à une description grotesque:

Petite et trapue, elle surprenait par sa vitalité de tous les instants. Toute ronde, assez grasse, elle se déplaçait d'un endroit à un autre à une vitesse incroyable. La tête menue, elle avait une toute petite coiffe blanche, mais une énorme bande frontale: ce qui ne la grandissait pas. Elle maniait avec art son grand chapelet qui se balançait toujours très vite et qui, quelquefois, allait rejoindre le sol¹⁵.

Un peu plus sympathique, la cuisinière semble moins sévère aux yeux de Guylain:

Grande et très mince, elle portait des lunettes sans monture, piquées aux deux extrémités de longues tiges argentées qui disparaissaient dans sa cornette. Sous les lunettes, elle avait un beau nez rose qui caractérisait son regard. Effilée, les yeux doux mais froids, elle s'acquittait de sa tâche avec beaucoup d'ingéniosité¹⁶.

14 Ibid., p. 110.

15 Ibid., p. 111.

16 Ibid., p. 52.

Malgré ces caricatures, le narrateur concède quelques points positifs aux religieuses. Leur présence à la chapelle plaît à Guylain, qui aime le chant des religieuses, même si les vieilles chantent faux, et les plus jeunes, trop haut. Cette musique "pieuse" est agréable à l'enfant, qui ne sent alors "aucune" contrainte. "Guylain se demandait bien comment ces femmes, rudes avec les élèves, pouvaient devenir si sereines à la messe¹⁷."

Il y a peu de passages gais dans ce roman de Gilles Desjardins. Une seule éducatrice laisse une impression favorable. Remplaçante de la titulaire, cette religieuse "tranquille et douce" ne passera qu'une journée dans la classe de Guylain. Cette apparition est trop brève pour contrebalancer la méchanceté des autres éducatrices. La teneur du roman est imprégnée de rancœur et d'agressivité. L'atmosphère obscure et déprimante s'explique par le regard d'un enfant hypersensible. Il faut admettre toutefois que la caricature détruit l'image de la "bonne" religieuse. Le masque de la malice remplace celui de la bonté. Retenu surtout pour son originalité, le livre de Gilles Desjardins

17 Ibid., p. 108.

a un certain intérêt; il s'agit, en effet, du premier roman québécois entièrement consacré à la contestation des religieuses de l'enfance¹⁸.

La religieuse et les besoins sociaux

Dans Madame Després de l'abbé Eddie Hamelin, une religieuse contemplative intervient directement dans la réconciliation d'un couple. Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus, née Germaine Gagnon, est à la fois confidente des peines de sa soeur Simone Després, et de celles de son beau-frère Jean Després. Bien qu'elle soit un personnage secondaire, la moniale exerce une grande influence sur les protagonistes. L'action principale du roman comporte donc deux niveaux de réalités; l'un, plus concret, fait appel aux ressources psychologiques des personnes impliquées, alors que le second,

18 Quelques autres auteurs contestent les éducatrices de petits garçons. Le narrateur de Une dent contre Dieu publié en 1969 par Marcel Godin, se souvient que, petit, il avait été l'objet d'une affection compensatrice autant pour l'élève que pour l'éducatrice. Dans le Royaume détraqué publié en 1970, Jacques Lamarche se moque des surveillantes de dortoir trop expansives avec le neveu de leur supérieure. Cette dernière, soeur Euchariste de Jésus, née Martine Lanthier, est présentée du point de vue de son neveu Stéphane Lanthier. Bonne organisatrice, femme d'affaires exceptionnelle, cette supérieure de l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu exerce autant d'influence auprès de sa famille que de sa communauté. Forte personnalité, elle jouit de l'estime de tous et de la considération des médecins. Elle paraît surtout dans les volumes deux et trois de la Dynastie des Lanthier: la Saison des arcs-en-ciel (1976) et la Saison des feuilles mortes (1979).

plus abstrait, tient compte des énergies spirituelles susceptibles de modifier l'agir et l'attitude des protagonistes. Au premier abord, l'on croirait que la religieuse tient le rôle d'arbitre chargé de réunir les époux. Mais, en réalité, la force supérieure qui intervient et provoque la réconciliation finale n'est pas un être humain mais la grâce divine que la religieuse contemplative mérite par la prière et la pénitence. Cette intercession de soeur Thérèse lui confère la fonction d'adjuvant de la force divine.

Un bref examen des circonstances où la religieuse paraît révèle une conception conformiste de la vie religieuse, malgré le rôle important que cette femme joue dans une intrigue qui ne la concerne pas directement, puisqu'il s'agit d'un problème familial et non personnel. Somme toute, la présentation de la religieuse se conforme aux procédés conventionnels: la description des lieux précède le portrait du personnage. Au chapitre VII intitulé "Sœur Thérèse", l'auteur décrit le monastère et tente de créer une atmosphère de recueillement paisible. Situé sur le coteau Saint-Louis au milieu des pins, le monastère attire Simone Després, qui y trouve le ferme soutien de sa soeur religieuse. L'auteur trace des "ombres silencieuses" dans le choeur des religieuses, puis les laisse circuler, enveloppées d'une "longue cape écarlate". Au parloir, derrière la grille, la moniale reçoit sa soeur. Le portrait est tiré d'après les modèles classiques.

Sous la fenêtre, auréolée des dernières lueurs crépusculaires, la tête légèrement inclinée, les mains perdues dans les larges manches de sa robe, Soeur Thérèse songeait, immobile et triste, comme une Pitié, cependant que, devant elle dans l'ombre envahissante, Madame Després, nerveuse¹⁹, plus que d'ordinaire, parlait avec volubilité¹⁹.

L'auteur insiste ensuite sur le climat particulier que crée "la paix sereine et féconde du cloître". Une intrusion d'auteur dénonce la présence constante d'un narrateur omniscient, qui interprète la pensée des personnages et les conduit à son gré, afin de mieux démontrer la thèse percutante de ce roman de la fidélité conjugale:

Non, non, petite nonne, cloîtrée bien avant de savoir que l'amour humain est presque aussi irrésistible que l'amour divin, vous ne pouviez rien contre la souffrance qui tenaillait le coeur de votre cadette²⁰.

Malgré ces quelques réticences du narrateur, soeur Thérèse réussit à réconcilier les époux au moyen d'arguments inspirés du sens de l'honneur et du devoir. Jean Després rapporte à son épouse les impressions de sa dernière visite à la moniale.

Enfin, pour vous sauver tous deux, j'offre au Christ sanglant le sacrifice de ma pauvre vie, m'a-t-elle dit, en me quittant. Ah! Simonne, je vois le reflet divin de sa figure encadrée dans son bonnet de pourpre. J'entends l'accent de sa voix angélique²¹.

Le rôle de soeur Thérèse aurait pu être tenu par un prêtre ou un psychologue; l'auteur préfère montrer que la

19 Jean Véron (pseudonyme de l'abbé Eddie Hamelin), Madame Després, Trois-Rivières, Les Editions du "Bien public", 1934, p. 132.

20 Ibid., p. 137.

21 Ibid., p. 185.

religieuse, même cloîtrée, peut, par la prière et des entretiens, accomplir avec succès le travail de conseiller matrimonial. Madame Després est l'un des rares romans où une religieuse exerce autant d'emprise sur les protagonistes et intervient avec autant de force au dénouement. Toutefois l'importance du rôle ne rend pas pour cela le personnage plus vrai psychologiquement. Soeur Thérèse est un être fictif interchangeable avec toute autre religieuse du roman traditionnel et conformiste. Cette image pieuse d'un être désincarné atteint une grande perfection. Fort utile dans le roman social, cette représentation idéalisée ne peut pourtant pas durer indéfiniment. Nous verrons comment le roman qui se préoccupe davantage de la vérité psychologique du personnage lui enlèvera quelques-unes de ses prérogatives divines et angéliques²².

Plus humaine, la supérieure d'une maison de détenues dans Et la lumière fut de Charlotte Savary, produit une forte impression sur maître Paul Levasseur, qui prend la défense d'une prostituée accusée du meurtre de son amant. Un long épisode montre mère Marie de la Providence au parloir. Contrairement au narrateur de Madame Després qui décrivait

22 Quelque trente ans après la parution de Madame Després, le thème de la femme mal mariée qui rend visite à sa soeur religieuse est repris par Madeleine Leblanc dans la Muraille de brume. Monique arrive avec émotion au cloître de la Grande-Allée et trouve sa soeur "fraîche comme un lis" dans sa parure blanche. Lointaine "de corps et d'esprit", la moniale semble tout à fait étrangère aux préoccupations de sa soeur qui repart déçue de sa visite.

directement la religieuse, Charlotte Savary choisit comme angle de prise de vue, le regard de maître Levasseur. Ainsi filtrée, la représentation de la supérieure se dégage des préjugés d'un auteur omniprésent et quelquefois encombrant. Bien qu'il soit mené à la troisième personne, le récit suit de très près les impressions et réactions du visiteur; celui-ci remarque d'abord la "méticuleuse propreté" du parloir, les fougères, les images, puis les barreaux aux fenêtres qui lui rappellent que cet "édifice, qui tient à la fois du château et du couvent, est une prison"²³. Certaines tournures stylistiques, phrases ou expressions, telles "Paul est surpris de"²⁴ "...", "Son regard s'attache aux yeux gris qui le fixent"²⁵, indiquent bien dans quelle perspective la religieuse prend vie. La description de son apparence physique correspond à ce que l'avocat remarque:

Un pâle soleil d'hiver accroche des reflets au visage et aux mains de la religieuse. La figure de Mère Marie de la Providence, si blanche et si matte [*sic*] qu'elle semble transparence, ses yeux sans éclat à travers le cristal des lunettes: toute cette face volontairement éteinte, dominée en dépit de sa fermeté, s'anime un instant. Les lèvres minces ébauchent un rapide sourire qui ne gagne pas le regard. Les mains fines, intelligentes, ne s'attardent pas dans les longues manches²⁶.

23 Charlotte Savary, Et la lumière fut, Québec, Institut littéraire du Québec, 1951, p. 137.

24 Ibid.

25 Ibid., p. 141.

26 Ibid., p. 137.

Maître Levasseur observe attentivement la religieuse à la voix "neutre et pourtant ferme et douce" qui parle avec compréhension de la détenue. Sans être décrites directement, les émotions et la compassion de la supérieure sont suggérées par les nuances que prend l'expression de sa voix et de son regard. Fine psychologue, respectueuse de l'autonomie des prisonnières, la supérieure possède les qualités requises pour bien remplir sa tâche. Aux compliments du visiteur, elle répond avec un sourire amusé:

Vous me faites penser à ces religieuses des autres communautés qui viennent visiter nos maisons et s'apitoient sur notre sort, nous plaignent de vivre avec celles que la société rejette. Elles oublient que cette vie, nous l'avons voulue, bien plus, que nous sommes entrées en religion pour cela... Que les filles-mères, les voleuses, les meurtrières sont la raison d'être de notre institut. En prenant l'habit, nous n'avons pas accepté de nous occuper des crèches et des prisons, nous l'avons librement choisi et l'on choisit ce que l'on préfère sans²⁷ mériter pour cela une admiration particulière ...

Charlotte Savary tente de rendre son personnage humain et sensible, mais il reste que, à cause des oeuvres charitables qu'elle accomplit, la religieuse est perçue comme un être remarquable. La vie religieuse l'élève à un niveau de charité et d'excellence qui la distingue des autres femmes du roman. L'altruisme et le dévouement des religieuses engagées dans les tâches sociales suscitent généralement de l'admiration.

27 Ibid., p. 140.

Ainsi l'avocat de Et la lumière fut partage les préjugés favorables qui sont encore vivants dans le roman des années cinquante mais destinés à disparaître bientôt²⁸. De toutes les religieuses qui s'occupent des jeunes femmes en détresse, la supérieure que Charlotte Savary place dans ce roman est l'une des mieux réussies, tout en étant idéalisée dans une large mesure.

La figure maternelle de la "bonne religieuse", consolatrice et appui des défavorisés de plus en plus nombreux dans le roman social²⁹, revient à quelques reprises. Le roman même virulent ne réussit pas à détruire la forte image, parfois nécessaire au décor, d'une religieuse entièrement consacrée au service des êtres malheureux ou malades. Dans Pierre le Magnifique de Roger Lemelin, la religieuse hospitalière, supérieure d'un sanatorium, a conservé les attributs

28 C'est le cas de la Catherine de Montréal que Gilbert Louvain publie en 1961. Les religieuses de la prison des femmes sont sévères, mais compétentes et renseignées. Plus agressif, le narrateur de Destination? Québec (1974) de Marthe B.-Hogue, rend visite à ses soeurs internées dans une école de réforme dirigée par des religieuses distantes et autoritaires.

29 Coeur d'or, coeur de chair d'Adrienne Maillet met en scène les Soeurs du Bon-Pasteur à la prison Sainte-Darrie de Montréal. Les religieuses dans ce roman paru en 1953 s'attirent le respect et l'estime de la plupart des pensionnaires. L'intention d'Adrienne Maillet est évidente: faire connaître et apprécier le travail des religieuses. Cet objectif explique la situation invraisemblable de l'héroïne et le caractère idéalisé de religieuses qui sont davantage des êtres stéréotypés que de véritables personnages de roman.

de la "bonne soeur". Aux yeux de l'alcoolique Willie Savard, mère Cécile devient une "sainte" parce qu'elle le reçoit avec bonté. En plus de la présenter sous un jour favorable tel que le malade l'imagine, l'auteur la décrit sommairement lorsque Pierre la rencontre:

Elle était plus grande que M. Savard, élancée, et quoique sa coiffe noire ne laissât voir que le premier plan du visage, elle parut à Pierre très belle, malgré³⁰ une finesse de traits qui frôlait la maigreur.

Il semble que les hospitalières du roman aient toutes la même perspicacité, cette intuition qui leur révèle jusqu'aux besoins secrets de leurs malades. Le calme, l'assurance, la douceur et la fermeté comptent au nombre des qualités essentielles pour accomplir les tâches hospitalières. Ces religieuses méritent la confiance de leurs malades³¹. En plus d'accepter leur autorité, ces derniers leur

30 Roger Lemelin, Pierre le Magnifique, Québec, Institut littéraire du Québec, 1952, p. 116.

31 Le médecin-narrateur d'Aller-retour (1962), roman de Denis Lord, est soigné dans une clinique psychiatrique pour alcoolisme. La religieuse de la pharmacie lui fait confiance et hâte ainsi sa guérison. Le convalescent remarque que son infirmière, soeur Relax, est une belle femme et il se demande pourquoi elle est entrée au couvent. De même le personnage au centre de Serge Fromentin (1953) de Paul Lachapelle trouve soeur Monique très jolie. Cette jeune hospitalière joue un rôle d'adjuvant dans la conversion de son malade qui meurt réconcilié. Une autre religieuse jeune et gaie, soigne et reconforte une malade dans la Montagne d'hiver (1961) de Michelle Le Normand. Vue par sa malade, l'infirmière ne manque pas de spontanéité et les quelques petits détails sur son apparence et son habit ainsi que ses remarques enjouées lui donnent un semblant de vérité.

reconnaissent des prérogatives et une valeur qu'ils associent à la religion: le pouvoir d'apaiser, de calmer, de soulager les souffrances physiques et morales³².

La présence de l'hospitalière dans les hôpitaux de roman est fonctionnelle et s'explique par un souci de la vérité historique et sociale. D'importants changements sociaux, tel l'avènement de l'assurance-maladie, transforment l'image de l'hospitalière. La représentation idéalisée s'estompe graduellement et laisse la place à un personnage moins parfait, plus humain. Roger Lemelin excelle dans l'art de camper subitement un personnage par une esquisse brève et parfois originale: pour Napoléon dans les Plouffe, la religieuse au sanatorium est d'abord une "bonne soeur", au sens péjoratif, cette fois. Tantôt elle sera une "religieuse géante" chez qui il signale l'une ou l'autre des caractéristiques suivantes: "visage ascétique", "air auguste", "sourire de cire" et "regard amidonné". La religieuse surgit subitement, au moment où on l'attend le moins. Napoléon Plouffe l'observe à distance: "L'ample jupe masquant le

32 Les traits de l'hospitalière le plus souvent signalés sont la bonté et le dévouement. Dans le roman de 1900 à 1979, la présence des religieuses dans les institutions de santé est généralement appréciée par un public qui leur confie aussi des incurables, des infirmes et des personnes âgées. La plupart des hospitalières sont anonymes: quelques traits peints avec vigueur leur prêtent vie durant un bref épisode. Deux exemples d'hospitalières illustrent ce fait: la sympathique petite soeur Loqueouelle (Harquail), dans Y sont fous le grand monde (1979) de Bertrand B. LeBlanc, représente la tendresse et la compassion, alors que soeur Labrecque de la Haine entre les dents d'Alice Brunel-Roche est un portrait assez rare de l'hospitalière sévère et intransigente.

mouvement de ses pieds sur le parquet luisant, elle semblait flotter sur les eaux³³." La jupe est un élément nouveau dans la description physique du personnage. Auparavant, les romanciers s'étaient limités à la description de la voix, du visage et des mains de la religieuse. En devenant un être concret, plus complet, la religieuse perd un peu de son immatérialité et acquiert davantage d'humanité. Le recours à un mode de présentation plus réaliste et le changement d'attitude des protagonistes expliquent en partie cette transformation du personnage.

Une supérieure pragmatique

La supérieure de l'hôpital psychiatrique Notre-Dame-Des-Fous que Marie-Claire Blais invente dans les Apparences est un être vivant, original et fascinant. Dans ce récit à la première personne, le point de vue unique adopté est celui de la narratrice Pauline Archange, qui suit la supérieure partout dans l'asile. Les réparties de cette religieuse, qui travaille chez les malades mentaux depuis une vingtaine d'années, ressemblent beaucoup à celles de la grand-mère Antoinette d'Une saison dans la vie d'Emmanuel. La supérieure régit ses deux mille patients comme des "enfants désobéissants". Dans cet univers refermé sur lui-même, sorte de prison isolée que constitue cet asile, la narratrice devine la présence de deux forces antagonistes: la Raison "vêtue ici de l'uniforme

33 Roger Lemelin, Les Plouffe, Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, p. 303.

d'une religieuse³⁴ s'oppose à la Folie, cette "chose complètement païenne", au dire de la supérieure convaincue qu'il faut mater les excès furieux et enflammés par l'eau, les électrochocs ou la camisole de force. Lors d'une première rencontre, la supérieure explique à Pauline:

Des païens, nos fous, mon enfant, et pour la luxure, ça n'a pas de fin tout ce qu'ils inventent, mais vous êtes trop jeune pour ce spectacle du vice épanoui, satisfait, vous assisterez Mère Econome dans ses factures et vous apprendrez l'art de l'économie, car dans cette maison vous savez, nous avons la réputation de ne pas rejeter une épingle ni un timbre. Ce sera une meilleure éducation pour vous que d'observer les débordements de nos Bienheureux dans le Royaume³⁵!

L'emploi de l'ironie rend moins morbide l'atmosphère de l'asile, qui semble ne pas avoir de prise sur la supérieure. Gardienne de l'ordre, cette "femme solide" punit l'instinct débridé, au nom du bon sens, "seul talent des gens sans imagination comme moi³⁶", dit-elle.

Les longs discours monologués que la supérieure adresse à Pauline révèlent sa mentalité et servent de technique d'écriture efficace pour donner vie au personnage. A d'autres moments, l'emploi du style indirect libre permet d'entrer dans sa pensée. La narratrice l'interprète, lui prête des intentions ou lui laisse la parole:

34 Marie-Claire Blais, Les Apparences, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, p. 158.

35 Ibid., p. 157.

36 Ibid., p. 160.

Elle savait que de ces fronts martyrs, ces visages lacérés de beauté ou de vice, elle savait, même en les entendant hurler comme des bêtes, que de leur vaporeuse souffrance qu'elle ne pouvait pas atteindre ni réellement apaiser, s'élevait la plainte primitive des hommes, le secret d'une vive angoisse enfin délivrée. "Même défigurés comme ils le sont par la douleur, disait-elle, ils ne nous racontent rien d'autre que ce que nous savons déjà mais que nous avons peur d'avouer: que tout homme est capable de tout quand l'amour de Dieu ne le tient pas par le collier, et même quelque chose de plus scandaleux, mon enfant, que le bien, la vertu que nous avons la vanité de croire si naturelles [sic] à l'homme, ne le sont pas car enfin [...] nous arrivons en ce monde dans la fureur et je le crains, prêts à toutes les méchancetés³⁷!"

Par ses gestes et ses paroles, la supérieure communique à Pauline Archange, un peu de son expérience et de sa sagesse. Par sa connaissance des malades qu'elle regarde à distance, imperméable à leurs ruses et férocités mais sensible à leurs angoisses, elle en impose à Pauline, que le spectacle de la folie bouleverse:

[...] je ne possédais pas comme la Supérieure "ce don de la raison" ni la revêche bonté qui eussent dépourvu cette jungle de toutes ses ombres et de toutes ses sinuosités, prisonnière du paysage hanté que je découvrais là-bas, je ne pouvais pas dire comme cette femme: "J'ai trop l'habitude de leurs désordres, de leurs mensonges aussi, tout cela pour moi c'est clair comme l'eau de sources et dans leurs tempêtes, leurs ouragans, je trouve mon rocher de paix³⁸!"

Lucide, avisée et continuellement sur le qui-vive, la supérieure reconnaît, sans grand examen, tout début de déséquilibre mental. Si elle envoie Pauline travailler chez les

37 Ibid., p. 160-161.

38 Ibid., p. 162.

capucins au Monastère de l'Allégresse, c'est qu'elle ne veut pas risquer de "se réveiller un matin avec une folle de plus sur les bras"³⁹. Le discours que la supérieure tient sur les capucins ne manque pas d'humour ni de ce réalisme particulier à quelques personnages de Marie-Claire Blais. Aux yeux de la supérieure, le père Plumeau est une autre sorte de malade, car il s' imagine que Jésus lui parle.

Qu'en savons-nous, c'est toujours possible, n'est-ce pas? Mais pourquoi ne me parle-t-Il pas à moi? Que voulez-vous, il vaut mieux, peut-être, flotter dans les nuages d'or que de se vautrer dans la boue. Ici, nous avons les deux. Nous avons de tout⁴⁰.

Le père Allaire écrit des livres de théologie que la supérieure refuse de lire, parce qu'elle le croit un peu perdu, lui aussi, dans des régions mystiques, trop hautes pour elle, puisque situées "au-dessus de la raison et du bon sens"⁴¹.

Femme du juste milieu, réaliste et pratique, la supérieure n'a pas davantage de considération pour les excès "mystiques" que pour les manifestations instinctives de ses malades. Elle parle avec affection des capucins, mais son discours les rapetisse, les place au rang de ses "enfants désobéissants". Sa conception du ciel et de Dieu diffère de la leur. "Pour moi le ciel, mais c'est comme ici, sauf que Dieu est là pour mettre un peu d'ordre, naturellement"⁴².

39 Ibid., p. 170.

40 Ibid., p. 172.

41 Ibid., p. 175.

42 Ibid.

La supérieure est un peu le dieu qui régit tout dans ce monde clos de l'hôpital psychiatrique. Naïvement, elle se reconnaît des pouvoirs divins et pardonne les "blasphèmes" et les "sacrilèges" de ses malades. Elle explique à Pauline: "Mais vous savez, Dieu s'habitue à la fin, Il fait comme nous, Il feint de ne pas entendre. Il pardonne⁴³." Cet anthropomorphisme, la densité de la phrase et l'originalité de la pensée font de cette supérieure, une religieuse qui n'a pas sa pareille dans le roman canadien-français.

Il y a chez la supérieure un grossissement du sentiment maternel, du sens du devoir et de la responsabilité qui lui permet de dominer avec une bonté raisonnable la masse de ses malades. Le lecteur, aussi curieux que Pauline, écoute ses discours, avide lui aussi de comprendre, tout subjugué qu'il est par cette femme quasi surhumaine, perçue comme vraiment "supérieure" dans cet univers de déséquilibrés.

Cette supérieure anonyme passe rapidement dans le roman, le temps de quelques épisodes de la vie de Pauline Archange. Son passé n'est pas révélé, sauf une brève allusion à la ferme de son père. Ses origines terriennes s'accordent bien avec ce personnage qui dit surveiller les malades comme elle surveillait jadis les vaches. Bien qu'elle soit un personnage secondaire, la supérieure occupe une place fascinante et importante dans la vie de Pauline Archange. Si le personnage est perçu comme vivant, c'est sans doute à cause

43 Ibid., p. 171.

du point de vue unique et constant de la narratrice qui l'observe et rapporte ses propos et gestes. La cohérence du personnage provient aussi de son attitude maternelle, de sa "supériorité" qui la place au-dessus des réalités de l'asile qu'elle surmonte sans trop d'efforts.

Personnage mythique, grandi par l'imagination et la sensibilité de Pauline, la supérieure actualise l'archétype de la Grande Mère, de la Terre-Mère⁴⁴ qui nourrit et protège tous ses enfants. Etant elle-même issue de la matière, elle ne peut se situer au niveau des réalités sur-naturelles, divines ou infernales. Elle est la Raison, le bon sens tout maternel, tout humain. Placée entre le Diable (la folie) et un bon Dieu, distant et abstrait, cette supérieure de roman est à peine une religieuse: elle représente plutôt les forces d'équilibre humain, terre à terre et pragmatiques, que le sacré qui relie aux dieux et à l'au-delà. L'actualisation

44 Le titre de Grande Mère est donné à la terre puisqu'elle est à l'origine de toute vie. La déesse Terre-Mère comporte des aspects opposés: par sa fécondité, elle est Mère nourricière, mais elle est aussi une mère destructrice, en ce sens que tout retourne à la terre. G. Durand tient compte de l'aspect maternel de cet archétype: "A toutes les époques donc, et dans toutes les cultures, les hommes ont imaginé une Grande Mère, une femme maternelle vers laquelle régressent les désirs de l'humanité. La Grande Mère est sûrement l'entité religieuse et psychologique la plus universelle." (Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, p. 268.)

d'un archétype donne de l'ampleur au personnage de la supérieure, ainsi associée à des réalités mythiques et à l'inconscient, qu'elle tente de dominer par ses pouvoirs innés: la raison et le bon sens.

CONTESTATION DE LA RELIGIEUSE ENSEIGNANTE

L'image de la religieuse enseignante admirée de ses élèves continue de se profiler dans le roman. Mais à ses côtés s'affirme une éducatrice sévère, parfois injuste; vers 1950, en effet, le roman de moeurs urbaines change la vision idéalisatrice qui avait prévalu auparavant. Dans Au milieu la montagne, Roger Viau décrit une supérieure, directrice de classes, qui humilie involontairement l'élève choisie pour prononcer l'adresse de fin d'année. L'attitude des deux personnages qui s'affrontent est observée avec justesse. Indignée, Jacqueline Malo refuse la robe "donnée par une ancienne élève... pour nos enfants pauvres"⁴⁵. D'abord souriante, la directrice devient mauvaise et impatiente devant l'entêtement de l'adolescente. La fonction de la religieuse au cours de cet épisode se réduit à peu de choses: s'opposer à la fierté de l'élève et lui rappeler

45 Roger Viau, Au milieu la montagne, Montréal, Beauchemin, 1951, p. 36.

ses origines modestes. La perspicacité est la caractéristique dominante de la directrice. Vue par le regard froid d'un narrateur objectif, apparemment insensible au sort des personnages, cette scène est teintée d'un pessimisme et d'une sobriété réalistes.

D'ailleurs, cet incident malheureux prend un sens prophétique qui s'explique à la fin du roman. Désillusionnée et déçue par la vie, Jacqueline se dit alors qu'elle est d'une classe sociale⁴⁶ dont on peut difficilement s'échapper: "La Mère Supérieure de l'école avait été la première à lui enseigner ce qu'elle était. Elle n'avait qu'à accepter ce qu'on lui offrait, et en remerciant, la tête courbée⁴⁷." Malgré ses dons et son ambition, Jacqueline Malo n'a pas eu accès à l'instruction supérieure qu'elle comptait obtenir avec l'aide des religieuses. Les éducatrices sont donc associées à la promotion des filles pauvres, mais intelligentes qui veulent accéder à des études avancées.

46 Le Cortège, roman social de Claude Mailly, décrit aussi un milieu urbain ouvrier et des religieuses enseignantes sévères, vues par des adolescentes difficiles. Le point de vue adopté est à la fois amusé et contestataire. La démarche de soeur Madeleine ressemble à une glissade sur des roulettes. Elle se tient droit comme si elle se laissait pousser par la brise, soufflant dans son voile. Les religieuses de ce roman sont accordées à un décor misérable et à la représentation réaliste d'un milieu populaire.

47 Au milieu la montagne, p. 329, Dans le Pain de chez-nous de Marie-Anna Roy, l'adolescente ambitieuse qu'est Domitilde n'aura pas accès, elle non plus, à des études conduisant au baccalauréat. Malgré leurs misères, les gens de ce roman sont courageux. Ils estiment les religieuses, en particulier les Soeurs Grises, dont Alfred Rousseau a beaucoup parlé, lui aussi, dans les Roux, histoire romancée d'une famille manitobaine.

La directrice de classe que Robert Elie analyse sommairement dans Il suffit d'un jour possède plus de profondeur psychologique que la directrice du roman de Roger Viau. Mère Sainte-Rosalie du Rédempteur est aux prises, elle aussi, avec une adolescente difficile, mais son attitude est différente. A la suite d'une confrontation avec l'élève récalcitrante, la directrice analyse son propre comportement. Les torts qu'elle se reconnaît constituent un élément tout à fait inusité dans le roman. C'est une supérieure humaine et nuancée, bouleversée et hésitante, qui paraît dans ce deuxième roman psychologique de Robert Elie. Habitée à être obéie sans réplique, elle n'admet pas de résistance chez son interlocutrice. Mais après coup, elle se reproche sa propre cruauté incompréhensible. Un mouvement d'empathie la porte vers l'élève dont elle excuse déjà les gestes impulsifs:

Elle aurait voulu courir vers Elisabeth, mais comment surmonter sa honte, comment s'oublier? Car, en ressentant la douleur de sa victime, c'était d'elle-même qu'elle avait pitié. Non, elle ne se reconnaissait pas dans cette femme qui avait été injuste. C'était une autre, et déjà ses traits lui revenaient à la mémoire. Elle ne pourrait donc jamais oublier cette maîtresse des novices dont certains regards, certains mots méprisants avaient déchiré son âme. Mais elle avait trop l'habitude d'examen de conscience rigoureux pour s'apitoyer longtemps sur elle-même, et, bientôt, elle ne ressentit plus qu'un immense dégoût⁴⁸,

48 Robert Elie, Il suffit d'un jour, Montréal, Beauchemin, 1957, p. 84.

Un narrateur omniscient pénètre tout autant la pensée de mère Sainte-Rosalie que celle de l'élève révoltée. Ce type de "vision" illimitée choisi par Robert Elie permet donc une connaissance plus approfondie des divers aspects du personnage, des mobiles secrets de son action et de ses hésitations intérieures. Cet éclairage, tout en nuancant les gestes extrêmes et les paroles sévères de la supérieure, permet de saisir de l'intérieur la vérité du personnage. Enfin! la religieuse éducatrice n'est plus un être infailible et inflexible: elle n'est plus figée dans une bonté béate, idéalisée de façon outrancière, ni endurcie dans une méchanceté autoritaire et intransigeante⁴⁹. La représentation de la délinquante est nuancée elle aussi: aux prises avec des difficultés intérieures et des interrogations angoissantes, Elisabeth ne ressent pas trop de haine pour la religieuse qui l'a traitée durement, mais qui s'est excusée et lui a redonné confiance. La sincérité et l'honnêteté de la directrice la rendent sympathique au lecteur, témoin de ses dilemmes et faiblesses intérieures. Les êtres fictifs souffrants semblent plus réels que les directrices de classes et les religieuses trop sûres d'elles-mêmes et vindicatives qui se multiplient dans le roman contestataire.

49 Le premier roman à contester directement des religieuses éducatrices parut en 1938. L'Empreinte de mes premières idées d'Annette Cantin est une vie de femme racontée à la première personne. L'image du pensionnat est négative, mais les religieuses sont bonnes pour l'orpheline de sept ans qui quitte le nord de la Colombie Britannique pour se faire instruire en français à Québec. Le ton contestataire de ce roman, tout nouveau à l'époque, n'eut pas d'écho important avant les années soixante.

Une éducatrice tout à fait à l'opposé de mère Sainte-Rosalie paraît dans Peur et amour que Yolande Chéné publie en 1965. La narratrice angoissée retourne à son enfance pour se libérer d'un sentiment de culpabilité dont sa mère est la cause. Marianne avait alors une conception manichéenne de l'existence: d'un côté, les bons et les fées dont fait partie une vieille religieuse aimable; de l'autre, les méchants et les sorcières dont font partie sa mère et une religieuse détestable, toutes deux complices d'un Dieu sévère. La religieuse détestée est surnommée la "guenon"; elle est laide avec son "air méprisant", ses "traits cruels" et ses manières "doucereuses". Bien que "radoteuse", une autre religieuse "retombée en enfance" traite avec douceur l'adolescente qui s'est attachée à elle. Cet amour, qualifié "d'étrange" par la narratrice, est cependant un élément guérisseur dans la vie de Marianne qui, devenue adulte, se libère de sa névrose en écrivant un roman-confession⁵⁰.

50 Peur et amour de Yolande Chéné est une oeuvre prenante et convaincante qui ouvre le chemin à la confession et aux épanchements de femmes fictives qui revoient leur vie, font le point et se libèrent intérieurement d'un passé aliénant. Puisque l'héroïne de Peur et amour écrit un roman, nous nous permettons d'interpréter ce geste libérateur en nous référant à la psychanalyse dans ses rapports avec la littérature. Bourneuf et Ouellet considèrent, avec Jean Delay, que le rapport auteur-personnage est analogue à celui du psychothérapeute et de son patient. "Entre le romancier et son double s'opère précisément un transfert, positif ou négatif, qui l'aide à prendre conscience de son propre fonds. Ici intervient une relation d'interpsychologie qui, pour être fictive, n'en est pas moins efficace et peut remplacer, à certains égards avantageusement, celle du patient avec son médecin." (Jean Delay, "Névrose et création", tiré de Aspects de la psychiatrie moderne et cité dans l'Univers du roman, de R. Bourneuf et R. Ouellet, p. 166.)

Les conséquences sociales, psychologiques et religieuses de la révolution tranquille ainsi que la contestation des valeurs traditionnelles et du système scolaire s'infiltrèrent dans le roman. L'ère du défoulement psychologique qui choisit comme exutoire le roman, les mémoires ou l'autobiographie romancée s'ouvre timidement avant 1965. Cette date est retenue comme jalon puisqu'elle correspond à la publication de Dans un gant de fer, premier tome des mémoires de Claire Martin, dont l'influence sur les romans-confidences écrits par des femmes est incontestable. Les techniques privilégiées sont alors l'écriture à la première personne et le point de vue d'une narratrice qui s'analyse.

Les éducatrices de Pauline Archange

Dans les trois tomes des Manuscrits de Pauline Archange que Marie-Claire Blais publie entre 1968 et 1970, la vision rétrospective d'une narratrice-protagoniste recrée les religieuses de l'enfance et de l'adolescence⁵¹. Le mode

51 Dans ce roman de Marie-Claire Blais, il est évident que l'auteur, en choisissant d'écrire à la première personne, cède totalement le point de vue au personnage de Pauline Archange. Afin d'éviter toute confusion, nous précisons que, dans cette partie de notre étude, le terme de "narratrice" ne désigne jamais l'auteur, mais plutôt la protagoniste Pauline, une jeune fille d'un âge imprécis qui raconte en rétrospective son enfance et son adolescence. L'emploi du temps verbal à l'imparfait produit un effet de distanciation entre la narratrice et les faits racontés. (Pour plus de précisions sur les inconvénients et avantages du récit construit à partir du point de vue d'un "narrateur dans l'histoire", voir l'Univers du roman de R. Bourneuf et R. Ouellet, p. 84-89.)

de présentation des personnages auquel Pauline Archange a le plus souvent recours est la relation des faits et la description des religieuses. L'éducatrice de la première année, mère Sainte-Scholastique, est uniquement présentée par le biais de la petite fille de cinq ou six ans que fut Pauline Archange:

Ainsi parlait Mère Saint-Scholastique [sic] de son estrade, près de la fenêtre, à peine plus grande que nous, son fin visage prisonnier d'une corolle plissée qui correspondait bien à tout un paysage de fleurs en pots, contre le tableau noir. Ses joues étaient d'un rose qui inspirait l'obéissance, la bonté. On l'aimait. Mais d'un amour qui allait en décroissant avec la subtilité de ses punitions. A genoux dans le corridor ou à genoux dans un coin, avec cela, une grande flexibilité de la baguette⁵².

Pauline et son amie inséparable, Séraphine Lehout, répètent à tout propos: "Mère Sainte-Scholastique a dit...", ce qui démontre l'importance et l'influence de l'éducatrice auprès des fillettes craintives et naïves. Certaines images religieuses, comme l'oeil de Dieu et les anges ailés, obsèdent les enfants, tout autant que la crainte du péché, des démons et du feu de l'enfer. Elles associent à la religieuse enseignante des réalités qui leur inspirent une crainte morbide et des interdits qui créent un fort sentiment de culpabilité pour des vétilles. Une complicité sadique, plutôt étrange, s'établit entre la petite Pauline et la religieuse qui punit sévèrement Séraphine Lehout. Pauline

⁵² Marie-Claire Blais, Manuscrits de Pauline Archange, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1968, p. 12.

sourit intérieurement, "aimant, à la façon de Mère Sainte-Scholastique qui mesurait l'affection au degré de tortures que l'on pouvait supporter⁵³".

Il arrive que la narratrice cède l'angle de vision et poursuive son récit par le biais d'une médiatrice. Ainsi la directrice et l'institutrice de la deuxième année sont en partie décrites telles que les perçoit Louissette Denis, nouvelle amie de Pauline:

Elles sont folles, ces deux pies-là, toujours à se donner des compliments, Mère Directrice par là, Mère Saint-Théophile par ici, p't-être qu'elles dorment dans la même jaquette la nuit, dans la même paire de culottes, y faut dire que les religieuses vont jamais aux toilettes, j'ai essayé de voir si elles allaient, ben non, elles⁵⁴ ont trop peur de faire de la peine au bon Dieu⁵⁴...

La violence verbale et l'insolence semblent être les meilleurs moyens de défense de la fillette:

Je déteste ma vieille robe de Soeur et les Soeurs avec, et les bas noirs et les souliers noirs, comme si ma vraie maman mourait chaque jour, [...] Les Soeurs, c'est comme des araignées noires, avec des p'tites pattes jaunes, l'bon Dieu si y était dans le ciel comme on dit, y aurait pas créé des animaux⁵⁵ pareils, y a pas de conscience si les a créés⁵⁵...

Pauline partage le mépris de Louissette Denis pour toute forme d'autorité scolaire et énumère les travers et les manies des enseignantes. Par exemple, les quelques

53 Ibid., p. 43.

54 Ibid., p. 62.

55 Ibid., p. 64.

détails concrets sur l'aspect physique de la directrice et de mère Saint-Théophile sont caricaturés. Louissette Denis perçoit la directrice comme une "vieille folle avec ses lèvres bleues, ses doigts de cire⁵⁶". Pauline décrit une mère Saint-Théophile "foudroyante de laideur, les yeux écarquillés sous son bonnet de coton⁵⁷". Dans cette école où plusieurs religieuses sont mauvaises, une institutrice fait exception: mère Sainte-Alma est vue d'une façon différente parce que Pauline l'aime et est heureuse de faire partie de la chorale des anges de Noël et de jouer dans la pièce de théâtre. Pauline remarque que la religieuse s'exprime avec émotion et que sa baguette de directrice de chorale est indulgente. La bonne influence de mère Sainte-Alma, dont il ne sera plus question dans le roman, ne suffit pas à contrecarrer l'emprise négative et pénible exercée par les autres éducatrices des Manuscrits de Pauline Archange.

Le schéma comportant quelques religieuses méchantes et une religieuse bonne, mais à peine présente, se répète au pensionnat où Pauline est placée l'année suivante. Les remontrances d'une affreuse surveillante de dortoir, mère Sainte-Gabrielle d'Egypte, portent sur la condamnation du corps, le refus de l'humain et de ses manifestations normales. Ainsi les menstruations sont, au dire d'une autre religieuse,

56 Ibid., p. 70.

57 Ibid.

une punition de Dieu. Tout signe de féminité doit être dissimulé. L'enseignement de mère Sainte-Gabrielle se résume à quelques obsessions majeures: la crainte de Dieu, la peur des hommes et le mépris de l'amour humain, qu'elle compare à un "fruit défendu qui laisse un goût de cendres"⁵⁸... Tout en la décrivant de l'extérieur, Pauline traduit la pensée de la religieuse: "puis elle se mordait les lèvres, consciente, un moment, de l'amas de cendres froides sur son coeur qui n'avait jamais aimé"⁵⁹. En interprétant ainsi les états émotifs et le passé de l'éducatrice, la narratrice-protagoniste qu'est Pauline déborde les cadres de la vision limitée, normale aux personnages de roman. La présence d'un auteur, quoique discrète, se manifeste dans de telles intrusions qui passent généralement inaperçues, puisque le contenu original et impressionnant captive l'attention du lecteur.

La contestation des éducatrices dans les Manuscrits de Pauline Archange reprend la plupart des travers déjà fustigés dans les mémoires de Claire Martin. Toutefois, la situation de Pauline Archange est beaucoup plus triste et désespérée que celle de Claire Martin enfant. Cette dernière a de l'intelligence et assez de force de caractère pour critiquer directement les religieuses. L'on devine la présence constante de l'auteur qui se confond avec le rôle de narratrice puisqu'il s'agit de "mémoires" et non d'un

58 Ibid., p. 111.

59 Ibid.

récit dit "fictif". Quant au personnage de roman, il est davantage laissé à ses propres moyens, car la romancière s'efface. Pauline est très douée, mais elle est obnubilée, paralysée par son milieu familial et scolaire. L'humour de Claire Martin adulte lui permet de se distancier des éléments négatifs de son existence, alors que Pauline n'est qu'un enfant, un personnage impuissant et enfermé dans sa vision pessimiste. Il lui faudra d'abord vider ce qui l'étouffe au moyen de l'écriture, pour pouvoir reprendre confiance en elle-même et en la vie. Vivre! Vivre!, deuxième tome des Manuscrits..., exposera justement cette sortie de soi et un commencement de libération personnelle.

La dernière religieuse enseignante à paraître dans les Apparences (troisième tome des Manuscrits...) exercera une influence bénéfique sur Pauline Archange et Louissette Denis. Elle les orientera vers une prise en charge de leur propre autonomie et la réalisation de leurs ambitions personnelles. Mère Sainte-Alfrèda possède suffisamment de points communs avec ses grandes élèves pour que ces dernières puissent s'identifier et accéder par la suite à une plus grande maturité. Mûrie par une souffrance précoce, Louissette Denis comprend mieux la religieuse que Pauline. Elle l'observe et se dit que toutes les personnes en autorité ne sont pas nécessairement mauvaises et qu'elles subissent parfois, elles aussi, des injustices semblables à celles qui lui viennent de son milieu familial et social. Pauline

et une autre élève ont moins de sympathie pour la religieuse, "logée, nourrie gratuitement", qui leur inspire jalousie et aigreur.

A d'autres moments, une complicité s'établit entre l'éducatrice et les adolescentes. Pauline remarque que la religieuse déteste les examens autant que ses élèves et qu'elle préfère enseigner des auteurs comme Nelligan plutôt que les "mauvais auteurs catholiques" du programme. De plus, elle n'approuve pas la "fierté religieuse excessive", de certain discours raciste commençant par l'affirmation que "la langue est gardienne de la foi".

Lorsque son père l'oblige de quitter l'école, Pauline comprend que son propre désir de dépassement par l'écriture la rapproche de la religieuse. "Seule Mère Saint-Alfrèda [sic] avait eu le courage de mépriser cette héréditaire révérence de la nullité, mais son audace nous amusait⁶⁰." La technique la plus fréquemment utilisée pour révéler les mouvements intérieurs de la religieuse consiste en charnières très simples, par exemple l'emploi de formes verbales comme: "elle pensait", "elle ne désirait que", "elle préférerait".

60 Les Apparences, p. 143-144. Dans ce roman, l'auteur (ou l'éditeur) écrit tantôt Saint-Alfrèda, tantôt Sainte-Alfrèda. Nous avons choisi la seconde graphie puisque le mot Alfrèda est un prénom féminin. Nous adoptons une solution identique pour éviter la confusion entre Saint-Scholastique et Sainte-Scholastique.

A certains moments, la représentation de la religieuse est doublement tamisée par la sensibilité de Pauline qui transmet la perception de Louise Denis, en y intercalant ses propres commentaires:

Elle regardait Mère Sainte-Alfrèda et pour la première fois se disait que "cette femme" (oubliant la religieuse dont elle n'avait jamais aimé l'uniforme) était vraisemblablement digne de pitié car il devait être humiliant de réciter avec émotion des poèmes à des élèves qui se moquaient de vous et qui riaient à la dérobée! Mère Saint-Alfrèda [sic] ne désirait que secouer ses douloureuses chaînes, mais selon nous qui avons pourtant les mêmes souhaits pour nous-mêmes, elle s'abandonnait à une ivresse à laquelle elle n'avait pas droit⁶¹.

Pauline décrit sa titulaire de classe avec un sens d'observation et une acuité psychologique remarquables:

Nous étions avares de ces vers qui célébraient pour nous la jeunesse et la beauté, mais pour Mère Saint-Alfrèda [sic], crispant dans un geste de révolte les plis de sa jupe endeuillée, cette âpre revendication était surtout la sienne, montant du désespoir de sa chair soumise, de son âme asséchée! Ce cri soulevait sa poitrine pendant que les élèves riaient⁶².

Davantage nuancée que les religieuses de l'enfance de Pauline et de Louise, cette éducatrice d'adolescentes ressemble à ses élèves, par son besoin d'évasion, son amour de la poésie et son insatisfaction profonde. Incomprise de la majorité de ses élèves et de ses compagnes religieuses, elle semble déçue de l'existence. Pauline saisit sa souffrance de l'intérieur et l'expose avec empathie:

61 Ibid., p. 133.

62 Ibid., p. 134.

Elle pensait "aux pieds des élèves de demain, de toujours" et cette sombre fatalité l'attristait. Il ne lui restait, pensait-elle, "que les émotions des autres", et songeant au ravage de la folie dans l'oeuvre de Nelligan, elle comparait son exil⁶³ au couvent à l'isolement du poète à l'asile⁶³.

Mère Sainte-Alfrèda échappe aux stéréotypes de la "bonne" comme de la "mauvaise" religieuse. Elle possède suffisamment de traits positifs et d'aspects négatifs pour être perçue comme un être complexe et vivant.

Les adolescentes ont deviné que l'égoïsme de la religieuse est tempéré par son souci d'autrui. A la fin, Pauline aura appris d'elle qu'il y a des adultes qui ont le "courage" et "l'audace" d'être vrais, malgré les rires des médiocres, et d'affirmer ce qu'ils aiment et trouvent beau. Elle n'est pas perdue dans la "nullité", car elle a sa machine à écrire et mère Sainte-Alfrèda lui a enseigné à voir, au-delà des "apparences", la beauté littéraire et artistique. Elle comprend, après réflexion, le sens de la reproduction de la "Melancolia" de Dürer que l'institutrice avait achetée pour sa classe. Pauline entrevoit une issue à ses dilemmes; sa vision pessimiste de l'existence se transforme peu à peu, après s'être projetée temporairement sur le personnage de mère Sainte-Alfrèda.

Marie-Claire Blais crée des personnages forts et bien campés, qui sont rarement tout à fait bons ou

63 Ibid., p. 134-135.

irrémédiablement mauvais. Ainsi la tante Judith, missionnaire en Afrique, a des points communs avec mère Sainte-Alfrèda et la petite Pauline, entre autres, le goût de l'aventure et de l'évasion:

Ta tante Judith elle avait toujours le nez
fourré dans les livres défendus, elle aussi,
à ton âge, au scandale de Monsieur le Curé,
elle patinait avec les garçons de la paroisse,
c'était une mauvaise elle aussi, elle s'est
convertie tout à coup⁶⁴.

Ces paroles de la mère de Pauline démontrent une conception de la vie religieuse qui s'éloigne des exigences de perfection angélique fréquentes dans les romans antérieurs. La religieuse dans les trois tomes des Manuscrits de Pauline Archange est d'abord et surtout un être humain, semblable aux protagonistes qui lui reconnaissent certaines de leurs aspirations et y découvrent aussi, un peu, parfois beaucoup, de leurs propres désillusions existentielles. Si les adolescentes clairvoyantes, quelque peu sorcières, que sont Pauline Archange et Louissette Denis peuvent se permettre de saisir et de révéler les pensées intimes de leur éducatrice, c'est qu'elles lui sont liées par la projection d'énergies attractives ou répulsives selon les circonstances et les événements.

Souvenirs de religieuses enseignantes

Un grand nombre de femmes auteurs ont choisi la forme du roman-confidences à la première personne pour raconter

64 Marie-Claire Blais, Vivre! Vivre!, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1969, p. 69.

une vie de femme, où paraissent souvent des religieuses enseignantes. Dans le récit linéaire ne comportant aucune intrigue importante, les éducatrices ont un rôle tout à fait épisodique, mais leur influence sur le personnage principal entraîne des remarques variées. Le point de vue choisi pour les décrire est généralement celui d'une narratrice, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur, même lorsque ce personnage s'exprime à la première personne. Le rôle des religieuses de l'adolescence n'étant pas lié à une action primordiale, il serait vain d'insister sur son aspect fonctionnel. Nous examinerons plutôt l'aspect sémantique de la fonction de la religieuse, c'est-à-dire ce que Joseph Courtès nomme rôle thématique⁶⁵.

Le caractère moral et psychologique du rôle thématique tenu par l'enseignante se manifeste dans tous les romans-confidences. Les éducatrices sont inévitablement perçues comme bonnes ou mauvaises par le regard subjectif

65 Joseph Courtès fait une distinction appropriée entre les rôles actantiels qui relèvent du niveau discursif du récit et les rôles thématiques qui appartiennent au niveau narratif. Le caractère de ces rôles thématiques est soit social (Ex.: père, mère, marâtre, etc.), soit psychosociologique, soit psychologique, soit moral. Ces deux types de rôles actantiels et thématiques ne s'excluent pas, mais se trouvent superposés chez un "acteur" (que nous nommons personnage). (Cf. Introduction à la sémiotique narrative et discursive, méthodologie et application, coll. "Langue, linguistique, communication", Paris, Hachette, 1976, p. 93-96.)

d'un narrateur-protagoniste, ou d'un narrateur omniscient qui pénètre la pensée de ses personnages, tout en privilégiant la vision de la femme analysée dans le récit⁶⁶.

Tout est sous la peau de Thérèse R. Bayol contient les souvenirs pêle-mêle de Marguerite Dallère, qui, dans un lit d'hôpital, repasse sa vie et fait le bilan. La technique du récit à la troisième personne permet une distanciation

66 Parmi les très nombreux romans-confidences de femme qui rappellent le souvenir des religieuses enseignantes, nous ne signalons ici que les plus significatifs (non mentionnés ailleurs): Dielle Doran, Maryse, en 1960; Charlotte Savary, Le Député, 1961; Yolande Chéné, Au seuil de l'enfer, 1961; Paule Saint-Onge, Ce qu'il faut de regrets, 1961; Claire Martin, Quand j'aurai payé ton visage, 1962; Claire Mondat, Poupée, 1963; Michèle Mailhot, Dis-moi que je vis, 1964; Simone Landry-Guillet, L'Itinéraire, 1966; Louise Maheux-Forcier, Une forêt pour Zoé, 1969; Jovette Bernier, Non, Monsieur, 1969; Hélène Ouvrard, Le Corps étranger, 1973, et l'Herbe et le varech, 1977; Michelle Guérin, En importunant la dame, 1978; Hélène Rioux, Yes Monsieur, 1973, et J'elle 1978; Suzanne-Jules Lefort, Sortie-exit-salida, 1973; Andrée Maillet, Les Remparts de Québec, 1970, A la mémoire d'un héros, 1975, et le Miroir de Salomé, 1977; Jovette Marchessault, Comme un enfant de la terre, tome I: Le Crachat solaire, 1975; Normande Elie, Sanmaur, 1975; Yvette Doré-Joyal, J'avais oublié que l'amour fût si beau, 1978; Monique Larue, La Cohorte fictive, 1979; Muriel Bousquet-Dupuy, Complexes, 1979.

entre le contenu de la mémoire et le niveau narratif. Un narrateur⁶⁷ intermédiaire, tout à fait effacé, présente les événements et décrit les personnages. Dans un style sobre et travaillé, il reproduit des dialogues significatifs. Marguerite se souvient d'avoir surpris une conversation entre deux religieuses qui lui reconnaissaient un talent littéraire mais l'avaient trouvée trop mal habillée pour se présenter en public. La présence de ces religieuses méprisantes se limite à ce court épisode aux effets néfastes pour la pensionnaire, qui les traite intérieurement de "menteuses" et de "sorcières sataniques"⁶⁸. Dans les circonstances, l'action importe peu; ce qui compte pour l'analyse du

67 L'écriture à la troisième personne dans le roman-confidences fait appel aux notions de narrateur et d'auteur implicite, catégories employées par O. Ducrot et T. Todorov pour expliquer que souvent l'image du narrateur se dédouble: "Dès que le narrateur est représenté dans le texte, nous devons postuler l'existence d'un auteur implicite au texte, celui qui écrit et qu'il ne faut en aucun cas confondre avec la personne de l'auteur en chair et en os." (Cf. article "Vision dans la fiction", dans Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, p. 411-416.)

Quand le narrateur dit "je", toute confusion est évitée: c'est le cas de Pauline Archange des Manuscrits. Dans Tout est sous la peau, le narrateur qui parle à la troisième personne est plus éloigné des personnages de religieuses qui sont recomposées par le biais de la mémoire anesthésiée du personnage principal. La nature de la distance entre le narrateur et les religieuses du roman est ici davantage spatiale et temporelle que morale et affective.

68 Thérèse B. Bayol, Tout est sous la peau, coll. "Le Grand Oeuvre", Montréal, Société des belles-lettres, Guy Maheux, 1975, p. 96.

personnage, ce sont surtout les réactions psychologiques de la femme qui est au centre du récit. La caractéristique dominante de ces religieuses est leur méchanceté, aspect qui relève de leur rôle thématique.

La directrice de l'école normale, mieux réussie comme personnage, paraît au cours d'épisodes moins douloureux de la vie de Marguerite Dallère. Cependant, le portrait physique de soeur Sainte-Brigide, assez effrayant, frôle la caricature malveillante:

Bossuée, cassée en deux, s'appuyant sur une canne qui la dominait presque. Des mains difformes aux jointures noueuses. Des yeux agrandis par des verres aussi épais que des loupes. [...] Jadis un corps⁶⁹ de conifère qui voulut gratter les nuages⁷⁰.

Le narrateur insiste sur les aspects physiques du personnage:

Elle sautillait dans les couloirs de l'Ecole tel un crapaud d'anthracite à la tête cernée d'un bandeau blanc. Une sorcière maléfique sortie des contes de Perrault. Effarante. Les normaliennes, en général,⁷⁰ la craignaient avec une frayeur mythologique.

Contrairement à ses compagnes, Marguerite avait pour elle une admiration "qui touchait au culte". Sous l'apparence hideuse, elle découvrait des qualités et un caractère déterminé qui lui plaisaient et qu'elle aurait voulu imiter.

Devenue infirme à la suite d'une chute dans l'escalier, la directrice n'avait pas accepté le verdict d'immobilité

69 Ibid., p. 160.

70 Ibid., p. 161.

prononcé par les médecins, pour deux raisons: d'abord, parce qu'elle devait se présenter aux examens à l'Université en vue de maîtrises en philosophie et en pédagogie, et surtout parce qu'elle "n'avait pas l'habitude de se laisser influencer par les hommes"⁷¹.

Les trois années que Marguerite Dallère passera sous la tutelle de soeur Sainte-Brigide seront formatrices. La normalienne goûte particulièrement les conférences du dimanche matin, où la directrice traite de philosophie, de littérature et de l'évangile.

La voix ronflait, réverbérait, construisant sans relâche une topographie intellectuelle... fascinante... Musique flottant d'un esprit balancé... où chaque⁷² concept est ordonné, évalué, puis offert en défi.

Les caractéristiques dominantes de la directrice se résument ainsi: une impartialité constante, l'esprit de décision, de la fermeté et une sensibilité contenue. Une séquence située au bureau de la directrice permet de saisir sur le vif son comportement avec les élèves. Marguerite lui confie ses déceptions et ses peines. La directrice compréhensive lui suggère d'être vraie et d'éviter les excès en tout. Marguerite aime rire et imiter les religieuses: qu'elle continue d'être

71 Ibid., p. 160.

72 Ibid., p. 161-162.

elle-même, d'affirmer ses talents, tout en développant une discipline personnelle. L'élève rassurée "ne lit aucune accusation dans le regard qui l'empoigne avec une 'force' aussi tangible qu'une chaleureuse accolade⁷³".

Soeur Sainte-Brigide est un personnage convaincant. Elle fait preuve d'une saine psychologie, d'une pédagogie et d'une compétence remarquables dans l'exercice de ses fonctions de directrice et d'éducatrice. Elle prend vie parce que le narrateur la montre de l'extérieur d'abord, puis de l'intérieur, en racontant des faits et gestes significatifs. Son rôle tout épisodique se résume à sa bonne influence sur Marguerite Dallère, qui constate que, avec le temps, les bons et les mauvais souvenirs associés aux religieuses n'ont pas disparu, mais se sont décantés.

La période inoubliable de toute adolescence, marquée du signe de l'idéalisme et de la sensibilité, est analysée dans la plupart des romans-confidences. Les éducatrices religieuses que la mémoire fait revivre sont alors perçues d'un oeil critique. D'anciennes souffrances tenaces, liées au souvenir des religieuses, font parfois surface. Cette prise de conscience chez la femme qui s'analyse ou est analysée lui permet de liquider des malaises psychologiques

73 Ibid., p. 165-166.

et d'accéder à un plus grand équilibre⁷⁴ personnel et à ce que Jung nomme "individuation". Ce processus psychologique conduisant à la libération intérieure et à une plus grande sérénité revient fréquemment dans des romans composés par des femmes⁷⁵ de divers milieux. Les revendications féministes qui alimentent parfois le roman prennent inévitablement à partie la formation reçue au "couvent", expression qui désigne soit un pensionnat, une académie, un collège, une école normale, un institut familial ou une école publique. Dans l'ensemble, tous les romans-confidences ont des contenus

74 Selon C. G. Jung, le "processus d'individuation" comporte quatre étapes distinctes: la confession, la mise en lumière, l'éducation et la métamorphose. (Cf. La Guérison psychologique, Genève, Librairie de l'Université, 1970.) Bon nombre de livres publiés au Québec depuis les années soixante semblent être des illustrations de la première étape, qui empruntent des formes variées: mémoires, journal intime, autobiographie, témoignage d'une tranche de vie ou d'un vécu. Sans faire la psychanalyse des personnages situés au centre de ces récits, force nous est d'admettre que les contenus étalés au grand jour sont des confessions ou des aveux à caractère parfois confidentiel, dont l'effet cathartique conduit généralement à la libération intérieure.

75 Quelques tristes histoires de femmes publiées après 1975 sont en réalité des romans sociaux. Par exemple, la Haine entre les dents d'Alice Brunel-Roche se situe entre 1918 et 1925 pour décrire les difficultés d'une femme médecin qui a passé par le pensionnat et le collège. L'amitié et la bonne influence de son ancienne éducatrice, qu'elle aime comme une mère, ne contrebalancent pas les déceptions qui poussent la jeune femme au suicide. Deux histoires de filles-mères qui se passent durant les décennies de 1940 et 1950 font état de l'influence des religieuses. Viols de Thérèse Sasseeville offre une image agréable des religieuses du pensionnat et de la maternité, alors que C'était dimanche de Marthe B.-Hogue décrit les méfaits de l'étroitesse d'esprit de religieuses enseignantes.

qui se ressemblent et qui se rapprochent, à s'y méprendre, des récits autobiographiques plus ou moins romancés qui prolifèrent durant la décennie 1970⁷⁶.

Deux religieuses directrices d'une école polyvalente

Une toute nouvelle représentation de la religieuse enseignante prend vie dans quelques scènes à l'école polyvalente. Le roman-confidences Demain tu verras d'André Mathieu décrit sommairement les rapports du narrateur Alain Martel avec des religieuses qu'il observe un regard subjectif: deux directrices dissemblables et une jeune religieuse. Empruntant la forme du journal personnel, le roman, qui s'échelonne de 1958 à 1978, met en évidence les conséquences de la réforme scolaire au Québec⁷⁷.

76 Sans indications extérieures au livre, il n'est pas toujours facile de distinguer le roman, d'oeuvres où le témoignage d'un vécu réel est au centre du récit. Certaines autobiographies de femmes, où paraissent des religieuses de l'adolescence, se lisent généralement comme des romans. Voici quelques exemples d'oeuvres qui ne camouflent pas la vérité derrière la fiction: Juliette Lemieux, Pirouettes et culbutes, autobiographie humoristique, 1977; Thérèse Renaud, Une mémoire déchirée, 1978; Paule Saint-Onge, La Vie défigurée, 1979.

77 Les changements dans le système scolaire qui affectent les institutions sont reflétés dans quelques romans. Jacques Lamarche y fait allusion dans les Toqués du firmament (1973). Le narrateur est un professeur qui constate les résultats du renouveau dans les communautés religieuses, entre autres, l'abandon de l'habit religieux traditionnel. Plus contestataire, le professeur de la Poly de Jacques David critique et compare les systèmes privé et public. Il invente des religieuses réactionnaires ridicules et dénonce toute attitude extrémiste. J'ai osé... de Charles Bay est plus virulent dans sa contestation du système d'éducation au Québec.

Les deux directrices de polyvalente n'ont pas perçu ces transformations de la même façon. La religieuse qui dirige l'école Saint-Esprit est bouleversée par l'insubordination d'Alain Martel et son anticonformisme, alors que soeur Jeanne, directrice de l'école où ce professeur sera muté, encourage l'initiative et la créativité. Envisagés du point de vue d'Alain Martel, ces personnages épisodiques tiennent des rôles thématiques, qui, tout comme dans les romans-confidences écrits par des femmes, ont un caractère psychologique et moral. La première directrice paraît revêche, rigide et bornée; la seconde, sympathique, souple et ouverte. La directrice de l'école Saint-Esprit manque visiblement de confiance en elle-même et craint, par conséquent, toute forme d'opposition même justifiée, alors que soeur Jeanne a le sens du discernement, une grande honnêteté et assez d'humilité et de lucidité pour céder son poste à un directeur laïc, au moment opportun. Autant Alain Martel méprise l'une, autant il respectera et estimera l'autre, pour ses dons d'organisatrice et la priorité qu'elle accorde à l'élève en tout.

L'apparence physique des deux directrices est la cible de commentaires laconiques et mordants. La "méchante" directrice a droit à des remarques dépréciatives. En plus d'un "sourire rigide", elle a les traits d'une "vieille chipie", d'une "vieille fille enragée" à qui le "costume

suranné" donne l'air d'une "retardée mentale"⁷⁸. L'apparence physique de soeur Jeanne inspire des commentaires moqueurs au nouveau professeur: "Elle pèse dans les deux cent cinquante et sa barbe est plus forte que la mienne. Elle marche balourde, les bras ballants"⁷⁹. Bien qu'elle soit estimée du narrateur-protagoniste, cette religieuse n'est pas idéalisée: elle possède de bons et de mauvais côtés, un caractère fort et des qualités psychologiques et morales, qui compensent pour la laideur physique. Le point de vue limité propre au journal intime est subjectif mais n'en crée pas moins un personnage vraisemblable.

La sympathie tout comme l'antipathie que le narrateur éprouve vis-à-vis des directrices de polyvalente leur donnent une coloration affective plus accentuée qu'elle ne le serait dans un récit à la troisième personne. Par le biais du journal intime, Alain Martel exprime directement ce qu'il ressent, alors que dans le roman de Thérèse B. Bayol étudié précédemment, les sentiments de mépris où d'estime étaient affaiblis parce que tamisés par une écriture à la troisième personne. Les deux "bonnes" directrices qu'André Mathieu et Thérèse B. Bayol placent dans leur roman ont en commun un aspect physique désagréable, mais aussi une intelligence pratique, une psychologie saine et de grandes

78 André Mathieu, Demain tu verras, coll. "Littérature d'Amérique", Montréal, Québec/Amérique, 1978, p. 174.

79 Ibid., p. 214.

qualités morales. Sûres d'elles-mêmes à cause de leur âge et surtout de leur expérience, ces religieuses sont des femmes remarquables, très humaines et équilibrées. Un fort courant affectif lie ces directrices soit au professeur quelque peu contestataire de Demain tu verras ou à l'ancienne pensionnaire de Tout est sous la peau. Se sentant aimés et acceptés, ces personnages ont une attitude positive vis-à-vis des directrices.

Soeur Marie et les vaines amitiés

L'interdépendance affective qui a rapproché temporairement Alain Martel et soeur Marie est analysée avec finesse. La jeune et jolie religieuse enseignante, qu'Alain affirme aimer "intellectuellement", s'est attachée à son confrère. Tout en flattant Alain Martel, cette amitié intense lui paraît accaparante et remet en question son désir de liberté. Quant à soeur Marie, l'hésitation, la recherche d'authenticité et surtout la confusion sentimentale en font un personnage vivant. Cette existence littéraire possède la vérité psychologique de toute amoureuse déçue. La construction de la séquence d'adieux est traitée avec soin et sobriété: la confrontation étant inévitable, Alain réussit à rompre doucement sans humilier ni blesser soeur Marie. La scène qui se déroule dans l'auto d'Alain évite la sentimentalité mélodramatique. Le narrateur devine les réactions

psychologiques de son interlocutrice et, pour se sortir de la situation, il décide d'évoquer le sens du devoir et la fidélité à leurs engagements comme prétextes à la séparation qu'il veut dédramatiser:

Elle a le coeur au sacrifice puisqu'elle est religieuse; elle doit donc enfouir à jamais en un recoin de son âme l'idée que j'ai sacrifié l'amour au devoir. Le mieux qui puisse arriver, c'est que je devienne⁸⁰ pour elle un doux et douloureux souvenir .

Les quelques interrogations directes de soeur Marie sur la vie, le bonheur, l'amour et la liberté rejoignent Alain, mais l'embarrassent visiblement. Il observe l'attitude de la religieuse, remarque son "visage angélique" et "ses yeux lumineux". Les émotions contenues et le bouleversement intérieur qui agitent la jeune religieuse sont mis à jour et suggérés par des remarques simples et concises. Souriante au début de l'entretien, elle devient songeuse; sa voix "nuageuse" passe de la douceur à l'impatience. Une franchise désarmante et une grande sincérité caractérisent la jeune femme "sentimentale". Empêtré dans ses propres contradictions, Alain Martel sortira pourtant vainqueur apparent de la situation en s'improvisant conseiller paternaliste.

Les hésitations et la remise en question font de soeur Marie un être tout vibrant d'émotions. Cette sorte de religieuse, présentée par un protagoniste qui la considère

80 Ibid., p. 166.

comme une égale, est une nouveauté dans le roman. Presque toutes les autres éducatrices sont décrites par d'anciennes élèves fictives qui ressassent des souvenirs heureux ou douloureux, amplifiés par la rétrospective.

Les romans qui se rapprochent de l'autobiographie s'inspirent en partie d'expériences vécues et de l'observation du réel que l'écriture transpose et recrée. L'introspection est l'une des premières préoccupations des auteurs de romans-confidences; c'est pourquoi ils composent leurs personnages en tenant compte de leurs transformations psychologiques. Ainsi dégagées des stéréotypes figés de la "bonne" ou de la "méchante" soeur, les nouvelles enseignantes du roman accèdent à plus de vérité intérieure et à une individualité qui leur est propre. Soeur Jeanne supporterait bien une comparaison avec quelques autres directrices de roman assez âgées, mais le personnage de soeur Marie, sans être exceptionnel, est unique. Son rôle épisodique, tout à fait secondaire, peut sembler inutile puisque aucune action ou intrigue valable ne la concerne dans Demain tu verras. La camaraderie ou plutôt les vaines amitiés qui ont rapproché soeur Marie et Alain Martel confèrent un caractère psychologique et affectif au rôle thématique attribué à la "jeune et jolie" religieuse qui laisse des traces dans le journal intime et dans l'existence d'un professeur.

Quant aux deux directrices de polyvalente qui ont produit des impressions différentes, elles représentent une

génération de religieuses parfois violemment contestées, mais qui ont pourtant peiné et laissé leur marque dans l'éducation au Québec. Soeur Marie est jeune et moins sûre d'elle-même; les changements sociaux et religieux qui ont affecté sa communauté l'ont bouleversée et elle tente de se resituer face à son milieu et à ses aspirations profondes. André Mathieu traite avec tact ses hésitations et ses remises en question. En utilisant le roman écrit à la première personne, il rend compte du vécu de ses personnages avec franchise, tout en conservant un point de vue personnel. Le roman-confidences qui devient populaire après 1965 comporte un témoignage et une transposition de la réalité. Toutefois, il n'est pas strictement réservé aux femmes écrivains mais l'on peut soupçonner qu'un courant féministe soit à l'origine de ce genre de roman propice aux épanchements et à la contestation.

PROBLEMATIQUE DE LA VOCATION RELIGIEUSE

Premiers questionnements

Tantôt exalté dans les oeuvres traditionnelles où paraît une "élite" croyante, tantôt contesté dans certains romans de moeurs ou d'analyse psychologique, le sens de la vocation religieuse féminine préoccupe encore quelques personnages. Parallèlement à la conception valorisante que

véhiculaient les romans de la terre et du passé, une autre façon de percevoir la future religieuse⁸¹ se manifeste dans les romans de Rex Desmarchais⁸², de Jean-Charles Harvey et de Robert Charbonneau.

La peine d'amour ainsi qu'une nécessité d'intrigue expliquent la vocation temporaire de Dorothée Meunier dans les Demi-civilisés de Jean-Charles Harvey. Afin de protéger la réputation de son père et surtout pour échapper à un prétendant odieux qui lui fait du chantage, la jeune fille renonce à son amour pour Max Hubert, journaliste ambitieux. Une discussion entre ce dernier et son ami Lucien fait ressortir les contradictions de la vie religieuse. Le dévouement des religieuses et leurs oeuvres méritent des

81 Une amoureuse déçue destinée au couvent paraissait encore dans Gaston Chambrun (1923) de J.-F. Simon. Le dépit amoureux sert de prétexte à l'entrée au carmel d'une riche Anglaise. Une critique ouverte de la vocation religieuse s'affirme dans le petit roman social l'Expiatrice (1925) d'Andrée Jarret. Deux filles ont songé à la vocation religieuse: Noëlla Rastel passe quelques mois au noviciat, mais ne peut supporter cette "vie austère"; l'héroïne Paule Roché désire expier la vie déréglée de son père, mais n'entre pas. Amoureux de cette seconde aspirante, le cousin libre-penseur se montre très hostile à la vie religieuse, perçue comme entrave à la liberté et aliénation de ses goûts et de sa volonté propre pour se soumettre à des supérieures et à une règle abusives.

82 L'héroïne de l'Initiatrice (1932), roman de Rex Desmarchais, avait désiré s'enfermer dans un cloître pour expier le "crime de sa mère", c'est-à-dire une maternité hors mariage. Ce douloureux secret éloigne le narrateur, amoureux de cette "vestale", qui, sans faire de vœux, renonce de façon absolue à tout amour humain.

éloques, mais leurs réactions semblent parfois inhumaines.

Lucien tente de convaincre Max Hubert que Dorothée n'a pas la vocation religieuse:

Dans un pays comme le nôtre, [...] il est des détresses qui n'ont guère d'autre refuge que le couvent. Pour sortir d'un monde où elle ne respire plus, ton amie choisit la voie la plus digne. J'admire son courage. Il lui faudra extirper de sa poitrine son coeur de femme et le jeter dans les ornières du chemin; si, dans cette misérable boue, elle le voit battre encore, elle marchera dessus à deux pieds. La chasteté desséchera son corps; l'obéissance lui prendra son âme et sa personnalité. Tu sais le mot jésuitique: obéir comme un cadavre, comme un bâton dans la main d'un vieillard⁸³...

Ancienne élève des religieuses, Dorothée Meunier, qui ne semble pas prédisposée à la vie conventuelle, fait une critique plus réaliste qu'amère de l'éducation reçue au pensionnat:

Les religieuses, grandes dames, tenaient du dix-septième siècle plutôt que du vingtième. Elles créaient autour de nous une atmosphère de Sévigné et de Fénelon. Vivant dans ce milieu de contraintes, sans aucune initiative personnelle, j'étais une⁸⁴ chose inerte, passive, purement réceptive.

Comment expliquer que cette fille intelligente et logique entre au couvent? Dans l'intrigue romanesque, elle joue le rôle fonctionnel d'objet désiré et finalement conquis. Max Hubert, qui est l'obtenteur éventuel de ce bien, se voit entravé dans sa quête par cette vocation religieuse, dont

83 Jean-Charles Harvey, Les Demi-civilisés, Montréal, Editions de l'Homme, 1966, p. 128. (La première édition est de 1934.)

84 Ibid., p. 76-77.

il ignore les véritables motifs. Davantage polémiste que romancier, Jean-Charles Harvey utilise gauchement son héroïne. Il ne réussit pas à en faire un personnage autonome. Cette femme que l'auteur imagine libérée sur certains plans, n'a que l'amour comme raison de vivre: elle évolue uniquement dans l'ombre de Max Hubert. Malgré ses idées, elle n'est pas non plus une héroïne "moderne"; ses traits les plus caractéristiques sont ceux des jeunes filles romantiques: la mélancolie et une haute conception de l'amour. Avant de quitter le monde, elle relit ses lettres d'amour, les brûle une à une et pleure en "savourant son supplice".

Harvey ne décrit pas son entrée ni la vie au couvent, mais il invente une scène de parloir et une conversation entre Max Hubert et une supérieure inflexible qui refuse de réunir les amoureux: "Il arrive souvent que la voix du Maître se fait entendre, impérieuse, au milieu des amours humains [sic]⁸⁵." Les scènes qui suivent relèvent d'un romantisme à la Walter Scott. Toute la nuit, Dorothee crut voir apparaître le visage de Max à la fenêtre. Hallucinée par cette vision, elle revêt la robe de mariée prévue pour sa prise d'habit et saute par la fenêtre, malgré la tempête. En des termes recherchés, Harvey décrit une "épousée des neiges", victime de "l'hiver marmoréen", que Max trouve au matin affalée sur le pas de sa porte. Elle divague et affirme qu'elle n'épousera pas l'Autre.

85 Ibid., p. 168.

En inventant les péripéties mouvementées de cette invraisemblable histoire de vocation, Harvey a-t-il tenté de créer ce que "la littérature de ce pays n'a jamais admis dans ses livres, l'existence de l'amour ou d'une grande passion⁸⁶"? Les aspects charnels et spirituels de l'amour et de la femme préoccupent le romancier qui voudrait les illustrer chez son héroïne. Dorothée, qui est à la fois "moderne" et romantique, manque d'unité en tant que personnage, et sa vocation religieuse est pur stratagème. Sa fuite du couvent s'explique par le manque de liberté intérieure. Harvey ne s'inquiète pas de la vérité psychologique. Les inconséquences dans les gestes de Dorothée relèvent davantage d'une intrigue sentimentale gauchement ourdie, que de la logique interne du personnage. Le fantastique de la scène finale s'accorde mal avec l'ensemble de cette oeuvre destinée à dénoncer énergiquement les abus politiques, sociaux et religieux de la société canadienne-française.

La conception de la femme et sa présence dans le roman sont en train d'évoluer. Au début du siècle, les personnages masculins sont fascinés par l'aspect mystérieux de la femme désirée mais respectée. Plus tard la jeune femme libre, aux manières de garçon, est objet d'admiration de la gente masculine. Le personnage féminin qui servait de modèle aux

86 Ibid., p. 64. La polémique journalistique sur la moralité de l'oeuvre littéraire soulevée dans ce roman visait le livre de Lillois, qui disséquait l'amour "en sa complexité charnelle comme en ses mystiques élans vers le surhumain idéal" (p. 64).

romanciers se transforme, et, par conséquent, la peine d'amour d'une future religieuse ou une promesse ne sont plus perçues comme motifs plausibles⁸⁷. Par exemple, Armande dans Fontile de Robert Charbonneau n'entre pas au couvent, malgré la promesse faite en échange d'une guérison. Entre 1940 et 1945, d'autres préoccupations ont surgi dans le roman, et Robert Charbonneau, qui domine alors, propose une conception d'avant-garde respectueuse de l'autonomie des personnages. La postulante Suzanne Aquinault est renvoyée par la supérieure du couvent dans Fontile:

Son caractère altier se pliait mal aux disciplines.
Et les supérieures la tenaient en suspicion car
elle était née protestante et s'était convertie à
dix-sept ans⁸⁸.

87 Quelques auteurs, tels Hélène Charbonneau dans Châteaux de cartes (1952) et Louis Bilodeau dans Belle et grave (1963), auront recours au chagrin d'amour pour expliquer la vocation de leur héroïne. L'une persévère au couvent, soutenue par un idéal très élevé, alors que la seconde quitte presque aussitôt après son entrée, mais abandonne son amoureux. La narratrice d'un roman de Monique Corriveau raconte que ses tentatives de vie religieuse sont un échec, parce que "la supérieure, personne de bon sens, ne voulut pas d'un coeur rafistolé". (Le Témoin, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, p. 20.)

Dernier roman à recourir au chagrin d'amour comme ressort au dénouement, le Loup de Brunswick de Claude Jasmin semble "démodé" et plutôt farfelu. Le destin de cette amoureuse ne peut être pris au sérieux; Jasmin est trop pressé d'en finir avec son personnage. "Patricia regarde son amour mort. Elle a déjà pris sa résolution. Demain on la verra s'en aller à ce couvent de religieuses où elle allait travailler, jeune, les samedis au sud d'Old Orchard. Fini l'amour." (Le Loup de Brunswick, Montréal, Leméac, 1976, p. 71.)

88 Robert Charbonneau, Fontile, Montréal, Editions de l'Arbre, 1945, p. 28.

Destinée à Julien Pollender, personnage principal du roman, Suzanne est décrite comme une "femme positive à l'imagination rassise, à la sensibilité rendue suspecte par la vie religieuse⁸⁹". Avec l'arrivée du roman psychologique tel que le conçoit Robert Charbonneau, la future religieuse ne se soumet pas aveuglément au destin.

Le roman d'analyse de Gérard Martin, Tentations, publié en 1943⁹⁰, est l'histoire des amoureux Bérangère Vermette et Roger Beauchemin, qui s'interrogent sur des problèmes de foi, de culpabilité et de salut. Orpheline, Bérangère avait été placée au pensionnat où elle avait subi l'influence d'une religieuse fort zélée pour le recrutement de sa communauté. Sensible et sentimentale, la jeune fille se laisse alors prendre aux paroles de la religieuse, qui vante "l'inéffable goût des larmes d'amour répandues aux pieds de l'Époux bien-aimé⁹¹". Ce vocabulaire déconcertant et une atmosphère mièvre ne retiennent pas longtemps Bérangère, qui se juge indigne de la vie consacrée.

Ce n'est qu'au départ de son ami pour la Trappe que l'amoureuse abandonnée, assaillie par une angoisse religieuse,

89 Ibid., p. 27.

90 Ce roman de Gérard Martin reçut le prix David en 1939. Antonio Drolet mentionne ce prix dans Bibliographie du roman canadien-français, 1900-1950, Québec, Les Presses universitaires de Laval, 1955, p. 82.

91 Gérard Martin, Tentations, 2e édition, Québec, Librairie Garneau, 1943, p. 20.

songe simultanément à la vie monastique et à la vocation missionnaire. D'un caractère excessif, Bérangère passe d'une vie désordonnée qui la déçoit à la ferme décision d'entrer chez les Trappistines. Son conseiller spirituel l'en dissuade et l'oriente plutôt vers "la sainte vie du mariage".

Dans ce roman, la force thématique qui, en définitive, régit les protagonistes est la recherche d'un salut assuré. Roger Beauchemin et Bérangère Vermette sont tous deux d'éventuels obtenteurs de ce bien désiré auquel ils associent la paix intérieure et l'équilibre psychologique. L'opposant qui retient Bérangère est la tendance au mal et à la jouissance; le bien souhaité est spirituel et identifié à la vie religieuse. Le conflit psychologique se situe dans la conscience de Bérangère, et son conseiller spirituel a une fonction d'arbitre. Ce roman de Gérard Martin élabore une conception nouvelle de la vie religieuse:

On n'entre pas en communauté par déception, ou désespoir, ou lâcheté devant la vie. Le cloître n'est pas un refuge de navrés, de parias, de désabusés, ni même, habituellement, de grands repentirs en mal de paix, de naufragés en quête d'un bon port. Ce n'est pas pour les autres surtout qu'on se voue à Dieu dans les monastères; pour soi d'abord, pour sauver d'une façon plus certaine l'éternité de son âme. Puis pour se donner d'un geste plus ample. En définitive, pour Lui seul⁹².

Pourquoi Bérangère n'entre-t-elle pas au couvent, comme la femme humiliée et repertie du roman Mort, où est ta victoire?

⁹² Ibid., p. 223.

de Daniel Rops? Une sensibilité canadienne, plutôt puritaine et intransigeante, voit-elle mal ces vocations de femmes converties? Quoi qu'il en soit, Gérard Martin préfère laisser ce personnage tourmenté à son repentir. L'analyse psychologique et spirituelle approfondie ajoute cependant un nouveau volet au thème de la vie religieuse dans la littérature romanesque⁹³.

La vie religieuse: promotion sociale

Le roman de la ville décrit généralement de petites gens, leurs misères et leurs ambitions. Quoique déracinées, les familles d'origine terrienne ont conservé une mentalité religieuse et une surestime de la vocation religieuse. La paroisse urbaine est conçue comme une grande famille avec à sa tête un curé influent, mêlé à tous les aspects de la vie quotidienne. Entreprenant et ambitieux, le curé Folbèche dans Au pied de la pente douce de Roger Lemelin, consacre plus d'un sermon à la vie religieuse et au sacerdoce. Il "exploite sa paroisse comme une mine" et fait même les relevés statistiques des vocations. Lorsqu'il annonce en chaire que depuis quinze ans, "quatre-vingt-dix-huit de nos

93 Sans avoir la même profondeur d'analyse et des préoccupations spirituelles identiques, Sois toujours bonne pour ta mère, publié en 1950 par Hector Pélouquin, raconte les hésitations et les tentations de découragement d'une jeune religieuse. La vocation d'hospitalière de Gloria semble inspirée par la peur et le refus de l'amour. L'influence de la supérieure et une visite significative servent de prétextes romanesques pour retenir la novice au couvent.

filles" sont entrées au couvent, de pieuses bonnes femmes ont envie de crier: "Mais dis-leur donc que j'en ai deux⁹⁴!"

C'est aussi dans un milieu urbain populaire que Gabrielle Roy place la famille Lacasse de Bonheur d'occasion. Moins impersonnelle que les mères parues dans les romans antérieurs, Rose-Anna semble émue et perplexe lorsque sa fille Yvonne, externe au couvent, lui apprend qu'elle songe à "faire une soeur" pour s'occuper des pauvres et des malades. L'auteur explique cet attrait. Yvonne a le sens du sacrifice, car elle se lève tôt pour assister à la messe quotidienne. Elle a même offert sa vie pour son petit frère malade. Un tempérament sensible, le goût de la prière et une piété excessive la prédestinent à la vie religieuse. Rose-Anna s'était inquiétée de la "piété excessive" de son enfant trop sérieuse pour son âge, une première de classe dont les soeurs enseignantes étaient satisfaites.

La scène pleine de tendresse contenue où Yvonne fait des confidences à sa mère est touchante et unique dans le roman. L'attitude confuse de la mère s'explique par un

94 Roger Lemelin, Au pied de la pente douce, Montréal, Les Editions de l'Arbre, 1944, p. 90.

L'opinion de la mère est généralement favorable à la vocation de ses enfants. De même, Jean-Marie Poirier fait-il dire à un de ses personnages dans le Prix du souvenir (1957) que la vocation religieuse de sa soeur Jocelyne, pensionnaire à l'Ecole normale, s'appuie sur l'appel divin, mais correspond aussi aux vœux de sa mère.

mélange de fierté et d'impuissance devant l'incompréhensible⁹⁵.

La vocation de sa fille tient du mystère religieux devant lequel elle s'incline, malgré la souffrance de la séparation éventuelle. Bien sûr, Yvonne est sincère dans son désir de vie religieuse, mais sans doute est-il permis d'y voir aussi le besoin d'évasion d'un monde de pauvreté pour un univers religieux idéal. L'auteur suggère habilement cette opposition au moment où, à genoux devant sa mère, Yvonne déclare son intention. Son choix transforme déjà sa vision de l'existence: "Elle s'était laissée choir sur les talons aux pieds de sa mère. Son regard exalté s'attachait à la cloison sale comme si elle la voyait illuminée de soleil⁹⁶."

Roman de moeurs d'un quartier populaire de Québec, Puce d'Edgar Morin annonce rapidement la vocation de Laure Boulay, soeur du héros Puce. Fille sérieuse, sa "conduite édifiante" laissait soupçonner ses intentions. Croyant que

95 Le prestige de la vocation religieuse des enfants rejaillit sur la mère de famille. Il arrive que le roman signale les désirs de vie religieuse auxquels cette dernière a dû renoncer. Le témoignage du père Beauchemin dans l'oeuvre de Victor-Lévy Beaulieu est éloquent: "C'est pas de sa faute si est si triste Mam. C'était pas le mariage qui l'intéressait, c'était d'être religieuse, maudit." (Jos Connaissant, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 109.)

96 Gabrielle Roy, Bonheur d'occasion, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945, p. 488.

Issue d'un milieu montréalais défavorisé, la jeune Irène Milot du populaire roman Rue des Pignons de Mia Riddez et Louis Morisset, voudrait entrer au couvent pour échapper à la misère: "Elle a subi tant d'humiliations et d'injustices, beaucoup par la faute des hommes, qu'elle tourne depuis longtemps ses rêves vers celui qui (dit-on) ne déçoit pas. Sans savoir tellement ce qu'est la vie religieuse, elle l'imagine comme l'état suprême de paix et de joie." (Rue des Pignons, Montréal, Québecor, 1978, p. 13.)

son ami Puce se destine au sacerdoce, Blanche rejoint Laure chez les soeurs du Bon-Pasteur de Québec. L'humour, la gaieté dominant dans ce roman. La vocation des deux jeunes religieuses n'est pas analysée. Semblables aux "religieuses de la famille" du roman de la terre, Laure Boulay et Blanche suivent une pente naturelle, où l'amour humain entre à peine en ligne de compte comme obstacle au don total. Les motifs d'entrée ne sont pas révélés directement. Les amis et la famille ne contestent pas ces vocations religieuses d'anciennes élèves des soeurs⁹⁷.

Le père et la vocation de sa fille

Les réactions du père de famille devant la vocation religieuse de sa fille varient d'un roman à l'autre. Nous examinerons quelques cas tirés de romans publiés entre 1960 et 1979. Perpétuant la mentalité de la famille traditionnelle, Quelques arpents de neige de Paul Michaud est un roman assez dense qui exploite le filon de la vie religieuse.

97 Le Pain de chez nous de Marie-Anna Roy, soeur de Gabrielle, contient aussi des histoires de vocations qui germent naturellement au sein des familles et des pensionnats. Les noms fictifs de Bédine et de soeur Léonce dissimulent mal le véritable nom de Bernadette, soeur de l'auteur qui devint soeur Léon chez les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. D'autres vocations plus pathétiques sont expliquées dans un roman de Jean-Jules Richard. Un mineur affirme: "Mes soeurs ont été volées toutes jeunes parce qu'on avait pas de parents. Ces pauvres petites filles, c'est pas de leur faute si elles se font emphirouaper [sic] avant de savoir ce qu'y font. Laissez-les tranquilles." (Le Feu dans l'amiante, L'Auteur, 1956, p. 31.)

Semblable à Euchariste Moisan dans Trente Arpents, le père Jos Vallerand se réjouit de la vocation de ses filles.

"Quel dommage, s'était dit Jos, que mon aînée soit une fille! Et pourtant, quelle fille que Madeleine! Ca c'est du bois de famille!" Il n'avait suffi que de lui parler de la vie religieuse, des bénédictions qui en rejaillissent sur la famille, de la grandeur du don de soi, pour qu'elle acceptât d'emblée de se consacrer toute au Divin Maître [...]. Cette enfant, qui avait d'abord été la déception incarnée (comme elle avait su se racheter!) s'avérait maintenant une grande consolation. N'était-elle pas déjà le meilleur sujet de la Communauté? "Votre fille aimante en Notre-Seigneur Jésus-Christ", écrivait-⁹⁸ elle, cette petite sainte, dans sa dernière lettre".

La trop grande fierté de Jos Vallerand s'apparente à l'illusion des grandeurs et à l'insolite. Ce père de famille pousse ses enfants au couvent. Il aime sentir la vocation, la deviner, la faire éclore. Par exemple, la petite Nicole n'avait-elle pas accepté de se passer de la poupée promise par son père, afin que la vocation religieuse se développât en elle? Le sens du sacrifice est outré dans ce roman semblable à Une saison dans la vie d'Emmanuel de Marie-Claire Blais⁹⁹. Comme chez la grand-mère Antoinette, le sens du sacré est excessif. Jos Vallerand fait preuve d'un sentiment religieux outrancier et dominateur:

98 Paul Michaud, Quelques arpents de neige, Québec, Le Club du livre à succès, 1961, p. 77.

99 Le Septième d'Une Saison dans la vie d'Emmanuel disait de sa soeur Héloïse, adonnée à un jeune entêté, qu'elle était "née religieuse". Elle avait choisi le couvent, suivant l'avis de la grand-mère, "qui voulait régler au plus vite cette précoce vocation et qui eût voulu séquestrer toute sa famille au Noviciat, à un moment ou l'autre". (Une saison dans la vie d'Emmanuel, Montréal, Editions du Jour, 1965, p. 29.) Nous reviendrons sur cette vocation pseudo-mystique au quatrième chapitre où il sera question de mysticisme et d'inversion de mythes.

C'était trop de bonheur! Après Madeleine, Claude! Après lui, Nicole! Non, Jos ne pouvait le croire! Ca ne s'était jamais vu, dans une famille, que tous les enfants entrassent en religion, les uns après les autres, en ligne. De Nicole, il était sûr. Cette petite suivrait les traces de Madeleine¹⁰⁰.

Soumise aux aspirations du père, cette pépinière de vocations qu'est la famille Vallerand fait aussi la joie du curé Brassard. Le jour où il avait annoncé les "adieux au monde" d'une autre fille de la paroisse, Jos Vallerand avait goûté une "gloire" incomparable en sentant les regards de l'assistance. Visiblement demesurée, l'ambition du père ne tient pas compte de la liberté de ses enfants. Les intrusions d'auteur, quelquefois amères, contestent cette attitude exagérée décrite avec une ironie subtile. Les signes de vocation que Jos Vallerand perçoit chez Nicole ne sont que des choses insignifiantes, banales, qu'il interprète comme un "goût pour les choses religieuses". Il croit que le fait que l'adolescente aime aider les religieuses après les heures de classe est un signe sûr de vocation religieuse.

Que pense la mère de la vocation de ses filles? Rien. L'auteur en fait un être silencieux et soumis: elle ne pense pas. Et les filles? Même attitude que la mère: elles entrent au couvent, puisqu'on les y pousse doucement, mais sûrement. Claude, qui ira pourtant au noviciat, est le seul

100 Quelques arpents de neige, p. 74.

à se révolter contre l'emprise paternelle dans cette famille où l'on entre en religion quasi naturellement, sans réflexion sérieuse, sans hésitation. Angoissé, Claude compare sa vocation à celle de Nicole qui, en entrant, avait à offrir une "voix d'or" héritée de sa mère. La religieuse enseignante du couvent avait affirmé qu'une si belle voix devait s'épanouir au service de Dieu, car autrement Nicole risquait de la perdre. Et Jos, naïf, l'avait approuvée en s'appuyant bêtement sur le dicton: "Qui chante prie deux fois¹⁰¹." Quel don sublime aux yeux de tous!

Il sembla donc à Claude que Nicole se devait de répondre à l'appel et que, plus sûre de sa vocation, elle trouverait dans le chant des compensations au peu qu'elle avait sacrifié. Si jamais elle avait des doutes, le fait d'être douée la raffermirait¹⁰².

La vocation religieuse des filles Vallerand paraît étrange et irréelle. Aucun motif intérieur n'est analysé ou même suggéré pour expliquer leur choix.

Paul Michaud caricature les moeurs et la mentalité d'une famille dont les croyances et les sentiments religieux intenses envahissent et conditionnent toute l'existence. Publié en 1961, soit au début du remous contestataire qui agitera le Québec, ce roman décrit une mentalité qui est le lieu d'une aliénation étouffante. Ce seul regard sur la vocation des "religieuses de la famille" permet une prise

101 Ibid., p. 321.

102 Ibid., p. 345.

de conscience plus élargie des travers et des moeurs d'une société où la famille et la religion exercent un despotisme asservissant, personnifié ici par un père trop "religieux".

Plus touchante et moins naïve, quoique marquée par un incident mystérieux, la conception que Lucien Bernier se fait de la vocation de sa fille Suzanne dans les Oiseaux d'argile ajoute une nouvelle facette à notre étude des réactions du chef de famille¹⁰³. Sans l'idéaliser, ce roman de Louis-Roland Paradis publié en 1961 décrit la vie d'une famille ouvrière de Montréal. Le premier mouvement de Lucien Bernier en apprenant la décision de Solange avait été violent mais refoulé. Contrairement à sa femme, il ne parle pas, mais, intérieurement, il se révolte à l'idée qu'une fille intelligente et plaisante comme sa Solange aille "se terrer, se renfermer, se décomposer dans un couvent, voir si cela a du sens"¹⁰⁴... Plus tard, Lucien Bernier raconte sa

103 André Langevin place un personnage aussi sympathique, mais trop soumis et passif, au centre de l'Elan d'Amérique, en créant le bûcheron Antoine qui assiste à la prise d'habit de sa fille et compare le geste de celle-ci à une noyade. "[Elle] avait publiquement renoncé au monde et à sa famille, en robe de jeune épousée, un mortel sourire de béatitude aux lèvres, vacillant sous la somptuosité de son don." (L'Elan d'Amérique, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, p. 118.) Un roman d'Yvette Naubert publié la même année décrit brièvement une scène pénible. Le père est désespéré et pleure mais sa fille reste inébranlable: "Dieu m'appelle. Je dois répondre. Je prierai pour vous." (Les Pierrefendre, t. I: Prélude et fugue à tant d'échos, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, p. 263.)

104 Louis-Roland Paradis, Les Oiseaux d'argile, Montréal, Beauchemin, 1961, p. 107.

réaction émotive à sa femme. Il lui avait semblé que Solange lui avait "joué dans le dos, qu'elle avait manoeuvré en sournoise, en hypocrite, en sans-coeur¹⁰⁵..." Aveuglé par une déception douloureuse, le père s'était indigné:

Solange! nous fausser compagnie de la sorte,
sans le moindre égard pour tout ce qu'on
avait dépensé à son endroit. Elever ça durant
vingt-quatre ans et tout d'un coup, bye... bye¹⁰⁶...

L'attitude du curé devant les vocations religieuses est évoquée. Lucien Bernier avait pensé se rendre au presbytère; il ne l'avait pas fait, non par peur de poser des gestes déplacés, mais par crainte de sermons sur "la grande grâce" qui leur arrivait, sur la "soumission à la divine Providence" et sur les "paquets de bénédictions" qui leur viendraient. Le temps et le silence calment Lucien Bernier, mais sa guérison lui vient d'un incident fortuit, d'une prise de conscience bouleversante, qu'il trouve difficile à communiquer. Il associe la vue de quatre cents enfants sourds s'amusant en silence dans la neige à la vocation de sa fille. D'un côté, la rue bruyante et déchaînée; de l'autre, le silence des enfants de l'institut. Lucien Bernier comprend alors quelque chose qui le dépasse: il se sent confusément heureux, et pourtant il a "peur du bon Dieu". Aucune sentimentalité ne joue dans ce roman réaliste qui n'exclut pas la

105 Ibid.

106 Ibid.

possibilité de phénomènes psychologiques étonnants. La religion est associée au changement d'attitude chez ce père de religieuse qui accepte finalement avec sérénité le destin de sa fille.

Le roman des années soixante offre un point de vue désapprobateur et irréversible: l'ouvrier dans la Fleur de peau d'Hélène Ouvrard s'oppose catégoriquement à ce que sa fille devienne religieuse. La directrice tient tête à cet homme costaud chez qui elle devine un ennemi des communautés religieuses qu'il accuse de manigances sournoises pour s'attirer des vocations. La brève esquisse de la religieuse correspond à une conception assez répandue dans le roman contestataire:

La soeur était longue, mince, ses mains blanches, ses yeux perçants. Tout son corps était pris, tendu, caché dans l'étau de son costume qui¹⁰⁷ semblait une seconde peau, une carapace à son être.

Les sentiments du père et de sa fille sont suggérés dans cette description d'une religieuse que la mère trouve pourtant "charmante, cultivée et aimable".

Extrêmement irrité, le père de Madeleine Cadieux dans C't'à ton tour, Laura Cadieux de Michel Tremblay ne retient pas ses paroles, en apprenant que sa fille de quinze ans désire entrer au couvent:

Aie, ça prend-tu des maudites putains sales, profiter d'une retraite fermée, de même, pour mettre dans tête d'une p'tite fille que le bon Dieu l'appelle, que le bon Dieu a de besoin

107 Hélène Ouvrard, La Fleur de peau, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1965, p. 15.

d'elle, que le bon Dieu a besoin de plus de monde possible pour sauver les âmes des pauvres pécheurs, que le bon Dieu y pardonnera jamais si à vire pas soeur, que le péché l'attend si à reste vieille fille oubédonc si à se marie, pis en dehors de la cornette, c'est l'enfer! Sacrement de torvisse! Voistu not' pauv' Madeleine pognée dans une cornette de pisseuse, toé? [...] Y'auront jamais ma fille, entends-tu, Laura Cadieux? Jamais! J'la tuerais plutôt que d'la voir rentrer là-dedans! [...] Ca prend-tu des câlices de vicieuses, tu penses! Y choisissent! Naturellement y tombent toujours sur les premières de classe!¹⁰⁸ Les meilleures, pis les plus belles! Tabarnac!

La mère de Madeleine, plus modérée dans ses remarques, ne rebute pas sa fille. Après une dizaine d'années, Laura Cadieux raconte à ses amies:

Madeleine a jamais reparlé de faire une soeur. Ca l'a dû y sortir d'la tête aussi vite que ça y'était rentré. Une idée de p'tite fille de quinze ans. Mais des fois j'me d'mande... J'me d'mande... Si moé pis Pit on aurait été aux anges quand à l'a dit ça, si on l'aurait encouragée, que c'est qui s'rait arrivé... J'aime mieux pas y penser¹⁰⁹.

Dans le roman, les pères sont généralement moins bien disposés que les mères à accepter la vocation religieuse. La religion et la mère sont mieux accordées, et il est rare qu'une mère s'oppose aux choix de ses enfants. Quant au curé, il exerce une surveillance discrète sur les vocations de sa

108 Michel Tremblay, *C't'à ton tour*, Laura Cadieux, Montréal, Editions du Jour, 1973, p. 56-57. Régis Brun crée une réaction identique chez le sauvage Jan-Noël de la *Mariecomo*, qui s'exprime avec autant de violence en un "joual" acadien.

109 *Ibid.*, p. 58.

paroisse. De considérée et adulée dans les romans de la fidélité antérieurs et en particulier dans la littérature de jeunesse¹¹⁰, la vocation religieuse féminine est devenue objet de contestation et de ridicule, lorsque la révolution tranquille libère l'expression et l'écriture romanesques de la réserve traditionnelle.

Derniers appels à la vie consacrée

Insensiblement, l'appel à la vie religieuse va disparaître du roman. Beaucoup de motifs évoqués depuis le XIX^e siècle pour se consacrer à Dieu ont perdu de leur crédibilité comme procédés susceptibles de dénouer une intrigue sentimentale ou de régler le sort d'une jeune fille quelconque. Les grands désirs mystiques, les causes nationalistes ou apostoliques ne semblent plus attirer les filles dans les romans publiés à partir des années soixante. Le recrutement des communautés religieuses fictives en est à un point mort.

110 La considération élitiste accordée à la vocation religieuse en fait un destin privilégié aux yeux des anciennes élèves de couvent et des jeunes filles qui s'entretiennent sur leur avenir dans les romans suivants: Françoise Morin, Orgueil vaincu, 1930; Michelle Le Normand, La Plus Belle Chose du monde, 1937; Berthe Potvin, La Pénible Ascension, 1949; Le Calvaire de Monique, 1953; Marie-Antoinette Grégoire-Coupal, Le Bâtelier du Gange, 1953. Destinés surtout à de jeunes lecteurs, ces romans ont un objectif commun: édifier en valorisant la vocation religieuse, tout en illustrant les deux autres états de vie possibles pour la femme à l'époque: le célibat et le mariage. L'avant-propos de Profonds Destins de Reine Malouin contient des commentaires d'une religieuse sur l'opportunité d'offrir à la jeunesse de saines lectures, où l'idéal et l'amour se côtoient, des "livres humains" qui proposent des modèles.

Représentée avec justesse, et l'une des dernières fois dans le roman, avec la trilogie Vous qui passez de Léo-Paul Desrosiers, cette impasse trouve une issue dans la réclusion, la vie mystique poursuivie sans les cadres de la vie consacrée. Deux femmes jouent un rôle dans l'apaisement des interrogations spirituelles du personnage central Romain Heurfilms: Angéline Bazire, qui reste fidèle à son premier amour pour Romain, et Flavie, nièce de Romain, qui est victime d'un accident.

La déception et le désespoir amoureux ne peuvent servir de raisons acceptables pour devenir religieuse, et chaque fois qu'Angéline Bazire avait tenté de se faire admettre au couvent, les religieuses l'avaient refusée. Elle mène donc une vie de "recluse" et se nourrit de livres religieux. Flavie se soumet, elle aussi, à une existence de pseudo-religieuse, après avoir compris, lors d'une retraite d'orientation, qu'elle se faisait illusion et que "le cloître n'était pas le refuge des orgueils blessés¹¹¹".

Romain Heurfilms se rapproche sensiblement d'Angéline et de Flavie, avec qui il se découvre des affinités. Sans doute y-a-t-il un peu de ses aspirations profondes chez ces deux femmes adonnées à une vie de prière. Au début, Romain ne comprend pas les "joies innocentes" de Flavie. Il lui semble que ces puérités "falotes" sont bonnes pour des

111 Léo-Paul Desrosiers, Vous qui passez, t. III: Rafales sur les cimes, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1960, p. 58.

"êtres qui n'ont pas plongé profondément dans l'existence, comme les enfants, les religieuses, les très jeunes filles¹¹²". Cette limpidité, cette innocence, qui est aussi le fait d'Angéline Bazire, intrigue Romain. Ces femmes cherchent naturellement l'isolement pour la méditation et la rencontre avec un Dieu dont la présence est constante et vivante. Romain les observe à distance et pense qu'elles se rattachent, "sans s'en douter même, à une très vieille tendance de l'Eglise¹¹³". Sans trop expliquer ce phénomène, il pense qu'elles sont, au fond, des recluses¹¹⁴.

Un roman antérieur de Léo-Paul Desrosiers, l'Ampoule d'or, posait les assises des interrogations de l'auteur sur la vie mystique et décrivait l'évolution d'une institutrice nommée Julienne. Forte personnalité, elle choisit la voie difficile et incomprise du célibat consacré et de la recherche de l'amour divin. Mûrie par le rejet, la déception et la souffrance, elle accède à une force intérieure et à un équilibre étonnant. L'auteur en fait presque une sainte, une

112 Ibid., p. 86.

113 Ibid., p. 86-87.

114 Léo-Paul Desrosiers expose sa propre recherche du véritable sens de la réclusion, avant d'entreprendre Dans le nid d'aiglons, la colombe, biographie de la plus célèbre recluse canadienne, Jeanne Le Ber. Le personnage de Romain Heurfiles est consistant. Plus jeune il avait été marqué par une amitié le liant à sa soeur Catherine. Sa seule présence réconfortait le jeune homme inquiet et complexé qui admirait l'honnêteté, la franchise et la bienveillance de Catherine-la-religieuse. Romain ne la quittait jamais sans être renouvelé intérieurement.

religieuse sans les voeux et l'habit¹¹⁵. Et pourtant il n'y a rien d'inhumain ni de désincarné chez cette femme qui se consacre à l'éducation des enfants des environs. Le décor gaspésien, la nature et la vie banale ont un caractère poétisé et sont sources de joies simples et profondes. Quelles soient originelles ou renouvelées, la pureté et la vie intérieure de la femme captivent l'imagination de Desrosiers. Un idéal féminin se profile derrière ces êtres fictifs que sont Angéline Bazire, Flavie et Julienne. La très grande sensibilité religieuse de l'auteur se manifeste par ces êtres imaginaires sur lesquels sont projetés des aspirations profondes.

115 A aucun moment, Julienne de l'Ampoule d'or ne songe à entrer au couvent. Si Desrosiers a choisi de ne pas faire une religieuse de cette mystique, c'est sans doute parce que l'expérience intérieure qu'il décrit est la sienne propre. (Voir à ce propos, Julia Richer, Léo-Paul Desrosiers, coll. "Ecrivains canadiens d'aujourd'hui", Montréal, Fides, 1966, p. 98.)

RETOUR A LA VIE SECULIERE

Première oeuvre entièrement destinée à la description de l'évolution intérieure¹¹⁶ d'une jeune religieuse, le Portique de Michèle Mailhot emprunte la forme du journal intime. La narratrice Josée, une jeune fille de vingt ans, s'analyse et note au fur et à mesure ses réactions et ses découvertes. L'impression d'instantanéité que produit l'emploi du présent de narration rapproche le lecteur du point de vue de la postulante. La prise de conscience graduelle que la vie religieuse pose un défi insurmontable transforme peu à peu l'enthousiasme des débuts en désillusion et en déception. La santé physique et l'équilibre psychologique de soeur Josée sont sérieusement compromis. Finalement, les certitudes qui s'appuyaient sur sa foi d'ébranlent, et Josée quitte le couvent.

116 En soi, cette histoire de sortie peut sembler banale, sorte de reprise du célèbre roman The Nun Story que la traduction Au risque de se perdre et le cinéma firent connaître au début de la décennie de 1960. Quelques romans qui racontent des sorties de religieuses sont réussis. Je me veux de Claude Lamarche ne manque pas d'intérêt. La Baguette magique de Claire de Lamirande décrit les mésaventures de Marie Francoeur, jadis Marie de la Nativité. Elle décide de partir après dix années de vie religieuse et s'identifie comme "épouse répudiée", dupée et trompée. Avant de quitter, elle détache de la croix le grand Christ de la chapelle. La supérieure reçoit comme explication de ce geste inattendu; "Parce que je l'aime encore. Je ne crois pas en lui, mais je l'aime encore. A-t-on besoin de croire en quelqu'un pour l'aimer? Je sais qu'il n'existe pas, mais je l'aime." (La Baguette magique, Montréal, Editions du Jour, 1971, p. 14-15.) Ce roman pose autant la question du contenu de la foi chrétienne que le sens de la vie religieuse.

Dilemme: partir ou rester

La jeune religieuse ne comprend pas très bien ce qui lui arrive, cependant ses propos révèlent que deux forces puissantes s'affrontent en elle: un grand désir de vie religieuse et d'union mystique à un Dieu perçu par la sensibilité s'oppose au besoin de se sentir vivre en harmonie avec un univers concret et de s'accomplir en tant qu'être humain. La postulante se trouve devant une douloureuse alternative: ou bien rester au couvent et endosser une vie d'emprunt qui ne lui convient pas, ou bien partir et accepter l'humiliation de l'échec apparent. Lorsque Josée était entrée au couvent, la confiance la soutenait; maintenant qu'elle songe à partir, l'absence de certitude la paralyse.

L'action psychologique de ce roman atteint son point culminant au moment où soeur Josée interrompt la lecture de Verlaine et, en un sursaut instinctif, met fin à ses hésitations:

Rien ne pourra plus m'arrêter. [...] Adieu mes soeurs, je ne vous verrai plus. Je ne sais pas qui possède la vérité. J'ai cru que c'était vous, je pense que c'est moi. On ne sait pas. Mais de ne pas savoir, ici, c'est trop terrible. Je n'ai qu'une certitude: mon corps, et celui-là a vingt ans, il est sain et il est généreux. L'âme qu'on m'a donnée ne s'en accommode pas. Et cela je ne le comprendrai jamais. Si Dieu existe lui comprend tout, même ses erreurs. Et c'en était une de me laisser croire que je pouvais l'aimer en refusant la vie qu'il me donnait¹¹⁷.

117 Michèle Mailhot, Le Portique, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, p. 130-131.

Qui est cette jeune femme ainsi déchirée, le corps d'un côté, l'âme de l'autre? Quelle conception s'était-elle faite de la vie religieuse pour être si profondément déçue? Pour comprendre ce personnage complexe, pour expliquer ses hésitations et ses peurs, il nous faudra refaire avec elle le chemin vers ses cavernes intérieures, examiner tous les aspects de son être, en partant des plus visibles pour finalement rejoindre et tenter d'expliquer les réalités encore inconscientes qui remontent vers le conscient et s'expriment en un langage symbolique.

Un bref inventaire des éléments de la vie religieuse qui ne conviennent pas à soeur Josée révèle que ce sont souvent les petites choses qui prennent de l'ampleur. Le cadre conventuel, la vie quotidienne et le silence du cloître briment la postulante par leurs trop grandes exigences. La vie de groupe est contraignante, car soit au dortoir, soit au réfectoire, ou sur le toit de l'immense maison mère, la postulante n'est jamais seule. Un horaire bien rempli, un ensemble de règlements détaillés et le manque de temps libre donnent à la postulante l'impression que le temps s'écoule rapidement et l'empêchent de se laisser aller à la rêverie. Malgré une très grande ouverture avec la maîtresse des postulantes et une bonne volonté évidente, soeur Josée se sent déracinée. Son besoin d'action s'accorde mal avec un style de vie où le silence est de rigueur, sauf à la récréation. La jeune femme se rend compte peu à peu qu'elle s'est trompée.

Motifs d'entrée au couvent

Plusieurs facteurs psychologiques, conscients ou non, expliquent son entrée au couvent. Josée a été marquée par une éducation "élitiste" et un haut idéal de perfection. Instruite et intelligente, elle a passé sans transition du collège au postulat. Son enfance, sa famille, ses amis et surtout la pensée de son frère sont associés à un lac et à des montagnes. Eparses dans le roman, les raisons qui ont attiré Josée au couvent se résument à la recherche d'un Absolu identifié à l'amour divin et soutenu par une foi et une ferveur de débutante. Adolescente, elle a découvert Dieu dans les beautés de la nature et s'est sentie aimée et soulevée par une énergie surhumaine. "En comparant Dieu à un être humain on choisit du même coup et je n'avais pas hésité une seconde¹¹⁸." La postulante avoue une intransigeance qui est preuve de générosité, mais aussi d'un idéalisme outrancier et de volontarisme: "J'ai choisi cette voie parce qu'elle est directe et que je n'aurais pas su, ailleurs, préserver cet amour difficile¹¹⁹." Soeur Josée expose ainsi des convictions très cérébrales:

Peut-on être ici sans avoir compris que Dieu seul est nécessaire, qu'il est le commencement et la fin de tout, que la vie n'est rien qu'un élan à prendre vers Lui, une grâce de Le servir? Je suis là parce que je crois. Parce que l'Absolu me tenaille et que je ne saurais m'y soustraire sans me mentir chaque jour¹²⁰. Parce que j'aime la vie qu'Il me donne pour l'aimer¹²⁰.

118 Ibid. p. 104.

119 Ibid., p. 37.

120 Ibid., p. 27.

Dualité corps et âme

Détachée du réel, la recherche du divin et de l'Absolu divise la postulante: la partie spirituelle de son être s'oppose à la partie matérielle. Puisque les grands désirs d'union mystique à l'amour indicible qu'elle a découvert dans un moment d'exaltation sentimentale sont le fait de son âme, la postulante perçoit son corps comme un ennemi. Soeur Josée voudrait dompter ce corps rebelle qui rappelle constamment sa présence, car il lui arrive de ressentir un besoin instinctif de crier "pour rien, juste pour faire exploser la vie¹²¹". Elle se sent comprimée dans un vêtement encombrant, des règlements étouffants, des pénitences extérieures contraignantes, telles que baiser le plancher ou s'agenouiller au réfectoire. Parfois elle nomme son corps la "bête" qu'il lui faut mater: "Le tuer. Etre une âme, rien qu'une âme. Je serais invisible, j'échapperais à tous les regards¹²²."

La faille intérieure qui s'installe chez la postulante ne fera que s'agrandir jusqu'à ce qu'elle rompe l'équilibre précaire des débuts de la vie religieuse. Constatant qu'elle a beaucoup maigri, soeur Josée note avec humour:

Je ne suis plus qu'une âme, voilà. [...] mon corps, cette exigeante chose, cette encombrante enveloppe. J'ai l'âme toute entortillée dedans. [...] Mon visage amaigri n'exprime que cette tristesse, une tristesse d'âme exigüe et dure, un caillou fumifuge¹²³.

121 Ibid., p. 20.

122 Ibid.

123 Ibid., p. 37.

Méprisé et maltraité, le corps revendique: la postulante dort mal, son acné s'accroît, elle a mal au dos et finalement elle se sent nerveuse. Elle avoue faire de la contention et avoir besoin de détente. La bonne tenue de rigueur en tout temps contraint sa spontanéité et sa vitalité exubérante qui se manifestent parfois dans un fou rire nerveux.

Physiquement, Josée change.

Je m'affine, je m'allonge, je me féminise. Je suis contente en secret de ma secrète transformation. [...] J'ai envie de m'aimer tout à coup, de ne plus maudire ce corps, d'apprécier son énergie¹²⁴.

Ainsi réconciliée temporairement avec la partie physique de son être, Josée se sent bien. Mais son malaise refait surface et ne la quitte plus jusqu'à sa décision finale de vivre dans son corps, même si pour cela, elle croit devoir renoncer à l'épanouissement de son âme. La vie physique s'oppose à la vie spirituelle et antagonise les aspirations idéalistes de soeur Josée. Tantôt elle voudrait devenir une "âme diaphane qui se confondrait dans l'immensité¹²⁵", puis, l'instant d'après, elle souhaite être "une bête privée de futile conscience¹²⁶".

Le mépris de la condition féminine a marqué Josée. Se souvenant de ses cours de philosophie, elle note:

124 Ibid., p. 24.

125 Ibid., p. 117.

126 Ibid., p. 118.

"Les femmes, des êtres de péché, des êtres accidentels, des êtres inachevés, disait saint Thomas, notre maître à toutes¹²⁷."

La postulante s'insurge contre la "vertu inhumaine" des religieuses "muettes, alignées comme des bêtes de somme. [...] Rangées comme des brebis, tondues comme elles¹²⁸". Soeur Josée craint de devenir comme ces femmes mutilées, vivant sans aucune liberté, ni affection, ni biens particuliers, ni volonté personnelle. Le procédé anaphorique exprime bien son refus de cet état de soumission et d'infériorité, où les maintient une suprématie masculine et religieuse:

Femmes: voix craintives des fonds de chapelles, rejetées de l'autel où l'homme sacré transmet leurs offrandes suspectes; femmes agenouillées dans le confessionnal à dire leur misère à l'ombre mâle; femmes attablées dans l'humilité à recevoir ce que leurs mains ne sont pas dignes de toucher; femmes à se taire, à écouter, à servir un Dieu qui s'est fait homme. Amoureuses toujours, attendantes, brebis galeuses éprises de leur lèpre, soumises, les reins ceints dès cinq heures du matin¹²⁹, la lampe allumée, guettant l'Epoux. Servantes.

Une féminité non encore assumée cause des problèmes à la postulante, qui souffre de malaises menstruels. Elle s'abaisse.

J'ai mal comme un chien sale qui repousse son maître. [...] Nous sommes des bêtes, je le hurlerais comme une louve hurle à la lune blanche. La colombe, c'est le Saint-Esprit¹³⁰.

127 Ibid., p. 88.

128 Ibid., p. 87.

129 Ibid., p. 33.

130 Ibid., p. 34.

Les images du chien, de la louve et de la colombe suggèrent mieux que la description concrète les effets néfastes d'une trop grande répression de l'humain. De même le symbolisme de l'aile associée à l'Esprit, qui revient à quelques reprises dans le roman de Josée, signifie refus du corps et aussi désir d'évasion. L'image est ambivalente. La puissance d'envol que suggère le symbole aérien de l'aile élève la pensée de Josée, mais l'éloigne encore davantage de son corps "animal" et accentue son impression de déchirement intérieur. D'étranges phénomènes se produisent alors. Par un intense besoin de "sublimier le réel", ou tout simplement par masochisme, soeur Josée savoure une légère souffrance physique au genou et s'identifie au Crucifié, au point d'en oublier son mal. Elle tombe dans l'euphorie:

Ce corps se quitte dès l'instant où la pensée se fait absorbante. Si lourd soit-il, il suffit d'une idée aérienne pour annihiler son poids de terre. Etre portée par l'Esprit: tant absorbée par son amoureux mystère que le corps se fasse vite comme la colombe symbolique¹³¹...

Lorsque soeur Josée compare son corps à une maison hantée, elle se fait poète pour dire que son âme s'est réfugiée "apeurée" dans un coin de sa tête. L'analogie entre l'âme et l'oiseau fragile révèle à la fois un manque d'assurance et une quête aveugle d'équilibre.

La vie consacrée lui semble aussi contradictoire. Comment concilier l'engagement apostolique avec la composante

131 Ibid., p. 93.

spirituelle de la vie religieuse. Soeur Josée ne croit pas qu'une unification lui soit possible.

Nous faire humaines avec le monde tant
d'heures par jour et devenir désincarnées
avec Dieu le reste du temps¹³².

La postulante pense que, ainsi tiraillée entre ces pôles opposés, elle ne pourra pas, une fois devenue professe, être "entière et confiante et intacte et sainte et saine"¹³³.

Masque ou visage

Aussi irréductible que la dualité âme-corps, un autre couple de forces adverses formé de "l'être" et du "paraître" accentue et prolonge le sentiment de division. En écrivant à une amie deux lettres différentes par le ton et le contenu, l'une triste et sincère, l'autre ironique et gaie, soeur Josée avait senti, pour la première fois, qu'elle devenait double. Par son entrée au postulat, elle s'est acquis une personnalité de surcroît. Le masque joyeux qu'elle porte cache la tristesse de son vrai visage. Une compagne, voisine au parloir, la trouve forte de rester joyeuse et "boute-en-train" malgré les larmes de sa mère. Or, soeur Josée, qui fait un effort pour "paraître" autre que ce qu'elle est réellement, s'accuse intérieurement de mensonge, de duplicité. Encore une fois l'image littéraire vient à son secours pour exprimer un état affectif déroutant. Son âme devient un épouvantail où les corbeaux, symboles de ses pensées

132 Ibid., p. 117.

133 Ibid.

noires, se perchent comme sur un "arbre mutilé, travesti en chimérique présence"¹³⁴. Avec le temps, la "déchirure" s'agrandit dans l'âme démunie de la postulante. Un second moi social, qui n'est pas tout à fait authentique, s'est accolé à sa conscience souffrante, mais lucide. La connaissance et l'impuissance font de Josée un personnage tragique. Elle se voit agir en clown, raconter des histoires drôles pour amuser ses compagnes. Comment peut-on être soi tout en jouant à la religieuse? Soeur Josée se rend compte qu'elle trompe son besoin d'être "vraie d'un travers à l'autre". Lorsqu'elle choisit son "pseudonyme religieux", elle se demande laquelle de soeur Yves de la Trinité ou de la jeune femme nommée Josée est la plus vraie.

La crise que traverse soeur Josée alterne entre l'exaltation et la dépression. Extrémiste, elle avait cru jadis l'oracle d'un professeur prédisant qu'elle serait soit une grande sainte soit une grande pécheresse. L'échec subi dans sa tentative de perfection la pousse à la révolte froide et logique:

Marquée. Je ne suis plus un être humain mi-bon mi-mauvais, je n'ai plus droit à cet harmornieux balancement de l'âme entre ses diverses tendances, à l'acquiescement divers et multiple d'une même volonté. Je suis double: un esprit épris de beauté et un corps séduit par le désordre. Le combat s'est installé à demeure parce que j'ai cru naïvement que l'adhésion donnée à une partie entraînerait la défaite certaine de l'autre. Et parce que je le crois encore, je démissionne du parti des anges, je choisis celui des déçus¹³⁵.

134 Ibid., p. 97.

135 Ibid., p. 89-90.

Involontairement, soeur Josée est allée au bout de ce qu'elle nomme "débordement démentiel", "possession démoniaque". Maintenant, elle a peur d'elle-même, de ces énergies envahissantes qu'elle laisse remonter pour ensuite les nommer. Son visage devient un "fantôme errant dans le grand silence du soir", que soeur Julien tente d'exorciser de crainte qu'il n'alerte toute la maison. La peur lui était venue sournoisement. Au début, elle éprouve la sensation d'étouffer, de mourir doucement dans le "vase clos" de la vie religieuse; puis, elle craint la révolte à venir et s' imagine le pire. Lors des premières coupes, la peur la démolit lentement mais sûrement. L'image choisie est forte: "A cet instant agenouillée, je ne suis plus moi, ni la fautive accusée, je ne suis plus qu'une outre vide, étranglée par des mains assoiffées¹³⁶." L'humiliation et le découragement brisent la postulante qui tente de se justifier, afin d'éviter l'anéantissement total.

La vive sensibilité de Josée et son imagination affolée versent dans la démesure et prêtent des aspects fantastiques à des scènes ordinaires et à des choses banales. Elle se surprend elle-même à grossir sa propre représentation intérieure de la supérieure générale, puis à démystifier cette perception fautive. Soeur Josée la décrit telle qu'elle la voit au réfectoire, alors que le silence accentue la distance et fige les physionomies:

136 Ibid., p. 52.

C'est une femme trop impressionnante, raide, assise droite sur ses hautes responsabilités, imperturbable. [...] Elle porte la dignité de sa charge sans emphase mais avec une conviction certaine qui inspire le respect et la crainte¹³⁷.

Lorsqu'elle est en présence de la supérieure générale, Josée est décontenancée, non par ce à quoi elle s'attendait, mais par un accueil souriant et une amabilité naturelle. Le réel concret dans le roman de soeur Josée ne correspond pas exactement à ses prévisions. La postulante est consciente de cette manifestation d'une vision déformante, affectée par une trop grande sensibilité.

Exploration de l'inconscient

A mesure que la jeune religieuse pénètre dans les arcanes de ses profondeurs psychologiques, son impression de division intérieure et d'écartèlement s'amplifie. Le symbolisme de l'imaginaire qui anime son discours se fait plus énigmatique, plus intense. Au niveau profond de son être, la postulante découvre des réalités reliées à sa recherche de perfection et à sa foi. C'est là qu'un certain mysticisme a prise. Pour se libérer d'énergies suspectes qui l'agitent intérieurement, la postulante les laisse remonter à la surface de la conscience où elle examine, non sans frayeur, des contenus contradictoires. Le cauchemar ou la rêverie figent ces réalités dans des images fortes et lourdes d'une charge

137 Ibid., p. 121.

affective, non décantée encore. Par exemple, à la chapelle, son imagination crée des phantasmes à partir d'un chemisier rose qu'elle transforme en églantine sortie d'une terre noire. C'est alors que l'association avec un Satan noir de suie surgit, puis la robe noire de la postulante, sent subitement "le vieux". Son col et ses poignets rigides la blessent et son "habit pèse sur [ses] épaules comme un joug¹³⁸".

La composition d'une pièce de théâtre où le diable vient tenter les novices produit sur soeur Josée un effet cathartique. Elle peut ainsi extérioriser, sous un mode acceptable, l'opposition entre les forces de vie et de mort qui sont en elle. L'identification au diable, rôle qu'elle joue avec ardeur et vérité, épuise la comédienne. Elle qui croyait que Satan n'avait pas accès au couvent, qu'elle avait laissé à la porte le Diable de son enfance, celui du "catéchisme en images", voici qu'elle le retrouve dans l'imaginaire, par la magie d'une petite comédie "édifiante" pour novices. La mascarade ne plaît guère à la postulante hypersensible, qui se laisse cependant prendre au double jeu de représenter les "puissances occultes" et, d'en railler simultanément les manigances. Intérieurement, soeur Josée associe son rôle théâtral aux rituels de tribus primitives qui miment les gestes de Satan:

138 Ibid., p. 84.

Comme si . . . jouais deux mystères, l'un profondément vrai et l'autre cruellement enfantin, les deux si semblables... Je revis les trances du sorcier dont je déplorais le paganisme (mes rêves missionnaires) et en même temps, je glorifie une foi à laquelle j'ai consacré ma vie. Les mêmes gestes consacrés différemment selon l'auditoire. Troublantes puissances occultes¹³⁹.

Afin de libérer l'actrice crédule, trop bien entrée dans son rôle, et peut-être pour chasser la tristesse, la maîtresse des postulantes lui fait essayer la coiffe de novice.

Soeur Josée écrit:

Avec quel plaisir! Elle ajuste le bandeau sur mon front, attache le bonnet, fixe le voile et me tend un miroir. Je souris à ce visage de nonne. Transfigurée¹⁴⁰.

Bien que plus rassurant pour la postulante, ce second personnage de novice n'est-il pas lui aussi un masque, une personnalité d'emprunt qui devra à son tour être exorcisée? Pour éclairer cet autre aspect mystique et éblouissant de l'imaginaire, il faut demander à Josée ce que signifie, pour elle, être ou devenir une religieuse, car il lui arrive de se moquer de son statut de "nonne", de "soeur", comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

La première désillusion de la postulante, aussi naïve qu'elle puisse paraître, lui était venue avec la constatation que ses vingt-deux compagnes étaient différentes les

139 Ibid., p. 99.

140 Ibid., p. 101. Dans son dictionnaire, Jean Chevalier explique que les masques carnavalesques manifestent l'aspect satanique en vue de son expulsion. Le masque opère ainsi une sorte de catharsis. Toutefois, il importe de se prémunir contre la force assimilante du masque, car il y a danger d'identification. (Dictionnaire des symboles, au mot "masque", p. 614-618.)

unes des autres. Elle croyait qu'un même idéal suffisait pour créer une entente spontanée et un comportement uniforme. Plus tard, le regard que soeur Josée porte sur les novices de la chorale transforme les sopranos de ce "choeur des anges" aux voix de tête en fées "surnaturelles et désincarnées", qui sautillent sur la portée musicale. Faisant partie des contraltos aux voix plus graves et plus terrestres, soeur Josée envie l'envol des blanches novices, aériennes et incorporelles. Un mépris dissimulé de l'humain, et particulièrement de la sexualité, transparait aussi dans sa description de soeur Paul. Puisqu'elle idéalise cette religieuse à cause de son intelligence, de sa culture et de sa parfaite adaptation à la vie religieuse, soeur Josée refuse de l'imaginer ailleurs. "Habillée de robes claires, entourée d'enfants, étreignant un homme? Non, elle aurait été banale et peut-être vulgaire¹⁴¹." La comparaison entre la frêle religieuse et une orchidée assimile aussi le couvent à une serre. La religieuse idéale, selon Josée, est une femme désincarnée.

D'autres figures plus fortes paraissent dans l'univers mental de soeur Josée. L'image de la statue devient symbole de durcissement, de mort et de retour au monde minéral, bref de déshumanisation. Parmi les brèves caricatures que soeur Josée fait de ses anciennes institutrices paraît la silhouette rigide de soeur Louis.

141 Le Portique, p. 113-114.

Sa prestance en faisait une statue d'acier, un bloc de granit. [...] Sa sérénité glaciale me terrorisait. Ce n'était pas une femme mais une sainte lointaine déjà montée sur un piédestal. Quand elle est morte, on a dû la coucher tout simplement, telle quelle.¹⁴² Elle vivait déjà embaumée. Soeur Dolmen¹⁴².

Quand soeur Josée pense à des statues, ce n'est pas toujours l'iconographie qui l'inspire. Elle compare la longue rangée de religieuses professes assises, immobiles au refectoire à des "caryatides scellées dans la pierre avec leurs secrets"¹⁴³. Les visages ressemblent à des "masques figés, indéchiffrables". Soeur Josée se moque de ce "musée stoïque", jusqu'au moment où la vue d'une religieuse en larmes la bouleverse: "Ce plâtre rigide qui s'écroule, c'est une femme"¹⁴⁴. La postulante imaginative invente à sa guise un drame, une explication. Si soeur Josée est sensible à la douleur de la professe, c'est qu'elle pleure souvent, elle aussi, et qu'elle s'identifie à la statue qui pleure.

Le monde intérieur de la postulante n'est pas uniquement rempli d'idées sombres. Pour contrebalancer l'effet déprimant de la déception, certaines réalités mystiques jettent un peu de lumière. Soeur Josée avait d'abord cru à un amour mystérieux, mais possible, entre elle et son Dieu. Sa sensibilité s'était nourrie de la poésie et du symbolisme

¹⁴² Ibid., p. 32.

¹⁴³ Ibid., p. 110.

¹⁴⁴ Ibid., p. 111.

des fiançailles mystiques. En s'identifiant à la fiancée qui rêve d'un invisible Amant divin, soeur Josée se laisse prendre à ce rôle qui l'aide pendant quelque temps à supporter la rigueur de l'enfermement et la monotonie du quotidien. Que par le recours au symbole, la profession religieuse soit comparée à un mariage céleste, il n'y a rien de neuf à cela en littérature. Pour Josée, c'est un ersatz temporaire.

Une foi qui s'ébranle

Qu'est donc Dieu pour la postulante? Quel est le contenu de sa foi? Sans doute ne le sait-elle que confusément. Le Dieu de son enfance était un être lointain, vengeur, partout présent - comme Satan d'ailleurs - dans son petit monde intérieur où la peur dominait. A l'adolescence, elle a découvert, dans l'exaltation du sentiment de la nature, un Dieu généreux dominant lacs, montagnes et forêts. Avec un enthousiasme presque délirant, soutenue par des convictions "raisonnables", marquée par une formation thomiste, elle avait choisi la voie qui lui semblait la plus parfaite, la plus sûre, - le superlatif correspondant bien à sa générosité excessive, à son goût d'Absolu, à son mépris des demi-mesures. La ferveur des débuts s'appuyait sur la confiance et un sentiment de liberté illusoire. Soeur Josée se souvient de ce temps où, heureuse, elle se sentait envahie par des réalités sublimes et portée par une foi sensible:

J'avais des miracles à chaque doigt qui transfiguraient les miettes quotidiennes en éternelle abondance. Une magie instantanée qui s'appropriait le réel, l'arrachait à sa fugacité et le plongeait dans l'immuable. [...] La foi, mécanisme de transfiguration sublime¹⁴⁵.

Au postulat, la "magie" de cette confiance toute naturelle, rattachée à l'enthousiasme juvénile s'effrite. Pour dire le dénuement de sa foi, soeur Josée note qu'elle a le coeur et les mains vides. L'image du néant et du vide exprime avec justesse l'épreuve purificatrice de sa foi.

Un cauchemar, où la postulante sur son lit de mort entrevoit le ciel comme un "vide sans fond" accentue son désarroi. Des images funéraires illustrent son état intérieur: "Ce jour de colère a dévasté ma confiance. Je m'accroche à une foi noire tendue comme une banderolle [sic] lugubre sur un catafalque vide: mon coeur¹⁴⁶." Ce mauvais rêve prémonitoire bouleverse la jeune religieuse et annonce une chute intérieure plus grande encore. Subitement, la méditation de soeur Josée sur le toit de la maison mère est interrompue par une interrogation terrible remettant en cause la foi en Dieu et en l'au-delà: "Et si c'était vide¹⁴⁷?", songe-t-elle. La réaction émotive forte et soudaine, se concrétise en image d'effondrement. Josée sent que la maison s'écroule, comme s'il y avait eu un bombardement. La postulante se retrouve

145 Ibid., p. 104.

146 Ibid., p. 71.

147 Ibid., p. 117.

avec ses compagnes, "statuettes de terre calcinées" sous les débris, dans la cave. Le calme et la stupeur blanche qui succèdent à cette vision apocalyptique transforment Josée en urne de vitre, "fragile, vide, creuse, lésardée [sic] de fissures et qui ne tient encore debout que par l'immobilité de la peur¹⁴⁸". La vie religieuse, comme tout le reste, apparaît alors comme une "désolante fumisterie". L'absence de sens et le désir de mourir s'associent alors spontanément: le doute sérieux ébranle les certitudes anciennes, et l'image de l'abîme, signifiant "l'indétermination et la décomposition de la personne¹⁴⁹", paralyse la postulante à qui il ne reste que la peur. Cette expérience spirituelle de la tentation contre la foi prend des proportions névrotiques.

Le bout du tunnel

Sans la foi pour donner un sens à sa vie religieuse, Josée n'est plus qu'un corps vide, une âme égarée. La dernière visite de son frère Yves entraîne des conséquences inévitables. La franchise du jeune homme ébranle le peu de résistance qui reste à soeur Josée. Même si elle affirme être au couvent parce qu'elle "croit", soeur Josée sait

148 Ibid., p. 118.

149 Dans les rêves, un abîme effrayant évoque un inconscient puissant. "Il apparaîtra comme une invitation à explorer les profondeurs de l'âme, pour en délivrer les fantômes ou en dénouer les liens." (Dictionnaire des symboles, sous "abîme", p. 3.)

qu'elle se leurre. Yves comprend que sa soeur n'est pas heureuse dans ce "tombeau"; c'est pourquoi il insiste pour la "sauver": "La vraie chance, c'est de vivre¹⁵⁰", dit-il. Cet argument sous forme d'aphorisme s'oppose à la devise "Qu'Il croisse et que je diminue¹⁵¹", imposée par la maîtresse des postulantes, ou encore au verdict catégorique de la supérieure générale: "Votre place est ici¹⁵²."

Désillusionnée devant son incapacité d'adaptation à la vie religieuse, soeur Josée n'a pas plus confiance en elle-même qu'en la valeur d'un état de vie que le doute vient de démolir. Elle ne peut survivre dans cet espace étouffant, mais elle n'a pas le courage de partir: dilemme angoissant pour la postulante troublée à tous les niveaux de son être. Sa santé physique, son équilibre mental et la foi qui donnait sens à sa vie spirituelle, tout est sérieusement compromis. Il ne lui reste qu'une certitude: son corps. Ni ange ni démon, soeur Josée ne souhaite plus qu'être pleinement humaine. Le postulat de la vie religieuse lui a appris à mieux se connaître, à prendre conscience de ses forces, mais aussi de ses limites.

Les fantômes intérieurs qui sont remontés de l'inconscient la poursuivront sans doute encore quelque temps. L'exploration de son être profond conduira Josée à une prise

150 Le Portique, p. 125.

151 Ibid., p. 31.

152 Ibid., p. 131.

de conscience susceptible d'aboutir à ce que Jung nomme "conjonction des contraires"¹⁵³, étape préliminaire à un plus grand équilibre de tout l'être. Les réalités inconscientes contenues dans les symboles libèrent des énergies méconnues. La poésie du roman associée à l'imaginaire est riche en significations psychologiques et littéraires. Quelques images empruntées au symbolisme du passage initiatique paraissent dans le roman. Qu'il suffise d'en signaler quelques-uns: les longs corridors du couvent se prêtent bien à la métaphore. "Quand je marche dans un corridor, j'ai l'impression de ramper dans un tuyau"¹⁵⁴. Plus loin dans le récit, un long passage noir avec la flamme d'un lampion au bout se transforme en "un dernier tunnel avant la route fine rendue au soleil"¹⁵⁵. L'espérance d'en sortir s'affirme timidement. Le passage du "dedans" au "dehors", qui ressemble à une seconde naissance, rejoint le symbolisme du "seuil", isomorphe de celui de la porte. Soeur Josée le sait confusément puisqu'elle constate qu'il est plus facile "d'entrer" au couvent que d'en "sortir". Le titre le Portique sous-entend bien une période de probation, ce qui explique les hésitations

153 Selon C. G. Jung, l'opposition des contraires est une puissance psychique autorégulatrice. Les tendances contraires sont mystérieusement en rapport et cherchent un accord dans un moyen terme. (Dialectique du moi et de l'inconscient, Paris, Gallimard, 1964, p. 185.)

154 Le Portique, p. 91.

155 Ibid., p. 126.

de l'aspirante au seuil d'une voie nouvelle. Gaston Bachelard associe arrivées et départs¹⁵⁶ au symbolisme de la porte où se trouvent "deux êtres": l'un qui ouvre, l'autre qui ferme.

Le symbolisme du titre le Portique comporte la possibilité d'associations significatives. La portée religieuse du mot "portique" réserve généralement ce terme aux églises et aux temples. Lieu de passage, le portique ne prend de sens que par la "porte" qu'il abrite et le "seuil" qu'il faudra franchir. Jean Chevalier définit la porte comme symbole du "passage" entre deux états, ou deux mondes généralement opposés, entre le profane et le sacré. Les portiques des temples conduisent au "Saint des Saints, lieu de la Présence réelle de la Divinité¹⁵⁷". Josée s'arrête à la porte du mystère. Elle a pressenti des réalités religieuses, mais elle choisit l'univers profane. Elle sait que les lieux sacrés, tel le portique, exigent de celui ou de celle qui l'aborde une purification préalable, ou au moins l'obligation de retrouver une pureté originelle¹⁵⁸. Si, à un certain moment, soeur Josée est offusquée parce que soeur Gemma a l'air de condamner son "ancienne vie", par contre un étrange

156 Gaston Bachelard, La Poétique de l'espace, coll. "Bibliothèque de philosophie contemporaine", Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 200-201.

157 Jean Chevalier, Dictionnaire des symboles, au mot "porte", p. 779.

158 Ibid., au mot "seuil", p. 880.

sentiment d'indignité la retient d'accéder au "saint portique". Elle voudrait nier sa vie antérieure: "Avoir été autre et ailleurs, légère et absente telle une fée mystique¹⁵⁹."

L'image de la fée qui revient à quelques reprises dans le roman appelle son double contraire, la "statue" à laquelle soeur Josée craint de ressembler. Elle ne sera ni fée ni statue, mais une femme. Son unification personnelle suppose ce choix concret, mais c'est au niveau plus profond de son être que se fera l'unité nécessaire à son individuation¹⁶⁰.

* * *

Dans l'ensemble des romans étudiés dans ce chapitre, la religieuse s'est radicalement transformée. Le portrait idéalisé, qui revient dans les quelques romans dits "sociaux" des années trente, s'estompe et, en 1967, la religieuse déguisée en femme craintive hante le Portique. Le mythe de la sainte religieuse implanté dans le roman de la terre et du pays s'est affaibli. Le courant réaliste qui prend place

159 Le Portique, p. 63.

160 C. G. Jung parle beaucoup de ce qu'il nomme "processus d'individuation" dans l'ensemble de son oeuvre. (Voir, en particulier, la Guérison psychologique.)

dans le roman de moeurs et d'analyse psychologique contre-balance la tendance moralisatrice du roman à thèse sociale. Un art réaliste, situé aux antipodes de l'idéalisation, démolit le moule de la parfaite religieuse et le remplace par un être qui n'est ni un ange ni une sainte, mais une femme humaine et limitée.

Facteurs externes de démystification

Pour bien expliquer le phénomène de démystification qui démasque la religieuse idéale, nous avons d'abord tenu compte de quelques facteurs sociaux et religieux, extérieurs à l'oeuvre romanesque. Sans les analyser en profondeur, nous signalons ici les plus probants qui convergent et coïncident avec la décennie de 1960: la socialisation des institutions de santé¹⁶¹ et la réforme dans

161 L'Assistance sociale dans la province de Québec, 1608-1951, rapport que Gonzalve Poulin présente en 1955 à la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, explique que, au Québec, "l'hospitalisation est presque totalement entre les mains de l'entreprise privée et que plus de 80% des hôpitaux sont dirigés par des instituts religieux" (p. 139). La prise en charge par l'Etat et les laïcs des services considérés comme oeuvres charitables, que des communautés religieuses avaient assumés pour des raisons historiques et sociologiques, est un phénomène normal dans une société en voie de sécularisation.

l'enseignement¹⁶²; la sécularisation d'oeuvres charitables et de pouvoirs traditionnellement confiés à l'Eglise et aux communautés religieuses féminines; la rénovation et les adaptations que le concile Vatican II exige des congrégations religieuses¹⁶³; la laïcisation d'un grand nombre de religieuses

162 Pour avoir une idée précise de la situation de l'enseignement avant 1960, nous avons consulté le Répertoire des institutions canadiennes d'enseignement, 1957-1958, publié à Québec par l'Association canadienne des éducateurs de langue française (A.C.E.L.F.). Soixante et une écoles normales de filles (p. 168-171), 44 instituts familiaux et 80 écoles moyennes familiales (p. 174-178) sont sous la direction des communautés religieuses. Quant aux écoles secondaires, les directeurs ne sont pas identifiés, cependant plus de 300 ont le mot "couvent" dans leur désignation officielle; de plus, environ 100 "couvents" sont inscrits dans la liste des écoles secondaires mixtes. Pour ce qui est du personnel enseignant dans les écoles publiques en 1957, plus d'un quart sont des religieuses (p. 35). Sur les quinze collèges classiques pour filles au Québec, un seul a une direction laïque. Les trois collèges classiques de filles au Nouveau-Brunswick sont dirigés par des religieuses. Pour la contribution des communautés religieuses à l'enseignement supérieur, voir aussi Claude Galarneau, Les Collèges classiques au Canada français, (1620-1970), Montréal, Fides, 1978.

163 Perfectae caritatis, décret sur la rénovation adaptée à la vie religieuse, (Montréal, Editions Paulines, 1965), promulgué lors du concile Vatican II, incitait les communautés religieuses à renouveler et adapter leurs constitutions. Les essais et hésitations des communautés religieuses féminines et de leurs membres sont rapportés dans diverses publications. Le numéro 22 de la revue Communauté chrétienne, publié en juillet-août 1965, est entièrement consacré aux religieuses. Tout comme le public en général, les religieuses s'interrogent sur leur style de vie, leurs fonctions, leur mentalité et leur compétence, mais surtout sur la nécessité et les modalités d'adaptation au monde dans lequel elles vivent.

professes. Le courant féministe¹⁶⁴ qui s'établit au Canada français modifie la conception de la femme et contribue à la création de nouveaux visages de religieuses. La diminution de l'emprise religieuse sur les mentalités entraîne peu à peu la dissolution de la censure morale qui avait implacablement marqué le roman depuis ses origines. En même temps que la liberté de penser s'affermir, l'affranchissement de la parole et de l'écriture se manifeste en un mélange de laisser-aller et d'affirmation d'une identité. Le "joual" s'introduit dans le roman et les qualificatifs élogieux qui caractérisaient jadis la religieuse se dissolvent devant des termes vulgaires qui sont d'abord le fait d'une certaine classe

164 Sans relever tout ce qui a été imprimé en rapport avec la religieuse et le féminisme, nous avons consulté en particulier les publications suivantes: La Femme et la religion au Canada français, compte rendu d'un colloque tenu en 1978, publié par Elisabeth Lacelle; Les Religieuses au Québec, entrevues et témoignages recueillis et publiés en 1982 par Diane Bélanger et Lucie Rozon. L'étude de Marie Lavigne et Yolande Pinard s'intéresse surtout à l'aspect historique de la situation des femmes. Les auteurs soulignent l'apport des religieuses dans l'émancipation de la femme au Canada français: "Au sein de la communauté religieuse toutefois, il était possible pour les femmes d'atteindre des niveaux de pouvoir et de responsabilité, qui n'avaient pas leur égal dans la communauté protestante. Il fallait un grand talent administratif et un sens aigu des affaires pour répondre aux besoins temporels aussi bien que spirituels d'une communauté. La supérieure devait savoir faire preuve de haute diplomatie pour concilier les désirs de l'évêque, de l'aumônier et des religieuses, tout en se conformant au code civil." (Les Femmes dans la société québécoise; aspects historiques, coll. "Études d'histoire du Québec", 8, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1977, p. 58.)

populaire représentée dans le roman de la ville. Les romanciers épousent les recherches et préoccupations majeures des hommes de leur temps. Sans offrir un portrait ou une copie exacte des réalités qu'ils ont observées, beaucoup d'entre eux sont influencés par les préjugés de leurs contemporains et les bouleversements sociaux et religieux. La contestation et la critique des éducatrices religieuses rapportées dans le roman sont inspirées de la réalité canadienne-française. Si l'on admet que le roman est la transposition d'un vécu, alors il est clair que les conséquences de la révolution tranquille sont les facteurs externes les plus marquants dans l'évolution de la religieuse fictive.

Le changement d'attitude des autres personnages du roman vis-à-vis la religieuse n'est pas le produit d'une germination spontanée. Le quotidien des romanciers, leur expérience et leurs rapports avec des religieuses servent de point de départ à la composition d'éléments, qui, dans le roman, seront associés à la vie et au personnage de la femme consacrée. Ceci soulève la question du rapport entre l'auteur et son personnage. Jusqu'à quel point ce dernier est-il porte-parole d'un romancier? Marqué par un souci didactique depuis ses débuts, le roman ne se libère pas si facilement des impératifs d'une thèse qui, pour ne pas être flagrante, n'en est pas moins généralement sous-jacente.

Au nom de la liberté et de l'autonomie du personnage, le roman d'analyse a voulu s'éloigner d'une attitude béate,

tout admirative de la vie religieuse. La propension à l'idéalisation, qui atteint son plus haut point vers les années trente, est due à des thèses, qui sont souvent soutenues au détriment de la vraisemblance du personnage. Certaines idéologies marquent les oeuvres où des valeurs religieuses et sociales sont contestées. Même dans les romans réussis et apparemment gratuits se dissimulent des thèses implicites. Ne soupçonne-t-on pas derrière la naïveté et la révolte contenue de soeur Josée du Portique de fortes revendications féministes et la contestation, pour ne pas dire la condamnation, d'une forme et d'un cadre de vie désuets et dépersonnalisants? Ces thèses ne diminuent pas la valeur du roman, puisqu'elles n'ont pas la priorité, l'essentiel étant la dramatique recherche d'une certitude. La tragique vérité humaine, qui émerge des profondeurs de l'être et annonce une nouvelle vie, forme la trame de cette histoire.

Intériorisation du personnage et techniques romanesques

En étudiant le contexte où la religieuse paraît, nous avons constaté qu'elle tient presque toujours un rôle épisodique et secondaire par rapport à l'intrigue. Par conséquent, nous n'avons pas cru opportun de faire une description fonctionnelle de son statut comme signe à l'intérieur du discours. Sa présence se prête plutôt à une approche descriptive et qualificative, où les rôles thématiques ont la préférence sur

les rôles fonctionnels. Soeur Josée est le seul personnage à occuper toute la place dans le roman. Le Portique consiste essentiellement en une analyse phénoménologique et descriptive de la confrontation entre des puissances intérieures.

L'action psychologique de ce roman s'explique à partir d'un réseau de relations entre diverses forces, qui ne sont pas personnifiées, mais s'identifient comme des aspects constitutifs de la vie psychique, souvent inconscients, qui s'expriment au moyen de symboles. La tâche du critique n'est pas tant de les élucider, que de démontrer comment leur richesse contribue à la création d'un ouvrage littéraire valable.

Les religieuses de ce chapitre se groupent en deux catégories: des professes engagées dans une tâche apostolique et des jeunes filles qui aspirent à la vie religieuse. Le phénomène de détérioration et de transformation du personnage, que nous avons appelé démystification, - phénomène qui n'affecte pas que la femme consacrée -, se manifeste dans la perception globale du personnage. Le discours utilise de nouveaux modes de présentation et altère légèrement des techniques anciennes, tandis qu'un plus grand intérêt accordé à la psychologie suscite de nouvelles représentations moins stéréotypées, plus vraisemblables.

Pour bien comprendre la présence de la religieuse dans le roman, sans doute faut-il d'abord situer les protagonistes par rapport à l'ensemble de l'oeuvre. Le nouveau personnage qui s'affirme vers 1930 n'a rien du héros exemplaire.

Les auteurs lui confèrent davantage d'autonomie et d'humanité littéraire, de ressemblance avec son modèle humain. L'apport de Robert Charbonneau au roman canadien-français¹⁶⁵ peut se résumer comme suit: placer le personnage au centre de l'oeuvre, rejeter les préoccupations moralisatrices et idéologiques et rompre ainsi avec la tradition littéraire des bons sentiments et des grands idéaux. Charbonneau a libéré le personnage et l'a rendu à son autonomie. Le renouvellement du roman psychologique contribue à la libération de contraintes littéraires périmées et trop utilitaires.

Les auteurs prennent leur art au sérieux et s'appliquent à créer des oeuvres qui sont, à l'image de la réalité, originales et plausibles. Ils se soucient davantage de varier les procédés de caractérisation dans la composition des personnages. Les tableaux figés et conventionnels, comme ceux de soeur Thérèse dans Madame Després et de mère de la Providence dans Il suffit d'un jour, disparaissent peu à peu du roman. Un procédé statique, hérité des romanciers du XIX^e siècle, consistait à dessiner le portrait¹⁶⁶ du personnage en guise

165 Voir surtout, Connaissance du personnage, d'abord publié en 1944, dont l'essentiel est repris dans Romanciers canadiens, coll. "Vie des Lettres canadiennes", 10, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1972, p. 153-173.

166 Considérant que la prépondérance de l'imaginaire sur le réel est prioritaire dans le roman, Nelly Cormeau affirme, dans Physiologie du roman, que "le véritable personnage de roman n'est jamais un portrait". Le romancier ne peint jamais avec exactitude des êtres connus, car "cette fidélité servile le transformerait en auteur de mémoires, en peintre de portraits, lui enlevant du même coup son caractère spécifique d'auteur de romans" (p. 21-22).

de présentation lors de sa première entrée en scène; ce procédé est remplacé par un mode plus dynamique¹⁶⁷. Mère Cécile du roman de Roger Lemelin et la supérieure de l'hôpital psychiatrique dans les Apparences de Marie-Claire Blais sont perçues comme des êtres vivants: elles se révèlent par leurs gestes et leurs paroles. Au lecteur de déduire quelles sortes de femmes elles sont. Ce mode de présentation indirect de la religieuse aura désormais la préférence, puisqu'il communique avec plus de succès une impression de vitalité et de vérité.

Vers 1950, les romanciers, conscients que le portrait détaillé ralentit l'action, ne signalent que quelques traits typiques et bien choisis. Comme beaucoup de religieuses n'ont qu'un petit rôle, il suffit d'un trait, d'une parole appropriée pour qu'elles s'animent et soient remarquées. Quiconque a lu attentivement Poussière sur la ville d'André Langevin ne peut oublier le regard réprobateur de la religieuse en chirurgie qui tance le médecin déjà culpabilisé par la mort d'un bébé hydrocéphale. Dans l'Insoumise de Marie-Claire Blais, un garçon note dans son journal intime qu'une religieuse lui a souri tristement dans l'autobus. La mère indiscrete qui lit ceci en déduit que son fils révolté

167 Cette distinction entre modes de présentation direct et indirect correspond à peu près à la distinction que la critique d'expression anglaise fait entre "telling" et "showing". Celui-là relève davantage du discours, alors que celui-ci s'intègre et s'éparpille dans le récit.

n'est pas si endurci qu'elle le croit. Un regard, un sourire significatif prête vie à ces femmes le temps d'un éclair, et cela suffit à créer l'illusion, parce que ces détails ont un sens pour les protagonistes. Simples détails d'une mise en scène, "éléments de décor", ces ombres de religieuses - ce ne sont pas de vrais personnages - n'ont qu'une fonction descriptive, puisqu'elles sont inutiles pour l'action et ne possèdent aucune profondeur ou "épaisseur" psychologique¹⁶⁸. C'est dans cette optique qu'il faut interpréter la présence d'hospitalières qui contribuent soit à créer une atmosphère de confiance et de sécurité dans le roman traditionnel ou encore à suggérer des sentiments d'hostilité et de révolte chez le héros d'un roman contestataire. La petite religieuse aimable avec le héros de la Vengeance de la mer d'Yves Thériault est tout à fait à l'opposé de la préposée à l'admission dans L'argent est odeur de nuit de Jean Filiatrault qui réclame la pension du malade à l'avance.

Bon nombre de religieuses éducatrices sont stéréotypées ou caricaturées. Elles ne possèdent aucune profondeur psychologique. Leur présence se résume parfois à une attitude autoritaire, comme c'est le cas des religieuses dans les Corridors de Gilles Desjardins et dans Au milieu la montagne

168 Cet aspect psychologique du personnage, déjà étudié par E. M. Forster dans Aspects of the novel, est retenu dans l'Univers du roman, où Bourneuf et Ouellet reprennent la distinction entre "flat" et "round characters" (p. 161).

de Roger Viau. Il suffit qu'un doute s'insinue dans la conscience de la directrice d'Il suffit d'un jour de Robert Elie pour qu'elle soit perçue comme un être complexe. Bien qu'elle ne prenne vie que pour un bref épisode, cette directrice qui s'interroge sur son propre comportement occupe assez d'espace pour ajouter à l'illusion de la vérité dans ce roman à la fois social et psychologique.

Signalement de la religieuse

Les descriptions qualificatives que les auteurs font de la religieuse à partir de 1945 environ, sont assez sommaires et s'éloignent des procédés anciens. Peu d'auteurs décrivent le cadre concret: seuls les parloirs et la chapelle sont signalés. Souvent la religieuse est anonyme, mais il lui arrive de conserver son nom de jeune fille ou d'adopter un surnom ou "nom de religion". Les supérieures et les directrices se différencient d'après leur titre précédé de mère ou de soeur, selon les congrégations, mais ces dernières sont rarement identifiées de façon explicite dans les ouvrages des dernières décennies. Quant à l'âge des religieuses, il est des plus imprécis. Mises à part les filles qui entrent au couvent vers la vingtaine et quelques religieuses dites vieilles, les autres n'ont pas plus d'âge que de passé.

Les futures religieuses ne sont pas décrites de la même façon que les éducatrices et les hospitalières qui

servent d'abord de substituts maternels dans les romans sociaux, puis de boucs émissaires pour des protagonistes en mal de projection dans le roman contestataire. Les liens de ces femmes avec la famille et la société ne sont plus ce qu'ils étaient dans les romans de la terre et du pays. Les religieuses accomplissent les mêmes oeuvres, mais les autres personnages ont tendance à les critiquer et à les rejeter. Ceci se manifeste dans de petits détails anodins. Le voile qui symbolisait la bonté dans les romans conformistes, le "pur visage dans le cadre blanc de la grande coiffe amidonnée"¹⁶⁹, devient "cornette" et "moule à gâteaux derrière la tête"¹⁷⁰. Les "purs profils de madone" se sont transformés en physionomies fermées et impassibles.

La tendance à l'embellissement qui laissait des traces dans les visages et les traits psychologiques des religieuses est quasi disparue du roman. Les romans de Thérèse B. Bayol et d'André Mathieu illustrent ce revirement total: deux directrices de classes ont un physique hideux qui dissimule des qualités et une personnalité aimables. Les auteurs ne sont plus physionomistes et rejettent le procédé qui consistait à associer beauté et bonté, laideur et méchanceté. Est-ce un hasard si Thérèse B. Bayol et André

169 Michelle Le Normand, La Montagne d'hiver, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1961, p. 87.

170 André Béland, Orage sur mon corps, Montréal, Editions Serge, 1944, p. 147.

Mathieu intervertissent tous deux ces coordonnées pour créer des religieuses laides mais bonnes? Quoi qu'il en soit, le cliché est inversé et les directrices ont une apparence de vérité, ou tout au moins, de nouveauté dans la fiction. Ces femmes existent concrètement dans le roman: elles ont un corps, monstrueux peut-être, mais c'est une forme de présence physique que n'avaient pas ces bonnes religieuses, qui, comme des anges gardiens, guérissaient, consolait ou éduquaient un héros malheureux ou un orphelin.

Il fallait peut-être que la religieuse fictive soit finalement acculée au ridicule pour que les narrateurs décident de lui prêter un composant physique significatif. Les yeux, la voix, le visage et les mains ont fort longtemps servi d'uniques formes de présence corporelle. Tout en continuant de se servir de ces quelques éléments indicatifs de la matérialité du personnage, les romanciers inventent des êtres plus complets et complexes. Dans le Portique, la religieuse prend vraiment vie dans un corps qui réagit, s'enthousiasme ou revendique. Soeur Josée est tout à fait à l'opposé de la religieuse immatérielle qui traverse, sans s'incarner ni y prendre racine, l'univers romantique d'oeuvres plus anciennes. Quelle distance parcourue depuis la Mina Darville toute évanescence dans Angéline de Montbrun ou la soeur Madeleine du Calvaire, née Andrée d'Auteuil, de l'Amour trompé, avec son faux semblant de remise en question d'une

vocation qui n'a de prise que sur la "fine pointe de l'âme"! Est-ce la discrétion ou une convention littéraire qui retient l'auteur, marqué par les tabous de son époque, de créer un être de "chair et de sang", selon cet autre cliché populaire fort significatif?

Si soeur Josée attire la sympathie, c'est que la narratrice - cet être de papier qui se distingue de l'auteur - se livre totalement au regard indiscret d'un lecteur, tant soit peu "voyeur". La religieuse communique une impression de vérité parce qu'elle est tiraillée entre la tendance à l'angélisme et le besoin de vivre dans son corps. Le procédé de composition littéraire qui consiste à faire sentir que le personnage possède un corps est utilisé tout au long du roman de Michèle Mailhot, qui ne se limite pas à l'analyse psychologique, mais prête une existence quasi indéchiffrable à un "être humain fictif"¹⁷¹. Soeur Josée est plus qu'une conscience qui s'observe et se raconte: elle est aussi une femme qui choisit de vivre dans son corps, unique certitude qui subsiste après l'invasion du doute et de la désillusion.

Point de vue ou "vision": une technique efficace

Si l'on compare le portrait statique des quelques premières religieuses étudiées dans le présent chapitre à

171 Dans l'Univers du roman, Bourneuf et Ouellet affirment que le personnage qui possède un individualité propre est un "être humain fictif avec sa façon d'exister, de sentir, de percevoir les autres et le monde" (p. 153).

la forte personnalité intériorisée de soeur Josée du dernier roman, force nous est d'admettre que la transformation est complète. Le point de vue extérieur et objectif qui sert de technique pour observer les premières se déplace peu à peu vers l'intérieur de la conscience même de la religieuse. Bien que la supérieure de la crèche dans Soeur ou fiancée soit montrée du point de vue d'un narrateur-médecin qui dit "je", cette représentation est tout aussi statique et figée dans une attitude de bonté et de condescendance, que celle de la moniale dans Madame Després décrite par un narrateur omniscient qui se sert de la troisième personne dans son discours. La bonne religieuse de Et la lumière fut de Charlotte Savary est aussi décrite par un narrateur qui dit "il", mais l'angle de vision se situe alors tout près du regard de l'avocat. Bien que moins limité que la vision du médecin-narrateur désigné plus haut, le point de vue de maître Levasseur, qui n'est que semblant de "vision avec", produit un effet différent et paraît plus convaincant. Un narrateur omniscient et tout-puissant situé derrière l'avocat se réserve des prérogatives illimitées dans la conduite de ses personnages. Même si la religieuse semble mieux réussie, elle reste quand même un portrait trop parfait pour retenir une totale adhésion du lecteur.

Il en sera autrement de la supérieure que Robert Elie imagine dans Il suffit d'un jour. Le point de vue privilégié

est alors celui d'un narrateur qui est placé en dehors de l'histoire, mais qui n'ignore rien des contenus de la conscience de son personnage dont il choisit de révéler les regrets et les hésitations. Mère Sainte-Rosalie touche le lecteur parce qu'elle paraît plus vraie, plus humaine que les bonnes religieuses que René de Cotret et Charlotte Savary ont dessinées avec soin. Si le personnage semble mieux réussi, cela ne dépend donc pas de la technique du point de vue, mais plutôt, du degré de réalité et du niveau d'humanité que l'auteur décide d'attribuer à la religieuse. Pour René de Cotret et Charlotte Savary, la religieuse est un être cristallisé dans une bienveillance proverbiale, alors que chez Robert Elie, elle est une femme faillible et, par conséquent, plus vraisemblable.

En tant que technique, le point de vue révèle l'infériorité du personnage, mais c'est la qualité et la subjectivité du regard qui prête à la religieuse fictive de la densité psychologique et une certaine autonomie. Mère Sainte-Rosalie, qui doute d'elle-même et change d'attitude avec une élève, paraît mieux réussie que les directrices des romans antérieurs, non pas parce que l'auteur a privilégié un point de vue omniscient, mais plutôt parce qu'il conçoit que la religieuse est d'abord un être humain.

En choisissant d'étudier des directrices représentées soit par le regard limitatif du narrateur au centre du récit

dans Demain tu verras, soit par le narrateur omniscient situé hors de l'histoire dans Tout est sous la peau, nous avons voulu montrer que le résultat dépend moins du procédé technique que de la subjectivité du regard qui colore en noir ou en blanc, ou en noir et blanc, l'image de la religieuse. Le narrateur choisit de lui prêter des intentions et de lui donner une apparence physique plaisante ou désagréable et une consistance psychologique originale ou stéréotypée. Soeur Sainte-Brigide du roman de Thérèse B. Bayol est laide et difforme, mais bonne et compréhensive, puisque jadis Marguerite Dallère l'aimait et la percevait ainsi. La première directrice de polyvalente qu'André Mathieu montre est laide et mauvaise, alors que la seconde, soeur Jeanne, se distingue par une apparence physique qui est l'objet de plaisanteries et des traits psychologiques estimables. Si ces dernières religieuses paraissent ainsi, c'est parce que le professeur Alain Martel les voit ainsi. La profondeur du regard, qui révèle tout autant le "voyant" que la chose ou la personne "vue", ajoute à la richesse et à la complexité du personnage.

Marie-Claire Blais a imaginé une supérieure d'hôpital psychiatrique d'une vitalité étonnante, malgré un point de vue qui, à première vue, semble limité. Pauline Archange, narratrice-protagoniste des Apparences est l'unique regard posé sur cette religieuse originale qui échappe aux clichés habituels. Est-ce pour tempérer la subjectivité du regard

de l'adolescente que l'auteur recourt aussi à un mode de présentation direct? Les longs discours de la supérieure la révèlent tout autant que les commentaires de Pauline. L'heureuse combinaison des deux points de vue: l'un, intérieur alors que la supérieure livre sa pensée, l'autre extérieur, lorsque Pauline parle, confère un semblant d'authenticité à cette femme unique, qui, bien qu'elle régisse son asile à la manière d'un dieu tout-puissant, n'a pas les caractéristiques d'une religieuse exemplaire et idéalisée. Sa vision pragmatique de l'existence en fait un être plus humain et terre à terre que "religieux", dans le sens de "relié" au sacré¹⁷². Le mythe primitif et l'archétype de la Grande Mère a supplanté le mythe populaire de la "bonne soeur". Encore une fois, la transformation quasi spectaculaire que subit la religieuse du roman s'explique moins par une technique, telle celle du point de vue, que par les contenus psychologiques que la narratrice devine chez cette supérieure. La qualité du regard, sa naïveté et sa curiosité sont les éléments déterminants dans la composition du personnage.

172 Le dictionnaire Robert donne quelques sources étymologiques au mot religion: du latin "religio", signifiant attention scrupuleuse, vénération; "relegere", recueillir rassembler; "religare", relier. La dernière origine du mot "religieuse" nous semble appropriée, bien que, étymologiquement, ce mot provienne de "religiosus", un dérivé de "religio". Les rapports entre religieuse, sacré, mythes, ou encore religiosité sont des plus riches lorsque ces réalités sont associées à l'imaginaire et à l'irrationnel. Nous reviendrons sur le résultat fascinant de ces associations dans notre dernier chapitre.

Vue par Pauline Archange, une éducatrice comme mère Sainte-Scholastique demeure indifférenciée, puisque le regard de l'enfant de cinq ou six ans qui la crée ne fait pas encore de nuances dans sa perception des adultes: ils sont bons ou méchants, selon que l'enfant les aime ou les craint. L'on conçoit alors très bien que le petit garçon dans les Corridors ait une vision pessimiste de son pensionnat, car le milieu de réclusion le prive de l'affection maternelle. Si les religieuses de Pauline Archange sont différentes, cela n'est pas dû uniquement au choix du point de vue, car ce choix de technique n'est valable que comme instrument d'un auteur qui possède en surcroît le don d'invention et maîtrise suffisamment l'art romanesque pour créer l'illusion¹⁷³. Le personnage paraîtra vivant et pourra servir d'écran au

173 La présence de l'auteur dans son personnage est l'une de ces questions qui ne manquent pas de piquant. Il ne nous appartient pas d'affirmer que Pauline Archange peut être identifiée à la prolifique Marie-Claire Blais, dont le regard neuf sur la religieuse canadienne-française produit des métamorphoses intéressantes. Le critique littéraire qui s'aventure dans l'analyse de soeur Josée s'interroge sur les reflets possibles de l'auteur Michèle Mailhot. Nous n'avons pas tiré de conclusions à ce propos. Le roman n'est pas que simple divertissement, jeu intellectuel. Ne lui appartient-il pas en plus d'être à l'occasion témoignage d'une expérience humaine? Les critères d'évaluation de la réussite d'un personnage ne relèvent pas seulement du niveau discursif ou des techniques. L'aspect psychologique et la part de lui-même qu'un auteur projette dans son personnage contribuent justement à la création d'êtres étonnants dont la puissance et la vitalité interpellent le lecteur, même si parfois, comme c'est le cas de la Julie des Enfants du sabbat, que nous étudierons au prochain chapitre, la vraisemblance n'est pas respectée.

lecteur¹⁷⁴ qui y projettera une part de lui-même, si le romancier a su lui donner tout juste la profondeur, l'individualité et l'originalité nécessaires pour vivre et évoluer dans l'univers parallèle de la fiction.

Pour cela, il ne suffit pas qu'un personnage soit vu, il faut qu'il parle, qu'il agisse, qu'il pense et souffre tout comme un être humain, mais aussi qu'il se distingue des autres. Marie-Claire Blais a compris ces impératifs, lorsqu'elle fait de soeur Sainte-Alfrêda, une éducatrice qui n'a pas sa pareille. Par un simple rapprochement avec les éducatrices doucereuses qu'Andrée Jarret plaçait dans Moisson de souvenirs, nous constatons qu'un monde sépare ces religieuses de romans publiés à environ cinquante ans d'intervalle. L'idéalisation des éducatrices de Marcelle Sablé offre moins de prise à la crédibilité que le réalisme quelque peu pessimiste

174 Puisqu'il peut y avoir autant d'interprétations que de lecteurs, nous reconnaissons l'importance et la pertinence de ce que les théoriciens du roman ont pressenti et nommé "codes culturels". L'interprétation d'un roman comporte des différences même à l'intérieur d'un groupe ethnique défini et des variantes selon les générations. Par exemple, le lecteur canadien de plus de quarante ans ne perçoit pas la religieuse du roman de la même façon que l'étudiant de vingt ans. C'est une évidence que lorsque nous lisons Angéline de Montbrun, nous ne plaçons pas dans les mots et les situations les mêmes contenus que les contemporains de Laure Conan, d'où des erreurs de perspectives, des anachronismes qui s'expliquent par la distance temporelle. Combien plus grande alors la distance psychologique entre le lecteur et la religieuse fictive. Ce débat sur la fiction et la réalité représentée est un autre dilemme de la littérature. Nous le signalons en passant, puisque ce n'est pas là l'essentiel de notre recherche.

qui marque les éducatrices de Pauline Archange. Pourtant Andrée Jarret et Marie-Claire Blais, toutes deux d'anciennes élèves de religieuses, ont écrit leur roman à la première personne. Ce qui démontre encore une fois que la technique n'est pas un facteur absolu pour la réussite d'une oeuvre. Des impondérables entrent en ligne de compte dans le succès d'un roman, et l'un d'eux est la sensibilité du romancier, le don de communiquer au lecteur des émotions fortes par l'entremise de personnages si bien campés que leur souvenir obsédera le lecteur, longtemps après que le livre aura été refermé.

Depuis la révolution tranquille, le roman québécois a créé des religieuses de toutes sortes et de tout acabit. Toutefois pour la connaissance et la compréhension du personnage, la contribution de Michèle Mailhot marque une étape importante, puisque, après elle, quelques autres écrivains¹⁷⁵ raconteront l'histoire d'une religieuse. Le Portique ouvre la voie à l'analyse directe des contenus conscients et latents d'une personnalité qui cherche à s'affirmer et à devenir authentique.

175 Voici une liste des principaux romans qui racontent l'histoire d'une religieuse laïcisée: Jacques Ferron, Papa Boss, 1966; Roger Fournier, L'Amour humain, 1970; Claire de Lamirande, La Baguette magique, 1971; Claude Lamarche, Je me veux, 1976; Pauline Cadieux, Bigame, 1977; Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, 1979. Il faut aussi retenir le petit roman humoristique de Jean Bousquet, Soeur Laura et soeur Cécilia, et l'étrange histoire d'une novice possédée du démon que racontent les Enfants du sabbat d'Anne Hébert, publiés en 1975.

Quant aux jeunes filles qui ont songé à la vie religieuse et y ont renoncé, elles ont l'air de personnages libérés de contraintes idéologiques et de conventions littéraires désuètes. Par contre plusieurs futures religieuses signalées dans ce chapitre n'existent qu'en fonction d'un autre personnage. Le plus souvent, il s'agit d'un père inquiet qui n'accepte pas la vocation de sa fille. Le ton et le langage utilisés pour révéler ses sentiments passent de la retenue au défoulement, puis à une révolte dont la cause première est moins la vocation religieuse en soi, que l'emprise d'une religion brutalement contestée. Les propos naïfs et illusoire de Jos Vallerand dans Quelques arpents de neige sont à l'extrême opposé des injures grossières et violentes que profère le père de Madeleine Cadieux dans C't'à ton tour, Laura Cadieux.

Que dire alors de la conception toute spirituelle que Léo-Paul Desrosiers offre de la vie religieuse? Qu'elle est périmée et marginale et destinée à disparaître du roman? Tout n'a pas encore été dit sur la religieuse, mais c'est la fin de l'embellissement du personnage et de la représentation idéalisatrice dans des oeuvres à prédominance réaliste et psychologique. Bien sûr, le roman poétique offrira une image de religieuse tendre et douce, mais cet être éthéré, tout semblable à l'archétype de la jeune fille aimée ne sera qu'une exception dans un univers de religieuses diaboliques,

possédées par des puissances occultes. Cette nouvelle religieuse métamorphosée fera l'objet d'un examen attentif des rapports entre le sacré, la littérature et l'imaginaire.

CHAPITRE IV

METAMORPHOSE DE LA RELIGIEUSE

Rires et divertissements. - Regards d'enfants.
- Fantastique et irrationnel. - Novice
sorcière: antithèse de la religieuse idéale.
- Imaginaire merveilleux de Cogne la caboche.

Les romans qui associent des éléments comiques, fantastiques ou merveilleux au sacré et à la religieuse sont riches en significations multiples et variées. L'imagination parfois débridée, ou tout au moins libérée des interdits du roman traditionnel, invente des religieuses de rêve et de cauchemar qui ne sont que des créatures fantasmatiques, des apparences d'êtres humains. Les critères de réussite ou d'échec qui servent alors à l'étude de ces personnages sont tout autres que ceux qui ont servi antérieurement. La vérité psychologique, la vraisemblance et l'utilité des personnages par rapport à une intrigue sentimentale ne servent plus de normes d'évaluation.

Dans le récit fantastique ou merveilleux, nous examinerons l'aspect mythique du personnage et, à l'occasion, nous aurons recours aux catégories de forces, telles que Souriau les a définies. Nous pousserons plus loin notre recherche sur la religieuse métamorphosée par des phénomènes

parapsychologiques, par l'association avec le sacré et l'irrationnel, ou encore par l'actualisation de certains mythes primitifs. En étudiant la religieuse sous ces divers aspects reliés à l'imaginaire, il est possible que nous rejoignons des profondeurs propres aux cultures primitives. C'est pourquoi, la référence aux notions d'archétype et d'inconscient collectif, telles que les conçoit Carl Gustav Jung, éclairera certains côtés obscurs de cette nouvelle religieuse. Afin de bien comprendre et d'expliquer les métamorphoses que subit le personnage, nous nous référerons aux "structures de l'imaginaire" échafaudées par Gilbert Durand, ainsi qu'aux études de Gaston Bachelard sur la rêverie. En prêtant attention aux images symboliques récurrentes, nous verrons comment la métaphore enrichit et modifie le personnage. Un mystérieux travail d'alchimie transforme la religieuse soit en bonne fée ou en sorcière, en passant par toute une gamme d'êtres imaginaires qui s'éloignent sensiblement de toute représentation connue jusqu'alors dans le roman.

RIRES ET DIVERTISSEMENTS

L'insertion du sens de l'humour et du comique dans le roman donne à la religieuse un visage amusant et divertissant. La face comique du personnage fait partie intégrante

du cadre religieux et mythique de l'imaginaire, car, à l'instar du masque tragique, le masque comique tient ses origines des mystères religieux antiques¹. Les formes du comique qui contribuent à la métamorphose de la religieuse sont surtout la satire, la parodie, la caricature, la farce, le ridicule et la moquerie. Avant les années soixante, très peu de romanciers canadiens-français avaient osé faire de l'humour sur le compte des religieuses.

Profil de l'original d'Andrée Maillet est le premier roman à contenir un épisode fantaisiste sur une communauté de religieuses. Publiée en 1952, cette oeuvre qui ressemble à un conte fantastique surprend par son originalité et la satire qui y est poussée à un degré quasi grotesque. L'obtenteur éventuel d'un bien désiré est un fou à la poursuite d'une chimère personnifiée par un orignal. Il est l'agresseur

1 Selon le dictionnaire de Joseph T. Shipley, la comédie, tout comme la tragédie, serait née de cérémonies religieuses. Un groupe de "comos" animait de ses chants les fêtes de Dionysos et répondait aux moqueries et aux quolibets de la foule. Considérées comme tribut aux dieux, ces manifestations joyeuses conjuraient les forces obscures de mort par un éclatement de vitalité qui s'exprimait alors en un festin où le vin, l'amour et les chants étaient à l'honneur. La joie de vivre se transformait inévitablement en orgies dont le but était justement de diminuer la distance entre les dieux et l'homme au moyen d'une sacralisation outrée et d'une surabondance de rites religieux. Eliade et d'autres historiens de la religion et du sacré reconnaissent cet aspect primitif de l'orgie. Nous y reviendrons avec l'étude des Enfants du sabbat d'Anne Hébert. (Voir "Comedy", dans Dictionary of World Literature: Criticism, Forms, Technique, Totowa, New Jersey, Littlefield, Adams and Co., 1966, p. 66-71.)

qui vient troubler le calme d'un couvent. Les religieuses victimes, qui sont en quelque sorte des opposantes, sont utiles à l'anecdote en autant qu'elles permettent au visiteur incongru de poursuivre sa quête démentielle, force thématique orientée de cette situation.

Quelques grands traits suffisent à l'auteur pour créer une scène de couvent: des soeurs au voile gris, réunies dans la salle commune, causent tout en écoutant la lecture de la vie d'une sainte qui aurait renoncé aux "festins nocturnes et orgiaques" pour vivre dans la solitude du désert. L'auteur s'amuse à la description des doigts des religieuses:

Des doigts, jeunes, vieux, lisses, frais, secs, agiles, ankylosés, rapides, lents, câlins, durs, connaisseurs, ignorants, frêles, froids, savants, robustes, cicatrisés, ratatinés, piqués, troués, tiraient des aiguilles² de même longueur enfilées de fil de même couleur².

L'indifférence de la supérieure chevrotante devant les divagations du fou et ses menaces d'assassinat collectif est tout à fait saugrenue. Il en est de même de la petite voix de soeur Saturnine qui prophétise en déformant une phrase évangélique: "La première sera dernière au Paradis³."

Jointe au comique d'attitude, la repartie humoristique allège la tension de la scène. Il suffit d'un jeu de mots de la supérieure qui invite "Monsieur le fou" à "suivre l'élan de

2 Andrée Maillet, Profil de l'original, Montréal, Amérique française, 1952, p. 18.

3 Ibid., p. 24.

son coeur⁴" pour que Paul Bar perde lumière et qu'un massacre, peut-être imaginaire, s'ensuive. Les âmes des Filles de la Sainte-Patrie s'envolent en souffle "péripolaire", puis sont déposées "en pleine toundra où elles errent depuis". Le récit fantastique se termine sur cette "simple hypothèse", détruisant toute impression morbide; le style et l'atmosphère portent au rire plutôt qu'à l'horreur⁵.

L'humour chez Antonine Maillet

Tout aussi fantaisistes, les scènes où paraissent des religieuses dans l'oeuvre d'Antonine Maillet sont le produit d'une imagination débordante d'idées farfelues et de personnages fabuleux, généralement manipulés comme des poupées de guenille, marionnettes "faites au pays". Le couvent et les religieuses sont mêlés à la vie du village et servent même de point de repère pour juger les gens des côtes. Par exemple, les habitants de Cordes-de-bois sont sévèrement condamnés.

4 Ibid., p. 25.

5 La caricature d'une communauté fantastique se répète quelques fois dans le roman québécois. L'on ne peut s'empêcher de sourire à la pensée de la "congrégation de pisseuses" que Jacques Godbout envoie en barge combattre le monstre marin dans l'Isle au dragon (1976). Espérant empoisonner le dragon, les religieuses jettent leurs chapelets à l'eau. Le destin équivoque de cette communauté n'a rien de très pathétique, puisqu'un point de vue moqueur colore cette scène où satire et récit mythique se complètent.

Pouah! de la canaille, tout ça! Et quand on est donné à Dieu, on se frotte pas à la canaille, ni à la crasse. Vous verriez pas les soeurs du couvent grimper aux Cordes-de-Bois le samedi soir. Et Mère Supérieure fit signe que non⁶.

Le grossissement du personnage, procédé propre au conte, est fréquemment utilisé dans l'oeuvre d'Antonine Maillet. Le ton de la farce et le comique rabelaisien prédominent dans Don l'Original, où l'auteur place une supérieure et une soeur hospitalière au même rang que la mairesse ou la femme du docteur. La soeur hospitalière, quelque peu naïve, est bien d'avis que le village détruit les habitants de l'île aux Puces, à la condition qu'on ne fasse pas mal aux puces. Antonine Maillet a le sens du détail et son humour est tantôt subtil, tantôt facile.

Mariaagélas, qui se rapproche davantage du folklore et des moeurs acadiennes du temps de la prohibition, contient un couvent pittoresque. La supérieure a droit à une brève biographie et à une description imagée:

C'était une femme de l'étranger, venue à la Baie avec sa famille qui avait suivi un vieil oncle curé, fondateur de la paroisse. Le curé, en mourant, avait légué à sa pléiade de neveux les meilleures terres des côtes; et à sa nièce, la charge du couvent. La pauvre soeur, en souvenir de l'oncle disparu, s'était crue obligée de garder son poste toute sa vie. C'est ainsi qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sourde, courbaturée et presque aveugle, elle présidait encore avec autorité aux destinées de ses sujettes...

6 Antonine Maillet, Les Cordes-de-bois, coll. "Roman acadien", Montréal, Léméac, 1977, p. 217.

Mais tout cela ne regardait pas les gens des côtes; et les chroniqueurs du pays n'ont rien noté sur la vie intime des soeurs ou du couvent⁷.

Le comique de situation et le discours amusant se nourrissent d'éléments religieux, et presque tout est prétexte au rire dans Mariaagélas.

Un événement met aux prises les soeurs du couvent, la veuve à Calixte, ennemie de Mariaagélas, et le boeuf des Gélas. Avertie par la sacristine de l'étrange corrida qui se joue dans le clos des soeurs, la supérieure fait venir l'économe et la soeur fermière. En peu de temps, la communauté au grand complet part en procession vers le clos où la veuve "enragée" invective les soeurs. Se prévalant du titre d'agent de liaison entre le monde et le couvent, elle se donne le droit de revendiquer: "Faudra qu'a'me baille des explications, la Mère Supérieure⁸." Une autre fois, c'est Bidoche, l'employé des soeurs, qui est la cible d'une histoire comique et prétexte à des jeux de mots. Devant l'impossibilité d'accéder avec exactitude à la requête de la supérieure qui lui demandait de trouver "un homme qui n'aimerait pas les femmes", le curé avait suppléé en lui envoyant un employé "que les femmes n'aimeraient pas". L'anecdote la plus amusante est certes l'affaire du vol des "souquenilles" de la

7 Antonine Maillet, Mariaagélas, coll. "Roman acadien", Montréal, Leméac, 1973, p. 96-97.

8 Ibid., p. 99.

soeur fermière qui serviront de déguisement à Mariaagélas pour tromper la vigilance des douaniers à la frontière américaine. La grosse Buick qui transporte des caisses de vins des Iles Saint-Pierre et Miquelon passe sans difficulté, car les douaniers, des Irlandais fervents, font la révérence devant la pseudo-religieuse "accrochée" à son rosaire, qui explique, "dans un mélange de français de couvent et d'anglais de forge", qu'elle s'en va chercher sa compagne dans un hospice du Maine. Au retour, toujours vêtue en religieuse, Mariaagélas, assise sur des caisses de cartons de cigarettes, raconte cette fois qu'elle est allée conduire une compagne dans un hospice du Maine. Le renversement de situation, la forte personnalité facétieuse de Mariaagélas et l'introduction d'éléments empruntés à la vie religieuse forment un mélange rocambolesque qui n'a d'autre but que de divertir.

Verve comique chez Claude Jasmin et Michel Tremblay

Inspirés de la réalité sociale québécoise et de l'expérience de l'auteur, les romans de Claude Jasmin contiennent des éléments comiques. Chez Jasmin le sens de l'humour relève de la veine populaire et produit parfois un effet de surprise. Le narrateur de Pleure pas Germaine raconte une visite de sa petite famille à un oncle, aumônier d'un couvent de religieuses enseignantes à Rimouski. Avec sa verve habituelle, Claude Jasmin décrit l'arrivée des voyageurs:

Une sorte de soeur-portière nous accueille en joignant les mains de satisfaction. A regarde mes enfants comme si on venait les porter à manger. C'est épeurant.

Le ton moqueur et le naturel donnent vie au discours du narrateur. Sa fille Murielle, adolescente de seize ans, est d'abord réticente à l'idée de rendre visite aux "bonnes soeurs", qu'elle nomme aussi les "pisseuses", terme courant dans le milieu populaire pour désigner n'importe quelles religieuses. Comme sa mère Germaine, Murielle sera pourtant excessivement polie et aimable avec les religieuses. Le comportement du petit Ronald est décrit avec humour: "éffarouché" par les "cornettes et les grandes robes noires", l'enfant se réfugie sur le dos de son oncle aumônier. Le comique de situation et un langage volontiers naturel donnent vie aux épisodes situés au couvent.

Une saine gaieté caractérise le style de Jasmin qui, bien qu'il soit excessivement moqueur, ne devient jamais amer. La suite de la visite au couvent montre ceci avec exactitude: l'univers conventuel a quelque chose de légèrement insolite qui amuse le narrateur. Au moment du départ l'on constate que la petite Janine est disparue. Tous cherchent, et les bonnes soeurs, "comme de bons gros oiseaux noirs" - ce qui sous-entend l'appellation de "corneilles" - font "revoler leurs jupes" à travers les corridors. Enfin, on la retrouve

9 Claude Jasmin, Pleure pas Germaine, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1965, p. 70.

chez une vieille soeur "toute ridée, à moitié morte", qui a réussi à apprivoiser la petite avec des images et des médailles.

Après avoir décrit de façon amusante les diverses réactions des membres de sa famille, le narrateur confie au lecteur sa propre impression:

Quand j'vois une soeur, j'ai toujours envie de la déshabiller, c'est idiot, rien que pour voir. Tout ce linge m'agace, m'énerve. J'aime pas le linge, le linge pour rien. A pourraient [sic] se faire une douzaine de jupes rien que dans une seule robe¹⁰!

Tout comme Claude Jasmin, Michel Tremblay exploite la veine populaire pour faire rire aux dépens des religieuses. Dans C't'à ton tour, Laura Cadieux, la verdeur du langage s'accroît et les sentiments des personnages sont marqués par la rancœur. Le sarcasme pointe. Quand les personnages de Michel Tremblay critiquent les religieuses, le lecteur sent que c'est tout un peuple, jusqu'alors muet dans le roman traditionnel, qui se défoule sans discernement ni retenue. Le renouveau dans les communautés religieuses et les changements concrets et observables sont objets de critique et de moquerie. Tous les commentaires sur les religieuses sont négatifs. Laura Cadieux, narratrice de ce long monologue aux allures dramatiques, parle des religieuses avec franchise et insolence:

Moé, j'les ai toujours haf, [sic] les soeurs, mais depuis qu'y'ont laissé leurs uniformes, là, ben j'pense que c'est pire! Sont-tu laides! [...]

10 Ibid., p. 69.

Mais depuis qu'y'ont décidé de se montrer, c'est pas mêlant, y font peur! Quand t'es soeur, t'es soeur, c'est toute! Tu t'habilles en soeur, pis tu vis en soeur! De quoi qu'à l'arait eu l'air, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, déguisée en butch, voulez-vous bien me dire. Pensez-vous qu'y'en vendraient, des images saintes avec une soeur en jupe maxi tout croche, un imperméable en plastique, pis une cigarette au bec? [...] Pourquoi pas des hot pants, tant qu'à y être! Sont toutes après virer fous dans la religion, aujourd'hui. [...] L'Eglise moderne, moé, je l'ai dans le cul, si vous voulez le savoir! Voir si l'Eglise peut se mettre "à'mode"¹¹!

Les transformations extérieures dans les communautés religieuses brouillent les petites gens. Au fond, l'incompréhension et l'intransigeance de Laura et de ses amies s'expliquent en partie par une inquiétude inavouée face aux changements qui bouleversent une religion jadis stable et sécurisante. Les critiques ne visent pas que les religieuses, mais la religion catholique¹² qui évolue et s'efforce de

11 C't'à ton tour, Laura Cadieux, p. 51.

12 Le renouveau liturgique et pastoral proposé par le concile Vatican II inspire à Jean Bousquet l'idée d'une satire bienveillante intitulée Soeur Laura et soeur Cécilia (1974). Le curé appuie l'attitude réactionnaire de soeur Laura et désapprouve les initiatives novatrices de la jeune soeur Cécilia. Semblables aux personnages de la farce, ces religieuses manquent d'autonomie et sont perçues comme des types représentant des tendances contraires.

Pour illustrer les changements dans l'Eglise et les communautés religieuses, Marie-Claire Blais utilise le discours qualifié de "joual" dans Un joualonnais sa joualonie (1973). Associées au monde souterrain des "entrailles" de Montréal, des religieuses sont mêlées à des manifestations. La "Gang des Soeurs de la Religion Moderne" et la "Congrégation de Maria Goretti" s'affrontent en public. L'ironie et la confusion entre religieuses et prostituées ou lesbiennes produit un effet de contraste inusité qui suscite le rire.

s'adapter aux besoins et aux mentalités. Le réalisme comique produit un effet ambigu: le rire sonne faux chez des personnages à la fois tristes et comiques. Les paroles rudes et les jugements des êtres frustes que crée Tremblay manifestent un désir de choquer et de scandaliser qui n'est pas vraiment malicieux. Le cynisme des personnages s'explique par le goût de rire¹³ afin d'oublier ses propres misères sociales et personnelles.

Le comique subtil de Jacques Ferron

Chez Jacques Ferron, la finesse d'esprit, le comique de situation et un langage plus châtié s'allient généralement à des composantes mythiques et fantastiques. Toutefois, certains épisodes semblent n'avoir été écrits que pour divertir. C'est dans cette optique que se situe la scène de parloir dans le Ciel de Québec où un ministre offre un cheval aux religieuses. La supérieure est un personnage de convention, mais l'économe est une originale.

13 Certaines oeuvres considérées comme paralittéraires réussissent à amuser. Le roman policier Menues, dodues (1971) de Gilan raconte avec humour l'assassinat d'une religieuse de soixante ans qui vivait en appartement avec des compagnes. Le ton badin et l'ironie de la situation sont renforcés par l'imitation du langage des religieuses et la méprise sur leur identité. Faisant allusion au dessin sur le ventre de la morte, le narrateur se dissocie avec ironie de ce qu'il considère l'opinion générale pour affirmer une indignation feinte. Le communiqué du journaliste, des plus amusants, caricature le style propre au journalisme à sensation. Le ton léger et humoristique de ce roman allège le récit et atténue toute impression morbide. La présence d'une religieuse comme victime est une nouveauté; elle s'explique par les changements dans le style de vie des religieuses durant les années soixante.

La Révérende Agnès-de-Jérusalem s'était trouvée dans l'obligation de tout prendre, et l'étalon, et le nom, à cause de circonstances particulières dont la plus embarrassante avait été sans doute la présence de l'honorable ministre-député-du-comté, favorablement prévenu par cette vieille religieuse d'expérience et de bon conseil qu'était la soeur économe. La Soeur économe lui disait souvent: "Mère Supérieure, Dieu est Dieu, personne ne le conteste, mais la galette est la galette, il ne faut pas l'oublier." Elle lui disait encore que pour bien prier et avoir des extases, il fallait un bon prie-Dieu. ¹⁴
 - Ce prie-Dieu, on l'achète.

Ferron observe la scène d'un oeil moqueur et sait glisser la remarque juste et ironique qui caractérise le personnage et en fait une ébauche amusante; par exemple, cette description des réactions de la supérieure en face du "grand et bel homme" qu'est le député au regard doux:

S'approchant de lui avec le plus de dignité qu'elle en pouvait, soutenue d'ailleurs par son costume et la présence de Dieu, elle avait été troublée par ce regard. [...]
 - L'honorable ministre, je suppose?
 - Oui, Madame.
 Que ce Madame-là était plus plaisant que oui-mère, oui-ma-soeur¹⁵!

C'est avec un art et une maîtrise peu fréquents dans le roman que Ferron décrit cette scène au parloir: la soeur maîtrise si bien ses émotions que le visiteur s'étonne de ne pas percevoir dans sa voix un "émoi" qu'un tremblement aurait trahi. Après un silence "hors de propos" et des toussotements, soeur Agnès dit n'importe quoi. Le visiteur entend "cette

¹⁴ Jacques Ferron, Le Ciel de Québec, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du jour, 1969, p. 15.

¹⁵ Ibid., p. 16.

dame si noble, au visage encore beau, lui demander de la lucarne de son architecture religieuse de quel nom le cheval avait été baptisé¹⁶". Paraphrasés, les extraits humoristiques perdent leur saveur et leur piquant. Chez Ferron, c'est le texte entier qu'il faudrait citer, tellement chaque détail est choisi avec justesse, chaque mot et attitude rapportés avec esprit.

Le recours à l'humour comme procédé littéraire éloigne l'auteur de l'objet qu'il décrit; par conséquent, la distanciation entre le lecteur et la religieuse du texte comique est aussi davantage accentuée. La religieuse n'est pas un personnage qui évolue; elle est plutôt l'illustration d'un trait de caractère figé, une caricature d'être humain qui passe rapidement dans le roman, le temps d'un clin d'oeil au lecteur, le temps d'un sourire amusé ou d'un éclat de rire viscéral.

REGARDS D'ENFANTS

Quelques épisodes de romans reliés aux thèmes du rêve, de la fantaisie et du fantastique montrent une religieuse telle que la perçoit un enfant. L'imagination semble s'exprimer avec plus de liberté lorsque l'auteur laisse

16 Ibid.

parler un enfant, ou reprend les souvenirs d'enfance d'un protagoniste. La vision surréaliste qui transforme alors personnes et choses tient du merveilleux. L'imaginaire des enfants se peuple d'êtres exceptionnels et mythiques.

Aspects fascinants de la religieuse

Les enfants imitent facilement le monde adulte et se posent parfois de graves questions. Les fillettes dans On a mangé la dune d'Antonine Maillet et dans Et puis tout est silence de Claude Jasmin jouent "à la soeur" et fondent des communautés imaginaires: les unes se construisent un monastère avec des pierres; les autres, soi-disant missionnaires vêtues de draps blancs, partent en chaloupe évangéliser les Indiens. Toutefois, la vie religieuse a peu d'attraits pour la petite Radi du roman d'Antonine Maillet. Sans doute la prière, les sacrifices et les autres obligations conviennent-ils mieux à sa soeur aînée Céline, supérieure de leur communauté fictive, qui songe à "se faire soeur" pour expier les "péchés du monde", soutenir la paix et relever Paris. Radi l'interroge: "Si on fait ni une soeur, ni une vieille fille, ni une femme mariée, qu'est-ce qu'on fait dans la vie¹⁷?" Pour cette enfant précoce, la vie religieuse est l'une des trois possibilités d'avenir pour les filles. Même si les jeux d'enfants préparent la vie adulte, ils les laissent parfois perplexes.

17 Antonine Maillet, On a mangé la dune, Montréal, Beauchemin, 1962, p. 161.

La vocation religieuse que Gilbert La Rocque invente pour Germaine dans Corridors intrigue son petit frère Clément. En racontant ses souvenirs d'enfance, ce jeune révolutionnaire opposé à la violence recrée certains archétypes québécois: père brutal, mère reproductive, frère infirme, enfant écrivain et soeur religieuse. Les propos de Clément en font un narrateur sympathique, au regard simple mais intelligent. Sa soeur Germaine semble déjà faire partie d'un monde invisible:

... on est en septembre... je viens d'avoir huit ans et ça fait déjà un an que Germaine est partie pour faire une soeur... au fond, ça change pas grand-chose... on l'entendait jamais dans la maison, celle-là... disait jamais un mot plus haut que l'autre... des fois, j'avais l'impression qu'elle était transparente... on lui parlait, et ça avait l'air de passer à travers... et elle aussi me regardait comme si j'avais été un morceau de vitre: Clément¹⁸, ah Clément! si tu savais ce que c'est l'Amour¹⁸...

La directrice de l'école affirmait que Germaine était appelée à la vie religieuse. Que faut-il penser de cette vocation où la liberté de la fillette ne semble pas s'exercer? Abuse-t-on de sa docilité naturelle, ou plutôt s'y plie-t-elle pour ne plus avoir à surveiller son petit frère infirme? La phrase chuchotée à Clément, "Ca va être à ton tour de prendre soin de Rosaire¹⁹", a plus de vérité psychologique, de naturel dans la bouche d'un enfant de douze ans que: "Clément, tu sais pas ce que c'est l'Amour²⁰."

18 Gilbert La Rocque, Corridors, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 81.

19 Ibid., p. 84.

20 Ibid.

Lorsque Germaine parlait ainsi, Clément n'y comprenait rien, mais ressentait ou soupçonnait la présence d'une "grande forme blanche", invisible pour lui, mais réelle pour sa soeur. Clément commente les lettres impersonnelles, remplies de mots vides et insignifiants, que sa soeur envoie du couvent. Pour Clément, Germaine est déjà morte: l'image de sa soeur se dissout dans sa mémoire. Il ne lui reste plus que le souvenir d'une fille étrange qui répétait des phrases apprises sur l'Amour de Dieu. Il l'imagine "emprisonnée dans sa soutane noire", coiffée d'un voile noir et d'un serre-tête blanc. La distance s'est élargie entre le frère et la soeur, désormais séparés par la vie et par leurs aspirations profondes divergentes. Ils s'opposent puisqu'ils font partie de deux mondes différents: l'un, plus conservateur et traditionaliste, est condamné à une mort lente; c'est le monde de l'enfance avec ses valeurs sociales et culturelles dont fait partie la vocation de Germaine; le second, plus utopique, situé à un autre niveau, est l'univers idéal de l'après-révolution où liberté et authenticité auraient la priorité. La vision du narrateur offre une image éthérée d'une petite religieuse qui est présentée comme victime inconsciente d'un déterminisme social et familial, un sous-produit de l'ancienne culture. La présence des mythes confère au roman de Gilbert La Rocque une dimension onirique qui marque les personnages et transcende la portée sociale de l'oeuvre.

Les Enfants du bonhomme dans la lune de Roch Carrier

racontent aussi les souvenirs d'enfance du narrateur-protagoniste, qui aimait bien son institutrice de la première année, soeur Brigitte. L'accent anglais de cette vieille religieuse irlandaise est fidèlement reproduit par ses petits élèves. Le père du narrateur avait été choqué à l'idée que son fils devait apprendre "sa langue maternelle en anglais"²¹. Le narrateur rappelle alors sa propre réaction enfantine:

J'avais remarqué que soeur Brigitte ne parlait pas comme nous mais cela était bien normal, car les religieuses, nous le savions, ne faisaient rien comme les autres; elles ne s'habillaient pas comme tout le monde, elles ne se mariaient pas, elles n'avaient pas d'enfants et elles vivaient toujours cachées²².

Soeur Brigitte laisse bientôt l'enseignement, et l'incident le plus marquant pour l'enfant sera l'escapade de son institutrice, lors d'une tempête d'hiver. Aux hommes qui l'avaient retrouvée, pieds nus dans la neige sous sa grande mante noire, elle avait expliqué qu'elle s'en retournait chez elle en Irlande. Cette religieuse épisodique, plutôt étrange mais estimée des petits, a marqué l'enfance du narrateur, qui en fait un personnage surhumain mais peu conforme aux critères conventionnels de la religieuse des romans antérieurs. Une vive sensibilité et une imagination fertile s'allient à la mémoire pour créer un être fictif inoubliable, décrit à grands traits par un narrateur que l'enfance émerveille.

21 Roch Carrier, Les Enfants du bonhomme dans la lune, Montréal, Stanké, 1979, p. 10.

22 Ibid.

Une même attitude d'esprit anime l'auteur de Y sont fous le grand monde. En effet, Bertrand B. Leblanc choisit comme narrateur de son roman un petit garçon de neuf ans. Le point de vue généralement humoristique qu'adopte l'auteur s'identifie au regard de l'enfant qui se nomme comme lui, Bertrand Leblanc. L'enfant fréquente l'école des Soeurs du Saint-Rosaire et décrit surtout la supérieure, mère Saint-Théophile. Bertrand résume ainsi son impression: "Est fine, mais moi a m'aime trop. C'est tannant, c'est pas disable"²³! Par contre, l'institutrice qui se nomme Marie-des-Archanges, mais que les garçons ont surnommée Marie-des-démons, devra modifier sa pédagogie et ses méthodes disciplinaires pour obtenir le respect de ses élèves, petits et grands garçons, qui lui jouent de mauvais tours. Bertrand précise que, au début de l'année, "Etait fine avec tout l'monde, pis tout l'monde était prêt à l'aimer"²⁴. La logique de Bertrand et la simplicité avec laquelle il raconte ajoutent du piquant au récit et jettent le ridicule sur cette religieuse enseignante. Il suffira que la religieuse change d'approche pour que les enfants lui fassent à nouveau confiance.

Le ton du récit ne tourne jamais à l'hostilité, puisque Bertrand se sait aimé des religieuses. Sans doute exagère-t-il un peu en se moquant d'elles: il craint de

23 Bertrand B. Leblanc, Y sont fous le grand monde, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1979, p. 35.

24 Ibid., p. 51.

perdre l'estime de ses compagnons, ce qui à ses yeux a plus d'importance que d'être le préféré de la directrice ou des autres religieuses. Les religieuses que Leblanc place dans son roman sont transformées par un regard rétrospectif; en effet, malgré une écriture imitant celle d'un enfant de neuf ans, l'auteur quelque peu moralisateur est omniprésent derrière ce petit narrateur, sérieux pour son âge, dont les réparties comiques et les réflexions naïves rejoignent facilement tout lecteur qui a le sens de l'humour.

Deux romans de Claude Jasmin parlent d'un petit garçon qui entre à l'école des religieuses. Et puis tout est silence raconte que cet enfant a fait sa première année à la maison. Avant d'être promu à l'école des frères, il passe trois jours en première année. Le narrateur aimait son institutrice, "une religieuse bien jolie, de qui, déjà, j'avais eu bien du chagrin à me séparer²⁵". Quelque douze ans plus tard, Jasmin publie la Petite Patrie, où il reprend une situation identique, tout en adoptant un point de vue opposé. L'enfant, qui a fait chez lui l'équivalent de l'année préparatoire, fera un bref séjour en première année. Il a peur des religieuses "ces affreuses bonnes femmes en robe noire, avec leur sinistre crucifix de métal pendu sur leur plate poitrine²⁶". Sur un ton humoristique, Jasmin souligne le

25 Claude Jasmin, "Et puis tout est silence", dans Ecrits du Canada français, VII, Montréal, 1960, p. 91.

26 Claude Jasmin, La Petite Patrie, Montréal, La Presse, 1972, p. 16.

traumatisme que subit l'enfant séparé de sa mère et de la sécurité du foyer. Le narrateur ne doit pas être davantage pris au sérieux quand il accuse sa mère de "tricher", de ne plus l'aimer et d'être une "traîtresse", que quand il compare les religieuses à des "oiseaux noirs funestes" ou à des "corneilles soutanées". L'imagination enfantine étant plus vive et peut-être plus spontanée, plus libre que celle de l'adulte, le romancier lui confie la tâche d'exprimer ses propres fantasmes. Les représentations originales et les idées bizarres surprennent moins lorsqu'elles viennent d'un enfant que d'un adulte. C'est pourquoi le point de vue d'un enfant est utilisé de pair avec divers procédés tels que l'humour, le rêve ou la rêverie pour communiquer des impressions fantastiques ou poétisées, mais parfois macabres et chimériques.

Fantaisie et démesure

Deux petites filles et un petit garçon sont affectés par des histoires fantastiques où les principaux acteurs sont des religieuses. Un premier récit étrange dont la victime est une jeune et jolie abbesse reprend un conte de la "nounou" de Bérénice dans l'Avalée des avalés de Réjean Ducharme. Le cadre monastique crée une atmosphère étrange, sordide, car la jeune Bérénice, narratrice de ce roman, est très imaginative. La poésie du texte tourne à l'horreur quand Bérénice raconte la légende de mère Saint-Denial, qui devait sa fonction d'abbesse, non à sa piété, mais à sa haute naissance. Des

éléments lugubres sont associés à sa cellule: des plaintes et des sifflements sont entendus, des milliers de rats en sortent au matin, et l'on trouve des amas de cendres et les restes calcinés de deux squelettes sous un manteau rouge en velours intact.

Le destin tragique de l'abbesse fascine Bérénice. "Je la sentais vivre en moi²⁷", dit-elle. Quoique morbide, cette histoire, à peine plus fantastique ou macabre que certains contes pour enfants, met en scène une religieuse mystérieuse. La démesure et l'atrocité propres à certains contes fantastiques communiquent une forte impression. Dans le monde de l'imagination, même l'affreux et le macabre ont leur raison d'être: les enfants y projettent leurs propres peurs pour les vaincre à la fin.

L'imaginaire de l'enfant est beaucoup plus près d'un monde primitif, irrationnel et sensible que du monde logique et rationnel des adultes. Il en ressort donc une religieuse davantage poétisée, déformée et défigurée par des associations instinctives. Les petites filles réussissent bien ces métamorphoses de religieuses, peut-être

27 Réjean Ducharme, L'Avalée des avalés, Paris, Gallimard, 1966, p. 48.

parce qu'elles s'identifient à ce personnage féminin sur lequel elles projettent la part non intégrée de leur côté sombre²⁸.

C'est dans cette optique que nous interprétons la religieuse dont Béatrice se souvient dans La grosse femme d'à côté est enceinte de Michel Tremblay. Cette éducatrice aux pouvoirs exceptionnels et aux étranges lubies se transforme, dans l'esprit de la fillette, en oiseau funeste avant de se jeter par la fenêtre. Béatrice idéalise toujours soeur Marie-de-Fatima, et l'épisode qu'elle reconstruit crée une impression de bonheur naïf, de courte durée. Pour les autres enfants de la classe, la religieuse est une lunatique, une "niaiseuse" surnommée "Fatimette", qui finira à l'asile.

Soeur Marie-de-Fatima était folle parce que parfois, au beau milieu d'un cours (surtout celui de calcul), elle s'arrêtait, se précipitait vers la fenêtre et s'envolait en murmurant: "Vous m'avez mise en prison!" ou bien: "J'accepte que mon corps reste²⁹ ici mais au moins ouvrez une porte à mon âme!"

28 Selon Jung, l'ombre est un aspect le plus souvent inconscient de la personnalité. Comme les autres composantes de l'être humain, l'ombre est double et n'est ni totalement mauvaise ni uniquement bonne. Quelques rêves de petites filles, rapportés dans deux romans, contiennent des fantasmes où les religieuses sont bizarres. Dans les Remparts de Québec (1970) d'Andrée Maillet, des petites filles en blanc dorment les yeux ouverts dans des "lits-cercueils", et la Supérieure affirme qu'elles sont des enfants d'étoiles. L'enfant que Renée Larches imagine dans les Naissances de Larves (1975) rêve d'une religieuse dont elle perce la joue avec une longue aiguille qui pénètre jusqu'au cerveau.

29 Michel Tremblay, La grosse femme d'à côté est enceinte, Montréal, Leméac, 1978, p. 97.

Béatrice la compare à un oiseau prisonnier dans sa cage; elle l'imagine repliant ses ailes, essouflée. La religieuse répond aussi au besoin d'une présence maternelle, car il arrive que Béatrice se dissimule "sous l'aile protectrice, dans les plis creux de la robe de soeur Marie-de-Fatima³⁰".

Il suffit d'un petit accident, d'une tache d'encre noire sur le mot "ange" dans le cahier de Béatrice pour que la religieuse se métamorphose. Les visions de l'enfant sont uniques dans le roman.

Et Béatrice, les mains et le visage noirs du sang de l'ange, avait vu l'oiseau déployer ses grandes ailes de corbeau et tenter maladroitement, de s'envoler dans un cri d'horreur. Appuyée contre la clôture, Béatrice entendit encore une fois la chute de l'ange, ce bruit mat d'os qui se brisent sous des couches et des couches de tissu épais, qui l'avait poursuivie pendant toute son enfance.³¹

Le fantastique de ce passage relève d'un imaginaire exacerbé où des images archétypales dominent: l'âme est associée à un oiseau en cage; la couleur noire de l'encre annonce une mort affreuse: le tout évoque le désir d'évasion symbolisé par l'envol à travers la fenêtre. Le sort de cette religieuse fantastique s'explique par la folie évidente que le narrateur dénonce; pour l'enfant, la folie est puissance d'évasion et de bonheur, loin d'enfants moqueurs. Béatrice s'identifie à la religieuse, qui n'est peut-être ici que le

30 Ibid., p. 96.

31 Ibid., p. 99.

reflet de sa propre ombre. Cet aspect de la religieuse sorcière sera repris par d'autres romanciers. Il y a ici plus qu'une imagination enfantine créant des fantasmes; il y a, derrière les mots, un narrateur, maître dans l'art du récit fantaisiste, créant un univers où l'irrationnel rejoint les grands mythes et l'inconscient collectif.

Actualisation du mythe du héros

Le conte pour enfants recrée généralement le mythe du héros. Le petit Pierrot d'Une chaîne dans le parc d'André Langevin tient ce rôle valorisant dans le conte fantastique qu'il invente et où il est l'obtenteur éventuel de l'amour d'une princesse. Au moyen du rêve et de l'écriture, l'enfant s'évade de la triste vie à l'orphelinat. Quatre religieuses caricaturées paraissent dans le roman de Langevin: la surveillante du dortoir, que Pierrot a surnommée "Pied-de-cochon" et dont il fait une méchante sorcière dans son conte; la jeune et aimable soeur Sainte-Agnès, qui sera la "princesse" du conte et le bien souhaité; soeur Sainte-Sabine, vraisemblablement la directrice de l'orphelinat, que les enfants soupçonnent d'être une sainte et d'avoir des apparitions; Sainte-Tomate, la cuisinière bourrue à l'heure des repas qui devient "presque gentille" à la collation et laisse les petits "chercher des biscuits dans son tablier d'ogresse"³². Pierrot imagine aussi un "homme bleu", un

32 André Langevin, Une chaîne dans le parc, Paris, Julliard, 1974, p. 13.

héros qui a les caractéristiques de "superman" et les traits d'un substitut paternel. Cet être fictif, accompagné d'un chat volant, protège les enfants des "corneilles" qui règnent sur l'orphelinat.

Dans cette situation dramatique, quelques religieuses, qui sont les forces opposantes, jouent le rôle des ennemies qui gardent des enfants en otage. Pierrot les imagine ainsi:

Des femmes sans cheveux et qui, à cause de cela, se cachent la tête avec de grandes ailes, et qui ne peuvent pas avoir de bébés, mais c'est pas pour la même raison que les vieilles filles³³.

Jane, nouvelle amie de Pierrot dont la vision est plus réaliste, rectifie que ces "corneilles" ne sont "rien que des soeurs" comme celles de son école. Comme pour insister sur sa propre perception, le petit garçon inventif dessine dans le sable "une boule, et, au-dessus, de grosses ailes carrées avec, au milieu, un long bec en dents de scie³⁴". L'absence de cheveux chez les religieuses, sauf chez Sainte-Agnès à qui Pierrot imagine une longue chevelure blonde, permet de distinguer les "corneilles" des autres femmes. La plus grande ennemie des enfants est décrite avec minutie par Pierrot: brusque et sévère, Pied-de-cochon guette les enfants de sa "cage à rideau" au dortoir où elle dissimule clefs, chaînes et fouet. Cette surveillante de dortoir a tous les traits distinctifs de la méchante sorcière, bien que

33 Ibid., p. 74.

34 Ibid., p. 75.

Pierrot lui reconnaisse un semblant d'humanité. L'orphelin n'a jamais vu de religieuses pleurer; cependant il soupçonne Pied-de-cochon, détestée par des centaines d'enfants, de le faire "en cachette" dans sa cellule.

Autre membre du clan ennemi, Sainte-Sabine n'est pas méchante mais plutôt bizarre avec ses histoires de saints martyrs et de visions. Les enfants croient qu'elle dort sur un lit de clous, qu'elle jeûne et a des apparitions terribles. La force physique de Pied-de-cochon s'oppose à la fragilité ascétique de Sainte-Sabine. Cette dernière n'est pas totalement noircie par l'imagination de Pierrot, puisqu'elle lui remet son cahier noir lorsqu'il quitte l'orphelinat.

La mythologie de l'imaginaire enfantin serait incomplète sans l'existence d'un être bon et victime: la princesse du conte, soeur Sainte-Agnès. Elle représente pour Pierrot la tendresse dont il est privé et qui est symbolisée par la bonne poire fondante qu'elle lui donne. Cette religieuse avait exercé une bonne influence sur Pierrot, car dans ses rapports avec elle, il avait eu

la révélation tout à coup, non pas de l'absence de l'hostilité habituelle, mais d'une présence si naturellement amicale qu'elle en devenait miraculeusement anormale. Une communication semblable à celles dont il n'osait pas s'avouer à lui-même la faim dans ses rêves les moins³⁵ avouables, et par un geste vivant de femme³⁵.

35 Ibid., p. 114.

La confiance et la naïveté de Sainte-Agrès touchent l'enfant, qui la prend aussitôt sous sa protection imaginaire. Il croit qu'elle n'est pas une vraie "corneille", mais une princesse condamnée au couvent et il se promet de la libérer quand il sera grand. L'adversaire est le père de la princesse.

Sainte-Agnès est aussi une image maternelle pour l'orphelin qui découvre l'affection féminine dont il a besoin pour s'équilibrer et accéder normalement au monde adulte. Ses écrits, dits pervers, sont confisqués et ridiculisés, et Pierrot n'ose plus se confier avec autant de sincérité. L'invention d'un conte l'avait libéré de ses peurs et il était presque heureux en songeant à sa princesse imaginaire "au sein plus blanc que celui de la vierge dans la chapelle, si on enlevait le bleu, plus blanc, plus rond, et qui remuait doucement comme une colombe blessée³⁶". La religieuse sert de point de départ à la rêverie compensatrice qui devient conte merveilleux dans le cahier noir de Pierrot. La confiscation du cahier et la lecture indiscrete et critique qu'en font les religieuses humilient sérieusement l'enfant. Il se sent alors incompris et rejeté par Sainte-Agnès. L'auteur intervient de façon discrète pour juger la situation pénible pour l'enfant. Malheureux, il regrette d'avoir écrit ce conte qui reste inachevé, car aucun arbitre n'intervient pour attribuer au héros le bien désiré.

36 Ibid., p. 117.

Pourtant, le cahier est ouvert aux pages qui l'ont le plus déshonoré, au moment où il est devenu chevalier ridicule, humilié par la princesse démentant qu'elle lui ait jamais offert ses faveurs, au moment où, exalté par la première douceur féminine dans cet univers clos qui interdisait aux enfants d'être des enfants et à leurs gardes d'être femmes, il avait eu³⁷ besoin de l'écriture pour embellir la fable

Quelques subtiles analyses et remarques, comme cette réflexion sur Sainte-Agnès révèlent la présence de l'auteur et une certaine conception du personnage de roman:

C'est l'unique fois qu'un personnage vivant s'était dédoublé dans sa tête sans que la distance entre les deux ait été trop grande pour ne pas y croire. Mais à cause des mots écrits, et qui ont été lus par d'autres, et par la principale intéressée d'abord, le personnage vivant a détruit l'autre, et il a eu honte pendant des jours, coupable de l'³⁸unique faute que l'homme ne peut se pardonner.

Ainsi mêlées à l'action du roman et aux réactions psychologiques de l'enfant, les considérations du narrateur sur les procédés de composition d'un personnage ne manquent pas d'intérêt et ne passent pas inaperçues.

La censure qu'exercent les religieuses sur les écrits de l'enfant et leur condamnation paralysent les élans de Pierrot et son goût pour l'écriture. Le départ de Sainte-Agnès met fin à un intérêt précocé et à des dispositions naturelles qui resteront inexploitées. Déçu, Pierrot déchire les feuilles de son cahier et les jette à la poubelle. Les

37 Ibid.

38 Ibid., p. 113.

conclusions un peu pessimistes de l'enfant semblent irréversibles. Il pense que le fait d'écrire est signe de faiblesse, même s'il croit à la valeur des images inventées pour lui seul.

Quelque chose de beau et de fragile avait été saccagé, par sa faute, et il n'avait plus jamais confié à l'écriture ce qui ne pouvait avoir d'existence que dans sa tête, et il avait appris, une fois pour toutes, qu'il y a³⁹ des pensées qui ne doivent jamais voir le jour.

Sans doute Langevin révèle-t-il un peu de sa propre conception de l'écriture et de l'art romanesque par l'entremise de ce romancier fictif qu'est l'enfant qui ne semble pas faire davantage confiance à la vie qu'à l'écriture. La directrice de l'orphelinat peut bien affirmer qu'il est un "petit homme" désormais, Pierrot ne se sent pas encore prêt à affronter le monde adulte. L'exploitation de l'imaginaire aura été pour lui une étape préparatoire. La puissance du mythe du héros en butte à des difficultés pour sauver une princesse sert de schéma compensateur et équilibrant. L'enfant a pu projeter son agressivité et ses peurs sur des sorcières comme Pied-de-cochon, alors que son attachement à Sainte-Agnès a agi comme aiguillon stimulant dans sa quête de bonheur. L'homme bleu, les sortilèges du chant volant et les formules magiques sont des images bienfaisantes à la disposition de Pierrot. L'écriture est une soupape à ses souffrances et à ses craintes conscientes et inconscientes. Lorsqu'il quitte

39 Ibid., p. 118.

l'univers familial de son orphelinat, il est cependant désorienté et ne peut reconstruire les mêmes images; il n'a plus ses compagnons, ni les religieuses, tous éléments essentiels, à la composition du rêve libérateur.

Nous ne croyons pas que Pierrot soit totalement démoli. Il a découvert une voie de libération dans le rêve et l'écriture. Tout ne fut pas stérile et inutile à l'orphelinat. Puisqu'il a reçu suffisamment d'affection maternelle de Sainte-Agnès pour contrebalancer la sévérité de Pied-de-cochon, Pierrot peut évoluer sans trop de difficulté vers le monde adulte. Il a cru en la beauté de sa princesse prisonnière, mais surtout il a goûté à la joie d'inventer un monde à son gré au moyen de l'écriture. Dans l'imaginaire, la religieuse actualise le couple complémentaire de la bonne fée et de la méchante sorcière. Les pouvoirs d'invention créatrice font de l'enfant un héros qui découvre ses énergies intérieures. Ces forces de vie atténuent l'impression de tristesse qui domine dans ce roman de Langevin.

FANTASTIQUE ET IRRATIONNEL

Le rêve crée une image de la religieuse qui dépasse toute représentation logique et réaliste. Le romancier pénètre parfois dans les arcanes de la psyché du personnage

pour en découvrir les secrets profonds. Les manifestations oniriques et symboliques qui relèvent du sacré révèlent des réalités quasi indescriptibles. De puissants facteurs irrationnels liés à l'imaginaire fantastique et merveilleux contribuent à la création de nouveaux visages.

Visage obscur et visage lumineux de la religieuse

Le visage terrifiant de la religieuse dénaturée prend forme avec l'apparition de la tête d'Esmalda Corriveau dans la fenêtre givrée au-dessus du cercueil de son frère. Cette scène de la Guerre, Yes Sir! de Roch Carrier est imprégnée de crainte superstitieuse. Le "mince sourire" de la religieuse, ses "dents aiguës" et cariées, son refus d'entrer dans la maison ainsi que ses propos paradoxaux font d'elle une espèce de sorcière. Elle profère des paroles incantatoires mystérieuses:

Il est doux de revenir chez ses parents, déclara la religieuse: mort ou vivante. [...] Qui est mort? Qui est vivant? Le mort peut être vivant. Le vivant peut être mort⁴⁰.

Cet être irréel, qui ne paraît qu'une fois dans le roman de Carrier, n'apporte guère de consolation ni de condoléances. Le regard ironique que le narrateur jette sur cette situation ridicule conteste certaines coutumes religieuses inhumaines. Insulté, Anthyme Corriveau s'impatiente devant l'obstination de sa fille et l'intransigeance d'une règle

40 Roch Carrier, La Guerre, yes Sir!, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 73.

qui interdit à une religieuse d'entrer dans la maison de son père. La mère, qui considère que sa fille est une sainte, respecte les "choses saintes" et accepte le ridicule de la situation avec soumission. Le romancier utilise ici la religieuse pour produire un effet fantastique: cette vision subite dans la nuit et la neige auprès d'un cercueil réunit superstitions, crédulité et crainte révérencieuse du sacré. Toutefois, le bon sens s'oppose à la religiosité.

La religieuse imaginaire que Jacques Poulin compose dans le Coeur de la baleine bleue est un être éthéré, une sorte de sylphe, bonne, douce et compréhensive. Cette religieuse et une jeune fille nommée Charlie appartiennent à un second niveau d'imaginaire composé des rêveries du malade et peut-être aussi du livre qu'il écrit. Soeur Claire, dont le nom évoque l'image d'une source, est cette "religieuse très pure", dont le protagoniste rêve après son opération. Elle s'adresse à lui "dans un curieux mélange de tendresse et de détachement"⁴¹.

Le rôle de cette religieuse de rêve est double: le malade l' imagine comme une femme mythique ayant les qualités de la mère, de l'amante et de la soeur; elle symbolise aussi une mort calme qui facilite le passage du malade vers l'au-delà. A la fois femme et ange, elle reprend l'image idéale de l'âme-soeur, actualisant le complexe de l'anima chez

41 Jacques Poulin, Le Coeur de la baleine bleue, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 42.

l'écrivain malade. L'inconscient qui se manifeste par des images archétypales confère de la beauté aux personnages de ce très poétique roman de Poulin. La blancheur de l'habit de soeur Claire, l'atmosphère de douceur qu'elle crée par sa présence et l'aura d'irréel qui l'entoure préfigurent la mort du malade qui rejettera un coeur greffé.

Dans d'autres romans, il est clair que la religieuse associée à l'idée de la mort est une hospitalière. Sous l'effet de narcotiques et de l'état de demi-sommeil, quelques malades hospitalisés font un rapprochement mental entre la religieuse et des images oniriques. Lourds de significations imprécises, les symboles qui surgissent des profondeurs psychiques sont souvent des archétypes. Le Nombril de Gilbert La Rocque et la Mort rousse de Pierre Châtillon contiennent des images de la religieuse qui s'associent à l'idée de la mort. Davantage significatif qu'un simple élément de décor, ce personnage tout à fait épisodique de l'hospitalière intensifie le symbolisme de la blancheur d'une chambre d'hôpital et de la neige. Dans le roman de La Rocque, la religieuse sert d'écran pour la projection d'émotions fortes, en particulier de la peur et de la révolte d'un jeune homme de quinze ans dont le père vient de mourir:

C'EST FINI, dit la petite soeur qui les attendait sur le seuil de la chambre. Derrière sa soutane blanche et sa coiffe blanche, la chambre blanche. L'éblouissante chambre du mort au matin blanc. 24 novembre, première neige à la fenêtre, la petite soeur a des paupières grises et lourdes comme des volets de fer⁴²...

42 Gilbert La Rocque, Le Nombril, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 10.

La croix noire tranche avec la blancheur du mur. Plus loin dans le récit, l'image d'une mort noire, debout dans un coin, forme un contraste avec la blancheur aveuglante de la chambre. Les paroles de la religieuse consolent la mère, mais énervent le fils. L'emploi périodique du monologue intérieur permet de saisir sur le vif les réactions de ce dernier:

Visage de craie dans les oreillers blancs, dans le matin blanc d'hôpital pour mourir, novembre, jour de première neige. C'EST FINI, la petite soeur aux paupières de fer, yeux baissés pour nous dire que tout est bel et bien fini qu'il n'y a plus rien à faire, que l'espoir est consommé, resterait l'espérance?... [...] la soeur qui surchuchote apostolique, consoler les affligés, on sait bien: [...] je n'avais jamais imaginé que la chambre pouvait être si blanche⁴³...

La douleur et l'impuissance résument l'attitude du jeune homme hostile à la religieuse.

Dans le roman de Châtillon, le malade voit la neige blanche et la mort sous les traits de la religieuse qui le soigne.

Seul, face à un mur blanc, à un plafond blanc et à un autre mur blanc percé d'une fenêtre par laquelle il apercevait danser avec une sorte de joie macabre la poudrerie blanche du destin. Enfin, presque seul, car, au pied du lit, se tenait debout une forme religieuse aux lèvres blanches et tout entier vêtue de blanc comme si la neige de février eût pénétré dans cette chambre et se fût contractée, rigide, devant lui, pareille à la statue même de la mort attendant immobile de le voir périr étouffé dans la blancheur⁴⁴.

43 Ibid., p. 62-63.

44 Pierre Châtillon, La Mort rousse, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1974, p. 11.

A toute cette blancheur s'oppose le réconfort de la couleur rousse qui rappelle au malade une jeune fille aimée jadis et le soleil de la Floride. La peur et le froid sont personnifiés par la religieuse sévère qu'il entrevoit "comme la statue de neige de la mort"⁴⁵. Le symbolisme de la couleur est significatif. Lorsque le roux s'estompe, le noir s'oppose au blanc dans l'esprit du mourant: d'un côté du lit, "la Soeur Blanche se tient, raide comme la statue de glace de sa vie ratée"; de l'autre côté, l'aumônier rigide est perçu comme la "statue noire du désespoir"⁴⁶. Dans ce contexte, le blanc et le noir ont des significations évidentes par opposition au roux qui colore le peu de bonheur que le mourant a pu connaître dans sa vie. Le symbolisme de la statue est le même pour la "statue de neige" du roman de La Rocque et les statues de glace et de désespoir qu' imagine Châtillon. L'image de la statue suggère la rigidité, la fixité de la pierre, la froidure et bien sûr, la mort cruelle et inexpliquée. Jacques Poulin fait lui aussi un rapprochement entre la religieuse, la mort et la blancheur⁴⁷, mais

45 Ibid., p. 13.

46 Ibid., p. 282.

47 Selon Jean Chevalier, le blanc peut signifier, entre autres choses, "l'aboutissement de la vie, le moment de la mort, moment transitoire à la charnière du visible et de l'invisible et donc un autre départ". (Dictionnaire des symboles, p. 125.) Le blanc est une "couleur de passage" privilégiée lors des rites initiatiques.

ses associations sont empreintes de douceur et d'acceptation, alors que le réalisme de Châtillon et la révolte du héros de La Rocque prêtent à la religieuse des desseins morbides et inhumains.

Religieuses de cauchemar

Semblables aux hallucinations que produisent certains stupéfiants, les cauchemars et les rêves nocturnes de quelques personnages multiplient les rapprochements parfois inattendus entre la religieuse et le contenu de l'inconscient. Nous en retenons quelques-uns comme exemples d'associations possibles. La narratrice de Juste à côté d'elle de Marie-Christine Deyglun reçoit en cadeau d'une religieuse, un tableau magique où le dessin se transforme en images différentes. La rêveuse dans Onyx de Michelle Guérin a des visions épouvantables où elle voit une sainte religieuse se traînant par terre dans le couloir de son couvent et hurlant des absurdités. La religieuse que Michèle Mailhot place dans la Mort de l'araignée offre un coffret vide à une rêveuse en lui disant qu'elle a choisi la meilleure part. La signification de ces images oniriques échappe aux trois rêveuses. Ce ne sont peut-être que divagations fantaisistes auxquelles il serait oiseux de chercher une explication logique.

Sans doute en est-il ainsi des étranges religieuses de cauchemar qui surgissent dans les Cercles concentriques de Simone Piuze et la Mornifle de Jacques Garneau. Les deux

rêveuses de ces romans sont aux prises avec des difficultés psychologiques. Au cours d'un rêve qui se déroule en deux temps, la narratrice-protagoniste des Cercles concentriques revoit d'abord son ancien professeur de piano, une religieuse digne, austère et hautaine. Dans la seconde séquence du rêve, la religieuse est tout à fait transformée:

Elle porte un short très sexy et elle s'est peint les lèvres en rouge, dessinant un vulgaire coeur. Elle a une démarche sensuelle et s'assied en croisant très haut la jambe. [...] je songe aussi qu'elle s'est ainsi déguisée, transformée, afin de me séduire. Le rêve prend fin⁴⁸.

La rêveuse ne comprend rien à ce rêve suggestif. Cette image de religieuse provocante serait-elle une projection de l'être divisé et ambivalent de la rêveuse? Il y a chez cette dernière la nostalgie d'une austère pureté, d'ailleurs corroborée par un autre rêve où elle est la seule parmi des premières communiantes en blanc à avoir le visage taché de "mascara". Le côté sombre de la rêveuse se projette sans doute sur la religieuse aux intentions répréhensibles.

La situation est inverse dans la Mornifle où une jeune veuve tente de se reposer pendant que des religieuses prient auprès de la dépouille de son mari. La douceur et les paroles de sollicitude de la jeune et jolie religieuse servent de point de départ à un étourdissant cauchemar. La rêveuse y dévêt et séduit la religieuse qui représente à la fois la mort et peut-être aussi sa propre mère.

48 Simone Piuze, Les Cercles concentriques, Montréal, Editions Pierre Tisseyre, 1977, p. 86.

Est-ce possible de faire l'amour avec la Mort?
De la caresser comme on jase avec la vie? Entrer
dans le ventre de la mort comme s'il s'agissait
d'une femme qui n'est pas enceinte⁴⁹.

Le rêve du retour au sein maternel signifie une recherche de sécurité, tout à fait plausible dans le contexte du rêve et du deuil. L'état de demi-sommeil et d'engourdissement est propice aux visions, et la jeune femme prend conscience au réveil qu'elle est la proie d'étranges divagations. L'opposition entre le cauchemar et la réalité, la différenciation entre le conscient et l'inconscient assure l'équilibre psychologique du personnage. Sans vouloir faire une interprétation exhaustive de ces rêves qui relèvent de la psychanalyse plutôt que de la littérature, nous les avons retenus pour signaler qu'il existe un rapport entre l'inconscient, le rêve et la conception de la religieuse dans le roman.

Religieuses mentalement dérangées

Tout comme le sommeil provoque des rêves bienfaisants et des cauchemars, le déséquilibre mental offre une vision heureuse ou malheureuse de la réalité. Les symboles manifestent alors les contenus latents de l'inconscient personnel et de l'inconscient collectif. La religieuse qui souffre de psychose dans le Miroir de Salomé d'Andrée Maillet est un cas intéressant de schizophrénie. La narratrice raconte que

49 Jacques Garneau, La Mornifle, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, p. 157.

sa grand-tante, mère Saint-Expère du Golgotha, jadis une très belle femme, a un comportement bizarre. Puisqu'elle n'est pas dangereuse, on ne l'a pas internée; alors elle se promène la nuit et dort durant le jour. Le contenu de ses hallucinations alterne entre le suicide, la pendaison, les visites en enfer et au purgatoire, les apparitions et les voix qui lui confient des messages secrets. Cette religieuse, chez qui l'imaginaire et le réel se confondent parfois, rassure cependant sa soeur qui l'interroge sur les viols dont elle est soi-disant victime: "Dans un monastère? Mais est-ce que tu deviens folle, Adèle⁵⁰?"

Les causes de la maladie de cette religieuse ne sont pas exposées. La narratrice Salomé note avec humour: "Et, sauf qu'elle est démente, elle se porte parfaitement bien⁵¹." Dans ce roman d'Andrée Maillet, presque tous les personnages sont marqués par un déséquilibre psychologique quelconque. La soeur de Salomé prétend que le Saint-Esprit parle par les divagations de la grand-tante et que "la maladie mentale est une réalité où l'on pénètre par l'humilité, la disponibilité du coeur, par l'intuition et par l'imaginaire⁵²". La communauté religieuse est tolérante vis-à-vis de la malade inoffensive. Toutefois une part de mystère entoure ce personnage qui n'est pas unique: quelques autres religieuses déséquilibrées paraissent dans le roman.

50 Andrée Maillet, Le Miroir de Salomé, t. II de Lettres au Surhomme, Montréal, La Presse, 1977, p. 140.

51 Ibid., p. 141.

52 Ibid., p. 77.

Bien que décrit par un regard amusé, le comportement de la religieuse internée dans le Ciel de Québec de Jacques Ferron est symptomatique d'un désordre psychique profond. Ferron décrit une visite à l'hôpital de Saint-Michel-Archange et crée un personnage à la fois tragique et amusant. Cette religieuse de la Congrégation de Notre-Dame prend des poses théâtrales. A trois reprises, elle paraît dans une même attitude: la main droite levée, la tête penchée et "l'accent circonflexe" de la cc'ffe prêt à tomber. La malade, qui s'identifie avec la Vierge Marie et confond trois visiteurs avec les rois mages, parle pourtant avec aplomb et douceur, sans quitter sa pose:

Alors excusez-moi, car je pensais que vous étiez venus adorer l'Enfant-Jésus. Je ne l'aurai pas avant Noël. Imaginez-vous ça, un Enfant-Jésus qui naîtrait avant Noël? [...] Vous ne venez donc pas pour moi, je veux dire pour lui: alors pour qui venez-vous? Il n'y a personne de bien intéressant ici, vous savez, ni de bien distingué, seulement des fous et des folles, surtout celle-ci: regardez-la venir: elle⁵³ trotte ni plus ni moins comme une grosse vache.

C'est la portière: une bonne grosse religieuse toute simple et serviable dont les propos ne manquent pas d'humour. Ferron met en scène des personnages ecclésiastiques et religieux déséquilibrés, mais comiques. La "dame de la Congrégation" avance comme une statue apparemment immobile, les pieds "cachés par sa vénérable jupe". L'abbé Bessette est malade,

53 Le Ciel de Québec, p. 292.

mais répète tout de même ses sermons à la chapelle et discute avec cette religieuse qui soutient que l'Immaculée Conception vient d'être annoncée à Mastaf. Une religieuse saine et deux infirmiers interviennent pour clore le débat.

Les personnages de Ferron sont amusants à cause de leurs mouvements et des attitudes théâtrales qu'ils prennent avec beaucoup de facilité. Ils sont d'autant plus comiques qu'ils s'ignorent. Le point de vue ironique et satirique de Ferron est davantage cynique et moqueur que malicieux. La distanciation particulière qui se produit est plus grande dans un texte humoristique que réaliste. Le lecteur sait apprécier cet épisode et en rire sans plus. Cependant, s'il s'interroge, il découvre chez le personnage de la religieuse qui joue à être la Sainte Vierge, un cas sérieux et intéressant. Le mystère chrétien de la Nativité trouve une résonance dans l'inconscient de la malade. L'archétype de la Vierge féconde se manifeste sans équivoque, et la folie lui permet de monter à la conscience claire. Dans le Ciel de Québec, Ferron se moque du mystère de la Nativité, et dans Papa Boss, il parodie l'Annonciation sur le même ton distant et amusé. Dans les deux cas, la folie ou le délire religieux provoque la résurgence de réalités enfouies profondément dans l'inconscient et qui rejoignent de façon évidente le mythe de la vierge mère, commun à plusieurs religions primitives.

Parodie de récits bibliques

Dans le récit satirique et fabuleux de Papa Boss, Ferron parodie à la fois le mystère de l'Annonciation et le mythe du paradis perdu. Un ange de Papa Boss annonce à une ancienne novice la venue d'un nouveau messie. L'intérêt de cette jeune femme découle du fait qu'elle a passé quelque temps dans un noviciat et qu'elle a eu des aventures exceptionnelles à portée mythique. Les symboles utilisés sont universels: le jardin du couvent représente le paradis terrestre; l'arbre de vie, qui donne la connaissance du bien et du mal, est en l'occurrence un cerisier séculaire planté du temps de la fondatrice, mère Marie-Rose; le diable emprunte l'apparence d'un jeune homme aux yeux de serpent⁵⁴, à la dent pointue et au sourire ambigu. Perché dans l'arbre, il offre à la novice convalescente la fatidique grappe de cerises juteuses. Cette nouvelle Eve est une petite religieuse anonyme dont les forces psychiques, loin d'être éteintes par la discipline conventuelle, se manifestent avec vitalité en une

54 La symbolique du bestiaire est représentée par ce jeune homme, "créature surnaturelle aux yeux de serpent". Peu après la visite de l'ange de Papa Boss, deux serpents enlacent le corps de la jeune femme de façon à former un caducée vivant. Dans le premier cas, le serpent représente le diable, alors que dans le second, il signifie la protection de la vie et la fécondité. Le fils du jardinier est associé au symbolisme du serpent tentateur du mythe du paradis terrestre alors que dans le cas du caducée, le corps de la jeune femme équivaut au bâton symbole isomorphe de l'arbre. Il y a donc cohérence et adhésion entre les divers éléments de mythe illustrés dans Papa Boss.

profusion d'images complémentaires. Un réseau d'associations cohérentes se construit, et un jeu de forces conflictuelles et équilibrantes se manifeste comme structure profonde d'un imbroglio pourtant significatif.

Le récit mythique du premier péché et de la perte du paradis terrestre n'exige pas d'explication. Nous retenons cependant quelques images obsédantes qui appartiennent à la symbolique de la végétation et du bestiaire et confèrent un cachet d'originalité au récit allégorique. Par un phénomène d'animisme, la novice personnifie l'orme près de la fenêtre de sa chambre et compare les branches à des bras menaçants. Le malaise que la novice éprouve est une conséquence de l'emprise d'énergies naturelles non unifiées. La supérieure suggère la prière comme panacée à l'angoisse vitale qui assaille la trop pétillante novice. Son besoin de vivre en tenant compte de toutes ses possibilités revient dans l'image onirique de la fougère qui saute de son pot pour envahir avec prolifération les parquets, les planchers et les murs du couvent, engloutissant ainsi la supérieure dans une verdure magique.

Deux personnages, qui sont en quelque sorte des adjuvants de la supérieure, exercent une influence sur la novice. Le médecin qui soupçonne un déséquilibre nerveux, dont le fou rire et la maladie psychosomatique sont des symptômes probants, tente de dompter la nature en prescrivant

des cachets abrutissants. La supérieure et le médecin représentent les forces de l'ordre et de la mesure s'opposant aux instincts et aux désirs inconscients de la novice. Le vieil aumônier un peu gâteux, tel un caméléon, joue sur deux registres: dans certaines circonstances, il se montre raisonnable et conseille à la novice de partir; par contre, il est très friand d'histoires extraordinaires et d'apparitions. Dans le combat mythique qui se livre chez la novice, l'énergie physique et les forces psychiques envahissantes et naturelles ont la victoire facile sur les représentants de l'ordre statique, de la logique et du bon sens rassis. La nature s'oppose à une vie religieuse aliénante et étouffante.

Au début, la novice avait cru que Dieu l'appelait, et elle était entrée au couvent de son plein gré, renonçant "à la folle avoine", sans réussir pourtant à faire taire les "tumultes de son coeur". Le trop-plein de vitalité de la novice, des forces instinctives et affectives débordantes et son désir confus de se réaliser agissent alors comme force thématique orientée. Hypnotisée par ces forces intérieures plus ou moins conscientes, la novice, chez qui la liberté semble engourdie, se laisse guider par les circonstances, les événements et les personnes.

Chez l'ancienne novice, des éléments religieux sont liés au mythe à un degré tel qu'il devient difficile de les distinguer. Le narrateur omniscient, représentant de la

Asshold Finance, interprète la vie de la jeune femme et établit un parallèle entre la vie au couvent et son nouvel état de vie, entre le célibat et le concubinage.

Dévote comme vous étiez, portée à la perfection, vous avez naturellement passé d'une littérature à l'autre, de la pieuse à l'érotique, qui ne sont pas antagonistes mais plutôt complémentaires, participant les deux à la même ferveur. Mal de tête et mal de ventre vont de concert. Entre le plaisir et la douleur, l'extase est le point de rencontre, le pignon de deux versants⁵⁵.

Dans cette histoire de paradis perdu, le couvent représente les valeurs de durée et de constance par opposition à la fragilité humaine. Tout changement semble impossible:

Quand on possède la vérité, on ne peut pas mieux la respecter qu'en la conservant. C'est ainsi que de génération en génération les nonnes ressemblent aux nonnes et souvent se transmettent les mêmes noms. Le couvent bâti, il ne reste plus qu'à l'entretenir⁵⁶, son jardin, le perpétuer par-delà les hivers.

Il arrive cependant que des coutumes disparaissent. Tel est le cas des remèdes du cru, des élixirs fabriqués par l'infirmière avec les cerises du jardin, qui sont remplacés par des cachets lorsque la communauté recourt aux services d'un médecin diplômé de Paris. La comparaison du couvent à une prison ou à un asile d'aliénés n'est pas nouvelle dans le roman, mais elle change de résonance dans ce contexte à haute tension émotive.

55 Jacques Ferron, Papa Boss, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1966, p. 83.

56 Ibid., p. 63.

Le regard cynique du représentant de la Asshold se fait parfois moins moqueur. Ses remarques amusantes allègent le récit déjà surchargé de significations ambiguës. Par exemple, le dialogue entre la nouvelle "vierge" élue et l'aumônier ressucité prend une tournure fantaisiste. L'ancienne novice proteste que ce n'est pas la Vierge qui lui est apparue, mais l'ange de Papa Boss, alors qu'elle était toute nue dans la baignoire. L'aumônier riposte qu'on n'en fera pas une image. Le goût de rire et d'amuser domine dans de tels passages.

Peu importe ce qu'ont pu être les véritables intentions de Ferron en écrivant Papa Boss, ce qu'il faut retenir, c'est la facilité avec laquelle certains éléments de la vie religieuse et de la psychologie de la jeune novice sont liés à de grands thèmes mythiques. Familier de l'inconscient collectif qui se manifeste dans le rêve et dans le désordre psychologique, Ferron y a recours pour exprimer une pensée profonde, une recherche sérieuse, qui prend des airs désinvoltes à cause de l'attitude d'esprit satirique qui caractérise le romancier. Des procédés empruntés aux récits mythiques, aux contes merveilleux et aux histoires fantastiques enrichissent le roman qui puise à même l'inconscient et la part irrationnelle de la psyché, laissant au conscient et à l'art romanesque la tâche de trouver la forme d'écriture et la structure qui convient le mieux à de tels contenus.

Du couvent à la maison close

Moins exubérant que celui de Ferron, le point de vue avec lequel Marie-Claire Blais crée une novice pseudo-mystique dans Une saison dans la vie d'Emmanuel est triste et pessimiste. Le milieu misérable⁵⁷ décrit n'a rien de comique. L'impression de factice et d'irréel que communiquent certains passages, tels les rêves nocturnes d'Héloïse et les écrits de Jean-Le Maigre, s'accroît à mesure que ce second degré d'imaginaire fantaisiste s'éloigne du niveau des réalités représentées dans le roman. Le jeune écrivain fictif porte un regard admirateur et déformant sur ce qu'il nomme le "mystère Héloïse". Quant aux produits de l'imagination et de l'inconscient d'Héloïse, libres de toute censure et des dictées de la raison, ils se composent de fantasmes fascinants et de représentations symboliques. Les rêves révèlent les aspirations profondes de la novice exaltée et en proie à un désir vague. Elle deviendra une prostituée épanouie et heureuse, après avoir joué, quelques mois, à la "sainte", portée à abuser de la mortification et du jeûne.

57 Cette représentation est un reflet de la réalité sociale québécoise de la première partie du XX^e siècle. D'aucuns pourraient voir dans ces passages décrivant la misère humaine et les infirmités, une littérature "misérabiliste". Victor-Lévy Beaulieu s'est penché sur la paralittérature religieuse du Québec. "Cette littérature souterraine, pleine de fous, de névrosés, d'infirmités, d'ivrognes, de mystiques, de martyrs et de malades, avait, devait avoir un sens." (Manuel de la petite littérature du Québec, Montréal, L'Aurore, 1974, p. 17.)

L'histoire d'Héloïse se construit autour d'une structure parallèle, à trois termes. Les lieux où se déroulent les principaux moments de sa vie sont le couvent, la maison paternelle et l'auberge. Dans ces trois espaces physiques sont décrites, avec quelques variantes, des coordonnées ou constantes à peu près identiques. Partout, Héloïse trouve un espace qui lui est réservé: la cellule du couvent, dont le confort et la propreté éveillent chez la novice une sensualité méconnue jusqu'alors; la chambre en désordre et infestée de rats chez ses parents; finalement la chambre à l'auberge de la Rose publique, qu'elle redécore à sa façon, en accrochant un crucifix au mur couvert de scènes érotiques. La pauvreté et la misère qu'Héloïse connaît sous le toit paternel s'oppose à la nourriture recherchée et à la douce existence qu'elle goûte au couvent; à l'auberge, elle vit dans l'abondance.

Dans chacune de ces trois maisons, Héloïse mène une vie de réclusion et se soumet à l'autorité d'une figure maternelle protectrice. A la manière d'un être mythique bienveillant, ces femmes d'âge mûr que sont Grand-Mère Antoinette, la supérieure du couvent et la tenancière de l'auberge, madame Octavie Embonpoint, assurent une surveillance assidue qui conditionne la vie et le destin d'Héloïse. Représentante de l'ordre, du bon sens et de la mesure, la supérieure n'admet pas le comportement répréhensible de la novice Héloïse et ses excès dans la privation et les extravagances de toutes

sortes. La mère Supérieure, qui apparaît menaçante dans les rêves d'Héloïse, la renvoie chez elle avec une lettre qui parle d'épuisement et de crises nerveuses. Lorsqu'elle entre à l'auberge, Héloïse compare intérieurement la tenancière et son ancienne supérieure. Madame Octavie est aussi économe et prudente que la supérieure; chaque soir, elle fait ses comptes. Héloïse obéit à la tenancière comme la novice à sa supérieure.

Madame Octavie aime trop le vin, elle mange trop de fromage. Mère Supérieure aimait bien le fromage, elle aussi. Mais elle n'en mangeait jamais pendant le carême. Peut-être que Madame Octavie devrait jeûner⁵⁸ elle aussi, faire pénitence comme Mère Supérieure.

La tenancière aime ses filles et voit à ce qu'elles soient bien traitées et nourries. Sa très grande franchise avec la nouvelle employée surprend par sa spontanéité et son refus de tout malentendu.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais vous êtes dans un bordel, mon enfant, il est encore temps ⁵⁹de retourner au couvent, si vous en avez envie.

Quant à Grand-Mère Antoinette, elle n'approuve guère l'exaltation et les extravagances d'Héloïse mais elle affirme que l'enfant est peut-être une sainte. En réalité la grand-mère souhaite à tout prix que ses petits-enfants soient heureux. Elle feint parfois d'ignorer certains aspects de la vie

58 Une saison dans la vie d'Emmanuel, p. 106.

59 Ibid., p. 111.

d'Héloïse; par exemple, elle jette sans la lire, la lettre de la supérieure et plus tard, elle excuse sa petite-fille de ne plus aller à la messe.

Héloïse est épanouie depuis qu'elle travaille à l'Auberge de la Rose publique. Ses rêves sont devenus des réalités; son désir "errant et sans but" s'est apaisé. En apparence, elle est la seule de la famille qui connaisse un certain succès et gagne beaucoup d'argent. Toutefois le personnage d'Héloïse n'est pas aussi simpliste qu'il en a l'air au premier abord. L'ancienne novice devenue prostituée est en réalité un être complexe dont l'existence semble se situer, se développer à un niveau de conscience plus obscure que réfléchi. La personnalité inconsciente occupe davantage d'espace que le conscient lucide chez cet être fictif soumis à un déterminisme sournois, dissimulé derrière les circonstances et les personnes qui l'assujettissent. Tout aussi puissantes et troublantes, des énergies intérieures orientent le destin de la jeune fille au tempérament jouisseur, peu portée à l'auto-analyse et incapable d'émettre un jugement éclairé et logique sur son existence.

L'opposition entre le rêve et la réalité contient quelques éléments susceptibles d'éclairer le "mystère Héloïse". Le pseudo-mysticisme de la novice confond l'amour mystique et les aspects physiques de l'amour humain. Par une singulière aberration, Héloïse méconnaît, sous-estime ou dévalue

le symbolisme mystique. Une spiritualité suspecte, le déséquilibre psychologique, l'absence de valeurs religieuses authentiques, la prédisposition pathologique à adhérer au rêve compensatoire, voilà quelques-unes des raisons pour lesquelles Héloïse déforme et invertit le véritable sens de l'allégorie de l'union mystique de l'âme à Dieu⁶⁰. Plus hystériques qu'authentiques, les expériences pseudo-religieuses de la novice accentuent son déséquilibre mental, à tel point qu'elle commence à confondre peu à peu rêve et réalité. Le commerce lucratif de l'auberge est l'aboutissement normal, la concrétisation des rêves nocturnes où Héloïse imaginait l'Epoux divin venant à sa rencontre sous les traits des autres religieuses ou de l'aumônier. La supérieure paraissait alors dans le cauchemar pour condamner le comportement d'Héloïse, qui n'en continuera pas moins de faire les mêmes rêves jusqu'au jour où elle quittera la maison pour l'auberge. Dans le rêve initiatique qui marque ce nouveau départ, Héloïse se voit en train de danser avec ses compagnes décoiffées dans la chapelle du couvent. Subitement elle est sommée de faire une confession. Ses cheveux sont coupés, sa tête rasée.

60 Cette Héloïse de Marie-Claire Blais rappelle le souvenir d'une autre amoureuse célèbre du même nom. Pour l'Héloïse québécoise, le couvent est prélude à la maison close alors que pour l'amante d'Abélard, il est refuge et cadre servant à la sublimation de sentiments passionnés.

En s'inspirant de l'histoire d'Abélard et d'Héloïse, Jocelyne Villeneuve se sert de l'allégorie comme cadre romanesque d'une action toute psychologique. Dans Des gestes seront posés (1977), l'amoureuse déçue s'identifie à Héloïse et adresse à son amant de longs monologues qui font penser aux célèbres Lettres portugaises de Guilleragues.

Ironiquement, la narratrice superpose la vie du couvent et celle de la maison close⁶¹. En un rêve prémonitoire, Héloïse, qui pense qu'on ne peut pas "tomber plus bas que le rêve", découvre sa véritable vocation.

Cette fois, le couvent avait été transformé en une hôtellerie joyeuse que fréquentaient des hommes gras et barbus, des jeunes gens aux joues roses, à qui Héloïse offrait l'hospitalité pour la nuit. Elle les recevait dans sa cellule, et les religieuses faisaient brûler de l'encens à la cuisine pour les visiteurs. Héloïse était aimée⁶².

Les désirs d'Héloïse sont comblés: le rêve et la réalité ne font plus qu'un à l'auberge. La nouvelle prostituée continue cependant de dire ses prières du soir tout en s'abîmant dans un rêve "merveilleux":

Car en peu de temps, ne cessant de comparer sa vie à l'Auberge avec le bien-être de la vie au couvent, glissant d'une satisfaction à l'autre, comme on s'évanouit de plaisir ou de douleur dans les rêves, [...] Héloïse découvrait la troublante harmonie d'un désir apaisé, tandis que s'épousaient en elle les bonheurs qu'elle avait eus dans le passé (Héloïse avait les bras chargés de roses, elle courait dans le jardin des Novices, d'une fenêtre lumineuse ouverte sur les pommiers, les jeunes religieuses chantaient pendant la récréation... L'une d'elles jouait du piano, ses mains s'attardaient sur des notes fondantes, légères, rattachées les unes aux autres par un fil mince comme celui de la pluie) et que son imagination rafraîchie lui révélait ceux de l'avenir⁶³.

Les liens qui existent entre le sens du religieux et l'instinct sexuel appartiennent à la sphère de l'expérience

61 Ferron établit lui aussi une opposition entre le couvent et la maison close, mais s'attarde à l'association mère et prostituée. En mélangeant avec humour le sacré et le profane dans la Charette (1968) et la Nuit (1965), Ferron crée une atmosphère fantastique.

62 Une saison dans la vie d'Emmanuel, p. 88.

63 Ibid., p. 112-113.

du "mystérieux" et du "grandiose". Les tendances humaines qui ont leur source dans l'inconscient se trouvent reliées au niveau de leurs racines; il suffit d'un simple désordre intérieur, d'une anomalie, pour que leurs manifestations deviennent ambiguës et, par conséquent, soient perçues comme anormales et déviées. La psychologie des profondeurs qui tente d'expliquer ces phénomènes liés à un déséquilibre soit passager soit incurable trouverait dans le "mystère Héloïse" une illustration de cette corrélation entre les déviations du religieux et de l'érotique. Ces phénomènes sont exploités avec art par une jeune romancière qui laisse aller son imagination et construit des personnages sous-humains, totalement livrés à un comportement d'où liberté et conscience claire sont exclues. La pensée à un stade pré-logique a des attrait compréhensibles: cette pensée magique communique avec le merveilleux, l'irrationnel et le fantastique, et toutes formes de l'imaginaire sans fond.

NOVICE SORCIERE: ANTITHESE DE LA RELIGIEUSE IDEALE

Soeur Julie de la Trinité, étrange novice qui ensorcelle le couvent dans les Enfants du sabbat, n'est pas une jeune femme ordinaire: elle est bel et bien une sorcière. L'action de ce roman d'Anne Hébert consiste en un affrontement

constant des forces du mal et du désordre, qui s'incarnent dans soeur Julie, et les puissances du bien et de la paix, dont la supérieure, mère Marie-Clothilde, est la principale gardienne. Le récit s'élève au niveau du mythe, tandis que l'imaginaire fantastique sert de moyen littéraire privilégié pour représenter l'éternelle opposition des forces bienveillantes et malfaisantes qui, en l'occurrence, s'affrontent au monastère du Précieux-Sang. Les religieuses sont constamment aux prises avec des phénomènes parapsychologiques et surnaturels, telles la magie, la sorcellerie et la possession diabolique. Insérées dans la vie monastique, ces réalités qui relèvent de l'hybris et de l'irrationnel sont attribuées aux pouvoirs de soeur Julie.

Cadre de l'action, point de vue narratif et symbolisme

L'action du roman se situe à deux niveaux d'imaginaire et à des temps différents: d'abord les réalités d'un monastère situé dans la ville de Québec durant la seconde guerre mondiale; parallèlement, soeur Julie reconstruit par la mémoire et les visions un espace et un temps révolus, ceux de la cabane de son enfance, quelque dix ans plus tôt. La superposition de scènes appartenant à des époques et à des espaces différents devient de plus en plus envoûtante.

La vie et les moeurs des sorciers⁶⁴ de la montagne de B... hantent la pensée de soeur Julie, qui se reconnaît sous les traits de leur fille.

Le point de vue adopté dans le récit est généralement celui de soeur Julie. Les passages écrits à la première personne révèlent directement le contenu de sa pensée, alors que la troisième personne sert à la description de scènes et de personnages qui échappent à la novice-sorcière. A la manière d'Asmodée, l'auteur implicite qui mène l'action s'infiltré partout: dans les cellules, dans les rêves et dans les pensées secrètes des personnages, pour en démasquer les moindres faiblesses, les plus petites craintes.

Les Enfants du sabbat parodient, en les renversant, des symboles religieux et sacrés. Le titre du roman s'applique à Julie Labrosse et à son frère Joseph, enfants des sorciers Adélard et Philomène, qui dirigent un joyeux sabbat⁶⁵

64 Il est difficile de croire que, vers 1930, des sorciers faisaient leurs sabbats dans une montagne québécoise. Voilà encore un indice que l'interprétation de ce roman et la compréhension des thèmes de la vie religieuse et du couvent ne peuvent être situés au niveau historique. L'explication des Enfants du sabbat se trouve contenue dans l'imaginaire et le symbolisme. Ce livre d'Anne Hébert n'a de sens qu'en tant que récit mythique destiné à mystifier, à fasciner, à distraire le lecteur.

65 Le Dictionnaire des symboles de Jean Chevalier précise que le sabbat était rattaché au cycle lunaire et que les réunions de sorcières se faisaient dans une clairière. L'aspect nocturne du symbole du septième jour marquant le repos de Dieu se manifestait par des scènes délirantes et effroyables. (Voir "sabbat", p. 836.)

dans la montagne de B... Au cours des cérémonies qui se déroulent lors des fêtes de la pleine lune, ils agissent comme prêtre et prêtresse d'une Eglise démoniaque. L'orgie qui prend place signifie le retour au chaos primitif, l'affirmation des forces instinctives et la perte du contrôle de la raison. La cabane de l'enfance de soeur Julie est rattachée à la sorcellerie, cette forme de pseudo-religion dont les rites, la magie et les pratiques occultes imitent, en la déformant, la religion catholique. Soeur Julie ne s'est pas séparée de ce monde fantastique. L'insertion de ces deux univers religieux contraires à l'intérieur d'un même personnage produit l'éclatement du masque. Les apparences de bonne et fidèle novice sonnent faux sur ce corps de sorcière⁶⁶, dont la véritable nature s'affirme graduellement, pour le plus grand malheur du couvent qui souffrira bientôt de la possession diabolique⁶⁷.

66 Selon Chevalier, le sorcier est le symbole des énergies créatrices instinctuelles non disciplinées. Il est l'antithèse de l'image idéale du père et du demiurge. Les sorcières sont pour les femmes la version femelle du bouc émissaire sur lequel elles transfèrent les éléments obscurs de leur pulsion. "La sorcière est l'antithèse de l'image idéalisée de la femme. Elle est la servante du diable." (Dictionnaire des symboles, p. 898.)

67 La Mariecomo (1974) de Régis Brun parle du couvent de Loudun dont les religieuses furent ensorcelés. Brun reprend ou invente des histoires de sorcières venues en Acadie avec les ancêtres. Un étrange couvent paraît aussi dans Un portrait de Jeanne Joron (1977) de Suzanne Paradis. Sans qu'il soit question de possession diabolique, ce roman crée un couvent mystérieux qui est lié à la vie des principaux personnages.

Le renversement de mythes et de mystères sert de procédé efficace au maintien d'une atmosphère d'envoûtement et de diablerie. L'humour noir qui se camoufle à peine derrière les faits et gestes de la sorcière enceinte par magie, singeant ainsi le mythe de la vierge féconde, produit un effet insolite. Les néoménies, les rites d'initiation, les messes noires, la déformation d'extraits bibliques sous forme d'aphorismes ne sont que quelques-unes des manifestations de la sorcellerie. Soeur Julie est encore membre de cette société occulte, et sa présence au couvent est une contradiction, un contresens. Son départ dénoue enfin la situation devenue intenable.

Bref, ce roman est un récit mythique qui parodie la religion et illustre l'antagonisme des forces ténébreuses concentrées dans le personnage de la sorcière. Anne Hébert décrit le triomphe temporaire et provisoire de la noirceur. Le cadre concret et le temps choisi sont des éléments secondaires, car la véritable action, l'enjeu principal, se situe dans un lieu mythique débordant toute limite spatiale et temporelle.

Imposture de soeur Julie de la Trinité

Les origines de soeur Julie se révèlent graduellement. Elle est une sorcière officiellement reconnue dans l'univers des ombres puisqu'elle a été initiée par son père, lui-même

sorcier identifié au diable. Retracée, en remontant au XVII^e siècle, la généalogie soigneusement établie n'indique que la lignée des sorcières d'où est issue Julie. Son véritable père est le diable, puisqu'elle en porte la marque, au bas des reins et à l'épaule gauche.

En entrant au couvent, "sans dot et sans curriculum vitae", Julie a prétendu être amnésique. L'ancienne supérieure qui l'avait reçue se souvient de l'adolescente de treize ou quatorze ans qui avait appris à lire et à écrire avec une rapidité surprenante. Elle avait aussi fait preuve d'une piété remarquable et d'une stupéfiante ardeur à faire pénitence. En réalité, la "vocation secrète" de soeur Julie est liée au destin de son frère Joseph, parti à la guerre. La présence de soeur Julie n'a rien à voir avec la pratique des vœux: celui qu'elle adore n'est pas le Christ, mais son frère bien-aimé pour qui elle fait pénitence.

Au commencement du roman, soeur Julie a l'aspect d'une petite religieuse hystérique, assaillie par d'étranges visions. Ses premières transes ont l'apparence de prodiges plus fascinants que réellement inquiétants. La novice mime les gestes de la vie religieuse et semble se soumettre, mais ses intentions sont faussées au départ. Le baptême qu'elle a reçu de Joseph, geste suprême de renoncement au diable, n'a rien d'absolu ni de définitif, car soeur Julie retourne

peu à peu aux croyances primitives des sorcières qui sont des servantes du diable. Sa soumission à la supérieure est feinte; intérieurement, elle se sent déchirée par le retour des tentances malveillantes. Lorsqu'elle apprend que Joseph est marié et que sa femme est enceinte, soeur Julie reprend sa véritable personnalité de sorcière. Son imposture éclate au grand jour; sa rage et son dépit ont des conséquences affreuses sur son entourage: les sortilèges se multiplient: un "orage électrique", dont l'épicentre est la chambre de soeur Julie, secoue le couvent tout entier; les demandes peu orthodoxes des anciennes de l'infirmerie sont exaucées; l'humiliation de la sacristine, soeur Gemma, est extrême; finalement, sous l'influence de soeur Julie, l'économe ruine le couvent, devient folle et est enfermée au grenier. Tout le couvent est hanté par l'esprit maléfique de soeur Julie; ses pouvoirs destructeurs touchent tous ceux qui l'approchent. Humilié, le premier aumônier s'est pendu. Le médecin de la communauté, lui, est victime du "mauvais oeil" de soeur Julie, chez qui il diagnostique le "mal des cloîtres"; il croit que l'hystérectomie la guérirait de ses crises nerveuses.

Soeur Julie a les signes sûrs de possession diabolique: des yeux de louve, le pouvoir de lévitation, des égratignures partout sur le corps, les stigmates de la lettre J, pour Joseph, Jésus, Julie ou Jean, prénom du docteur. De plus, le second aumônier et la supérieure ont découvert sur son

corps les "stigma diaboli". Un exorcisme est pratiqué, mais sans succès. Le pouvoir de soeur Julie soumet presque tout le couvent.

Un seul personnage semble échapper aux manipulations de soeur Julie: la supérieure, mère Marie-Clothilde, figure antagoniste essentielle à l'action du roman. Même si elle est ébranlée elle aussi, elle n'est pas détruite. Malgré sa ferme décision de renvoyer la novice, la supérieure est impuissante; soeur Julie ne partira que lorsqu'elle aura poussé à leur paroxysme ses pouvoirs de sorcière, en mettant au monde un bébé, fils du diable. Revêtue d'une jupe et d'une veste confectionnées à même sa couverture grise, un mouchoir blanc sur la tête, soeur Julie ira enfin rejoindre le diable, déguisé en grand jeune homme qui l'attend dans la rue. Soeur Julie, qui ne fut jamais une authentique religieuse, renonce enfin à l'imposture pour réinvestir publiquement sa véritable nature de sorcière.

Mère Marie-Clothilde, supérieure d'un couvent ensorcelé

La forte personnalité de mère Marie-Clothilde affronte, non sans crainte de fléchir, la trop puissante soeur Julie, dont elle fait ressortir par contraste les traits dominants. La mission de la supérieure est d'empêcher le couvent de divaguer sous le "vent de folie" qui le traverse, de retenir et de mater les forces destructrices du mal. Elle n'est pas

décrite comme une femme exceptionnelle, qui brandirait sa sainteté comme défense. Au contraire, de tous les personnages des Enfants du sabbat, elle est peut-être la plus humaine, la plus équilibrée. Presque seule, elle réussit à tenir le couvent debout contre l'assaut du diable, sans perdre la tête.

En tant que supérieure, elle possède un pouvoir temporel: la responsabilité de l'ordre, de la modération et de la bonne marche du couvent. En une paraphrase parodique de l'évangile, elle affirme son autorité:

J'ai rang de supérieure et j'ai des filles sous mes ordres. Je dis à l'une: va, et elle va; à l'autre: viens, et elle vient; et à la nouvelle postulante qui entre ici: fais cela, et elle le fait. Ne faut-il pas que mes filles, sans exception, soient devant moi, comme des livres ouverts, afin que je puisse lire leur âme sans effort? Tel est mon ⁶⁸devoir de supérieure et de directrice spirituelle.

Secondée par une assistante et une économe, la supérieure dirige son couvent avec prudence et sagesse. Le ton utilisé pour décrire le conseil se fait moqueur.

Les soeurs en conseil sont redoutables et regardent leurs adversaires sans ciller. Le blanc empesé des cornettes et des guimpes, l'étoffe noire, mate, des robes, les mains pâles et les visages défaits. Tout cela posé pour l'éternité. Une religieuse vivante remplaçant aussitôt la soeur morte qu'on vient d'enterrer, sans que l'adversaire s'en aperçoive, semble-t-il. Tant la ⁶⁹ressemblance est parfaite entre les soeurs du conseil.

68 Anne Hébert, Les Enfants du sabbat, Paris, Seuil, 1975, p. 19.

69 Ibid., p. 55.

Tout comme pour la sorcière, les pouvoirs de la supérieure lui sont transmis par la lignée, non pas celle du sang, mais celle de la hiérarchie. En une sorte de rapport canonique rendant compte de l'état de son couvent, la supérieure déclare solennellement:

Moi, Marie-Clothilde de la Croix, supérieure de ce couvent, moi-même dépendant de notre supérieure générale, qui relève de notre mère provinciale, elle-même soumise à notre mère générale qui est à Rome, toutes femmes, tant que nous sommes, jamais prêtres, mais victimes sur l'autel, avec le Christ, encadrées, conseillées, dirigées par nos supérieurs généraux, évêques et cardinaux, jusqu'au chef suprême et mâle certifié sous sa robe blanche: Sa Sainteté le pape, je jure⁷⁰ et déclare que tout est en ordre dans la maison.

Tout au long du récit, pour signifier l'action à mener contre soeur Julie, l'emploi d'infinitifs définit, délimite avec précision ce que la supérieure doit faire. Devant les premiers prodiges de la novice, la supérieure déclare qu'il faut avant tout "effacer" les simulacres de maladie et d'illumination. Puis, elle souhaite "ramener" la paix, "prévenir" l'archevêché, "se défaire" discrètement de soeur Julie; son plus grand désir est de "tout effacer, de tout réparer, d'empêcher la douleur de prendre racine et de se développer, telle une plante envahissante dans tout le couvent⁷¹". L'obligation de "sauvegarder" "à n'importe quel prix" la réputation du couvent justifie en dernier lieu le meurtre de l'enfant de soeur Julie. Conjurer les mauvais

70 Ibid.

71 Ibid., p. 181.

sorts, protéger les faibles, punir les audaces, ordonner des prières et des mortifications et tenter de limiter les méfaits de la peur qui l'envahit personnellement: voilà l'essentiel des tâches de la supérieure.

La supérieure est un personnage plus grand que nature, amplifié par la caricature. Les traits de sa physionomie ont des caractéristiques chevalines, en particulier ses yeux mobiles, grossis par le verre de ses lunettes. Ses grandes mains tremblent parfois de rage, sa voix hésitante trahit sa peur du diable, et son regard de myope suggère l'impuissance à éclaircir le mystère de soeur Julie. Elle tente d'abord d'expliquer les phénomènes extraordinaires qui se produisent en ayant recours au bon sens et à la logique. Par exemple, la scène du lavoir ne serait que "danse de Saint-Guy, doublée d'une crise de somnambulisme⁷²".

En plus d'être gardienne de l'ordre et des apparences, la supérieure a charge d'âmes. Elle ne peut forcer les confidences de soeur Julie, mais elle sait bien que c'est son âme qui est atteinte. En destituant la sacristine de ses fonctions, elle explique que "l'âme de soeur Gemma est devenue aussi sale que ses claques, à l'époque de la slush, au printemps⁷³". Devant l'incapacité de sauver l'âme de soeur Julie, la supérieure se résigne:

72 Ibid., p. 59.

73 Ibid., p. 46.

Qu'elle retourne au monde, cette croix de mon directorat, anathème avec le monde dont elle n'aurait jamais dû sortir! Ne vaut-il pas mieux qu'une seule de mes filles⁷⁴ périclisse et que toutes les autres soient sauvées?

Les points faibles de mère Marie-Clothilde sont sans gravité, puisqu'elle les reconnaît au lieu de les refouler. Par conséquent, elle peut engager une lutte franche contre eux. Elle se surprend à ressentir de la compassion pour le bébé de soeur Julie. Ce sentiment, tout autant que la tentation du désespoir, aurait pu la perdre, mais elle se ressaisit.

La supérieure représente à la fois le bon sens raisonnable et un Dieu qui maintient l'ordre, tout en sachant qu'il faut laisser agir les puissances du mal. Ses deux alliés dans cette lutte, l'abbé Flageole et le docteur Painchaud, sont de pâles représentants de l'Eglise et de la science, toutes deux impuissantes devant ces phénomènes surnaturels. La supérieure est fidèle à sa mission, résumée dans la citation suivante qui sert aussi d'explication au roman:

Ne s'agit-il pas avant tout de ramener le couvent sur la terre ferme et de l'empêcher de divaguer, toutes voiles⁷⁵ dehors, sur les eaux troubles de l'imaginaire.

L'imaginaire débridé est cette puissance multiforme, qui s'anime et vit à travers les mots, les personnages aux apparences humaines. L'imagerie de la religieuse est ici des

74 Ibid., p. 141.

75 Ibid., p. 130-131.

plus variées et va de la petite soeur timide, fidèle et peureuse, à la sorcière effrontée, en passant par divers types intermédiaires plus faibles, mais pittoresques parce que manifestant les formes primitives de la psyché inconsciente. Par exemple, l'économe fume et jure "comme un homme", les vieilles religieuses privées de calmants voient resurgir d'anciens désirs refoulés. Dans ce monde où les forces ténébreuses s'agitent, seule la supérieure conserve une maîtrise étonnante. Elle symbolise le besoin de sécurité, de réassurance, de chaleur maternelle, généralement projeté sur le personnage de la "Magna Mater" qui protège et nourrit ses enfants. La présence de cet archétype équilibre la tension et l'atmosphère du roman, l'empêchant ainsi de sombrer dans l'atrocité, la démesure et l'horreur. A ce niveau mythique, la réalité romanesque n'a plus que valeur symbolique; tout ce qui touche la vie religieuse et le couvent n'est que cadre et apparence. Ces éléments sont nécessaires pour que le mythe prenne forme et signification.

Deux réseaux de forces antagonistes

La force thématique primordiale, la puissance active qui domine la dynamique de cette fantastique histoire des Enfants du sabbat s'identifie comme l'emprise du mal sur le couvent. En tant qu'instrument et siège de cette tendance, soeur Julie est orientée vers le mal comme vers une pente

naturelle. Elle incarne la puissance diabolique génératrice de la tension qui résulte de phénomènes paranormaux. Les désirs malveillants de soeur Julie deviennent des réalités lorsqu'elle se découvre des pouvoirs exceptionnels: kinesi-thésie, voyance, bilocation, lévitation, pour ne nommer que quelques-uns. Le diable est l'adjuvant invisible qui accomplit les maléfices attribués à soeur Julie.

La supérieure représente la sauvegarde de l'ordre et du bien dans ce système de forces dont l'équilibre est instable tant que soeur Julie est au couvent. La fonction d'opposant que mère Marie-Clothilde remplit, non sans peine, est renforcée par l'arrivée du second aumônier, grand amateur de démonologie. Cet adjuvant qui s'appuie sur l'autorité religieuse joue aussi en quelque sorte le rôle d'exécuteur du destin, ou d'arbitre apparent de la situation, puisqu'il enlève la vie au bébé de soeur Julie. En fait cette mort ne marque pas la libération totale du mal, car la supérieure est complice. En dernier lieu, il semble que ni le mal, ni le bien ne l'emportent. Le couvent retrouvera-t-il son calme et son silence après le départ de soeur Julie? L'ambiguïté du dénouement ne permet pas d'affirmer si la supérieure est vaincue ou non. Elle a été touchée par le mal et s'associe donc par ce fait au monde de soeur Julie. Il faudra expier ce péché "accompli en toute connaissance de cause", et ce "jusqu'à la mort", semble-t-il.

Un second ensemble de forces qui arc-boute l'action du roman est étroitement rattaché au réseau étudié plus haut. Si soeur Julie, novice docile depuis trois ans, devient peu à peu un être malveillant, puis une possédée du démon, c'est que le véritable motif de son entrée au couvent est relié aux sentiments qu'elle éprouve pour son frère. En plus d'être représentante de la force vectorielle identifiée comme l'amour de Joseph, soeur Julie est aussi investie de la fonction d'obtenteur éventuel du bien souhaité, que Joseph personnifie. L'obstacle, l'opposant qui contribue à la création de la situation dramatique est encore Joseph, qui, par son départ et son mariage à une Anglaise, se soustrait définitivement à l'emprise de sa soeur. En refusant d'acquiescer aux désirs de Julie, il agit comme arbitre de cette situation dramatique qui a des conséquences graves sur l'action du roman.

La folie furieuse de soeur Julie est une manifestation de son dépit et de sa rage. Le désir de vengeance devient alors la force thématique d'une nouvelle situation qui pousse Julie au meurtre de sa belle-soeur et de l'enfant qu'elle porte. Son adjuvant fidèle, le diable, permettra que Joseph soit tué au combat, puisque soeur Julie l'exige. Ce faisant, la novice s'est arrogé les droits de juge et d'exécutrice de sa propre vengeance.

Signification de la religieuse dans l'oeuvre d'Anne Hébert

L'interprétation des personnages de soeur Julie et de la supérieure comme représentantes de l'antagonisme entre le bien et le mal n'épuise pas la portée symbolique du roman. La signification de l'oeuvre à un niveau mythique rejoint des réalités primitives souvent dissimulées dans l'inconscient, ce réservoir profond d'images stupéfiantes qui prennent généralement forme par le biais du rêve et de la littérature fantastique ou merveilleuse. Nier l'existence de l'inconscient chez l'être humain, c'est priver le roman d'une part d'imaginaire et d'irrationnel qui, alliée à l'art romanesque, produit des oeuvres d'une profondeur et d'une densité défiant l'analyse exhaustive et définitive.

Par sa forme et surtout par son contenu, ce roman de sorcellerie suggère la présence, très discrète cependant, d'un auteur implicite exceptionnellement doué. C'est avec une certaine réserve que nous avons abordé ce roman, en nous gardant bien de faire la psychanalyse de la "personnalité inconsciente" de l'écrivain qui projette vraisemblablement sur le personnage de la sorcière une part de son "ombre" afin de l'exorciser. Quelques intrusions d'auteur dissimulées dans le texte révèlent cet aspect cathartique de l'écriture qui rappelle les intentions déculpabilisatrices d'Elisabeth dans Kamouraska. Les objectifs que soeur Julie se propose d'atteindre au début du roman sont peut-être aussi ceux de la romancière qui ne met aucun frein à son imagination créatrice:

L'intention d'user à jamais une image obsédante. Se débarrasser de la cabane de son enfance. S'en défaire, une fois pour toutes. Et surtout, ah, surtout! être délivrée du couple sacré qui présidait à la destinée de la cabane, quelque part, dans la montagne de B..., parmi les roches, les troncs d'arbres enchevêtrés, les souches et les fardoques⁷⁶.

De tels passages contiennent la clé du roman, l'explication ultime autour de laquelle se regroupent des éléments épars empruntés en partie à des oeuvres antérieures. Soeur Julie serait-elle le prolongement de l'épouse du seigneur de Kamouraska et de quelques autres personnages féminins d'Anne Hébert?

Sans adopter une méthode psychocritique rigoureuse, comme celle de Charles Mauron⁷⁷, nous avons cru opportun de faire une brève analyse comparative de quelques religieuses dans l'oeuvre d'Anne Hébert. Le relevé d'images et de personnages récurrents commence par la novice Nathalie du conte "le Printemps de Catherine". Chassée de son couvent par l'envahisseur, elle est l'opposé de Catherine, dont le caractère ressemble à celui de la sorcière des Enfants du

76 Ibid., p. 7.

77 La méthode psychocritique mise au point par Charles Mauron ne manque pas d'intérêt ni de solidité. L'étude des images récurrentes significatives révèle la richesse et la profondeur de ce qu'il nomme "personnalité inconsciente" de l'écrivain. (Voir l'article "Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique", dans Information littéraire, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", 1964, n° 1, p. 1-8.)

sabbat. Puisqu'elle réincarne à la fois soeur Nathalie et Catherine, soeur Julie semble posséder une personnalité double. Le couvent est pour Nathalie un refuge contre les forces du mal qui s'agitent en temps de guerre; "agnelle tondue et consacrée", elle sera retenue par les soldats pour "payer les droits du vainqueur", et Catherine passera outre: "Qu'une paye pour les autres! C'est justice⁷⁸!"

La mort de soeur Catherine des Anges, soeur de George Nelson, amant d'Elisabeth dans Kamouraska, marque une autre étape dans l'évolution de la religieuse chez Anne Hébert. Convertie à quinze ans, Cathy Nelson entre au couvent, mais conserve au fond d'elle-même une étrange nature rebelle. La poésie du rêve enchevêtre les faits et les intentions dans le discours que tient Elisabeth.

Soeur Catherine des Anges a offert sa vie et sa mort à Dieu. Depuis son entrée au cloître des Ursulines. Sacrifiant sa longue chevelure noire et ce vague pressentiment d'humaine douceur dans son coeur enfantin. Toute tendresse immolée dans sa source, les trois vœux quotidiennement pratiqués, voici notre jeune soeur Cathy qui va mourir. Ses deux frères sont auprès d'elle. Ayant franchi la clôture par une permission spéciale de l'évêque (l'un est prêtre et l'autre est médecin). Soeur Catherine interrompt la prière des agonisants, d'une voix forte. Elle appelle son frère le médecin. Elle tend son âme expirante vers le mauvais larron, George, le frère perdu.
 - Ce n'est pas le temps de prier! Docteur, sauvez-moi!
 L'autre frère, bon larron de son état, prédicateur zélé, se signe en tremblant. Catherine des Anges meurt dans ce cri. Avec sa voix forte qui crie:
 - Docteur, sauvez-moi !

78 Anne Hébert, "Le Printemps de Catherine", dans le Torrent, Montréal, HMH, 1963, p. 141.

79 Anne Hébert, Kamouraska, Paris, Seuil, 1970, p. 170.

Cette mort étonnante et inhabituelle d'une petite religieuse, parodiant la mort du Christ entre deux larrons, contredit ce lieu commun du roman selon lequel une bonne religieuse se doit de mourir en paix. La remarque du docteur Nelson est laconique:

Ma pauvre Cathy, si enfantine et sévère à la fois. "Ma vocation", comme elle disait cela, d'un air mystique extraordinaire. Quelle dérision⁸⁰ ...

La présence de cette religieuse associée à des réalités mystérieuses, bonnes et mauvaises, a un sens prémonitoire. Sa vie et sa mort préfigurent l'existence sacrifiée et désormais malheureuse des amants. Les trois personnages ont un destin commun: une vie ratée et la peur d'être damné.

La naïveté et l'innocence de soeur Catherine rappellent l'état premier d'Elisabeth et de George avant le meurtre d'Antoine Tassy. Puisqu'il ne semble pas y avoir de salut pour Catherine des Anges, comment espérer alors que les amants puissent être finalement réunis? Le destin de soeur Catherine double, comme un écho, le sort malheureux de l'héroïne de Kamouraska. Cependant, Elisabeth ne meurt pas à la fin; elle continue de vivre dans l'univers imaginaire d'Anne Hébert, prête à reparaître sous les traits de soeur Julie. Cette réincarnation des personnages explique l'impression de familiarité, de "déjà vu" qui se dégage de la lecture de l'oeuvre fictive intégrale d'un romancier.

80 Ibid., p. 171.

IMAGINAIRE MERVEILLEUX DE "COGNE LA CABOCHE"

Cogne la caboche de Gabrielle Poulin raconte de façon poétique le départ du couvent d'une religieuse enseignante vers la fin des années soixante. A trente-cinq ans, soeur M. Anna-des-Anges, née Rachel Delisle, est une femme physiquement épanouie, mais timide et dissimulée sous un long habit noir, avec bandeau blanc et voile noir. Inscrite en lettres à l'Université, la belle et grande soeur Anna remet son engagement religieux en question dès octobre; peu avant Noël, elle décide de quitter la communauté. Afin de se libérer des ombres du couvent et de retrouver un espace vital lumineux, soeur Anna se tourne vers son enfance et la rêverie. Il se dégage du livre la saveur et l'émerveillement de l'enfance retrouvée. Le titre du roman, Cogne la caboche, est emprunté à la petite enfance; le bébé n'a pas encore de conscience personnelle. C'est alors l'inconscient qui domine: la sensibilité, l'affectivité sont à l'état primitif, naturel, et ne demandent qu'à s'exprimer, à s'épanouir, à sortir de l'ombre pour accéder à la lumière de la conscience. Pour retrouver la "vie" en elle, soeur Anna fait à rebours le chemin vers Rachel, la petite fille qu'elle a été.

Recherche d'une méthode d'écriture ou comment raconter une histoire.

L'écriture poétique de Gabrielle Poulin transforme le réel et crée au moyen de la rêverie, surtout celle de

l'enfance, une atmosphère d'émerveillement et de commencement du monde. En ayant recours à l'imaginaire, soeur Anna trouve un bonheur perdu et un désir de vivre qui bouleverseront son existence de religieuse apparemment fidèle et fervente. Que s'est-il produit chez soeur Anna, pour que presque subitement, à la surprise de ses compagnes, elle choisisse d'abandonner un état de vie où elle a été heureuse? Que lui manquait-il dans cette existence d'emprunt, qui fut pourtant réelle? Il serait oiseux de chercher une explication claire, une justification de la décision finale de soeur Anna, car Cogne la caboche ne se situe pas au niveau de la conscience claire, de la pensée cartésienne: ce roman n'est pas un compte rendu, mais une oeuvre fictive. Comment expliquer cette "lueur mauve" que soeur Anna perçoit en elle après avoir jeté sa discipline dans l'incinérateur? Quelle est cette "petite flamme douce et intrépide"⁸¹ qui chasse l'ombre de la peur du fond de son regard? Pour soeur Anna, cette lumière est "vie" en plénitude. A la recherche de cette "flamme", elle remontera jusqu'au pays de l'enfance, ce merveilleux temps où la peur existe à peine et où paraît constamment l'image sécurisante du père.

La pensée de soeur Anna évolue à l'aise dans la rêverie, et si parfois elle écrit dans son calepin des choses secrètes, ce ne sont pas des raisonnements ni des ébauches

81 Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, Montréal, Stanké, 1979, p. 152.

de réponses à ses dilemmes. Ce sont plutôt des impressions et des images qu'elle note comme les éléments d'une énigme à résoudre: le sens de son existence, la recherche de sa propre identité, non pas par l'analyse, mais par l'inventaire d'images intérieures. Pourtant, soeur Anna a besoin de "voir clair". Lorsqu'elle sort son calepin, elle s'interroge sur l'efficacité, le bien-fondé de sa méthode d'écriture. Attentive à ses voix intérieures, elle les laisse parler, elle se souvient. Surtout, elle imagine et invente à son gré des situations et des personnages qui lui plaisent. La démarche de soeur Anna, qui cherche une issue au moyen de la rêverie et de l'écriture, est peut-être aussi celle de la romancière laissant deviner, par le biais de soeur Anna, ses hésitations et recherches d'écrivain.

Si soeur Anna ne demande personne pour l'aider à prendre sa décision, elle sait pourquoi:

Je n'ai jamais pu demander un conseil, parce que je n'ai jamais su (ou voulu?) exprimer quoi que ce soit de mes états d'âme. Mes états d'âme. Un bien grand mot! Toutes mes pensées sont des images; toutes mes décisions, des impulsions irrésistibles. Non l'écriture ne peut pas être pour moi un moyen d'élucidation. Comme à l'âge de douze ans, dans mon journal personnel, je ne peux que raconter les événements⁸².

Un bref extrait du journal de la fillette illustre cette tendance à remarquer les phénomènes intérieurs et extérieurs, par exemple la présence du père et la joie toute naïve

82 Ibid., p. 86.

lors d'un anniversaire. Soeur Anna prolonge l'examen de sa manière d'écrire et évalue les tentatives d'élucidation de son propre mystère:

Dominer mes impressions, essayer de les remplacer par des idées, combien de fois ai-je compté sur cette métamorphose, comme sur un miracle? Quand je commence à écrire, c'est toujours pour libérer une image qui sait bien faire son chemin toute seule. [...] Je pensais que l'écriture aurait pu agir comme un rayon X sur moi et que, à un moment donné, je verrais enfin apparaître en noir sur blanc, la structure de mon âme⁸³.

Soeur Anna est intelligente et lucide. Sa réflexion sur les méandres de son propre fonctionnement intellectuel et affectif révèle plus que le désarroi d'une religieuse en état de crise: elle possède un don d'écrivain qui cherche sa façon originale de dire et de créer. Soeur Anna, religieuse et écrivain, avoue avec une franchise étonnante, peut-être pour l'exorciser, la cause de son hésitation:

Si au moins, j'avais le courage de poser clairement le problème. D'écrire une phrase, une seule, nette, simple, aux arêtes bien définies, qui agirait comme un poinçon pour percer et graver cette chose en moi confuse et sans nom. J'ai peur. J'ai toujours eu peur d'écrire, comme j'ai toujours eu peur de parler. A cause de l'autre, le lecteur ou l'auditeur absent ou inexistant. De le faire surgir devant moi. Menaçant. Je n'ai jamais vraiment écrit, peut-être parce que je n'ai finalement jamais vraiment rien désiré⁸⁴.

Mais qu'a-t-elle donc à raconter, cette soeur Anna? Quel est ce secret si mystérieux et profond qu'elle-même ignore et dont elle a un pressentiment encore imprécis? Elle

83 Ibid., p. 87.

84 Ibid.

arrivera graduellement à communiquer la vérité profonde de son être, non pas à coups d'analyses et d'explications, mais bien par les détours de la rêverie qui avance par scènes, par images parcellaires constituant, lorsque rassemblées, une représentation des plus poétiques. Quand elle décide d'écrire, soeur Anna sait organiser sa pensée, la laisser remonter au niveau des mots et des phrases. Le livre trouve sa forme et sa structure originale: un point de vue unique, le regard de soeur Anna, voit tout, interprète tout, créant ainsi une unité d'ensemble. Elle imagine aussi les réactions de sa mère. A trois reprises, la pensée d'Anna paraît, encadrant l'histoire de sa fille: le premier chapitre se situe en automne au village dans la maison familiale; vers le milieu du livre, au chapitre VII, Anna jongle à la suite d'une visite à Rachel: elle s'aperçoit que sa fille change; au dernier chapitre, la mère reçoit la lettre annonçant la sortie de Rachel et se rappelle les circonstances précédant la naissance de son aînée.

Le roman comprend divers plans ou niveaux narratifs. D'abord, un premier niveau, plus concret, celui de l'anecdote qui est tentative de "voir clair" et qui raconte les allées et venues de soeur Anna entre le couvent et l'Université, d'octobre à avril ou mai. Ce bref temps et cet espace limité ne sont qu'appui, tremplin pour accéder à un niveau narratif plus libre et fantaisiste, celui de la pensée de soeur Anna, qui évolue dans un imaginaire où souvenirs d'enfance et

rêveries s'accroissent en un désordre pourtant significatif, contrebalançant l'effet morbide d'autres souvenirs ou éléments liés à la vie religieuse et au couvent, cet espace clos et étouffant. Le livre est le lieu de rencontre de forces contraires, obscures, instinctives qui s'affrontent à l'intérieur de la narratrice-protagoniste, seul personnage directement impliqué dans la lutte qui se livre. Les puissances mauvaises sont identifiées et associées au couvent, et leurs influences couvrent les quinze dernières années de la vie de soeur Anna. Les forces adverses signifiant le désir de bonheur et de "vie" sont tributaires d'un espace vaste et ouvert, celui de l'imaginaire qui retourne à l'enfance et reconstruit les images du père, de la mère et de la petite soeur morte enfant. Par l'écriture, soeur Anna redécouvre la nature et son appartenance à la terre, symbolisée par la rêverie de l'Arbre qui signifie prise de possession du réel.

Quel rôle la vie religieuse, telle que conçue et décrite par soeur Anna, a-t-elle dans cette histoire de rupture, de retour à une authenticité primitive et primordiale? Les engagements religieux de soeur Anna ont tout à voir avec ce cheminement ardu vers un recommencement: ils en constituent les obstacles majeurs et nécessaires, représentés par un couvent, comparé à une prison ou à une forteresse, et une Règle qui, entravant la liberté, comporte le risque

d'aliénation. Dans un imaginaire primitif comme l'est celui de l'enfance, deux univers s'opposent et s'affrontent: le monde du bonheur simple et rassurant est menacé par des puissances méchantes qui font peur, et qu'il faut à tout prix annihiler. Soeur Anna le sait bien, elle, qui raconte des histoires aux petites du dortoir et qui affirme à propos de "la Belle au bois dormant": "Il y a bien des façons de raconter une même histoire"⁸⁵."

En quittant le couvent, soeur Anna ne veut pas se retourner pour voir la trace de ses pas ni l'édifice de pierre au bout du chemin. "Un jour, peut-être, Rachel aura-t-elle envie de revêtir à nouveau la livrée noire du fantôme de soeur M. Anna-des-Anges pour revenir hanter ces ruines"⁸⁶." Rachel n'aura pas à chercher loin pour retrouver "ces ruines"; elle les porte en elle, en ce lieu secret où naît la rêverie. L'édifice de pierre n'a plus rien à faire avec elle: c'est un cadre inoffensif en soi, indifférent et sans signification, si aucune conscience, nécessairement subjective, ne vient y projeter ses propres fantasmes et ses peurs. Pour chasser les ombres, qui, dans ce roman, se faufilent, hésitent parfois sur les murs, soeur Anna a découvert la magie de l'écriture. Elle sait qu'il lui faut "raconter tout cela comme on invente une histoire"⁸⁷". Le "tout cela" auquel elle

85 Ibid., p. 21.

86 Ibid., p. 236.

87 Ibid., p. 237.

fait allusion contient, pour une part, les images d'une rêverie douce et bienfaisante formée par les comptines et souvenirs de l'enfance, et, d'autre part, le sombre tableau du couvent, avec ses religieuses, ses lois, ses coutumes et ses traditions. Cogne la caboche est l'histoire merveilleuse d'une ombre, prisonnière de l'obscur forteresse, qui s'éveille tout d'un coup et est ramenée, par une force mystérieuse, de la peur à la lumière du jour; histoire qui aurait pu commencer par "Il était une fois une petite fille endormie qui avait été ensorcelée..." Un risque guette aussi le lecteur critique: celui de s'égarer dans des labyrinthes d'images et de perdre sa propre objectivité au point d'en oublier quel est le contenu exact à comprendre et à expliquer.

Histoire de vocation

L'histoire de la vocation de soeur Anna se révèle par bribes, mais sans suite chronologique. Encore enfant, elle avait été fascinée par les coiffes blanches des religieuses, leur blancheur étant analogie de cette "pureté dont Anna dit qu'elle est si belle et si plaisante à regarder pour l'oeil de Dieu⁸⁸". Les religieuses ainsi idéalisées ont profondément marqué Rachel, qui aime instinctivement "ces femmes mystérieuses, ces grandes dames au langage impeccable⁸⁹", différentes de sa mère, "une femme humble qui

88 Ibid., p. 57.

89 Ibid., p. 155.

parlait très peu et seulement pour nommer les choses essentielles à la vie⁹⁰". Tout naturellement, l'adolescente sentimentale et portée à la rêverie, s'attache à une image de religieuse désincarnée, "belle et noble comme une sainte de vitrail, de qui elle n'attend que tendresse et douceur et à qui elle voudrait un jour ressembler⁹¹". Rachel rêve "qu'un jour elle vivra avec ces femmes, comme elles, et qu'elle sera à l'abri de toutes les grossièretés de la vie⁹²". L'idéalisation excessive de la religieuse et le refus de la vie et de ses "grossièretés" non identifiées, mais où se camouflent le mépris de l'humain et les désirs troubles de l'adolescence, sont-ils les véritables motifs de son choix, les seuls à expliquer la vocation de Rachel? De subtiles influences ont pu l'encourager à entrer au couvent. Jadis la mère avait elle-même fait l'essai de la vie religieuse. Le curé affirme: "Tout le monde le savait par ici qu'elle ferait une soeur⁹³."

Sans s'interroger davantage, la pieuse Rachel n'avait eu qu'à prendre le chemin du noviciat, sans se préoccuper des motivations inconscientes qui un jour devaient ressurgir. "La voie est droite, lisse, sans courbe ni détour: aujourd'hui,

90 Ibid., p. 156.

91 Ibid., p. 158.

92 Ibid.

93 Ibid., p. 61.

le vestibule du paradis, demain, le ciel⁹⁴." La jeune femme de trente ans qui redécouvre dans l'enivrante rêverie de l'Arbre cosmique son appartenance terrestre, est-elle la même que celle que "Dieu a marquée toute jeune encore de son sceau⁹⁵"? En rejetant sans le savoir son milieu, elle s'est coupée de son passé et de ses racines naturelles.

Avec les autres postulantes, elle a répété la formule affirmant qu'elle était entrée au couvent "librement et sans contrainte". Sans doute ressentit-elle un attrait sincère pour la vie spirituelle et eut-elle une piété authentique. La postulante a le sentiment qu'elle est "dans la bonne voie", que "son" Seigneur est présent:

Il était sa Patrie, sa Famille, son Père, son Fiancé. Un jour, il serait son Epoux et les petites confiées à ses soins, ses enfants. [...] Elle est enfermée dans un univers secret où elle contemple Celui à qui elle a tout sacrifié. Elle se sent caressée "à la fine pointe de l'âme" par son Amant. Ses lectures commencent à porter leur fruit. Plus qu'à Thérèse de l'Enfant-Jésus, trop malade, c'est à Thérèse d'Avila qu'elle voudrait, qu'elle croit ressembler [...] Elle sait que son âme est un Château, dont elle parcourt les sept demeures à la recherche de son Seigneur, elle, petite fille d'origine modeste, venue d'un village obscur. Elle n'aspire à rien d'autre qu'à être seule⁹⁶.

Pourtant, il arrive parfois à soeur Anna de ressentir un "malaise", une "inquiétude", qui détruit en elle un "fragile

94 Ibid., p. 198.

95 Ibid., p. 106.

96 Ibid., p. 133-134.

équilibre". Avant de quitter la maison, elle avait pleuré; en route, elle avait ressenti intérieurement une sorte de vide vertigineux, et en arrivant à la maison mère, "elle avait eu un goût fade dans la bouche et était devenue subitement insouciante comme si elle avait été morte⁹⁷". L'image de la mort, présence qui se faufile dans tout le roman, est associée à la vie religieuse. Lorsqu'elle songe à quitter, soeur Anna avoue s'être "toujours crue condamnée à mourir"; la vie religieuse est devenue un "monde desséché et stérile".

Aussitôt arrivée au couvent, la nouvelle postulante, qui revêt un habit noir avec pèlerine et voile, se sent tout autre: ni jeune fille ni religieuse, mais une longue poupée. Ce n'est plus Rachel qui se présente à ses parents, mais "une ombre". Le père de Rachel ne peut cacher sa révolte, mais la mère est soumise. La vie de postulante n'est faite que d'entretien ménager et d'"initiation pénitentielle". Soeur Anna se moque du souci de propreté et caricature certaines pratiques conventuelles: l'obédience quotidienne, l'examen particulier, les pénitences publiques volontaires, la coulpe et la correction fraternelle. Le formalisme outré et le conservatisme de quelques membres de la communauté religieuse révoltent la jeune religieuse.

Au postulat et au noviciat, soeur Anna a beaucoup de compagnes, mais pas d'amie véritable. Elle s'attache de

97 Ibid., p. 188.

façon très sentimentale à une novice originaire d'un milieu à l'aise. Parfois, soeur Anna parle de ses origines "modestes" avec un soupçon de sentiment d'infériorité. Un certain "snobisme" existe donc dans la communauté; des préférences et privilèges sont accordés aux aspirantes instruites et issues de familles en vue. Dans l'ensemble, les compagnes de soeur Anna sont d'anonymes personnages de décor qui composent des défilés blancs ou noirs. Le mystère entourant l'admission à la prise d'habit ou aux vœux, selon un cérémonial précis, la nervosité communicative des jeunes religieuses qui rencontrent la supérieure générale et le départ de quelques postulantes produisent un climat malsain. La profession perpétuelle de soeur Anna est classée parmi les souvenirs où joie et peine sont mélangées. La remise de l'anneau d'or symbolique avait plu à la sensible professe, convaincue qu'elle s'engageait ainsi pour la vie. Fortement ébranlée intérieurement lorsqu'elle atteint ses trente-cinq ans, soeur Anna possède suffisamment d'expérience de la vie et de connaissance de soi pour que son deuxième choix soit approfondi et lucide. Soeur Anna s'engage désormais au niveau de son être profond et rejette le rôle qu'elle s'était imposé par ignorance de sa véritable "vocation" qui l'appelle hors du contexte conventuel. Ce n'est pas l'attrait de l'amour humain symbolisé par le père Jean qui la motive d'abord, mais un désir d'authenticité et de vérité. Honnête, elle ne

laisse pas de faux espoirs au "prince charmant" venu l'éveiller de son long sommeil. Elle retrouve en elle la source de son propre équilibre; elle s'appuie sur ses propres forces intérieures, profondes et sûres. L'adolescence prolongée s'achève, soeur Anna devient une femme autonome,

Elle a prononcé des vœux avant d'être une femme. Ils ne tiennent pas le coup au moment où la vie a un sursaut en elle. Quand elle promettra de nouveau,⁹⁸ c'est à la vie qu'elle engagera sa fidélité.

Force négative à vaincre

Pour faire ce pas, admettre qu'elle s'est trompée jadis, soeur Anna devient violente: son être est divisé par ce qu'elle appelle sa "double vie". Elle est sévère pour elle-même, pour ses compagnes et pour le couvent dont elle va se séparer. Il lui faudra les rejeter pour réussir ce "commencement", cette seconde naissance. Tout passage important et significatif de l'existence suppose l'abandon d'un état antérieur pour accéder à une "vie" nouvelle, entrevue et désirée; ce processus suppose une rupture, c'est-à-dire une mort et une renaissance. La rêverie de l'enfance reconstitue un "bonheur simple"⁹⁹ où les "bons", c'est-à-dire les enfants et ceux qui leur ressemblent, retrouvent toujours

98 Ibid., p. 165.

99 Dans le chapitre sur "les Rêveries vers l'enfance" de la Poétique de la rêverie, Gaston Bachelard démontre que l'enfance est un archétype du "bonheur simple". Il écrit: "C'est sûrement en nous une image, un centre d'images qui attirent les images heureuses et repoussent les expériences du malheur." (Presses universitaires de France, 1968, p. 107.)

la sécurité menacée par des "méchants". Dans Cogne la caboche, le couvent est prison ou forteresse, et la supérieure, une sorcière qui empêche une "petite fille" de s'enfuir. La liste de reproches que soeur Anna fait à son couvent est longue et vise d'abord les structures de la vie religieuse, la Règle, les coutumes et les traditions. Quelques personnages de religieuses stéréotypées, des supérieures et des compagnes, passent comme des fantoches qui n'ont rien d'humain, parce qu'elles portent le masque de la caricature. Les détails de la vie religieuse énumérés paraissent invraisemblables, tellement ils sont nombreux et exagérés par une vision déformante, celle de la révolte froide et contrôlée.

Sans la confiance, la "foi" dans la vie religieuse, il ne reste plus que cadres insensés, structures et lois vidées de l'esprit qui les vivifiait. Le couvent devient "tombeau", et soeur Anna ne veut plus être une "ombre", égarée dans cet univers étrange, ce "peuple de fantômes". "Elle s'aperçoit que presque rien ne la retient dans cette Communauté vieillissante, condamnée à une mort lente et honteuse¹⁰⁰." Malgré de brèves allusions aux changements que le concile Vatican II exige des communautés religieuses, soeur Anna, entièrement hypnotisée par le négatif qu'elle grossit visiblement, refuse d'espérer une amélioration. Les exigences inhumaines de la Règle, dont des extraits sont imprimés en majuscules, surgissent à tout propos dans la

100 Cogne la caboche, p. 102.

première moitié du livre: l'interdiction de prendre des enfants dans ses bras et d'embrasser les élèves est l'objet d'une première transgression minime. Les règlements rigides régissant les rapports des religieuses avec les prêtres, la famille et les gens de l'extérieur sont aussi des entraves à l'épanouissement de soeur Anna. Les coutumes et les traditions ont force de loi et la vie conventuelle est sévère. Même si la communauté n'est pas cloîtrée, le style de vie est celui du monastère: dans les locaux réservés aux religieuses, il n'y a ni plantes ni petits animaux, et les séculiers n'ont pas l'autorisation de franchir la "clôture". Soeur Anna en a assez de ce costume religieux qui la distingue et qui fait qu'on la remarque à l'Université et dans la rue.

Non satisfaite de blâmer les structures et règlements de la vie religieuse, soeur Anna s'en prend aussi aux religieuses, surtout aux supérieures: toutes semblent inhumaines, "des êtres asexués, immobiles et lourds comme des statues"¹⁰¹. La lecture du nécrologe au réfectoire est le point de départ d'une rêverie défaitiste: les soeurs sont des mortes en sursis, des "poupées au visage jaune et plissé". Soeur Anna craint de devenir, elle aussi, "un pantin raide, une marionnette désarticulée de ce théâtre décadent"¹⁰². Des images

101 Ibid., p. 112.

102 Ibid., p. 102-103.

de mort l'assaillent: voici que toutes ses peurs inavouées remontent, et soeur Anna choisit de s'en libérer plutôt que de les refouler. Ses peurs prennent donc un visage, celui des supérieures, entrevues et décrites comme des "sorcières". Soeur Anna n'aime pas sa supérieure actuelle: cependant elle lui prête des paroles de bonté et de compréhension. Afin de se dégager de l'emprise d'une autorité dont elle ne veut plus, soeur Anna se moque de la supérieure aux cheveux gris:

Privée de son saint Habit, la Supérieure perd toute sa dignité. Soeur Anna lui trouve les allures d'une sorcière, à qui un balai conviendrait mieux que le chapelet qu'elle¹⁰³ semble pousser devant elle en s'y appuyant.

Maîtresse de discipline pendant plus de vingt ans, elle a été surnommée "Girouette". Avant elle, la "Sainte" occupait le poste important de supérieure. Durant son année d'enseignement dans son village natal, soeur Anna avait eu une supérieure qui tenait à la discipline. Le règlement était formel: les soeurs n'allaient chez elles qu'à la mort de leurs parents, et soeur Anna n'avait pas eu la permission de rendre visite à sa mère.

Solitaire, indifférente aux autres religieuses, détachée de la communauté, soeur Anna entend cependant des "Voix", celles de ses compagnes dont les propos rapportés sont "racontars", phrases banales ou intransigeantes, reflétant une mentalité faite de préjugés et de jugements stéréotypés. Soeur Anna se sent épiée des "deux cents

103 Ibid., p. 77.

fenêtres" de la maison mère, lorsqu'elle part pour l'Université. Les accusations de "renégate", de "transfuge", de traître que ces voix adressent à soeur Anna, sont autant de projections de ses propres sentiments flous.

La jeune religieuse trouve aussi d'autres moyens convenables pour exprimer sa propre insatisfaction. Soeur Anna ne se compare-t-elle pas à des modèles littéraires, à Emma Bovary, à Mara ou encore à l'Angéline du Survenant: ces femmes de l'imaginaire symbolisent la peur, l'échec ou la révolte. Dans ses rêves nocturnes, soeur Anna voit des femmes à tête rasée qui l'entourent dans un long wagon sans porte ni fenêtre et qui représentent les religieuses honnies. La psychologie des profondeurs a prouvé que, pour arriver à un équilibre normal, la personne en voie de transformation rencontre d'abord en elle son "ombre", image ténébreuse qui est projetée inconsciemment sur un objet extérieur ou un être de rêve. Ainsi s'accomplit la "catharsis", chère aux auteurs anciens, qui est "purgation", exorcisme, sortie de soi de réalités négatives et aliénantes. La confrontation avec des modèles littéraires, des êtres imaginaires, et l'écriture de ses rêveries à l'état de demi-conscience permettent à soeur Anna de devenir graduellement autonome, consciente et authentique.

Energie rénovatrice de la rêverie

Parallèlement à cette activité cathartique, apparemment négative, un phénomène compensatoire se produit. La

libre expression de la rêverie de "l'envol" ou de "l'essor", que Bachelard associe à la rêverie de l'enfance¹⁰⁴, et l'émotion de soeur Anna confèrent à ses propos une charge affective très forte qui déforme la réalité. Le regard subjectif de soeur Anna et son habileté à transformer des faits présents et des événements passés, construisent autour des thèmes de l'enfance, du père et de la nature, des rêveries d'une beauté rafraîchissante. Leur valeur constructive et revivifiante oriente soeur Anna et la soutient lorsqu'elle songe à cette attirante route courbe, symbole d'une existence humaine où rien n'est connu ni fixé à l'avance.

La propre enfance de soeur Anna surgit par bribes dans le roman, et des extraits de comptines contribuent à créer un climat ayant la "limpidité" et la "pureté" de l'enfance; elle paraît très sensible à la candeur enfantine. Le deuxième chapitre la montre dans une berceuse, en train d'inventer une histoire de prince dans la forêt, pour endormir les vingt-deux petites filles qui l'entourent. Les fillettes sont perçues comme de petites fées qui s'endorment bientôt, tandis que soeur Anna se promène et réfléchit. Des petites filles gaies paraissent dans les rêveries de la surveillante du dortoir. Faisant sa tournée, elle ramasse une poupée et la remet près de la fillette endormie.

104 Voir la Poétique de la rêverie où l'auteur fait ressortir les bienfaits de la rêverie heureuse et ses puissances transformatrices. Plus que mélancolie floue et vague à l'âme, la véritable rêverie est dynamisme et appui aux projets d'avenir.

Elle se penche et, en tremblant, pour la première fois de sa vie religieuse, effleure de ses lèvres le front de la petite fille qui sourit sans se réveiller¹⁰⁵.

Soeur Anna étouffe derrière des règlements ridicules et choisit d'être elle-même. Après cet incident, banal en soi, mais important pour elle, car il marque un point tournant dans sa vie, la surveillante jette dans l'incinérateur un petit paquet contenant la "discipline" qu'on lui avait remise autrefois. L'association qui s'est faite entre son état et celui de la poupée au "ventre de son" de la comptine a fait surgir des images de sa propre enfance: elle cherche à retrouver une complicité perdue, une nature oubliée et châtiée qui ne demande qu'à s'épanouir et à aimer. La présence des petites permet des associations et des prises de conscience vivement ressenties comme normales et naturelles. Soeur Anna recommence à vibrer, à sortir de son engourdissement:

Désormais soeur Anna est sûre qu'elle vit et qu'elle vivra. Elle s'endort et rêve qu'elle berce une petite fille qui lui ressemble. Elle a sept ans et suce encore son pouce¹⁰⁶.

Les comptines, les poupées, les jeux d'enfants sont autant d'éléments de la rêverie, qui éloignent soeur Anna de ses peurs et lui permettent de découvrir un nouvel équilibre. En retrouvant la simplicité et la sincérité de l'enfance, elle se reconnaît et renoue les liens essentiels trop tôt rompus

105 Cogne la caboche, p. 145.

106 Ibid., p. 146.

avec le père et la mère, avec cette nature primitive qui, lorsqu'elle sera acceptée et cultivée, lui permettra d'acquiescer à sa véritable individualité. Les images de son enfance contiennent en germe la puissance de libérer des énergies enfouies depuis longtemps. Son refus de vivre, symbolisé par l'entrée au couvent, est vaincu par de mystérieuses forces intérieures qu'elle arrive mal à nommer. Ces images récurrentes sont en fait des archétypes. Les contes d'enfants, comme celui de "la Belle au bois dormant" que soeur Anna raconte, illustrent parfois les besoins profonds de Rachel, qui se voit confusément en "gisante" endormie dans son château intérieur. La comptine "J'ai un beau château" renforce cette image de la réclusion signifiant "ensevelissement" dans la vie religieuse. L'emploi de la métaphore et de la rêverie exprime avec justesse les "états d'âme" de soeur Anna.

La séquence de rêverie la plus marquante dans l'évolution de soeur Anna est celle du verger, où paraît tout un faisceau de symboles puissants, liés aux archétypes des commencements et de la seconde naissance. La très belle rêverie où le père Jean dévêt soeur Anna, la nuit, sous l'Arbre du verger derrière la maison d'Anna et près du ruisseau risque, à première vue, d'être interprétée comme une scène lubrique pour "voyeurs". Comme dans le rêve, le père Jean disparaît au moment où Rachel est totalement nue, dépouillée des habits "ténébreux" et de la sensation de

"mort". Le dépouillement symbolique est associé à l'arché-type de l'arbre au fruit savoureux et à l'eau lustrale qui emporte le corps enfin retrouvé de Rachel vers la mer. Fille de la terre, réconciliée avec ses origines, elle devient presque femme de légende: "femme-pays", diraient les poètes québécois; femme "chthonienne" réunie avec sa nature, diraient les spécialistes de l'imaginaire. De la prise de conscience suscitée par cette rêverie, soeur Anna revient calme, transformée, "rassérénée". Elle éprouve un bienfaisant sentiment d'appartenance, d'identification à la "terre-mère", un autre archétype que toute femme rencontre en chemin vers sa propre individuation et que soeur Anna découvre à l'issue de cette étrange et symbolique cérémonie de "dé-vêtue".

La rêverie autour de Maria Chapdelaine, qui fait retourner le temps pour ressusciter à rebours les personnages de François Paradis, de la mère et du père de Maria, est aussi une divagation significative. Le beau François est pour Rachel un amant, un père, un dieu. La figure rassurante du père de Rachel traverse sa rêverie, tel un sauveur, un être surhumain. Constamment présent dans la rêverie de l'enfance, le père représente la sécurité, mais aussi une force d'attraction instinctive - d'autres la qualifieraient peut-être d'incestueuse - rappelant soeur Anna et la ramenant de son long sommeil de gisante vers la vie organique et affective. Jadis, Charles s'était opposé à l'entrée de sa

fille au couvent. Le jour de la profession de Rachel avait marqué une rupture avec son père et la rêverie qui rejoint le soleil, les forêts et les rivières. La jeune religieuse avait renoncé sans le savoir à ses "châteaux merveilleux". Pour toute femme, l'animus, c'est-à-dire l'image masculine de sa psyché, est associée à l'image du père tout-puissant. Une mystérieuse transformation et un nouvel équilibre se produisent. Les énergies vitales ainsi libérées permettent à soeur Anna de choisir la vie qui correspond le mieux à son être profond.

Il serait ridicule de limiter l'histoire de soeur Anna à un simple cas d'inadaptation au milieu, ou encore d'immaturité affective. A certains moments, soeur Anna avoue qu'elle réagit comme une adolescente sentimentale, en particulier lorsqu'elle rencontre le père Jean. Ce dernier est à peine un personnage. Il est tantôt le reflet du père ou tantôt la simple projection de l'intense désir de vivre qu'éprouve soeur Anna. Le père Jean a-t-il vraiment existé pour soeur Anna? N'est-il pas plutôt une créature d'imagination? Il n'a aucune profondeur psychologique en tant que personnage et ne fait que répéter ce que soeur Anna voudrait entendre. La mère, qui tient pourtant un rôle plus discret dans l'éclosion de la vraie Rachel, a davantage de vraisemblance que le père Jean, puisqu'elle se distingue par ces petites habitudes ou ces traits de caractère qui donnent vie

au personnage. La petite Marie-Paule qui suce son pouce semble plus réelle, même si elle est morte depuis plus de quinze ans. Intégrée à la rêverie de soeur Anna comme son double, Marie-Paule est plus que la petite soeur aimée: elle est un reflet, un modèle de l'enfance que soeur Anna doit ressusciter pour rejoindre Rachel. La poésie de la ronde des deux filles et du père sur les tombes du cimetière est d'une beauté, d'une densité, qui n'a d'égale que la fuite symbolique du couvent, où Rachel tenant Marie-Paule par la main échappe à la supérieure générale qui tente de la retenir.

La structure du conte d'enfant, les archétypes de l'imaginaire et les énergies profondes de la psyché sont des puissances alliées qui livrent un combat menaçant pour l'équilibre, mais essentiel à la re-naissance. La période de transition que soeur Anna traverse a une structure dramatique. Une pièce en trois actes se joue à l'intérieur de soeur Anna. Un premier acte, non signalé, serait la rêverie de l'Arbre et de la seconde naissance; le deuxième, la démarche auprès de la supérieure générale et la demande de quitter la communauté; le troisième acte, qui contient le dénouement de cette histoire qui a frôlé la tragédie, est le départ du couvent. Le retour à l'état séculier marque parallèlement pour soeur Anna le retour à la "vie", qu'un désir trop longtemps frustré et une imagination exacerbée ont idéalisée. Rachel découvre que la vraie vie, réelle,

concrète et quotidienne, ne se situe pas que dans la rêverie, qu'elle est plus vaste, plus profonde, plus large et plus grande que ce que l'imagination peut construire. La "vie" est faite de ce "tout cela", que soeur Anna a voulu raconter. Elle est ce mélange complexe de moments d'arrêt et de longues traversées obscures conduisant heureusement à la lumière. Le véritable équilibre de soeur Anna, ou plutôt de Rachel Delisle, peut se faire: ce départ, qui à ses yeux et à ceux des autres personnages du roman a pu sembler être "défection", est en vérité prise en charge de sa propre existence, fidélité à son être profond.

Cogne la caboche est l'histoire d'une petite fille unique, d'une femme qui, pour accéder à la maturité, doit secouer la poussière de son gisant, retrouver ses racines et son identité. Au niveau symbolique, l'histoire de soeur Anna est l'histoire de toute personne humaine, de cette femme et de cet homme, qui, refusant de vivre de façon superficielle dans un monde d'apparences, osent se secouer, au risque de déranger leur entourage, pour retrouver les valeurs essentielles et profondes, susceptibles de donner un sens à leur propre existence. Le couvent n'est alors que le symbole d'un cadre existentiel. D'autres verront l'obstacle à l'authenticité personnelle dans le carcan matrimonial, dans la profession ou un travail abrutissant. Cogne la caboche est une oeuvre littéraire réussie qui touche la sensibilité, ébranle l'affectivité du lecteur; c'est un chemin de vie.

* * *

Le roman de l'après-révolution tranquille invente des religieuses nouvelles, élevées pour la plupart à un second niveau d'imaginaire à l'intérieur de la fiction. Des éléments de comique, de fantastique et de merveilleux, qui sont associés à ces personnages, les transforment radicalement. L'humour, le rêve, la démence, voire la possession diabolique, tout autant que la technique du point de vue d'un enfant ou d'un malade sont les moyens choisis pour explorer l'inconscient et exprimer des réalités indicibles, qui ne sont pas que religieuses. La métamorphose du personnage se produit graduellement en deux étapes concomitantes. Nous parlerons d'abord de défiguration ou de déformation de la religieuse, pour rendre compte des changements d'aspects, de forme ou d'apparence; puis, pour identifier les causes et les circonstances qui affectent la nature même de la femme consacrée, nous nous attarderons à la dénaturation du personnage.

Vue d'ensemble des religieuses métamorphosées

Un relevé des personnages analysés dans le présent chapitre indique qu'en plus d'une vingtaine de religieuses secondaires et épisodiques, quatre autres religieuses: soeur Anna, soeur Julie, l'ancienne novice dans Papa Boss et Héloïse, occupent une place importante dans le roman. Elles ont en

commun les points suivants: l'abandon de la vie religieuse perçue comme éteignoir d'une vitalité exubérante, le désir de satisfaire les aspirations de leur propre nature et surtout, une forte personnalité en quête d'un épanouissement, d'une affirmation de soi en conformité avec des impératifs intérieurs. Autour de chacun de ces personnages, tourne comme un satellite une supérieure qui exerce parfois une autorité abusive, mais représente inmanquablement l'ordre établi, le bon sens et la logique.

Ces quatre femmes qui prennent vie dans un univers fantastique sont-elles des êtres purement imaginaires? Y a-t-il chez cette professe et ces trois novices qui quittent leur communauté des aspirations, des désirs, des besoins tout humains qui les rapprocheraient de modèles réels? Peut-être est-il futile de parler d'humanité de personnages surtout en relation à l'imaginaire comique, fantastique ou merveilleux, car, alors, la vraisemblance psychologique est un critère négligeable et la correspondance avec la réalité objective extérieure à l'oeuvre ne compte pas. Sans sortir des limites de la fiction, nous constatons pourtant que les divers degrés d'humanité représentés chez ces religieuses varient de la "sous-humanité" à la "surhumanité": Héloïse illustre le premier état et soeur Julie, le dernier. Sous-produit d'un milieu défavorisé, l'ancienne novice devenue prostituée ne souffre pas de l'exploitation dont elle est

victime. Pathétique et quelque peu tragique, Héloïse attire toutefois de la pitié. Il en serait ainsi de la jeune femme dans Papa Boss qui reçoit la visite d'un ange, si le point de vue cynique ne brouillait pas les émotions du lecteur. En effet, cette autre ancienne novice, harcelée par des apparitions et des souvenirs, n'est guère perçue comme un être autonome. Instrument utile en tant que protagoniste d'un récit fabuleux, l'ex-novice est un être figé, nécessaire pour la mise en scène d'une version moderne d'anciens mythes. L'originalité de Papa Boss est due en partie à une technique d'écriture¹⁰⁷ inusitée: une impression nouvelle est produite par ce "vous" très poli et déférent que le narrateur omniscient adresse constamment à l'ancienne novice.

A cause de ses pouvoirs extraordinaires, soeur Julie se range parmi les êtres surhumains et paranormaux. Elle évolue à peine en tant que personnage, puisque sa nature de sorcière est prédéterminée et, depuis son initiation, irréversible. Tout au plus soeur Julie peut-elle enlever

107 Cette technique du "vous" que le narrateur adresse au principal personnage fait penser à la Modification de Michel Butor. Ferron fait preuve d'originalité sur le plan de l'écriture, surtout qu'il ménage au lecteur un effet de surprise, car ce n'est que vers la fin du récit que le narrateur révèle sa propre identité. Ce demiurge tient un discours de juge d'instruction ou de confesseur qui rappelle à l'ancienne novice les moindres secrets de sa vie passée.

graduellement le masque de religieuse qui n'a pu que dissimuler provisoirement sa véritable nature. Les lois psychologiques normales, qui se vérifient chez les autres religieuses dans le roman, ne s'appliquent pas à soeur Julie qu'il faut laisser à ses antécédents, à ses déterminismes héréditaires de fille de sorcière et du diable. Sa présence suffit à faire croire à un univers parallèle au réel imaginaire propre aux autres personnages de ce roman. Nous renonçons aussi à la démystification de ce personnage dont nous serions tenté d'expliquer la possession diabolique et les autres pouvoirs parapsychologiques en les réduisant tout simplement à des crises d'hystérie. Cette tentative d'explication de soeur Julie est inutile et faussée au départ, puisqu'elle suppose que ce personnage est un "être humain fictif", ce qui n'est pas le cas, car la sorcière est un être surhumain, au-dessus du normal. Tout au plus pouvons-nous affirmer que cette pseudo-religieuse, tout comme les autres religieuses-sorcières de ce chapitre, inspire de l'horreur et communique une impression indéfinissable qui résulte de l'hybris. En nous référant à un prototype de la femme malfaisante, nous pouvons affirmer par contre que soeur Julie est une réussite, car les caractéristiques de la sorcière idéale sont poussées à leur limite.

La très humaine soeur Anna attire toute la sympathie du lecteur, peut-être parce que ce dernier s'identifie à

certain aspects du personnage. Cette professe qui se métamorphose semble d'abord possédée par ses rêveries. Décrite comme un être humain inadapté à un cadre religieux désuet, la professe est en train de rejeter cette chrysalide, d'accomplir le passage de la vie religieuse à la vie séculière. La transformation extérieure du personnage semble radicale, mais, en fait, soeur Anna n'est pas devenue autre: elle a retrouvé sa véritable nature humaine dont l'enfance détenait les racines.

Quant aux quelque vingt autres religieuses de ce chapitre, elles sont à peine des personnages de roman. Quelques-unes tiennent un rôle dans un conte, alors que d'autres sont des fantômes, des êtres de cauchemar qui font peur. D'ailleurs toutes ces religieuses n'ont d'importance qu'en fonction de l'émotion, du sentiment qu'elles inspirent aux autres personnages. Esmalda Corriveau se résume à une apparition macabre et fugitive; mère Saint-Denial a les traits d'une méchante abbesse que le destin punit. Les deux hospitalières associées à la blancheur et à la mort n'ont pas davantage de vie que des statues, mais leur présence contribue à la création d'une atmosphère froide et inhumaine. Les deux religieuses démentes, la soeur de la Congrégation et mère Saint-Exupère, étonnent par l'excès de ridicule ou de singularité, mais laissent le lecteur plutôt perplexe ou indifférent, à mesure que le rire se fige et que l'effet de surprise s'estompe.

Généralement, le lecteur épouse le point de vue subjectif du personnage principal; il trouve sympathiques les religieuses aimées et, exécrables, les ennemies. Dans cette dernière catégorie se situent Pied-de-cochon et peut-être aussi Marie-des-Archange surnommée Marie-des-démon: toutes deux sont également détestées par un petit garçon, soit le Pierrot d'Une chaîne dans le parc et Bertrand dans Y sont fous le grand monde. Les religieuses aimées sont le plus souvent jeunes et jolies: c'est le cas de Sainte-Agnès, qui devient la princesse aux yeux émerveillés de Pierrot, et de soeur Claire, à la fois amie et soeur imaginaire de l'écrivain dans le Coeur de la baleine bleue. Deux institutrices âgées sont appréciées de leur petit élève et semblent sympathiques parce que le lecteur les voit à travers le regard des enfants. Le narrateur du roman de Carrier admire encore soeur Brigitte, et Bertrand Leblanc a conservé de l'estime et du respect pour mère Saint-Théophile. Une dernière religieuse enseignante, soeur Marie-de-Fatima, se transforme en gros oiseau noir au plus grand émerveillement de Béatrice. L'imagination des enfants assimile la religieuse à un personnage de conte aux pouvoirs exceptionnels: le surnom de "corneilles" perd ses colorations injurieuses et moqueuses que le parler populaire lui accole et devient une puissante métaphore permettant aux enfants visionnaires que sont Pierrot et Béatrice de projeter leurs peurs sur cet oiseau

fantasmatique. L'aspect négatif de la corneille, en tant qu'oiseau noir, l'emporte sur les puissances d'envol et symbolise la chute et l'échec¹⁰⁸.

Discours symbolique et techniques d'écriture

Le langage imagé décrit à merveille la religieuse fantastique. Le symbolisme des couleurs, en particulier le blanc et le noir, les métaphores de la statue et de la sorcière, du couvent forteresse, prison ou château, la symbolique du bestiaire et de la végétation forment un ensemble cohérent d'images qui modifient le personnage de la religieuse. Sans refaire ici l'étude de toutes ces images associées à la religieuse et au sacré, nous rappelons la forte impression que laissent certains archétypes, entre autres, celui de l'arbre cosmique qui paraît dans Papa Boss et Cogne la caboche. Les mythes inscrits dans la partie

108 Selon les Structures anthropologiques de l'imaginaire de Gilbert Durand, le symbole de l'oiseau est généralement désanimalisé au profit de la fonction de l'aile, sauf pour le cas d'oiseaux nocturnes. A cause de sa couleur, nous associons la corneille à ces oiseaux de ténèbres, dits aussi "de malheur". L'aile peut signifier l'expérience imaginaire de la matière aérienne, mais aussi la chute libre qui symbolise la peur.

Y aurait-il un lien entre l'image de la corneille qui revient chez Tremblay et Langevin et l'inconscient d'un peuple qui s'est plu longtemps à traiter les religieuses de "corneilles"? Cette interrogation sur les images propres à un parler populaire ne manque pas d'à-propos surtout que le parler québécois a souvent recours à des appellations tantôt originales tantôt triviales pour nommer les religieuses.

inconsciente de la psyché de l'ancienne novice de Papa Boss ou de soeur Anna surgissent d'un fonds culturel commun¹⁰⁹. Si les images qui remontent de l'inconscient sont étranges, choquantes, fortement érotisées et cauchemardesques, ou tout simplement comiques, c'est que la censure imposée par la conscience à l'état de veille est levée dans le rêve et la maladie mentale. La religieuse qui paraît alors dans le roman est tout à fait dénaturée, et cette métamorphose permet d'approfondir le sens et la portée du sacré et du religieux.

Les schémas de contes pour enfants auxquels André Langevin et Gabrielle Poulin se réfèrent sont des structures mythiques, dont la quête du héros n'est qu'un modèle bien connu. Les éternelles forces du bien et du mal reviennent parfois comme dialectique de fond servant d'appui à une structure fonctionnelle et les quelques applications que nous avons faites du système de forces dramatiques de Souriau se sont avérées efficaces. Les techniques le plus fréquemment utilisées, en plus du point de vue subjectif dont nous avons parlé plus haut, sont le rêve nocturne, la rêverie spontanée ou provoquée par des narcotiques, la démence et le

109 Une lecture même rapide des écrits de Jung révèle que des schèmes hallucinatoires identiques, les mêmes images ou archétypes reviennent chez divers malades dont les paroles, les gestes et les dessins manifestent un fonds commun que l'éminent psychanalyste a appelé "inconscient collectif".

déséquilibre mental même léger, finalement la possession par un esprit malveillant et diabolique. La religieuse est alors défigurée soit par les hallucinations d'un malade soit par l'imagination d'un enfant apeuré. Les techniques qui servent à la création d'une religieuse extraordinaire et irréelle sont identiques à celles que préconisaient les surréalistes, eux-mêmes héritiers d'un certain néo-romantisme¹¹⁰.

La métamorphose de la religieuse se fait doucement. Une première étape de défiguration du personnage s'attaque aux apparences, aux aspects formels. Les changements dans le style de vie communautaire et les habits religieux sont objets de moquerie sans malice. Peu à peu enlaidie par la satire, la religieuse est méconnaissable. Par contre, l'inverse se produit aussi, et certaines religieuses sont embellies par un regard admirateur. Le grossissement du personnage, l'amplification et la déformation de certains aspects résultent d'un point de vue subjectif marqué par une sensibilité vive, des émotions fortes, ou sont tout simplement l'effet du rêve, de la rêverie ou d'hallucinations.

110 Il s'agit en particulier de l'influence de Gérard de Nerval. Dans le Manifeste du surréalisme de 1924, André Breton définit le surréalisme comme un automatisme psychique libéré du contrôle de la raison et de toute préoccupation esthétique ou morale. Sans se rattacher expressément au mouvement surréaliste, les quelques romanciers québécois qui ont fait une démarche semblable ont publié des oeuvres où le rêve, la démence et le surnaturel servent de techniques pour exprimer la vitalité et l'exubérance intérieure de certains personnages exceptionnels parmi lesquels se trouvent des religieuses.

La très grande liberté d'expression qui s'affirme dans le roman québécois des années soixante a marqué la religieuse. Les personnages de roman font l'expérience de la liberté. Les romanciers laissent aller leur imagination et utilisent des procédés analogues à ceux du rêve et de la folie pour donner à leur oeuvre davantage d'ambiguïté et de puissance fascinatrice. Un défoulement psychanalytique plus jungien que freudien produit des personnages mythiques. L'imagination créatrice du romancier se déploie dans des sphères où la fantaisie et le fantastique ont libre expression et elle livre au lecteur étonné et médusé une grande variété de religieuses fascinantes et incroyables.

Les nouveaux procédés littéraires utilisés dénaturent le personnage; ils lui prêtent des caractéristiques impropres à sa véritable essence. Le seul exemple de la religieuse sorcière contient une contradiction évidente dans les termes. Mais au pays de l'imaginaire, tout est possible, l'absurde et le contresens s'affirment. La dénaturation de la religieuse entraîne la construction d'un nouveau mythe, celui de la mauvaise religieuse. Le renversement est total dans le cas de la novice sorcière et de la pseudo-mystique Héloïse. La métamorphose est complète, car la "religieuse" a changé de nature: elle est le contraire de la religieuse traditionnelle.

Le processus de dénaturation de la religieuse se rapproche du phénomène de désacralisation qui pointe aussi dans le roman. Cette transformation du personnage s'infiltré surtout par le biais du rêve et du désordre mental. Les phénomènes parareligieux, le recours au symbolisme des archétypes, la description de certaines manifestations aberrantes de l'inconscient: voilà quelques-unes des causes de la transformation de la religieuse qui perd son visage humain pour prendre un masque comique, grotesque ou tragique. Ainsi travestie, la religieuse est privée en même temps de ce qui la reliait au sacré et faisait d'elle un être fonctionnellement "religieux", c'est-à-dire relié à Dieu. La désacralisation qui s'ensuit enlève au personnage le caractère distinctif qui, dans le roman traditionnel, lui conférait tout son sens d'être "consacré", c'est-à-dire de "mis à part" pour le service divin. Le sacré s'oppose au profane et inspire généralement un sentiment de crainte religieuse. Dans le contexte canadien-français, cette crainte est devenue superstition - l'attitude de la mère d'Esmalda Corriveau le démontre bien. Elle est contestée, rejetée au nom du bon sens. Dans les Enfants du sabbat, le sacré est renversé, profané, puis mythifié.

Pour bien comprendre les religieuses de ce chapitre, il faut presque les considérer comme des personnages de contes pour enfants, comme des fées et des sorcières.

L'imaginaire qui s'exprime se réduit à ces simples images qui ont une charge émotive et une signification profonde. Ce sont des archétypes qui transcendent la simple biographie, l'anecdote qui fait rire ou qui fait peur.

Les thèmes littéraires rattachés à l'irrationnel, à la rêverie et aux sciences occultes relèvent davantage de l'imaginaire que du domaine proprement religieux. La marge entre le profane et le sacré se rétrécit dans les romans québécois des décennies 1960 et 1970. La religieuse qui paraît n'est plus une copie à peu près conforme à une réalité extérieure au roman. Cette religieuse dont l'existence est fonction d'aspects et de préoccupations proprement littéraires ou reliées à l'imaginaire s'explique en référence aux réalités internes de l'oeuvre. La religieuse associée au comique, au fantastique ou au merveilleux contribue à la création d'un climat, d'une atmosphère particulière, qui affecte la sensibilité du lecteur et fascine son intelligence, tout en lui communiquant une impression de dépaysement. Le roman n'est plus "miroir fidèle" d'une mentalité religieuse ou d'un vécu historique; il devient "miroir déformant" pour le plus grand plaisir, pour l'émerveillement ou l'horreur du lecteur, qui, bien que légèrement ou tout à fait sceptique

devant tant d'extraordinaire, ne peut se retenir d'adhérer à ce monde fantaisiste qui le fait sourire ou frémir, puisqu'il ressemble étrangement à ses propres divagations oniriques.

CONCLUSION

Analyse des relevés quantitatifs. - Evolution de la technique de composition du personnage.
- Discours symbolique et signification de la religieuse dans le roman.

Dans l'ensemble du roman, deux catégories de religieuses jouent des rôles significatifs. Les candidates à la vie religieuse se distinguent des religieuses professes sous divers aspects. Elles sont généralement des jeunes filles alors que les professes sont des femmes qui peuvent avoir trente ans, ou quarante, ou davantage. Dans l'intrigue sentimentale, les futures religieuses ont souvent la fonction de "bien désiré". D'autres filles sont attirées par un grand idéal et soutenues par les élans d'une générosité sublime. Près de quatre cents religieuses professes exercent par leurs fonctions de modèles ou d'appui un rayonnement sur leur entourage. A partir de relevés quantitatifs des religieuses¹ groupées selon les périodes et l'importance de leur rôle, nous tenterons de dégager des constantes et des variantes susceptibles d'éclairer l'évolution du personnage.

1 Voir le tableau I, à la page 487.

ANALYSE DES RELEVES QUANTITATIFS

Parmi les candidates à la vie religieuse, les amoureuses déçues sont les plus nombreuses. Au XIX^e siècle, dix filles qui ont une fonction significative en tant qu'amie du héros ou d'un personnage central entrent au couvent. Elles satisfont ainsi aux besoins de l'intrigue. Trois d'entre elles quittent le couvent pour rejoindre leur ami, et cinq autres filles qui ont songé à la vie religieuse se marient elles aussi. Lorsque le mariage, artifice courant pour dénouer une intrigue, n'est pas possible, alors la vie religieuse et, quelquefois, la mort servent de solutions de rechange.

Presque toutes les futures religieuses de la période 1900-1939 ont un ami sérieux. Certaines l'abandonnent, mais en général l'amour n'est pas un obstacle de taille à la vie religieuse. Au dénouement du roman, trois novices quittent le couvent pour se marier. Toutefois ces sortes de vocations qui sont le fruit d'une intrigue diminuent graduellement. L'accent se déplace vers d'autres valeurs. Certains romans de cette période exaltent la grandeur du sacrifice et du don de soi; d'autres illustrent le thème de la fidélité à des valeurs culturelles comme la langue et la race. Même si la raison d'être de ces personnages s'est déplacée d'un rôle fonctionnel à celui d'appui d'une idéologie, les futures religieuses sont encore considérées comme des instruments

utiles. Elles n'ont pas d'existence propre, de profondeur psychologique. Sauf quelques rares exceptions, telles Mina Darville (Angéline de Montbrun), Bella ou St-Arthur (l'Erreur de Pierre Giroir), Berthe Duval (Soeur ou fiancée) et Andrée d'Auteuil (l'Amour trompé), toutes les candidates à la vie religieuse qui paraissent entre 1837 et 1940 sont présentées par un narrateur omniscient, qui crée une image idéale. Des buts pragmatiques trop évidents diminuent la crédibilité de ces personnages; le lecteur perçoit les ficelles qui nuisent à l'illusion de la fiction. La vocation religieuse est réponse au besoin d'une intrigue ou d'une thèse.

Durant la période 1940-1959, le regard qui s'arrête sur la religieuse est celui d'une amie, d'un frère, d'une soeur ou encore du père de la candidate. Ce déplacement du point de vue change l'image du personnage. Cela n'empêche pas que ces vocations soient présentées comme allant de soi; aucune objection valable n'est posée. Les jeunes filles sont soutenues par la mentalité d'un milieu familial et social qui surestime la vocation religieuse. La plupart des candidates à la vie religieuse sont des filles sérieuses, soumises et effacées.

La seule novice à quitter la vie religieuse durant la période 1940-1959 retient l'attention. Personnage secondaire dans Fontile de Robert Charbonneau, Suzanne Aquinault fait preuve de caractère, mais elle est renvoyée.

Cette nouveauté dans la composition d'une novice surprend et marque un début: elle ouvre la voie vers l'autonomie psychologique de la religieuse. Les cinq personnages épisodiques qui quittent le couvent durant leur noviciat ne sont pas impliqués dans une intrigue sentimentale; les motifs de sortie restent imprécis. Il en sera ainsi des cinq personnages épisodiques de la période 1960-1979. La révolte et la revendication ne sont pas à exclure comme raisons de départ, car quelques filles ont été orientées malgré elles vers la vie religieuse.

Personnage secondaire dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, Héloïse est une figure nouvelle dans le roman. Renvoyée de son couvent, elle trouve le bonheur à l'auberge de la Rose publique. Le destin de cette novice, qui passe de la vie religieuse à la prostitution, s'oppose à celui de Rosette Sanschagrin, dans l'Emprise, qui fait le trajet inverse, soit de la maison close au refuge des Madeleines. Le rôle symbolique de Rosette illustre une thèse agricuturiste. Quant à Héloïse, un étrange déterminisme la conduit. Marie-Claire Blais prend davantage de distance que Laurent Barré vis-à-vis de son personnage et lui confère un semblant d'autonomie. Héloïse est mieux réussie que Rosette en tant que personnage: ses gestes et sa personnalité ont de la consistance. Héloïse évolue en conformité avec sa propre logique interne, originale et déroutante.

Par la suite, six romanciers placeront une ex-religieuse au centre de leur oeuvre. Jacques Ferron s'amuse à raconter la mythique histoire d'une ancienne novice qui reçoit la visite d'un ange de Papa Boss. Les autres histoires de religieuses sécularisées sont racontées par des femmes: Michèle Mailhot, Claire de Lamirande, Anne Hébert, Claude Lamarche, Pauline Cadieux et Gabrielle Poulin créent des religieuses fictives fort différentes les unes des autres. La plupart sont réussies, elles souffrent, cherchent, se révoltent et s'affirment comme de véritables êtres humains. Le ton passe de la confidence et de l'analyse psychologique au fantastique pour finalement devenir merveilleuse poésie de l'inconscient. La portée mythique de quelques-unes de ces oeuvres trouve peu d'égale dans l'ensemble du roman; les associations entre la religieuse, le sacré, l'irrationnel et l'inconscient créent un imaginaire unique, quasi inépuisable.

Dans ces quelque sept derniers romans d'une religieuse, les principaux personnages sont des jeunes femmes; elles ont en commun la propension à l'introspection et sont à la recherche de leur propre individualité. Ces personnes vivent quel quesoit le point de vue utilisé pour les représenter. Le long monologue du représentant de la Asshold révèle au lecteur le passé de l'ancienne novice de Papa Boss; soeur Josée du Portique et Chantal dans Je me veux écrivent à la

première personne. Soeur Julie et soeur Anna sont constamment observées par le regard d'un narrateur qui rend compte de leur vie intérieure et de la perception des autres personnages.

Les quelques femmes qui sont sécularisées ont en commun un passé douloureux et le désir de se réintégrer dans une société où elles se sentent étrangères. C'est le cas de Gertrude McGraw (soeur Agnès), personnage secondaire dans les Roses sauvages de Jacques Ferron, et de Blanche-Alice, dont la triste histoire forme la trame de Bigame, roman à thèse de Pauline Cadieux. Blanche-Alice qui quitte une communauté de Madeleines est à l'opposé de madame d'Aucheron, qui, dans le roman de Pamphile Lemay, choisissait la vie des pénitentes. D'abord hautement idéalisées dans les romans du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, les religieuses professes sont objets de contestation et de ridicule dans le roman des années soixante.

Mises à part les religieuses que nous venons de signaler, aucune professe n'occupe la première place au centre d'un roman. De 1837 à 1979, beaucoup de religieuses² engagées dans l'éducation, les services de santé et l'assistance sociale, ont pris place dans le roman. Quoique moins nombreuses, les moniales, que nous plaçons sous le titre "occupations variées" avec les missionnaires, ont elles aussi une présence significative. En effet, les valeurs religieuses

2 Voir le tableau II, à la page 488.

de prière et d'intercession prévalent dans le roman jusqu'au temps de la révolution tranquille. Les religieuses qui jouent un rôle important sont des femmes accomplies. Puisqu'elles inspirent confiance, elles sont souvent des conseillères et des confidentes qui agissent comme adjuvants dans les "situations" romanesques où elles sont impliquées.

Quant aux religieuses qui ont un rôle secondaire ou épisodique, leur présence auprès des autres personnages a moins de poids, bien que leur influence soit remarquée. Dernière catégorie de religieuses professes dans notre tableau, les figurantes sont la plupart du temps anonymes et silencieuses. Elles sont nécessaires pour compléter le tableau d'ensemble de la religieuse fictive. Leur présence rappelle que la religieuse paraît rarement à titre personnel, individuel. Par son engagement, elle est membre d'une communauté religieuse; par son travail, elle fait partie d'oeuvres institutionnalisées. C'est pourquoi la religieuse active est rarement isolée dans le roman: ses compagnes qui ont des rôles mineurs sont des éléments essentiels dans ce portrait global de la société fictive.

Nous considérons comme "important" le personnage qui a une fonction et dont les traits physiques et psychologiques sont bien dessinés. Au XIX^e siècle les portraits sont détaillés, et les décors conventuels, décrits avec précision. La figure imposante d'une Angélique Arnauld et la belle soeur Saint-Joseph dans Picounoc le Maudit ne se ressemblent

pas physiquement, même si toutes deux sont des êtres d'exception qui jouent un rôle auprès d'un protagoniste. Elles servent de prototypes à la religieuse professe, qui se définit par rapport aux besoins des personnes et de la société fictives. Les éducatrices, qui forment le groupe le plus nombreux dans les romans de la période 1900-1939, servent surtout d'appui aux idéologies de l'époque. Placées auprès d'une jeune fille, ces femmes sont des modèles proposés à l'imitation. Tout autant que les religieuses engagées dans une tâche charitable comme le soin des malades ou des indigents, ces femmes admirables sont estimées de l'ensemble de la population fictive. Leur nombre augmente considérablement entre 1900 et 1939. Les auteurs de romans délaissent une conception trop abstraite de l'oeuvre d'imagination et s'intéressent davantage à la réalité sociale et aux besoins de leur groupe ethnique. La communauté religieuse est un élément significatif de cette société fictive puisqu'elle assume des responsabilités dans les domaines de l'éducation, de l'assistance sociale et des services de santé.

Au cours de la période 1940-1959, une nouvelle religieuse professe s'affirme en tant qu'individu, distincte de ses semblables en religion. Bien sûr, elle continue d'accomplir les mêmes tâches, d'agir comme conseillère morale. Cependant elle est plus humaine: elle a ses hésitations et ses faiblesses. Le narrateur omniscient, qui dans la plupart

des romans antérieurs se réservait tous les droits de démiurge, cède quelquefois l'angle de vision à un personnage. Vue par un avocat perspicace, par une élève récalcitrante ou par un enfant craintif, la religieuse perd de ses caractéristiques générales stéréotypées. Ce regard neuf contribue à la création d'une religieuse davantage individualisée.

L'originalité sera le trait dominant de bon nombre de religieuses vues par des enfants dans les oeuvres de la période 1960-1979. Incapables de faire des nuances à cause de leur perception indifférenciée, ces enfants imaginent des figures contrastantes de la "bonne" ou "méchante" religieuse. Il n'y a pas pour eux de personnage intermédiaire chez lequel les bons et les mauvais aspects s'équilibreraient pour lui conférer un semblant de vérité humaine.

Les religieuses éducatrices d'adolescentes sont présentées en retrospective dans les nombreux romans-confidences écrits pour la plupart à la première personne. Entremêlées aux souvenirs heureux et malheureux de femmes dans la trentaine ou la quarantaine, les religieuses d'une époque antérieure se distinguent pourtant des éducatrices telles qu'elles étaient décrites durant la période 1940-1959. Le regard subjectif de narratrices qui évaluent leur passé transforme tantôt les religieuses en femmes tyranniques et mesquines, tantôt en êtres humains limités mais sympathiques. L'idéalisation outrée du personnage est évitée, mais les

nouvelles caricatures qui donnent du relief à la religieuse n'en produisent pas moins des êtres stéréotypés. Chez d'autres religieuses la bonté continue d'être une caractéristique générale, mais alors des aspects désagréables forment un contraste.

La critique et la contestation des années soixante ont tout à fait démoli l'image de la religieuse exemplaire pour en faire un être humain et la placer sur un pied d'égalité avec les autres femmes fictives. L'humour et la fantaisie transforment en l'adoucissant l'image de la religieuse. Les tâches de l'éducatrice ou de l'hospitalière rentrent dans l'ombre lorsque des éléments fantaisistes, fantastiques ou poétiques la transforment en être de rêve ou de cauchemar. Dans bon nombre de romans, les préoccupations d'ordre esthétique prédominent. Les personnages sont des signes dans un système organisé, qui se suffit à lui-même et qui n'a pas à se justifier en fonction d'une utilité morale, d'une idéologie quelconque ou d'un thème extérieur.

EVOLUTION DE LA TECHNIQUE DE COMPOSITION DU PERSONNAGE

Toute histoire littéraire est marquée par l'alternance de périodes d'ébullition et de latence. Il arrive que le renouvellement des thèmes et l'innovation de la technique

aillent de pair. A d'autres moments, les oeuvres d'imagination ressassent les mêmes idées et reprennent des formes littéraires que l'on qualifierait volontiers de périmées, ralentissant ainsi le progrès des lettres. L'étude de la religieuse dans l'ensemble du roman révèle que l'évolution de la technique de composition du personnage a été très lente. Au XIX^e siècle, les modes de présentation varient peu. Par la suite, un courant réaliste et l'intérêt grandissant pour l'analyse du personnage démystifient la religieuse idéale qui avait servi de modèle. La nouvelle religieuse sera donc une réplique d'être humain. Finalement, un personnage davantage individualisé paraît au centre de quelques romans. Y a-t-il des techniques d'écriture plus efficaces que d'autres? Quels sont les critères qui permettent d'affirmer que certains personnages sont réussis alors que d'autres sont des "ratés"? Voilà quelques-unes des interrogations auxquelles nous tenterons de répondre en retraçant les grandes lignes de l'évolution dans la manière de représenter la religieuse.

Au XIX^e siècle, le roman connaît des hésitations et des essais dans la manière d'organiser une action et de composer des personnages. Excepté Angéline de Montbrun, presque tous les romans sont écrits à la troisième personne. Un narrateur omniprésent mène le récit à sa guise et utilise le personnage dans un but didactique ou polémique. Les

romanciers se plient aux normes dictées par la critique et créent des êtres exemplaires destinés à édifier et à servir éventuellement de modèles. Tout ce qui touche la religieuse est donc embelli afin d'en faire ressortir la valeur. Les candidates à la vie religieuse et les religieuses professes sont également idéalisées, mais elles n'ont pas les mêmes fonctions dans l'intrigue.

Portraits de la religieuse

Parmi les conventions littéraires acceptées à l'époque, un procédé statique est fréquemment utilisé pour présenter un personnage. Chaque fois qu'une nouvelle religieuse entre en scène, le narrateur en esquisse un portrait physique, généralement embelli. Les quelques candidates à la vie religieuse sont décrites avant leur entrée. Elles ont les traits physiques et psychologiques des jeunes filles romantiques: beauté, sensibilité, courage et, parfois, un peu de mélancolie. Elles ne paraissent pas vêtues en habits de religieuses, sauf quelques-unes, qui sont montrées lors de cérémonies de prise d'habit.

Les professes qui paraissent dans les romans du XIX^e siècle reflètent davantage ce qu'est une religieuse. Quelques lignes suffisent parfois pour les caractériser. Les portraits seront plus détaillés, plus travaillés, si le personnage tient une place importante dans le roman. La description que Laure Conan fait d'Angélique Arnauld dans A l'oeuvre et à l'épreuve, tout en étant une représentation statique, est

un modèle du genre. Le personnage se fige dans un magnifique portrait qui s'attarde aux traits du visage, aux habits et à l'impression d'ensemble. Quelques tableaux d'un groupe de religieuses en prières sont esquissés rapidement. Angéline de Montbrun imagine les Ursulines dans la chapelle; Gustave, dans le roman de Thomas, compose de "célestes tableaux" montrant les religieuses dans leurs stalles: les longs voiles cachent les visages et font de ces silhouettes recueillies, des êtres d'un autre monde. L'auteur de Pour la patrie offre de semblables scènes. Les éloges qu'Arthur Gauvreau fait des Soeurs de la Charité et des religieuses du début du pays corroborent cette tendance à transformer en anges des religieuses engagées dans les oeuvres charitables.

Ce mode de présentation sous forme de tableaux n'est pas réservé aux religieuses. Tous les personnages importants ont droit à leur portrait. C'est une convention qui aura la vie longue. Les hospitalières que Damase Potvin et Joseph Cloutier décrivent dans Restons chez nous (1908) et l'Erreur de Pierre Giroir (1925), s'éloignent du concret. Les narrateurs omniscients insistent sur les aspects angélique et virginal du personnage dont le dévouement est la marque distinctive. Une impression de douceur et de paix "célestes" se dégage de l'image de ces religieuses qui, les yeux levés vers le ciel, chantent les louanges de Dieu. Entourées d'anges, de lys, d'encens et de rayons lumineux, elles semblent tout à fait désincarnées. Ainsi baignés dans une

atmosphère sentimentale, ces tableaux de style rococo surélèvent les religieuses. Ces êtres abstraits, dénués de caractéristiques distinctives, sont identiques et interchangeables. Le portrait mièvre qu'Arsène Goyette trace de Stella Dion dans la Robe nuptiale (1928) atteint un point limite d'idéalisation. Les traits angéliques s'adjoignent aux attributs de la jeune fille romantique idéalisée à l'excès. La "gracieuse orante", aux mains jointes et aux yeux "d'un bleu céleste", ressemble à une image "sainte".

Quoique moins déshumanisées, les religieuses dans les romans sociaux sont d'abord décrites selon cette même technique du portrait. Le parloir du couvent sert de décor à l'esquisse de la supérieure dans Soeur ou fiancée (1932). La "bonne et sainte" religieuse possède des traits stéréotypés: regard de tendresse, sourire aimable, voix sympathique et mains croisées. Elle tient de l'ange et de la mère les qualités qui en font un être surhumain. Elle ressemble à l'éducatrice que Cécile Beauregard plaçait dans Moisson de souvenirs (1919): mêmes techniques de présentation, même tendance à l'idéalisation. Le point de vue est alors celui d'une narratrice ou d'un visiteur pleins d'admiration pour des êtres dits sublimes.

Derrière la grille du parloir, la moniale dans le roman Madame Després (1934), tête inclinée, immobile et triste, joue cependant un rôle de conciliatrice sans sortir de son cloître. La remarque de la moniale qui affirme avoir

offert sa vie, à l'exemple du Christ, lui confère de la transcendance et l'élève au-dessus du quotidien banal. La distanciation produite par les qualités quasi divines qui lui sont attribuées la situent dans un autre monde. Les critères d'évaluation de la réussite d'un tel personnage sont littéraires. Sa fonction d'adjuvant et d'arbitre l'implique dans une situation dramatique concrète, mais ses pouvoirs spirituels la placent au-dessus des protagonistes.

Les oeuvres charitables accomplies par la religieuse expliquent sa présence dans bon nombre de romans qui perpétuent une image traditionnelle de religieuse dévouée. Une telle femme n'a de semblant d'existence que ce qu'il faut pour personnifier des qualités sublimes. Même si le point de vue n'est plus celui du narrateur, le portrait que Charlotte Savary trace de mère Marie de la Providence, par l'entremise d'un avocat, montre une sainte religieuse. Les yeux gris, le cristal des lunettes, les lèvres minces, le sourire rapide, les mains "fines et intelligentes", voilà quelques traits physiques qui la distinguent des portraits antérieurs. La maîtrise des émotions et la compassion sont les principales qualités de cette supérieure de prison pour femmes. La réalité sociale et une nécessité psychologique incitent l'auteur à créer une religieuse assez forte pour répondre aux besoins sociaux de son époque. Toutefois cette grande religieuse idéalisée est l'une des dernières à prendre place dans le roman.

Fonctions du personnage

Ce processus d'idéalisation du personnage a aussi contaminé la future religieuse, que les auteurs élèvent à un degré de perfection tel qu'il semble n'y avoir pour elle d'autre destin que celui d'être consacrée et mise à part pour le service divin. Toutefois les jeunes femmes de cette sorte n'ont de véritable signification, dans cette étude, qu'en fonction d'une situation romanesque à valeur sentimentale. Le recours au système de forces établi par Etienne Souriau s'est avéré efficace dans l'étude des vocations religieuses. En effet, nous avons constaté que, au sein de l'intrigue, presque toutes les candidates à la vie religieuse dans le roman du XIX^e siècle représentaient "l'objet désiré". Lorsque les circonstances et les événements privent une jeune fille de son fiancé ou de son ami, la vie religieuse s'impose comme solution valorisante.

Le procédé littéraire qui consiste à placer au couvent une fille que le sort éprouve et à la faire sortir si l'amoureux reparaît se perpétuera dans le roman jusque vers la seconde guerre mondiale. A la suite de Rose Latulipe, de Sara Thornbull et de Clorinde Wagnaër, prototypes de ces sortes de vocations religieuses littéraires, viendront toute une phalange d'amoureuses déçues: Marie-Louise d'Orsy, Claire de Godefroy, Géraldine Auricourt, Gisèle Méliand, Alexandrine Duverdier, Mina Darville, Léontine d'Aucheron.

Toutes ces héroïnes d'oeuvres du XIX^e siècle entrent au couvent pour y chercher soit la consolation dans l'épreuve, soit un refuge contre un monde trompeur.

Ces motifs d'entrée au couvent, qui résultent davantage des besoins d'une intrigue romanesque que des dispositions et aspirations profondes de l'amoureuse déçue, reviennent dans le roman traditionnel de la première moitié du XX^e siècle. Marcelle Sablé choisit la vie religieuse un peu par désir d'imiter son ami Jean Clément qui devient prêtre. La belle soeur Saint-Arthur (Bella) retrouve son ami et le soigne. Angéline Guillou revoit son fiancé disparu qui, à l'exemple de la jeune religieuse, consacre sa vie à Dieu. Devenue religieuse, Berthe Duval suit son frère utérin en pays de mission et meurt dans ses bras. En étant fidèle à des vœux prononcés vingt ans auparavant, Andrée d'Auteuil trompe à son tour l'ami de jadis qui tente de la faire sortir de son couvent. Dorothee Meunier, victime de chantage, quitte le couvent d'une façon peu commune et rejoint son ami. Louise Debray (Saint-Henri) conserve dans son cloître le souvenir fidèle et la croix d'honneur de son fiancé disparu à la guerre de 1939-1945.

La présence de ces amoureuses déçues au couvent n'a de sens qu'en fonction d'une situation sentimentale. La plupart de ces filles veulent, par le don d'elle-même à Dieu, égaler leur ami, qui détient le rôle du héros; par une étrange conception de la vie religieuse, elles continuent

d'aimer, d'un amour sublimé, l'ami qu'elles espèrent retrouver dans l'au-delà. Cette conciliation de la vie religieuse et de l'amour humain exclusif atteint un paroxysme, un point de non retour qui en marque aussi la fin, avec Louise Debray dans la Conscience de Pierre Laubier, qu'Oscar Massé publie en 1943.

La convention littéraire exigeant que le sort des personnages soit fixé au dénouement se perpétue dans le roman comme une nécessité de l'action romanesque. L'utilisation du personnage pour le besoin de l'intrigue ainsi que les portraits en pied de la religieuse s'expliquent en partie par les prérogatives reconnues à un narrateur omniscient. Cette conception de l'art romanesque se prolonge tant que le discours est mené à la troisième personne et que l'angle de vision privilégié est celui du narrateur. Il y a donc corrélation entre le discours, la technique du point de vue, le système de forces, tel que le conçoit Souriau, et un mode de composition statique du personnage. La jeune religieuse impliquée dans une histoire d'amour matériellement impossible est considérée comme personnage réussi lorsqu'elle se plie aux exigences de l'intrigue et aux desseins du narrateur. Ces religieuses qui évoluent peu sont en majorité des personnages "plats", sans profondeur psychologique. Mais ce serait fausser les perspectives que de les comparer avec une soeur Josée ou une soeur Anna qui, elles, forment le principal sujet d'analyse dans des oeuvres construites autour des besoins profonds d'une religieuse qui retourne à la vie séculière.

Nous avons constaté aussi qu'au niveau de l'action romanesque, les vieux ressorts du roman d'aventures: les enlèvements, les promesses, les stratagèmes pour défier l'autorité paternelle et les décisions subites, disparaissent peu à peu du roman en tant qu'éléments associés à la vocation religieuse. D'autres motifs les remplacent. Dans le roman de la terre se dessine alors ce que nous avons nommé des vocations sociologiques, c'est-à-dire ces entrées au couvent qui ne découlent plus du besoin d'une intrigue, mais plutôt d'influences familiales, cléricales et sociales. Sans reprendre l'analyse de la vocation des "religieuses de la famille", nous en signalons quelques caractéristiques générales: l'amour humain a très peu de place; l'attrait d'un idéal et le désir du salut éternel pour soi-même et pour ses proches sont les principaux motifs. Néanmoins, ces entrées, tout comme les vocations apostoliques qui s'inspirent d'une cause patriotique ou missionnaire, ne découlent pas vraiment d'un choix personnel. Elles sont plutôt la conséquence d'un conditionnement dû à l'imprégnation de valeurs religieuses et à l'influence d'un nationalisme quelque peu raciste.

Considérés comme instruments d'une thèse, les jeunes filles qui entrent au couvent deviendront, à l'exemple de leurs éducatrices, des religieuses admirables en tout point. Elles n'ont d'existence dans le roman qu'en relation à la cause à soutenir et à la propagande, plus ou moins manifeste,

qui sous-tend le roman. Le point de vue privilégié dans le discours est celui d'un narrateur, généralement peu préoccupé des questions d'esthétique romanesque.

Les religieuses professes disparaissent aussitôt qu'elles ont émis leur opinion ou accompli auprès d'un protagoniste une fonction d'adjuvant. Mère Catherine dans la Sève immortelle appuie les idées patriotiques de l'auteur et influence le choix de son protégé, Jean de Tilly. Mère Sainte-Anastasie et mère Marie-des-Anges dans les romans de Lionel Groulx et d'Adélard Dugré remplissent des rôles semblables auprès de jeunes filles. L'autorité de ces femmes connues et estimées donne de la force aux idées de l'auteur. Le narrateur n'abandonne jamais une perspective idéalisatrice, qui, dans ce contexte, enlève aux religieuses toute caractéristique qui les individualiserait. Ces personnages sont "plats", puisqu'ils se résument à la personnification d'une idée ou d'une grande vertu. En tant que porte-parole de l'auteur, ce sont des personnages réussis puisque leurs qualités en font des modèles, destinés à retenir l'attention du lecteur et à influencer son jugement.

Analyse psychologique

Une dernière catégorie de personnages à prendre forme au XIX^e siècle dans l'oeuvre de Laure Conan est bien représentée par les futures religieuses Mina Darville et Gisèle

Méliand. L'aspect psychologique et mystique de la religieuse fictive est alors développé avec justesse. Des changements dans le mode d'écriture et dans le point de vue expliquent la nouveauté du personnage. En instaurant l'analyse psychologique dans le roman, Laure Conan créait des religieuses plus complexes. Elle les dotait d'une épaisseur psychologique, et, selon la classification de Forster, elle en faisait des "round characters". Le discours à la première personne change de façon significative l'image de la religieuse fictive. Joseph Marmette avait quelques fois cédé l'angle de vision à un héros déçu de voir sa fiancée entrer au couvent, mais Laure Conan est la première à donner à la religieuse une vie intérieure profonde.

Les critères d'évaluation de la réussite de tels personnages sont alors la vérité psychologique et la vraisemblance. Ces "êtres humains fictifs" n'ont de présence, de signification qu'en fonction d'une cohérence interne et d'une consistance psychologique. Gisèle Méliand est un personnage réussi, plausible. Elle évolue dans un monde fictif original mais conséquent, tout baigné de sentiments religieux. Cette future religieuse est conditionnée par l'alternance de moments d'exaltation et de désespérance. Ainsi montrée de l'intérieur par un narrateur sensible aux problèmes de la souffrance, de la foi, de la sincérité et de la recherche d'un équilibre psychologique, cette candidate

à la vie religieuse est apte à servir de modèle. Certaines romancières, telles Cécile Beauregard ou Virginie Dussault et, un peu plus tard, Adrienne Maillet, s'en inspireront sans doute pour créer des candidates à la vie religieuse. Beaucoup de romans qui semblent destinés à la jeunesse, entre autres ceux de Michelle Le Normand et ^{de} Berthe Potvin, reprennent l'approche psychologique du personnage. Elles prêtent à leur héroïne les caractéristiques d'une "âme d'élite", assoiffée d'Absolu et de dépassement de soi.

C'est ici qu'il faut situer les jeunes filles qui, dans les romans historiques de Pierre Benoît, ont compris que l'entrée au couvent les situe dans la lignée des grandes religieuses qui revivent dans la fiction: Marguerite Bourgeoys, Marguerite d'Youville et mère Sainte-Hélène. Le sens d'appartenance à la race canadienne-française et la fierté de ses origines sont quelques facteurs d'ordre historique et psychologique qui déterminent certaines vocations. La fidélité aux valeurs culturelles explique en partie la vocation de Marie Guillaumin dans le roman de Benoît. Chez quelques aspirantes, les forces qui créent une "situation dramatique", au sens ou l'entend Souriau, sont inscrites dans la nature même du personnage. La candidate est perçue comme un être humain capable de faire un choix personnel. Le personnage romanesque accède ainsi à une certaine autonomie, et sa présence n'a plus à se justifier par les besoins d'une

intrigue ou d'une thèse d'auteur. Tout en étant des êtres d'exception, ces jeunes religieuses ont un certain sens du divin et du sacré. Par leur surestime des valeurs religieuses, elles rabaissent les valeurs profanes et séculières. C'est à leur suite que nous plaçons les filles qui, dans Vous qui passez de Léo-Paul Desrosiers, désirent entrer au couvent. Malgré un refus, elles deviennent pourtant de véritables mystiques; sans avoir l'habit religieux, elles mènent une vie de recluses. Intérieurement, elles sont consacrées à Dieu et poursuivent des valeurs spirituelles.

Une religieuse réaliste

Mais avant d'en arriver à une présentation aussi fidèle à la réalité psychologique et religieuse, la religieuse fictive avait subi des changements considérables. La "bonne soeur" idéalisée dans le roman traditionnel s'était graduellement transformée en un être humain avec ses failles, ses défauts. Leurs auteurs tout préoccupés de problèmes individuels et sociaux, les romans d'analyse et de mœurs urbaines ou paysannes qui s'implantent vers 1940 devaient, peu à peu, offrir des personnages plus vraisemblables.

Quelques représentations de religieuses proviennent à la fois de l'approche traditionnelle élogieuse et de l'utilisation de moyens techniques empruntés au réalisme: observation du réel, attention aux détails et transposition de personnages

dans un univers que l'on veut semblable aux réalités sociales et religieuses de l'époque. La Championne illustre justement cette confusion de deux tendances contradictoires. L'élogieux discours d'adieu que la mère adoptive de Marie-Jeanne Ricard prononce est un hors-d'oeuvre qui détonne avec l'ensemble de ce roman "réaliste", où sont décrites avec précision et de façon extensive les démarches qui précèdent l'entrée au couvent de cette fille parfaite.

Quelques religieuses dans le roman de Pierre Benoît sont empruntées à l'histoire. Pour créer l'illusion du vrai psychologique, l'historien-romancier leur prête des paroles et des gestes naturels. C'est pourquoi Marguerite Bourgeoys prend vie en tant qu'être fictif dans la première partie de Martine Juillet, fille du roi (1945). Vers la fin, ébloui par la grandeur du personnage, Pierre Benoît se laisse prendre à la tentation de faire un éloge. L'ajout des religieuses historiques dans le roman a influencé la conception traditionnelle de la religieuse fictive. Des soucis d'exactitude, de précision et de véracité l'ont rapprochée de la réalité objective extérieure au roman. Il n'est certes pas facile de placer une religieuse connue dans un roman; il semble bien que la biographie, romancée ou non, convienne mieux à un tel projet. Pierre Benoît ainsi que Léo-Paul Desrosiers s'intéresseront donc par la suite à la biographie de deux illustres pionnières de Montréal, Jeanne Mance et Jeanne

Le Ber. Dans ces cas, l'histoire remplace avantageusement le roman. Vers 1960, la représentation d'une religieuse idéale ou conforme aux réalités spirituelles et mystiques disparaît tout à fait du roman.

Les autres religieuses que Pierre Benoît invente sont réussies. Elles sont perçues comme des êtres qui évoluent, même si c'est vers un état de vie idéal, préconisé pour des raisons religieuses et patriotiques. La perspective dans laquelle ces personnages prennent vie est constamment celle du narrateur. L'auteur s'implique dans son oeuvre qu'il domine entièrement. Malgré des techniques nouvelles qui prêtent vie aux religieuses, elles n'en sont pas moins des êtres exceptionnels, différents et supérieurs à la moyenne des gens représentés. La distance psychologique produite par le contexte historique les éloigne encore davantage du lecteur, qui demeure légèrement sceptique devant une surabondance de grandeur qui dépasse l'ordinaire.

En regroupant les religieuses selon leurs points communs, tant sur le plan du discours que sur celui de la conception de la vie religieuse, nous avons constaté que deux tendances marquées commencent à poindre au moment où le nombre de religieuses idéalisées diminue et prend fin. Les oeuvres charitables à accomplir étaient leur seule raison d'être, et leur présence comportait surtout des responsabilités morales et spirituelles. Les traits dominants de ces religieuses modèles repoussaient dans l'ombre leur composante

physique, qui se limitait généralement au regard, à la voix et à quelques traits généraux. Aucun goût personnel, aucun dilemme humain, aucune difficulté psychologique n'avaient osé affleurer à la conscience de ces femmes surhumaines. Les problèmes qu'elles envisageaient étaient ceux des autres.

Mise à part l'hospitalière Andrée d'Auteuil du roman mélodramatique l'Amour trompé, à peu près aucune religieuse professe n'avait eu des difficultés et des hésitations intérieures. Cette religieuse, que René d'Arcy montre par le biais de lettres et du journal de l'ami médecin, possède peu de profondeur intérieure. Ses gestes et paroles semblent plus conventionnels que vraiment personnels; ils sont plutôt des clichés repris par un narrateur, que la manifestation d'aspirations personnelles et d'hésitations intérieures. L'angle de vision placé chez un narrateur-protagoniste, qui, de plus, est amoureux de la religieuse, ne confère pas automatiquement un semblant de vie au personnage. L'autonomie et la cohérence intérieure font défaut à ce personnage, visiblement manipulé par le destin et un auteur qui se dissimule gauchement derrière un narrateur, médecin comme lui.

Pareillement, Adrienne Maillet crée un narrateur dont le métier est le même que celui de l'auteur. La narratrice-romancière de Trop tard, qui prétend rapporter le journal intime de Suzanne Nevers, perçoit subjectivement ce personnage. Un regard admirateur transforme finalement cette jeune

religieuse en modèle de dévouement. Pourtant l'analyse psychologique de Suzanne est assez bien menée et offre suffisamment de prise pour que la future religieuse soit perçue comme vraisemblable.

Une religieuse imparfaite

Vers 1950, quelques religieuses qui jouent un rôle secondaire ont un semblant de vérité. La directrice d'école que Roger Viau place auprès de Jacqueline Malo dans Au milieu la montagne ne correspond plus au modèle traditionnel. Vue par une élève humiliée, la religieuse prend des airs de suffisance et de dureté. Son rôle prophétique consiste à prévenir cette fille d'un milieu modeste contre les risques d'une trop grande ambition. Plus poussée, l'analyse psychologique que Robert Elie fait d'une autre directrice d'école prend des accents de vérité. Le narrateur d'Il suffit d'un jour révèle les hésitations et les regrets que cette religieuse éprouve après avoir sévèrement traité une élève. Ce regard neuf sur la religieuse la transforme en être humain et la rapproche de l'adolescente aux prises avec des difficultés psychologiques normales. Cette femme vulnérable qui s'analyse reconnaît sa conduite injuste et tente de comprendre les motifs de ses gestes impulsifs. Le narrateur n'insiste pas; mais il a suffi de quelques paragraphes laissant paraître le côté humain du personnage, pour que l'image conventionnelle soit modifiée. Le point de vue du narrateur

omniscient lui prête vie, l'espace de quelques épisodes, et cela suffit pour que le lecteur se souvienne des confidences sincères de cette directrice, différente des éducatrices parues antérieurement. Malgré leur subjectivité, la perception du lecteur ainsi que sa conception de la religieuse et de l'être fictif sont des facteurs impondérables qui comptent comme critères dans l'évaluation de la réussite des personnages romanesques.

Avec la révolution tranquille, deux façons de représenter la religieuse fictive s'affirment et évoluent de façons différentes. Un point de vue placé à l'extérieur du personnage révèle à la fois la perception du narrateur et celle des autres personnages. Par contre lorsque le point de vue coïncide avec la conscience de la religieuse, il en laisse apercevoir jusqu'aux pensées les plus secrètes. Peu à peu les romanciers adopteront un point de vue rétrospectif. Généralement, la mémoire reconstruit le passé et rappelle le souvenir de religieuses éducatrices. Au cours d'une visite à son orphelinat, Vézine, dans le roman de Marcel Trudel, prend conscience de la disproportion entre ses réminiscences et les réalités de l'orphelinat telles qu'il les perçoit adulte. Jadis les religieuses semblaient grandes et l'orphelinat immense aux yeux de l'orphelin craintif. Maintenant, les choses et les personnes reprennent des dimensions plus restreintes. Le phénomène de grossissement s'explique en partie par la subjectivité du regard et par cette facilité qu'ont les enfants de transformer le réel.

Conscients des richesses du regard de l'enfant et des possibilités qu'il offre à une technique d'écriture, plusieurs romanciers montrent les choses sous cet angle. Les enfants imaginatifs comme Bérénice dans l'Avalée des avalés et ses fantaisies, Pierrot dans Une chaîne dans le parc et son histoire de corneilles maléfiques, le narrateur des Enfants du bonhomme dans la lune qui conserve un souvenir émerveillé de la soeur Brigitte de son enfance et Béatrice dans La grosse femme d'à côté est enceinte avec sa soeur Fatimette au suicide imaginaire, sont tous des enfants doués et inoubliables.

L'une des plus prolifiques petites filles dans l'ensemble du roman canadien-français est sans contredit Pauline Archange. Le point de vue rétrospectif d'une narratrice-protagoniste crée des religieuses originales et vivantes. Marie-Claire Blais n'hésite pas à reprendre la technique du portrait, mais les détails retenus pour décrire une soeur Sainte-Scholastique sont ceux qui impressionnaient la fillette de six ans. Par contre, mère Sainte-Alfrêda sera un personnage davantage nuancé et individualisé parce que le regard de Pauline adolescente est plus différencié. Débordant le cadre d'un point de vue limité par l'emploi du "je", Pauline se glisse dans la pensée de la religieuse et interprète ses gestes et expressions. Parfois elle laisse la parole à son amie, dont les perceptions s'ajoutent aux siennes pour compléter le portrait. Ce mode de représentation du personnage

s'avère efficace puisque la religieuse qui est montrée de l'intérieur et de l'extérieur est plus vraisemblable. En individualisant son personnage, la romancière lui donne vie et consistance. De toutes les religieuses dans l'ensemble de l'oeuvre de Marie-Claire Blais, la supérieure de Notre-Dame-Des-Fous est l'une des mieux réussies. Le fait qu'elle incarne le puissant archétype de la Terre-Mère ajoute une aura affective, qui rejoint le lecteur attentif aux discours de cette femme fascinante, qui ne subjugue pas que Pauline Archange.

La vision limitée qu'adoptent bon nombre de narrateurs et de narratrices de romans-confidences produit une tout autre impression, surtout si le regard rétrospectif s'arrête aux apparences. Les personnages secondaires ou épisodiques qui n'ont parfois qu'un rôle thématique sont souvent des caricatures. Mais il arrive que la religieuse ait des traits physiques déplaisants qui forment un contraste avec ses qualités morales. Malgré des mains difformes, des yeux agrandis par d'épais verres et une démarche grotesque, soeur Sainte-Brigide dans le roman de Thérèse B. Bayol n'en est pas moins une directrice compétente et une bonne éducatrice. Ce mode de représentation nouveau, qui tient compte du positif et du négatif, évite la simple caricature qui consiste à grossir un aspect dans le but de diminuer ou d'amuser.

Quelques auteurs recourent à l'humour pour montrer des religieuses sous un jour nouveau. Certaines descriptions, comme celle que Jacques Ferron fait de mère Agnès-de-Jérusalem dans son parloir, reprennent la technique du portrait traditionnel, mais alors le point de vue légèrement moqueur transforme la religieuse en personnage de conte ou d'anecdote comique. Ainsi caricaturées, la supérieure du couvent du Précieux-Sang et la soeur de la Congrégation qui s'identifie à la Sainte Vierge dans le Ciel de Québec sont uniques et originales. Le narrateur se place tout près de ses personnages et les dirige à son gré. Ce théâtre de marionnettes comiques produit l'effet voulu: faire rire, sans plus. C'est là le critère d'évaluation de réussite de ces religieuses ridiculisées qui n'ont de présence dans le roman que ce qu'il faut pour amuser.

Quelques autres religieuses associées à des éléments fantastiques sont aussi des caricatures: le "mince sourire", les "dents aiguës et cariées" et les incantations d'Esmalda Corriveau dans le roman de Roch Carrier défigurent l'image traditionnelle. Cette sorte de religieuse possède son contraire dans le roman: l'évanescence soeur Claire qui, dans le Coeur de la baleine bleue, incarne la pureté, la tendresse et la douceur. La fantaisie se fait poésie lorsque le narrateur ou un personnage associe mort et blancheur. La métaphore, la parodie et la rêverie deviennent des moyens efficaces pour créer une image de religieuse fantastique,

chimérique ou merveilleuse. La densité de l'atmosphère et l'envoûtement produits sur le lecteur deviennent alors les critères de réussite de telles situations, où une religieuse irréelle entre en scène. La religieuse angélique de jadis s'est métamorphosée: une sorcière est sortie de la chrysalide. La sorcellerie désorganise le réel par un renversement des valeurs et des situations. La démesure conduit à un dépaysement total, qui devient alors l'un des critères de réussite de l'imaginaire fantastique. Une religieuse comme Julie Labrosse peut donc être considérée comme une sorcière fictive réussie.

Technique du point de vue

Le point de vue extérieur adopté dans les romans traditionnels offre habituellement une image incomplète de la religieuse. La technique du portrait modifiée se prolonge parallèlement à un mode de composition plus dynamique, qui consiste à révéler le personnage en action. Le récit à la première personne, qui se prête bien à l'analyse psychologique et à l'introspection, crée une religieuse d'apparence plus vraie. La vision "par-derrière", qu'adopte le narrateur qui dit "je", révèle la vie et les pensées de la religieuse d'une façon subjective. C'est le point de vue qu'utilise Angéline de Montbrun, lorsqu'elle imagine l'existence de Mina Darville au couvent. Bien mené, le récit à la troisième personne peut produire une impression similaire

ou même augmenter la vraisemblance, puisque la perspective est élargie. Par contre l'une des meilleures façons de montrer ce qui se passe à l'intérieur de la religieuse, c'est de lui donner la parole. Sous forme de journal intime, le Portique de Michèle Mailhot permet au lecteur de suivre l'évolution psychologique de la postulante. Toutefois, cette vision comporte certains inconvénients: elle est limitée aux seules impressions de la narratrice. La richesse de ce personnage lui vient du discours symbolique qu'elle emprunte spontanément.

Il semble que la technique du point de vue double, c'est-à-dire intérieur et extérieur, soit plus propice à communiquer l'impression que le personnage possède une vie intérieure féconde, qui se déroule à la fois sur le plan concret externe et au niveau des profondeurs internes. L'écriture romanesque à la troisième personne utilisée dans les Enfants du sabbat et Cogne la caboche offre une vision plus complète des personnages; en effet, le narrateur sait des choses que la religieuse ignore. De plus, par la vision illimitée, le narrateur peut se permettre, moyennant quelques petits artifices techniques à peine perceptibles, telle la forme verbale à l'imparfait, de pénétrer la pensée au moment où elle prend forme de mots. Le discours de soeur Anna est d'une richesse et d'une densité symboliques inédites dans le roman canadien-français. Cette forme d'écriture se prête bien à l'analyse des profondeurs du personnage.

Quant à Julie Labrosse, sa nature de sorcière échappe à l'analyse complète. Son histoire s'interprète comme un récit fantastique, un conte extraordinaire où les personnages ne sont qu'apparences d'êtres humains. Si d'un côté la religieuse idéalisée faisait partie d'un monde supérieur et surhumain, la religieuse sorcière rejoint l'univers inférieur de l'infrahumain. Pour bien comprendre cette dialectique de l'imagerie religieuse et de la dimension symbolique verticale qui place en haut les anges et en bas les démons, nous tenterons de faire une synthèse de l'ensemble des images, des symboles, des mythes et des archétypes qui enrichissent le personnage de la religieuse.

DISCOURS SYMBOLIQUE

Les objets, les lieux et les personnes qui entourent la religieuse forment un réseau de relations significatif. Le langage, les associations spontanées et les images récurrentes constituent les éléments révélateurs d'une conception du personnage. Le discours symbolique utilisé dans l'ensemble du roman évolue sur un mode à la fois linéaire et cyclique. Parallèlement au renouvellement de la technique, il se produit des changements dans le discours imagé désignant la religieuse. Certains mythes et archétypes de la femme

qui s'incarnaient de façon confuse dans les premières religieuses apparaissent avec plus de force et de prestige dans des romans plus récents.

Premiers symboles

Les premiers symboles littéraires associés à la religieuse et à la vie conventuelle sont empruntés au vocabulaire des romantiques. La vie religieuse est comparée à un "port calme après la tempête". Les murs forment une enceinte protectrice dont la signification est symbolique. La grille du parloir, la porte de l'entrée principale et les énormes clefs deviennent des symboles de réclusion, de séparation, alors que les cloches et les voix des religieuses qui chantent l'office sont des manifestations audibles d'un monde mystérieux et inconnu. L'image de "mort au monde" transforme le couvent en un "tombeau" où vont s'ensevelir de malheureuses jeunes filles.

Le roman prend à son compte le vocabulaire de l'amour sacré propre au mysticisme chrétien. Les "éternelles fiançailles" avec un "Epoux céleste" expriment de façon valorisante le destin qui attend les amoureuses déçues qui entrent au couvent. Le symbolisme des cérémonies de prise d'habit et de profession comporte des contrastes: la robe de mariée, les fleurs et le chant qui représentent la joie s'opposent à la tristesse exprimée par le drap mortuaire,

les cheveux que l'on coupe. Comme en une cérémonie d'initiation, la jeune religieuse est "consacrée", mise à part pour le service divin. Cette fille actualise l'archétype de la vierge intouchable, belle est distante, projection du complexe de l'anima que tout homme porte dans la partie inconsciente de la psyché. Le mythe du héros s'associe à ces histoires de futures religieuses. Dans le roman, la femme est généralement la récompense du héros victorieux. Lorsque ce dernier se trouve vaincu, la jeune fille, par fidélité, donne sa vie à Dieu. Le désir profond d'un amour idéal et permanent inscrit dans l'inconscient se manifeste dans ces histoires. L'irrévocabilité des vœux, signalée à maintes reprises, corrobore cette volonté de permanence appliquée aussi à l'amour mystique.

La comparaison de la vie religieuse à une "rivière paisible et profonde entre deux murailles de granit", que Laure Conan crée sous la plume d'Angéline de Montbrun, suggère l'austérité de cet état de vie qui exige la résignation et la soumission à la volonté divine. Le mépris du "monde" et un pessimisme foncier, qui s'expliquent par une spiritualité janséniste, ne semblent pas effrayer les candidates à la vie religieuse. Laure Conan offre une conception sévère de la vie conventuelle. Ne dit-elle pas que Mina a désormais "l'âme au ciel, le corps dans la tombe"? Cette division intérieure qui caractérise Mina ne semble pas causer

de traumatisme, puisqu'il s'agit d'images signifiant des réalités spirituelles. Et pourtant chez soeur Josée du Portique, cette dualité du corps et de l'âme sera source de tension, un dilemme de conséquence pour la jeune postulante à la recherche de son unité intérieure.

Dans les romans du XIX^e siècle, un second niveau d'imaginaire est nettement perçu. Il s'agit d'un monde à part fait d'exaltation, de grandeur d'âme et de mysticisme. La religieuse que l'on dit "sainte" se rapproche des anges et participe d'un univers surnaturel. Cette conception généralement répandue dans le roman du XIX^e siècle se prolonge jusqu'en 1979. La haute idée qu'Angéline de Montbrun se fait de son amie Mina, cette "vierge qui dort là-bas sous la garde des anges", trouve un écho dans la conception idéalisatrice que Rachel Delisle, la future soeur Anna, se fait de ses éducatrices, des femmes parfaites à qui elle rêve de ressembler. Il suffit de relire quelques-uns des nombreux portraits de religieuses pour constater la récurrence du mot "angélique". La confidente d'Angéline de Montbrun est un "ange de compassion"; telle supérieure a une "douceur angélique"; les premières religieuses de Ville-Marie sont les "anges de la colonie"; Jeanne Morin est la "soeur de ces âmes aux ailes blanches"; Bella (soeur Saint-Arthur) est un ange qui ramène son ami malade sur "le chemin du ciel". Dans les romans contestataires, l'ange se fait démon dans le vocabulaire

d'enfants espiègles. Les copains de Bertrand Leblanc donnent le surnom de Marie-des-démons à leur institutrice, mère Marie-des-Archanges.

Le roman du XIX^e siècle, comme celui d'une partie du XX^e siècle, est marqué par une conception théocentrique de l'existence. Les personnages croyants se laissent conduire par une volonté divine, qui correspond à peu près à ce que les auteurs classiques appelaient la "fatalité". Les romanciers diront quelquefois, en parlant d'une héroïne, qu'il fallait que sa "destinée" s'accomplisse. Cette conception paraît dans les histoires de religieuses analysées dans les chapitres I et II de la présente étude. Au moment où un courant romantique assez vague marque la littérature canadienne-française, les romanciers composent un monde idéal et des religieuses exemplaires. Bien qu'ils empruntent souvent leurs sujets et leurs thèmes à la réalité, ils peignent la société et les êtres, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils voudraient qu'ils soient.

Symbolisme du personnage

La religieuse professe revêt le caractère d'une mère aimante et protectrice. Cet autre archétype de la femme semble surgir d'une nécessité littéraire; en effet, au XIX^e siècle, presque toutes les héroïnes de roman sont des orphelines qui ont étudié au couvent ou qui viennent y chercher un abri. Ce rôle de suppléance accentue le caractère

maternel de la religieuse enseignante. En soignant les corps, l'hôpitalière s'associe elle aussi à cet archétype d'une mère toute de bonté, symbole de dévouement infatigable. L'idéalisme qui sous-tend les romans à thèse exploite la religieuse fictive comme symbole de fidélité et d'appartenance à une race survalorisée. Les auteurs du XIX^e siècle jettent un regard ébloui et admirateur sur la religieuse; dans les débuts du XX^e siècle, ce regard devient intéressé. Le personnage est tout désigné pour appuyer une propagande qui sera apostolique et nationaliste.

Peu d'images servent à la description des grandes religieuses. Toutefois, le symbolisme du personnage est parfois souligné. Pierre Benoît affirme que Marguerite Bourgeoys était devenue le "superbe symbole" des débuts de Montréal. Mère Catherine dans le roman de Laure Conan est l'image vivante de la fidélité au pays, de l'attachement à la race et de la confiance en Dieu. Lionel Groulx fait de mère Sainte-Anastasie un symbole de fidélité à la langue française et d'engagement dans la lutte pour la sauvegarde des droits. Dans l'Emprise, Laurent Barré intervient directement dans le texte pour expliquer le symbolisme de ses personnages. La fille déchue qui se réhabilite signifie que le salut est possible pour le Canadien, à la condition qu'il reconnaisse son infidélité à la terre et renonce au luxe et à l'emprise

d'une société matérialiste. En revêtant tous les traits de bonté et de compassion, la jeune religieuse sera une sorte de "rédemptrice", une égale d'Irénée Dugré qui entre à la Trappe.

La religion personnifie une mère miséricordieuse qui accueille tous ses enfants, même les "déserteurs du sol". En devenant religieuse, Geneviève Grandpré expie son escapade avec un Anglais protestant, mais elle représente aussi le type de la Canadienne qui consacre sa vie à Dieu dans le but d'accomplir, comme on le disait à l'époque, des "oeuvres de miséricorde spirituelle et corporelle". Tout autant que la "mère de famille" traditionnelle, mais sous un mode différent, elle est un symbole de fécondité et de continuité de la race.

Certaines images sont des clichés empruntés au vocabulaire romantique. Quelques religieuses sont comparées à des astres du ciel: la mère adoptive de la Championne évoque l'étoile pour désigner la future religieuse. L'hospitalière décrite dans l'Erreur de Pierre Giroir est à la fois un "ange" et une "étoile dans la nuit". Le symbolisme cyclique des saisons dans la vie d'Euchariste Moisan rejoint les mythes cosmiques. Ses filles Malvina et Eva sont de belles gerbes toute mûres que le cultivateur présente au Dieu de la moisson dans l'espoir de recevoir richesse et bénédictions. Ces vies offertes à Dieu ou à la déesse Terre rappellent les sacrifices antiques d'agneaux purs et sans tache. Ces nouvelles religieuses sont la "fine fleur du froment" consacrée à Dieu.

Rien d'étonnant à ce que les romanciers leur reconnaissent des qualités exceptionnelles, mais surtout une douceur et une docilité exemplaires.

Au moment où Ringuet publie Trente Arpents, la conception théocentrique de l'existence est en voie de disparition dans le roman. Dans des oeuvres parallèles, l'homme paraît comme le centre d'intérêt, l'objet des préoccupations majeures des romanciers. Les droits à la liberté et à l'autonomie s'affirment. Certaines religieuses fictives appuient ces revendications. A cette période de "démystification" de la religieuse correspond un changement dans la "vision" du romancier qui observe attentivement les réalités et en rend compte dans son oeuvre. Un mouvement de sécularisation marque la société canadienne-française et, conséquemment, le sens du sacré diminue. L'image d'une religieuse "désacralisée" paraît alors dans le roman.

Bien qu'il s'agisse d'un personnage secondaire, Suzanne Aquinault, renvoyée du noviciat dans Fontile de Robert Charbonneau, annonce un nouveau type de religieuse. Soeur Josée du Portique prolonge en l'approfondissant ce type de religieuse qui ne se soumet pas facilement à des cadres désuets, à des coutumes et à une mentalité périmées. Cette jeune femme s'affirme gauchement, mais sa lucidité la rend pathétique. Son discours devient symbole lorsqu'elle tente d'exprimer des aspirations encore à demi inconscientes. Soeur Josée est un personnage unique dans le roman des années

soixante, car, généralement, les religieuses ont un rôle secondaire. Des épithètes imagées leur sont accolées, par des gens du milieu populaire. Les enfants dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais ne craignent pas de traiter les religieuses de façon irrévérencieuse. Pour l'amie de Pauline Archange, les soeurs sont des "folles", des "araignées noires" aux "p'tites pattes jaunes". Dans les romans de Claude Jasmin et de Michel Tremblay des termes plus vulgaires, tel "pisseuses", côtoient des images de "corneilles soutanées" ou "d'oiseaux noirs funestes".

La religieuse mythique

Pour les enfants imaginatifs que sont le Pierrot d'Une chaîne dans le parc et Béatrice dans La grosse femme d'a côté est enceinte, l'image de la "corneille" donne accès à un univers fantastique. Dans l'imaginaire enfantin, les religieuses s'assimilent facilement à des personnages mythiques: dans le conte de Pierrot les méchantes religieuses sont des corneilles ou des sorcières, alors que la religieuse aimée est représentée par une princesse prisonnière. Pour l'orphelin, l'image maternelle est un élément positif compensateur. La soeur-corneille qui s'envole par le fenêtre, devant le regard étonné de Béatrice, symbolise le besoin d'évasion. Beaucoup d'enfants entourent la religieuse d'une aura fantastique ou merveilleuse: l'étrange soeur Brigitte du roman de Roch Carrier qui s'évade pieds nus dans la neige est

presque irréelle dans l'imagination du petit garçon. Aux yeux de Clément dans Corridors, sa soeur Germaine est transparente, et son entrée au couvent la déshumanine encore davantage.

Deux sortes de religieuses mythiques surgissent dans les histoires d'enfants et dans le roman contestataire: les bonnes et les méchantes qui sont identifiées comme "fées" et "sorcières". Thérèse B. Bayol caractérise ainsi la directrice, soeur Sainte-Brigide: "sorcière maléfique sortie des contes de Perrault", qui sautille comme un "crapaud d'anthracite" dans les couloirs.

L'une des religieuses mythiques les mieux réussies, à notre avis, est la supérieure de Notre-Dame-Des-Fous, qui fascine Pauline Archange. Le symbolisme de ce personnage rejoint l'archétype de la Grande Mère. Cette sorte de religieuse, telle une déesse-mère chez qui l'humain et l'exceptionnel s'amalgament de façon "merveilleuse", sait lire dans la tête de ses malades et dans celle de Pauline. Les attributions de la religieuse traditionnelle sont moins évidentes chez cette supérieure qui admet ne rien comprendre au mysticisme de certains capucins. Tout sentimentalisme naguère associé à la religieuse fictive s'est dissout. L'imagerie pieuse des hospitalières idéalisées dans les romans antérieurs disparaît du roman. La désacralisation de la religieuse coïncide avec la perte du sens du sacré et du religieux. Mais une religion primitive se manifeste à travers mythes et archétypes.

Le courant réaliste qui, durant les années quarante et cinquante, s'opposait à une idéalisation outrée, est bientôt remplacé par un intérêt croissant pour l'ésotérisme et les sciences occultes. Par conséquent, une conception de l'existence qui tient compte du mystère et de l'exceptionnel rapetisse l'être humain. Il n'est plus perçu comme roi et centre de la création. Les romanciers et les romancières qui parlent encore des religieuses se tournent vers des réalités et des thèmes inexploités. La vie psychologique de la religieuse, ses pensées, ses désirs, ses goûts et ses déceptions sont l'objet d'analyses plus approfondies. La richesse de son être profond se prête même à la psychanalyse. C'est alors que resurgissent des images, des symboles, des archétypes enfouis depuis toujours, mais prisonniers de tabous et de la censure morale et littéraire. Une tendance, que nous qualifions de "surréaliste", transforme la religieuse fictive de façon radicale. Le regard amusé, étonné ou mystifié qui se pose sur la religieuse la transporte dans un univers entièrement imaginaire, sans ressemblance précise avec le réel extérieur à la fiction.

Le symbolisme des romantiques permettait l'évasion vers un monde surnaturel; le symbolisme des "surréalistes" canadiens-français devient plongée dans un univers qui dépasse les réalités courantes. Le mystère, l'au-delà, l'inconscient: tout ce qui fascine, intrigue, étonne la

conscience devient matière à prospection dans le roman. Le symbole rend possible, selon l'expression de Mircea Eliade, "la libre circulation à travers tous les niveaux du réel"³. Certains objets, certaines personnes deviennent des signes du sacré, lorsque la subjectivité de l'observateur leur confère ce caractère. Puisque, le sacré signifie ce qui est "mis à part" pour le service divin, la religieuse traditionnelle revêt cette caractéristique. Dans un monde qui ne croit plus en Dieu ni au sacré, mais se laisse attirer par les mystères cosmiques, la religieuse devient un être mythique, une femme-symbole surréaliste.

Carl Gustav Jung, spécialiste de l'inconscient et de l'imaginaire dont la conception de l'être humain semble avoir marqué les romanciers des dernières décennies, reconnaît la fonction médiatrice du symbole:

C'est parce que d'innombrables choses se situent au-delà des limites de l'entendement humain que nous utilisons constamment des termes symboliques pour représenter des concepts que nous ne pouvons ni définir, ni comprendre pleinement⁴.

La fonction médiatrice du symbole qui relie l'être humain à ses profondeurs immanentes et à une transcendance infinie est aussi perçue comme un pont entre le conscient et l'inconscient.

3 Citation de Jean Chevalier dans "l'Introduction" du Dictionnaire des symboles, p. XIX.

4 Ibid., p. XVIII.

C'est dans cette perspective équilibrante que nous interprétons les nombreux symboles associés à la religieuse, en particulier dans les romans de Michèle Mailhot et de Gabrielle Poulin.

L'image de la statue qui désigne la religieuse est polymorphe. Une première fois dans le roman, Cécile Beauregard applique ce symbole à une éducatrice, "belle comme une madone". L'héroïne de Moisson de souvenirs projette ainsi son idéal de perfection. L'auteur de Madame Després reprend l'image de la Vierge, pour décrire la moniale, soeur Thérèse, qu'il compare à une "Pitié" (la Pieta). Pour le malade dans la Mort Rousse, les habits blancs de l'hospitalière s'associent à la blancheur des murs et de la neige. La religieuse ressemble à une "statue de glace", symbole du vide dans la vie du mourant. Jacques Ferron fait prendre une pose de statue à la religieuse en traitement à Saint-Michel-Archange dans le Ciel de Québec. Cette religieuse qui s' imagine être la Sainte Vierge actualise le mythe de la vierge féconde, qu'elle porte en elle et qui remonte de l'inconscient collectif. Soeur Josée utilise quelquefois l'image de la statue pour décrire les religieuses au réfectoire. Ces statues rigides sont des cariatides; celle qui pleure est de plâtre.

Parmi les souvenirs de soeur Josée reparaît la silhouette d'une religieuse, "statue d'acier", bloc de granit, "sainte lointaine" sur un piédestal, surnommée soeur Dolmen.

Au cours de sa rêverie sur le toit de la maison mère, soeur Josée imagine que ses compagnes deviennent des "statuettes de terre calcinées" sous les débris d'un effondrement imaginaire.

Soeur Anna a gardé le souvenir d'une religieuse "belle et noble comme une sainte de vitrail". Elle applique aussi à ses soeurs l'image de la statue. Le retour aux images de l'enfance ajoute un nouveau volet au symbolisme. Les religieuses sont pareilles à des statues, des mortes en sursis qui ont l'air de "poupées au visage jaune et plissé". La communauté est un "peuple de fantômes", un "théâtre de marionnettes". L'image de la "gisante endormie dans son château intérieur" empruntée au conte de "la Belle au bois dormant" exprime avec justesse et poésie la situation de soeur Anna. Le recours aux mythes et aux archétypes donne à cette religieuse des significations étonnantes. La structure mythique du conte pour enfants se prête merveilleusement bien à une analyse fonctionnelle. Quelques grands mythes sont effleurés dans le roman de Gabrielle Poulin. Entre autres, celui du héros se manifeste dans la rêverie où soeur Anna est une petite fille qui s'enfuit d'un couvent-forteresse pour échapper à une supérieure-sorcière.

Tout aussi captive de contenus mythiques, l'ancienne novice dans Papa Boss est un personnage intéressant. Mais alors, le récit de Ferron est enrichi de symboles empruntés

au bestiaire et à la végétation. Les "fougères des soeurs" et les "parquets luisants", ces "clichés" associés aux parloirs de couvent, prennent littéralement vie. Le regard amusé de Ferron transforme des images connues en symboles puissants.

Le renversement de la symbolique de l'amour mystique produit aussi un effet insolite. Le "mystère Héloïse" qui captive Jean-Le Maigre trouve son explication à l'auberge. Le pseudo-mysticisme d'Héloïse déforme des images symboliques et parodie les réalités des "fiançailles célestes", que le roman du XIX^e siècle exaltait. Toutefois le renversement des symboles de la vie religieuses atteint un paroxysme avec les Enfants du sabbat. La sorcellerie avec ses rites, sa magie et ses pratiques occultes est l'inverse de la religion catholique. Certains mystères, entre autres ceux du sacrifice eucharistique et de la nativité, y sont parodiés. La religieuse est l'épouse du Christ: la sorcière est la fille, l'épouse et la servante de Satan. Le renversement devient un procédé littéraire, et les personnages, des symboles de réalités qui les dépassent. Ce roman d'Anne Hébert se prête bien à une analyse fonctionnelle puisque les grandes puissances qui s'affrontent sont les forces antagonistes du bien et du mal représentées par la supérieure, soeur Marie-Clothilde, et la novice-sorcière, soeur Julie. Une métaphore significative résume merveilleusement bien la situation du couvent: tel un bateau il divague sur "les eaux troubles de l'imaginaire".

Par les vertus de l'imaginaire, le diable est entré au couvent. La supérieure, l'aumônier et le grand exorciste sont impuissants devant ses sortilèges. L'ensorcellement prendra fin quand la novice jugera que l'heure est venue de rejoindre l'étranger qui l'attend dans la rue, vêtu d'un "long manteau noir", un "feutre enfoncé sur les yeux". Cet homme mystérieux rappelle le souvenir d'un personnage de légende, l'Etranger vêtu de velours noir et "galonné sur tous les sens", qui avait enjôlé Rose Latulipe. Dans cette première histoire de religieuse fictive empruntée au folklore, le diable n'avait pas eu de prise sur le couvent et le sacré. Et voici que dans l'un des derniers romans étudiés, les réalités sont complètement renversées. Le cycle est complet; la boucle est bouclée. Et la religieuse continue de paraître dans le roman.

Dans l'ensemble du roman, la représentation de la religieuse s'explique par des images mythiques: il y a eu d'abord la femme idéale, mi-humaine, mi-ange qui a longtemps hanté l'imaginaire des écrivains; puis il y a eu la figure maternelle et finalement, son contraire, son double complémentaire, la femme honnie qui fait peur et contre qui il faut se défendre parce qu'elle possède des pouvoirs maléfiques. A ce niveau d'interprétation, la religieuse perd son individualité, et son caractère de femme consacrée. Elle est alors perçue comme une femme, semblable à toutes les autres.

La femme du roman est un être riche et complexe. Ce que nous affirmons de la religieuse en tant que personnage pourrait s'appliquer, avec des nuances toutefois, à la femme fictive en général. L'étude de la religieuse se situe alors dans une perspective plus vaste qui s'intéresse à la représentation de la femme dans le roman canadien-français.

L'accession d'un plus grand nombre de femmes à la carrière d'écrivain est un phénomène littéraire qui s'est accentué depuis les dernières décennies. Leur conception de la religieuse diffère de celle des hommes qui écrivent; la sensibilité est différente et l'expérience est tout autre. La tendance à l'intériorisation du personnage, qui métamorphose la religieuse romanesque tout autant que les autres femmes fictives, est liée au mouvement d'émancipation de la femme. Nous avons perçu chez les femmes qui parlent de religieuses, une très grande sincérité dans leur recherche d'autonomie et de liberté intérieure conduisant à une plus grande individualité.

La religieuse du roman ne se dissocie pas de cette tendance qui marque le roman de la dernière décennie; elle se remet en question elle aussi. Tout en se libérant, la femme devient créatrice; c'est ce qui étonne. La religieuse sert parfois de cible, mais en même temps, elle est l'image qui absorbe le mieux la colère parce qu'elle est associée à la religion, à la mère et à cette image idéale à laquelle la femme a longtemps cru qu'elle devait s'identifier.

Denise Boucher a représenté ce modèle de la femme par son personnage de la statue dans sa pièce de théâtre Les fées ont soif. Dans le roman, cet archétype de la Vierge est parfois représenté par une religieuse, personnage que les romans plus récents tentent de démolir en créant une image contraire, l'envers de la religieuse chaste ou maternelle.

Sortie de la légende, la religieuse fictive a d'abord pris les traits de la belle jeune fille ou le visage d'une religieuse d'âge mûr. Tantôt aimée, tantôt détestée, elle a passé dans le roman, remplissant des tâches charitables, puis elle s'est interrogée sur le sens de sa vie de femme, dans un cadre conventuel. Les dernières religieuses dans le roman se posent les mêmes questions que les autres femmes fictives. Comme ces dernières, elles veulent accéder à une plus grande autonomie personnelle. Elles ne sont plus des êtres désincarnés. La jeune soeur Marie, qui paraît dans le roman Demain tu verras, n'est pas une religieuse comme les autres. Soeur Laura et soeur Cécilia, petit roman de Jean Bousquet, illustre aussi ce nouveau type de religieuse qui n'est pas sûre d'elle-même et qui ne peut plus s'identifier à une institution ou à une oeuvre. Nous prévoyons que la religieuse continuera de paraître encore quelque temps dans le roman. L'évolution du personnage a été marquée par des renversements. Chaque période contestant les valeurs de la période antérieure, il est fort probable que la nouvelle

religieuse qui paraîtra dans les romans à l'avenir soit l'antithèse de la religieuse fantastique des décennies 1960 et 1970.

SIGNIFICATION DE LA RELIGIEUSE DANS LE ROMAN

Il nous est maintenant possible de présenter une vue d'ensemble de la religieuse fictive dans un tableau où paraissent les principaux réseaux de relations et d'associations qui entourent ce personnage dans l'univers romanesque⁵. Nous avons placé la religieuse au centre et, un peu, en retrait, le regard du romancier qui livre sa propre vision particulière de la réalité. Les lignes reliant la religieuse au passé et à la société sont orientées dans les deux sens pour montrer que l'oeil du romancier ou du critique littéraire peut, en regardant la religieuse, percevoir les liens qui la rattachent au passé et à la société. Il peut aussi faire le chemin inverse: en examinant les données historiques dans le roman, il trouvera des religieuses. Le même résultat est obtenu si le romancier observe attentivement la société canadienne-française représentée dans le roman, car les oeuvres caritatives qui répondent à des besoins sociaux sont confiées à des communautés religieuses féminines. Si le

5 Voir le tableau III, à la page 489.

regard du critique s'attarde sur la religieuse fictive, il remarquera donc qu'elle est liée à l'histoire du pays et aux institutions sociales. Si sa recherche est plus poussée, il verra à l'intérieur de son personnage des liens qui le rattachent à des réalités plus mystérieuses et pourtant réelles: la foi chrétienne qui explique son engagement, et l'amour de Dieu qui lui donne son sens véritable. Le roman est aussi analyse psychologique et spirituelle; il rejoint le sacré et se permet une incursion du côté de l'irrationnel et de l'imaginaire.

Aux trois réalités que sont le passé, la société et la religion catholique correspondent dans le roman des valeurs auxquelles la religieuse participe: le sens de l'appartenance, le sens de l'humain et le sens du sacré. Ces trois dispositions résument l'ensemble des réalités associées à la religieuse dans le roman. Le sens de l'appartenance à un peuple, à son passé se manifeste dans les romans historiques et les romans à thèses nationalistes et agriculturistes. Le thème du passé et de l'histoire exploité dans le roman produit des religieuses exceptionnelles. Ce sont des femmes supérieures, grandies par la vision rétrospective et le sentiment de fierté d'appartenir à la race canadienne-française. Ce sentiment est renforcé par la croyance en un destin particulier, en une mission providentielle unique. L'inconscient collectif se manifeste à travers ces personnages de

notre histoire que les romanciers présentent comme des êtres épiques et surhumains. Cette étape première de toute littérature nationale, - qu'on songe à l'Illiade ou à l'Odyssée - marque une première étape de notre histoire littéraire.

La religieuse des débuts est héroïque et suscite l'admiration chez le lecteur de roman, qui s'identifie intérieurement aux personnages de cet univers surfait et mythique. Cette réaction bienfaisante fait prendre conscience de certaines valeurs de notre héritage culturel.

Cependant cette étape dans l'évolution d'une mentalité est tôt dépassée dans le roman: l'écrivain se tourne aussi vers son milieu immédiat et cherche à découvrir des valeurs sociales et culturelles qui puissent alimenter l'oeuvre d'imagination. C'est alors que paraît dans le roman, le portrait de la religieuse active. Ni tout à fait déshumanisée, ni tout à fait accessible, cette religieuse vit dans un monde à part avec ses coutumes particulières, même si elle fait partie d'une société concrète et accomplit des tâches hospitalières et éducatrices. Ce personnage secourable a certaines caractéristiques de la "Magna Mater", cette "Grande Mère" mythique qui nourrit et protège les hommes. La religieuse active est associée aux forces du bien par son dévouement humanitaire et charitable.

La flèche de notre tableau qui relie la religieuse et la société indique d'abord que cette femme est au service

de ses semblables. Il y a chez la religieuse du roman un sens très développé de l'humain, le souci des personnes à secourir ou à éduquer.

Vers 1960, les images de saintes religieuses sont brisées: la religieuse romanesque descend de son piédestal. Une représentation plus réaliste mais tout aussi caricaturée, paraît alors dans le roman. Comment expliquer ce phénomène général, autrement que par des facteurs d'ordre culturel et sociologique ou encore pas une saine réaction de rejet d'institutions perçues comme dominatrices et aliénantes. Un peuple, comme un individu, accède à l'âge adulte et responsable par la prise en charge de sa propre autonomie et le renversement de valeurs traditionnelles. Le romancier qui, comme le poète, est prophète et porte-parole traduit de façon franche et émotive cette transition d'une société maternaliste et protectrice à un état plus libre et responsable. C'est dans ce courant que se situe la contestation de la religieuse identifiée aux valeurs religieuses. L'éducatrice est associée à la puissance et à l'influence d'une mère possessive. Le personnage romanesque qui rejette le milieu familial et conteste ses éducatrices est à la recherche d'une autonomie, d'une harmonie intérieure et d'un bonheur, au moins rêvé, sinon atteint. Nous avons remarqué que les femmes fictives qui parlent de leurs anciennes éducatrices religieuses sont très sensibles à ces besoins profonds.

La religieuse dans le roman est un sujet de recherche qui peut sembler inépuisable. Il y a du mystère chez ce personnage: celui de la femme mythique représentée par plusieurs images archétypales. Une part du personnage reste incompréhensible à cause du sens que la foi chrétienne donne à son existence, qui est participation à un "royaume" spirituel et à l'au-delà. Tout comme les mystères d'Eleusis n'étaient compris que par les adeptes, il se peut que le mystère de la femme consacrée ne soit perçu que par des "initiés". Dans notre tableau, le sens du sacré que nous plaçons sur la ligne reliant la religieuse à la religion catholique correspond au sens de l'exceptionnel, qui se dégage du merveilleux et du fantastique. Certains auteurs déforment les aspects spirituels et mystiques de la vie religieuse et créent des récits merveilleux ou fantastiques. Le roman nous apparaît alors comme la projection d'une imagination qui réinvente et renverse le réel. La fantaisie et le caprice deviennent des puissances génératrices dans l'univers libre et merveilleux de l'art romanesque.

Dans notre tableau de relations à la religieuse fictive nous avons tenu compte des réalités rattachées au rationnel et à l'irrationnel. Ce schéma synthétique comprend les éléments de la réalité historique, sociale, religieuse et littéraire qui sont associés à la religieuse dans l'univers romanesque. La partie inférieure du tableau correspond

à la part du sacré, de l'imaginaire et de l'irrationnel qui est perçue et suggérée de façon symbolique dans le roman. Les domaines du rationnel et de l'imaginaire ne sont pas hermétiquement fermés; il y a interaction et communication d'un niveau à l'autre. Il arrive que le passé soit envisagé comme un réservoir de faits et ^{de} personnages héroïques et extraordinaires: un besoin de valorisation, enfoui dans l'inconscient, fait alors surface pour embellir des faits et colorer des événements et des personnages de façon grandiose et sublime.

Finalement, notre tableau d'ensemble permet de saisir que trois grands amours donnent un sens à la religieuse fictive: les trois axes qui relient le personnage au passé, à la société et à la religion correspondent à des sentiments profonds: l'amour du pays, l'amour des êtres humains considérés comme des frères, et l'amour Dieu. Nous avons rencontré des conceptions variées sur la durée de l'amour humain chez la jeune religieuse. Le roman révèle qu'un amour humain si grand que l'on peut y renoncer, comme ce fut le cas de la Traviata et de la Princesse de Clèves, est quasi mythique. La vie de la religieuse prend son sens dans un amour vaste et profond, qui la dépasse et la transfigure. Le roman canadien-français suggère ces réalités sans les approfondir.

Tout n'a pas été dit sur la religieuse. En étudiant l'aspect littéraire et formel de l'évolution du personnage,

nous avons constaté que le thème de la religieuse comporte aussi un intérêt historique et sociologique. La place et le rôle de la religieuse dans la société canadienne-française se trouvent reflétés dans l'ensemble du roman, et un parallèle entre la fiction et la réalité serait certes l'occasion de découvertes intéressantes.

TABLEAU I

RELEVÉ QUANTITATIF DES CANDIDATES A LA VIE RELIGIEUSE
D'APRÈS LEUR RÔLE DANS LE ROMAN DE 1837 A 1979

	entrées	sorties	désir d'entrer
1837-1899			
rôle important	10	4	6
rôle secondaire	4	-	-
1900-1939			
rôle principal	4	-	-
rôle secondaire	13	3	-
rôle épisodique	3	-	14
1940-1959			
rôle principal	2	-	-
rôle secondaire	17	1	-
rôle épisodique	13	5	4
1950-1979			
rôle principal	7	7	-
rôle secondaire	7	1	3
rôle épisodique	13	5	11
Total	93	26	38

TABLEAU II

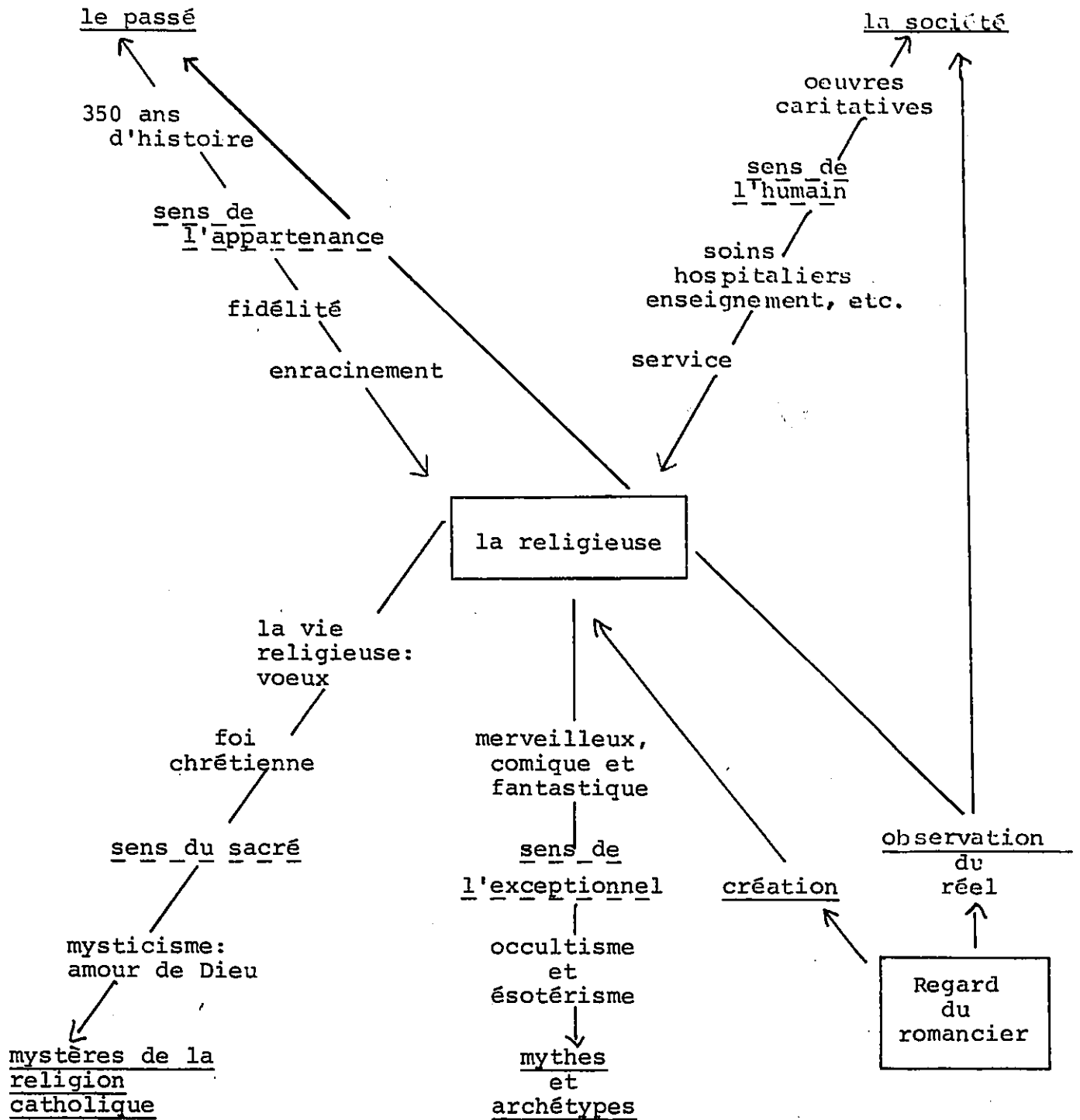
RELEVÉ QUANTITATIF DES RELIGIEUSES PROFESSES
D'APRÈS LEUR RÔLE DANS LE ROMAN DE 1837 A 1979

	* services variés	éducation	services de santé, assistance sociale, etc.	total
1837-1899				
rôle important	3	3	1	7
rôle secondaire	-	3	4	7
rôle de figurante	-	2	1	3
				17
1900-1939				
rôle important	1	6	2	9
rôle secondaire	1	11	8	20
rôle épisodique	-	12	2	14
rôle de figurante	-	14	17	31
				74
1940-1959				
rôle important	1	3	4	8
rôle secondaire	-	5	6	11
rôle épisodique	4	16	15	35
rôle de figurante	11	19	24	54
				108
1960-1979				
rôle important	5	14	13	32
rôle secondaire	4	17	5	26
rôle épisodique	18	28	12	58
rôle de figurante	10	28	40	78
				194
Total	58	181	154	393

* moniales, missionnaires, etc.

TABLEAU III

RESEAU DE RELATIONS AU PERSONNAGE DE LA RELIGIEUSE
DANS LE ROMAN CANADIEN-FRANCAIS DE 1837 A 1979



BIBLIOGRAPHIE

I SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DICTIONNAIRES

ANCTIL, Pierre, A Franco-American Bibliography: New England, Bedford, N. H., National Materials Development Center, 1979, 137 p.

BEAULIEU, André, et Jean HAMELIN, Les Journaux du Québec de 1764 à 1964, coll. "Les Cahiers de l'Institut d'histoire", 6, Québec, Les Presses de l'Université Laval, et Paris, Librairie Armand Colin, 1965, XXVI-331 p.

Bibliographie du Québec; liste mensuelle des publications québécoises établie par la Bibliothèque nationale du Québec, vol. 1-12, 1968-1979, Montréal, Ministère des Affaires culturelles, 1969-1979.

BOURASSA, Lucette, "Le Roman au Canada français, 1925-1949", thèse présentée à l'Ecole de bibliothécaires, Université Laval, Québec, 1949, 37[1] p.

Canadiana; publications se rapportant au Canada reçues par la Bibliothèque nationale, 1950-1979, Ottawa, La Bibliothèque nationale du Canada, 1950-1979.

Catalogue de l'édition du Canada français, Montréal, Le Conseil supérieur du livre, 1967, 358 p.

Dictionnaire biographique du Canada, volume II (de 1701 à 1740), sous la direction de David M. Hayne, volume III (de 1741 à 1770) et volume IX (de 1861 à 1870), sous la direction de Frances G. Halpenny, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, 1974 et 1977, XLI-791, XLV-842 et XIII-1057 p.

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome premier, (des origines à 1900); tome II, (1900-1939), et tome III, (1940-1959), sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1978, 1980 et 1982; LXVI-918, XCVI-1363 et XCIV-1252.

DIONNE, René, "Romans du XIX^e siècle: Liste chronologique (1837-1900)", dans Histoire littéraire du Québec, 1(1979), Montréal, Bellarmin, p. 38-45.

- DROLET, Antonio, Bibliographie du roman canadien-français, 1900-1950, Québec, Les Presses universitaires de Laval, 1955, 125 p.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, XXV-725 p.
- HARE, John E., "Bibliographie du roman canadien-français, 1837-1962", "La Chronologie du roman canadien-français" et "Supplément bibliographique, 1963-1969", dans le Roman canadien-français, coll. "Archives des lettres canadiennes", 3, Montréal, Fides, 1971, p. 415-511.
- HAYNE, David M., et Marcel TIROL, Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837-1900, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, VIII-144 p.
- LEJEUNE, L., Dictionnaire général du Canada, 2 volumes, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, 862 et 829 p.
- LEMIEUX, Louise, Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français, Montréal, Leméac, 1972, 337 p.
- Livres et auteurs canadiens; panorama de l'année littéraire, sous la direction d'Adrien Thério, Montréal, Éditions Jumonville, 1961, 99 p.; 1962, 107 p.; 1963, 154 p.; 1964, 158 p.; 1965, 178 p.; 1966, 211 p.; 1967, 207 p.; et 1968, 269 p.
- Livres et auteurs québécois; revue critique de l'année littéraire, sous la direction d'Adrien Thério, Montréal, Édition Jumonville, 1969, 288 p.; 1970, 312 p.; 1971, 360 p.; et 1972, 444 p.
- Livres et auteurs québécois; revue critique de l'année littéraire, sous la direction de Clément Moisan de 1973 à 1975, de Marcel Bélanger, en 1976 et 1977; d'André Berthiaume, en 1978 et 1979, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, 397 p.; 1974, 415 p.; 1975, 338 p.; 1976, 445 p.; 1977, 350 p.; 1978, 354 p.; et 1979, 420 p.
- Petit Dictionnaire des écrivains, Montréal, Union des écrivains québécois, 1979, 175 p.
- POTVIN, Claude, La Littérature de jeunesse au Canada français, Montréal, Association canadienne des bibliothécaires de langue française, 1972, 110 p.
- SHIPLEY, Joseph T., Dictionary of World Literature: Criticism, Forms, Techniques, Totowa, New Jersey, Littlefield, Adams and Co., 1966, 452 p.
- TODOROV, Tzvetan, et Oswald DUCROT, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, 470 p.

II BIBLIOGRAPHIE DU ROMAN CANADIEN-FRANCAIS

A) De 1837 à 1899

- ANGERS, François-Réal, Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices, Québec, Réédition-Québec, 1969, 105 p.
- AUBERT DE GASPE, Philippe-Ignace-François, Le Chercheur de trésors ou l'Influence d'un livre, roman historique, Québec, Réédition-Québec, 1968, 98 p.
- AUBERT DE GASPE, Philippe-Joseph, Les Anciens Canadiens, coll. "Bibliothèque canadienne-française", Montréal, Fides, 1972, 359 p.
- BARTHE, Georges-Isidore, Drames de la vie réelle, grand roman canadien, Sorel, [s. é.], 1896, 91 p.
- BEAUGRAND, Honoré, Jeanne la fileuse, épisode de l'émigration franco-canadienne aux Etats-Unis, 2e éd., Montréal, Les Presses de "la Patrie", 1888, 330 p.
- BERTHELOT, Hector, Les Mystères de Montréal, roman de moeurs, Montréal, Imprimerie A. P. Pigeon, 1898, 118 p.
- BIBAUD, Adèle, [pseud.: Eléda Gonneville], "L'Enfant perdue", dans la Presse, Montréal, 17 juillet-23 octobre 1888.
- Trois Ans en Canada, Montréal, O. Bibaud, 1887, 44 p.: Avant la conquête, épisode de la Guerre de 1757, Montréal, The Montreal Printing and Publishing Co., 1904, 172 p.
- BOIS, Louis-Edouard, [pseud.: Félix Poutré], Le Coffret ou le Trésor enfoui, manière de découvrir un trésor, histoire merveilleusement véritable et véritablement merveilleuse, en trois parties, 2 volumes, Montréal, [s. é.], [1872], 24 et 63 p.
- BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges, "Nicolas Perrot ou les Coureurs des bois sous la domination française", dans la Revue du Québec, 10 octobre-14 décembre 1889.
- Une de perdue, deux de trouvées, 2 vol., Montréal, Eusèbe Senécal, 1874, VIII, 377 et 357 p.
- BOURASSA, Napoléon, Jacques et Marie, Montréal, Eusèbe Senécal, 1866, 306 p.
- CHAUVEAU, Pierre, Charles Guérin, roman de moeurs canadiennes, Montréal, John Lovell, 1853, 248 p.

- CHEVALIER, Henri-Emile, [pseud.: Chauchefoin], "La Batelière du St. Laurent ou l'Héroïne de Châteauguay", en feuilleton dans la Patrie, journal du soir, Montréal, 24 octobre-14 novembre 1854.
- La Capitaine, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1886, 288 p. (Reprise des Requins de l'Atlantique, Paris, E. Dentu, 1863, 280 p.)
- Le Chasseur noir, coll. "Drames de l'Amérique de Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1877, 252 p.
- Les Derniers Iroquois, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1876, 308 p.
- La Fille des Indiens Rouges, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1865, 317 p.
- La Fille du pirate, légende de la mer, Paris, Calmann-Lévy, [1878], 291 p.; Le Pirate du Saint-Laurent, nouvelle édition entièrement refondue adaptée et mise à jour par Eugène Achard, Montréal, La Librairie générale canadienne, 1951, 143 p.
- Le Gibet, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1879, 309 p.
- La Huronne, scènes de la vie canadienne, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1889, 356 p.
- L'Ile de sable, Paris, Calmann-Lévy, 1878, 307 p.
- "Les Mystères de Montréal", dans le Moniteur canadien, 4 janvier-4 octobre 1855.
- Les Nez-Percés, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, [1862], 320 p.
- Peaux-Rouges et Peaux-Blanches, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, 1864, 310 p.
- Les Pieds-Noirs, coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, Calmann-Lévy, [1861], 328 p. (Reprise des Trappeurs de la baie d'Hudson, Montréal, Les Presses du "Pays", 1858, 168 p.)
- Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, 2e éd., Paris, L'écrivain et Toubon, 1863, 276 p.
- La Tête-Plate, 3e éd., coll. "Drames de l'Amérique du Nord", Paris, L'écrivain et Toubon, 1863, 322 p.
- CHOQUETTE, Ernest, Claude Paysan, Montréal, Cie d'Imprimerie et de gravures Bishop, 1899, 229 p.

- Les Ribaud, roman du Canada-français, coll. "Bibliothèque canadienne; Dollard", Montréal, Librairie Beauchemin, 1926, 181 p.
- CONAN, Laure, [pseud. de Félicité Angers], A l'oeuvre et à l'épreuve, Québec, C. Darveau, 1891, 287 p.
- Angéline de Montbrun, coll. "Bibliothèque canadienne-française", Montréal, Fides, 1967, 187 p.
- Un amour vrai, Montréal, Leprohon et Leprohon, 1879, 60 p.; Oeuvres romanesques: Un amour vrai, Angéline de Montbrun, tome I, édition préparée et présentée par Roger Le Moine, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1974, 243 p.
- CREPEAU, Georges, Bélanger ou l'Histoire d'un crime, Bedford, N. H., National Materials Development Center for French, 1979, 49 p.
- DEGUISE, Charles, Le Cap au diable, légende canadienne, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1873, 44 p.
- Hélika, mémoire d'un vieux maître d'école, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1872, 139 p.
- DICK, Wenceslas-Eugène, L'Enfant mystérieux, 2 volumes, coll. "Littérature canadienne", Québec, J.-A. Langlais, 1890, 225 et 297 p.
- Le Roi des étudiants, coll. "La Bibliothèque moderne", Montréal, St-Henri (Montréal), Décarie, Hébert et cie., 1903, 262 p.
- Un drame au Labrador, Montréal, Leprohon et Leprohon, 1897, 123 p.
- "Une horrible aventure", dans l'Événement, 13-30 décembre, 1875.
- DORION, Louis-Charles-Wilfrid, [pseud.: Carlefix], Vengeance fatale, roman canadien, nouvelle édition revue et corrigée de "Pierre Hervart" par Carlefix, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, 1893, 187 p.
- DOUTRE, Joseph, Les Fiancés de 1812, essai de littérature canadienne, Montréal, Louis Perrault, 1844, XX-493 p.
- DUQUET, Edouard, Pierre et Amélie, Québec, C. Darveau, 1866, 44 p.
- DUVAL-THIBAUT, Anna-Maria, Les Deux Testaments, esquisses de mœurs canadiennes, Fall River, Mass., Imprimerie de "l'Indépendant", 1888, 181 p.

FORTIER, Auguste, Les Mystères de Montréal, Montréal, Cie d'imprimerie Desaulniers, 1893, 458 p.

GAGNON, Alphonse, "Angéline", dans Nouvelles et récits, coll. "Bibliothèque canadienne; Montcalm", Montréal, Beauchemin, 1913, 134 p., p. 11-85.

GAGNON, C[harles], Le Chatiment de Dieu, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1872, 270 p.

GAUVREAU, Charles-Arthur, "Captive et bourreau", tiré à part de la Gazette des campagnes, intitulé "Feuilleton de la Gazette des campagnes", Sainte-Anne de la Pocatière, 1882, 61 p.

— "Les Epreuves d'un orphelin", tiré à part de la Gazette des Campagnes, intitulé "Feuilleton de la Gazette des campagnes", Sainte-Anne de la Pocatière, 1881, 52 p.

GERIN-LAJOIE, Antoine, Jean Rivard, le défricheur (récit de la vie réelle), 2^e éd. revue et corrigée, Montréal, J.-B. Roland, 1874, VIII-207 p.

— Jean Rivard, économiste (pour faire suite à Jean Rivard, le défricheur), 2^e éd. revue et corrigée, Montréal, J.-B. Roland, 1876, 229 p.

HOUDE, Frédéric, "Le Manoir mystérieux ou les Victimes de l'ambition", dans le Nouveau Monde, Montréal, XIV^e année, no 65 à 112, 18 octobre-14 décembre 1880.

KIRBY, William, Le Chien d'or, traduit de l'anglais The Golden Dog, par Pamphile Le May, 3^e éd., 2 parties, Québec, Éditions Garneau, 1926, 358 et 399 p.

LACOMBE, Patrice, La Terre paternelle, coll. "Cahiers du Québec: textes et documents littéraires", Montréal, Hurtubies HMH, 1972, 223 p.

L'ECUYER, Eugène, "Christophe Bardinnet", dans le Moniteur Canadien, édition des campagnes, Montréal, 1^{er} septembre-1^{er} novembre, 1849.

— "Le Crucifix de Laura", roman canadien inédit, dans la Sentinelle, Montmagny, vol. I, no 22-38, 4 décembre 1891 - 25 mars 1892.

— "La Fille du brigand", 1844, dans John Huston, Le Répertoire national, vol. III, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, p. 84-197.

LEGENDRE, Napoléon, Annibal, coll. "Bibliothèque canadienne", Lévis, Pierre-Georges Roy, 1898, 120 p.

- "Sabre et Scalpel", dans l'Album de la Minerve, Montréal, 1^{er} janvier 1872-23 janvier 1873.
- LEMAY, Pamphile, L'Affaire Sougraine, Québec, C. Darveau, 1884, 458 p.
- "Bataille d'âmes", dans la Patrie, 4 novembre 1899-26 janvier 1900.
- Le Pèlerin de Sainte-Anne, roman de moeurs, nouvelle édition, Montréal, Beauchemin, 1893, 308 p.
- Picounoc le Maudit, coll. "Cahiers du Québec; textes et documents littéraires", Montréal, Hurtubise HMH, 1972, 326 p.
- LEPROHON, Madame Jean-Lucien, Rosanna Eleanora Mullins, "Ada Dunmore ou Une veille de Noël remarquable", autobiographie, traduction française par Auguste Béchard dans le Pionnier de Sherbrooke, 18 avril-21 novembre 1873.
- Antoinette de Mirecourt ou Mariage secret et chagrins cachés, traduit de l'anglais par Joseph-Auguste Genand, Montréal, J. B. Roland et Fils, 1881, VIII-343 p.
- Armand Durand ou la Promesse accomplie, traduit de l'anglais par Joseph Auguste Genand, Montréal, Beauchemin, 1892, 367 p.
- "Ida Beresford ou la Jeune Fille du Monde", traduction par J.-E. Lefebvre de Bellefeuille, dans l'Ordre, 27 septembre 1859-21 février 1860.
- Le Manoir de Villeraï, traduit de l'anglais par Lefebvre de Bellefeuille, Montréal, Beauchemin, 1925, 201 p.
- LESPERANCE, John Talon, Les Bastonnais, traduction par Aristides Piché, Montréal, Beauchemin, 1896, 272 p.
- "Rosalba ou les Deux Amours", épisode de la rébellion de 1837, traduction par Emmanuel Blain de Saint-Aubin, dans l'Opinion publique, Montréal, 27 avril- 8 juin 1876.
- MARCIL, Charles, L'Héritière d'un millionnaire [sic], roman historique, Montréal, J.-A. David, 1867, 96 p.
- MARMETTE, Joseph, "A Travers la vie", dans Roger Le Moine, Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre, coll. "Vie des lettres canadiennes", 5, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, p. 135-227.
- Charles et Eva, roman historique canadien, Montréal, Editions Lumen, 1945, 189 p.

- Le Chevalier de Mornac, chronique de la Nouvelle-France, 1664, coll. "Les Cahiers du Québec", Montréal, Hurtubise HMH, 1972, 211 p.
- "La Fiancée du rebelle", épisode de la guerre des Bostonnais, 1775, dans la Revue canadienne, vol. 12, janvier-octobre 1875.
- François de Bienville, scènes de la vie canadienne, au XVII^e siècle, Québec, Léger Brousseau, 1870, 299 p.
- "L'Intendant Bigot", dans l'Opinion publique, journal illustré, Montréal, vol. II, no 18-42, 4 mai-26 octobre 1871.
- MORISSETTE, Joseph Ferdinand, Le Fratricide, roman canadien, Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, 1884, 149 p.
- MYRAND, Ernest, Une fête de Noël sous Jacques Cartier, roman, Québec, Imprimerie L.-J. Demers, 1888, 256 p.
- NARBONNE, Edouard, [pseud.: Charles L'Epine], Le Secrétaire d'ambassade, Montréal, Eugène Senécal, 1878, 202 p.
- ORSONNENS, Eraste d'ODET D', Une apparition, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, coll. "Littérature canadienne", Montréal, Imprimé par Cérat et Bourguignon, 1860, 184 p.
- PHELAN, James, "Les Deux Anneaux", dans les Veillées canadiennes, romans historiques illustrés, Montréal, no I (1853), p. 1-33.
- PROULX, Jean-Baptiste, L'Enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet, coll. "Bibliothèque canadienne: Champlain", Montréal, Beauchemin, 1940, 125 p.
- PROVOST, Joseph, La Maison du coteau, nouvelle canadienne, Montréal, L. E. Rivard, 1881, 96 p.
- ROUSSEAU, Edmond, Le Château de Beaumanoir, roman canadien, Lévis, Mercier et Cie, 1886, VII-276 p.
- Les Exploits d'Iberville, Québec, C. Darveau, 1888, XI-225 p.
- La Monongahéla, histoire du Canada popularisée, Québec, C. Darveau, 1890, 239 p.
- ROY, Régis, La Main de fer, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1931, 53 p. (Première édition sous le titre "Le Chevalier de Tontý ou Main-de-fer", chronique de la découverte des bouches du Mississippi dans le Monde illustré, 30 septembre-2 décembre 1899.)

- Le Secret de l'amulette, coll. "Le Récit canadien", Montréal, Édouard Garand, 1926, 48 p. (Reprise du feuilleton "Le Cadet de la Vérendrye ou le Trésor des montagnes de roches", dans le Monde illustré, 7 novembre 1896-30 janvier 1897.)
- SINGER, François-Benjamin, Souvenirs d'un exilé canadien, Montréal, John Lovell, 1871, 303 p.
- TARDIVEL, Jules-Paul, Pour la patrie, roman du XXe siècle, Montréal, Cadieux et Derome, 1895, 451 p.
- THIL-LORRAIN, Michel-Maternelle, Nélida ou les Guerres canadiennes 1812-1814, Paris, Casterman, 1881, 215 p.
- THOMAS, Alphonse, Albert ou l'Orphelin catholique, coll. Bibliothèque canadienne; Maisonneuve", Montréal, Beauchemin, 1912, 237 p.
- Gustave ou Un héros canadien, roman historique et polémique, Montréal, Librairie Notre-Dame de Lourdes, Gernaey et Hamelin, 1882, 407 p.
- TREMBLAY, Rémi, Un revenant, épisode de la guerre de secession aux Etats-Unis, Montréal, Typographie de "la Patrie", 1884, 437 p.
- TROBRIAND, Régis de, Le Rebelle, Montréal, Réédition-Québec, 1968, 38 p.
- VERNE, Jules, Famille-sans-nom, dans les Oeuvres de Jules Verne, t. XLVIII, Lausanne, Éditions Rencontre, 1971, p. 164 à 500.

B) De 1900 à 1939

- AUGER, Jacqueline, [pseud.: Guy Nemer], La Résurrection du coeur, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1930, 64 p.
- BARRE, Laurent, L'Emprise, t. 1: Bertha et Rosette, Saint-Hyacinthe, [s.é.], 1929, 224 p.
- L'Emprise, t. II: Conscience de croyants, Saint-Hyacinthe, [s.é.], 1930, 230 p.
- BART, Jean, [pseud. d'Ernest Guimond], L'Homme aux yeux éteints, grand roman inédit, adapté de la pièce radiophonique par Lucien Godin, Montréal, Édouard Garand, 1937, 43 p.
- BARTHE, Ulric, Similia similibus, ou la Guerre au Canada, essai romantique sur un sujet d'actualité, Québec, Imprimerie Cie du "Telegraph", 1916, 255 p.

- BEAUJOLAIS, Robert de, La Petite Martyre victime de la marâtre, roman sensationnel, [s.l.n.é.] , [1930?], 48 p.
- BEAULIEU, Gaetane, Lill, étude d'âme enfantine, Montréal, Imprimé par "l'Eclaireur", 1929, 205 p.
- BEAUREGARD, Cecile, [pseud.: Andrée Jarret], La Dame de Chambly, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 130 p.
- L'Expiatrice, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 54 p.
- Le Médaillon fatal, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1924, 48 p.
- Moisson de souvenirs, Montréal, "Le Devoir", 1919, 160 p.
- Le Secret de l'orpheline, coll. "Le Roman Canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1928, 52 p.
- BELLEAU, Anita, Au pays du soleil, Arthabaska, P. Q., L'Imprimerie d'Arthabaska, 1930, 211 p.
- BENOIT, Heva, Un coeur de Pierrot, Paris, Radot, 1927, 188 p.
- BERARD, Luc, et J.-Albert FOISY, Plus qu'elle-même!, roman canadien, Québec, Imprimerie commerciale, 1921, 245 p.
- BERNARD, Harry, Dolorès, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1932, 223 p.
- La Ferme des pins, Montréal, Granger Frères, 1947, 197 p.
- L'Homme tombé, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1924, 173 p.
- Juana, mon aimée, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 212 p.
- La Maison vide, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 203 p.
- La Terre vivante, roman canadien, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 214 p.
- BERNIER, Hector, Au large de l'écueil, roman canadien, Québec, Imprimerie de "l'Événement", 1912, 319 p.
- Ce que disait la flamme, Québec, Imprimerie de "l'Événement", 1913, XII-453 p.

- BERNIER, Jovette-Alice, La Chair décevante, Montréal, Editions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 137 p.
- BERTHIAUME-DENAULT, Laure, Marie-Jeanne, Montréal, Beauchemin, 1937, 91 p.
- Mon sauvage, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1938, 216 p.
- BESSETTE, Arsène, Le Débutant, roman de moeurs du journalisme et de la politique dans la province de Québec, Saint-Jean, "Le Canada français", 1914, 257 p.
- BIBAUD, Adèle, Les Fiancés de Saint-Eustache, Montréal, [s.é.] , 1910, VII-163 p.
- BLUTHER, Floris, Marie-Anna la Canadienne, Québec, [s.é.] , 1913, 302 p.
- BOISSEAU, Lionel, La Mer qui meurt, Montréal, Les Editions du Zodiaque, 1939, 210 p.
- BOUCHARD, Arthur, Les Chasseurs de noix, Montréal, Imprimerie populaire, 1922, 323 p.
- BOUCHETTE, Errol, Robert Lozé, Montréal, A. P. Pigeon, 1903, 170 p.
- BOURDON, Joseph-Pierre-Alphonse, [pseud.: Pierre Benjamin], Trois lettres manquent, roman policier, Montréal, [s.é.] 1933, 179 p.
- BRASSARD, Adolphe, Les Mémoires d'un soldat inconnu, Montréal, [s.é.] , 1939, 208 p.
- Péché d'orgueil, Montréal, Imprimerie des Sourds-muets, 1935, 262 p.
- BUGNET, Georges, [pseud.: Henri Doutremont], La Forêt, Montréal, Les Editions du Totem, 1935, 239 p.
- Le Lys de sang, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1923, 60 p.
- Nipsya, grand roman canadien inédit, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1924, 67 p.
- Siraf; Etranges révélations; Ce qu'on pense de nous par-delà la lune, Montréal, Editions du Totem, 1934, 187 p.

- CAMINGUE, Thémis, Les Aventures de Ti-Noir en un seul volume, rien de plus comique depuis le déluge, Montréal, Edouard Garand, 1928, 35 p.
- CANO, Denis, [pseud. du père Denis], Bon sang ne peut mentir, roman canadien, Montréal, La Cie Marchand Frère, 1913, 48 p.
- CANTIN, Annette, L'Empreinte de mes premières idées, Québec, Editions de l'A. C.-F., 1938, 76 p.
- CAOQUETTE, Jean-Baptiste, Une intrigante, sous le règne de Frontenac, Québec, [s.é.], 1921, 147 p.
- ____ Le Vieux Muet ou Un héros de Châteauguay, Québec, Imprimerie du "Soleil", 1901, 412 p.
- CARIGNAN, Olivier, Les Sacrifiés, Montréal, Louis Carrier, Les Editions du Mercure, 1927, 228 p.
- CARON, J.-R., Les Rôdeurs de minuit, roman du terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1932, 265 p.
- CARRE, Joseph-François-Xavier, [pseud.: Jean DesBois], Journal d'un étudiant, Montréal, Editions Edouard Garand, 1925, 151 p.
- CASAULT, J.-Guy, [pseud.: Jehan Maria], L'Autre Guerre, drame de la bourse, Québec, L'Agence Royale, 1931, 248 p.
- CHENEL, Eugénie, La terre se venge, roman du terroir, Montréal, Editions Edouard Garand, 1932, 110 p.
- CHOQUETTE, Ernest, La Terre, Montréal, Librairie Beauchemin, 1916, 289 p.
- CHOQUETTE, Robert, Le Curé de village, scènes de vie canadienne, Montréal, Granger Frères, 1936, 234 p.
- ____ La Pension Leblanc, Montréal, Les Editions du Mercure, 1927, 305 p.
- CHOUINARD, Ernest, L'Arriviste, étude psychologique, Québec, Imprimerie "Le Soleil", 1919, 253 p.
- ____ L'Oeil du phare, Québec, "Le Soleil", 1923, 280 p.
- ____ Sur mer et sur terre, Québec, [s.é.], 1919, 250 p.
- CLEMENT, Lucie, En marge de la vie, coll. "Romans canadiens", Montréal, Editions Albert Lévesque, 1934, 192 p.
- ____ Seuls, Montréal, Beauchemin, 1937, 223 p.

- CLOUTIER, Joseph, L'Erreur de Pierre Giroir, roman, Québec "Le Soleil", 1925, 249 p.
- COLMAR, Marguerite de, [pseud.: Claude Granval], La Lumière dans les ténèbres, Québec, Les Presses de "l'Action sociale", 1923, 159 p.
- CONAN, Laure, [pseud. de Félicité Angers], L'Oublié, 3e éd., Montréal, Beauchemin, 1904, XX-238.
 — La Sève immortelle, Montréal, Beauchemin, 1946, 221 p.
- CONSTANTIN-WEYER, Maurice, La Bourrasque, Paris, Les Editions Rieder, 1925, 249 p.
 — Cavalier de La Salle, Paris, Rieder, 1927, 285 p.
 — Cinq éclats de silex, Paris, Rieder, 1927, 159 p.
 — Clairière, coll. "Les Livres de la nature", récits du Canada, Paris, Stock, 1929, 255 p.
 — Manitoba, 7e éd., Paris, F. Rieder et Cie, 1924, 135 p.
 — Napoléon, Paris, Rieder, 1931, 216 p.
 — Telle qu'elle était en son vivant, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1936, 254 p.
 — Une corde sur l'abîme, Paris, Rieder, 1933, 253 p.
 — Un homme se penche sur son passé, Paris, Nelson, 1937, 282 p.
 — Un sourire dans la tempête, coll. "Prosateurs français contemporains", Paris, Rieder, 1934, 241 p.
 — Epopée canadienne: Vers l'Ouest, roman, Paris, La Renaissance du livre, 1921, 251 p.
- CORNELOUP, Claudius, La Coccinelle du 22e, roman canadien, Montréal, Beauchemin, 1934, 237 p.
- COTE, Louis-Philippe, La Terre ancestrale, roman, Québec, Les Editions Marquette, 1933, 171 p.
- COTRET, Elphège-A-René de, [pseud.: René Detertoc], L'amour ne meurt pas, Montréal, [s.é.], 1930, 285 p.
 — Soeur ou fiancée, Montréal, [s.é.], 1932, 289 p.
 — Les Voies de l'amour, Montréal, [s.é.], 1931, 313 p.

- CROFF, Mme Elphège, Celle qui revient, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1930, 30 p.
- L'Enjoleuse, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1928, 56 p.
- La Petite Maîtresse d'école, coll. "Le Roman canadien", Editions Edouard Garand, 1929, 45 p.
- DAVIAULT, Pierre, La Grande Aventure de Le Moyne d'Iberville, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1934, 213 p.
- [pseud.: Pierre Hartex], Le Mystère des Mille-Iles, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1927, 56 p.
- DEMARACE, J.-C., Connaissez-vous le bonheur?, roman d'actualité, thème déontologique, Québec, [s. é.], [vers 1930], 144 p.
- DESCARRIES, Alfred, La Revanche, Montréal, Editions Edouard Garand, 1929, 76 p.
- Séphora, Montréal, Editions Edouard Garand, 1926, 156 p.
- DESFORETS, Benoît, [pseud. du père Marie-Benoît], Un sillon dans la forêt, Montréal, Beauchemin, 1941, 203 p.
- Le Mystère d'un cloître, Montréal, Beauchemin, 1947, 262 p.
- DESGRANGES, Françoise Morin, Femmes de New-York, roman, Montréal, Les Editions de l'Etoile, 1939, 91 p.
- DESGRANGES, Jean, La Belle de Kharbine, Montréal, Les Editions de l'Etoile, 1939, 91 p.
- DESJARDINS, L.-Philippe, [pseud.: Jean de la Glèbe], Cas de sorcellerie, le diable est aux vaches, Série "Air pur", Québec, "L'Action sociale", 1911, 77 p.
- Le diable est aux vaches, et Vie de jeunesse de Johnny Cassepinnette, Québec, [s.é.], 1923, 96 p.
- DESMARCHAIS, Rex, "Attitudes", roman inédit, dans Almanach de la langue française, Montréal, Albert Lévesque, 1932, 87 p.
- Le Feu intérieur, coll. "ACF", Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 197 p.
- L'Initiatrice, coll. "Les Romans de la jeune génération", Montréal, Albert Lévesque, 1932, 175 p.
- DESPRES, Azarie Couillard, [pseud.: A. C. de Lisbois], Autour d'une auberge, Montréal, Imprimerie de "la Croix", 1909, 186 p.

- DESROCHES, Francis, Pascal Berthiaume, Québec, L'Agence Elite, 1932, 155 p.
- DESROSIERS, Emmanuel, La Fin de la terre, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, IV-108 p.
- DESROSIERS, Léo-Paul, Les Engagés du Grand portage, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1957, 207 p.
- Le Livre des mystères, Montréal, Editions du "Devoir", 1936, 177 p.
- Nord-sud, coll. "Alouette bleue", Montréal, Fides, 1943, 216 p.
- DEYGLUN, Henry, Les Amours d'un communiste, série "Les Romans", Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 186 p.
- Les Aventuriers de l'amour, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Editions Edouard Garand, 1929, 64 p.
- DUBOIS-McCABE, L., La Folle de la Pointe du mort, coll. "Le Roman canadien", Editions Edouard Garand, 1929, 73 p.
- DUFAULT, Paul, Sanatorium, Montréal, Editions de l'Action canadienne-française, 1938, 121 p.
- DUFOUR, J.-Donat, Vers les sommets, Sherbrooke, L'Auteur, 1935, 224 p.
- DUGRE, Adélard, La Campagne canadienne, croquis et leçons, Montréal, Imprimerie du "Messager", 1925, 237 p.
- DUMAS, Emma, Mirbah, Holyoke, La Justice Pub. Co., 1910-1912, 10 fascicules: dans Littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre, anthologie préparée par Richard Santerre, tome 4, Bedford, N. H., National Materials Development Center for French, 1980, p. 56 à 213.
- DUMONT, Joseph-Ulric, Le Pays du domaine, Amos, [s. é.], 1938, 215 p.
- DUPUY, Pierre, André Laurence, Canadien français, Paris, Plon, 1930, 167.
- DUSSAULT, Virginie, Amour vainqueur, Montréal, J.-R. Constantineau, 1915, 167 p.
- FARLEY, Paul-Emile, Jean-Paul, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1929, 197 p.
- FERON, Jean, [pseud. de Joseph-Marc-Octave-Antoine Lebel], Les Amours de W. Benjamin, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1931, 52 p.

- L'Aveugle de Saint-Eustache, 2e éd., coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1924, 77 p.
- La Belle de Carillon, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1929, 70 p.
- La Besace d'amour, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1925, 80 p.
- La Besace de haine, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 100 p.
- Boeufs roux, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1929, 71 p.
- Les Cachots d'Haldimand, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1925, 74 p.
- Le Capitaine Aramèle, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 70 p.
- La Corvée, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1929, 68 p.
- Le Drapeau blanc, coll. "Le Roman Canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 82 p.
- L'Echafaud sanglant, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1929, 46 p.
- L'Espion des Habits rouges, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 62 p.
- L'Etrange Musicien, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1930, 50 p.
- La Femme d'or, coll. "Le Récit canadien", Montréal, Edouard Garand, 1925, 36 p.
- Fierté de race, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1924, 56 p.
- La Fin d'un traître, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1930, 44 p.
- L'Homme aux deux visages, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1930, 53 p.
- Jean de Brébeuf, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 69 p.
- Le Manchot de Frontenac, roman historique, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1926, 79 p.

- Le Mendiant noir, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 72 p.
- La Métisse, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1923, 59 p.
- Le Patriote, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1926, 63 p.
- La Petite Canadienne, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1931, 56 p.
- Le Philtre bleu, coll. "Le Récit canadien", Montréal, Edouard Garand, 1924, 29 p.
- La Prise de Montréal, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 68 p.
- La Revanche d'une race, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 111 p.
- Le Siège de Québec, roman historique inédit, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 86 p.
- La Taverne du diable, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1926, 75 p.
- Les Trois Grenadiers, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 74 p.
- La Valise mystérieuse, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1930, 52 p.
- "La Vierge d'ivoire", feuilleton dans la Vie canadienne, supplément au roman canadien, Montréal, Edouard Garand, nos 1 à 15, 1925-1927.

FILION, Laetitia, A deux, Lévis, "Le Quotidien", 1937, 181 p.

— Amour moderne, Beauceville, Imprimerie de "l'Eclaireur", 1939, 143 p.

— Yolande, la fiancée, Lévis, "Le Quotidien", 1935, 188 p.

FOURNIER, Jules, "Le Crime de Lachine", dans le Canada, Montréal, 23 décembre 1905-18 janvier 1906.

FOURNIER, L.-Philippe, Les Fleurs de la jeunesse et Jeanne l'orpheline, Montréal, La Cie d'Imprimerie et de gravures Bishop, 1901, 132 p.

GARCEAU, Corinne, Madame Joseph Garceau, [pseud.: Moïsette Olier], Etincelles, Trois-Rivières, "Le Nouvelliste", 1936, 221 p.

— L'Homme à la physionomie macabre, Montréal, Edouard Garand, 1927, 154 p.

— Mademoiselle Sérénité, Trois-Rivières, "Le Nouvelliste", 1936, 212 p.

GASTONGUAY, Alberte M., La Jeune Franco-Américaine, Lewiston, Maine, [s.é.], 1933, 78 p.

GERENVAL, Louis, [pseud. de Charles-Edouard Lavergne], Entre l'amour et le devoir, Montréal, Bilaudeau, 1912, 32 p.

GILL, Mme Charles, Georgiana Bélanger, [pseud.: Gaëtane de Montreuil], Fleur des ondes, roman historique canadien, Québec, Cie d'Imprimerie commerciale, 1912, 163 p.

GIRARD, Rodolphe, L'Algonquine, roman des jours héroïques du Canada sous la domination française, Montréal, La Compagnie de Publication de "la Patrie", 1910, 65 p.

— Florence, légende historique, patriotique et nationale, 2e éd., Montréal, [s.é.], 1900, XI-128 p.

— Marie Calumet, Montréal, Editions Serge Brousseau, 1946, 283 p.

— Rédemption, Montréal, Imprimerie Guertin, 1906, 187 p.

GOSSELIN, Noel, [pseud.: Gilles], Monsieur Jacques B. de Sreven, 1790-1872, Trois-Rivières, L'Auteur, 1939, 159 p.

GOYETTE, Arsène, La Fille aînée, Sherbrooke, Bibliothèque des bons livres, 1930, 352 p.

— L'Ineffaçable Souillure, Sherbrooke, Bibliothèque des bons livres, 1929, 287 p.

— La Robe nuptiale, roman, Sherbrooke, Bibliothèque des bons livres, 1928, 303 p.

— L'Unique Solution, Sherbrooke, Bibliothèque des bons livres, 1932, 261 p.

GRANDBOIS, Alain, Né à Québec... Louis Jolliet, Paris, Albert Messein, 1933, 254 p.

GRAVELINE, Mme, Le Triomphe de l'amour, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1929, 27 p.

GRIGNON, Claude-Henri, Le Secret de Lindbergh, Montréal, Aux éditions de la porte d'or, 1928, 211 p.

- Un homme et son péché, 3e éd., Montréal, Centre éducatif et culturel, 1965, 206 p.
- GROULX, Lionel, [pseud.: Alonié de Lestres], L'Appel de la race, 4e éd., Montréal, Librairie Granger Frères, 1943, 251 p.
- Au Cap Blomidon, roman, 5e éd., coll. "Bibliothèque de la jeunesse canadienne", Montréal, Granger Frères, [s.d.], 176 p.
- GUAY, Maurice, et Odilas GUAY, Une femme entre deux hommes, Saint-Jérôme, Imprimé par "l'Avenir du Nord", 1933, 219 p.
- HAMELIN, Eddie, [pseud.: Jean Véron], Madame Després, Trois-Rivières, Les Editions du "Bien public", 1934, 189 p.
- HARVEY, Jean-Charles, Les Demi-civilisés, Montréal, Editions de l'Homme, 1966, 174 p.
- Marcel Faure, Montmagny, L'Imprimerie de Montmagny, 1922, 214 p.
- HEMON, Louis, Maria Chapdelaine, 2e éd., récit du Canada français, Paris, Grasset, 1924, 255 p.
- HERTEL, François, [pseud. de Rodolphe Dubé], Le Beau Risque, Montréal, Fides, 1945, 150 p.
- HUOT, Alexandre, L'Impératrice de l'Ungava, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1927, 56 p.
- Le Trésor de Bigot, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1926, 54 p.
- La Ceinture fléchée, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1926, 33 p.
- HURTUBISE, Jean-Chauveau, Leur âme, Montréal, Louis Carrier, Les Editions du Mercure, 1929, 187 p.
- JEHIN, Jules, Les Aventures extraordinaires de deux Canayens, charivari littéraire et scientifique, Montréal Imprimerie A.-P. Pigeon, 1918, 114 p.
- KELLER-WOLFF, Gustave, La Tragédie de la forêt, Montréal, L'Auteur, 1935, 153 p.
- LABELLE, Yvonne A., La Peur d'aimer, [Granby], Des ateliers du "Canada français", 1927, 128 p.
- LABERGE, Albert, La Scouine, Montréal, L'Actuelle, 1972, 134 p.
- LACERTE, Emma-Adèle, Mme Alcide Lacerte, L'Ange de la caverne, Ottawa, "Le Courrier fédéral", 1922, 236 p.

- Bois-sinistre, roman canadien inédit, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1929, 92 p.
- Le Bracelet de fer, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1926, 120 p.
- La Gardienne du phare, Ottawa, "Le Courrier fédéral", 1921, 88 p.
- L'Homme de la maison grise, Rivière-du-Loup, Imprimerie du St-Laurent, 1933, 191 p.
- Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 134 p.
- Nemoville, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1917, 146 p.
- L'Ombre du beffroi, roman canadien inédit, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1925, 96 p.
- Roxane, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1924, 75 p.
- Le Spectre du ravin, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1924, 86 p.
- LALLIER, Joseph, Allie, récit et impressions, Montréal, L'Action paroissiale, 1936, 272 p.
- Angéline Guillou, roman canadien, Québec, "L'Action sociale", 1930, 179 p.
- Le Spectre menaçant, roman canadien, 2e éd., Avignon, Maison Aubanel père, [1932], 248 p.
- LAMBERT, Adélar, "L'Innocente Victime", dans le Droit, Ottawa, 9-26 septembre 1936.
- LAMONTAGNE-BEAUREGARD, Blanche, Un coeur fidèle, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, 196 p.
- LAPOINTE, Henri, La Terre que l'on défend, Montréal, Edouard Garand, 1928, 190 p.
- Le Trésor du géant, roman du terroir, Longueuil, "L'Eclair", 1929, 264 p.
- LARIVIERE, Jules-Ernest, L'Associée silencieuse, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1925, 71 p.
- L'Iris bleu, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1923, 56 p.
- La Villa des ancolies, Montréal, Edition de "la Revue moderne", 1923, 98 p.

- LAVALLEE, Jeannine, Koshawika, Montréal, Rénovation, 1936, 193 p.
- LAVOIE, Emile, Le Grand Sépulcre blanc, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1925, 84 p.
- LEFEBVRE, J.-A., [pseud.: Pierre Aldan], L'Impératrice d'Amérique, récit historique, coll. "Les Découvreurs", Montréal, Les Editions Lefebvre, 1928, 326 p.
- LE FRANC, Marie, Dans l'île, Paris, Fasquelle, 1932, 191 p.
- Grand-Louis l'innocent, Montréal, Compagnie de publication "La Patrie", 1925, 176 p.
- Grand-Louis le revenant, Paris, Editions du Tambourin, 1930, 279 p.
- Héliier, fils des bois, coll. "Les Prosateurs français contemporains", Paris, Rieder, 1930, 283 p.
- Pêcheurs de Gaspésie, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1962, 193 p.
- Le Poste sur la dune, Paris, Rieder, 1928, 270 p.
- La Randonnée passionnée, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1961, 159 p.
- La Rivière solitaire, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1957, 194 p.
- LEGER, J.-O., Lipha, ses étapes, Montréal, L'Auteur, 1931, 210 p.
- LE NORMAND, Michelle, [pseud. de Marie-Antoinette Tardif, Mme Léo-Paul Desrosiers], Le Nom dans le bronze, Montréal, Fides, 1954, 117 p.
- La Plus Belle Chose du monde, Montréal, [s.é.] , 1937, 249 p.
- LESSARD, Camille, [pseud.: Liane], Canuck, Lewiston, Maine, Editions "Le Messenger", 1936, 131 p.
- LOISELLE, Alphonse, Le Pont rouge, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1930, 46 p.
- Trois Femmes, coll. "Le Livre d'aujourd'hui", Montréal, Pilon, 1933, 186 p.
- LORIMIER, Raoul de, La Haute Aventure de Guillaume de Palmoye, Montréal, Granger Frères, 1930, 434 p.
- MAILLET, Adrienne, L'Oncle des jumeaux Pomponnelle, Montréal, L'Auteur, 1939, 249 p.
- Peuvent-elles garder un secret?, 2e éd., Montréal, L'Auteur, 1938, 316 p.

- MALO, Lorette, L'Appel du bonheur, Montréal, Valiquette, 1939.
[Non vidi.]
- MARTIGNY, Paul de, et Raphael VIAU, "La Tiare de Salomon", roman
héroï-comique, dans le Monde illustré, 29 juin-3 août 1907,
97 p.
- MASSE, Oscar, Mena'sen; le Rocher au pin solitaire, légende
sherbrookoise, Québec, Dussault et Proulx, 1922, 123 p.
- MATHE, N. M., Ma cousine Mandine, roman canadien inédit, coll.
"Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1923, 44 p.
- MELANCON, Claude, Par terre et par eau, Québec, "Le Soleil",
1928, 216 p.
- MENARD, Ludovic, [pseud.: Gaston d'Aubecourt], L'Enfant du
mystère, Montréal, La Bibliothèque canadienne, 1928, 83 p.
- MICHEL, Paul, Les Grandes Voix, [s.l.], L'Auteur, 1935, 105 p.
- MICHELET, Magali, Comme jadis..., lettres échangées d'une rive
de l'océan à l'autre, Montréal, Bibliothèque de l'Action
française, 1925, 270 p.
- MONGE, Rose, [pseud.: Rose de Provence], Coeur magnanime, roman
canadien, Montréal, [s.é.], 1908, 203 p.
- MONTREUIL, Claude, La vérité choque, Montréal, [s.é.], 1923,
246 p.
- MORELLES, Gaston, [pseud. de Benjamin Michaud], Les Diamants de
Kruger, Lévis, Mercier et Cie, 1906, 303 p.
- MORIN, Françoise, L'Orgueil vaincu, coll. "Bibliothèque canadienne;
Dollard", Montréal, Beauchemin, 1930, 122 p.
- MOUSSEAU, Alfred, Au village, épisode de la vie rurale, Montréal,
C.-A. Marchand, 1915, 158 p.
- ____ Mirage, Montréal, C.-A. Marchand, 1913, 77 p.
- ____ Les Vermoulures, roman d'actualité, 2e éd., Montréal, [s.é.],
1908, 94 p.
- NADEAU, H.-B., La Fugue de Jean Laroche, Coll. "Bibliothèque
canadienne; Laval", Montréal, Beauchemin, 1928, 121 p.
- NANTEL, Adolphe, A la hache, Montréal, Editions Albert Lévesque,
1932, 234 p.
- NEL, Jean, [pseud. de Jean-André Jeannel], Le Crime d'un père,
coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1930,
30 p.

- L'Empoisonneur, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 69 p.
- La Flamme qui vacille, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1930, 32 p.
- NELSON, Wolfred, Elégie, Montréal, Imprimerie Modèle, 1932, 163 p.
- Entre neuf et onze heures, Montréal, L'Auteur, 1936, 159 p.
- PAQUIN, Ubald, Alexandre HUOT, Jean FERON et Jules LARIVIERE, La Digue dorée, le roman des quatre, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 72 p.
- PAQUIN, Ubald, Les Caprices du coeur, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 46 p.
- La Cité dans les fers, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1926, 61 p.
- Jules Faubert, le roi du papier, Montréal, Imprimerie Pierre-R. Bisailon, 1923, 165 p.
- Le Lutteur, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 60 p.
- Le Massacre dans le temple, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 39 p.
- Le Mirage, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1930, 38 p.
- Le Mort qu'on venge, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1926, 56 p.
- La Mystérieuse Inconnue, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1929, 43 p.
- Oeil pour oeil: récit de Sydney Jones, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1931, 51 p.
- Le Paria, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 204 p.
- PAQUIN, Zénon, Aventures fantastiques d'un Canadien en voyage, Trois-Rivières, P.-R. Dupont, 1903, 145 p.
- PARENTEAU, Anatole, La Voix des sillons, Montréal, Edouard Garand, 1932, 131 p.
- POIRIER, Joseph-Emile, Les Arpents de neige, roman canadien, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1909, XII-368 p.
- La Tempête sur le fleuve, roman historique canadien, Paris, Tallandier, 1931, 254 p.

- POTVIN, Damase, L'Appel de la terre, Québec, Imprimerie de "l'Événement", 1919, 186 p.
- La Baie, récit d'un vieux colon canadien-français, Montréal, Édouard Garand, 1925, 90 p.
- Le Français, roman paysan du "pays du Québec", Montréal, Édouard Garand, 1925, X-346 p.
- [pseud.: Graindesel], Le "Membre", roman de mœurs politiques québécoises, Québec, Imprimerie de "l'Événement", 1916, 159 p.
- La Rivière-à-Mars, roman, Montréal, Les Editions du Totem, 1934, 222 p.
- Restons chez nous, Québec, J.-Alfred Guay, 1908, 243 p.
- La Robe noire, récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle France, Paris, Le Mercure universel, 1932, 236 p.
- Peter McLeod, grand récit canadien inédit, Québec, L'Auteur, 1937, 207 p.
- PREVOST, Paul-Emile, L'Epreuve, Montréal, Alph. Pelletier, 1900, VII-142 p.
- PROULX, Antonin, Le coeur est le maître, Montréal, Édouard Garand, 1930, 347 p.
- PROVENCAL, François, [pseud. de Félix Charbonnier], La Crise, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1929, 52 p.
- Fleur lointaine, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1926, 64 p.
- RAICHE, Joseph, Journal d'un vicaire de campagne, Montréal, Édouard Garand, 1927, 54 p.
- RAINVILLE, Paul, "Tibi", carnet de sanatorium, Beauceville, La Cie de "l'Eclaireur", 1935, 267 p.
- RETTE, Marie, Les Fils de Mammon, Beauceville, "L'Eclaireur", 1939, 188 p.
- RINGUET, [pseud. de Philippe Panneton], Trente Arpents, Paris, Flammarion, 1939, 293 p.
- ROBILLARD, Claude, Dilettante, coll. "Les Romans de la jeune génération", Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 180 p.
- ROCHFORD, Azilia, Les Fantômes blancs, roman canadien inédit de cape et d'épée, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Édouard Garand, 1923, 96 p.

- PREFONTAINE,
- ROQUEBRUNE, Robert de, et Fernand [^][pseud.: Dick Berton], La Banque en détresse, coll. "Le Roman populaire", Paris, Les Editions du Monde moderne, 1926, 129 p.
- ROQUEBRUNE, Robert de, Les Dames le Marchand, coll. "Alouette bleue", Montréal, Fides, 1964, 210 p.
- D'un océan à l'autre, coll. "Le Pélican", Montréal, Fides, 1958, 128 p.
- Les Habits rouges, 3e éd., coll. "La Grande aventure", Montréal, Fides, 1955, 128 p.
- ROUSSEAU, Alfred, Les Roux, histoire manitobaine, Cadillac, Sask., L'Auteur, 1932, 202 p.
- ROUTHIER, Adolphe, Le Centurion, roman des temps messianiques, Québec, "L'Action sociale", 1909, 461 p.
- Paulina, roman des temps apostoliques, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1918, XXIL-382 p.
- ROY, Angéline-M., [pseud.: René d'Arcy], L'Amour trompé, Drummondville, "La Parole", 1937, 182 p.
- ROY, Armand, [pseud. de Serge Roy], Grisaille, [s.l.n.é], 1937, 128 p.
- Têtes fortes, Montréal, Les Editions du Totem, 1935, 193 p.
- ROY, Régis, Le Manoir hanté, récit canadien, coll. "Les Cahiers populaires", Montréal, Louis Carrier et Cie, 1928, 227 p.
- SABATTIS, [pseud. de Thomas M. Gill], L'Etoile de Lunenburg, Lévis, Imprimerie "le Quotidien", [1930], 99 p.
- La Fascination d'une ville, Lévis, La Cie de Publication de Lévis, 1930, 144 p.
- SAINTE-MARIE, Raoul, David Duford, roman d'action et d'aventures, Lac Edouard, Imprimerie "l'Eclaireur", 1929, 51 p.
- SAVARD, Félix-Antoine, Menaud, Maître-draveur, coll. "Bibliothèque canadienne-française", Montréal, Fides, 1965, 215 p.
- SENECAL, Adrienne, Le Notaire Jofriau, coll. "Romans historiques", Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, 149 p.
- SENECAL, Eva, Dans les ombres, coll. "Les Romans de la jeune génération", Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 150 p.
- Mon Jacques, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 222 p.
- SICARD, Claude, "Alma Rose", récit canadien faisant suite à Maria Chapdelaine..., dans la Presse, Montréal, 15 août-15 octobre 1925.

- SIMON, Jean-François, [pseud. du frère Robustien], Deux du vingt-deuxième bataillon, Montréal, Imprimerie De La Salle, 1929, VI-117 p.
- L'Ecrin disparu, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1927, 168 p.
- Gaston Chambrun, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1923, 56 p.
- TASCHEREAU-FORTIER, Marie-Caroline, [pseud.: Maxine], La Blessure, coll. "Les Romans sociaux", Montréal, Editions Albert Lévesque, 1932, 160 p.
- Moment de vertige, roman canadien pour adultes, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 290 p.
- THERIAULT, Mme J.-W., [pseud.: Thery], Autour d'un nom, Montréal, Edouard Garand, 1926, 113 p.
- TREMBLAY-SERGERIE, Adéla, Le Secret de Micheline, Bagotville, L'Auteur, 1936, 218 p.
- TURCOT, Marie-Rose, Un de Jasper, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 168 p.
- Nicolette Auclair, Montréal, Louis Carrier, Les Editions du Mercure, 1930, 118 p.
- VAUBERT, Michelle de, [pseud. d'Odette Oigny], Le Talisman du pharaon, Montréal, Beauchemin, 1923, 163 p.
- VILLEMMAIN, Charles, Le Boucher de la rue Sanguinet, roman sensationnel, Montréal, [s.é.], 1928, 47 p.
- WALD, André, Voir, roman canadien, Paris, Eugène Figuière, 1936, 254 p.
- WILLAUME, Prosper, L'Ile au Massacre, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1928, 73 p.
- YON, Armand, Au diable vert, Paris, Editions Spes, 1928, 253 p.

C) De 1940 à 1969

- ALLEN-SHORE, Léna, Ne me demandez pas qui je suis, Montréal, La Québécoise, 1965, 234 p.
- AMAT, Jean-Marie d', [pseud.: Cousine Zo-Zo et Jean-Marie Nemo], Guerlinguet le fûté, Montréal, Editions France-Libre, 1946, 170 p.
- Malespine, Montréal, Editions France-Libre, 1945, 191 p.

- Le Souffle du large, Montréal, Editions France-Libre, 1945, 212 p.
- ANGREVILLE, Madeleine d', Lady Florence, un roman d'amour, New York, Les Editions Didier, 1943, 252 p.
- Les lilas refleurriront, New York, Les Editions Didier, 1944, 240 p.
- AQUIN, Hubert, L'Antiphonaire, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 250 p.
- Prochaine épisode, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 174 p.
- Trou de mémoire, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 204 p.
- ARCHAMBAULT, Gilles, Le Tendre Matin, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 146 p.
- Une suprême discrétion, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 158 p.
- La Vie à trois, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 178 p.
- ASSELIN, Emile, La Petite Aurore, Montréal, Alliance cinématographique canadienne, 1952, 287 p.
- BAILLARGEON, Pierre, Commerce, Montréal, Les Editions Variétés, 1947, 185 p.
- Hasard et moi, Montréal, Beauchemin, 1940, 53 p.
- Les Médisances de Claude Perrin, Montréal, Parizeau, 1945, 197 p.
- La Neige et le Feu, Montréal, Les Editions Variétés, 1948, 205 p.
- BARBEAU, Marius, Le Rêve de Kamalmouk, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1948, 232 p.
- BASILE, Jean, Le Grand Khan, Montréal, HMH, 1970, 187 p.
- La Jument des Mongols, Montréal, Les Editions du Jour, 1964, 179 p.
- Lorenzo, Montréal, Les Editions du Jour, 1963, 121 p.
- BAUDRY, Edouard, Rue Principale, tome I: les Lortie, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1940, 239 p.

- BAY, André, Intimité ou Bonheur d'un jour, Montréal, La Société des Editions Pascal, 1946, 195 p.
- BEAUGRAND-CHAMPAGNE, Louise, Kathmandou, Montréal, Editions Estérel, 1968, 148 p.
- BEAULIEU, François, Pacte et complot, Rivière-du-Loup, Editions Trident, [1955], 212 p.
- BEAULIEU, Michel, Je tourne en rond, mais c'est autour de toi, Montréal, Editions du Jour, 1969, 180 p.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, Mémoires d'outre-tonneau, Montréal, Editions Estérel, 1968, 191 p.
- Race de monde, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1969, 186 p.
- BEAUPRE, Charles-Henri, [pseud.: Charles-Henri Beaupray], Les beaux jours viendront..., Québec, Editions Presses sociales, 1941, 241 p.
- Jours de folie, Québec, La Librairie de "l'Action catholique", 1943, 214 p.
- BEAUSEJOUR, Mme Camille, [pseud.: Hélène], Avec mon coeur de femme, Grand'mère, [s.é.], 1940, 188 p.
- BELAND, André, Orage sur mon corps, Montréal, Editions Serge, 1944, 179 p.
- BELLEAU, Joseph, [pseud.: Jean Bulair], Rencontres, Montréal, Editions Bernard Valiquette, [1942], 179 p.
- BENOIT, Jacques, Jos Carbone, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1967, 120 p.
- Les Voleurs, Montréal, Editions du Jour, 1969, 240 p.
- BENOIT, Marc, Les Aiguillons, Montréal, Editions de l'Action canadienne-française, 1941, 124 p.
- BENOIT, Maurice, Par toi, j'ai souffert, Montréal, Les Editions de l'Etoile, 1945, 39 p.
- BENOIT, Pierre, Le Marchand de la Place Royale, coll. "Rêve et vie", Montréal, Fides, 1960, 157 p.
- Martine Juillet, fille du Roi, Montréal, Fides, 1945, 323 p.
- Le Sentier couvert, Montréal, L'Arbre, 1945, 123 p.
- BENOIT, Réal, Quelqu'un pour m'écouter, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1964, 126 p.

- BER, André, Ségoldiah!, Montréal, Déom, 1964, 245 p.
- BERGERON, Jean-Marc, Carignan...du sexe à l'intrigue, Montréal, Editions du Bélier, 1967, 131 p.
- Carignan et les cinéastes du sexe, coll. "Ariès", Montréal, Editions du Bélier, 1966, 111 p.
- BERNARD, Anne, Cancer, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 143 p.
- Le Chemin de la côte, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 143 p.
- La Chèvre d'or, suivi de Hécate, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 197 p.
- Le Soleil sur la façade, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 158 p.
- BERNARD, Harry, Les jours sont longs, coll. "Alouette bleue", Montréal, Fides, 1951, 213 p.
- BERNIER, Jovette, Non Monsieur, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 220 p.
- BERNIER, Thomas-Alfred, [pseud.: Jean Berthos], Eutopia, le monde qu'on attend, Lévis, Editions "le Quotidien", 1944, 436 p.
- BERTHIAUME, André, La Fugue, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 133 p.
- BESSETTE, Gérard, La Bagarre, coll. "CLF poche canadien", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 215 p.
- L'Incubation, 2e éd., Montréal, Librairie Déom, 1965, 179 p.
- Le Libraire, Paris, René Julliard, 1960, 173 p.
- Les Pédagogues, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1961, 309 p.
- BILODEAU, Louis, Belle et grave, Montréal, Beauchemin, 1963, 169 p.
- BIRON, Hervé, Nuages sur les brûlés: la colonisation au Témiscamingue, Montréal, Editions Fernand Pilon, 1947, 207 p.
- Poudre d'or, Montréal, Editions Fernand Pilon, 1945, 191 p.
- BLAIS, Marie-Claire, La Belle Bête, coll. "CLF poche canadien", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 157 p.

- ____ David Sterne, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1967, 127 p.
- ____ L'Insoumise, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1966, 119 p.
- ____ Le jour est noir, Montréal, Editions du Jour, 1970, 126 p.
- ____ Manuscrits de Pauline Archange, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1968, 127 p.
- ____ Tête Blanche, Québec, Institut littéraire du Québec, 1960, 205 p.
- ____ Une saison dans la vie d'Emmanuel, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1965, 128 p.
- ____ Vivre! Vivre!, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1969, 170 p.
- ____ Les Voyageurs sacrés, Montréal, HMH, 1969, 113 p.
- BLANCHET, Jean, Les feux s'animent, Montréal, Fides, 1946, 183 p.
- BLANCHOT, Philippe, Chair aux enchères, Montréal, Ariès, 1969, 124 p.
- BOILY, Béatrix, Sur la brèche, Montréal, Chantecler, 1955, 264 p.
- BOSCO, Monique, Les Infusoires, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1965, 174 p.
- ____ Un amour maladroit, Paris, Gallimard, NRF, 1961, 213 p.
- BOSSUS, Francis, Beautricourt, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 130 p.
- ____ La Seconde Mort, Montréal, Beauchemin, 1962, 187 p.
- BOURDON, Guy, Cyprien Duval, Montréal, Henri Quintal, 1967, 165 p.
- BOUSQUET, Jean, Le diable apparaît à Saint-Tristan, Montréal, Les Editions du Lévrier, 1952, 189 p.
- ____ Mon ami Georges, Montréal, Les Editions du Lévrier, 1960, 204 p.
- ____ Les Tribulations du curé de Saint-Tristan, Montréal, Les Editions du Lévrier, 1951, 200 p.
- BRASSARD, Adolphe, L'Horrible Héritage, [Danville], L'Auteur, 1950, 141 p.

- BRASSARD, Roland, L'Enclume de cristal, Québec, Les Editions du Soc, 1968, 303 p.
- BROSSARD, Jacques, Le Sang du souvenir, Montréal, La Presse, 1976, 237 p.
- BRUNET, Berthelot, Les Hypocrites; la Folle Expérience de Philippe, Montréal, Editions de l'Arbre, 1945, 239 p.
- BUISSERET, Irène de, L'Homme périphérique, Montréal, Editions "A la page", 1963, 143 p.
- BUSSIERES, Simone, L'Héritier, Québec, Les Editions du Quartier Latin, 1951, 195 p.
- CARETTE, Jean M., Zirska, immigrante inconnue, Montréal, Editions Serge Brousseau, 1947, 336 p.
- CARMEL, Aimé, Sur la route d'Oka, Montréal, Imprimerie Saint-Joseph, 1952, 221 p.
- CARON, Albert Ena, Les Mauvais Bergers, Montréal, Editions de l'Homme, 1964, 157 p.
- CARRIER, Roch, Floralie, où es-tu?, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1969, 170 p.
- La Guerre, yes sir!, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, 124 p.
- CARTIER, Georges, Le Poisson pêché, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1964, 229 p.
- CATTA, René-Salvator, Le Grand Tournant, 3 volumes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 159, 191 et 192 p.
- CHABOT, Cécile, Et le cheval vert, Montréal, Beauchemin, 1961, 193 p.
- CHARBONNEAU, Hélène, Châteaux de cartes, Montréal, G. Ducharme, [1952?], 105 p.
- CHARBONNEAU, René, Le Destin de frère Thomas, Montréal, Editions de l'Homme, 1963, p.
- CHARBONNEAU, Robert, Aucune Créature, Montréal, Beauchemin, 1961, 178 p.
- Chronique de l'âge amer, Montréal, Editions du Sablier, 1967, 144 p.
- Les Désirs et les jours, Montréal, Editions de l'Arbre, 1948, 251 p.
- Fontile, Montréal, Editions de l'Arbre, 1945, 203 p.

- Ils posséderont la terre, Montréal, Editions de l'Arbre, 1941, 222 p.
- CHARTRAND, Jean-Jacques, Le Solitaire du boulevard Gouin, Montréal, Editions du Lévrier, 1953, 234 p.
- CHENE, Yolande, Au seuil de l'enfer, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1961, 252 p.
- Peur et amour, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 177 p.
- CHICOINE, René, Carrefour des hasards, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1959, 212 p.
- Circuit 29, coll. "Manitou", Montréal, Librairie Pony, 1948, 267 p.
- Un homme, rue Beaubien, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 223 p.
- CHOQUETTE, Adrienne, La Coupe vide, Montréal, Editions Fernand Pilon, 1948, 204 p.
- Laure Clouet, Québec, Institut littéraire du Québec, 1961, 135 p.
- CHOQUETTE, Gilbert, L'Apprentissage, Montréal, Beauchemin, 1966, 199 p.
- La Défaillance, Montréal, Beauchemin, 1969, 192 p.
- L'Interrogation, Montréal, Beauchemin, 1962, 173 p.
- CHOQUETTE, Robert, Elise Velder, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1958, 334 p.
- Les Velder, Montréal, Editions Bernard Valiquette, [1941], 190 p.
- CLARI, Jean-Claude, L'Appartenance, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 206 p.
- Catherine de I à V, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 205 p.
- Les Grandes Filles, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1968, 151 p.
- CLOUTIER, Eugène, Croisière, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 189 p.
- Les Inutiles, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1956, 202 p.

- Les Témoins, coll. "CLF poche canadien", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 209 p.
- CORRIVEAU, Monique, Le Témoin, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 148 p.
- COSTE, Donat, L'Enfant noir, Montréal, Chantecler, 1950, 242 p.
- COULOMBE, Marie-Anne, [pseud.: Marie de Saint-Félix], Vienne la nuit, 2e éd., Beauceville, "L'Eclaireur", 1957, 332 p.
- DABLON, Claude, [pseud. de Gabriel Larue], Le Verger, Montréal, "Le Messager canadien", 1943, 203 p.
- DANTIN, Louis, [pseud. d'Eugène Seers], Les Enfances de Fanny, Montréal, Les Editions Chantecler, 1951, 286 p.
- DA SILVA, Viviane, Visage de fièvre, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, 217 p.
- DAVELUY, Paule, Chérie Martin, roman, Montréal, Les Editions de l'Atelier, [1957], 207 p.
- DAVIAULT, Pierre A., [pseud.: Pierre Hartex], Nora l'énigmatique, coll. "Nos grands romans d'aventures", Montréal, Société des Editions Pascal, 1945, 150 p.
- DAVID, Nellie, [pseud.: Anne-Marie], L'Aube de la joie, 2e éd., coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1959, 219 p.
- La Nuit si longue, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, 217 p.
- Maintenant et toujours, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 212 p.
- DELORME, Florian, Les Derniers Emois, Montréal, coll. "Ariès", Editions du Bélier, 1968, 153 p.
- DESFORETS, Benoît, Le P'tit Gars du colon, Montréal, Beauchemin, 1949, 165 p.
- DESGRANGES, Françoise, Croix de Lorraine, Montréal, Les Editions de l'Etoile, 1943, 55 p.
- DESGRANGES, Jean, Choc au coeur, Montréal, Les Editions de l'Etoile, 1945, 91 p.
- Mon amour chéri, Montréal, Editions de l'Etoile, 1946, 106 p.
- DESJARDINS, Gilles, Les Corridors, Montréal, Beauchemin, 1962, 187 p.

- DESJARDINS-RIVEST, Jeanne, Les Fous de l'Ile heureuse, Québec, Institut littéraire du Québec, 1952, 188 p.
- DESMARCHAIS, Rex, La Chesnaie, Montréal, Les Editions de l'Arbre, 1942, 294 p.
- DESMAREST, Marie-Anne, Le Havre de grâce, Montréal, Editions Etienne Feuche, 1945, 222 p.
- DESPRES, Ronald, Le Scalpel ininterrompu, journal du docteur Jan von Fries, Montréal, Editions "A la page", 1962, 137 p.
- DESROSIERS, Léo-Paul, L'Ampoule d'or, coll. "Bibliothèque canadienne-française", Montréal, Fides, 1967, 212 p.
- Les Opiniâtres, Montréal, Imprimerie populaire, 1941, 222 p.
- Sources, 2e éd., Montréal, Imprimerie populaire, 1942, 227 p.
- Vous qui passez, t. I: coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1958, 265 p.
- Vous qui passez, t. II: les Angoisses et les tourments, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1959, 316 p.
- Vous qui passez, t. III: Rafales sur les cimes, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1960, 235 p.
- DEVEAU, J.-Alphonse, Le Chef des Acadiens, Yarmouth, N. S., J. A. Hamon, [1956], 154 p.
- DORAN, Dielle, Maryse, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, 171 p.
- DOSTIE, Emilienne, et Yvonne LEVASSEUR, En quête d'espace et d'oubli, Québec, Les Editions du Forum, 1947, 195 p.
- DUCHARME, Réjean, L'Avalée des avalés, Paris, Gallimard, 1966, 282 p.
- La Fille de Christophe Colomb, Paris, Gallimard, NRF, 1969, 233 p.
- Le Nez qui voque, Paris, Gallimard, NRF, 1967, 275 p.
- L'Océantume, Paris, Gallimard, NRF, 1968, 190 p.
- DUPUY, Jacqueline, Dure est ma joie, Paris, Flammarion, 1962, 187 p.
- Il est un jardin, Montréal, Les Editions Variétés, Dussault et Péladeau, 1945, 206 p.

- Le Sabre d'Arlequin, Montréal, Les Sociétés d'éditions et de librairie Paul Péladeau, 1956, 313 p.
- DUPUY, Michel, La Source et le feu, Montréal, Paul Péladeau, 1954, 244 p.
- DUVAL, André, Le Mercenaire, Québec, Librairie Garneau, 1961, 220 p.
- ELIE, Robert, La Fin des songes, Montréal, Beauchemin, 1950, 256 p.
- Il suffit d'un jour, Montréal, Beauchemin, 1957, 230 p.
- ETHIER-BLAIS, Jean, Mater Europa, Paris, Grasset, 1968, 171 p.
- FERNET, André, La Cosaque, Montréal, Editions B. D. Simpson, 1945, 229 p.
- FERON, Jean, [pseud. de Joseph-Marc-Octave Lebel], Le Dernier Geste, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1944, 86 p.
- FERRON, Jacques, La Charrette, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1968, 207 p.
- Le Ciel de Québec, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1969, 404 p.
- Cotnoir, Montréal, Editions d'Orphée, 1962, 99 p.
- La Nuit, Montréal, Parti pris, 1965, 134 p.
- Papa Boss, Montréal, Parti pris, 1966, 142 p.
- FERRON, Madeleine, La Fin des loups-garous, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1966, 187 p.
- FILIATRAULT, Jean, L'argent est odeur de nuit, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1961, 187 p.
- Chânes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1955, 246 p.
- Le Refuge impossible, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1957, 198 p.
- Terres stériles, Québec, Institut littéraire du Québec, 1953, 206 p.
- FILION, Jean-Paul, Un homme en laisse, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1962, 124 p.
- FILION, Laetitia, L'Espion de l'Ile-aux-Coudres, Montréal, Bernard Valiquette, 1941, 173 p.

- FONTAINE, Nathalie, Le Képi et la cravache, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1962, 211 p.
- _____ Maudits Français!, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1964, 250 p.
- FORTIN, Blanche, [pseud.: Maria de Bellefontaine], Un amour, Montréal, [Bernard Valiquette], 1941, 95 p.
- FOURNIER, Roger, A nous deux, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 210 p.
- _____ L'Innocence d'Isabelle, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 238 p.
- _____ Inutile et adorable, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 204 p.
- _____ Journal d'un jeune marié, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 198 p.
- _____ La Voix, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 230 p.
- FRANCE, Claire, [pseud. de Claire Morin], Autour de toi, Tristan, Paris, Flammarion, 1962, 572 p.
- _____ Les Enfants qui s'aiment, Montréal, Beauchemin, 1956, 254 p.
- _____ Et le 7ième jour, Montréal, Beauchemin, 1958, 301 p.
- FUGERE, Jean-Paul, Les Terres noires, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1969, 199 p.
- GAGNON, Emile, Une fille est venue, Québec, Editions du Quartier Latin, [1951], 231 p.
- GAGNON, Maurice, L'Anse aux brumes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1958, 218 p.
- _____ Les Chasseurs d'ombre, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1959, 279 p.
- _____ L'Echéance, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1955, 283 p.
- _____ Entre tes mains, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, 229 p.
- _____ L'Inspecteur Tanguay: Meurtre sous la pluie, roman policier canadien, Montréal, Editions du Jour, 1963, 110 p.
- _____ Rideau de neige, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1957, 235 p.
- GAGNON, Pierre-O., A la mort de mes vingt ans, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1968, 134 p.

- GAUTHIER, Irénée, [pseud.: Jean-Pierre], Le Feu dans les roseaux, Montréal, Editions de la Jeunesse rurale, 1945, 253 p.
- GAUTHIER, Louis, Anna, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 170 p.
- GAUTHIER, Myrto, La Dame de Sahib, Montréal, Bernard Valiquette, 1947, 155 p.
- GELINAS, Pierre, L'Or des Indes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1962, 188 p.
- Les Vivants, les morts et les autres, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1959, 317 p.
- GENEVOIX, Maurice, Laframboise et Bellehumeur, Paris, Flammarion, 1942, 237 p.
- GERVAIS, Albert, La Déesse brune, [Ottawa], Editions des Sept, 1948, 359 p.
- GIGUERE, Diane, L'eau est profonde..., récit, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 141 p.
- Le Temps des jeux, coll. "Les Jeunes Romanciers canadiens", Paris, Robert Laffont, 1961, 209 p.
- GIL, André, Désormais comme hier..., Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 151 p.
- GILL, Georgiana, Mme Charles Gill, [pseud.: Gaëtane de Montreuil], Destinée, Montréal, Imprimerie populaire, 1946, 179 p.
- GIROUARD, Laurent, La Ville inhumaine, Montréal, Parti pris, 1964, 188 p.
- GIROUX, André, Le gouffre a toujours soif, Québec, Institut littéraire du Québec, 1953, 176 p.
- Au delà des visages, Montréal, Editions Variétés, 1948, 173, p.
- GIROUX, Thomas-Edmond, Le Jour de l'Indien, Québec, L'Auteur, 1954, 416 p.
- GLAUSER, Alfred, Le vent se lève, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941, 221 p.
- GOBEIL, Jules, Le Publicain, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1958, 232 p.
- GODBOUT, Jacques, L'Aquarium, Paris, Seuil, 1962, 157 p.
- Le Couteau sur la table, Paris, Seuil, 1965, 158 p.

- _____ Salut Galarneau!, Paris, Seuil, 1967, 155 p.
- GODIN, Marcel, Ce maudit soleil, Paris, Robert Laffont, 1965, 190 p.
- _____ Une dent contre Dieu, Paris, Robert Laffont, 1969, 211 p.
- GOSSIN, Henri, Personnage insignifiant, Montréal, Editions Modernes, 1946, 318 p.
- GOULET, Elie, Ombre et lumière des jours, Québec, Editions du Forum, 1948, 169 p.
- GOUMOIS, Maurice de, Destin de femme, Québec, Institut littéraire du Québec, 1953, 205 p.
- _____ François Duvalet, Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, 263 p.
- GOYETTE, Arsène, [pseud.: Esdras du Terroir], Les Revenus de la terre promise, roman d'apologétique, Saint-Jean, Québec, Editions du "Canada français", 1959, 251 p.
- GRANDBOIS, Alain, Les Voyages de Marco Polo, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941, 229 p.
- GRANDPRE, Pierre de, Marie-Louise des champs, coll. "Alouette bleue", Montréal, Fides, 1948, 214 p.
- _____ La Patience des justes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 374 p.
- GRANGER, Luc, Ouate de phoque, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1969, 266 p.
- GREGOIRE-COUPAL, Marie-Antoinette, Le Batelier du Gange, Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, 1953, 207 p.
- _____ La Charmeuse noire, Montréal, Beauchemin, 1955, 135 p.
- GRENIER, Armand, [pseud.: Guy René de Plour], Défricheur de Hammada, Québec, Editions Laurin, 1953, 231 p.
- _____ [pseud.: Florent Laurin], Erres boréales, Montréal, Ducharme, 1944, 221 p.
- GUEVREMONT, Germaine, Marie-Didace, Montréal, Beauchemin, 1953, 282 p.
- _____ Le Survenant, Paris, Plon, 1945, 246 p.
- GURIK, Robert, Spirales, Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1966, 73 p.
- GUY, Marie-Anne, Autour d'un rêve, Montréal, Beauchemin, 1958, 219 p.

- Toi et moi vers l'amour, Québec, Editions de "l'Action sociale catholique", 1963, 98 p.
- HALLE, Albertine, La Vallée des blés d'or, Montréal, Editions Fernand Pilon, 1948, 210 p.
- HAMBLETON, Josephine, Ramon, Hull, Editions "l'Eclair", 1961, 79 p.
- HAMEL, Charles, Prix David, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1962, 268 p.
- Solitude de la chair, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1951, 242 p.
- HAMELIN, Jean, "Les Occasions profitables", dans Ecrits du Canada français, X, 1961, p. 9-117.
- Un dos pour la pluie, Montréal, Librairie Déom, 1967, 211 p.
- HAMELIN-ROUSSEAU, Berthe, Quand reviennent les outardes, Montréal, Beauchemin, 1956, 176 p.
- Un mât touchait l'azur, Montréal, Beauchemin, 1961, 183 p.
- HAMP, Pierre, [pseud. de Pierre Bourillon], Hormidas le Canadien, série "La Peine des hommes", Paris, Plon, 1952, 253 p.
- HARVEY, Jean-Charles, Le Paradis de sable, Québec, Institut littéraire du Québec, 1953, 242 p.
- HEBERT, Anne, Les Chambres de bois, Paris, Seuil, 1958, 190 p.
- HEBERT, Jacques, Les Ecoeurants, Montréal, Editions du Jour, 1966, 116 p.
- HERTEL, François, [pseud. de Rodolphe Dubé], Anatole Laplante, curieux homme, Montréal, Editions de l'Arbre, 1944, 165 p.
- Journal d'Anatole Laplante, Montréal, Editions Serge Brousseau, 1947, 150 p.
- Louis Préfontaine, apostat, autobiographie approximative, coll. "Idées du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1967, 153 p.
- Mondes chimériques, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1940, 153 p.
- Six Femmes, un homme, Paris, Editions de l'Ermite, 1949, 188 p.
- HOLLIER, Robert, Bétail, Montréal, Beauchemin, 1960, 259 p.

- ____ Marche ou crève, Carignan, Montréal, Editions de l'Homme, 1962, 300 p.
- JASMIN, Claude, La Corde au cou, coll. "CLF poche canadien", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 163 p.
- ____ Délivrez-nous du mal, Montréal, Editions "A la page", 1961, 187 p.
- ____ Ethel et le terroriste, coll. "Nouvelle Prose", Montréal, Librairie Déom, 1964, 145 p.
- ____ "Et puis tout est silence", dans Ecrits du Canada français, VII, Montréal, 1960, p. 35-192.
- ____ Pleure pas, Germaine, Montréal, Parti pris, 1965, 169 p.
- ____ Rimbaud, mon beau salaud!, Montréal, Editions du Jour, 1969, 142 p.
- JOLY, Richard, Le Visage de l'attente, Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, [1963], 236 p.
- KELLER-WOLFF, Gustave, La Revanche du destin, roman international, Montréal, Editions Saint-Laurent, 1943, 239 p.
- KEMPF, Yerri, Loreley, chronique noire et rose, Montréal, Déom, 1966, 123 p.
- ____ Pan paon, Montréal, Editions "A la page", 1964, 114 p.
- KERDRUE, Maurice, Joliff et Magadur, hommes de mer, Montréal; Editions de l'Arbre, 1943, 238 p.
- LABBE, Jean-Pierre, Annick, coll. "Amorces", Sherbrooke, Librairie de la Cité universitaire, 1969, 96 p.
- LACHAPELLE, Paul, [pseud.: André Brugel], La Résurrection des corps, Montréal, Editions Chantecler, 1949, 259 p.
- ____ Serge Fromentin, Montréal, Chantecler, 1953, 189 p.
- LACHELIER, Barthélemy G., Vissouville, t. I, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1949, 277 p.
- ____ Vissouville, t. II: l'Age ingrat, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1950, 339 p.
- LAFERRIERE, Cécile, Carole au pays des mornes, Montréal, L'Auteur, 1957, 135 p.
- LAFRANCE, Robert, L'Irréelle, Montréal, Editions de l'Arbre, 1944, 275 p.

- LAMARCHE, Jacques A., La Pelouse des lions, coll. "Ariès", Montréal, Editions du Béliet, 1967, 165 p.
- LAMIRANDE, Claire de, Aldébaran ou la Fleur, coll. "Les Roman-
ciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1968, 126 p.
- _____ Le Grand Elixir, Montréal, Editions du Jour, 1969, 265 p.
- LAMONTAGNE, Olivette, Mademoiselle et son fils, Québec, les
Editions Notre-Dame, 1956, 186 p.
- LANDRY, Louis, Placide Beauparlant, révolutionnaire tranquille,
Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 143 p.
- LANDRY-GUILLET, Simone, L'Itinéraire, Montréal, Le Cercle du
livre de France, 1966, 160 p.
- LANGEVIN, André, Evadé de la nuit, Montréal, Le Cercle du livre
de France, 1951, 245 p.
- _____ Poussière sur la ville, 5e éd., Montréal, Le Cercle du
livre de France, 1953, 213 p.
- _____ Le Temps des hommes, Montréal, Le Cercle du livre de France,
1956, 233 p.
- LANGUIRAND, Jacques, Tout compte fait: l'Eugène, Paris, Denoel,
1963, 193 p.
- LAPERLE-BERNIER, Albertine, Le Château des illusions, Montréal,
Imprimerie de Lamirande, L'Auteur, 1949, 188 p.
- _____ Dans la nuit sombre, Montréal, Editions Modèles, 1942,
266 p.
- _____ La Voix de l'âme, Montréal, Editions Modèles, 1944, 186 p.
- LAPLANTE, Jean de, Le Petit Juif, Montréal, Beauchemin, 1962,
163 p.
- LAPOINTE, Louis-Georges, Le Moulin du crochet, 2 vol., Laval-des-
Rapides, Editions Dequen, 1950, 505 p.
- LAPOINTE, Marcel, [pseud.: Marcel Portal], Au Coeur de la Chênaie,
Montréal, Fides, 1960, 155 p.
- LAPORTE, Jean-Maurice, Amour, police et morgue, Montréal, Editions
de l'Homme, 1961, 141 p.
- LA TOUR FONDUE, Geneviève de, Monsieur Bigras, Montréal, Beau-
chemin, 1944, 251 p.
- _____ Retour à la vigie, Montréal, Beauchemin, 1942, 220 p.

LATRAVERSE, François, La Vérence, coll. "Amorces", Sherbrooke, Librairie de la Cité universitaire, 1969, 98 p.

LAURENDEAU, André, Une vie d'enfer, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1965, 197 p.

LAURENT, Albert, L'Epopée tragique, roman canadien, Montréal, Beauchemin, 1956, 253 p.

LAWRENCE, Claudette, Les Solitudes d'automne, Québec, Garneau, 1969, 135 p.

LEBEL, Louis, Magdal ou Ta vie sera ton châtiment, Montréal, Bernard Valiquette, 1940, 234 p.

LEBLANC, Madeleine, Le Dernier Coup de fil, Montréal, Les Editions La Québécoise, 1965, 88 p.

____ La Muraille de brume, Montréal, Beauchemin, 1963, 160 p.

LECLERC, Claude, [pseud. de Pierrette Bellemare], Piège à la chair, Les Editions La Québécoise, 1966, 198 p.

LECLERC, Félix, Le Fou de l'île, coll. "Bibliothèque canadienne-française", Montréal, Fides, 1962, 215 p.

LECLERC, J.-C., Aux antipodes de mon pays: Song Mong, roman missionnaire, Montréal, Editions de l'Iris, 1960, 119 p.

LEFEBVRE, Justin, Jean Rhobin, Montréal, Editions Serge Brousseau, 1946, 139 p.

LE FRANC, Marie, Enfance Marine, coll. "La Gerbe d'Or", Montréal, Fides, 1959, 150 p.

____ Le Fils de la forêt, Paris, Grasset, 1952, 255 p.

LEGAULT, Rolland, La Rançon de la cognée, 3e éd., Montréal, Chantecler, 1945, 197 p.

____ Risques d'hommes, coll. "Rêve et vie", Montréal, Fides, 1950, 248 p.

LEGER, Antoine J., Elle et lui, tragique idylle du peuple acadien, Moncton, "L'Évangéline", 1940, 203 p.

____ Une fleur d'Acadie: un épisode du grand dérangement, Moncton, Imprimerie Acadienne, 1946, 130 p.

LEMELIN, Roger, Au pied de la pente douce, Montréal, Les Editions de l'Arbre, 1944, 333 p.

- Pierre le Magnifique, 2e éd., Québec, Institut littéraire du Québec, 1952, 277 p.
- Les Plouffe, Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, 344 p.
- LEMOINE, Amable, César, ceux qui vont mourir te saluent, Montréal, Beauchemin, 1960, 141 p.
- LEMOINE, Wilfrid, Le Funambule, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 158 p.
- LE NORMAND, Michelle, La Montagne d'hiver, coll. "La Gerbe d'Or", Montréal, Fides, 1961, 158 p.
- LEPAGE, Marie-Paule, Zig Zag, Montréal, Editions du Bélier, 1968, 206 p.
- LESCURE, Pierre, Les Rêves de l'Hudson, Paris, Seuil, 1969, 220 p.
- LEVASSEUR, Yvonne, Bêtise ou Destin, Québec, Les Editions du Forum, 1948, 132 p.
- LEVEILLE, J.-R., Tombeau, Montréal, Canadian Publishers, 1968, 101 p.
- LEVESQUE, Anne-Marie, [pseud.: Pierrot], Amour en voyage, Montmagny, Editions Marquis, 1963, 133 p.
- LOCKQUELL, Clément, Les Elus que vous êtes, Montréal, Editions Variétés, 1949, 197 p.
- LONGPRE, Lise, Le destin s'amuse, Montréal, Beauchemin, 1948, 349 p.
- La Magie des ruines, Montréal, Editions Chantecler, 1953, 201 p.
- LORANGER, Françoise, Mathieu, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 360 p.
- LORD, Denis, Aller-retour, Montréal, Beauchemin, 1962, 173 p.
- La Violence des forts, Montréal, Editions du Lys, 1964, 205 p.
- LORRAIN, Roland, Perdre la tête, Montréal, Editions du Jour, 1962, 188 p.
- LOSIQUE, Serge, De Z à A, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1968, 157 p.
- LOUVAIN, Gilbert, [pseud. d'Arthur Prévost], La Catherine de Montréal, ou la Fille qui tombe dans la gueule du loup, Montréal, Editions Princeps, 1961, 143 p.

MABIT, Jacqueline, La Fin de la joie, Parizeau, Montréal, 1945, 227 p.

— Les hommes ont passé, Montréal, Beauchemin, 1948, 228 p.

MAHEUX, Guy, Guillaume D., Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 158 p.

MAHEUX-FORCIER, Louise, Amadou, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 157 p.

— L'Ile joyeuse, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1964, 171 p.

— Une forêt pour Zoé, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 203 p.

MAILHOT, Michèle, Dis-moi que je vis, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1964, 159 p.

— Le Fou de la reine, Montréal, Editions du Jour, 1969, 126 p.

— Le Portique, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 133 p.

MAILLET, Adrienne, Amour tenace, Montréal, Editions du Lévrier, [1946], 200 p.

— Coeur d'or, coeur de chair, Montréal, Granger Frères, [1953], 270 p.

— De gré ou de force, Montréal, Editions de l'Arbre, 1948, 259 p.

— L'Ombre sur le bonheur, Montréal, Granger Frères, 1951, 237 p.

— Trop tard, Montréal, Imprimerie populaire, 1942, 205 p.

— Un enlèvement, Montréal, La Société des Editions Pascal, 1944, 260 p.

— La Vie tourmentée de Michelle Rôbal, 2e éd., Montréal, Imprimerie populaire, 1947, 239 p.

MAILLET, Andrée, Profil de l'original, Montréal, "Amérique française", 1952, 219 p.

— Les Remparts de Québec, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, 185 p.

MAILLET, Antonine, On a mangé la dune, Montréal, Beauchemin, 1962, 182 p.

- ____ Pointe-aux-coques, coll. "Rêve et vie", Montréal, Fides, 1958, 127 p.
- MAILLY, Claude, Le Cortège, Montréal, Beauchemin, 1966, 331 p.
- MAJOR, André, Le Cabochon, Montréal, Parti pris, 1964, 195 p.
- ____ Le Vent du diable, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1968, 143 p.
- MAJOR, Jean-René, Où nos pas nous attendent, Montréal, Editions Erta, 1957, 98 p.
- MALOUIN, Reine, Cet ailleurs qui respire, Québec, Les Presses du "Soleil", 1954, 251 p.
- ____ J'ai choisi le malheur, Québec, Presses de "l'Action sociale", 1958, 137 p.
- ____ Où chante la vie, Québec, Edition de "l'Action catholique", 1962, 170 p.
- ____ La Prairie au soleil, Québec, Les Presses de "l'Action sociale", 1960, 181 p.
- ____ Princesse de nuit, Hull, L'Auteur, [1966] , 172 p.
- ____ Profonds destins, Québec, "L'Action sociale", 1957, 131 p.
- ____ Vertige, Québec, "L'Action sociale", 1959, 161 p.
- MARCOTTE, Gilles, Le Poids de Dieu, Paris, Flammarion, 1962, 218 p.
- ____ Retour à Coolbrook, Paris, Flammarion, 1965, 220 p.
- MARIE-FRANCE, [pseud. de Françoise Sébilleau], Claire Fontaine, Montréal, Fides, 1953, 148 p.
- MARILINE, Le Flambeau sacré, Montréal, Valiquette, 1944, 193 p.
- MARKEVITCH, Z.-B., Steppes d'Ukraine, entre deux guerres, chronique de famille, Montréal, Beauchemin, 1944, 183 p.
- MARTEL, Emile, Les Enfances brisées, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1969, 127 p.
- MARTIGNY, Paul de, Les Mémoires d'un garnement, Ottawa, Montréal, Les Editions du Lévrier, 1947, 205 p.
- ____ La Vie aventureuse de Jacques Labrie, coll. "Alouettes", Montréal, Les Editions Fernand Pilon, 1945, 207 p.
- MARTIN, Claire, Doux-amer, Paris, Robert Laffont, 1960, 222 p.

- Quand j'aurai payé ton visage, coll. "Les Jeunes Romanciers canadiens", Paris, Robert Laffont, 1962, 187 p.
- MARTIN, Gérard, Tentations, 2e éd., Québec, Librairie Garneau, 1943, 239 p.
- MASSE, Oscar, La Conscience de Pierre Laubier, Montréal, Beauchemin, 1943, 160 p.
- MATHIEU, Claude, Simone en déroute, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 211 p.
- MICHAUD, Paul, Quelques arpents de neige, Québec, Le Club des livres à succès, 1961, 367 p.
- MONDAT, Claire, Poupée, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1963, 139 p.
- MORENCY, Jacques, Vive la Canadienne!, Trois-Rivières, Robert et Robert, 1942, 117 p.
- MORIN, Edgar, Puce, Québec, Éditions du Quartier latin, 1949, 227 p.
- NADEAU, Jean, Bien vôtre, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 158 p.
- NANTEL, Adolphe, La Terre du huitième, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1942, 190 p.
- NAUBERT, Yvette, La Dormeuse éveillée, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 184 p.
- L'Été de la cigale, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 209 p.
- O'NEIL, Jean, Je voulais te parler de Jérémiah, d'Ozelina et de tous les autres, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1967, 210 p.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, Le Dôme, Montréal, Éditions Utopiques, 1968, 96 p.
- OUVRARD, Hélène, Le Coeur sauvage, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1967, 167 p.
- La Fleur de peau, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1965, 194 p.
- OUVRARD, René, Débâcle sur la Romaine, Montréal, Fides, 1953, 234 p.
- La Fauve, Montréal, Beauchemin, 1961, 217 p.

- La Veuve, Montréal, Editions Chantecler, 1955, 280 p.
- PALLASCIO-MORIN, Ernest, Brentwick, Montréal, Imprimerie populaire, 1940, 193 p.
- Je vous ai tant aimée, Ottawa/Montréal, Les Editions du Lévrier, [1945], 208 p.
- La Louve, 2e éd., Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, 150 p.
- PAQUIN, Ubald, La Rançon, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1943, 46 p.
- PARADIS, Louis-Roland, Les Oiseaux d'argile, Montréal, Beauchemin, 1961, 169 p.
- Sentence le 21..., Montréal, Beauchemin, 1958, 187 p.
- PARADIS, Suzanne, Les Cormorans, Québec, Garneau, 1967, 243 p.
- Les Hauts Cris, Québec, Garneau, 1970, 166 p.
- Il ne faut pas sauver les hommes, Québec, Garneau, 1961, 187 p.
- PARIZEAU, Alice, Fuir, coll. "du Québec", Montréal, Librairie Déom, 1963, 271 p.
- Rue Sherbrooke ouest, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967, 188 p.
- Survivre, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1964, 315 p.
- PASCAL, Hubert, Le Roman d'Aurore, la petite persécutée, coll. "Ariès", Montréal, Editions du Bélier, 1966, 116 p.
- PELLERIN, Jean, Le Diable par la queue, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1957, 253 p.
- D'Iberville, Montréal, Editions Ici Radio-Canada, Editions du Jour, 1968, 124 p.
- Un soir d'hiver, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 217 p.
- PELLETIER, Aimé, [pseud.: Bertrand Vac], L'Assassin dans l'hôpital, Montréal, Le Cercle du roman policier, 1956, 190 p.
- Deux portes... une adresse, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1952, 240 p.
- La Favorite et le conquérant, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 397 p.

____ Louise Genest, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1950, 231 p.

____ Saint-Pépin, P. Q., Montréal, Le Cercle du livre de France, 1955, 272 p.

PELLETIER, Joseph, La Gerbée, Montréal, L'Auteur, 1946, 239 p.

PELLETIER-DLAMINI, Louis, Pomme-de-Pin, Montréal, Editions de l'Homme, 1968, 134 p.

PELOQUIN, Hector, Sois toujours bonne pour ta mère, Imprimerie Ville Saint-Pierre, L'Auteur, 1950, 184 p.

PETROWSKI, Minou, Le Passage, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 141 p.

____ "Un été comme les autres", dans Ecrits du Canada français, XV, 1963, p. 217-319.

PILON, Jean-Guy, Solange, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1966, 116 p.

PINSONNEAULT, Jean-Paul, Les Abîmes de l'aube, Montréal, Beauchemin, 1962, 174 p.

____ Jérôme Aquin, Montréal, Beauchemin, 1960, 211 p.

____ Le Mauvais Pain, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1958, 113 p.

____ Les Terres sèches, Montréal, Beauchemin, 1964, 305 p.

PINTAL, Marie-Nille, Mission de femme, Montréal, Editions Lumen, 1945, 202 p.

PION, J.-Wilfrid, Ce que peut l'amour, roman de moeurs canadienne, Laprairie, Imprimerie du Sacré-Coeur, 1943, 345 p.

____ La Championne, Montréal, Editions Modèles, [1941], 271 p.

____ Un bel amour, Montréal, Typographie LaFontaine, 1944, 311 p.

____ Un trésor malgré tout, roman de moeurs canadiennes, Montréal, L'Auteur, [1949], 160 p.

PLOURDE, A.-B., L'Amour et l'épreuve, Montréal, Bernard Valiquette, 1940, 105 p.

POIRIER, Jean-Marie, Le Prix du souvenir, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1957, 309 p.

PONTAUT, Alain, La Tutelle, Montréal, Leméac, 1968, 141 p.

POTVIN, Berthe, [pseud.: Geneviève de Francheville], Le Calvaire de Monique, coll. "Rêve et vie", Montréal, Fides, 1953, 150 p.

— Le Mirage, Montréal, Beauchemin, 1961, 242 p.

— La Pénible Ascension, Montréal, Les Editions de l'Atelier, [1949], 95 p.

— Trahison, Montréal, Imprimerie populaire, [1946], 205 p.

POTVIN, Damase, Sous le signe du quartz, histoire romancée des mines du nord-ouest de Québec, Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1940, 263 p.

— Thomas, le dernier de nos coureurs de bois: le Parc des Laurentides, Québec, Garneau, 1945, 273 p.

POULIN, Jacques, Jimmy, Montréal, Editions du Jour, 1969, 158 p.

— Mon cheval pour un royaume, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1967, 130 p.

POUPART, Jean-Marie, Angoisse play, Montréal, Editions du Jour, 1968, 110 p.

— Que le diable emporte le titre, Montréal, Editions du Jour, 1969, 147 p.

PREVOST, Arthur, [pseud.: Pays Gleba], La Lignée, essai sur une historiette paysanne, Sorel, Editions Princesps, 1941, 71 p.

PRIMEAU, Marguerite-A., Dans le muskeg, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1960, 222 p.

PROULX, Gustave, Chambre à louer, Québec, Institut littéraire du Québec, 1951, 199 p.

QUIRY, Jean, Les Aventures de Popol, en un seul volume, cent fois plus comique que la bombe atomique, Montréal, L'Auteur, 1946, 103 p.

REID, Ghislaine, Il vit en face, Montréal, Beauchemin, 1951, 215 p.

RENAUD, Jacques, Le Cassé, Montréal, Parti pris, 1964, 127 p.

RIEL, Louis, [pseud. d'Edouard Garand], Qui a tué Pierre Lauzon? coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1943, 49 p.

RICHARD, Denise, La Langue au chat, Montréal, Henri Quintal, 1967, 132 p. [Non vidi]

RICHARD, Jean-Jules, Le Feu dans l'amiante, [s.l.], L'Auteur, 1956, 287 p.

- ____ Journal d'un hobo: l'air est bon à manger, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1965, 292 p.
- ____ Neuf jours de haine, Montréal, Editions de l'Arbre, 1948, 353 p.
- RINGUET, [pseud. de Philippe Panneton], Fausse monnaie, Montréal, Les Editions Variétés, 1947, 236 p.
- ____ Le Poids du jour, Montréal, Editions Variétés, 1949, 411 p.
- RIVEST, Eugène, Roman d'un curé de campagne, Montréal, Editions de la Vallée, 1963, 150 p.
- ROBERT, Georges, Les chacals sont par ici, Paris, Karolus, 1963, 261 p.
- ROCHEFORT, Luc, Sa marotte, étude de moeurs canado-américaines, roman, Montréal, Editions De La Salle, 1944, 367 p.
- RODE, Henri, Le Chariot de jeunesse, Montréal, Editions Lucien Parizeau, 1946, 331 p.
- ROHANNE, Paule, Espoir d'amour, Montréal, Les Editions de l'Etoile, 1944, 34 p.
- ROQUEBRUNE, Robert de, La Seigneuresse, coll. "La Gerbe d'or", Montréal, Fides, 1960, 270 p.
- ROUSSAN, Jacques de, Mes anges sont des diables, Montréal, Editions de l'Homme, 1961, 128 p.
- ____ Pénultièmes, Montréal, Editions "A la page", 1964, 115 p.
- ROUSSEAU, Alfred, Autour d'un mystère, coll. "Le Roman canadien", Montréal, Edouard Garand, 1944, 48 p.
- ROY, Armand, [pseud. de Serge Roy], Impasse, 2 volumes, Montréal, Editions Pascal, 1946, 216 et 189 p.
- ROY, Gabrielle, Alexandre Chenevert, Montréal, Beauchemin, 1964, 373 p.
- ____ Bonheur d'occasion, 2 volumes, Montréal, Société des Editions Pascal, 1945, 532 p.
- ____ La Montagne secrète, Montréal, Beauchemin, 1961, 222 p.
- ____ La Petite Poule d'eau, édition définitive, Montréal, Beauchemin, 1966, 272 p.
- ____ La Route d'Altamont, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1966, 261 p.

- ____ Rue Deschambault, Montréal, Beauchemin, 1955, 261 p.
- ROY, Marie-Anna A., Le Pain de chez nous, histoire d'une famille manitobaine, Montréal, Editions du Lévrier, 1954, 256 p.
- ____ Valcourt ou la dernière étape, roman du grand Nord canadien, Beauceville, Les Presses de "l'Eclaireur", 1958, 414 p.
- ROY, Roland, Deux Nuits d'amour, Montmagny, Editions Marquis, 1950, 152 p.
- SAINT-ONGE, Paule, Ce qu'il faut de regrets, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1961, 159 p.
- ____ La Saison de l'inconfort, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 183 p.
- SAINT-PIERRE, Arthur, La Croche, Montréal, Beauchemin, 1953, 196 p.
- SALABERRY, Thérèse de, [pseud. de Mme J. Archer], Michel aux yeux d'étoiles, Montréal, Editions Variétés, 1946, 158 p.
- SANSFACON, Maurice, Une méprise inconcevable, Québec, Atelier A.-G. Lachance, 1946, 160 p.
- SAURIOL, Jacques, Le Désert des lacs, Montréal, Editions de l'Arbre, 1942, 200 p.
- SAVARD, Félix-Antoine, La Minuit, Montréal, Fides, 1948, 177 p.
- SAVARY, Charlotte, Le Député, Montréal, Editions du Jour, 1961, 219 p.
- ____ Et la lumière fut, Québec, Institut littéraire du Québec, 1951, 224 p.
- ____ Isabelle de Frêneuse, Québec, Institut littéraire du Québec, 1950, 252 p.
- SERGE, Victor, Les Derniers Temps, 2 volumes, Montréal, Editions de l'Arbre, 1946, 261 et 258 p.
- SIMARD, Jean, Félix, coll. "Lettres québécoises", Montréal, Les Editions Estérel, 1966, 149 p.
- ____ Hôtel de la Reine, Montréal, Les Editions Variétés, 1949, 205 p.
- ____ Mon fils pourtant heureux, coll. "CLF poche canadien", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 194 p.
- ____ Les Sentiers de la nuit, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1959, 228 p.

- SIMARD, Ludovic, Sous les balles de la Gestapo!, roman d'actualité, Montréal, Typographie LaFontaine, 1943, 150 p.
- SIMONEAU, Françoise, [pseud.: France Simon], Abus de confiance, Drummondville, L'Auteur, 1940, 157 p.
- SOMCYNSKY, Jean-François, Les Rapides, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 222 p.
- SORRIAUX, Louise, Sept Enfants dans un jardin, Montréal, Editions Lumen, 1947, 169 p.
- SOUICY, Charles, Le Voyage à l'imparfait, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 158 p.
- STEENHOUT, Ivan, La Geste, Montréal, Les Editions Estérel, 1967, 142 p.
- TARDIF, Thérèse, Désespoir de vieille fille, Montréal, L'Arbre, 1943, 124 p.
- _____ La Vie quotidienne, Ottawa, L'Auteur, 1951, 180 p.
- TESSIER, Benoît, Le Drame d'Aurore, Québec, Diffusion du livre, 1952, 168 p.
- TESSIER, Théodore, De l'aube au Crépuscule, Sherbrooke, Editions Paulines, 1967, 103 p.
- TETREAU, Jean, Les Nomades, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1967, 261 p.
- THERIAULT, Yves, Aaron, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1965, 158 p.
- _____ Agaguk, roman esquimau, 4e éd., Montréal, Les Editions de l'Homme, 1961, 318 p.
- _____ Amour au goût de mer, Montréal, Beauchemin, 1961, 132 p.
- _____ Antoine et sa montagne, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1969, 170 p.
- _____ L'Appelante, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1967, 125 p.
- _____ Ashini, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1960, 164 p.
- _____ Les Commettants de Caridad, Montréal, Editions de l'Homme, 1966, 175 p.
- _____ Cul-de-sac, coll. "Le Club-des-livres-à-succès", Québec, Institut littéraire du Québec, 1961, 223 p.

- Le Dompteur d'ours, réédition, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1965, 159 p.
- La Fille laide, Montréal, Beauchemin, 1950, 224 p.
- Le Grand Roman d'un petit homme, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1963, 143 p.
- Kesten, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1968, 123 p.
- Mahigan, Montréal, Leméac, 1968, 107 p.
- La Mort d'eau, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1968, 117 p.
- N'tsuk, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1968, 107 p.
- Le Rû d'Ikoué, Montréal, Fides, 1963, 96 p.
- Tayaout, fils d'Agaguk, Montréal, L'Actuelle, 1971, 158 p.
- Les Temps du carcajou, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1969, 244 p.
- Valérie, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1969, 123 p.
- Les Vendeurs du Temple, Montréal, Les Editions de L'Homme, 1964, 220 p.
- La Vengeance de la mer, coll. du "Petit Livre populaire", Montréal, Publication du Lapin, 1951, 156 p.
- THERIO, Adrien, Les Brèves Années, coll. "Alouette bleue", Montréal, Fides, 1961, 214 p.
- Le Mors aux flancs, Montréal, Jumonville, 1965, 202 p.
- Le Printemps qui pleure, Montréal, Editions de l'Homme, 1962, 127 p.
- La Soif et le mirage, coll. "Nouvelle-France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, 222 p.
- Soliloque en hommage à une femme, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 161 p.
- TISSEYRE, Pierre, Cinquante-cinq Heures de guerre, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1947, 201 p.
- [pseud.: Francharme], Tu m'aimeras deux fois, Montréal, Le Cercle du livre romanesque, 1959, 210 p.
- TONARELLI, Isabelle, Jeunes Femmes, Montréal, Editions Bernard Valiquette, [1943], 304 p.

- TREMBLAY, Jacqueline-G., Marie-Anne, ma douce, Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, [1963], 145 p.
- ____ Poursuite dans la brume, Montréal, Fides, 1962, 140 p.
- TREMBLAY, Laurent, L'Héritage, roman tiré de l'Évangile, Montréal, Rayonnement, 1958, 146 p.
- TREMBLAY, Michel, La Cité dans l'oeuf, Montréal, Editions du Jour, 1969, 185 p.
- TRUDEL, Marcel, Vézine, coll. "Alouette bleue", Montréal, Fides, 1946, 286 p.
- TURGEON, Pierre, Faire sa mort comme faire l'amour, Montréal, Editions du Jour, 1969, 182 p.
- VAILLANCOURT, Jean, Les Canadiens errants, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1954, 250 p.
- VALLIERES, Lucile, Fragilité des idoles, Montréal, Editions du Lys, 1964, 175 p.
- ____ Une femme, Montréal, Beauchemin, 1957, 221 p.
- VALLIERES, Robert de, Derrière le sang humain, Montréal, Editions Serge Brousseau, 1956, 397 p.
- VIAU, Roger, Au milieu la montagne, Montréal, Beauchemin, 1951, 329 p.
- VIEN-BEAUDET, Liliane, [pseud.: Paul de Lys], L'Aigle blond, Beauceville, Imprimerie de "l'Eclaireur", 1941, 93 p.
- ____ Le Bois des Quatre Lieues, [s.l.n.é.], 1955, 216 p.
- ____ De l'épée à la croix, ou Tournants d'une vie, Montréal, [s.é.], 1945, 141 p.
- ____ Péché d'amour, Montréal, Editions Fernand Pilon, 1947, 313 p.
- VILLENEUVE, Antonio, L'Insoumise, Montréal, Fides, 1946, 189 p.
- VILLENEUVE, Paul, J'ai mon voyage, Montréal, Editions du Jour, 1969, 156 p.
- WYL, Jean-Michel, Les Chiens de Satan, Montréal, Editions du Bélier, 1968, 380 p.

D) De 1970 à 1979

- ADRIAN, Jean, Fé, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 247 p.
- ALARIE, Donald, La Rétrospection, ou Vingt-quatre Heures dans la vie d'un passant, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 169 p.
- ALARIE, Donald, et Claude BLOUIN, La Visiteuse et le dragon blessé, Trois-Rivières, Atelier de production littéraire de la Mauricie, 1979, 122 p.
- ALLAIRE, Micheline d', Sans soleil, Montréal, Les Presses Libres, 1976, 213 p.
- ALLARD, Lionel, Au fin bout de l'espoir, Montréal, Beauchemin, 1972, 127 p.
- AMYOT, Geneviève, L'Absent aigu, Montréal, Editions Quinze, 1976, 127 p.
- _____, Journal de l'année passée, Montréal-Nord, VLB éditeur, 1978, 167 p.
- AQUIN, Hubert, Neige noire, coll. "Ecrivains des deux mondes", Montréal, La Presse, 1974, 254 p.
- ARCHAMBAULT, Gilles, La Fleur aux dents, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 238 p.
- _____, La Fuite immobile, Montréal, L'Actuelle, 1974, 170 p.
- _____, Parlons de moi, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 204 p.
- _____, Les Pins parasols, Montréal, Editions Quinze, 1976, 158 p.
- ASSINIWI, Bernard, Le Bras coupé, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1976, 209 p.
- BASILE, Jean, Les Voyages d'Irkousz, Montréal, HMH, 1970, 169 p.
- BAY, Charles, J'ai osé..., Laval, Editions Chabor, 1973, 268 p.
- _____, J'veux pas mourir!, Laval, Editions Chabor, 1973, 141 p.
- BAYOL, Thérèse B., Les Soeurs d'Io, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, 1979, 159 p.
- _____, Tout est sous la peau, coll. "Le Grand Oeuvre", Montréal, Société de belles-lettres Guy Maheux, 1975, 248 p.
- BEAUCHEMIN, Yves, L'Enfirouapé, Montréal, La Presse, 1974, 257 p.

- BEAUDET, André, Fréquences en l'inscription du roman, Montréal, L'Aurore, 1975, 151 p.
- BEAUDRY, Jean, Mamba, Saint-Lambert, Héritage, 1979, 173 p.
- BEAUDRY, Marguerite, Debout dans le soleil, Montréal, Editions Quinze, 1977, 156 p.
- Tout un été l'hiver, Montréal, Editions Quinze, 1976, 179 p.
- BEAULIEU, Danielle, Il neige sur les frangipaniers, coll. "Création", Sherbrooke, Naaman, 1978, 163 p.
- BEAULIEU, Michel, La Représentation, Montréal, Editions du Jour, 1972, 199 p.
- Sylvie Stone, Montréal, Editions du Jour, 1974, 178 p.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, Blanche forcée, Montréal, VLB éditeur, 1976, 210 p.
- Don Quichotte de la démanche, Montréal, L'Aurore, 1974, 278 p.
- Les Grands-pères, Montréal, Editions du Jour, 1971, 157 p.
- Jos Connaissant, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, 250 p.
- Monsieur Melville, t. I: Dans les aveilles de Moby Dick, Montréal-Nord, VLB éditeur, 1978, 223 p.
- Monsieur Melville, t. II: Lorsque souffle Moby Dick, Montréal-Nord, VLB éditeur, 1978, 298 p.
- Monsieur Melville, t. III: l'Après Moby Dick ou la Souveraine Poésie, Montréal-Nord, VLB éditeur, 1978, 238 p.
- N'évoque plus que la désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, lamentation, Montréal, VLB éditeur, 1976, 194 p.
- La Nuitte de Malcom Hudd, Montréal, Editions du Jour, 1969, 229 p.
- Oh Miami Miami Miami, Montréal, Editions du Jour, 1973, 347 p.
- Sagamo Job J., cantique, Montréal, VLB éditeur, 1977, 206 p.
- Un rêve québécois, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1972, 173 p.

- BEAUPRE, Aline B., Pluie dans le cercle, Montréal, Editions Quinze, 1976, 69 p.
- BEAUPRE, Viateur, La Colombe et le corbeau, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 181 p.
- Wawatapi et hourlo, Rimouski, Imprimerie Blais, [s.é] , 1971, 127 p.
- BEDARD, Philippe, Chambre 4154, Montréal, Libre expression, 1976, 171 p.
- BELAIR, Michel, Franchir les miroirs, récit, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1977, 222 p.
- "Sang suite", roman et/ou poème, dans Ecrits du Canada français, 30, Montréal, 1970, p. 9-58.
- BELANGER, Bill, Gigolo pendant vingt ans, Montréal, Publication avant-garde, 1971, 124 p.
- BELISLE, Micheline Leblanc, L'Anticonte de Marie-Reine Torchon, Montréal, Presses Sélect, 1977, 163 p.
- BELLEAU, Romain, Les Rebelles, Montréal, Editions du Jour, 1975, 207 p.
- BELLEMARE, Pierre, Remords dans l'ombre, Berthierville, Québec, [s.é.], [1972], 137 p.
- BENOIT, Jacques, Patience et Firlipon, roman d'amour, Montréal, Editions du Jour, 1970, 183 p.
- Les Princes, Montréal, Editions du Jour, 1973, 173 p.
- BENOIT, Réal, Rhum soda, coll. "Francophonie vivante", Montréal, Leméac, 1973, 125 p.
- BENOIST, Marius, Louison Sansregret, métis, un récit historique, Saint-Boniface, Manitoba, Editions du Blé, 1975, 94 p.
- BERGERON, Alain, Un été de Jessica, coll. "Science fiction", Montréal, Editions Quinze, 1978, 282 p.
- BERIAULT-ASSELIN, Liliane, La Grande Maison, Valleyfield, Imprimerie G. Brault, 1976, 111 p.
- BERNARD, José, L'Impossible Orgasme, Montréal, Editions du Siècle, 1974, 189 p.
- BERNIER, Léonard, Au temps du "boxa", coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1977, 95 p.
- BERSIANIK, Louky, L'Euguélionne, Montréal, La Presse, 1976, 399 p.

- Le Pique-nique sur l'acropole, Montréal, VLB éditeur, 1979, 238 p.
- BERTRAND, Léo, Alexandre Peuchat, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 133 p.
- BESSETTE, Gérard, Les Anthropoïdes, Montréal, La Presse, 1977, 297 p.
- La Commensale, Montréal, Editions Quinze, 1975, 156 p.
- Le Cycle, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1971, 213 p.
- Le Semestre, Montréal, Québec-Amérique, 1979, 287 p.
- B.-HOGUE, Marthe, C'était dimanche, coll. "Création", Sherbrooke, Naaman, 1979, 108 p.
- Le Défi des dieux, roman d'anticipation, Port-au-Prince, Haïti, Editions de l'An 2000, 1977, 95 p.
- Destination? Québec, Montréal, Editions Cosmos, 1974, 125 p.
- BIBEAU, Paul-André, D'un mur à l'autre, Montréal, L'Actuelle, 1970, 139 p.
- Fréquences interdites, suivi du Château d'ombre, Montréal, L'Actuelle, 1974, 160 p.
- Porte silence, Montréal, L'Actuelle, 1972, 124 p.
- BIGRAS, Julien, L'Enfant dans le grenier, Montréal, Parti pris, 1976, 108 p.
- BILLON, Pierre, L'Ogre de barbarie, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, et Paris, Robert Laffont, 1972, 223 p.
- BILODEAU, Camille, Une ombre derrière le coeur, Montréal, Editions Quinze, 1979, 209 p.
- BISSON, Bruno, Rêves, Sherbrooke, Presses étudiantes, 1979, 181 p.
- BLAIS, Marie-Claire, Les Apparences, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, 203 p.
- La Liaison parisienne, Montréal, Stanké-Quinze, 1975, 175 p.
- Le Loup, Montréal, Editions du Jour, 1972, 244 p.

- ____ Les Nuits de l'underground, Montréal, Stanké, 1978, 267 p.
- ____ Le Sourd dans la ville, Montréal, Stanké, 1979, 211 p.
- ____ Un joualonais sa joualonie, Montréal, Editions du Jour, 1973, 300 p., (réédité sous le titre A coeur joual, Paris, Laffont, 1974, 301 p.).
- BLONDEAU, Dominique, L'Agonie d'une salamandre, Montréal, Libre Expression, 1979, 215 p.
- ____ Demain, c'est l'Orient, Montréal, Leméac, 1972, 202 p.
- ____ Que mon désir soit ta demeure, Montréal, La Presse, 1975, 262 p.
- ____ Les Visages de l'enfance, Montréal, L'Actuelle, 1970, 191 p.
- BLOUIN, Michèle, Le Jardin de Christina, Montréal, Les Editions de l'Odyssée, 1977, 164 p.
- BLUTEAU, Gil, Meurent les alouettes..., Montréal, La Presse, 1978, 254 p.
- BOLDUC, Mario, Les Images de la mer, Montréal, Editions du Jour, 1975, 132 p.
- BONENFANT, Joseph, Repère, coll. "L'Arbre", La Salle, HMH, 1979, 166 p.
- BONENFANT, Réjean, L'Ecriveule, coll. "Romans d'aujourd'hui", Montréal, La Presse, 1979, 158 p.
- BONIN, Jean-François, La Longue Marche de Valentin suivi de la Vraie Vie d'Henri Bourassa, coll. "L'Amélanchier", Montréal, L'Aurore, 1974, 116 p.
- BOSCO, Monique, Charles Lévy, m.d., Montréal, Quinze, 1977, 136 p.
- ____ La Femme de Loth, Paris, Robert Laffont, et Montréal, HMH, 1970, 282 p.
- ____ New Medea, Montréal, L'Actuelle, 1974, 149 p.
- BOSSUS, Francis, Dieu préfère la mort, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 81 p.
- ____ L'Enfant et les hommes, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 164 p.
- ____ La Forteresse, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 95 p.

- BOUCHARD, Jacqueline, Le Rocher apprivoisé, Sainte-Foy, La Liberté, 1979, 137 p.
- BOUCHER, Denise, et Madeleine GAGNON, Retailles, plaintes politiques, Montréal, Editions l'Étincelle, 1977, 163 p.
- BOUCHER, Yvon, L'Obscenant, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 83 p.
- BOUDREAU, Diane, Blanche et François, Sherbrooke, Les Editions Sherbrooke, 1979, 105 p.
- Monsieur Vauchon, esquisse, Sherbrooke, L'Auteur, 1978, 48 p.
- BOUDREAU, Paul, Le Dernier Choix, Montréal, Leméac, 1973, 112 p.
- BOULERICE, Jacques, La Boîte à bois, Saint-Jean-sur-Richelieu, Editions Mille Roches, 1978, 143 p.
- BOURGET, Jean, Lettres inspirées par le démon du soir, Montréal, Stanké, 1979, 167 p.
- BOUSQUET, Jean, Soeur Laura et soeur Cécilia, coll. "Garneau/roman", Québec, Editions Garneau, 1974, 103 p.
- Un curé célibataire, autobiographie romancée, Montréal, [s.é.], 1970, 227 p.
- BOUSQUET-DUPUIS, Muriel, Complexes, Saint-Lambert, Placements Saint-Lambert, 1979, 239 p.
- BOUYOUCAS, Pan, Une bataille d'Amérique, Montréal, Editions Quinze, 1976, 213 p.
- Le Dernier Souffle, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1975, 186 p.
- BREUER, Claude, Le Bon Débarras, Paris, Bernard Grasset, 1973, 210 p.
- Une journée un peu chaude, Le Jas-du-Rivest, St-Martin, France, R. Morel, 1971, 203 p.
- BREVART, Gilbert, Le Mal de terre, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 174 p.
- Maldonne, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 151 p.
- BRILLANT, Jacques, Le soleil se cherche tout l'été, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1979, 240 p.
- BRISSON, Marcelle, Maman, coll. "Délire", Montréal, Parti pris, 1977, 110 p.

- BROCHU, André, Adéodat I, Montréal, Editions du Jour, 1973, 142 p.
- BROCHU, Yvon, L'Extra-terrestre, coll. "Tout-âge", Montréal, Editions du Jour, 1975, 187 p.
- BROSSARD, Jacques, Le Sang du souvenir, Montréal, La Presse, 1976, 323 p.
- BROSSARD, Nicole, L'Amèr ou le Chapitre effrité, Montréal, Editions Quinze, 1977, 99 p.
- _____, French Kiss étreinte-exploration, coll. "Nouvelle-culture", Montréal, Editions du Jour, 1974, 131 p.
- _____, Sold-out étreinte-illustration, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1973, 115 p.
- _____, Un livre, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, 99 p.
- BROUILLARD, Marcel, Dana l'Aquitaine, Montréal, Editions Héritage, 1978, 169 p.
- _____, L'Escapade, Montréal, Editions populaires, 1973, 173 p.
- _____, Journal intime d'un Québécois, Montréal, Editions populaires, 1973, 177 p.
- BROWN-DESY, Marielle, Marie-Ange ou Augustine, Montréal, Parti pris, 1979, 140 p.
- BRULOTTE, Gaétan, L'Emprise, Montréal, Editions de l'Homme, 1979, 207 p.
- BRUN, Régis, La Mariecomo, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1974, 118 p.
- BRUNANTE, François, L'Homme qui se cherchait un fils, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 247 p.
- BRUNEAU, André, Adieu Québec, Montréal, Editions de l'Homme, 1979, 279 p.
- BRUNEL-ROCHE, Alice, La Haine entre les dents, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1978, 202 p.
- BUJOLD, Dolorès, Des poils et des plumes, coll. "L'Impératrice", Montréal, Société de belles-lettres Guy Maheux, 1976, 122 p.
- BUJOLD, Gisèle, A chacun son futur, Sainte-Foy, La Liberté, 1979, 155 p.
- _____, L'Enjeu, Québec, Editions Garneau, 1971, 123 p.

- ____ Entre chien et loup, Québec, Editions Garneau, 1975, 109 p.
- CABAY-MARIN, Marcel, Les Berger, Montréal, Editions de l'Homme, 1976, 246 p.
- ____ Grande ville, Montréal, Editions CKVL, 1975, 236 p.
- CADIEUX, Pauline, Biame, Montréal, Stanké, 1977, 165 p.
- ____ Flora, Montréal, Stanké, 1978, 158 p.
- CARBET, Marie-Madeleine, Au péril de ta joie, coll. "Francophonie vivante", Montréal, Leméac, 1972, 215 p.
- ____ Au village en temps longtemps, coll. "Francophonie vivante", Montréal, Leméac, 1977, 170 p.
- CARBONNEAU, Hector, Gabriel et Geneviève, Moncton, Editions d'Acadie, 1974, 242 p.
- CARON, Louis, Le Bonhomme Sept-heures, Montréal, Leméac, et Paris, Laffont, 1978, 252 p.
- ____ L'Emmitouflé, Paris, Robert Laffont, 1977, 242 p.
- CARPENTIER, André, L'aigle volera à travers le soleil, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1978, 176 p.
- ____ Axel et Nicolas, Montréal, Editions du Jour, 1973, 177 p.
- CARRIER, Claude, Le Refus d'être, Montréal, Beauchemin, 1972, 134 p.
- CARRIER, Roch, Le Deux-millième Etage, Montréal, Editions du Jour, 1973, 169 p.
- ____ Les Enfants du bonhomme dans la lune, Montréal, Stanké, 1979, 165 p.
- ____ Il est par là, le soleil, Montréal, Editions du Jour, 1970, 142 p.
- ____ Il n'y a pas de pays sans grand-père, Montréal, Stanké, 1977, 116 p.
- ____ Le Jardin des délices, Montréal, La Presse, 1975, 213 p.
- CHABOT, Denys, L'Eldorado dans les glaces, coll. "L'Arbre", Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 203 p.
- CHAMPAGNE, René, Dodécaèdre ou les Eaux sans terre, Montréal, Bellarmin, 1977, 125 p.
- CHAPUT-ARBEZ, Maria, Pour l'enfant que j'ai fait, Saint-Boniface, Manitoba, Editions des Plaines, 1979, 111 p.

- CHARBONNEAU-TISSOT, Claudette, La Chaise au fond de l'oeil, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1979, 176 p.
- CHAREST, Luc, Autrement, Outremont, Editions Allégoriques, 1978, 89 p.
- CHARLAND, Jean-Pierre, La Belle Rivière, coll. "Tout-âge", Montréal, Editions du Jour, 1976, 142 p.
- Le Naufrage, coll. "Tout-âge", Montréal, Editions du Jour, 1975, 110 p.
- CHATILLON, Pierre, Le Fou, Montréal, Editions du Jour, 1975, 107 p.
- Le Journal d'automne de Placide Mortel, Montréal, Editions du Jour, 1970, 110 p.
- La Mort rousse, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1974, 282 p.
- Philéodor Beausoleil, Paris, Laffont, et Montréal, Leméac, 1978, 235 p.
- CHEFRESNE, Dominique, Noëlla, des pièges de la norme érotique, Sherbrooke, Naaman, 1977, 156 p.
- CHOQUETTE, Adrienne, Je m'appelle Pax, Notre-Dame-des-Laurentides, Les Presses Laurentiennes, 1974, 55 p.
- CHOQUETTE, Gilbert, La Mort au verger, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1975, 163 p.
- Un tourment extrême, coll. "Romans d'aujourd'hui", Montréal, La Presse, 1979, 216 p.
- CHRISTIANE, Au-delà du paraître, Chicoutimi, Editions du Gaymont, 1978, 126 p.
- CLARI, Jean-Claude, Le mot chimère a deux sexes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 293 p.
- CLAVEAU, Jean-Charles, Le Secret de tante Hélène, Chicoutimi, Science moderne, 1979, 126 p.
- CLEMENT, Gérard, Un Grand Explorateur Cavelier de La Salle, Montréal, Editions Paulines et Apostolat des Editions, 1975, 167 p.
- CLEMENT, Michel, Confidences d'une prune, Montréal, Editions du Jour, 1970, 112 p.
- CLOUTIER, Guy, La Main nue, Montréal, Hexagone, 1979, 119 p.

- COCKE, Emmanuel, L'Emmanuscrit de la mère morte, Montréal, Editions du Jour, 1972, 236 p.
- Louve storée, un moi sans toi, Montréal, Editions vert, blanc, rouge /Editions de l'Heure, 1973, 126 p.
- Sexe pour cent, coll. "Le Cadavre exquis", Montréal, Guérin éditeur, 1974, 177 p.
- Va voir au ciel si j'y suis, Montréal, Editions du Jour, 1971, 206 p.
- COLAS, Justin L., Port ensablé, Desbiens, Editions du Phare, 1970, 127 p.
- COLLIN, Marie-Hélène, Et parlera-t-elle?, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1972, 173 p.
- CONTE, Michel, Le Prix des possessions, Boucherville, Editions de Mortagne, 1979, 133 p.
- CORBEIL, Pierre, La Mort d'Auline Aquin, coll. "L'Amélanchier", Montréal, l'Aurore, 1975, 163 p.
- CORRIVEAU, Hugues, Rose Marie Berthe, Montréal, VLB, 1979, 146 p.
- COTE, Jean, A la vie, à la mort, coll. "Montréal-Mystère: Alonzo le Québécois", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1975, 170 p.
- Chez les nudistes, coll. "Montréal-Mystère; Alonzo le Québécois", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1975, 148 p.
- Echec au président, Repentigny, Editions Point de mire, 1974, 224 p.
- On va les avoir les Anglais!, Montréal, Les Editions Jovialistes, 1973, 157 p.
- Parti pour la gloire, coll. "Montréal-Mystère; Alonzo le Québécois", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1975, 159 p.
- COUTURE, Gilbert, La Tôle, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 98 p.
- DAIGLE, Suzanne, Fly, Baby, fly, Montréal, Libre expression, 1979, 197 p.
- DAGENAIS, Pierre, Le Feu sacré, Montréal, Beauchemin, 1970, 374 p.
- D'ALBRISQUE, Céline, Le Printemps de l'automne, Montréal, Stanké, 1979, 130 p.

- DARIOS, Louise, Tous les oiseaux du monde, Montréal, Beauchemin, 1975, 198 p.
- DAVID, Gilbert, Presqu'il, coll. "L'Arbre", Montréal, Editions HMH, 1971, 135 p.
- DAVID, Jacques, La Poly, Montréal, Editions de l'Etoile polaire, 1978, 111 p.
- DECOTRET, Claude, Mourir en automne, Montréal, L'Actuelle, 1971, 125 p.
- DENISSET, Louis, L'Equilibre instable, Montréal, Editions du Jour, 1977, 136 p.
- DESGENT, Jean-Marc, Jardin comestible, Montréal, Editions Cul-Q, 1978, 20 p.
- DESNOYERS, Suzanne Katelle, Maintenant je sais..., Montréal, Sélect, 1978, 303 p.
- DES ROCHES, Roger, Reliefs de l'arsenal, coll. "Ecrire", Montréal, L'Aurore, 1974, 94 p.
- DESROCHERS, Christiane, Circonstances, Saint-Jean, Les Editions du Richelieu, 1971, 80 p.
- DESROSIERS, Michel, L'Envol des corneilles, Montréal, La Presse, 1975, 189 p.
- DESRUISSEAU, Pierre, Le Noyau, coll. "L'Amélanchier", Montréal, L'Aurore, 1975, 109 p.
- DEYGLUN, Marie-Christine, Juste à côté-d'elle, Montréal, Editions du Jour, 1973, 183 p.
- DEZIEL HUPE, Gaby, Franchir le seuil, Saint-André-Avellin, Editions de la Petite Nation, 1979, 92 p.
- DHAOU, Bannour, Et si l'instinct me sauve, Montréal, L'Auteur, 1974, 212 p.
- DOR, Georges, D'aussi loin que l'amour nous vienne, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1974, 118 p.
- DORAN, Michel, Le vent souffle au désert, Sherbrooke, Editions Paulines, 1970, 45 p.
- DORE, Marc, Le Billard sur la neige, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, 176 p.
- _____ Le Raton-laveur, Montréal, Editions du Jour, 1971, 160 p.
- DORE-JOYAL, Yvette, J'avais oublié que l'amour fût si beau, Montréal, Editions du Jour, 1978, 179 p.

- DOUCET, Gilles, Un cheveu, Orsainville, Québécoise, 1979, 371 p.
- DROPAOTT, Papartchu, Du Pain...et des oeufs, Montréal, Editions Quinze, 1977, 148 p.
- ____ L'Histoire louche de la cuiller à potage, Montréal, Editions Quinze, 1976, 140 p.
- ____ Salut bonhomme, Montréal, Editions Quinze, 1978, 199 p.
- DUBOIS, Marie-France, Les Animots en fuite, Montréal, VLB éditeur, 1978, 197 p.
- ____ Le Passage secret, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1975, 91 p.
- DUCHARME, Réjean, Les Enfantômes, Paris, Gallimard, 1976, 287 p.
- ____ L'Hiver de force, Paris, Gallimard, 1973, 283 p.
- DUFRESNE, Francine, Dieu le clown, Montréal, René Ferron éditeur, 1975, 173 p.
- ____ Solitude maudite, Montréal, René Ferron éditeur, 1973, 127 p.
- DUMAIS, Nelson, L'Embarquement pour Anticosti, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, 231 p.
- ____ Le Sabbat des dieux, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 183 p.
- DUNLOP, Carol, L'Immortaliste, Montréal, Estérel, 1979, 104 p.
- DUNLOP-HEBERT, Carol, La Solitude inachevée, Montréal, La Presse, 1976, 185 p.
- DUNN, Guillaume, La Partie de baggataoué, Montréal, Editions du Jour, 1976, 102 p.
- DUPRE, Yves, Chélée ou la Passion selon Sainte-Catherine, Montréal, Editions du Jour, 1974, 102 p.
- DUVAL, André, Les Condisciples, Québec, L'Action, 1971, 163 p.
- ELIE, Normande, Sanmaur, coll. "Tendresse", Montréal, Editions de Lagrave, 1975, 118 p.
- EMMANUEL, Dany-el, Vivre debout ou Alpiniki, Montréal, Les Editions d'Erôs, 1974, 93 p.
- ETIENNE, Gérard, Le Nègre crucifié, Montréal, Editions Franco-phones et Nouvelle Optique, 1974, 150 p.

- Un ambassadeur macoute à Montréal, Montréal, Nouvelle Optique, 1979, 233 p.
- EUGENE, Jean-Pierre, Nous dormirons dans la neige..., Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 177 p.
- EVEN, Martin, Neige fondue au sodium: Sloche concerto, Paris, Mercure de France, 1977, 149 p.
- FELX, Jocelyne, Les Petits Camions rouges, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1975, 140 p.
- Les Vierges folles, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1975, 77 p.
- FERRON, Jacques, L'Amélanchier, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1970, 163 p.
- La Chaise du maréchal ferrant, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 224 p.
- Les Confitures de coings et autres textes, suivi du Journal des Confitures de coings, coll. "Projections libérantes", Montréal, Parti pris, 1977, 296 p.
- Les Roses sauvages, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 122 p.
- Le Saint-Elias, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 186 p.
- Le Salut de l'Irlande, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1970, 222 p.
- FERRON, Madeleine, Le Baron écarlate, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1971, 175 p.
- FILION, Jean-Paul, Mon ancien temps, Montréal, Leméac, 1976, 190 p.
- Les Murs de Montréal, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1977, 431 p.
- Saint-André-Avellin...le premier côté du monde, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1975, 282 p.
- FILION, Pierre, La Brunante, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1973, 104 p.
- Le Personnage, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1972, 99 p.
- Sainte-bénite de sainte-bénite de mémère, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1975, 134 p.
- FOLCH-RIBAS, Jacques, Le Démolisseur, Paris, Laffont, 1970, 226 p.

- ____ Le Greffon, Paris, Laffont, et Montréal, Editions du Jour, 1971, 310 p.
- ____ Une aurore boréale, Paris, Robert Laffont, 1974, 227 p.
- FORTIN, Odette, Sur l'autre rive, Nathalie, Chicoutimi, Science moderne, 1975, 234 p.
- FOUGERES, Michel, Cho'Qua'n, Montréal, Editions Cosmos, 1971, 81 p.
- FOURNIER, Guy-Marc, L'Aube: Canak l'Iroquois, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 136 p.
- ____ L'Autre pays, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 244 p.
- ____ Ma nuit, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 200 p.
- ____ Les Ouvriers, Montréal, Pierre Tisseyre, 1975, 216 p.
- FOURNIER, Roger, L'Amour humain, Montréal, Les Presses libres, 1970, 141 p.
- ____ Les Cornes sacrées, Paris, Albin Michel, 1977, 318 p.
- ____ La Marche des grands cocus, Montréal, L'Actuelle, 1972, 256 p.
- ____ Moi, mon corps, mon âme, Montréal, etc., Paris, Albin Michel, 1974, 252 p.
- FRANCOEUR, Lucien, Roman d'amour, Montréal, Editions Danielle Laliberté, 1973, 79 p.
- ____ Suzanne, le cha-cha-cha et moi, Montréal, L'Hexagone, 1976, 85 p.
- FRIGON, Jean, La Cour des miracles, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 260 p.
- FROMENT, Marie B., Les Trois Courageuses Québécoises, une aventure vers l'Ouest canadien, Montréal, Parti pris, 1974, 215 p.
- FUGERE, Jean-Paul, L'Orientation, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1970, 209 p.
- GAGNER, J.-Léopold, L'Aurore de la victoire, Montréal, Beauchemin, 1972, 137 p.
- ____ Les Princes de l'espoir, Montréal, Beauchemin, 1974, 163 p.
- ____ Un cri d'adolescent, Montréal, Beauchemin, 1971, 188 p.

- GAGNON, Alain, La Damnation au quotidien, romances verbeuses à bâtons rompus sur un mode mineur, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 133 p.
- La Grenouille et le bulldozer, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 133 p.
- Ilse ou Salmacis avortée, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 119 p.
- GAGNON, Daniel, King Wellington, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1978, 163 p.
- Loulou, coll. de "l'Ange", Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, 160 p.
- Surtout à cause des viandes, recettes de bonheur, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 111 p.
- GAGNON, François, L'Attrait de la terre, La Pocatière, L'Auteur, 1972, 70 p.
- GAGNON, Madeleine, Lueur, roman archéologique, Montréal-Nord, VLB éditeur, 1979, 169 p.
- GAGNON, Maurice, L'Ange noir, coll. "Montréal-Mystère; Marie Tellier", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1974, 136 p.
- Le Corps dans la piscine, coll. "Montréal-Mystère; Marie Tellier", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1974, 143 p.
- Le Maniaque du traversier, coll. "Montréal-Mystère; Marie Tellier", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1975, 143 p.
- La Mort d'une super-étoile, coll. "Montréal-Mystère; Marie Tellier", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1975, 146 p.
- Les Motards, coll. "Montréal-Mystère; Marie Tellier", Saint-Lambert, Editions Héritage, 1974, 138 p.
- Les Tours de Babylone, Montréal, L'Actuelle, 1972, 191 p.
- GARNEAU, Jacques, Les Difficiles Lettres d'amour, Montréal, Editions Quinze, 1979, 144 p.
- Inventaire pour St-Denys, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 138 p.
- Mémoire de l'oeil, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 161 p.
- La Mornifle, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, 207 p.
- GAUMONT, Clément, La Petite fleur du Vietnam, Montréal, L'Actuelle, 1973, 154 p.

- GAUTHIER, Louis, Les Aventures de Siviis Pacem et de Para Bellum, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 209 p.
- Les grands légumes célestes vous parlent, précédé du Monstre-mari, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 153 p.
- Souvenir du San Chiquita, Montréal, VLB éditeur, 1978, 148 p.
- GAUVREAU, Claude, Beauté baroque, dans Oeuvres créatrices complètes, coll. du "Chien d'Or", Montréal, Parti pris, 1977, p. 379 à 500.
- GAY, Michel, Oxygène, Montréal, Estérel, 1978, 37 p.
- GAZOUNAUD, Mission négative, coll. "Le Cadavre exquis", Montréal, Guérin éditeur, 1974, 327 p.
- GEOFFROY, Louis, Etre ange étrange, érostase, Montréal, Editions Danielle Laliberté, 1974, 138 p.
- Un verre de bière mon minou, Montréal, Editions du Jour, 1973, 178 p.
- GEROME, Madeleine, Jouer sa vie, coll. "Le Grand oeuvre", Montréal, Société de belles-lettres Guy Maheux, 1977, 192 p.
- GIGUERE, Diane, Dans les ailes du vent, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, 148 p.
- GILBERT, André, [pseud.: Gilan], Anik, coll. "Roman policier bleu", Montréal, Les Presses libres, 1972, 151 p.
- Menues, dodues, Montréal, Les Presses libres, 1971, 174 p.
- GILBERT, Normand, La Marche du bonheur, Montréal, Editions du Jour, 1977, 166 p.
- GIRARD, Wilfrid-Hidola, Le Conscrit, Desbiens, Editions du Phare, 1972, 269 p.
- Le Pionnier, histoire romancée de la fondation du Lac-Saint-Jean, Desbiens, Editions du Phare, 1972, 228 p.
- GODBOUT, Jacques, D'amour, P. Q., Paris, Seuil, et Montréal, Hurtubise HMH, 1972, 157 p.
- L'Isle au dragon, Paris, Seuil, 1976, 158 p.
- GODIN, Guy, IOM, Trois-Rivières, Editions des Forges, 1971, 69 p.
- GODIN, Marcel, Confettis, Montréal, Alain Stanké, 1976, 177 p.
- Danka, Montréal, L'Actuelle, 1971, 174 p.

- GRANGER, Luc, Amatride, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1974, 174 p.
- GRAVEL, Pierre, A perte de temps, Toronto, Anansi, et Montréal, Parti pris, 1969, 117 p.
- GUAY, Jean-Pierre, Mise en liberté, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 134 p.
- GUERIN, Michelle, En importunant la dame, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 209 p.
- _____ Onyx, Montréal, Pierre Tisseyre, 1975, 186 p.
- _____ Les Oranges d'Israel, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 164 p.
- HACHE, Louis, Adieu, p'tit Chipagan, Moncton, Editions d'Acadie, 1979, 115 p.
- _____ Charmante Miscou, Moncton, Editions d'Acadie, 1974, 115 p.
- HALLEE, André, A la taille des hommes, Sherbrooke, Editions Sherbrooke, 1976, 255 p.
- _____ Sauver la face, coll. "Amorces", Montréal, Editions Cosmos, 1974, 155 p.
- HAMELIN, Françoise, Pays perdu, Québec, Garneau, 1974, 89 p.
- HEBERT, Anne, Les Enfants du sabbat, Paris, Seuil, 1975, 187 p.
- _____ Kamouraska, Paris, Seuil, 1970, 250 p.
- HEBERT, François, Holyoke, coll. "Prose entière", Montréal, Editions Quinze, 1978, 300 p.
- HEBERT, Louis-Philippe, Le Cinéma de petite-rivière, Montréal, Editions du Jour, 1974, 111 p.
- _____ La Manufacture de machines, Montréal, Editions Quinze, 1976, 144 p.
- HEMON, Louis, Colin-Maillard, coll. "Répertoire québécois", Montréal, Editions du Jour, 1972, 190 p.
- JACOB, Suzanne, Flore Cocon, coll. "Sic", Montréal, Parti pris, 1978, 124 p.
- JASMIN, Claude, Le Loup de Brunswick City, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1976, 119 p.
- _____ L'Outaragasipi, Montréal, L'Actuelle, 1971, 208 p.
- _____ La Petite Patrie, Montréal, La Presse, 1972, 141 p.

- ____ Pointe-Calumet, boogie-woogie, Montréal, La Presse, 1973, 131 p.
- ____ Revoir Ethel, Montréal, Alain Stanké, 1976, 169 p.
- ____ La Sablière, Montréal, Leméac, 1979, 212 p.
- ____ Sainte-Adèle, la vaisselle, Montréal, La Presse, 1974, 132 p.
- JOLY, André, Alain, Sudbury, L'Auteur, 1979, 150 p.
- JUTRA, Claude, Mon Oncle Antoine, Montréal, Art global, 1979, 102 p.
- JUTRAS, Jeanne d'Arc, Georgie, Montréal, Editions de la Pleine Lune, 1978, 187 p.
- KATTAN, Naïm, Adieu Babylone, Montréal, La Presse, 1975, 238 p.
- ____ Les Fruits arrachés, coll. "L'Arbre", Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 229 p.
- LABBE, Jean-Marie, Le Marqué du signe des murs, Windsor, Québec, Les Auteurs réunis, 1970, 87 p.
- LABBE, Jean-Pierre, L'Apocalypse selon Léon, Windsor, Québec, Les Auteurs réunis, 1970, 37 p.
- LABRECQUE, Jacques, L'Egyptien et le petit chat, Windsor, Québec, Les Auteurs réunis, 1970, 26 p.
- LADOUCEUR, Pierre, L'Escalade, Montréal, Editions K, 1971, 183 p.
- LAFLEUR, Marie, Mélano, Montréal, Le Biocreux, 1979, 94 p.
- LAFRAMBOISE, Philippe, Billets du soir, Montréal, coll. "Eclair", Editions Richelieu, 1970, 192 p.
- LAFRENIERE, Joseph, L'Après-guerre de l'amour, Montréal, Editions Quinze, 1976, 133 p.
- ____ Carolie printemps, Montréal, Editions Quinze, 178, 181 p.
- LAFRITTE, Sam, Du foin-foin à la baie James, Granby, Gaudet, 1975, 205 p.
- LAGRAVE, Jean-Paul de, Le Bruissement des coeurs, coll. "Tendresse", Montréal, Editions de Lagrave, 1975, 225 p.
- ____ Celui qui t'aime, coll. "Tendresse", Montréal, Editions de Lagrave, 1975, 158 p.

- Le Signe et la tendresse, coll. "Tendresse", Montréal, Editions de Lagrave, 1975, 124 p.
- LALANNE-CASSOU, Jean-Claude, On a tué Charles Perrault, Longueuil, Le Préambule, 1978, 265 p.
- LAMARCHE, Claude, De rien autour à rien en dedans, Montréal, Editions Quinze, 1978, 175 p.
- Je me veux, Montréal, Editions Quinze, 1976, 99 p.
- LAMARCHE, Jacques-A., La Dynastie des Lanthier, t. I: la Saison des aurores boréales, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 173 p.
- La Dynastie des Lanthier, t.II: la Saison des arcs-en-ciel, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, 204 p.
- La Dynastie des Lanthier, t.III: la Saison des feuilles mortes, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 229 p.
- Eurydice, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1971, 192 p.
- Le Royaume détraqué, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1970, 182 p.
- Les Toqués du firmament, chronique romancée, Montréal, Beauchemin, 1973, 173 p.
- LAMIRANDE, Claire de, La Baguette magique, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1971, 198 p.
- Jeu de clefs, Montréal, Editions du Jour, 1974, 140 p.
- L'Opération fabuleuse, Montréal, Editions Quinze, 1978, 191 p.
- La Pièce montée, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1975, 149 p.
- Signé de biais, Montréal, Editions Quinze, 1976, 133 p.
- LAMOUREUX, Henri, L'Affrontement, Montréal, Editions du Jour, 1979, 231 p.
- LANGEVIN, André, L'Elan d'Amérique, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 239 p.
- Une chaîne dans le parc, Paris, Julliard, 1974, 316 p.
- LANGLOIS, Gilbert, L'Allocutaire, Montréal, L'Actuelle, 1973, 117 p.
- C't'à cause qu'y vont su'a lune, Montréal, L'Actuelle, 1974, 163 p.

- ____ Le Domaine Cassaubon, Montréal, L'Actuelle, 1971, 234 p.
- LAPOINTE, Marcel, [pseud.: Marcel Portal], Saisons des vignes rouges, récit québécois, Sherbrooke, Naaman, 1976, 181 p.
- LARCHE, Renée, Les Naissances de larves, Montréal, La Presse, 1975, 136 p.
- LAROCQUE, Gilbert, Après la boue, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1972, 208 p.
- ____ Corridors, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1971, 214 p.
- ____ Le Nombril, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1970, 209 p.
- ____ Serge d'entre les morts, Montréal, VLB éditeur, 1976, 148 p.
- LAROCQUE, Pierre A., Ruines, Montréal, Editions du Jour, 1974, 122 p.
- LARUE, Monique, La Cohorte fictive, Montréal, L'Etincelle, 1979, 121 p.
- LAUDAIS, Miche, L'Homme des tavernes, Montréal, Beauchemin, 1977, 274 p.
- LAWRENCE, Claudette, La Cage, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 238 p.
- LEBLANC, Bertrand B., Horace ou l'Art de porter la redingote, Montréal, Editions du Jour, 1974, 217 p.
- ____ Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1976, 239 p.
- ____ Les Trottoirs de bois, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1978, 265 p.
- ____ Y sont fous le grand monde, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1979, 230 p.
- LEBLANC, Léo, Les Incommuniants, Montréal, Les Presses libres, 1971, 136 p.
- LEBOURHIS, Jean-Paul, L'Exil intérieur, Montréal, Québec-Amérique, 1979, 272 p.
- LEBOUTHILLIER, Claude, L'Acadien reprend son pays, Moncton, Editions d'Acadie, et Grandby, Editions Gaudet, 1977, 129 p.
- ____ Isabelle-sur-mer, Moncton, Editions d'Acadie, 1979, 156 p.

- LECLERC, Félix, Carcajou ou le Diable des bois, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, et Paris, Laffont, 1973, 268 p.
- LECOR, Tex, Au nord du soleil, Montréal, Héritage, 1979, 148 p.
- LEFORT, Suzanne-Jules, Sortie-Exit-Salida, coll. "Prose du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1973, 120 p.
- LEGAL, Roger, et Paul RUEST, Le Pensionnaire, Saint-Boniface, Manitoba, Editions du Blé, 1978, 173 p.
- LEGARE, Huguette, La Conversation entre hommes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 201 p.
- LEMAY, Michel, L'Affaire, coll. "L'Amélanchier", Montréal, L'Aurore, 1974, 188 p.
- LEMOINE, Wilfrid, Le Déroulement, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1976, 317 p.
- LEMOYNERIE, Roger, Le Mauvais Tour, Saint-Lambert, Les Editions du Noroît, 1977, 89 p.
- LESCARBEAULT, Gérald, A ras de terre, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 179 p.
- Le Plat brisé, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 101 p.
- LESCURE, Pierre, Le Bidjac, Sherbrooke, Naaman, 1973, 203 p.
- Luridan, coll. "Sur Paroles", Montréal, HMH, 1970, 145 p.
- L'ESPINE, Dominique de, Le Tsarévitch, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 242 p.
- LEVESQUE, Fleurette, Pourquoi?, Montréal, L'Auteur, 1972, 148 p.
- LEVESQUE, Richard, Le Vieux du bas-du-fleuve, Rivière-du-Loup, Castelriand, 1979, 160 p.
- LEVY-CHEDEVILLE, Dominique, [pseud. de Dominique de l'Espine], Gaspard de la nuit et des étoiles, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 187 p.
- LOISELET, André, Un bel enfant d'chienne, Montréal, Editions Vert, Blanc, Rouge/Editions de l'Heure, 1973, 111 p.
- MACDUFF, Claude, La Mort...de toutes façons, Montréal, La Presse, 1979, 200 p.
- MAGINI, Roger, Entre corneilles et Indiens, Montréal, Editions du Jour, 1972, 104 p.

- MAHEUX, Guy, Une sorcière dans mon grain de sable, coll. "L'Ermité", Montréal, Société des belles-lettres Guy Maheux, 1976, 236 p.
- MAHEUX-FORCIER, Louise, Appassionata, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 160 p.
- ____ Paroles et musiques, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 167 p.
- MAILHOT, Michèle, La Mort de l'araignée, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1972, 102 p.
- ____ Veillez agréer..., coll. "Ecrivains des deux mondes", Montréal, La Presse, 1975, 145 p.
- MAILLET, Andrée, A la mémoire d'un héros, coll. "Ecrivains des deux mondes", Montréal, La Presse, 1975, 164 p.
- ____ Le Bois pourri, Montréal, L'Actuelle, 1971, 134 p.
- ____ Le Doux Mal, Montréal, L'Actuelle, 1972, 206 p.
- ____ Lettres au Surhomme, t. 1, Montréal, La Presse, 1976, 221 p.
- ____ Lettres au Surhomme, t. II: le Miroir de Salomé, Montréal, La Presse, 1977, 234 p.
- MAILLET, Antonine, Les Cordes-de-bois, Montréal, Leméac, 1977, 351 p.
- ____ Don l'Orignal, coll. "Roman acadien", Montréal, Leméac, 1972, 149 p.
- ____ Emmanuel à Joseph à Dâvit, coll. "Roman acadien", Montréal, Leméac, 1975, 143 p.
- ____ Mariaagélas, coll. "Roman acadien", Montréal, Leméac, 1973, 236 p.
- ____ Pélagie-la-charrette, Montréal, Leméac, 1979, 351 p.
- MAJOR, André, L'Epidémie, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 218 p.
- ____ L'Epouvantail, Montréal, Éditions du Jour, 1974, 229 p.
- ____ Les Rescapés, Montréal, Éditions Quinze, 1976, 147 p.
- MALLET, Robert, Région inhabitée, Montréal, La Presse, 1976, 208 p.
- MARCHESSAULT, Jovette, Comme une enfant de la terre/1: le Crachat solaire, Montréal, Leméac, 1975, 349 p.

- MARCOTTE, Gilles, Un voyage, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 187 p.
- MARTEL, Eric, Conrad l'imaginaire, coll. "Ecrivains des deux monde", Montréal, La Presse, 1974, 182 p.
- MARTEL, Jean-Pierre, Les Oeuvres complètes de Marguerite T. de Bané, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 157 p.
- MARTEL, Suzanne, Les Montcorbier: l'Apprentissage d'Arabé 1910, Montréal, Fides, 1979, 363 p.
- _____, Les Montcorbier: Premières armes 1918, Montréal, Fides, 1979, 390 p.
- MARTIN, Claire, Les Morts, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 152 p.
- MASSE, Carole, Dieu, Montréal, Herbes rouges, 1979, 124 p.
- _____, Rejet, Montréal, Editions du Jour, 1975, 124 p.
- MASSIE, Jeannette, Jeunesse libre, Montréal, Editions Sondec, 1975, 194 p.
- MATHIEU, André, Complot, Laval, Editions Futural, 1979, 309 p.
- _____, Demain tu verras, coll. "Littérature d'Amérique", Montréal, Editions Québec/Amérique, 1978, 415 p.
- MAURICE, Mireille, Ménuhim, coll. "Création", Sherbrooke, Naaman, 1978, 80 p.
- MAURICE, Ulric, L'Anse à la lanterne, Montréal, Editions Select, 1978, 336 p.
- MAZEL, Thomas-Olivier, La Sève de la vie, Sherbrooke, Naaman, 1979, 188 p.
- MCKINNON, Pierre, Au-delà du possible, Rimouski, La Commission scolaire la Neigette, 1973, 113 p.
- MELANCON, Marcel, L'Homme de la Manic ou la Terre de Caïn, Saint-Lambert, Editions Romelan, 1974, 117 p.
- METAYER, Philippe, L'Orpailleur de Blood Alley, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 159 p.
- MEUNIER, Pierre, Pierrot, la lune et le fou, Sherbrooke, Naaman, 1978, 109 p.
- MICHEL, Pauline, Mirage, Coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1978, 168 p.
- _____, Les Yeux d'eau, Granby, Editions Gaudet, 1975, 187 p.

- MONAST, Serge, Jean Hébert, Chartierville, Québec, S. Monast, 1974, 190 p.
- MONDOLONI, Roger, Dérive dans un miroir, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, 212 p.
- _____, Le Grand Midi, chroniques des temps agités, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 169 p.
- _____, Onaga, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 218 p.
- MOREAU, François, Les Carnivores, Montréal, L'Actuelle, 1972, 108 p.
- _____, Requiem pour un père, Montréal, L'Actuelle, 1971, 119 p.
- MOREAU, Gérald, Le Commis, Paris, La Pensée universelle, 1977, 153 p.
- MORENCY, Robert, L'Ossature, Montréal, L'Actuelle, 1972, 173 p.
- MORIN, Jacqueline, Molliger: le Triomphe du temps sur la mort, Montréal, Beauchemin, 1979, 174 p.
- MOUSSETTE, Marcel, Les Patenteux, Montréal, Editions du Jour, 1974, 91 p.
- MUIR, Michel, Rieuse, rêveries d'un vagabond, coll. "Création", Sherbrooke, Naaman, 1979, 114 p.
- NAUBERT, Yvette, Les Pierrefendre, t. I: Prélude et fugue à tant d'échos, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 316 p.
- _____, Les Pierrefendre, t. II: Concerto pour un décor et quelques personnages, Montréal, Pierre Tisseyre, 1975, 317 p.
- _____, Les Pierrefendre, t. III: Arioso sans accompagnement, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 298 p.
- OHL, Paul E., Knockout inc., Montréal, Stanké, 1979, 175 p.
- O'LEARY, Marie-France, De la terre et d'ailleurs, bonjour Marie-France, Montréal, Leméac, 1976, 178 p.
- OLLIVIER, Emile, Paysage de l'aveugle, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 142 p.
- O'NEIL, Jean, Les Hirondelles, coll. "L'Arbre", Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 155 p.
- OSLOVIK, Oslovik fait la bombe, Montréal, Editions du Jour, 1979, 203 p.
- OUELLET, Alphonse, Les Toges souillées, Montréal, Vertet, 1975, 165 p.

OUELLET, Ernest, "Multipliez-vous", roman du sourire, Montréal, Parsec enregistrée, 1972, 194 p.

OUELLETTE, Fernand, Tu regardais intensément Genevieve, Montréal, Editions Quinze, 1978, 184 p.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, Chez les termites, Montréal, L'Actuelle, 1975, 124 p.

_____ Le Jeu des saisons, Montréal, L'Actuelle, 1970, 138 p.

_____ Le Plat de lentilles, Montréal, Le Biocreux, 1979, 153 p.

OUVREARD, Hélène, Le Corps étranger, Montréal, Editions du Jour, 1973, 142 p.

_____ L'Herbe et le varech, Montréal, Editions Quinze, 1977, 169 p.

PAQUIN, Carole, Une esclave bien payée, roman autobiographique, Montréal, Editions Quinze, 1978, 168 p.

PARADIS, Jacques, Le Manuscrit, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 219 p.

PARADIS, Suzanne, Emmanuelle en noir, Québec, Garneau, 1971, 177 p.

_____ L'été sera chaud, Québec, Garneau, 1975, 210 p.

_____ Quand la terre était toujours jeune, Québec, Garneau, 1974, 143 p.

_____ Miss Charlie, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1979, 322 p.

_____ Un portrait de Jeanne Joron, Québec, Garneau, 1977, 261 p.

PARE, Paul, L'Antichambre et autres métastases, coll. "Paroles", Montréal, Parti pris, 1977, 176 p.

_____ Comme un cheval sur la soupe, Montréal, Le Biocreux, 1979, 110 p.

_____ Les Fables de l'entonnoir, Montréal, Le Biocreux, 1979, 152 p.

_____ L'Improbable Autopsie, Montréal, Editions Quinze, 1977, 219 p.

PARE, Yvon, Anna-Belle, Montréal, Editions du Jour, 1972, 125 p.

_____ Le Violoneux, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 203 p.

- PARENT, Lise, Les Iles flottantes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 183 p.
- PARIZEAU, Alice, Les Militants, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 299 p.
- PAUL, Cauvin L., Nuit sans froid: Janvier 1976, Montréal, Presses solidaires, 1976, 56 p.
- PAVEL, Thomas, Le Miroir persan, coll. "Prose entière", Montréal, Editions Quinze, 1977, 147 p.
- PELLETIER, Aimé, [pseud.: Bertrand Vac], Le Carrefour des géants; Montréal 1820-1885, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 274 p.
- PELOQUIN, Claude, Mets tes raquettes, Montréal, La Presse, 1972, 166 p.
- PEOTTI, Francine, La Phallaise, Montréal, Le Biocreux, 1979, 259 p.
- PERREAULT, Paul, Quarante ans, Montréal, Leméac, 1973, 105 p.
- PERRON, Micheline, Une biche pour le tigre, Montréal, Sélect, 1979, 170 p.
- PETRIN, Léa, Les Intrus, Montréal, La Presse, 1979, 219 p.
- PETROWSKI, Minou, Heureusement qu'il y a les fleurs..., Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 204 p.
- PHANEUF, Richard, Le Mille-pattes, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 133 p.
- PHELPS, Anthony, Mémoire en Colin-Maillard, coll. "Caliban et Cie", Montréal, Editions Nouvelle optique, 1976, 153 p.
- Moins l'infini, roman haïtien, Paris, Les Editeurs français réunis, 1972, 217 p.
- PIRRO, Michel, L'Hareng salé ou les Aventures..., Montréal, Michel Charland, Editions à Maison, 1978, 73 p.
- PIUZE, Simone, Les Cercles concentriques, Montréal, Editions Pierre Tisseyre, 1977, 261 p.
- PLANTE, Raymond, La Débarque, Montréal, L'Actuelle, 1974, 126 p.
- POISSANT, Marc André, Journal de nuit, Montréal, Québecor, 1979, 182 p.
- Le Miroir de la folie, Montréal, Editions Québecor, 1978, 149 p.

- Paul Desormeaux, étudiant, coll. "Romans", Montréal, Editions Québecor, 1978, 266 p.
- PONTAUT, Alain, La Sainte Alliance, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1977, 261 p.
- POULIN, Gabrielle, Cogne la caboche, Montréal, Stanké, 1979, 245 p.
- POULIN, Jacques, Le Coeur de la baleine bleue, Montréal, Editions du Jour, 1970, 201 p.
- Faites de beaux rêves, Montréal, L'Actuelle, 1974, 164 p.
- Les Grandes Marées, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1978, 201 p.
- POUPART, Jean-Marie, C'est pas donné à tout le monde d'avoir une belle mort, Montréal, Editions du Jour, 1974, 146 p.
- Chère Touffe, c'est plein de fautes dans ta lettre d'amour, Montréal, Editions du Jour, 1973, 262 p.
- Ma tite vache a mal aux pattes, Montréal, Editions du Jour, 1970, 244 p.
- Ruches, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1978, 339 p.
- Terminus, coll. "Roman québécois", Montréal, Leméac, 1979, 296 p.
- PREVOST, Walter, Tristes Banlieues, Paris, Grasset, 1978, 206 p.
- PRONOVOST, André, Les Marins d'eau douce, Montréal, Les Editions de la Catalyse, 1975, 232 p.
- PROULX, Gustave, Le Combat magnifique, Québec, Editions Garneau, 1973, 379 p.
- RABY, Georges, L'Idéaliste récalcitrant, Montréal, Editions du Bouc, 1977, 53 p.
- RACETTE, Gilles, et Normand de BELLEFEUILLE, Monsieur Isaac, Montréal, L'Actuelle, 1973, 134 p.
- RACETTE, Roger, Le Songe d'Attis, Desbiens, Editions du Phare, 1971, 133 p.
- RACICOT, Jean, Les Racontages du capitaine, Sherbrooke, Les Presses étudiantes, 1977, 179 p.
- RACINE, Daniel, La Crise, triptyque, Sherbrooke, Naaman, 1974, 135 p.

- RAJIC, Negovan, Les Hommes-taupes, récit, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 154 p.
- RAYMOND, Gilles, Pour sortir de nos cages, Montréal, Editions "Les Gens d'en Bas", 1979, 143 p.
- RAYMOND-BEAULIEU, Luce, Des bébelles pour l'éternité, Montréal, Editions du Jour, 1973, 145 p.
- RENAUD, Jacques, La Colombe et la brisure d'éternité, Montréal, Le Biocreux, 1979, 115 p.
- ____ En d'autres paysages, Montréal, Parti pris, 1970, 123 p.
- RENS, Jean-Guy, La Mort du coyote, Paris, Editions de l'Herne, 1973, 351 p.
- RICHARD, Jean-Jules, Carré Saint-Louis, Montréal, L'Actuelle, 1971, 252 p.
- ____ Centre-ville, Montréal, L'Actuelle, 1973, 232 p.
- ____ Comment réussir sa vie à 50 ans, Montréal, Editions Vert-Blanc-Rouge/Editions de l'Heure, 1973, 168 p.
- ____ Faites leur boire le fleuve, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 302 p.
- ____ Louis Riel, Exovide, Montréal, La Presse, 1972, 260 p.
- ____ Pièges, Montréal, L'Actuelle, 1973, 173 p.
- ____ Le Voyage en rond, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 295 p.
- RIDDEZ-MORISSET, Mia, et Louis MORISSET, Rue des Pignons, Montréal, Québecor, 1978, 379 p.
- RIOUX, Hélène, J'elle, Montréal, Stanké, 1978, 147 p.
- ____ Un sens à ma vie, Montréal, La Presse, 1975, 116 p.
- ____ Yes Monsieur, Montréal, La Presse, 1973, 135 p.
- RIVARD, Yvon, Mort et naissance de Christophe Ulric, Montréal, La Presse, 1976, 203 p.
- ____ L'Ombre et le double, Montréal, Stanké, 1979, 247 p.
- ROBERGE, Marc, Les Affres des ressuscités des Trois-Cimes, coll. "Le Bateleur", Montréal, Société de belles-lettres Guy Maheux, 1975, 179 p.
- ROBERT, Suzanne, La Dame morte, coll. "Prose du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1973, 115 p.

- ROBIN, Jean, Le Chemin de, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 135 p.
- ROBITAILLE, Claude, Le Corps bissextil, Montréal, Editions Hexagone, 1977, 139 p.
- ROCHON, Esther, En hommage aux araignées, Montréal, L'Actuelle, 1974, 127 p.
- ROUSSEAU, Normand, A l'ombre des tableaux noirs, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 254 p.
- _____, Les Jardins secrets, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 254 p.
- _____, Les Pantins, Paris, La Pensée Universelle, 1973, 242 p.
- _____, La Tourbière, coll "Ecrivains des deux mondes", Montréal, La Presse, 1975, 174 p.
- ROY, Elyane, Chatmaux, coll. "Amorces", Sherbrooke, Editions Cosmos, 1975, 135 p.
- ROY, Gabrielle, Ces enfants de ma vie, Montréal, Stanké, 1977, 213 p.
- _____, La Rivière sans repos, Montréal, Beauchemin, 1970, 315 p.
- ROY, Jean-Louis, La Beauceronne, Marie à Georges à Joseph, Québec, Editions Garneau, 1977, 159 p.
- ROY, Marie-Anna A., Le Miroir du passé, coll. "Littérature d'Amérique", Montréal, Editions Québec/Amérique, 1979, 276 p.
- ROY, Paule et Emmanuel, [pseud.: Manon King et Emmanuel King], L'Enquêteur, Saint-Eustache, Editions Ciné-livres, 1976, 186 p.
- RUDEL-TESSIER, J., Julien noir, faut ce qu'il peut, coll. "Montréal-Mystère", Montréal, Editions Héritage, 1976, 154 p.
- RYAN, Francine, Je baise donc je suis, Montréal, Editions du Siècle, 1975, 169 p.
- SAINDOU, Arlette, Quel culot, Montréal, Editions du Siècle, 1971, 160 p.
- SAINT-PIERRE, Louis, Mio dans les salles du désert, Montréal, Editions du Jour, 1972, 55 p.
- SAMSON, Bruno, L'Amer noir, Montréal, Editions du Jour, 1973, 192 p.

- Une histoire sans nom, en pièces détachées toutes ineffables et autobiographiques, coll. "L'Amélanancier", Montréal, L'Aurore, 1975, 126 p.
- SARRAZIN, Claude-Gérard, Phosphores, coll. "Les Romans de l'ère incertaine", Montréal, Guérin, 1978, 191 p.
- SASSEVILLE, Thérèse, Viols, Sainte-Foy, La Liberté, 1979, 132 p.
- SAVARD, Marie, Le Journal d'une folle, Montréal, Editions de la Pleine Lune, 1975, 89 p.
- SAVOIE, Jacques, Raconte-moi Massabielle, Moncton, Editions d'Acadie, 1979, 153 p.
- SEGUIN, Pierre, Caliban, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1977, 174 p.
- Les Métamorphoses du choupardier, coll. "L'Arbre", Montréal, Hurtubise HMH, 1976, 217 p.
- SIMARD, Jean, La Séparation, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1970, 378 p.
- SIMONEAU, Jean, L'Homo-vicier, Sherbrooke, Les Editions du Temps, 1972, 104 p.
- Re-Jean, Windsor, Québec, Les Auteurs réunis, 1970, 27 p.
- SOMCYNSKY, Jean-François, Le Diable de Mahani, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 174 p.
- Encore faim, coll. "Nouvelle -France", Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 260 p.
- SOUKY, Charles, A travers la mer, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1974, 144 p.
- Heureux ceux qui possèdent, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1973, 136 p.
- SOUKY, Jean-Yves, Un dieu chasseur, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1976, 203 p.
- STEWART, Pierre, L'Amour d'une autre, sottie, Montréal, Pierre Tisseyre, 1975, 159 p.
- La Gisante, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 157 p.
- STRARAM, Patrick, La Faim de l'égnime, coll. "L'Amélanancier", Montréal, L'Aurore, 1975, 170 p.
- SYLVAIN, Lise, Docteur, avortez-moi, Montréal, Editions du Siècle, 1972, 156 p.

- _____ Encore!, Montréal, Editions du Siècle, 1973, 135 p.
- TESSIER, Jean-Marie, S'aimer toujours, Editions du "Bien public", 1979, 52 p.
- TETREAU, Jean, Prémonitions, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 132 p.
- THERIAULT, Yves, Agoak, l'héritage d'Agaguk, Montréal, Editions International et Editions Quinze, 1975, 236 p.
- _____ Le Dernier Havre, Montréal, L'Actuelle, 1970, 143 p.
- _____ Le Haut Pays, Montréal, René Ferron éditeur, 1973, 108 p.
- _____ Moi, Pierre Huneau, coll. "L'Arbre", Montréal, HMH, 1976, 136 p.
- _____ La Passe-au-Crachin, Montréal, René Ferron éditeur, 1972, 148 p.
- THERIO, Adrien, C'est ici que le monde a commencé, récit-reportage, Montréal, Jumonville, 1978, 324 p.
- _____ La Colère du père, Montréal, Editions Jumonville, 1974, 179 p.
- _____ Les Fous d'amour, Montréal, Jumonville, 1973, 212 p.
- _____ Un païen chez les pingouins, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 153 p.
- THIBAudeau, Gaby, De l'autre côté de la rivière, Montréal, Pierre Saint éditeur, 1978, 103 p.
- THIBEAULT, Pierre, Avenue Damien, Chicoutimi, Science moderne, 1976, 180 p.
- TOUPIN, Paul, Au commencement était le souvenir, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1973, 204 p.
- _____ Le cœur a ses raisons, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 119 p.
- _____ La Nouvelle Inquisition, Montréal, Pierre Tisseyre, 1975, 215 p.
- TREMBLAY, J. Armand, Ana Andoqonne brise l'été, Québec, Editions Garneau, 1974, 99 p.
- TREMBLAY, Marie-Claude B., Mon ami Hugues, Montréal, Presses Sélect, 1979, 180 p.
- _____ Parmi les feuilles mortes, Montréal, Presses Sélect, 1979, 265 p.

- ____ Le Temps des vents qui courent, Montréal, Presses Sélect, 1978, 261 p.
- ____ Tendre Rachel, Montréal, Presses Sélect, 1978, 239 p.
- ____ Un lourd héritage, Montréal, Editions Sélect, 1979, 222 p.
- TREMBLAY, Michel, C't'a ton tour, Laura Cadieux, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Editions du Jour, 1973, 137 p.
- ____ La grosse femme d'à côté est enceinte, Montréal, Leméac, 1978, 329 p.
- TURGEON, Pierre, Prochainement sur cet écran, Montréal, Editions du Jour, 1973, 203 p.
- ____ Un, deux, trois, Montréal, Editions du Jour, 1970, 171 p.
- VADEBONCOEUR, Pierre, Un amour libre, coll. "Sur Paroles", Montréal, HMH, 1970, 104 p.
- VAROUEJAN, Vasco, Les Pâturages de la rancoeur, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 256 p.
- ____ Les Raisins verts, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1975, 130 p.
- VERNET, Alice, [pseud.: Barbara Sydney], Inoubliable Cordélia, coll. "Rose rouge", Montréal, Presses Sélect, 1977, 238 p.
- ____ Je te hais mon amour, coll. "Rose rouge", Presses Sélect, 1977, 222 p.
- ____ La Polonaise de notre amour, coll. "Rose rouge", Montréal, Presses Sélect, 1977, 231 p.
- ____ Un certain Johnny de Manhattan, coll. "Rose rouge", Montréal, Presses Sélect, 1977, 240 p.
- VEZINA, France, Les Journées d'une anthropophage, Montréal, Les Grandes Editions du Québec, 1974, 94 p.
- VIGER-BELANGER, Pauline, Longueuil me sourit: la Chronique des Cherrier, 1914-1945, coll. "Inter-monde", Montréal, Fides, 1977, 194 p.
- VILLEMAIRE, Meurtres à blanc, coll. "Le Cadavre exquis", Montréal, Guérin éditeur, 1974, 164 p.
- VILLENEUVE, Jocelyne, Des gestes seront posés, Sudbury, Editions Prise de Parole, 1977, 101 p.
- VILLENEUVE, Paul, Johnny Bungalow, chronique québécoise, 1937-1963, Montréal, Editions du Jour, 1974, 400 p.

- ____ Satisfaction garantie, Montréal, Claude Langevin éditeur, 1970, 157 p.
- VOUKIRAKIS, L'Arme à l'oeil, coll. "Le Cadavre exquis", Montréal, Guérin éditeur, 1974, 286 p.
- WAKAS, Safa, La Grenade dégoupillée, Ottawa, Myriade, 1977, 128 p.
- WHISSEL-TREGONNING, Marguerite, Kitty, le gai pinson, Sudbury, Prise de Parole, 1978, 218 p.
- WYL, Jean-Michel, L'Exil, Montréal, La Presse, 1976, 137 p.
- ____ Québec Banana State, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p.

III HISTOIRE ET CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANCAISE

- BEAULIEU, Victor-Lévy, Manuel de la petite littérature du Québec, coll. "Connaissance des pays québécois", Montréal, Editions de l'Aurore, 1974, 268 p.
- BELLEAU, André, Le Romancier fictif, essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois, coll. "Genre et discours", Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1980, 155 p.
- BRUNET, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de Portraits d'écrivains, coll. "Reconnaisances", Montréal, HMH, 1970, 332 p.
- CHARBONNEAU, Robert, Romanciers canadiens, coll. "Vie des lettres canadiennes", 10, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972, 177 p.
- DOSTALER, Yves, Les Infortunes du roman dans le Québec du XIX^e siècle, coll. "Cahiers du Québec: littérature", 30, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 175 p.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, Le Roman canadien de langue française, de 1860 à 1958; recherche d'un esprit romanesque, Paris, A. G. Nizet, 1978, 908 p.
- DUHAMEL, Roger, et autres, "Romans d'analyse, romans d'observation et de critique sociales", dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, t. IV, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 19-128.

DUMONT, Fernand, et Jean-Charles FALARDEAU, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, 272 p.

FALARDEAU, Jean-Charles, "L'Évolution du héros dans le roman québécois", dans Conférences J. A. de Sève, 1-10, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, p. 235-266.

——— Imaginaire social et littérature, coll. "Reconnaisances", Montréal, Hurtubise HMH, 1974, 152 p.

——— Notre société et son roman, coll. "H", Montréal, Hurtubise HMH, 1972, 234 p.

GAGNON, Philéas, "Le Premier Roman canadien de sujet par un auteur canadien et imprimé au Canada", dans Mémoires de la Société royale du Canada, 2e série, tome VI, sect. 1, 1900, p. 121-123.

GAY, Paul, Notre roman: panorama littéraire du Canada français, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 192 p.

GRANDPRE, Pierre de, "Le Roman", dans Dix ans de vie littéraire au Canada français, Montréal, Beauchemin, 1966, 293 p., p. 89-195.

GRIGNON, Claude-Henri, Ombres et clameurs, regards sur la littérature canadienne, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 205 p.

GUILBAUT, Lucille, "L'Institutrice dans le roman québécois des années 1960-1970", mémoire de M. A., Université de Sherbrooke, 1974, 210 p.

LA FRANCE, Jeanne, Les Personnages dans le roman canadien-français (1837-1862), thèse de doctorat, 1970, coll. "Thèses - Reproduction", Sherbrooke, Editions Naaman, 1977, 248 p.

LAPOINTE, Jeanne, "Quelques apports positifs de notre littérature", dans Gilles Marcotte, Présence de la critique: critique et littérature contemporaines au Canada français, Montréal, Editions HMH, 1966, p. 103-120.

LAUZIÈRE, Arsène, "Les Débuts du roman (1830-1860)" et "le Roman (1860-1900)", dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, t. I, Montréal, Beauchemin, 1967, p. 178-183 et 238-260.

——— "Primevères du roman canadien-français", dans Culture, 18 (1957): 225-244; et 19 (1958): 233-256.

- LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, coll. "Vie des Lettres canadiennes", 8, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, 283 p.
- LE MOINE, Roger, Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre, suivi de A travers la vie, roman de mœurs canadiennes, coll. "Vie des lettres canadiennes", 5, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 251 p.
- "Le Roman historique au Canada français", dans le Roman canadien-français, coll. "Archives des lettres canadiennes", 3, Montréal, Fides, 1971, p. 69-87.
- LE MOYNE, Jean, Convergences, essais, coll. "H", Montréal, Editions HMH, 1969, 324 p.
- MAJOR, Jean-Louis, "Romans-poèmes, romans-symboles, 'Nouveau roman'", dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, t. IV, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 129-180.
- MARCOTTE, Gilles, Présence de la critique: critique et littérature contemporaines au Canada français, Montréal, HMH, 1966, 254 p.
- MARION, Séraphin, Sur les pas de nos littérateurs, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 199 p.
- O'LEARY, Dostaler, Le Roman canadien-français: étude historique et critique, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1954, 197 p.
- PARADIS, Suzanne, Femme fictive, femme réelle; le personnage féminin dans le roman féminin canadien-français, 1884-1966, Québec, Editions Garneau, 1966, 330 p.
- POULIN, Gabrielle, et René DIONNE, Romans du pays, 1968-1979, Montréal, Bellarmin, 1980, 454 p.
- RACINE, Claude, L'Anticléricalisme dans le roman québécois, 1940-1965, coll. "Les Cahiers du Québec; littérature", 6, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, 233 p.
- RENAUD, André, et Pierre de GRANDPRE, "Le Roman, de 1900 à 1930", dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, tome II, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 107-125.
- RICHER, Julia, Léo-Paul Desrosiers, coll. "Ecrivains canadiens d'aujourd'hui", 4, Montréal, Fides, 1966, 190 p.
- ROBIDOUX, Réjean, "L'Evolution du roman depuis un quart de siècle", dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, t. IV, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 13-19.

- ROBIDOUX, Réjean, et André RENAUD, Le Roman canadien-français du vingtième siècle, coll. "Visage des lettres canadiennes", 3, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, 221 p.
- ROBIDOUX, Réjean, et autres, "Le Roman, de 1930 à 1945", dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, t. II, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 250-294.
- ROUSSEAU, Guildo, Préfaces des romans québécois du XIXe siècle, Québec, Editions Cosmos, 1970, 111 p.
- ROUTHIER, Adolphe-Basile, "M. Joseph Marmette; François de Bienville", dans Causeries du dimanche, Montréal, C. O. Beauchemin et Valois, 1871, p. 249-252.
- ROY, Camille, Romanciers de chez nous; études extraites des "Essais" et "Nouveaux Essais" sur la littérature canadienne, Montréal, Beauchemin, 1935, 197 p.
- SANTERRE, Richard, Littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre, anthologie, 4 volumes, Bedford, N. H., National Materials Development Center for French, 1980.
- THERRIAULT, Mary-Carmel, La Littérature de Nouvelle-Angleterre, Montréal, Fides, 1946, 325 p.
- TOUGAS, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses universitaires de France, 1966, IX-312 p.
- TUCHMAIER, Henri, "Evolution de la technique du roman canadien-français", thèse de doctorat présentée à l'Université Laval, 1958.
- URBAS, Jeannette, "Le Personnage féminin dans le roman canadien-français de 1940 à 1967", thèse de Ph. D., Université de Toronto, 1971, 580 p.
- VIGNEAULT, Robert, Claire Martin, son oeuvre, les réactions de la critique, Montréal, Pierre Tisseyre, 1975, 216 p.
- WYCZYNSKI, Paul, et autres, Le Roman canadien-français, coll. "Archives des Lettres canadiennes", 3, Montréal, Fides, 1971, 514 p.

IV OUVRAGES RELATIFS A LA RELIGIEUSE
(monographies, biographies, histoires des communautés, etc.)

ANONYME, Mère Maillet et l'Institut des Soeurs de la Charité de Québec, Québec, Maison mère des Soeurs de la Charité, 1939, 622 p.

ASSELIN, Jean-Pierre, "Regnard Duplessis, Marie-Andrée, dite de Sainte-Hélène", dans Dictionnaire biographique du Canada, de 1741 à 1770, vol. III, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 592-594.

Communauté chrétienne, revue de pastorale, Montréal, vol. 4, no 22 (1965): 306-409. (Ce numéro de la revue est entièrement consacré aux religieuses.)

DUCHAUSSOIS, P., Les Soeurs Grises dans l'Extrême-Nord: cinquante ans de missions, Saint-Boniface, Les Soeurs Grises, 1917, 256 p.

[FAILLON, Etienne-Michel], Vie de la soeur Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Villemarie en Canada, suivie de l'Histoire de cet institut jusqu'à ce jour, 2 vol., Villemarie, Les Soeurs de la Congrégation, 1853, 406 et 519 p.

JAENEN, C. J., "Le Ber, Jeanne", dans Dictionnaire biographique du Canada, de 1701 à 1740, volume II, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, p. 391-392.

JEAN, Marguerite, Evolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours, coll. "Histoire religieuse du Canada", Montréal, Fides, 1977, 324 p.

JUCHEREAU de Saint-Ignace, Jeanne-Françoise, et Marie-Andrée DUPLESSIS de Sainte-Hélène, Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1636-1716, introduction et notes de Dom Albert Jamet, Montréal, Presses de Garden City, 1939, 444 p.

LAPOINTE, Gabrielle, "Boucher, Geneviève, dite de Saint-Pierre", dans Dictionnaire biographique du Canada, de 1741 à 1770, vol. III, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 83-84.

— "Daneau de Muy, Charlotte, dite de Sainte-Hélène", dans Dictionnaire biographique du Canada, de 1741 à 1770, vol. III, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 172-173.

MORIN, Marie, Histoire simple et véritable: les Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, 1659-1725, édition critique par Ghislaine Legendre, coll. "Bibliothèque des lettres québécoises", Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1979, XXXV-351 p.

PAUL VI, Perfectae caritatis, décret sur la rénovation adaptée à la vie religieuse, Montréal, Editions Paulines, 1965, 15 p.

PONTON, Jeanne, La Religieuse dans la littérature française, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, 450 p.

ROY, Pierre-Georges, A travers l'histoire des Ursulines de Québec, Lévis, [s.é], 1939, 213 p.

SAINTE-MARIE, mère, [née Adèle Cimon], Les Ursulines de Québec, tome I, Québec, C. Darveau, 1863, 579 p.

V ETUDES SOCIOLOGIQUES

(Histoire des mentalités, de l'assistance sociale, de l'enseignement, etc.)

Association canadienne des éducateurs de langue française, Répertoire des institutions canadiennes d'enseignement français, 1957-1958, Québec, Les Editions "l'A.C.E.L.F.", 1957, 1018 p.

AUDET, Louis-Philippe, Histoire de l'enseignement au Québec, 1840-1971, t. II, Montréal et Toronto, Holt, Rinehart et Winston, 1971, XII-496 p.

AUDET, Louis-Philippe, et Armand GAUTHIER, Le Système scolaire du Québec; organisation et fonctionnement, Montréal, Beauchemin, 1969, 286 p.

DESBIENS, Jean-Paul, Les Insolences du frère Untel, Montréal, Les Editions de l'Homme, 1960, 158 p.

DOUVILLE, Raymond, et Jacques-Donat CASANOVA, La Vie quotidienne en Nouvelle-France; le Canada, de Champlain à Montcalm, Paris, Hachette, 1964, 268 p.

FREGAULT, Guy, La Civilisation de la Nouvelle-France, 1713-1744, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1969, 243 p.

- GALARNEAU, Claude, Les Collèges classiques au Canada français, (1620-1970), coll. "Bibliothèque canadienne-française; histoire et documents", Montréal, Fides, 1978, 287 p.
- GARIGUE, Philippe, La Vie familiale des Canadiens français, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, et Paris, Presses universitaires de France, 1962, VIII-143 p.
- GERMAIN, Victorin, Récits de la Crèche, Québec, [L'Auteur], 1935,
- HUGHES, Everett C., Rencontre de deux mondes; la crise d'industrialisation du Canada français, traduction de French Canada in Transition par Jean-Charles Falardeau, Montréal, Editions Lucien Parizeau, 1945, 388 p.
- KUNSTLER, Charles, La Vie quotidienne sous la régence, Paris, Hachette, 1960, 301 p.
- LANCTOT, Gustave, Filles de joie ou filles du roi; étude sur l'émigration féminine en Nouvelle-France, coll. "L'Histoire vivante", 4, Montréal, Les Editions du Jour, 1964, 156 p.
- LAPOINTE-ROY, Huguette, "Pauvreté et assistance sociale au XIX^e siècle", interview dans Relations, Montréal, no 455 (janvier 1980): 23-27.
- LAVIGNE, Marie, et Yolande PINARD, Les Femmes dans la société québécoise; aspects historiques, coll. "Etudes d'histoire du Québec", 8, Montréal, Les Editions du Boréal Express, 1977, 215 p.
- LEDIEU, Léon, "Chez les fous", dans Entre nous, Causeries du samedi, Québec, Elz, Vincent, 1889, p. 22-40.
- "Les Enfants trouvés", dans Entre nous, Causeries du samedi, Québec, Elz, Vincent, 1889, p. 173-181.
- MONGEAU, Serge, Evolution de l'assistance au Québec: une étude des diverses modalités d'assistance au Québec, des origines de la colonie à nos jours, coll. "Les Idées du Jour", D-32, Montréal, Editions du Jour, 1967, 125 p.
- MONGREDIEN, Georges, La Vie quotidienne sous Louis XIV, Paris, Hachette, 1948, 250 p.
- MORIN, A. N., "De l'éducation élémentaire; ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être", 1845, dans James Huston, Le Répertoire national, vol. III, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, p. 207-224.

PARENTEAU, Hector-André, Les Robes noires dans l'école: dialogue avec André Lussier, coll. "Les Idées du Jour", D-5, Montréal, Editions du Jour, 1962, 171 p.

POULIN, Gonzalve, L'Assistance sociale dans la province de Québec, 1608-1951, Annexe 2, Commission Royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, Québec, 1955, 204 p.

SAINT-PIERRE, Arthur, L'Oeuvre des Congrégations religieuses de charité dans la province de Québec (en 1930), Montréal, Editions de la Bibliothèque canadienne, 1931, 248 p.

VI OUVRAGES THEORIQUES ET CRITIQUES (Etudes sur le roman, l'imaginaire, etc.)

ALLARD, Yvon, Paralittératures, coll. "Sélections documentaires", Montréal, La Centrale des bibliothèques, 1979, 728 p.

ANGENOT, Marc, Le Roman populaire; recherches en paralittérature, coll. "Genres et discours", Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1975, 145 p.

BACHELARD, Gaston, La Poétique de la rêverie, coll. "Bibliothèque contemporaine", Paris, Presses universitaires de France, 1968, 185 p.

——— La Poétique de l'espace, coll. "Bibliothèque de philosophie contemporaine", Paris, Presses universitaires de France, 1970, 215 p.

BOURNEUF, Roland, et Réal OUELLET, L'Univers du roman, coll. "Littératures modernes", 2, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 232 p. (3e édition mise à jour, 1981, 250 p.)

CLANCIER, Anne, Psychanalyse et critique littéraire, coll. "Nouvelle Recherche", Toulouse, Edouard Privat éditeur, 1973, 228 p.

CORMEAU, Nelly, Physiologie du roman, Paris, Nizet, 1966, 225 p.

COURTES, Joseph, Introduction à la sémiotique narrative et discursive, coll. "Langue, linguistique, communication", Paris, Hachette, 1976, 144 p.

- DURAND, Gilbert, L'Imagination symbolique, coll. "Initiation philosophique", 66, Paris, Presses universitaires de France, 1968, 129 p.
- Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, coll. "Etudes supérieures", Paris, Bordas, 1969, 550 p.
- ELIADE, Mircea, Aspects du mythe, coll. "Idées", 32, Paris, Gallimard, 1963, 249 p.
- Mythes, rêves et mystères, coll. "Idées", Paris, Gallimard, 1972, 281 p.
- Le Sacré et le Profane, coll. "Idées", 76, Paris, Gallimard, 187 p.
- FORSTER, Edward Morgan, Aspects of the Novel, coll. "A Pelican Book", Middlesex, England, Penguin Books, 1971, 176 p.
- GOLDENSTEIN, J.-P., Pour lire le roman: Initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative, série: "Formation continuée", Bruxelles, A. De Boeck, et Paris, J. Duculot, 1980, 128 p.
- GREIMAS, A.-J., Sémantique structurale, recherche de méthode, coll. "Langue et langage", Paris, Larousse, 1966, 262 p.
- JEAN, Georges, Le Roman, coll. "Peuple et culture", Paris, Seuil, 1971, 268 p.
- JUNG, Carl Gustav, Essai d'exploration de l'inconscient, coll. "Médiations", 39, Paris, Editions Gonthier, 1964, 155 p.
- La Guérison psychologique, Genève, Librairie de l'Université, 1970, 342 p.
- Les Racines de la conscience: études sur l'archétype, traduction de Yves Le Lay, Paris, Buchet/Chastel, 1971, 628 p.
- LUKACS, Georges, Le Roman historique, coll. "Bibliothèque historique", Paris, Payot, 1965, VIII-407 p.
- MAURON, Charles, "Des métaphores obsédantes au mythe personnel: Introduction à la psychocritique", dans Information littéraire, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", (1964):1, p. 1-8.
- POUILLON, Jean, Temps et roman, coll. "La Jeune Philosophie", Paris, Gallimard, 1946, 281 p.

PROPP, Vladimir, Morphologie du conte, coll. "Poétique", Paris, Seuil, 1965 et 1970, 170 p.

RAIMOND, Michel, Le Roman depuis la révolution, coll. "U", Paris, Armand Colin, 1968, 411 p.

SOURIAU, Etienne, Les Deux Cent Mille Situations dramatiques, coll. "Bibliothèque d'esthétique", Paris, Flammarion, 1950 (réédition 1970), 283 p.

VII ROMANS ETRANGERS ET OUVRAGES CITES

BAILEY, Alfred G., "Beckwith (Hart), Julia Catherine", dans Dictionnaire biographique du Canada, vol. IX, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977, p. 41-42.

BECKWITH (HART), Julia, St. Ursula's Convent or The Nun of Canada, 2 vol., Kingston, Upper Canada, Printed by Hugh C. Thomson, 1824, VII-101 et 134 p.

DUMAS, Alexandre, La Guerre des femmes, t. II, coll. "Les Grands Romans historiques", 26, Genève, Editions de Crémille, 1969, 333 p.

KIRBY, William, Le Chien d'or, traduit de l'anglais The Golden Dog, par Pamphile Le May, 3e éd., 2 vol., Québec, Editions Garneau, 1926, 358 et 399 p.

OHNET, Georges, Le Maître des forges, Paris, Albin Michel, 1973, 291 p.

STONE, William L., The True History of Maria Monk; A Reprint of the Famous Report on Her Charges, New York, The Paulist Press, [s.d.], 45 p.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

- Achard, Eugène, 160.
 Angers, Félicité, (voir
 Laure Conan).
 Arcy, René d', 129, 130,
 454.
 Aubert de Gaspé (père),
 Philippe, 19, 40, 41,
 43, 193.
 Aubert de Gaspé (fils),
 Philippe, 6, 19, 21, 23.

 Bachelard, Gaston, 15,
 296, 321, 404, 409.
 Barré, Laurent, 177, 432,
 467.
 Bay, Charles, 246.
 Bayol, Thérèse B., 240, 241,
 248, 308, 313, 458, 471.
 Beaugrand, Honoré, 101, 166.
 Beaulieu, Victor-Lévy,
 262, 367.
 Beauregard, Cécile (voir
 aussi Andrée Jarret),
 180, 442, 450, 474.
 Beckwith, Julia, 112.
 Béland, André, 308.
 Bélanger, Diane, 300.
 Benoît, Pierre, 9, 144, 145,
 148, 150, 151, 153, 157,
 159, 160, 450, 452, 453,
 467.
 Bérard, Luc, 175.
 Bernard, Harry, 162, 163.
 Bernier, Jovette, 195, 240.
 B.-Hogue, Marthe, 215, 245.
 Bibaud, Adèle, 44, 47, 53,
 55, 56, 112.
 Bibaud, Michel, 19.
 Bilodeau, Louis, 257.

 Blais, Marie-Claire, 218,
 219, 221, 229, 230, 237,
 238, 264, 305, 313, 315,
 316, 317, 330, 367, 371,
 432, 457, 458, 470.
 Boucher de Boucherville,
 Georges, 20, 22, 23, 58.
 Boucher, Denise, 479.
 Bourassa, A., 153.
 Bourneuf, Roland, 25, 77,
 95, 203, 205, 228, 229,
 306, 310.
 Bousquet-Dupuy, Muriel, 240.
 Bousquet, Jean, 128, 317,
 330, 479.
 Brassard, Adolphe, 200.
 Brébeuf, Jean de, 90.
 Breton, André, 424.
 Brun, Régis, 270, 376.
 Brunel-Roche, Alice, 217,
 245.
 Brunet, Berthelot, 185.
 Butor, Michel, 418.

 Cadieux, Pauline, 317,
 433, 434.
 Cahen, Roland, 109.
 Cantin, Annette, 227.
 Carrier, Roch, 337, 351,
 421, 459, 470.
 Casanova, Jacques-Donat,
 149.
 Casgrain, Henri-Raymond,
 19.
 Casson, Dollier de, 152.
 Charbonneau, Hélène, 257.
 Charbonneau, Robert, 10,
 185, 253, 257, 258, 304,
 431, 469.

- Chateaubriand, René de, 106.
 Châtillon, Pierre, 353-356.
 Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier, 20, 21, 23, 29, 30, 32, 35, 55.
 Chéné, Yolande, 228, 240.
 Chevalier, Henri-Emile, 39.
 Chevalier, Jean, 15, 21, 37, 38, 288, 296, 355, 375, 376, 473.
 Choquette, Ernest, 162.
 Cloutier, Joseph, 167, 170, 171, 173, 441.
 Conan, Laure, 16, 75-81, 84, 86-92, 93, 94, 98, 108, 111-113, 151-154, 157, 158, 160, 174, 185, 316, 440, 448, 449, 464, 467.
 Cormeau, Nelly, 12, 304.
 Corriveau, Monique, 257.
 Cotret, René de, 117, 137, 199, 312.
 Coulombe, Marie-Anne, (voir Marie de Saint-Félix).
 Courtès, Joseph, 239.

 David, Jacques, 245.
 Delay, Jean, 228.
 Desjardins, Gilles, 203, 205, 206, 208, 306.
 Desmarchais, Rex, 253.
 Desrosiers, Léo-Paul, 162, 273-274, 318, 451-452.
 Deyglun, Marie-Christine, 356.
 Dionne, René, 7.
 Doran, Dielle, 240.
 Doré-Joyal, Yvette, 240.
 Dostaler, Yves, 106, 112, 113.
 Douville, Raymond, 149.
 Drolet, Antonio, 7, 258.
 Ducharme, Réjean, 340, 341.
 Duchaussois, 61.
 Ducrot, Oswald, 241.
 Dugré, Adélar, 174, 176, 448.

 Dumas, Alexandre, 107.
 Durand, Gilbert, 15, 36, 223, 321, 422.
 Dussault, Virginie, 121, 450.
 Duval-Thibault, Anna-Maria, 112.

 Eliade, Mircea, 15, 322, 473.
 Elie, Normande, 240.
 Elie, Robert, 226, 227, 307, 311, 312, 455.

 Fabre, Hector, 17.
 Falardeau, Jean-Charles, 59.
 Ferland, J.-B.-A., 112.
 Feron, Jean, 141, 142, 143.
 Ferron, Jacques, 201, 202, 317, 331-333, 360-362, 365, 366, 372, 418, 433, 434, 459, 474, 475.
 Filiatrault, Jean, 306.
 Fillion, Laetitia, 117.
 Foisy, Alfred, 175.
 Forster, Edward Morgan, 67, 87, 139, 306, 449.
 Fortier, Auguste, 63.
 Fournier, Roger, 317.
 Fréchette, Louis, 73, 74.

 Garceau, Corinne, (voir Moïsette Olier).
 Gagnon, Blanche, 81.
 Galarneau, Claude, 299.
 Garneau, Jacques, 356, 358.
 Gauvreau, Charles-Arthur, 72, 73, 98, 104, 441.
 Gérin-Lajoie, Antoine, 59.
 Germain, Victorin, 198, 199.
 Gheerbrant, Alain, 15, 21.
 Gilan, 331.
 Gill, Thomas M., (voir Sabattis).
 Girard, Rodolphe, 141, 166.
 Gléba, Pays, 162.

- Godbout, Jacques, 324.
 Godin, Marcel, 209.
 Goldenstein, J.-P., 25.
 Goulet, Elie, 206.
 Goyette, Arsène, 124-126,
 128, 442.
 Grandpré, Pierre de, 162.
 Graveline, Madame, 129.
 Grégoire-Coupal, Marie-
 Antoinette, 125, 271.
 Groulx, Lionel, 162, 174-176,
 448, 467.
 Guérin, Michelle, 240, 356.
 Guèvremont, Germaine, 166.
 Guilleragues, 371.
- Hamelin, Eddie, 209, 211.
 Hare, John E., 7.
 Harvey, Jean-Charles,
 253-256.
 Hayne, David, 19.
 Hébert, Anne, 317, 322, 373,
 375, 377, 381, 388-391,
 433, 476.
 Hughes, Everett, 59.
 Huot, Alexandre, 141.
 Huston, John, 19.
- Jarret, Andrée, 117, 119,
 124, 186, 253, 316, 317.
 Jasmin, Claude, 257, 327,
 328, 329, 334, 339, 470.
 Jean de l'Immaculée, Soeur,
 79, 86.
 Jean, Marguerite, 60, 86,
 93, 100.
 Juchereau de Saint-Ignace,
 Soeur, 56.
 Jung, Carl Gustav, 15, 109,
 245, 295, 297, 321, 342,
 423, 473.
 Jutras, Jeanne-d'Arc, 201.
- Kirby, William, 65.
- Lacelle, Elisabeth, 300.
 Lachapelle, Paul, 216.
 La France, Jeanne, 17.
- Lallier, Joseph, 117, 122,
 124.
 Lamarche, Claude, 275, 317,
 433.
 Lamarche, Jacques, 209, 246.
 Lamirande, Claire de, 275,
 317, 433.
 Lamontagne-Beauregard,
 Blanche, 121, 185.
 Landry-Guillet, Simone, 240.
 Langevin, André, 205, 267,
 305, 344, 349, 350, 423.
 Lapointe, Louis-Georges,
 144, 146, 147, 150.
 Larches, Renée, 342.
 Larivière, Jules, 129.
 La Rocque, Gilbert, 335,
 336, 353, 355, 356.
 Larue, Monique, 240.
 La Tour Fondue, Geneviève de,
 162.
 Lavigne, Marie, 72, 300.
 Lavoie, Emile, 129.
 Lebel, Joseph-Marc, (voir
 aussi Jean Féron), 162.
 LeBlanc, Bertrand, B., 217,
 338, 339.
- Leblanc, Madeleine, 212.
 Ledieu, Léon, 64.
 Lefebvre, Julien, 162.
 Lefort, Suzanne-Jules, 240.
 Legendre, Ghislaine, 159.
 Lemay, Pamphile, 59-62,
 65, 66, 434.
 Lemelin, Roger, 10, 215-218,
 260, 261, 305.
 Lemieux, Juliette, 246.
 Lemire, Maurice, 7, 51,
 105, 185.
 Le Moine, Roger, 45, 73,
 74, 78, 86, 88, 91, 108;
 Le Normand, Michelle, 216,
 271, 308, 450.
 Leprohon, Mme Jean-Lucien,
 112.
 Lévesque, Albert, 198.

- Longfellow, H.W., 122.
 Lord, Denis, 215.
 Louvain, Gilbert, 215.
- Maheux-Forcier, Louise, 240.
 Mailhot, Michèle, 11, 197,
 240, 275, 276, 310, 315,
 317, 356, 433, 461, 474.
 Maillet, Adrienne, 129, 130,
 132, 134, 135, 200, 201,
 215, 450, 454.
 Maillet, Andrée, 240, 322,
 323, 342, 358, 359.
 Maillet, Antonine, 324-326,
 334.
 Mailly, Claude, 225.
 Malouin, Reine, 271.
 Marchessault, Jovette,
 240.
 Marcil, Charles, 31, 55,
 100.
 Marmette, Joseph, 43-46,
 48-50, 52, 55-57, 73,
 74, 80, 87, 88, 108, 111,
 113, 141, 449.
 Martin, Claire, 229, 233,
 234, 240.
 Martin, Gérard, 258-260.
 Massé, Oscar, 181-183,
 446.
 Mathieu, André, 246, 248,
 252, 308, 309, 313.
 Mauron, Charles, 389.
 Maxine, 160.
 Michaud, Paul, 162, 263,
 264, 266.
 Michel, Paul, 162.
 Mondat, Claire, 240.
 Mongrédien, Georges, 41.
 Morency, Jacques, 179, 180.
 Morin, Edgar, 262.
 Morin, Françoise, 271.
 Morin, Marie, 152, 153,
 159.
 Morisset, Louis, 262.
 Mousseau, Alfred, 162, 195.
- Nadeau, H.-B., 162.
 Naubert, Yvette, 267.
- Nel, Jean, 181.
 Nelligan, Emile, 235.
 Nerval, Gérard de, 424.
- Ohnet, Georges, 107.
 Olier, Mofsette, 134.
 Orsonnens, Eraste d', 63.
 Ouellet, Ernest, 161.
 Ouellet, Réal, 25, 77,
 95, 203, 205, 228, 229,
 306, 310.
 Ouvrard, Hélène, 240, 269.
- Panneton, Philippe, (voir
 Ringuet).
 Paradis, Louis-Roland, 267.
 Paradis, Suzanne, 375.
 Pelletier, Joseph, 200.
 Peloquin, Hector, 260.
 Pinard, Yolande, 72, 300.
 Pion, J.-Wilfrid, 136, 203.
 Piuze, Simone, 357.
 Poirier, Jean-Marie, 261.
 Ponton, Jeanne, 102, 106.
 Potvin, Berthe, 120, 271,
 450.
 Potvin, Damase, 162,
 167-169, 441.
 Pouillon, Jean, 77, 203.
 Poulin, Gabrielle, 6, 317,
 392, 393, 423, 433, 474,
 475.
 Poulin, Gonzalve, 64, 72,
 298.
 Poulin, Jacques, 352, 353,
 355.
 Prévost, Arthur, (voir
 Pays Gléba).
 Provost, Joseph, 70.
- Renaud, Thérèse, 246.
 Richard, Jean-Jules, 263.
 Richer, Julia, 274.
 Riddez, Mia, 262.
 Ringuet, 164, 469.
 Rioux, Hélène, 240.
 Rochefort, Azilia, 141.
 Rops, Daniel, 260.
 Rousseau, Alfred, 225.

- Rousseau, Edmond, 41, 43,
 50, 51, 54, 56, 87, 141.
 Rousseau, Guildo, 16.
 Roy, Angéline, (voir
 René d'Arcy).
 Roy, Gabrielle, 10, 261-263.
 Roy, Marie-Anna, 225,
 263.
 Roy, Pierre-Georges, 146.
 Rozon, Lucie, 300.

 Sabattis, 162.
 Saint-Félix, Marie de, 117.
 Saint-Onge, Paule, 240,
 246.
 Saint-Pierre, Arthur, 162.
 Sainte-Hélène, Mère,
 (Charlotte de Muy), 158.
 Sales, François de, 91.
 Samarys, 17.
 Sansfaçon, Maurice, 200,
 203.
 Sartre, Jean-Paul, 205.
 Sasseville, Thérèse, 201,
 245.
 Savard, Pierre, 70.
 Savary, Charlotte, 212,
 213-215, 240, 311, 312,
 443.
 Senécal, Adrienne, 157,
 158, 160.
 Sévigné, Madame de, 91.
 Shipley, Joseph T., 322.
 Simon, J.-F., 253.
 Stone, William, 68.
 Souriau, Etienne, 13, 14,
 18, 25, 27, 320, 444,
 446, 450.

 Tardivel, Jules-Paul, 70, 71.
 Taschereau-Fortier, M.-C.-A.,
 198, 200.
 Thériault, Yves, 306.
 Thomas, Alphonse, 31,
 67, 69, 441.
 Todorov, Tzvetan, 241.
 Tremblay, Michel, 269, 270,
 327, 329, 342, 470.

 Tremblay-Sergerie, Adéla,
 133.
 Trobriand, Régis de, 34,
 39, 141.
 Trudel, Marcel, 203, 204,
 456.
 Tuchmaier, Henri, 105.

 Urbas, Jeannette, 4.

 Verlaine, Paul, 276.
 Véron, Jean, (voir Eddie
 Hamelin).
 Viau, Roger, 224, 226,
 307, 455.
 Viger-Bélanger, Pauline,
 117.
 Villeneuve, Jocelyne, 371.

 Wyczynski, Paul, 7.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
CHAPITRE PREMIER: CREATION D'UNE RELIGIEUSE EXEMPLAIRE	16
<u>Premières religieuses dans le roman</u>, 19. Description qualitative du personnage, 20. Description fonctionnelle du personnage, 24. Le couvent comme refuge d'amoureuses déçues, 35. <u>Exaltation de la religieuse dans le roman historique</u>, 39. Une supérieure magnanime, 40. Trois futures religieuses, 43. Description qualitative de la future religieuse, 44. Description fonctionnelle de la future religieuse, 47. Le couvent dans le roman historique, 54. <u>Eloge de la religieuse active</u>, 59. Les religieuses dans l'oeuvre de Pamphile Lemay, 59. Esquisses de religieuses maternelles et angéliques, 67. Une postulante qui fait exception à la règle, 73. <u>La religieuse dans les premiers romans de Laure Conan</u>, 75. Point de vue et fonctions des personnages, 76. Analyse de la vocation religieuse d'Emma S. et de Mina Darville, 80. Conception de la vie consacrée dans <u>Angéline de Montbrun</u>, 83. Analyse de la vocation de Gisèle Méliand et influence de l'abbesse Angélique Arnauld, 87. <u>Conclusion</u>, 94. Catégories de religieuses, 95. Le couvent, 99. Idéalisation de la vie religieuse, 104. Archétype de la religieuse, 107. Procédés de composition du personnage, 110. La femme et la religieuse, 112.	
CHAPITRE II: IDEALISATION DE LA RELIGIEUSE	115
<u>Quelques histoires de vocation religieuse</u>, 116. Vocation religieuse d'anciennes pensionnaires, 117. Propagande pour le recrutement missionnaire, 125. Deux religieuses au centre d'une intrigue sentimentale, 129. Le "championnat" de la vie religieuse, 136. <u>La religieuse dans le roman historique</u>, 140. Reprises du portrait de l'amoureuse déçue, 140. Nouvelles figures d'aspirantes à la vie religieuse, 144. Deux Marguerite Bourgeoys de roman, 151. Trois hospitalières admirables et une annaliste célèbre, 156. <u>Appartenance à la terre et à la race</u>, 161. Religieuses de la famille dans le roman de la terre, 161.	

Vocation d'hospitalières et infidélité à la terre paternelle, 166. Cause du français dans les écoles de l'Ontario, 174. Vocation religieuse et fidélité à la race canadienne, 177. Conclusion, 184. Des religieuses modèles, 185. Nouveaux motifs d'entrée au couvent, 188. Vocations apostoliques et sociologiques, 190. Phénomène d'idéalisation, 193.

CHAPITRE III: DEMYSTIFICATION DE LA RELIGIEUSE 195

Détérioration du mythe de la "bonne soeur", 198. Supérieures d'institutions pour filles-mères, 199. Religieuses dans les orphelinats, 203. La religieuse et les besoins sociaux, 209. Une supérieure pragmatique, 218. Contestation de la religieuse enseignante, 224. Les éducatrices de Pauline Archange, 229. Souvenirs de religieuses enseignantes, 238. Deux religieuses directrices d'une école polyvalente, 246. Soeur Marie et les vaines amitiés, 249. Problématique de la vocation religieuse, 252. Premiers questionnements, 252. La vie religieuse, promotion sociale, 260. Le père et la vocation de sa fille, 263. Derniers appels à la vie consacrée, 271. Retour à la vie séculière, 275. Dilemme: partir ou rester, 276. Motifs d'entrée au couvent, 278. Dualité corps et âme, 279. Masque ou visage, 283. Exploration de l'inconscient, 286. Une foi qui s'ébranle, 291. Le bout du tunnel, 293. Conclusion, 297. Facteurs externes de démystification, 298. Intériorisation du personnage et techniques romanesques, 302. Signalement de la religieuse, 307. Point de vue ou "vision": une technique efficace, 310.

CHAPITRE IV: METAMORPHOSE DE LA RELIGIEUSE 320

Rires et divertissements, 321. L'humour chez Antoine Maillet, 324. Verve comique chez Claude Jasmin et Michel Tremblay, 327. Le comique subtil de Jacques Ferron, 331. Regards d'enfants, 333. Aspects fascinants de la religieuse, 334. Fantaisie et démesure, 340. Actualisation du mythe du héros, 344. Fantastique et irrationnel, 350. Visage obscur et visage lumineux de la religieuse, 351. Religieuses de cauchemar, 356. Religieuses mentalement dérangées, 358. Parodie de récits bibliques, 362.

Du couvent à la maison close, 367. Novice sorcière: antithèse de la religieuse idéale, 373. Cadre de l'action, point de vue narratif et symbolisme, 374. Imposture de soeur Julie de la Trinité, 377. Mère Marie-Clothilde, supérieure d'un couvent ensorcelé, 380. Deux réseaux de forces antagonistes, 385. Signification de la religieuse dans l'oeuvre d'Anne Hébert, 388. Imaginaire merveilleux de "Cogne la caboche", 392. Recherche d'une méthode d'écriture ou "comment raconter une histoire", 392. Histoire de vocation, 399. Force négative à vaincre, 404. Energie rénovatrice de la rêverie, 408. Conclusion, 416. Vue d'ensemble des religieuses métamorphosées, 416. Discours symbolique et techniques d'écriture, 423.

CONCLUSION 429

Analyse des relevés quantitatifs, 430. Evolution de la technique de composition du personnage, 438. Portraits de la religieuse, 440. Fonctions du personnage, 444. Analyse psychologique, 448. Une religieuse réaliste, 451. Une religieuse imparfaite, 455. Technique du point de vue, 450. Discours symbolique, 462. Premiers symboles, 463. Symbolisme du personnage, 466. La religieuse mythique, 470. Signification de la religieuse dans le roman, 480.

TABLEAUX I, II, III 487

BIBLIOGRAPHIE 490

INDEX 586

TABLE DES MATIERES 591